This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

CHRONIQUE

DES

DUCS DE NORMANDIE

PAR BENOIT

TROUVÈRE ANGLO-NORMAND DU XIIe SIÈCLE

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS UN MANUSCRIT DU MUSÉE BRITANNIQUE

PAR FRANCISQUE MICHEL

TOME I

PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVI

LIBRARY
LELAND STANFORD JUNIOR
UNIVERSITY

LIBRARY
LELAND STANFORD
UNIVERSITY

INTRODUCTION.

L'une des provinces les plus remarquables de la France ancienne et moderne, c'est la Normandie. Deuxième Lyonnaise sous les Romains, elle eut dès l'origine une grande importance aux yeux des conquérants, qui entretenaient garnison dans cinq de ses villes[1]. Non contents d'asservir son territoire, ils abolirent sa religion, ils proscrivirent le culte des druides, et leur polythéisme le remplaça. Le paganisme romain y florissait depuis trois siècles environ, lorsque Mellon vint à Rouen, Taurin à Évreux, Exupère à Bayeux; et le souffle de leur sainte parole commença à éteindre le feu des sacrifices offerts aux faux dieux : saint Romain et saint Ouen achevèrent cette œuvre glorieuse.

En 408 les Armoriques ou provinces maritimes, dont la seconde Lyonnaise tout entière faisait partie, se révoltent contre les Romains, se constituent en république et se donnent des chefs pris dans leur sein; mais cet état ne peut durer longtemps. En 497 la seconde Lyonnaise se soumet aux Francs, commandés par Chlodowig, et devient, à la mort

[1] Rouen, Avranches, Bayeux, Coutances et *Grannonum*, maintenant inconnu. Adrien de Valois veut que ce nom désigne *Guérande*. Voyez sa Notice des Gaules, aux mots *Grannona* et *Grannonum*.

65433

de ce roi, le partage de Hildebert, le troisième de ses fils: c'est alors qu'elle prend le nom de *Neustrie*[1].

C'est alors aussi et plus tard qu'elle devient, comme toute la France, le théâtre d'épouvantables forfaits. Qu'il me suffise de nommer, parmi les rois neustriens, Hilperick; parmi ses reines, Frédégonde; et parmi les victimes de celle-ci, Prétextat, évêque de Rouen, poignardé dans sa cathédrale, au pied même de l'autel.

Cet état de troubles et de souffrances dure jusqu'au temps de Charlemagne; mais voici que ce génie puissant, qui a brillé un moment comme un bienfaisant météore, vient à s'éteindre; l'obscurité qu'il avait dissipée est plus épaisse, plus sinistre qu'auparavant. Le vaste empire de Charlemagne tombe comme un colosse frappé soudain d'un mal caché, et les enfants du grand empereur se disputent ses dépouilles les armes à la main. Cependant, attirés par l'espoir du carnage et du butin, les Normands, semblables aux ours de leur pays, descendent du pôle et veulent prendre part à la curée; ils s'élancent sur le moribond, le déchirent, s'enivrent de son sang; puis, bien repus, ils s'endorment sur le sein qu'ils ont lacéré.

A leur réveil ils se trouvèrent muselés. Cette tâche glorieuse, Hrolf leur chef se l'était imposée. Alors une nouvelle ère commença pour la Neustrie; et celle-ci, reconnaissante, répudia son ancien nom, qui lui rappelait tant de maux, pour prendre celui de *Normandie*, qu'elle n'a plus quitté.

Les successeurs de Hrolf continuèrent son œuvre de civi-

[1] Hadriani Valesii historiographi regii Notitia Galliarum ordine litterarum digesta, voce *Neustria*.

lisation; comme lui ils oublièrent leur pays primitif, ainsi que l'amour de la dévastation, de l'incendie et de la vie errante; ils imposèrent silence aux scaldes qui leur chantaient la gloire d'Odin, les délices du Valhalla et la beauté des Valkyries, dans une langue qu'ils ne comprenaient plus et que ni leurs femmes ni leurs enfants n'avaient jamais comprise; son âpreté révoltait maintenant leurs oreilles. Mais ce qu'ils ne perdirent point, ce fut l'esprit de conquête qu'ils tenaient du Nord; l'un d'eux, le plus grand de sa race, enjambe un jour un bras de l'Océan; et pendant un siècle et demi le Normand peut contempler, nouveau colosse de Rhodes, les navires passant à pleines voiles sous ses pieds.

A de si grandes choses, on peut croire que les chroniqueurs n'ont pas manqué : malheureusement ceux qui se sont annoncés comme tels, n'avaient pas, pour la plupart du moins, les qualités qui de tout temps ont été reconnues nécessaires à l'historien. Les uns, comme Dudon de Saint-Quentin et Guillaume de Jumiéges, ont vécu trop loin des temps, pour retracer fidèlement les faits de la conquête et ceux qui la suivirent; ils acceptent sans examen ni critique toutes les traditions et les fables qui avaient cours à l'époque à laquelle ils écrivaient. Les autres, contemporains, comme Flodoard, sont malheureusement avares de détails; ils renversent bien le vicieux échafaudage dressé par les historiens normands, mais sans nous donner les moyens d'en reconstruire un meilleur : parlons en détail de chacun d'eux.

Dudon, comme il le dit lui-même, était chanoine de Saint-Quentin; et c'est en cette qualité qu'il fut envoyé par Albert, comte de Vermandois, à Richard, duc de Normandie: il s'agissait d'amener ce prince à interposer sa médiation pour

remettre le comte en grâce auprès du roi de France, Hugues. Peu de temps après il fut, comme nous l'apprenons de lui-même, élu doyen de la collégiale de Saint-Quentin; il commence sa chronique, qu'il intitule *de Moribus et Actis primorum Normanniæ ducum,* au temps du chef danois Hastings, et la clôt à la mort de Richard Ier dit *le Vieux,* petit-fils de Hrolf. Si nous en croyons sa propre déclaration, il entreprit son œuvre, non pas spontanément, mais bien pour payer une dette de reconnaissance au duc normand qui avait daigné le combler, lui indigne, d'innombrables bienfaits. Dudon n'en était encore qu'au commencement de son ouvrage, quand la renommée lui apprit la mort du duc Richard; accablé de douleur, le bon doyen voulut couper court à tout travail, comme il nous le dit; mais le duc Richard, fils du défunt, et principalement le comte Raoul d'Ivry, insistèrent auprès de Dudon pour qu'il exécutât les ordres du mort et menât à fin l'œuvre qu'il avait commencée. L'écrivain ne résista pas plus longtemps à ces prières; il acheva son travail et le présenta complet à Adalbéron, évêque de Laon, pour qu'il eût le bénéfice de son approbation[1]. Ce prélat la lui donna sans doute, et l'ouvrage a joui longtemps, même en Normandie, d'une haute réputation. Guillaume de Jumiéges, dans son épître à Guillaume Ier, roi d'Angleterre, appelle son auteur un homme habile; et Orderic Vital loue sa narration éloquente et son abondance poétique. Quoi qu'il en

[1] Voyez sur Dudon de Saint-Quentin, *Nouvelle Histoire de France,* par Louis le Gendre. Paris, Claude Robustel, 1718, in-folio, t. I, p. 27, 28; *Gerardi Joannis Vossii de Historicis Latinis libri tres,* Lugduni Batavorum, apud Ioannem Maire, 1627, in-4°, lib. II, cap. XLI, p. 333; la *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis* de Fabricius, édit. de Padoue, t. II, p. 66; et l'*Histoire littéraire de la France,* t. VII, p. 236-239.

soit, les âges suivants n'ont pas été d'accord avec ces deux cénobites; et les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de la Normandie, ont eu de fréquentes occasions de signaler l'inexactitude des récits du doyen de Saint-Quentin et la barbarie de ses vers. Le laborieux André du Chesne a publié la chronique de Dudon d'après deux manuscrits, dont l'un appartenait à François d'Amboise; l'autre, que possédait le P. Jacques Sirmond, contenait seul les pièces de vers dont le doyen a cru devoir semer son récit [1].

Le chroniqueur qui vient immédiatement après est Guillaume *Calculus*, moine de l'abbaye de Jumiéges, dont le nom sert le plus souvent à le désigner. Il florissait sous Guillaume Ier, auquel il offrit son ouvrage. Il prit le commencement de son récit dans l'histoire de Dudon, et l'abrégea élégamment, dit Orderic Vital; quant aux autres ducs qui succédèrent à Richard Ier, ajoute le moine de Saint-Évroul, il rapporta leurs faits et gestes d'une manière succincte et diserte [2]; il les tenait de la propre bouche d'un grand nombre de personnes qui inspiraient une pleine confiance et par leur âge et par leur expérience, ou bien il en avait été le témoin oculaire [3]. Pour ce qui

[1] *Historiæ Normannorum scriptores antiqui, res ab illis per Galliam, Angliam, Apuliam, Capuæ principatum, Siciliam, et Orientem gestas explicantes, ab anno Christi* DCCCXXVIII. *ad annum* MCCXX. *Insertæ sunt monasteriorum fundationes variæ, series Episcoporum ac Abbatum: genealogiæ Regum, Ducum, Comitum, et Nobilium: plurima denique alia vetera, tam ad profanam quàm ad sacram illorum temporum Historiam pertinentia. Ex mss. cod. omnia ferè nunc primum edidit* Andreas Duchesnius Turonensis. Lutetiæ Parisiorum, 1619, cum privilegio regis, in-folio, p. 51-160.

[2] « Quem Guillelmus cognomento « Calculus, Gemmeticensis cœnobita « sequutus eleganter abbreviavit, ac de « quatuor ducibus, qui (Richardo Iº) « successerunt, breviter et diserte res « propalavit. » *Orderic. Vital. Histor. Eccles.* in Prolog. lib. III. (Du Chesne, 458, A.)

[3] « Reliqua vero, quæ partim relatu « plurimorum ad corroborandum fidem « æque idoneorum annis et rerum ex-

concerne les gestes d'Henri Ier, roi d'Angleterre, l'épître préliminaire de Guillaume de Jumiéges nous fait douter si cet historien ne les a pas joints à son ouvrage après la mort du conquérant, ou s'ils n'ont pas été écrits plutôt par un autre moine. Orderic Vital nous fait pencher vers cette dernière opinion. En effet, voici en quels termes il dit que Guillaume de Jumiéges termina son récit après la bataille d'Hastings : « Guillelmus « quoque cognomento Calculus Gemmeticensis monachus Du- « donis materiam subtiliter replicavit, facete abbreviavit, et « successorum actus usque ad subjectionem Anglorum adjecit; « post certamen Senlaceium narrationem suam consummavit, « Guillelmoque regi subtilissimo suæ gentis obtulit[1]. » Quoi qu'il en soit, la chronique de Guillaume de Jumiéges a été mise au jour pour la première fois par le savant William Camden[2],

« perimentis, partim certissimo judice « proprio visu didici; privatim mea « dono. » *Epistola ad Willelmum orthodoxum Anglorum regem, de Normannorum ducam gestis.* (Du Chesne, 215, B.)

[1] *Eccles. Hist.* lib. VI. (Du Chesne, pag. 618, D.) — Voyez sur Guillaume de Jumiéges et ses écrits, l'*Histoire de France* de le Gendre, t. I, p. 44; le traité de Vossius déjà cité, liv. II, chap. XLIX, p. 379; la *Bibl. Lat. mediæ et infimæ ætatis* de Fabricius, édit. de Padoue, t. III, p. 147; et l'*Hist. litt. de la France*, t. VIII, p. 167-173. Voyez aussi dans le *Mercure de France*, décembre 1725, vol. II, pag. 1292-1322, une curieuse dissertation intitulée : *Lettre à M. l'abbé de Vertot de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, touchant un Manuscrit, jusqu'ici inconnu, de l'Abbaye de Saint-Victor de Paris, qui contient l'Histoire des premiers ducs de Normandie, par Guillaume Moine de Jumièges, sans aucune des interpolations ou additions qui se trouvent dans les éditions que Camden et Duchesne ont données de cette Histoire.* Les Bénédictins, dans l'Appendix du t. XI du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, publié en 1767, p. 620-631, se sont servis de ce manuscrit dans le chapitre intitulé : *ad Willelmi Calculi Gemeticensis Monachi Historiam Normannorum Emendationes ex Mss. Victorino et Sangermanensi decerptæ.*

[2] *Anglica, Normannica, Hibernica, Cambrica, a veteribus scripta, etc.* Francofurti, impensis Claudij Marnij, et hæredum Ioannis Aubrij, 1603, in-folio, p. 604-691.

et pour la seconde par André du Chesne dans son recueil d'historiens normands[1]. Cette seconde édition, bien supérieure à la première, a été collationnée sur deux manuscrits qui faisaient partie de la riche bibliothèque de Jacques-Auguste de Thou. En outre, l'ouvrage du moine de Jumiéges, traduit en français, a été publié dans la Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France donnée par M. Guizot.

C'est peut-être ici le lieu de parler d'un ouvrage encore inédit qui paraît n'avoir été composé, tout au moins pour la partie qui traite des IXe, X^e^ et XIe siècles, que d'après les chroniques de Dudon et de Guillaume de Jumiéges : nous voulons parler du *Draco Normannicus*, manuscrit qui était coté sous le n° 1267, parmi ceux qui passèrent de la bibliothèque de Christine de Suède dans celle du Vatican. Dom Brial ayant trouvé, dans un manuscrit de Saint-Germain des Prés, les sommaires et la préface en vers de cet ouvrage, qui est divisé en trois livres (les livres eux-mêmes le sont par chapitres), fit faire des recherches à Rome pour retrouver l'ouvrage entier ; mais ces recherches furent infructueuses. Alors il publia, dans les Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale et autres bibliothèques[2], ce qu'il avait trouvé du *Draco Normannicus* dans le manuscrit de Saint-Germain des Prés ; et il fit précéder ce prologue et ces sommaires d'une espèce d'introduction dont nous donnerons l'extrait suivant :

« On voit par les sommaires des chapitres qui nous restent, « que l'ouvrage est assez intéressant pour l'histoire du XIIe « siècle, sur-tout pour connoître les démêlés du roi Louis-le- « Jeune avec Henri II, roi d'Angleterre. Nous n'avons qu'un « seul auteur François qui en ait parlé avec quelque étendue, « tandis que les Anglois en ont plusieurs. Cet auteur est Robert

[1] Pages 215-317.

[2] Tome VIII, pag. 299-308.

« de Thorigny, abbé du Mont Saint-Michel, dont la chro-
« nique est ce que nous avons de mieux pour ce temps-là; un
« historien de plus, contemporain comme lui, ne seroit pas à
« négliger.

« Nous ne pouvons dire si le *Draco Normannicus* est écrit en
« vers comme la préface, ou s'il est entremêlé de vers et de
« prose; si nous avions pu nous le procurer, peut-être en au-
« rions-nous découvert l'auteur, que nous présumons être un
« Étienne de Rouen, moine de l'abbaye du Bec, dont il existe
« des poésies latines dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-
« Germain, n° 1547. (*Voyez* Histoire littéraire de France, *tom.* XII,
« *pag.* 675.) Ce qui nous le persuade, c'est que l'auteur s'étend
« beaucoup, au commencement du I.er et du III.e livre, comme
« on le voit par les sommaires, sur l'impératrice Mathilde,
« mère de Henri II, qui fut enterrée dans l'église du Bec au
« mois de septembre 1167. Or, dans le manuscrit 1547 de la
« bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, qui contient cer-
« tainement les écrits d'Étienne de Rouen, on trouve non-seu-
« lement un éloge de l'impératrice Mathilde, en vers, mais en-
« core celui de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, son mari,
« qu'on peut voir imprimé en partie, tome XII du Recueil des
« historiens de France, page 531. Il ne faudroit que comparer
« ces pièces avec le manuscrit de la reine Christine, pour déci-
« der si cette conjecture est fondée ou non. La circonstance
« du temps vient à l'appui de ce que nous avançons. En effet,
« l'époque la plus récente du manuscrit du Vatican est du
« mois de février 1168, à laquelle le moine Étienne ne paroît
« pas avoir survécu long-temps. »

L'un des meilleurs chroniqueurs normands est, sans contredit, Orderic Vital, prêtre et moine de l'abbaye d'Ouche. Il naquit en Angleterre le 14 des calendes de mars (16 fé-

vrier), l'an 1075, et eut pour père Odelir, fils de Constant d'Orléans, principal conseiller de Roger de Montgomery, comte de Shrewsbury[1]. Le samedi de la Pâque suivante il fut baptisé à Altringham, dans l'église de Saint-Eatta le Confesseur, par le ministère du prêtre Orderic. Aussitôt qu'il eut atteint sa cinquième année, l'enfant fut confié par son père à Siward, pour être instruit dans les lettres, et c'est sous ce noble prêtre qu'il en apprit pendant cinq ans les premiers éléments. Parvenu à l'âge de onze ans, le jeune Orderic fut amené d'Angleterre en Normandie par son père, qui le destinait à l'état monastique; et il prononça ses vœux à Saint-Évroul entre les mains de l'abbé Mainier. C'est alors qu'il changea son nom saxon. Devenus plus difficiles, les Normands trouvaient sans doute que les lois de l'euphonie en étaient blessées; il adopta celui de *Vital*, que portait l'un des compagnons de saint Maurice, dont on célébrait alors la fête. A l'époque où il achevait sa chronique, il était depuis cinquante-six ans moine à Saint-Évroul, où il fut constamment aimé par tous les moines et les autres commensaux[2]. Il entreprit son ouvrage par l'ordre de Roger, abbé de Saint-Évroul; et comme il y parlait surtout des choses de l'église et des événements qui, de son temps, avaient lieu dans la chrétienté, il donna à son histoire le titre d'*Ecclésiastique*. Il la divisa en trois volumes. Dans le premier, qui contient deux livres, il déclare avoir parlé *de quibusdam amicis Dei, dominisque ac rectoribus populi sui*[3], c'est-à-dire des apôtres et des papes, des empereurs,

[1] *Eccles. Hist.* lib. V (du Chesne, p. 579, D; et 581, B); traduction de M. Guizot, t. II, p. 401, 406.

[2] *Id.* lib. V (du Chesne, p. 548, A); lib. XIII (*ibid.* 924, A et suiv.); trad. de M. Guizot, t. II, p. 293, 294; t. IV, p. 535 et suiv.

[3] Prolog. part. secund. (Du Chesne, p. 457, l. 17.)

des rois et autres princes. Dans le second, qui renferme quatre livres, *plurima* (dit-il) *dictavi de monasterio in Utiensi saltu tempore Guillelmi ducis postea regis honorifice restaurato*[1]; il y rapporte aussi les exploits des Normands en France, en Angleterre et en Pouille, et plusieurs faits dignes de mémoire qui ont eu lieu sous Guillaume le Bâtard. Enfin, la troisième partie se compose de sept livres, touchant lesquels il dit : *De morte Guillelmi regis et de tribus filiis ejus plura edidi, et iter Hyerosolimitanum eventusque varios nostris temporibus contingentes referendo addidi*[2]. Lorsqu'il composa le dernier de ces sept livres, il était dans la soixante-septième année de son âge, qui correspondait à l'an 1141 de Jésus-Christ, époque à laquelle le roi d'Angleterre Étienne gémissait dans la prison de Mathilde, comtesse d'Anjou. André du Chesne a publié l'Histoire ecclésiastique d'Orderic Vital[3] d'après trois manuscrits, dont l'un appartenait au monastère de Saint-Évroul, l'autre à celui de Saint-Étienne de Caen; il les dut aux bons offices du célèbre de Peiresc. Le troisième manuscrit lui fut communiqué par Jean Bigot, conseiller à la cour des aides de Rouen, et antiquaire zélé. M. Guizot a traduit en français une partie de l'histoire d'Orderic; ce travail occupe quatre volumes de sa Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France.

Jusque-là, comme l'on voit, les clercs normands ne manquaient pas de moyens pour apprendre tant bien que mal l'histoire de leur pays; mais les chevaliers, les femmes, les hauts bourgeois, qui ne comprenaient pas le latin, ne

[1] Lib. VI. (Du Chesne, p. 619, A.)

[2] *Ibid.* (Du Chesne, p. 632, A.)

[3] Pag. 321-925. Voyez sur Orderic Vital, l'*Histoire de France* de Louis le Gendre, t. I, p. 80; l'ouvrage de Vossius, liv. III, chap. VI, p. 708; celui de Fabricius, t. V, p. 151, 152; l'*Hist. littéraire de la France*, t. XII, p. 190-203; et la *Biographie univers.* t. XXXII, p. 54-57, art. de M. Louis du Bois.

pouvaient satisfaire une louable curiosité; et l'époque à laquelle s'étaient passés les événements s'éloignant de jour en jour, ils ne trouvaient plus pour les leur raconter des gens qui en eussent été les témoins oculaires, ou qui en eussent reçu la tradition. C'est alors qu'excité par les générosités de Henri II, maître Wace crut les mériter davantage en rimant une histoire des ducs de Normandie. Mais disons quelques mots de ce trouvère, et d'abord laissons-le parler lui-même :

Lunge est la geste des Normanz
Et à metre est grieve en romanz.
Se l'en demande ki ço dist,
Ki ceste estoire en romanz mist,
Jo di e dirai ke jo sui
Wace, de l'isle de Gersui
Ki est en mer vers occident,
Al fieu de Normendie apent.
En l'isle de Gersui fu nez,
A Caem fu petiz portez,
Iluec fu à leitres mis,
Puiz fu lunges en France apris.
Quant de France jo repairai,
A Caem lunges conversai;
De romanz faire m'entremis,
Mult en escris e mult en fis.
Par Deu aïe e par li rei
(Altre fors li servir ne dei)
Me fu donée, Dex li rende!
A Baieues une provende.
Del rei Henri segunt vos di,
Nevou Henri, pere Henri[1].

[1] *Roman de Rou*, tome II, p. 94 et 95. Voyez aussi tome I, p. 272, 273. On y lit entre autres vers ceux-ci :

Pur l'enor el seingnor Henri
Ki del lignage Roul naski
Ai-jo de Roul lunges conté, etc.

Henri II lui avait fait, à ce qu'il paraît, d'autres promesses qu'il ne tint pas; aussi Wace s'en plaint-il dans la conclusion de son ouvrage. Nous citons d'autant plus volontiers ce passage qu'il y est question de Benoît et de l'ordre que lui avait donné Henri II de composer son poëme :

Die en avant ki dire en deit,
Jo ai dit; por maistre Beneit
Ki cest ovre à dire a emprise
Com li reis l'a desor li mise,
Quant li reis li a rové faire
Leissier la dei, si m'en dei taire
Li reis jadis maint bien me fist,
Mult me duna, mult me pramist;
E se il tot duné m'eust
Ço k'il me pramist, mielx me fust.
Ne l' poiz avoir, ne plout al rei;
Mais n'est mie remez en mei.
Treis reis Henris ai coneuz,
En Normendie toz veuz;
D'Engleterre et de Normendie
Orent tuit treis la seignorie.
Li secunt Henri ke jo di,
Né de Mahelt l'empereriz,
E li tiers fu al secunt filz.
Ci faut le livre maistre Wace,
Qui 'n velt avant fere, si 'n face[1].

Ces vers nous prouvent que l'ouvrage de Wace précéda celui de Benoît. En veut-on une preuve de plus? on la trouvera dans le poëme de ce dernier. Dans son chapitre intitulé :

[1] *Roman de Rou*, tom. II, pag. 407-409.

La sainte predication e le haut sermun que li dux fist de nuiz os maistres des Daneis qu'il conquist al os damne Deu, on lit ces vers :

Si me fiasse tant en mei
E je m'en osasse entremetre,
Ce qu'en truis escrit en la lettre
En retraisisse cherement;
Mais li Latins dit e comprent,
Od sume, od glose, ce m'est vis,
Où romanz ne pot estre mis,
Choses multes : por ce m'est grief;
Mais mult me torne à meschef
Que sa haute escience tace
Autresi cum fist maistre Wace[1].

« Wace, dit l'éditeur du Roman de Rou, a beaucoup écrit, « et la plupart de ses ouvrages sont consacrés à célébrer les « Normands ses compatriotes. Dans le récit des faits antérieurs « à son siècle, il a suivi Dudon de Saint-Quentin et Guillaume « de Jumiéges; mais il ajoute des détails curieux, se montre « moins crédule, et a sur eux l'immense avantage d'avoir écrit « dans la langue de ses héros. Persuadé de tout ce qu'il a « écrit, s'il trompe ses lecteurs, c'est de la meilleure foi du « monde.

Jo ne dis mie fable, ne jo ne voil fabler,

« dit-il dans son introduction; et plus loin, parlant de la ba- « taille d'Hastings, il ajoute :

Quer jo oï dire à mon pere,
Bien m'en sovint, mez varlet ere.

« Antérieur à Marie de France de près d'un siècle, il n'a ni

[1] Fol. 147 verso, col. 1, v. 4.

« son élégance, ni sa délicatesse; mais il excelle parmi ses « contemporains dans le genre descriptif, et l'on trouve dans « ses poésies de grandes images, de la philosophie et beaucoup « de naïveté. Après avoir parlé des monuments élevés par les « conquérants, il dit :

Toute rien se torne en declin,
Tout chiet, tout muert, tout vait à fin,
Homs muert, fer use, fust porrist,
Tur font, mur chiet, rose flaistrist,
Cheval tresbuche, drap viesist,
Tout ovre fet od mainz perist[1]. »

Parmi les ouvrages qui sont attribués à Wace, l'on compte la Chronique ascendante des ducs de Normandie, qu'a publiée également M. Pluquet[2], et qui commence ainsi :

Mil chent et seisante anz out de tems e d'espace
Pois ke Dex en la Virge descendi par sa grace,
Quant un clerc de Caen, ki out non mestre Vace,
S'entremist de l'estoire de Rou et de s'estrace,
Qui cunquist Normendie, qui qu'en pois[t] ne qui place,
Contre l'orguil de France qui encor nos manace:
Que nostre roiz Henri la cognoisse e sace,
Quer gaires n'ai de rentes et gaires n'en porcace;
Mez Avarice a frait à Largesce sa grace,
Ne pot li mains ovrir, plus sont gelez que glace,
Ne sai où est reposté, ne truis train ne place,
Qui ne seit lozengier n'en alcun lieu ne place,
A plusors il fait-on la coe lovinace,

[1] *Roman de Rou*, tom. I, p. IX et X.

[2] *Mémoires de la Société des antiquaires de la Normandie*, tom. I, 1824, 2e partie, pag. 444-447. M. Pluquet n'a pas indiqué le manuscrit d'où il a tiré cette chronique, et, malgré nos recherches, il nous a été impossible d'en trouver aucun.

Ço ne fu mie el tems Virgile, ne Orace,
Ne el tems Alexandre, ne Cesar, ne Estace.
Lors aveit Largesce vertu et efficace.

Du rois Henri voil faire cel primiere page,
Qui prist Alianor dame de haut parage.
Dex doint à ambedeuls de bien faire corage!
Ne me font mie rendre à la cort m'usage,
De dons et de pramesses chescun d'euls m'asoage,
Mez busuing vient sovent qui tost sigle e tost nage,
Et sovent me fait metre le denier el gage.

Mais rien, sinon les vers précédents, n'a pu suggérer l'idée de rapporter à Wace la composition de la Chronique ascendante des ducs de Normandie; et en examinant bien ce petit poëme, l'on reconnaîtra que son auteur, postérieur d'environ vingt ans à Wace, s'est simplement borné à rappeler le Roman de Rou, qu'il abrége en sens inverse.

Parlons maintenant de Benoît : il ne nous reste aucuns détails sur sa vie; nous savons cependant qu'il était natif de la Normandie; en effet, au vers 9558 de sa chronique[1], il appelle des soldats de cette nation *les noz;* et plus loin, parlant des Français, il dit :

Plus ne se puent-il tenir
De nos amerement haïr[2].

Le premier auteur qui l'ait fait connaître avec quelques détails est feu l'abbé de la Rue, que l'émigration avait jeté sur le sol de la Grande-Bretagne; et son travail[3], qui fut lu

[1] Vol. I, pag. 412.
[2] *Ibid.* pag. 518, v. 12657.
[3] *A Letter to Sir Joseph Banks, B. B. Bart. President of the Royal Society, Fellow of the Society of Antiquaries, etc. Concerning the Lives and Writings of various Anglo-Norman Poets of the 12th Century. By the Abbé de la Rue.*

devant la Société des antiquaires de Londres, le 4 février 1796, parut ensuite dans le XIIe volume de l'*Archæologia*. Depuis, ce savant ecclésiastique rassembla en un seul corps d'ouvrage les divers articles qu'il avait insérés dans cette collection : il y joignit la brochure sur les bardes armoricains, qu'il avait publiée en 1815[1]; et après avoir refondu ces diverses parties, il publia le tout de nouveau à Caen, en 1834, sous le titre d'*Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*. C'est l'article que son auteur a consacré à Benoît dans le second volume de cet ouvrage, que nous voulons examiner ici.

M. de la Rue débute par appeler ce trouvère Benoît de Sainte-More, le confondant à dessein avec l'auteur du Roman de Troie. Sans doute, rien dans la Chronique des ducs de Normandie ne nous empêche de croire que le Benoît qui s'y nomme ne soit auteur du roman dont nous venons de parler; mais rien non plus, dans l'un ou l'autre poëme, ne nous autorise à penser qu'ils soient d'un seul et même auteur. Les faits que M. de la Rue cite à l'appui de son opinion au sujet de la prétendue communauté d'origine de ces deux ouvrages, ne sont rien moins que concluants. « Benoît devait donc, dit-il, avoir « préludé par des ouvrages plus importants (que la vie de saint « Thomas que lui attribue Tyrwhitt), pour que le roi lui confiât « la fonction d'historien français des ducs de Normandie[2]. » Cela est fort possible; mais il se peut tout aussi bien que Benoît ait auparavant composé un autre ouvrage auquel il n'ait pas mis son nom; ou bien que l'ordre d'écrire sa chronique lui

[1] *Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne armoricaine dans le moyen âge, lues à la Classe d'Histoire et de Littérature de l'Institut, le 30 décembre* 1814. Par G. de la Rue. A Caen, de l'imprimerie de F. Poisson, 1815, in-8°.

[2] Page 199.

soit venu d'Henri II seulement après la proposition de Benoît lui-même, et sur un échantillon du style dont il prétendait faire usage en écrivant son poëme. Plus loin l'abbé de la Rue continue : « . . . Nous sommes de plus en plus persuadés que la traduction du faux Darès et celle du faux Dictys, en vers français, sont l'ouvrage du même trouvère qui a versifié l'histoire des ducs de Normandie. Les fréquentes allusions qu'il emploie, lorsque, pour relever le mérite de nos ducs, il les compare avec les héros grecs ou troyens, ne nous permettent pas de douter qu'il n'ait célébré les exploits des uns et des autres. Ainsi, lorsque Harlette s'afflige en quittant ses parents pour passer dans le palais du duc Robert, le poëte la plaint de ce qu'elle ne peut deviner la grandeur du héros auquel elle donnera le jour, et qui égalera celle d'Hector.

. . . . . .

« Ainsi, pour exalter la gloire de Guillaume le Conquérant, qui, dans un seul jour et par une seule bataille, obtient la couronne d'Angleterre, le poëte rappelle les inutiles efforts des rois de la Grèce contre une seule ville pendant dix ans[1]. »

Les allusions que M. de la Rue regarde comme des preuves qui confirment son opinion, n'ont ce caractère ni pour nous, ni pour ceux qui savent à quel point les fables grecques et romaines étaient répandues dans le moyen âge même avant le XIIe siècle. Le faux Darès, dont Mabillon et Michel Germain attestent avoir vu dans la bibliothèque Laurentienne à Florence un manuscrit qui avait plus de huit cents ans[2], s'était promptement fait jour dans le monde, et avait donné naissance à

[1] Pag. 203, 204.

[2] *Museum Italicum, etc.* Luteciæ Parisiorum, 1687, in-4°, t. I, p. 169.

une foule de romans, soit en langue d'oil, soit en langue d'oc. Un troubadour, faisant le dénombrement des récits d'exploits et d'actions de divers personnages, soit historiques, soit romanesques, qui eurent lieu dans une cour plénière, s'exprime ainsi :

Quar l'us comtet de Priamus,
E l'autre dis de Piramus;
L'un contet de la bell' Elena,
Com Paris l'enquer, pois l'enmena;
L'autre contava d'Ulixes,
L'autre d'Hector et d'Achilles;
L'autre contava d'Eneas
E de Dido, com si remas
Per lui dolenta e mesquina.
L'autre contava de Lavina,
Com fes lo breu ab cairel traire,
A la gaita del ausor caire.
L'us contet d'Apollonices,
De Tideu e d'Etediocles,
L'autre cantava d'Apolloine,
Com si retenc Tyr de Sidoine;
L'us contet del rei Alixandri,
L'autre d'Ero e de Leandri;
L'us dis de Cadmus, quan fugi
E de Tebas, com las basti.
L'autre contava de Jason
E del dragon, que non hac son.
L'us contet d'Alcida sa forsa,
L'autre com tornet en sa forsa
Phillis per amor Demophon;
L'un dis com neget en la fon
Lo bel Narcis, quan s'i miret.
L'us dis de Pluto, com emblet
Sa bella mollier ad Orpheu.....
L'us contet de Juli Cesar,
Com passet tot solet la mar.....
L'autre cont[illegible]n Dedalus

Car l'un conta de Priam, et l'autre dit de Pirame. L'un conta de la belle Hélène, comment Pâris la sollicite et puis l'emmène; l'autre contait d'Ulysse, l'autre d'Hector et d'Achille; l'autre contait d'Énée et de Didon, comment à cause de lui elle resta dolente et malheureuse.

L'autre contait de Lavinie, comme elle fit lancer la lettre avec le carreau à la sentinelle de l'angle le plus élevé. L'un conta d'Apollonice, de Tidée et d'Étéocle, l'autre chantait d'Apolloine, comment il retint à lui Tyr de Sidoine; l'un conta du roi Alexandre, l'autre de Héro et de Léandre; l'un dit de Cadmus, quand il prit la fuite, et de Thèbes, comment il la bâtit.

L'autre contait de Jason et du dragon qui n'eut sommeil. L'un conta la force d'Alcide, l'autre comment Démophoon remit en son pouvoir Philis par amour.

L'un dit comment le beau Narcisse se noya en la fontaine quand il s'y mira.

L'un dit de Pluton comment il déroba à Orphée sa belle femme....

L'un conta de Jules César, comment il passa tout seul la mer....

L'autre conta comment Dédale sut

Saup ben volar, e d'Icarus,	bien voler, et d'Icare, comment il se
Co neguet per sa leviaria.	noya par son étourderie[1].

Nous le répétons, il n'y a point de motif plausible pour confondre Benoît, auteur de la Chronique des ducs de Normandie, avec Benoît de Sainte-More, qui a rimé le Roman de Troie.

« Quant aux autres ouvrages de Benoît, ajoute l'abbé de la « Rue, nous ne pensons pas, avec le savant Tyrwhitt, qu'il « soit possible de compter parmi eux une vie de Thomas Bec- « ket, archevêque de Cantorbéry, qu'on trouve dans la biblio- « thèque Harléienne, n° 3775, et dont l'auteur est un moine « anglais nommé Benoît : la forme et le style de son ouvrage « en vers français nous le font rejeter vers le règne d'É- « douard III[2]. » Nous sommes ici de l'avis de M. de la Rue, tout au moins quant à la première partie de sa proposition, et, comme lui, nous pensons que notre Benoît n'eût pas été chargé par Henri II d'écrire l'histoire des ducs de Normandie, s'il eût débuté par une vie de saint Thomas assassiné à l'instigation de ce prince; cependant il n'est pas impossible que notre trouvère, mal récompensé comme Wace de son long travail, n'ait pas composé une vie de l'archevêque pour se venger de l'injustice dont il se serait cru la victime : quoi qu'il en soit, comme cette vie est encore inédite, nous la donnerons à la suite du grand poëme de Benoît.

M. de la Rue ne balance pas à attribuer aussi à ce trouvère une chanson sur la croisade; et la seule preuve qu'il apporte en faveur de son opinion est que cette pièce se trouve à la suite de la chronique, dans le manuscrit 1717; mais cette

[1] *Notice d'un poëme provençal, manuscrit de la bibliothèque de Carcassonne, n° 681*, par M. Raynouard. (Tom. XIII des Notices et extraits des manuscrits.)

[2] Pag. 198, 199.

preuve n'est d'aucune valeur, et chacun sait que les manuscrits du moyen âge contiennent fort souvent des ouvrages d'époques, de langues et d'auteurs très-différents. La chanson dont il s'agit me paraît avoir été mise à la suite de la chronique de Benoît uniquement pour utiliser un feuillet de vélin qui, sans cette addition, fût resté blanc. Comme cette pièce est courte et ne manque pas d'intérêt, nous la donnerons aussi dans notre Appendice.

Son dernier couplet montre, comme le fait remarquer M. de la Rue, que son auteur « fut un des chevaliers qui allèrent « à une des croisades du XIIe siècle, puisqu'il forme des vœux « pour trouver sa dame *en vie e en santé* au retour de son voyage; » et il en conclut que notre trouvère, auquel il persiste à attribuer cette pièce, était chevalier. Quant à nous, nous ne saurions voir dans Benoît, comme dans Wace, qu'un clerc ou séculier, ou appartenant à quelque abbaye[1]. Dans le moyen âge, les chevaliers s'occupaient bien de poésie, mais seulement de poésie légère et lyrique: aux trouvères revenait le droit de

[1] Si Benoît eût été chevalier, Wace l'eût appelé *messire* et non *maistre*, titre qu'il se donne à lui-même.

Il est question d'un *messire Benoît* dans les passages suivants :

Ce soit en la beneoite eure
Que Beneoiz qui Dieu aeure
Me fet fere beneoite œuvre!
Por Beneoit un poi m'aœuvre :
Benoiz soit qui escoutera
Ce que por Beneoit fera
Rustebuef, que Diex beneisse!

Du Sourcetain et de la Fame au chevalier, par Rutebeuf. *Fabliaux et Contes des poëtes françois des XIe, XIIe, XIIIe, XIV et XVe siècles*, édition de 1808, t. IV, p. 119.

Molt fu bien la paine seue
Que ces genz avoient eue :
Se l'sot mes sires Beneoiz,
Qui de Dieu soit toz beneoiz!
A Rustebuef le raconta,
Et Rustebuef en un conte a
Mise la chose et la rima.

Id. ibid. p. 110.

Mais ces passages ne peuvent se rapporter à notre poëte, attendu qu'il vivait dans le XIIe siècle, et que Rutebeuf, si nous en croyons Roquefort*, mourut en 1310.

* *Glossaire de la langue romane*, t. II, p. 769, 770.

composer des fabliaux et de longs poëmes chevaleresques[1], qu'ils ne disaient avoir traduits du latin que pour faire croire à leur science ou pour persuader à leurs auditeurs ou à leurs lecteurs que l'ouvrage muni de cette attestation provenait d'une source sacerdotale; et aux clercs seulement appartenait la connaissance du latin et des ouvrages écrits dans cette langue. C'est par leurs traductions en langue vulgaire que les laïques parvenaient, dans les XIIe et XIIIe siècles, à pénétrer dans l'histoire des temps plus ou moins éloignés.

Enfin le savant auteur d'un ouvrage publié récemment, ferait croire à l'existence d'un autre poëme qu'aurait composé notre trouvère, si nous nous en rapportons au passage suivant :

« Un demi-siècle après[2], nos deux poëtes Wistace ou Wace

[1] Ce que nous disons souffre cependant des exceptions. On sait que certains romans de la Table-Ronde, en prose, il est vrai, furent écrits à la requête de Henri II d'Angleterre, par messires Luces de Gast, Gautier Map, Helye et Robert de Borron. L'auteur de la Chanson d'Ogier le Danois dit de lui-même au début de son poëme :

Raymbert fist à la dure couraige;
Jouglieres fut, si vesquit son eage,
Gentis hom fut et trestout son lignaige.

Ms. du Roi 7608/3 (Cangé 34), fol. 1 recto.

[2] Nous sommes fâchés de lire à la page précédente (106) de ce bon travail, que Geoffroy de Monmouth, tout « au commencement du XIe siècle, avoit « mis en vers quelques lais relatifs à « Merlin. » Geoffroy Arthur vivait au milieu du XIIe siècle et fut élu évêque de Saint-Asaph dans le pays de Galles en 1151 *. L'on trouve dans la bibliothèque de Berne un manuscrit de son histoire des Bretons avec une dédicace au roi Étienne qui naquit en 1105 et qui mourut le 25 octobre 1154 **. Voy. sur cet auteur, Bale, *Script. illust. Maj. Brit. catalogus*, p. 194, 195; Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*, édit. de Padoue, t. III, p. 10, 11; Vossius, *de Historicis Latinis*, lib. II, cap. , p. 392-394; Nicholson, *the Engl. Hist.*

* *Chronica Normanniæ.* (Du Chesne, p. 986, B.)

** Sinner, *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ Bernensis*, tome I, p. 242.

« et Benoît de Sainte-More, avoient mis en vers françois la « Chronique latine de Geoffroi de Monmouth, sous le nom « de *Roman de Brut*[1]. » Benoît n'est point auteur d'un semblable ouvrage; et c'est, nous le savons, à la Chronique que nous publions que M. Paulin Paris a voulu faire allusion.

Comme nous l'avons déjà dit, Benoît composa son grand ouvrage dans le but de plaire au roi Henri II qui le lui avait commandé; aussi manque-t-il rarement l'occasion de faire l'éloge de ce prince. Nous nous bornerons à renvoyer à la page 356-358 de notre premier volume, où le trouvère consacre aux malheurs et à la louange de son protecteur un passage trop long pour être répété ici, et nous rapporterons des extraits moins étendus, qui justifient notre assertion :

Avantage ai en cest labur
Que al soverein e al meillur
Escrif, translat, truis e rimei
Qui el mund seit de nule lei,
Qui meuz conuist oevre bien dite

libr. Lond. 1737, p. 36, 37; Warton, *Hist. of Engl. poetry*, édit de Price, vol. I, p. ix; Tanner, *Bibliotheca Britanno-Hibernica*, Londini, 1748, p. 305, 306; *Archæologia*, tom. XII, p. 56; Roquefort, *De l'état de la poésie françoise dans les XIIe et XIIIe siècles*, p. 142; *Histoire littéraire de la France*, vol. XIII, p. 521; Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, vol. IV, p. 129; Camden, *Britannia*, Lond. 1595, in-fol. p. 8; et surtout *an Historical Tour in Monmouthshire, illustrated with views*, by Sir R. C. Hoare, Bart. *a new map of the county, and engravings*, by William Coxe... part the second. London, printed for T. Cadell jun. and W. Davies, 1801*, in-4°, pag. 295-298. En regard de la page 295 se trouve *Remains of the priory at Monmouth and Geoffrey of Monmouth's study*, gravure.

[1] *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, tom. I; Paris, Techener, 1836, in-8°, p. 167.

* Cet ouvrage a été revu dans le *Gentleman's Magazine*, cahier de juin 1801, p. 529-533. Ce qui y concerne Geoffroy s'y trouve p. 530-532.

E bien seant e bien escrite.
Deus m'i doint faire son plaisir,
Kar c'est la riens que plus desir [1].

Il termine ainsi la vie de Guillaume Longue-Épée :

Ci me repos e ci fenis,
Mais n'achieve pas mis travaiz.
Ore vient l'estoire des granz faiz,
A translater e à escrivre
U mervilles aura à dire
E à oïr e à retraire.
Quels lignée ē (*sic*) plus granz ne maire
De ceste ainz que vienge al buen rei?
Nule sos ciel, si cum je crei.
D'eisi cum ele est comencée
N'en est nule plus haut poiée
Dunt tels princes seient eissuz.
Lor faiz, lor ovres, lor vertuz
Semblent sor autres merveillos
E beaus e buens e delitos.
Auques est ma pensée esjoïe,
Kar dès or est l'ovre envaïe.
S'il ne pleust à mun seignor,
Trop i eust aspre labor
E esmaiable e demorans;
Mais sis voleirs e sis talanz
M'est jois douçors à acomplir,
Kar rien sus ciel tant ne desir.
Deus m'i dunt tant terme e espace
Que l'ovre li achef e face,

[1] Volume I, pag. 79. M. de la Rue, pag. 191, commet une légère inexactitude en disant que ces vers se trouvent à la fin de l'histoire de Hrolf.

E que si davant lui la lise
K'il ne la blasme ne despise!

L'estorie de Guillaume fenist ci Long-Espee
Si cum Beneeit l'a escrite e translatee[1].

En finissant l'histoire du duc Richard Ier, Benoît s'écrie :

Or dunge Deus par sa duçor
Qu'al plaisir seit de mon seignor.
Del bon rei Henri fiz Maheut.
Que si benigne cum il seut
Seit al oïr e al entendre!
N'est pas de mes poürs la mendre
Que de mesdire e de mesfaire
Chose qui ne li deie plaire[2].

Il termine ainsi l'histoire du duc Richard II :

A Fescamp jut en l'abeie,
Là fu richement enterrez;
Mais puis unt esté relevez
Par le bon rei, cil qui fu fiz
Maheut la bone empereiz,
Par le bon rei Henri secund,
Flors des princes de tot le mund,
Ki faiz sunt dignes de memoire,
E qui Deus dunt force e victoire,
Longe vie, prosperité
Senz aisse e senz aversité!
Saintisme e bone seit sa fins[3]!

[1] Volume I, pag. 516-518.
[2] Folio 163 recto, col. 2, v. 10.
[3] Folio 181 verso, col. 1, v. 42.

Plus loin il dit :

Quant par le don e par l'otrei
Del autisme soverain rei...
Ai translatez des dux Normanz
D'eus l'estoire qui mult est granz...
De ci qu'au rei Henri l'oitains
Qui d'eus fu un des soverains,
N'est dreiz qu'à lui me recreie,
Qu'à tenir ai la dreite veie
En ordre continueument
De ci là où mis cuers s'atent,
Desqu'al bon rei Henri secunt.
Que ç'otreit Deus e voille e dont
Que je les suens hauz faiz retraie :
Ce peise mei que tant delaie [1].

Il paraît que Benoît mourut avant de pouvoir accomplir ce vœu, ou qu'il y renonça, car sa chronique s'arrête à la mort du dernier des fils du conquérant.

« Quant à l'époque où ce trouvère a écrit, dit M. de la Rue, « nous pouvons facilement la fixer par celle de Robert Wace, « qui parle de lui comme d'un contemporain; l'un et l'autre « rapportent la translation du corps de Richard II, que le roi « Henri II fit faire dans l'abbaye de Fécamp, en 1161; ainsi ils « ont écrit tous les deux après cette époque [2]. Wace dit qu'il « avait vu couronner le jeune prince Henri, fils aîné de « Henri II; or ce couronnement ayant eu lieu en 1170 [3],

[1] Folio 235 verso, col. 2 et suiv. Probablement Wace connaissait cette intention de Benoît et faisait allusion à lui quand il disait dans sa mauvaise humeur :

Qui 'n velt avant faire, si 'n face.

[2] *Chronica Normanniæ.* (Du Chesne, p. 998, B.)

[3] *Rogeri de Hoveden Annalium pars posterior,* an. 1170. (*Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam præcipui,* edent. Henrico Savile, pag. 518, lig. 12 et suiv.)

« c'est après cette année que le poëte Benoît a dû composer « son histoire des ducs de Normandie.

« Warton dit que cet ouvrage est plein de traits roma- « nesques et fabuleux[1]. Cette opinion, émise sans preuve, « nous semble au moins hasardée; en effet, si l'on compare « cet auteur avec les historiens normands qui l'ont précédé, « on trouve partout la plus exacte conformité avec ces écri- « vains, dans le rapport et l'enchaînement des faits. Robert « Wace lui-même, quoique son rival, s'accorde avec lui dans « les détails historiques; il est vrai qu'il lui est supérieur par « une élocution plus facile et plus claire; mais d'un autre côté « on trouve dans Benoît des connaissances aussi curieuses que « multipliées sur les mœurs et les usages des Normands, sur « la cour de leurs ducs, leurs costumes et les ornements de « leurs palais, leur vie publique et domestique, et enfin d'au- « tres notions intéressantes qu'on chercherait vainement ail- « leurs : par exemple, il est le seul de nos historiens qui nous « ait conservé des détails curieux sur les premières amours du « duc Robert et de Harlette, mère du conquérant : on lit avec « intérêt comment le prince en est épris, la délibération de la « famille lorsqu'il l'appelle auprès de lui, l'avis d'un saint er- « mite, un des délibérants, la toilette de Harlette au moment « de son départ pour la cour, la réception qu'on lui fait à la « porte du palais, etc. Tous les détails du poëte sont piquants, « parce qu'ils peignent les mœurs simples et naïves de cet âge. « On peut voir, dans un extrait de l'ouvrage de Benoît, publié « par M. Depping, la description des ravages des premiers « Normands sur notre continent : la narration est rapide; « il y a de la force dans les idées, de l'énergie dans l'expres-

[1] *The Hist. of English poetry*, Richard Price's edition, London: printed for Thomas Tegg, 1824, in-8°, vol. III, p. 69, col. 2.

« sion ; et le poëte, qui n'avait encore qu'une langue informe « et grossière pour instrument, crée souvent pour rendre plus « heureusement toute sa pensée. » Nous souscrivons volontiers à la plus grande partie de cet éloge, seulement nous ne saurions reconnaître dans Wace aucune supériorité sur Benoît.

Le seul manuscrit qui contienne cet ouvrage est conservé dans la bibliothèque Harléienne, au Musée britannique, à Londres, sous le n° 1717; il forme un volume in-folio, composé de deux cent quarante-huit feuillets, écrits sur vélin, à deux colonnes, en belles lettres de forme, vers le milieu du XIIIe siècle; au reste, le *fac-simile* joint à notre premier volume peut, au gré du lecteur, confirmer ou renverser notre opinion sur son âge. Envoyés en Angleterre en août 1833 par M. Guizot, ministre secrétaire d'état au département de l'instruction publique, nous l'avons transcrit en entier avec la plus grande fidélité; néanmoins, pour être plus sûrs de l'exactitude du texte, nous avons fait passer toutes les épreuves en Angleterre, où elles ont été collationnées avec le plus grand soin par Sir Frederick Madden, gentilhomme de la chambre du roi et garde-adjoint des manuscrits du Musée britannique; nous nous empressons d'offrir à ce savant le témoignage de notre haute estime et de notre sincère reconnaissance. Nous croirions aussi nous rendre coupables d'ingratitude si nous omettions de parler des obligations que nous avons à M. Bourqueney, premier secrétaire de l'ambassade de France à Londres, et à M. P. Chabaille : le premier a pris soin que nos fréquents rapports avec les savants anglais, et spécialement avec Sir Frederick Madden et M. Thomas Wright[1],

[1] Ce jeune érudit est correspondant de la Commission historique du ministère de l'instruction publique.

eussent lieu régulièrement par la voie des courriers de l'ambassade; le second, que distingue un grand savoir philologique, a bien voulu dépenser à notre profit une partie de son temps, pour jeter un coup d'œil sur l'avant-dernière de chacune de nos épreuves. Si le travail auquel a été soumis notre texte nous vaut quelques éloges, nous lui en reportons d'avance une partie.

Nous nous abstenons d'indiquer les auteurs que Benoît a pris pour guides, de parler de la fidélité avec laquelle il les a suivis, et de la valeur historique que présente chacun d'eux : c'est un travail qui se trouve dans nos notes et que nous croyons inutile de résumer ici.

Notre publication sera accompagnée d'un Appendice qui comprendra la vie de saint Thomas de Canterbury, la chanson contenue dans le manuscrit Harléien 1717, le Roman du Mont Saint-Michel, par Guillaume de Saint-Pair, et d'autres pièces s'il y a lieu. Cet appendice sera lui-même suivi d'un Glossaire de tous les mots difficiles, que nous comptons exécuter sur le plan qui a mérité l'approbation de l'illustre Raynouard : ce plan sera celui des glossaires de *Tristan*, de *Charlemagne* et de la *Chanson de Roland*. Enfin, notre travail sera terminé par un Index onomastique et géographique.

Qu'il me soit permis, en finissant, d'admirer la glorieuse et singulière destinée du poëme de Benoît. Au XIIe comme au XIXe siècle, il a été devancé dans le monde par l'œuvre de Wace, son rival; mais au XIIe siècle il a été composé par l'ordre d'un roi d'Angleterre, et au XIXe il a été imprimé par l'ordre d'un roi de France.

CHRONIQUE

DES

DUCS DE NORMANDIE.

Ci comence lestoire. é la
Genealogi des dux qui unt
este par ordre en normendie.

Vant li mondes fu establiz
e damnedeus out departiz
l es elemenz chascun par sei
o d le conseil de sun segrei
P lout li q̄ fust li firmamenz
c lartez é enluminemenz
A l monde é as creatio s
e as diuerses regio s
l i firmamenz ceus est enmez
c est feus é chalurs é clartez
G la lune est é li soleiz
R esplendissables é vermeilz
M ais qui le mund uolt drett nmer
c est cel ensemble. é terre. é mer
P ur cest nomez munz drettemēt
Q ue tuz iorz est en mouemenz
K ar que est ceo que lom ytroue
Q ui el mund sert qui ne se moue
D el mund ne de tant cū il dure
N a nul ne numbre ne mesure

Harl. N° 1717.

CHRONIQUE

DES

DUCS DE NORMANDIE.

LIVRE PREMIER.

f° 1 r°, c. 1. CI COMMENCE L'ESTOIRE E LA GENEALOGIE
DES DUX QUI UNT ESTÉ PAR ORDRE EN NORMENDIE.

Quant li mondes fu establiz
E damne Deus out departiz
Les elemenz chascun par sei
Od le conseil de un segrei,
Plout li que fust li firmamenz
Clartez e enluminemenz
Al monde e as creations
E as diverses regions.
Li firmamenz ceus est enomez,
C'est feus e chalurs e clartez
U la lune est e li soleiz
Resplendissables e vermeilz;
Mais qui le mund volt dreit nomer,
C'est cel ensemble e terre e mer:
Pur c'est nomez munz dreitement,
Que tuz jorz est en movemenz;
Kar que est ceo que l'om i trove
Qui el mund seit qui ne se move?
Del mund ne de tant cum il dure

N'a nus ne numbre ne mesure;
Ceo ne purreit nus tant aprendre,
Que certe chose en seust rendre;
Nul ne sout onkes sa laür
Ne s'ampleté ne sa grandur;
Ceo n'afert pas à sen humain
Que de tel chose seit certain,
A celui est, celui deit estre,
Qui del tut fu criere e mettre.
Itant savom bien que li munz
Est tuz egaus e tuz roünz;
Li granz Occeans l'avirone,
f° 1 r°, c. 2. Si cum la lettre dit e sume,
Ausi cum cercle en roündesce,
Dunt nul ne set sa parfundesce.
En mi le munde siet la terre
Que l'Occean aclot e serre;
De nule part n'a plus ne mains,
De ceo quidon estre certains;
D'egau peis est, d'egau mesure,
Si cum nos retrait l'escriture.
Ceo dit Plines, sis movemenz
Est de l'enbrive des granz venz
Qui ès cavernes sunt parfondes,
U de tuneire u des granz undes
De l'Occean qui la sustient :
Sul par cez treis choses avient.
Itels est la formations
Del munde e la divisions,
Que quatre parz i a non plus,
Ceo nos retrait Ysidorus[1]:

[1] Isidore de Séville. Voir sur ses ouvrages la *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis* de Fabricius, édition de Mansi, t. III, p. 183-191.

C'est orient, meridiès,
E occident, qui vient enprès
Septemtrien : en ceo s'estent
Tuz li cercles del firmament.
Ci aureit grief chose à descendre
N'à retraire ne à comprendre
Cum faitement cez choses sunt,
Cum te (*sic*) tienent ne coment vunt.
Sul Deus est sachanz e mestre,
D'Occean fist eissir e naistre
Les mers diverses par le mund
Qui en mait s'en corent e vunt;
De là issent e là r'ateignent,
Eissi cerchent le munde e ceignent,
Diverses sunt od divers nons
Pur les diverses regions,
Diverses sunt e tutes un;
D'eles renaissent grant li flum
Qui avironent les contrées
E les provinces renomées,
E qui portent les granz navies
Dunt les terres sunt replenies.

Si fist Deus ses formations,
Ses regnes, ses creations
Que entre eus eust varietez,
Desestances, diversitez,
E que l'un fust l'autre noisable,
f° 1 v°, c. 1. Haïnos e espoentable;
Non pur ceo que unc feist rien
En cest siecle, qui n'est à bien.

Tut quant qu'a soz le firmament,

Qu'om veit venir à naissement,
Unt des elemenz lur creiance
E lur nature e lur sustance :
L'un plus de l'eve e de freidor,
L'autre de l'air e de chalor,
Ausi de la terre ensement ;
E pur ceo que li element
Sunt trestuit quatre entre els contraire,
Si est raisons, ceo m'est viaire,
Qui les choses qui'n sunt criées
E au munde vivifiées
En reseient entre els cruaus
E diverses e desigaus.

Non pas, ne ceo ne vos disun,
Qu'o une natural raison
Ne r'ait entre els aducemenz
E concorde e ajostemenz,
Si que li feu à terre vient
E la terre le feu sustient,
E l'air, qui est entre ces dous,
Toute defent tut à estrus
Que la terre n'alumt ne arde ;
Sul l'air en est destoute e garde :
L'air pur l'eve respeisse tant
Que sovent r'est d'ele portant ;
Quant l'eve en la terre s'abaisse,
Tant i defit, tant s'i rengraisse
Qu'à neient vient tut à sechée :
Einsi avient mainte feiée.

Veez cum Deus l'ad ordené,
Qui del tut a la poesté :

As angres li clers ceus, li beals,
E l'air desuz est as oiseals;
La mer, les eves as peissons;
La terre est abitations
As poeples des humains lignages,
As verins e as bestes salvages.

La chose qui prent naisance
Sunt element jà puissance
E poesté e majorie;
Si est raisons, n'en dotet mie,
Que plus reseit desatemprez,
f° 1 v°, c. 2. Divers d'autres e dessevrez;
E quant el n'i a tant del un
Qu'eve as autres ne seit comun
Si qu'il i seient ega[um]ent[1],
Si savum bien certainement
Que plus en est duz e temprez
E benignes e mesurez.

E de ça vient qu'ès regions
U tuz jorz a chauz e arsuns,
Sunt les vermines venimoses,
Pesmes, cruels e hàynoses,
E les bestes mortals e fieres,
E les poeples de teus manieres
Qui n'en unt lei, sen ne raisun,
Dreiture, ne discretion,
Qui ne sevent qu'est mals ne biens,
E qui plus sunt felons que chiens,
Neirs, senz mentons, granz e cornuz

[1] Le manuscrit est troué en cet endroit.

E desqu'en la terre veluz,
Pendanz oreilles, od longs becs,
E mult plus lez les piez d'un es,
En tante sen formez e fez
C'oi ne vos sereient retrez.
E de vos por la grant chalur,
U tuz jorz vivent senz freidor,
En avient ceo que jeo vos di
Vers la partie de miedi.

En occident vers mienuit,
U de freidure resunt cuit,
U neis e glace e mer a plus,
Ceo savum bien, ne renaist nus;
S'unt la force del element
Pur ceo que senz nul temprement
Est tute estraite lor nature
Eissi cum d'eve e de freidure :
Pur ceo resunt desatempré,
Pur ceo n'i a humanité,
Pur ceo ne sevent que est leis
Ne que est jor ne anz ne meis,
Pur ceo n'en à en eus duzur
Si deslei non e amertur;
Ne dotent mort, ne lor suvient
Que alme seit ne qu'el devient;
D'eus detrencher ne d'eus oscire
Ne cuide estre negun d'eus pire.

Einsi cum vos poez oïr,
f° 2 r°, c. a Veer, aprendre e retenir
Cum cez dous ovres vunt à dreit,
Là por le chaut, çà pur le freit;

Aucuns me dirra, se's devient,
Pur quei ceo est, dunt ceo avient,
Que la freidors est çà si granz
E là la chauz si esboillanz;
Mais ne m'i sui or pas empris
Cum si faites choses devis:
Haute est mult l'ovre e la matire,
E si i aureit trop à dire,
E mei ne list pas demorer,
Car mult i a de el à parler;
Mais qui'n voldra saveir la fin
Si lise Pline u Augustin.

Entre cez contrarietez
Qui sunt si grantz, cum vos oez,
Cume de freidore e d'arson,
R'est duce l'abitation;
Kar par l'atemprement del eir,
Ne trop esté ne trop iver,
En sunt li grant regne habitable
E riche e bele e delitable,
E plenteif e abundos
De quanque hom est desiros.
De bele forme i sunt les genz
E de sages contenemenz,
Discret, reisnable e bien vestu,
Trop grant ne sunt ne trop menu;
Cist sevent les afaitemenz,
Les arz, les leis, les jugemenz;
Cist sevent conoistre e veeir
E entendre e apercevveir
Qu'eu n'est c'un Deus, c'un creator;
Cist sevent la deite e l'onor

Qu'il i quiert, qu'il voit que l'om li face,
E que l'om aint e que l'om hace.

Or vos dei ceo briefment mostrer
Porquei m'estuet de ceo parler.
Li philosophe e li parfit,
Li plus sage et li plus eslit
Qui ja mais, ceo cui qu'i n'a peut estre,
Sunt e serront tenu a maistre,
Firent une division
Discretement e od raison
Del monde tot e de la terre
Si com la mer l'aclot e serre.

Treis parties i assignerent,
Dunt la premiere Asye apelerent,
Affrike, Europe: [illegible]
Que [illegible] parfitement.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Europe [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] Affrike [illegible]
[illegible]

Les dous parties de cest mund,
Les altres parz, les dous parties
Que vos avez ici oïes.
Qui ci à tuz demandemenz
E as grevous enqueremenz
Que l'om porreit ici faire
Saureit mostrer, dire e retraire
Cum les mers vunt ne les contrées,
Ne cum eles sunt habitées,
De quels oiseaus ne de quels genz,
De quels bestes, de quels serpenz;
Ne les merveilles granz e fieres
Dunt en i a de mil manieres;
U sunt les pieres principaus,
Ne saveir purquei sunt itaus
Ne si diverses de colors;
Ne purquei les choses menors
Prennent e venquent les plus granz;
Qui ci serreit par tut sachanz,
Mult li fereit buen demander,
Buen aprendre, bon escuter.

Iceste ovre que j'ai à faire
Me besoigne un poi à retraire
Cument Europe est asise,
f° 2 v°, c. 1. Qui des altres parz se devise.
Ci prent l'ovre comencement,
Orine, estrace e naissement,
Dunt j'ai à traiter e à faire.
Ceo vos puis bien de veir retraire
Que la premiere region
Dunt jeo i truis memorie e nun
Est Sice la basse apelée,

E si comence e est justée
Od les Paluz Metodianes,
Qui de granz merveilles sunt plaines.
Entre Danube e l'Occean
Qui curt devers septemtrian,
S'estent iceste region;
Eissi est close d'environ,
Tresqu'en Germanie vient e dure;
E, si cum retrait l'escriture,
Estrange est dite e apelée
E d'estranges genz abitée.
Pur les estranges poples nez
Dunt tut cil regnes est poplez
Est Germaine sauvage e dite,
Qui mult est granz, n'est pas petite;
Genz e poples i a assez
Feluns trop et desmesurez.
Li Cit i sunt, uns poples nuz,
Près des mareis e des paluz
Od mainte merveille a orrible;
Li Goz, une genz mult penible,
Il sunt après, e li Alain,
Qué ne sevent qu'est vin ne pain;
De lait, de burre e de peison
Vivent e de la veneison
Dunt mult prennent e sen peine,
Kar tute la terre en est pleine;
Li Gepidien sunt emprès,
Felun, enrieure e engrès;
E puis li Roge e li Hungreis,
Li Hun après, e li Bugreis,
E li Daneis, forz genz hardie,
E après cil d'Esclavonie.

Puis vient le regne de Germaine
E après celui d'Alemaigne,
France, Aquitaine, Espaigne en sus.
Altres regnes i a mult plus
f° 2 v°, c. 2. Dunt ci n'iert faite mencion,
Kar n'est ore leus, ne ne poun;
Mais de Germaine vos retrai
Certainement; car bien le sai:
Nul plus bel regne n'estot querre,
Plus pleinteif ne meillor terre;
Tant i a gent, tant en i naist,
Que c'est merveille qu'il les paist,
Dunt ist le vivre, dunt il vient,
Que si fait pople sustient.

[1] En Germaine a une montaigne,
Roiste, haute, fiere, griffaigne;
Les genz l'apelent Adnoé[2],
Si cum ès livres ai trové.
D'en sum del munt un flume sort
Qui dreit vers oriant s'en curt;
Seixante eves granz e nomées
Qui avironent les contrées,
S'i asemblent, ceo truis lisant:
Pur tel est rabinos e grant
E fiers e perillos e lez,
Hyster Danube est apelez.
Entre icest flume et l'Occean
E la terre ù sunt li Alan

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, *Hist. Norm. script.* pag. 62.) — Will. Gemmet. lib. I, cap. II : *De tribus partibus orbis terræ, et in qua earum sit Dacia, et de situ ipsius.* (*Ibid.* pag. 217. A.)

[2] *Hatnoen, Atnoe.* Dud. S. Quint. — *Athnoe.* Will. Gemmet.

A fieres genz de mainz senblanz,
Sauvages mult e mescreanz;
Une isle i a par non Canzie [1] :
E si crei bien que c'est Russie,
Ki est de la grant mer salée
De tutes parz avironée.
Dunt altresi cum les ewettes
De lur diverses maisonettes
Jettent essains granz e pleniers,
U mult en a nunbres e milliers,
U cum de ceus qui sunt irié
Sunt en estur glaive saché
Tost e isnel d'ire eshrasez,
Trestot einsi e plus assez
Solt icil poples fors eissir
Por les granz regnes envaïr
E pur faire les granz occises,
Les granz gaainz e les conquises.

Entre Alane, qui mult est lée,
E Jece, qui n'est senz gelée,
Est Danemarche la plenere,
f° 3 r°, c. 1 Eissi asise en tel maniere
Que altresi est cume corone,
Fieres montaignes le avirone [2].

[3] Ceo dit la lettre e li escriz

[1] *Canza, Scanzia.* Dud. S. Quint. — *Scanza.* Will. Gemmet. — « Insula Scanzia, « quæ Northvega dicitur. » *Geneal. duc. Northman.* (Du Chesne, p. 213, B.) — « Scanzia insula, quæ Northvega dicitur, « in qua habitant Gothi et Hunni atque « Daci. » *Chron. anon.* (Du Chesne, p. 1, A.) — *Escauze.* Wace.

[2] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, p. 62, C.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 8, 9.

[3] Will. Gemmet. lib. I, cap. III : *De origine Gothorum, et ubi primum ha-*

Que Noé out li velz treis fiz :
Sem, Japhet e Cham, nent plus;
Si cum retrait Ysidorus[1],
Les treis parties de cest munde;
Que clot e aceint mer parfunde,
Orent e tindrent e lur eir;
E si vos faz bien à saveir
Sen out Ase qui fu l'ainsnez,
E de Levi fu li poples nez
Qui la popla e qui la tint :
De lui descendi tuz e vint.
Cam out Affrike à sa partie :
De ceo ne redutum-nos mie.
Japhet Europe devers nos:
Eissi ala tut à estrus.

Japhet out un fiz mult enpoz
Qui fu nomez Goemagoz;
Cist vint en Goce, e si trovom
D'une sillabe de son non
Qui en la fin i est posée,
Fu Goce dite e apelée.
De Goz Magoz est Goce dite;
E, si cum l'estorie est escrite,
De lui descendi tels lignées
Qui mult furent puis eshaucées,
E felun pople e conquerant,
Sur tuz hardiz e combatant;
Canceo que ci vos ai nomée,
Qui de mer est avironée,
Par grant esforz e par poeir

bitaverunt. (Du Chesne, pag. 217, C.)

[1] Voyez, dans son ouvrage des Étymologies ou Origines, liv. IX, le chapitre II, intitulé : *De gentium vocabulis.*

Conquistrent puis après lor eir.
D'eus i out si faite abundance
E si très-grant multepliance
Qu'en dous poples se deviserent :
Li Goz par les sorz qu'il geterent,
Ausi cum glaive ist de gayne
U cum lion prent sa rabine,
S'en eisi l'uns d'armes garniz;
Li reis de els fu pruz e hardiz,
Tanaüse out nun dreitement.
Sice l'autre vers orient
f° 3 r°, c. 2. Envaïrent par grant esforz
U cent mil homes out ainz morz
Qu'ele fust lur demeine quite;
Kar Vesosen li reis d'Egipte
Se combati od eus cent feiz :
Icist les tint à mort destreiz,
Icist lor charga si les dos
C'unc n'orent jor à lui repos,
Cist lor livrout estors champels
E batailles granz e mortels.
Lunges dura lor contençon,
Lur guerre e lur destruccion
E lor caples granz e pleniers
Tant qu'ennoia à lor moilliers :
Senz els erent, poi les suieient,
E trop à tart les esjoisseient;
N'aveient d'els voleir ne aise
Ne nul delit qu'à femme plaise,
Qu'as batailles erent toz tens
Encontre les Egiptiens;
E celes, qui point n'esteit bel,
Pristrent entre els conseil novel

Pesme, dunt trop se deslierent,
Que lor marrit del tut lesserent.
Tels fu lor establissemenz :
Que d'els n'iert mais ajostemenz
Od home nul qui od els maigne
Ne qui demuert en lor compaigne ;
Issi le firent, ici tendront
Toz les jorz mais qu'eles vivront.

Deus reines firent des lor
Que mult erent de grant valor :
Ceo fu Lampete e Marpessen,
Qui mult orent proesce e sen.
Plusors des nobles, des vaillanz,
Fortes, hardies e combatanz
Eslurent maistres e princesses
E à ces dous ajueresses ;
Les mameles destres se quistrent,
Que avis lor fu qu'eles lor nuistrent
A lur gent cors sovent armer,
A armes prendres (*sic*) e à porter,
A traire d'arcs e à lancier
Les trenchanz gaveloz d'acier.
Cestes dames amazoneises [1],

[1] Voyez sur les Amazones, Fréret, *Mém. de l'Acad. des inscript.* t. XXI, p. 106-119. — J. von Klaproth, *Reise in den Kaukasus und nach Georgien.* Halle und Berlin, in den Buchhandlungen des Hallischen Waisenhauses, 1812, in-8°, t. I, kap. XXX, p. 643-656. — *Der Apollotempel zu Bassae in Arcadien*, durch O. M. Baron von Stackelberg. Rom. 1826, in-fol. pag. 54-59. — *Expédition scientifique de Morée, ordonnée par le gouvernement français* (Architecture, sculptures, inscriptions et vues, etc.). Paris, Firmin Didot, 1835, in-fol. tome II, 8e livraison, pag. 14-16, Mém. de M. Lebas. — Isidore de Séville, *Etymol.* lib. VIII, cap. XI, n° 21; lib. IX, cap. II, n° 63 ; lib. XVIII, cap. IV, n° 4 ; et la Chronique du même, *tertia ætas*, anno mundi 4007.

f° 3 v°, c. 1.

Qui mult furent proz e curteises,
Envaïrent puis par cent anz
Europe, qui si par est granz,
Que les cuntez e les reaumes,
Les provinces e les ducheaumes
Suzmistrent puis à lur dangier
Al fer trenchant e al ascier.
Partut ala lur seignorie :
Tel merveille ne fu oïe.
[1] D'eles n'en voil plus maintenir;
Mais que lor faiz voldreit oïr
Lise l'estorie des Escoz,
Qui mult est plus granz que les noz,
Qu'iloc orra lor ovre entierre
Qui mult est grant e pleniere.
[2] Des Goz qui Canze orent saisie
E d'els poplée e replenie,
R'eissi à milliers e à cenz
Uns poples puis e unes genz
Fervestuz d'armes e garniz.
Li reis d'els fu nomez Beriz.
Cist les affinitez germaines
E les Paluz Metodianes
Conquistrent puis e regions
Dunt ci ne sunt escrit les nons;
Mais Danemarche cele amerent,
Cele retindrent e poplerent [5].

[1] « Sed de his huc usque. Qui vero scire « cuncta desiderat, Gothorum gesta per- « currat, et noster stylus vertatur ad pro- « posita. » Will. Gemmet. (Du Chesne, p. 217, D.)

[2] Une partie du récit qui précède et qui suit se retrouve dans la chronique latine de Jean Wallingford, mort en 1214. Voyez le recueil de Gale, vol. I, p. 532, 533.

[5] Will. Gemmet. lib. I, cap. IV : *Quod Dani de Gothorum progenie descendant, et*

Puis i out reis, c'est en la vie,
Pleins de mult grant philosofie
E d'estrange sen embeuz
Qui mult furent loinz coneuz.
Li unz de cez out non Eucten
E Cuneum, l'autre Almoxen;
Tute escience orent à main;
Icist furent des arz certain,
D'icez apristrent tant Gooteis
Poi sorent meins que li Grezeis.

Dient e afichent senz faille
Que Mars, qui est deus de bataille,
Fu estrait de lur anceisors:
De c'unt joie, c'est lur honors;
En lui se creient mult e fient,
Sanc d'umain cors li sacrefient:
Deus est de mort e deus d'occise,
Si li covient tel sacrefise.
f° 3 v°, c. 2. Mars n'est mais entalentemenz
De morz d'ommes e de contenz;
El a eu bataille ajostée
I est de Mars morz apelée.
Cest deu apelerent Romain
Poi verteier e poi certain,
Kar non cers fait e non sachanz
Cels qui entre els sunt combatanz
Li quels deit veintre (*sic*) e li quels nun;
E si eu peignent de tel façun

quare dicantur Dani vel Northmanni, et cur eadem gens sic multiplicetur. (Du Chesne, page 218, A.) Voyez à la suite de l'Histoire des expéditions maritimes des Normands, vol. II, p. 256-267, une dissertation intitulée : *Du nom et de la patrie des Normands.*

Que le piz a nu descovert:
Celui mostre tut en apert
Qui à combatre jà ne crienge
Ne que de mort ne li suvienge.
Qui quidera que bien ne dient (*sic*),
S'il lise en l'Ethimologie
Que fait Ysidorus li proz,
Qui plus em parla bel de tuz[1].
Icist deus estoit mult joïz,
Mult celebrez e mult serviz
Entre Danais, ceo vos di bien,
Qui cremuz erent sor tute rien.
Quel merveille ert si genz ert criente,
Kar meinte terre aveit apriente?
D'espandre sanc erent joius,
Il n'esteient de el desiros,
Eissi lur moveit de lignage:
Tels ert lur vie e lur usage.

Icist poples que vos oez,
Dunt numbre n'est diz ne contez,
Sunt si en luxurie esboillant
Si volentif e si ardant
Que à tuz sunt les femmes unes
Abandonées e communes.
Poi en i a qui si's ait cheres
Qu'à autres ne seient parçoneres;
Quant issi sunt entre-meslé
E l'un vers l'autre abandoné
Hontusement, senz lei tenable
E senz costume cuvenable,

[1] *Origin.* lib. VIII, cap. XI : *De diis gentium.*

N'i siet li fiz qui est sis pere
Ne ki li est seror ne frere.
En por icest asemblement
Que entre els funt si faitement
I par naist d'eus tant e concrie,
f° 4 r°, c. 1. Tel merveille ne fu oïe.
De ceo nos dit Ysidorus[1],
Que vanteor ne fait acreire plus,
Que pur si fait engendrement
Est dit Germaine dreitement
E d'engendrer Germaine est dite.
Eissi m'ount dit la letre escrite.

[2] E pur eisi très-grant naissance
E por si grant multepliance
Erent les fiz contre les peres
E deseritoent lur meres;
Uncle e nevo e frere e aive
Occierent sovent à glaive.
Ne poeit estre fei entre els,
Si esteient cruels e fels;
E por ceo qu'il s'entre-toleient,
Soventes feiz s'entre-oscieient.
Ne l' poeit la terre soffrir,
Pur ceo les en coveneit eissir;
Povre en esteit, eius (*sic*) e pire,
Ne poeit à tel gent soffire.

Tant que par sort, à quelque peine,
D'une vez costume anciene

[1] *Origin.* lib. XIV, cap. XIV : *De Europa.*

[2] Ce vers et cent huit des suivants ont été déjà publiés par M. Depping dans son

Perneit-l'om tute la jovente,
E si meteit-l'om grant entente;
Jeo di les forz, les combatanz
Qui poeient aver quinze anz
U trente u plus; si erent mis
En eixil fors de lur païs[1]
Pur querre al fer e al acer,
Od forz orez e od temper,
Par mer orrible e tenebrose,
Terre asazée e plentivose
A lur ester, à lur remaindre,
U lur malté peust estaindre,
Ester en paiz aample e bien,
Si cum firent li Gocien
Qui tute Europe exillerent
E roberent e despuillerent
Desque ultre les Paluz del flo
Qu'il unt e tenent en alo[2].

Quant el veneit al desevrer,
Ainz qu'il entrassent en la mer,
Cil li mostré e li segnié,
Qui deivent estre exillié,
f° 4 r°, c. 2. Sacrefioent à un dé
Qui Thur[3] ert entre els apelé;
Mais ceo n'esteit beste, ne oisel,

Histoire des expéditions maritimes des Normands, tome II, p. 268-271, § 2, intitulé : *Témoignages des historiens au sujet de l'expatriation de la jeunesse du Nord.*

[1] *Roman de Rou*, t. I, p. 10, 11.

[2] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 62.)

[3] Voyez *Historia Olai Magni gothi archiepiscopi Upsalensis, de gentium septentrionalium variis conditionibus statibusve, etc.* lib. III, cap. III, et surtout le *Lexicon mythologicum* de la 3e partie de l'*Edda Sæmundar hins Fróda*, Havniæ, 1828, in-4°, p. 889, col. 2, jusqu'à 968, col. 1, au mot Þór, Þórr.

Ne vin, ne encens, blé, ne gastel,
Ne altre don offert de main;
Ainz sachiez bien que sanc humain
Espandeient el sacrefise;
Ne quidoent en nule guise
Que si precius peust estre:
Tut ceo lur anunciot lur prestre
Qui par sort iert esleuz.
Veez que faiseit li mescreus:
Un jug de boés perneit as mains,
E cels dunt il esteit certains
Que l'om deveit sacrefier,
A un sol coup, senz recovrer,
Li espandeit tut le cervel:
Quant n'i falleit, mult l'en ert bel;
Mort à la terre l'estendeit,
La veine del quor li quereit,
Par cele l'en traeit tut fors
Quanqu'il poeit le sanc del cors;
Adunc erent li exxillié
A ceo faire joius e lé;
Lur vis, lur chiefs, ceo qu'il aveient
En adesoent e teigneient[1];
Senz terme nul qui'n fust donez,
Apareilliez e aprestez,
Cureient as nefs erraument,
Les veiles dresçoent al vent
E traeient as avirons:
Eisi voidout la regions;
E par si faite diablie,
Cum ci poez aver oïe,

[1] *Roman de Rou*, t. I, p. 9, 10.

Quidoent fust lor sauvemenz
Vers les orez e vers les venz;
E si la sort chaïst si granz
Qu'as chevaliers fust ateignanz
Que les covenist à exxillier,
Si lur veist-l'om despleier
Lur enseignes al deseverer :
Ceo esteit signe à demustrer
De batailles, d'aquerremenz
Contre les alienes genz.

f° 4 v°, c. 1. Eisi se parteient des lur,
Crial e fel e senz amor,
Pur les granz regnes envaïr,
Pur els forcer e pur tolir,
E pur les genz à mort livrer
E pur les reis deseriter;
De lur païs erent mis fors
Pur mettre en abandun lur cors
De querre aveir, terre e vitaille
Dès que la lur lur feseit faille.
Alques despris e suffraitus
E plein d'angoisse e rancurus,
S'essiloent pur melz aveir
Tut par force, par estoveir;
De turner ne de revertir,
Queque lur fust à avenir,
N'aveient pensé ne lessur :
Pur ceo par force e par vigur
Gastoent les riches païs,
Cruels e mortels enemis:
Tuit erent gasté li rivage[1];

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, p. 62, 63.)

E qui retraireit le damage,
L'exxil ne la destrucciun
Ne la cruel occisiun
Que il firent par tantes leus,
Dolerus ert trop li lur gieus.
[1] Icist Daneis, cist Dacien
Se rapeloent Troien;
E dirrai vos en l'achaisun:
Quant craventez fu Ylion,
Si'n fu exxilliez Antenors,
Qui mult enporta granz tresors;
Od tant de gent cume il out
Sigla les mers que il ne sout;
Mainte feiz i fu asailliz
E damagiez e desconfiz
Tant que il vint en cel païs
Que vos oez dunt jeo vos dis:
Ci prist od ses genz remasance;
Unc puis tolte ne desevrance
Ne l'en fu par nul home fait;
E de lui sunt Daneis estrait [2].
Ceo quident bien, issi le dient,
E, sachez, mult s'en glorifient;
E si alcuns vait enquerant
f° 1 v°, c. 2. Pur que il sunt apelé Normant,
Ci pot oïr la verité:
En lur langue est *north* apelé
Bise qui de là vient le vent,
E *man* c'est home dreitement.
Eisi Normant, homes de nort,
Qui si les nome ne fait nul tort;

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, p. 63.) — [2] *Roman de Rou*, t. I, p. 8.

Kar *north* e *man*, som lur usage,
Venz est e *hom* en cest language [1].
Eisi le faiseient li Daneis,
Ceo truis el tens, à plusurs reis
Qui ceste lei des sorz geterent
E qui la terre delivrerent.
Ne voldrent quasser n'empeirer
Ne deguerpir ne delesser
La lei ne l'establissemenz
Que comparoent meinte genz,
De ci qu'al tens reis Lotrocus,
Qui bien vesqui cent anz e plus.
Cist par besoig, ne l' pout muer,
Revolt la leis renoveler
Qu'orent tenu si anceisor.
Al terme devis e al jor
Refu la sorz sur ceus jetée,
Dunt mult i ot grant asemblée
De bacheliers, de juvenceals,
Forz e hardiz e bons e beals.

[1] *Roman de Rou*, t. I, p. 6.

Francheis dient ke Normendie,
Ço est la gent de North mendie,
Por ço k'il vindrent d'altre terre
Por miex aveir, e por cunquerre.

Ibid. t. I, p. 6.

Il avint en une taverne.....
C'uns bachelers de Normendie,
Dont maint gentil-ome mandie, etc.

La Plantes, v. 2, 5 et 6. (*Nouveau recueil de fabliaux et contes inédits*, publié par M. Méon. Paris, Chasseriau, 1823, 2 vol. in-8°, t. I, p. 388.)

Voyez le Glossaire de Du Cange, au mot *Nortmani*. Voyez aussi, à la suite de l'Histoire des expéditions maritimes des Normands, t. II, p. 256-267, une dissertation intitulée : *Du nom et de la patrie des Normands*. Mais l'étymologie de ce nom la plus singulière est celle que l'on trouve dans le passage suivant :

« En la fin de France est une plane « plene de boiz et de divers frut; en celui « estroit lieu habitoit grant multitude de « gent moult robuste et forte, laquel gent « premerement habiterent en une ysulle qui « se clamoit Nora, et pour ce furent clamez « *Nor-Mant*, autresi comme home de Nore. « *Man* est à dire en langue thodesche « *home*. » (*L'Ystoire de li Normant*, liv I. chap. 1, p. 9.)

[1] En ceste sort, en cest envei,
Covint estre le fiz le rei
Qui esteit apelez Bier[2]
E en surnon Coste-de-fer.
Od les altres fu exilliez;
N'en fu demis n'esparniez.
Un seneschal, un desleié
Li a reis Lotrocus baillié,
Prince del tut maistre e chadel:
Cist fu garde del damisel.

Icist Bier que vos oez
Coste-de-fer ert apelez
Pur ceo qu'escu, ne hauberc dubler,
Ne haume en sun chef brun, d'acer,
N'eust jà as esturs numez;
Ainz i alout tut desarmez.
Sa mere, une devineresse
E une fort enchanteresse,
f° 5 r°, c. 1 L'aveit issi aparilliez,
D'arz enchanté e primseignez,
E sur lui tant caractes fait
Que jà d'armes n'en fust sanc trait,
De coup de lance ne d'espée
Ne fust sa char entamée[3]:

[1] Will. Gemmet. lib. I, cap. v : *Quomodo Bier filius Lothroci regis Daciæ expulsus est de patria, more solito, cum Hastingo pædagogo suo.* (Du Chesne, p. 218, C.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 11. — *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, t. I, p. 125, 126.

[2] Son véritable nom était *Biörn*, et celui de son père *Ragnar Lodbrok*.

[3] *Roman de Rou*, t. I, p. 8. Aslaug, mère de Biörn, avait pareillement donné à Ragnar, son époux, un vêtement enchanté qui devait le préserver des dangers. « Leider « hun hann til skipa adur þaug skiliast, « og kvadst hun munde launa honum serk « þann, er hann hafde gefid henne. Hann « spyr med hvorium hætte þad væri, enn « hun kvad vysu :

Pur ceo ert chevalers forz e durs
E ès granz batailles segurs.
[1] Hastenc[2] li fels, si seneschaus,
Li très-horribles, li crueaus,
Li plus mals hom qui unc nasquist
E qui al siecle plus mal fist:
Mautez n'est nule desleiée
Maudite, ne si escumengée,
Fivre d'enfer, forsenemenz,
Traïsuns, ne decevemenz
Dunt sis cors ne fust repleniz:
Des Judas fu li plus haïz.
Nul n'espandi unc tant cerveles,
Tant sanc de cors, tantes bueles.
Tant ad purchacié chevaliers

« Þier ann eg serk enn sida,
« Og saumadann hvorge,
« Vid heilann hug ofinn,
« Ur ha:e smia graum,
« Mun eigi ben blæda,
« Nie bita þig eggiar,
« I heilagre hiupu,
« Var hun þeim *Goþom signud.* »

« Procinctum regina ad naves comitatur, et ubi discederet, pensaturam se dixit vestem, quam sibi olim dedisset dono. Quærenti autem quale illud esset munus, respondit metrice :

« Te dignum judico interula hac ampla, nec consuta, sed fido animo contexta capillis griseis et tenuibus. Non ossa cruore manabunt, nec nocebunt tibi mucrones, in sacra veste, quæ Diis consecrata. »

Sagan af Ragnari Lobbrok og sonum hans. (*Nordiska Kampa Dater*, auct. Erico Julio Biornar. Stockholmiæ, typis Joh. L. Horrn... Anno 1787, in-folio, p. 40, 41 de la sage.)

[1] Ici commence l'extrait que M. Depping a donné de la Chronique de Benoît, à la fin du tome II de son Histoire des expéditions maritimes des Normands. Ce vers et les onze suivants ont été rapportés, d'après l'ouvrage précédent, dans le tome XVII de l'Histoire littéraire de la France, p. 635.

[2] *Roman de Rou*, t. I, p. 11, 12. Voyez sur l'origine et la patrie d'Hasting, Raoul Glaber, liv. I, chap. v (Du Chesne, *Hist. Franc.* t. IV, p. 9, A); Dudon de Saint-Quentin, liv. I (Du Chesne, p. 66, D); *Éphémérides de P. J. Grosley*, édit. de L. M. Patris-Debreuil, à Paris, chez Durand, 1811, 2 vol. in-12, 2e partie, chap. VIII, p. 30-60; *Hist. des expéd. marit. des Norm.* t. I, p. 121, 122.—« Verum iste Alstagnus « vulgo Gurmundus verso nomine solet « nominari. » *Chron. anon.* (Du Chesne, p. 32, B; et *Hist. Franc. script.* t. III, 335, B.)

Que il en orent sis milliers.
Legers de cors e de curages
E vers Deu eschis e salvages,
Volentrif as granz desleiz,
E as merveilles qu'or orreiz
Esteint, senz cresme, desleié.
Tant orent altre gent à pié
Que nul n'en sut faire esmée.
Quant lur chose fu aprestée,
Cume de nefs forz e entieres
E d'armes de plusors manieres,
De glaives trenchanz esmuluz,
De haumes, de broines e d'escuz
E d'espées trenchanz, d'acier,
Senz demurer e senz targer,
Irez e marriz e dolenz,
Se partirent de lur parenz;
Lur enseignes unt despleiées
E les veiles ès maz dresciées,
Siglent, curent par mi la mer.
Or ne se sevent si garder
Les forz citez de la marine
Cist ne's mettent à discipline;
Des turs, des viles, des chasteaus
Pristrent les aveirs chers e beals
Tant que vers France dreit siglerent;
Là pristrent port, là ariverent;
Là fu la gent si mal baillie
Que, ainz que ele peust estre fuie,
Fu prise e livrée à turment
E quanqu'il orent ensement.
De Hastenc ne vos puet nul retraire
Le fel, le chen, le deputaire,

f° 5 r°, c. 2.

Les esragez forsenemenz
Qu'il fist à tutes bones genz.
La poesté, la seignorance
Del realme de tute France
Suzmist à sei et suzjua
E arst à feu et degasta.
Alques li ert leger à faire,
N'i truvolt mie grant contraire,
Poi li fu li regnes veez :
Se orrez pur quei, si vos volez.

L'ACHAISON PURQUEI FRANCE N'OUT DEFENSION[1].

En poesté, en grant noblesce
E en grant glorie e en hautesce
Sur tuz regnes de crestiens
Aveit esté France lunc tens;
Reis riches, forz e conqueranz
I aveit eu ne sai quanz,
De granz poeirs e de granz nons,
Qui mult conquistrent regions;
De Romains se erent defenduz
E de lur seignorie eissuz.
Mult erent dunc Franceis al jor
Sur altres genz en grant honor;
Mult ert sainte eglise essaucée
E en tuz sens multepliée,
E mult aveit de sainte gent

[1] Will. Gemmet. lib. I, cap. 1 : *Quomodo fortitudo Francorum, quæ diu vigerat, imminuta sit, unde et ipsi feritati paganorum minus resistere valuerunt.* (Du Chesne, page 216, C.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 15, 16. — *Mémoire sur l'état de l'empire françois lorsque les Normands y firent des incursions*, par M. Bonamy. (Acad. des inscript. t. XV, p. 639-655.)

Partut de ci qu'en occident;
Les evesquiez, les abeies,
Erent riches e bien servies,
Noblement faites e fundées,
Peintes à or, pavementées,
Purtendues e deboissées
E od tables d'or entaillées.
Riches esteient les contrées,
Replenies e asazées.
Lunc tens i dura joie e pais
f° 5 v°, c. 1. Senz dol, senz ire e senz esmais,
De ci qu'el tens le rei Lowis;
Mais, si cum jo ai lit e apris,
Cist out quatre fiz reneiez,
Pesmes, cruels e desleiez,
Qui unc entre els ne s'acorderent
Ne qui unc jur ne s'entr'amerent:
Pepins, Lowis e Lotaires,
Charles li quarz, qui fu li maires.
Ces firent mainte deshonor
A lur pere l'empereur;
Après sa mort se firent rei,
Mais unc ne se porterent fei;
Ainz munta puis tant lur maltez
E lur orribles crueltez
Que, à Reins, le jur de Ascensiun,
S'entre-murent tel contençun,
Tel bataille si duleruse
E si très-mal aventuruse,
Dunt tut le champ de Fontenele [1]

[1] La bataille de Fontenay, ainsi nommée d'un village près d'Auxerre, eut lieu le 25 juin 841. Voyez le tome VII du Recueil des historiens des Gaules et de la France, et

Fu plein de sanc e de buele,
Qu'en France n'out bon chevaler
Ne bon sergant ne bon archer
Qui morz n'i fust e detrenchez :
Si'n fu li regnes exilliez,
Que n'i remist fors vilenaille :
Tuit furent mort en la bataille.
Par ices fu France honie,
Si gastée, si afeblie
Que n'i out puis defensiun[1];
E par ceo, si cum nos lisum,
N'i troverent Daneis meslée
Qui la terre lur ait vée (*sic*);
Ainz i entrerent à bandun[2];
A feu, à flambe et à charbun
Livreret (*sic*) tut e depescerent,
Unkes rien n'esparnierent;
Les encloistres, les religions,
Les saintes habitatiuns
Des evesquiez, des chanonies
E des seintismes abeies
U damne Deus esteit serviz,

surtout l'abrégé d'une dissertation de l'abbé le Beuf dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XVIII, p. 303-311. La dissertation complète de ce savant a paru dans le tome I de son Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'histoire de France, etc. Paris, Jacques Barois, 1738, 2 vol. in-12, t. I, p. 127-190. Il existe aussi une dissertation de M. Pasumot sur le lieu où s'est donnée la bataille de Fontenay. Voyez les Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire, publiées par Malte-Brun, tome XIII, p. 171-215.

[1] « Totam Franciam militum præsidio « nudam, cujus robur in bello Fontanido « nuper deperierat, tantus metus corripue- « rat, ut eis (Normannis) nemo posset resis- « tere, nemo posset repellere. » *Fragm. hist.* (Du Chesne, *Hist. Fr. script.* t. III, p. 335, B.)

[2] Will. Gemmet. lib. I, cap. VI : *Quomodo venerunt in regnum Francorum, et Vermandensem pagum prius depopulati sunt.* (Du Chesne, p. 218, D.)

Destruistrent trestut par aïz.
Ne preisa Hastenc les Franceis,
Flamencs, ne cels de Vermendeis,
f° 5 v°, c. 2. Ne cels d'Angou ne d'Aquitaine,
Vaillant un sul flocel de laine;
Par vif besoig e par destresces
S'enfuieient ès fortelesces;
Mais, qui chaut, par tut les ensiut
E les dechace e les consiut
Cum funt li chien le cerf alasse
Qui del tut estanche e aclasse,
E cels qu'il prent oscit maneis:
Nule riens n'a vers lui desfeis.
Des vestemenz saintefiez
Des iglises, des evesquiez,
Se vesteient trestut adès:
Jà tel merveille n'orrez mès.
Qui arme osast contre els saisir,
Fisz poeit estre de morir;
[1] La genz chaitive, desarmée,
Est à lur nés traite e menée;
E les femmes par tut hunies,
Esforcées e malbaillies;
Les riches puceles vaillanz
(Dunt est pecchez e dolurs granz)
Sunt leidement desvirginées
E par force despucelées.
Lur fivre ardanz esraieice,
E lur deslei e lur malice
Creist chascun jor e duble en treis.

[1] Ce vers et quinze des suivants ont été rapportés dans l'Histoire littéraire de la France, t. XVII, p. 637.

Tut Saint Quintin de Vermandeis
Unt ars à feu e le mustier,
Qui mult ert preciose e cher
E granz e riche e beals e genz :
N'i remist sul li pavemenz [1].
Ausi par trestut le païs
Le riche muster Saint Denis
Fu esbrasez e tut desfaiz,
E les tresors sachez e trais [2].

Si cum en l'estorie trovum,
Emmun l'evesque de Nuion
Oscistrent par lur felonie,
E de ses clercs mult grant partie [3].
Al tierz jor, kar très-bien le sai,
Dedenz la kalende de mai,
Que à Seissons vienqent à tart,
La riche iglise Saint Maart

[1] Du Chesne, 5, A. — Voyez sur l'incendie de Saint-Quentin, l'ouvrage de Claude Héméré, intitulé *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata duobus libris...* Parisiis, apud Joannem Bessin, 1643, in-4°, pag. 18 et 19.

[2] Voyez sur les dévastations que Saint-Denis eut à souffrir de la part des Normands, l'Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denys en France, par dom Michel Félibien. A Paris, chez Frédéric Léonard, 1706, in-folio, p. 80-96.

[3] Voyez les Annales de l'église cathédrale de Noyon... par Jacques le Vasseur. A Paris, chez Robert Sara, 1633, 2 vol. in-4°, p. 636-643. — « De ejus obitu sic « Annales Bertiniani ad annum 859 : *Dani « qui in Sequana morantur, Noviomum civi- « tatem nocta adgressi, Immonem episcopum, « cum aliis nobilibus, tam clericis quam laïcis, « capiunt, vastataque civitate secum abdu- « cunt, atque in itinere interficiunt.* Sed « hæc tardius contigisse necesse est; quum « Immo adfuerit anno 860 concilio Tucia- « sensi. Quomodo irrepserit Immonis no- « men inter eorum nomina episcoporum, « qui anno 875 subscripsere institutioni « cuidam Odonis Bellovacensis episcopi, « apud Labbeum Concil. tom. 9, pag. 279, « aliis divinandum relinquimus. De ins- « trumento illo nonnihil diximus supra « col. 700 in Odone I episcopo Bello- « vacensi. » (*Gallia christiana*, tome IX, col. 988.)

f° 6 r°, c. 1.

E la saintez e leis ensement
Sunt arses tresqu'el fundement[1];
Sainte Geneveve à Paris,
Mult haute chose e de grant pris,
Fu à vive flambe alumée
E trebuchée e craventée[2].

Quant issi orent espleitié,
Dreit à lur nefs sunt repairé;
Puis se resloignent d'icez porz;
Aillurs recharra or lur sorz.
Ne sai quels pecchez lur enseigne :
De mer resunt entrez en Seine,
Tresqu'à Gimeges unt siglé,
Là sunt venu e arivé;
Lur navie unt r'apareillée
Qui auques esteit empeirée.
Gimeges, ceo ert riche abeie;
Si trois en l'ethimologie
Que par les granz gemissemenz

[1] *Roman de Rou*, I, 13, 14.

Voyez sur les ravages des Normands dans le Soissonnais, l'Histoire de la ville de Soissons... par Claude Dormay. A Soissons, chez Nicolas Asseline, 1663, in-4°, liv. IV, chap. xxv, p. 374-377.

[2] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 63, D.)—Wace place l'incendie de Sainte-Geneviève par les Normands après le sac de Rouen. Voyez le Roman de Rou, I, 18. — « Et neantmoins les Normans auant « que de partir, saccagerent et bruslerent « le Monastere de S. Germain des Prez, « et celuy de Saincte Geneuiefue qui n'es- « toit encores lors enfermé dans la ville, « qui est cause que les Religieux de Saincte « Geneuiefue, n'ont iamais voulu depuis « receuoir en leur compagnie aucunes gens « de ceste nation (ce qui s'entend des Nor- « mans Septentrionaux et non de ceux qui « sont de present naturalisez François) et « entre leurs prieres Ecclesiastiques con- « tinuent encores de dire celles-ci : *A furore Normannorum, libera nos Domine.* » (*Histoire universelle de toutes nations et speciallement des Gaulois ou François*... par Jacques de Charron. A Paris, chez Thomas Blaise, 1621, in-folio, p. 832, D; 833.)

Des mals e des trespassemenz
Que l'on aveit fait d'en ariere,
E iloc ert l'om en preiere
Que Deus en feist veir pardun,
Aveit pur ceo Gimeges nun,
Gimeges de gemissemenz :
Tels ert la glose e li sens.

Altrement est Gimèges dite
E altrement la truis escrite :
De gemme fine e esmerée
Esteit Gimeges apelée,
Que ausi cume gemme en anel
Est li leus precios e bel
E bien asis e cuvenable
E sur altres plus delitable[1].
L'abeie dunt ci vos cunt,
N'aveit plus bele en tut le munt,
Aveit esté faite e fundée,
Ceo truis lisant, de Clodovée,
(Reis fu de France, cristiens,
Senz faille, tut li premereins;
E si l' baptiz saint Romis,
Eisi cum jeo'n l'estorie truis.)
E par Bealté sa gente oissur,
f° 6 r°, c. 2. Unc n'out corune el chef meillur,
Ne unc teu reine n'out en France,
Ceó savum-nos bien, senz dutance;
Kar la vie nos en fait cert;

[1] Voir sur les diverses étymologies du nom de Jumièges, le *Neustria Pia*, p. 259, et l'Histoire de l'abbaye royale de Jumièges, par C. A. Deshayes. Rouen, F. Baudry, 1829, 1 vol. in-8°, p. 1-3.

E par le bon seint Filebert[1]
Fu tant del rei creu li lius,
Tant i duna terres e fius,
Rentes riches e bien seanz
E custumes altres rendanz
Que nof cenz moines i aveit
A qui tels vivres suffiseit
Que de rien n'erent suffraitos,
Mesaaissiez ne besuignos.
Li saint evesque e li barun
E li riche clerc d'envirun
Laissoent le siecle e guerpeient,
E les honurs ù il esteient,
Si se rendeient moines faiz
E serveient Deus en paiz.
Mult ert li lius dunc cher tenuz;
Mult i faiseit Deus granz vertuz.

Quant li moine e la gent vilaine
Virent venir la gent paene,
Fui s'en sunt hastivement
Senz nul altre delaiement.
En terre, en fosses mult parfunt,
Muce chascun d'els e rebunt;
Ceo del lur que porter n'en poent,
Iceo lessent, iceo enfuent.
Eisi (Deus en ait les merciz!)
Sunt de elz eschapez e fuiz.

Mais li paen quant conurent
E il sorent e aperçurent

[1] Voyez sur ce saint les *Acta sanctorum*, XX^a^ die Augusti, t. IV, p. 66-95.

Que issi lur ert li leus guerpiz,
Iriez en furent e marriz
Dunt si lur erent escapé.
L'iglise de la mere Dé
E de saint Pere le barun
Mistrent à feu e à charbun,
Tut malmistrent e trebucherent,
Unc rien en estant n'i lesserent[1].
Sus ès deserz fu li lius puis
Plus de trente anz, si cum jeo truis.

f° 6 v°, c. 1. Quant ciz destrumenz fu faiz
Eisi dolerus e si laiz
Del leu qui tant aveit esté
Lunc tens de grant auctorité,
Sul fu après e ennermiz,
Gasté lunc tens e degerpiz,
N'i repeirout si bestes nun.
Grant i cresseient li buissun,
Espines drues e coudreiz,
Mult i cresseit granz li erbeiz;
Ceo ert pitié e dolurs granz.
Eisi pout bien durer trente anz.

[2] Amunt Seine senz demurée
Puia la genz desmesurée
Desqu'à Roem, cele arstrent si
Que unkes riens nule n'i gari.
Li poples fu à dol livrez

[1] *Roman de Rou*, I, 17, 18.

[2] Will. Gemmet. lib. I, cap. VII : *De excidio Neustriæ, quæ ab Aurelianensi urbe per transversum Lutetiam usque Parisiorum pertingit.* (Du Chesne, 219, B.) — *Roman de Rou*, I, 18-22.

Qui i fu ateinz ne trovez,
Si male fin lor firent faire
Qu'orrible chose est à retraire.
N'out burc ne chastel el païs
Nul, dès Orlien tresqu'à Paris,
Ne blé, ne vin, ne char, ne fruit,
Tut ne fust ars, pris e destruit.

Dunc envaïrent Normendie,
Qui apelée ert Neustrie,
Eisi très-dolerusement
Que rien n'i funt esparnement.
Sempres maneis les chevaliers
Envaïrent trestuz premiers
Qui vassalment se defendeient;
Mais en nul leu ne se teneient.
Chevalerie e tut l'esforz
Que poeient aveir les noz
Voleient quasser e abatre,
Que el ne s'osast vers els combatre :
Si firent-il, par tut alerent,
Unc puis grant contec (*sic*) n'i troverent.

[1] A Saint Florenz desuz Saumur,

[1] *Roman de Rou*, I, 22, 23. — *Adrevaldi Floriacensis liber primus de miraculis S. Benedicti*, cap. XXXIII. (Du Chesne, 27, B.) — Le célestin Jean du Bois, dans sa *Floriacensis vetus bibliotheca*.... Lugduni, apud Horatium Cardon, 1605, in-8°, p. 64, a mis à la marge de ce passage d'Adrevald : « Prope Sammurcum S. Florentij « Cœnobium. » C'est une erreur : l'abbaye de Saint-Florent près Saumur n'existait pas à l'époque dont il s'agit; c'était celle de Saint-Florent du Mont-Glonne, aujourd'hui Saint-Florent le Vieux, sur la rive gauche de la Loire, à dix myriamètres au-dessous de Saumur. — Voyez sur les ravages que les Normands commirent dans l'Anjou, les Recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments (Angers et le bas Anjou), par J. F. Bodin, 1821-23, 2 vol. in-8°, t. I, p. 126-144.

Cum il ne fussent pas segur.
Firent une defension,
Grant fortelesce e grant cloisun:
En une isle suz l'abeie,
Traistrent ensemble lur navie
Tut ordenée en roundesce,
E sïn firent grant fortelesce[1].
Li mast, dunt numbres n'ert petiz,
Ne resemblout mais plaisiz:
Avis esteit que fust uns bruilz.
Las! cum grant honte e quels orguilz!
Barc resemblout grant e vilage
Aval Leire tut le rivage.
Oez pur quele ententiun
Se clostrent après d'environ:
Pur les genz prises, fer liées,
Chaenées e embuiées,
Hokes tenir e guarder
E pur les aveirs amasser,
E celz des lor les travilliez
E les nafrez et les blesciez
Hoec repreissent sujur;
Kar mult suffreient grant labur:
Hoec ert lur recriemenz,
E si lius ert defendemenz;
E vers cels ensemble tenir
Qui's i voldreient envaïr,
E pur lur cors plus remforcer

[1] Les Normands avaient coutume de se retrancher avec des haies, si nous en croyons ce passage des *Annales de Fulde*: «Normanni, devastata ex maxima parte «Hlotharici regni, regione prope fluvium «Clyla, loco qui dicitur Lovonnium, se«pibus (more eorum) munitione capta, «securi consederunt.» Anno 891. (Du Chesne, p. 18, B.)

As regnes d'entur eissiller;
D'iloc movent; ne vus sai plus dire,
Mais que tut livrent à martire.
Dunc à cheval, sovent à pié,
Sovent raisunt ès nefs volé.
Desqu'à Nantes se devalerent,
Si riche cum il la troverent,
L'unt arse à feu e acraventée;
Après destruistrent la contrée.
Dunc si revindrent à Angiers;
Ne turs, ne sale, ne musters
N'i lesserent tut ne fust ars;
Devis e parti e espars
Se sunt pur le païs destruire
E pur le grant aveir aduire.

En Peitou ne remist chastel,
Vile, ne burc riche ne bel,
De tant cum la mers l'avirone
De ci qu'en l'eve de Garone,
f° 7 r°, c. 1. Qui ne fust à flambe abrasez,
E li poeples à mort livrez
A hunte, à glave e à dolur.
Unc à Peiters n'out si fort tur
Ne si forz murs saracineis
Que ars ne fussent à feu grezeis,
E l'aveir pris que dedenz fu,
Le pople mort e confondu.
Trestut Peitou li plenteis,
Li riches e li bien asis
Est si à glaive reverciz
Que Deus n'i est mais plus serviz.
Allas! cum fait dol d'Aquitaine!

Nul n'i a mais rien son demeine.
Terre norrice par tanz
De chevaliers pruz e vaillanz,
Si bataillos, de si grant non,
Qui or n'en unt defension,
Cum or mues, or te changes!
Ne sunt mès preie à gent estranges
Cels qui en tei erent norriz,
De nobles peres niés e fiz.
Eisi cum l'aclot l'Ocean,
Trestut le terme d'icel an
Gasterent tut senz altre esperne,
Ce truis lisant, tresqu'en Auverne.
En Sainte Unge n'à Pierregés
N'a rien entier ne sain remés.
Iceo refirent-il meesme
De Limoges e d'Engolesme.

Al tens d'esté que yver s'en part,
Lor refu desier e tart,
Qu'il r'entrassent en lur navie:
Adunc unt lur veie acoillie;
Unc ne finerent ci qu'à Turs.
Nuls ne retraireit le doluns
Ne le damage que il firent,
Las! ne le sanc qu'il espandirent:
Tut astrent e tut trebucherent
E tute la terre tissillerent.
Autresi les culverz, les chens,
Refirent-il puis à Orliens;
Or en orent qu'il ne l'arsissent,
E que il ne la destruississent,
Un lunc termine le laisserent,

f° 7 r°, c. 2.

Mais puis après i repairerent;
Arstrent le tut, ceo vos di bien,
Eisi c'unc n'i laisserent rien.

[1] E que vos pot l'om de France dire
Ne del regne ne del empire,
Ne de Paris qui de beauté
E de richesce e de plenté
Soleit sur autres resplendir [2] ?
Or ne s'i puet riens esjoïr.
A! terre à pleindre, doleruse,
Sur altres riche e preciose,
Paisible e quite e honurée,
Cum or estes à dol livrée [3] !
Quidez qu'i remassist Bealvès
N'autres citez en France adès?
Tut faiseient vertir en cendre :
N'ert li damages de rien mendre.
Sachiez que à grant enviz retrai
Ceo que jeo'n truis et que jeo'n sai,
Des abeies, des covenz
U tant aveit de saintes genz,
Qui si vilment furent traitées,
Arses, fundues e bruisées.
Que vos direit l'om de Normandie?

[1] Will. Gemmet. lib. I, cap. VIII: *Quomodo destructa sit urbs Parisius, et Belvacus, necnon Pictavis, et aliæ contiguæ urbes ab ipso Oceani litore, orientem versus, usque Arvernum.* (Du Chesne, 220, A.)

[2] Voyez dans le tome XV des Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, édit. in-4°, p. 656-691, des Recherches sur la célébrité de la ville de Paris avant les ravages des Normands, par M. Bonamy.

[3] Paris fut saccagé trois fois par les Normands. Voyez l'Histoire de la ville de Paris, par DD. Félibien et Lobineau, t. I, p. 85, n° LV; p. 87, n° LIX; p. 91, n° LXIV.

Tut Saint Quintin de Vermandeis
Unt ars à feu e le mustier,
Qui mult ert preciose e cher
E granz e riche e beals e genz :
N'i remist sul li pavemenz [1].
Ausi par trestut le païs
Le riche muster Saint Denis
Fu esbrasez e tut desfaiz,
E les tresors sachez e trais [2].

Si cum en l'estorie trovum,
Emmun l'evesque de Nuion
Oscistrent par lur felonie,
E de ses clercs mult grant partie [3].
Al tierz jor, kar très-bien le sai,
Dedenz la kalende de mai,
Que à Seissons viengent à tart,
La riche iglise Saint Maart

[1] Du Chesne, 5, A. — Voyez sur l'incendie de Saint-Quentin, l'ouvrage de Claude Héméré, intitulé *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata duobus libris...* Parisiis, apud Joannem Bessin, 1643, in-4°, pag. 18 et 19.

[2] Voyez sur les dévastations que Saint-Denis eut à souffrir de la part des Normands, l'Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denys en France, par dom Michel Félibien. A Paris, chez Frédéric Léonard, 1706, in-folio, p. 80-96.

[3] Voyez les Annales de l'église cathédrale de Noyon... par Jacques le Vasseur. A Paris, chez Robert Sara, 1633, 2 vol. in-4°, p. 636-643. — « De ejus obitu sic « Annales Bertiniani ad annum 859 : *Dani « qui in Sequana morantur, Noviomum civi- « tatem noctu adgressi, Immonem episcopum, « cum aliis nobilibus, tam clericis quam laïcis, « capiunt, vastataque civitate secum abdu- « cunt, atque in itinere interficiunt.* Sed « hæc tardius contigisse necesse est; quum « Immo adfuerit anno 860 concilio Tucia- « sensi. Quomodo irrepserit Immonis no- « men inter eorum nomina episcoporum, « qui anno 875 subscripsere institutioni « cuidam Odonis Bellovacensis episcopi, « apud Labbeum Concil. tom. 9, pag. 279, « aliis divinandum relinquimus. De ins- « trumento illo nonnihil diximus supra « col. 700 in Odone I episcopo Bello- « vacensi. » (*Gallia christiana*, tome IX, col. 988.)

f° 6 r°, c. 1.

E la saintez e leis ensement
Sunt arses tresqu'el fundement[1];
Sainte Geneveve à Paris,
Mult haute chose e de grant pris,
Fu à vive flambe alumée
E trebuchée e craventée[2].

Quant issi orent espleitié,
Dreit à lur nefs sunt repairé;
Puis se resloignent d'icez porz;
Aillurs recharra or lur sorz.
Ne sai quels pecchez lur enseigne :
De mer resunt entrez en Seine,
Tresqu'à Gimeges unt siglé,
Là sunt venu e arivé;
Lur navie unt r'apareillée
Qui auques esteit empeirée.
Gimeges, ceo ert riche abeie;
Si trois en l'ethimologie
Que par les granz gemissemenz

[1] *Roman de Rou*, I, 13, 14.

Voyez sur les ravages des Normands dans le Soissonnais, l'Histoire de la ville de Soissons... par Claude Dormay. A Soissons, chez Nicolas Asseline, 1663, in-4°, liv. IV, chap. xxv, p. 374-377.

[2] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 63, D.) — Wace place l'incendie de Sainte-Geneviève par les Normands après le sac de Rouen. Voyez le Roman de Rou, I, 18. — « Et neantmoins les Normans auant « que de partir, saccagerent et bruslerent « le Monastere de S. Germain des Prez, « et celuy de Saincte Geneuiefue qui n'es- « toit encores lors enfermé dans la ville, « qui est cause que les Religieux de Saincte « Geneuiefue, n'ont iamais voulu depuis « receuoir en leur compagnie aucunes gens « de ceste nation (ce qui s'entend des Nor- « mans Septentrionaux et non de ceux qui « sont de present naturalisez François) et « entre leurs prieres Ecclesiastiques con- « tinuent encores de dire celles-ci : *A fu- « rore Normannorum, libera nos Domine.* » (*Histoire universelle de toutes nations et speciallement des Gaulois ou François*... par Jacques de Charron. A Paris, chez Thomas Blaise, 1621, in-folio, p. 832, D; 833.)

Des mals e des trespassemenz
Que l'on aveit fait d'en ariere,
E iloc ert l'om en preiere
Que Deus en feist veir pardun,
Aveit pur ceo Gimeges nun,
Gimeges de gemissemenz :
Tels ert la glose e li sens.

Altrement est Gimèges dite
E altrement la truis escrite :
De gemme fine e esmerée
Esteit Gimeges apelée,
Que ausi cume gemme en anel
Est li leus precios e bel
E bien asis e cuvenable
E sur altres plus delitable[1].
L'abeie dunt ci vos cunt,
N'aveit plus bele en tut le munt,
Aveit esté faite e fundée,
Ceo truis lisant, de Clodovée,
(Reis fu de France, cristiens,
Senz faille, tut li premereins;
E si l' baptiz saint Romis,
Eisi cum jeo'n l'estorie truis.)
E par Bealté sa gente oissur,
f° 6 r°, c. 2. Unc n'out corune el chef meillur,
Ne unc teu reine n'out en France,
Ceó savum-nos bien, senz dutance;
Kar la vie nos en fait cert;

[1] Voir sur les diverses étymologies du nom de Jumièges, le *Neustria Pia*, p. 259, et l'Histoire de l'abbaye royale de Jumièges, par C. A. Deshayes. Rouen, F. Baudry, 1829, 1 vol. in-8°, p. 1-3.

E par le bon seint Filebert[1]
Fu tant del rei creu li lius,
Tant i duna terres e fius,
Rentes riches e bien seanz
E custumes altres rendanz
Que nof cenz moines i aveit
A qui tels vivres suffiseit
Que de rien n'erent suffraitos,
Mesaaissiez ne besuignos.
Li saint evesque e li barun
E li riche clerc d'envirun
Laissoent le siecle e guerpeient,
E les honurs ù il esteient,
Si se rendeient moines faiz
E serveient Deus en paiz.
Mult ert li lius dunc cher tenuz;
Mult i faiseit Deus granz vertuz.

Quant li moine e la gent vilaine
Virent venir la gent paene,
Fui s'en sunt hastivement
Senz nul altre delaiement.
En terre, en fosses mult parfunt,
Muce chascun d'els e rebunt;
Ceo del lur que porter n'en poent,
Iceo lessent, iceo enfuent.
Eisi (Deus en ait les merciz!)
Sunt de elz eschapez e fuiz.

Mais li paen quant conurent
E il sorent e aperçurent

[1] Voyez sur ce saint les *Acta sanctorum*, XX^a^ die Augusti, t. IV, p. 66-95.

Que issi lur ert li leus guerpiz,
Iriez en furent e marriz
Dunt si lur erent escapé.
L'iglise de la mere Dé
E de saint Pere le barun
Mistrent à feu e à charbun,
Tut malmistrent e trebucherent,
Unc rien en estant n'i lesserent[1].
Sus ès deserz fu li lius puis
Plus de trente anz, si cum jeo truis.

f° 6 v°, c. 1. Quant ciz destrumenz fu faiz
Eisi dolerus e si laiz
Del leu qui tant aveit esté
Lunc tens de grant auctorité,
Sul fu après e ennermiz;
Gasté lunc tens e degerpiz,
N'i repeirout si bestes nun.
Grant i cresseient li buissun,
Espines drues e coudreiz,
Mult i cresseit granz li erbeiz;
Ceo ert pitié e dolurs granz.
Eisi pout bien durer trente anz.

[2] Amunt Seine senz demurée
Puia la genz desmesurée
Desqu'à Roem, cele arstrent si
Que unkes riens nule n'i gari.
Li poples fu à dol livrez

[1] *Roman de Rou*, I, 17, 18.

[2] Will. Gemmet. lib. I, cap. VII : *De excidio Neustriæ, quæ ab Aurelianensi urbe per transversum Lutetiam usque Parisiorum pertingit.* (Du Chesne, 219, B.) — *Roman de Rou*, I, 18-22.

Qui i fu ateinz ne trovez,
Si male fin lor firent faire
Qu'orrible chose est à retraire.
N'out burc ne chastel el païs
Nul, dès Orlien tresqu'à Paris,
Ne blé, ne vin, ne char, ne fruit,
Tut ne fust ars, pris e destruit.

Dunc envaïrent Normendie,
Qui apelée ert Neustrie,
Eisi très-dolerusement
Que rien n'i funt esparnement.
Sempres maneis les chevaliers
Envaïrent trestuz premiers
Qui vassalment se defendeient;
Mais en nul leu ne se teneient.
Chevalerie e tut l'esforz
Que poeient aveir les noz
Voleient quasser e abatre,
Que el ne s'osast vers els combatre :
Si firent-il, par tut alerent,
Unc puis grant contec (*sic*) n'i troverent.

[1] A Saint Florenz desuz Saumur,

[1] *Roman de Rou*, I, 22, 23. — *Adrevaldi Floriacensis liber primus de miraculis S. Benedicti*, cap. XXXIII. (Du Chesne, 27, B.) — Le célestin Jean du Bois, dans sa *Floriacensis vetus bibliotheca*.... Lugduni, apud Horatium Cardon, 1605, in-8°, p. 64, a mis à la marge de ce passage d'Adrevald : « Prope Sammurcum S. Florentij « Cœnobium. » C'est une erreur : l'abbaye de Saint-Florent près Saumur n'existait pas à l'époque dont il s'agit; c'était celle de Saint-Florent du Mont-Glonne, aujourd'hui Saint-Florent le Vieux, sur la rive gauche de la Loire, à dix myriamètres au-dessous de Saumur. — Voyez sur les ravages que les Normands commirent dans l'Anjou, les Recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments (Angers et le bas Anjou), par J. F. Bodin, 1821-23, 2 vol. in-8°, t. I, p. 126-144.

Cum il ne fussent pas segur,
Firent une defension,
Grant fortelesce e grant cloisun;
f° 6 v°, c. 2. En une isle suz l'abeie,
Traistrent ensemble lur navie
Tut ordenée en roundesce,
E si'n firent grant fortelesce [1].
Li mast, dunt numbres n'ert petiz,
Ne ressemblout mais plaissiz :
Avis esteit que fust uns bruilz.
Las! cum grant honte e quels orguilz!
Burc resemblout grant e vilage
Aval Leire tut le rivage.
Oez pur quele ententiun
Se clostrent après d'envirun :
Pur les genz prises, fer liées,
Chaenées e embuiées,
Ilokes tenir e guarder
E pur les aveirs amasser,
E celz des lor les travilliez
E les nafrez et les blesciez
Iloec repreissent sujur;
Kar mult suffreient grant labur.
Iloec ert lur recriemenz,
E si lius ert defendemenz;
E vers cels ensemble tenir
Qui's i voldreient envaïr,
E pur lur cors plus remforcer

[1] Les Normands avaient coutume de se retrancher avec des haies, si nous en croyons ce passage des *Annales de Fulde* : « Normanni, devastata ex maxima parte « Hlotharici regni, regione prope fluvium « Clyla, loco qui dicitur Lovonnium, se- « pibus (more eorum) munitione capta, « securi consederunt. » Anno 891. (Du Chesne, p. 18, B.)

As regnes d'entur eissiller;
D'iloc movent; ne vus sai plus dire,
Mais que tut livrent à martire.
Dunc à cheval, sovent à pié,
Sovent raisunt ès nefs volé.
Desqu'à Nantes se devalerent,
Si riche cum il la troverent,
L'unt arse à feu e acraventée;
Après destruistrent la contrée.
Dunc si revindrent à Angiers;
Ne turs, ne sale, ne musters
N'i lesserent tut ne fust ars;
Devis e parti e espars
Se sunt pur le païs destruire
E pur le grant aveir aduire.

En Peitou ne remist chastel,
Vile, ne burc riche ne bel,
De tant cum la mers l'avirone
De ci qu'en l'eve de Garone,
f° 7 r°, c. 1. Qui ne fust à flambe abrasez,
E li poeples à mort livrez
A hunte, à glave e à dolur.
Unc à Peiters n'out si fort tur
Ne si forz murs saracineis
Que ars ne fussent à feu grezeis,
E l'aveir pris que dedenz fu,
Le pople mort e confondu.
Trestut Peitou li plenteis,
Li riches e li bien asis
Est si à glaive reverciz
Que Deus n'i est mais plus serviz.
Allas! cum fait dol d'Aquitaine!

Nul n'i a mais rien son demeine.
Terre norrice par tanz
De chevaliers pruz e vaillanz,
Si bataillos, de si grant non,
Qui or n'en unt defension,
Cum or mues, or te changes!
Ne sunt mès preie à gent estranges
Cels qui en tei erent norriz,
De nobles peres niés e fiz.
Eisi cum l'aclot l'Ocean,
Trestut le terme d'icel an
Gasterent tut senz altre esperne,
Ce truis lisant, tresqu'en Auverne.
En Sainte Unge n'à Pierregés
N'a rien entier ne sain remés.
Iceo refirent-il meesme
De Limoges e d'Engolesme.

Al tens d'esté que yver s'en part,
Lor refu desier e tart,
Qu'il r'entrassent en lur navie:
Adunc unt lur veie acoillie;
Unc ne finerent ci qu'à Turs.
Nuls ne retraireit la dolurs
Ne le damage que il firent,
Las! ne le sanc qu'il espandirent:
Tut astrent e tut trebucherent
E tute la terre tresillerent.
Autresi les culverz, les chens,
Refirent-il puis à Orliens;
Or en orent qu'il ne l'arsissent,
E que il ne la destruississent;
Un lunc termine le laisserent,

f° 7 r°, c. 2.

Mais puis après i repairerent;
Arstrent le tut, ceo vos di bien,
Eisi c'unc n'i laisserent rien.

[1] E que vos pot l'om de France dire
Ne del regne ne del empire,
Ne de Paris qui de beauté
E de richesce e de plenté
Soleit sur autres resplendir [2] ?
Or ne s'i puet riens esjoïr.
Al terre à pleindre, doleruse,
Sur altres riche e preciose,
Paisible e quite e honurée,
Cum or estes à dol livrée [3] !
Quidez qu'i remassist Bealvès
N'autres citez en France adès?
Tut faiseient vertir en cendre :
N'ert li damages de rien mendre.
Sachiez que à grant enviz retrai
Ceo que jeo'n truis et que jeo'n sai,
Des abeies, des covenz
U tant aveit de saintes genz,
Qui si vilment furent traitées,
Arses, fundues e bruisées.
Que vos direit l'om de Normandie?

[1] Will. Gemmet. lib. I, cap. VIII: *Quomodo destructa sit urbs Parisius, et Belvacus, necnon Pictavis, et aliæ contiguæ urbes ab ipso Oceani litore, orientem versus, usque Arvernum.* (Du Chesne, 220, A.)

[2] Voyez dans le tome XV des Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, édit. in-4°, p. 656-691, des Recherches sur la célébrité de la ville de Paris avant les ravages des Normands, par M. Bonamy.

[3] Paris fut saccagé trois fois par les Normands. Voyez l'Histoire de la ville de Paris, par DD. Félibien et Lobineau, t. I, p. 85, n° LV; p. 87, n° LIX; p. 91, n° LXIV.

N'i out cité, n'i out partie
U tant n'eust dol e contraire
Que ne l' vos puis demi retraire.

Tant ert jà cist mals engraissez
E tant par ert multepliez
Qu'ele n'aveit joie en nul leu.
Poi i aveit terre ne fieu
Dunt rente venist à seignor;
Remis esteient li labor,
E tuz gerpiz li gaaigniers.
Là ù out vignes[1] u vergiers,
Furmenz u altres bels essarz,
Creisseit buissons de tutes parz.
Nul n'osout aler par chemin,
Ne marcheant, ne pelerin:
Pur tel erent si enermi,
Si poi erré, si relenqui,
Que sul n'ert mais aparissant
Là ù orent esté plus grant.
f° 7 v°, c. 1. Nuls de confort n'aveit fiance
Ne de salu bon esperance.
Par tut aloent li Daneis,
E des Normanz e des Franceis
Esteit li combatres remés.
Ha! tant veist-l'om à lur nés
Gentis homés pris e liez,
De lur contrées eissillez;
E tante dame eschaitivée

[1] Voyez sur les vignes en Normandie, *Histoire de la vie privée des François*, par le Grand d'Aussy, édit. de J. B. B. de Roquefort. Paris, Laurent-Beaupré, 1815, 3 vol. in-8°, t. III, p. 31-33.

E tante pucele honurée
Plurer d'angoisse e grant dol faire!
Qui vos saureit le quart retraire
Des granz aveirs desmesurez,
C'unc si granz mais ne fu justez?
Tant en unt pris par les contrées,
Tutes lur nefs en sunt rasées.

[1] Lasse d'occises e d'arsuns
E de destruire regions,
Se sunt as nefs ensemble trait
E dient tuit que gent lor vait.
Lur volentez unt acomplies,
S'est seins e entiers lur navies;
E lur maisnées e lur gent
Entre els unt pris un parlement;
Petit e grant, tuit i justerent.
Or si orrez de qu'il parlerent.

Hastenc, li reneiez, li fels,
Seneschal, maistre e prince d'els,
De desleial malice pleins,
Parla avant tut premerains:
« Seignors, fait-il, mustrer vos voil
Que del monde le maire orguil
E la meillor chevalerie
Qu'enc fu seu ne oïe
Avez si vencue e matée
Qu'arme n'est mais vers vos portée.

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, A.) — Will. Gemmet. lib. I, cap. IX: *Quod postquam Francia Paganorum oppressione afflicta est, fere* XXX. *annis; Hastingus navigans Romam, ut eam subderet Bier domino suo, tempestate compulsus appulit Lunis urbem Italiæ.* (Du Chesne, 220, B.) — *Roman de Rou*, I, 23.

Que issi lur ert li leus guerpiz,
Iriez en furent e marriz
Dunt si lur erent escapé.
L'iglise de la mere Dé
E de saint Pere le barun
Mistrent à feu e à charbun,
Tut malmistrent e trebucherent,
Unc rien en estant n'i lesserent[1].
Sus ès deserz fu li lius puis
Plus de trente anz, si cum jeo truis.

f° 6 v°, c. 1. Quant ciz destrumenz fu faiz
Eisi dolerus e si laiz
Del leu qui tant aveit esté
Lunc tens de grant auctorité,
Sul fu après e ennermiz,
Gasté lunc tens e degerpiz,
N'i repeirout si bestes nun.
Grant i cresseient li buissun,
Espines drues e coudreiz,
Mult i cresseit granz li erbeiz;
Ceo ert pitié e dolurs granz.
Eisi pout bien durer trente anz.

[2] Amunt Seine senz demurée
Puia la genz desmesurée
Desqu'à Roem, cele arstrent si
Que unkes riens nule n'i gari.
Li poples fu à dol livrez

[1] *Roman de Rou*, I, 17, 18.

[2] Will. Gemmet. lib. I, cap. VII : *De excidio Neustriæ, quæ ab Aurelianensi urbe per transversum Lutetiam usque Parisiorum pertingit.* (Du Chesne, 219, B.) — *Roman de Rou*, I, 18-22.

Qui i fu ateinz ne trovez,
Si male fin lor firent faire
Qu'orrible chose est à retraire.
N'out burc ne chastel el païs
Nul, dès Orlien tresqu'à Paris,
Ne blé, ne vin, ne char, ne fruit,
Tut ne fust ars, pris e destruit.

Dunc envaïrent Normendie,
Qui apelée ert Neustrie,
Eisi très-dolerusement
Que rien n'i funt esparnement.
Sempres maneis les chevaliers
Envaïrent trestuz premiers
Qui vassalment se defendeient;
Mais en nul leu ne se teneient.
Chevalerie e tut l'esforz
Que poeient aveir les noz
Voleient quasser e abatre,
Que el ne s'osast vers els combatre :
Si firent-il, par tut alerent,
Unc puis grant contec (*sic*) n'i troverent.

[1] A Saint Florenz desuz Saumur,

[1] *Roman de Rou*, I, 22, 23. — *Adrevaldi Floriacensis liber primus de miraculis S. Benedicti*, cap. XXXIII. (Du Chesne, 27, B.) — Le célestin Jean du Bois, dans sa *Floriacensis vetus bibliotheca*.... Lugduni, apud Horatium Cardon, 1605, in-8°, p. 64, a mis à la marge de ce passage d'Adrevald : « Prope Sammurcum S. Florentij « Cœnobium. » C'est une erreur : l'abbaye de Saint-Florent près Saumur n'existait pas à l'époque dont il s'agit; c'était celle de Saint-Florent du Mont-Glonne, aujourd'hui Saint-Florent le Vieux, sur la rive gauche de la Loire, à dix myriamètres au-dessous de Saumur. — Voyez sur les ravages que les Normands commirent dans l'Anjou, les Recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments (Angers et le bas Anjou), par J. F. Bodin, 1821-23, 2 vol. in-8°, t. I, p. 126-144.

Cum il ne fussent pas segur,
Firent une defension,
Grant fortelesce e grant cloisun;
f° 6 v°, c. 2. En une isle suz l'abeie,
Traistrent ensemble lur navie
Tut ordenée en roundesce,
E si'n firent grant fortelesce [1].
Li mast, dunt numbres n'ert petiz,
Ne ressemblout mais plaissiz :
Avis esteit que fust uns bruilz.
Las! cum grant honte e quels orguilz!
Burc resemblout grant e vilage
Aval Leire tut le rivage.
Oez pur quele ententiun
Se clostrent après d'envirun :
Pur les genz prises, fer liées,
Chaenées e embuiées,
Ilokes tenir e guarder
E pur les aveirs amasser,
E celz des lor les travilliez
E les nafrez et les blesciez
Iloec repreissent sujur;
Kar mult suffreient grant labur:
Iloec ert lur recriemenz,
E si lius ert defendemenz;
E vers cels ensemble tenir
Qui's i voldreient envaïr,
E pur lur cors plus remforcer

[1] Les Normands avaient coutume de se retrancher avec des haies, si nous en croyons ce passage des *Annales de Fulde* : « Normanni, devastata ex maxima parte « Hlotharici regni, regione prope fluvium « Clyla, loco qui dicitur Lovonnium, se- « pibus (more eorum) munitione capta, « securi consederunt. » Anno 891. (Du Chesne, p. 18, B.)

As regnes d'entur eissiller;
D'iloc movent; ne vus sai plus dire,
Mais que tut livrent à martire.
Dunc à cheval, sovent à pié,
Sovent raisunt ès nefs volé.
Desqu'à Nantes se devalerent,
Si riche cum il la troverent,
L'unt arse à feu e acraventée;
Après destruistrent la contrée.
Dunc si revindrent à Angiers;
Ne turs, ne sale, ne musters
N'i lesserent tut ne fust ars;
Devis e parti e espars
Se sunt pur le païs destruire
E pur le grant aveir aduire.

En Peitou ne remist chastel,
Vile, ne burc riche ne bel,
De tant cum la mers l'avirone
De ci qu'en l'eve de Garone,
f° 7 r°, c. 1. Qui ne fust à flambe abrasez,
E li poeples à mort livrez
A hunte, à glave e à dolur.
Unc à Peiters n'out si fort tur
Ne si forz murs saracineis
Que ars ne fussent à feu grezeis,
E l'aveir pris que dedenz fu,
Le pople mort e confondu.
Trestut Peitou li plenteis,
Li riches e li bien asis
Est si à glaive reverciz
Que Deus n'i est mais plus serviz.
Allas! cum fait dol d'Aquitaine!

Nul n'i a mais rien son demeine.
Terre norrice par tanz
De chevaliers pruz e vaillanz,
Si bataillos, de si grant non,
Qui or n'en unt defension,
Cum or mues, or te changes!
Ne sunt mès preie à gent estranges
Cels qui en tei erent norriz,
De nobles peres niés e fiz.
Eisi cum l'aclot l'Ocean,
Trestut le terme d'icel an
Gasterent tut senz altre esperne,
Ce truis lisant, tresqu'en Auverne.
En Sainte Unge n'à Pierregés
N'a rien entier ne sain remés.
Iceo refirent-il meesme
De Limoges e d'Engolesme.

Al tens d'esté que yver s'en part,
Lor refu desier e tart,
Qu'il r'entrassent en lur navie:
Adunc unt lur veie acoillie;
Unc ne finerent ci qu'à Turs.
Nuls ne retraireit la dolurs
Ne le damage que il firent,
Las! ne le sanc qu'il espandirent:
Tut astrent e tut trebucherent
E tute la terre essillerent.
Autresi les culverz, les chens,
Refirent-il puis à Orliens;
Or en orent qu'il ne l'arsissent
E que il ne la destruississent;
Un lunc termine le laisserent,

f° 7 r°, c. 2.

Mais puis après i repairerent;
Arstrent le tut, ceo vos di bien,
Eisi c'unc n'i laisserent rien.

[1] E que vos pot l'om de France dire
Ne del regne ne del empire,
Ne de Paris qui de beauté
E de richesce e de plenté
Soleit sur autres resplendir [2] ?
Or ne s'i puet riens esjoïr.
Al terre à pleindre, doleruse,
Sur altres riche e preciose,
Paisible e quite e honurée,
Cum or estes à dol livrée [3] !
Quidez qu'i remassist Bealvès
N'autres citez en France adès?
Tut faiseient vertir en cendre :
N'ert li damages de rien mendre.
Sachiez que à grant enviz retrai
Ceo que jeo'n truis et que jeo'n sai,
Des abeies, des covenz
U tant aveit de saintes genz,
Qui si vilment furent traitées,
Arses, fundues e bruisées.
Que vos direit l'om de Normandie?

[1] Will. Gemmet. lib. I, cap. VIII: *Quomodo destructa sit urbs Parisius, et Belvacus, necnon Pictavis, et aliæ contiguæ urbes ab ipso Oceani litore, orientem versus, usque Arvernum.* (Du Chesne, 220, A.)

[2] Voyez dans le tome XV des Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, édit. in-4°, p. 656-691, des Recherches sur la célébrité de la ville de Paris avant les ravages des Normands, par M. Bonamy.

[3] Paris fut saccagé trois fois par les Normands. Voyez l'Histoire de la ville de Paris, par DD. Félibien et Lobineau, t. I, p. 85, n° LV; p. 87, n° LIX; p. 91, n° LXIV.

N'i out cité, n'i out partie
U tant n'eust dol e contraire
Que ne l' vos puis demi retraire.

Tant ert jà cist mals engraissez
E tant par ert multepliez
Qu'ele n'aveit joie en nul leu.
Poi i aveit terre ne fieu
Dunt rente venist à seignor;
Remis esteient li labor,
E tuz gerpiz li gaaigniers.
Là ù out vignes[1] u vergiers,
Furmenz u altres bels essarz,
Creisseit buissons de tutes parz.
Nul n'osout aler par chemin,
Ne marcheant, ne pelerin:
Pur tel erent si enermi,
Si poi erré, si relenqui,
Que sul n'ert mais aparissant
Là ù orent esté plus grant.
f° 7 v°, c. 1. Nuls de confort n'aveit fiance
Ne de salu bon esperance.
Par tut aloent li Daneis,
E des Normanz e des Franceis
Esteit li combatres remés.
Ha! tant veist-l'om à lur nés
Gentis homés pris e liez,
De lur contrées eissillez;
E tante dame eschaitivée

[1] Voyez sur les vignes en Normandie, *Histoire de la vie privée des François*, par le Grand d'Aussy, édit. de J. B. B. de Roquefort. Paris, Laurent-Beaupré, 1815, 3 vol. in-8°, t. III, p. 31-33.

E tante pucele honurée
Plurer d'angoisse e grant dol faire!
Qui vos saureit le quart retraire
Des granz aveirs desmesurez,
C'unc si granz mais ne fu justez?
Tant en unt pris par les contrées,
Tutes lur nefs en sunt rasées.

[1] Lasse d'occises e d'arsuns
E de destruire regions,
Se sunt as nefs ensemble trait
E dient tuit que gent lor vait.
Lur volentez unt acomplies,
S'est seins e entiers lur navies;
E lur maisnées e lur gent
Entre els unt pris un parlement;
Petit e grant, tuit i justerent.
Or si orrez de qu'il parlerent.

Hastenc, li reneiez, li fels,
Seneschal, maistre e prince d'els,
De desleial malice pleins,
Parla avant tut premerains :
« Seignors, fait-il, mustrer vos voil
Que del monde le maire orguil
E la meillor chevalerie
Qu'enc fu seu ne oïe
Avez si vencue e matée
Qu'arme n'est mais vers vos portée.

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, A.) — Will. Gemmet. lib. I, cap. IX : *Quod postquam Francia Paganorum oppressione afflicta est, fere* XXX. *annis; Hastingus navigans Romam, ut eam subderet Bier domino suo, tempestate compulsus appulit Lunis urbem Italiæ.* (Du Chesne, 220, B.) — *Roman de Rou*, I, 23.

France, Normendie e Bretainne
E desque vers les porz d'Espaigne
Avez conquis tut vassalment :
Riens ne vos i met mais content.
Par tut avez fait vos aweaus ;
Les granz citez, les forz chasteaus,
Avez craventez e funduz
E les poples morz e vencuz.
f° 7 v°, c. 2. Sus ciel n'est aveir delitus,
Beal ne riche ne precius,
Dunt si ne seum repleni,
Cumblé e si enmananti
Que n'en porrum le tierz porter.
Or si nus besoigne esgarder
Cum faitement nos contendrom,
Si irom avant u sejorrum
U saiserum un des païs
Qui seit riches e plenteis,
Que nos tenium mais quitement
E defendum de tute gent
Enfin au lo senz seignorage.
E qui or serra pros e sage
Si ne seit ci taisans ne muz,
Mais die e seit bien entenduz
Tut sun esgart e sa maniere ;
Kar l'ovre est à tuz parçoniere :
Pur ceo n'i deit nuls chose taire
Qu'il quid que nos seit bon à faire. »

Assez i parla des plus sages ;
Mais mult sunt divers de corages :
Ceo que chascuns en volt e sent
Loe l'oevre diversement :

Ceo que l'un volt l'altre desdit;
Tant que li grant e li petit
E li plus riche e li plus bas
L'unt mis sur Hastenc le Judas :
Ceo qu'il dirra, iceo ferunt
Eisi que jà ne l' desdirrunt;
Bier Coste-de-fer l'agrée.
Quant la chose fu graantée,
Hastenc parla haut en oiance :
« Bien savez, fait-il, sanz dotance
Qu'à merveilles me sui penez
Cum hauz fuissum enurez :
Par ceo sunt cent mil homes mors.
Or savum quels est nostre esforz
E qu'aureit en nos al besoig (*sic*).
De demurer ci n'ai plus soing :
Viltez nos serreit e huntage
De faire ci plus lunc estage.
[1] Mustrum avant noz granz vigurs
E noz forces e noz valors.
f° 8 r°, c. 1. Rome est, c'oi dire, chef del mund
E des citez tutes qui sunt;
Là est tut le siecle apendant.
Nule si riche, ne si grant
N'en fu unc faite ne n'iert mais.
Or pri que vos metez à fais
De li conquerre à force e prendre.
Bien sai, si vos i volez entendre,
Que jà vers vos n'aura defense.
Mult avum vitaille e despense,

[1] Ce vers et les trois suivants sont rapportés dans l'Histoire littéraire de la France, t. XVII, p. 637.

Forz genz sumes de tel valur
Que ne nos a mestier seujur
Si conquerre nun e valeir
E plus poeir e plus aveir.
A Rome lo que nos avium
E si nos enseignorissum
De li e de si faite honur
Qu'al siecle n'est nule greignur.
Si sirra Bier corunez,
Nostre sire, nostre avoez,
Qui bien ert digne de l'empire.
Icest travail nos ert remire;
Od sul itant aurom-nos fait.
Quant en noz terres iert retrait,
Mult en serrom glorifié
E honuré e eshaucié.
Si nos i poum ceo achever,
Par tut le mund purrun aler
Senz dute puis e senz content.
Or n'i ait quis delaiement
Ne terme atenduz ne trespas;
Mais drescom les veiles ès mas
E si siglum là dreitement,
Kar lu ore est bon e le vent. »

De la parole se esjoïrent
E del conseil qu'il oïrent
Tuit ensemble comunalment :
Unkes d'un sul n'i out content.
Mult plest à Bier e agrée,
Mult s'esjoïst de cele alée.
La nuit firent lur aparail;
Mais ainz que levast le soleil

Furent-il ès nefs par matin,
Mais ainz firent maint orfenin.

f° 8 r°, c. 2. [1] Quant les nés sunt en mer veilées
E les veiles furent drescées,
Od le vent siglent que il unt,
France gerpissent; si s'en vont.
Ha! que ne les sorbist mer salée!
Bretaigne unt tut avironée,
Les mers s'en vont lès les costeres;
Mais ès riches terres plenïeres
Saillent suvent pur les aveirs
Qu'il prennent tuz à lur voleirs.
Tant unt siglé et tant porz pris
Qu'à Luns[2] vindrent, ceo m'est avis,
Une cité de Lumbardie;
Tel n'i out faite ne bastie.
De la lune del firmament,
Qui si resclarzist e resplent,
Esteit-ele Luns apelée,
E pur la lune Luns numée.
Mult ert riche, mult ert vaillanz
E bèle e pleinteive e granz;
De veir quiderent, c'est la sume,
Que ceo fust la cité de Rome.
Suffert aveient grant torment,
Mais à Noel tut dreitement
La vigile le seir devànt
I pristrent port en l'anuitant,

[1] *Roman de Rou*, I, 24, 25. Ce vers et les douze suivants sont rapportés dans l'Hist. litt. de la France, t. XVII, p. 637.

[2] *Lune*. Wace. — *Ad urbem Lituis*. Thomas de Walsingham. C'est probablement une faute du copiste ou de l'éditeur.

Suef que riens ne s'en esveille ;
Mais or oiez une merveille.

[1] As matines del evesquié
Fu ajusté tut le clergié
E li poples de la cité
Cum à si grant sollempnité,
E si cum j'ai la chose oïe,
A la première profecie
Que deveit lire le clerson,
Qui pris aveit beneiçon
Del evesque demeinement,
Dist par treis feiz tant solement :
« Cent nefs ariva, ceo m'est vis,
Er seir al port de Veneris. »
Ceo lut treis feiz, od tant se tut;
Ceo qu'il meismes lut ne sut.
Mult le tindrent à grant merveille;
L'un d'els à l'autre le conseille :
f° 8 v°, c. 1. « Qu'est ceo qu'espeaut, que segnefie? »
L'evesque a la merveille oïe,
Tuz en fu enfin esbaïz;
E pur estre en certains e fiz,
Enveie al port e à la mer
Pur si faite chose esprover.
Cil virent la flote al rivage
E tante nef e tante barge,
Dunt mut furent espoentez.
Tost sunt arere returnez,
La chose unt tost faite saveir.
Adunc sorent bien qu'out dit veir

[1] *Roman de Rou*, I, 25, 26.

Li clerzuns; maintenant saillirent
E eus e lur cité garnirent.
Grand noise i surst e grant effrei;
Chascun i out poür de sei.
Li quens, li prince e li barun
De trestute la regiun,
E li evesque e li clergiez
Sunt à defendre aparilliez,
Mandent chevalers e serjanz :
En poi de tens en orent tanz,
Ne fussent pas legier à prendre;
Apareillé sunt de eus atendre.

[1] Hastenc esgarde la cité
De si très-grant nobilité,
Cum li fossé i sunt parfunt,
Li terrer roiste contremunt
E li haut mur desus asis
Od les portaus de marbre bis;
Cum les turs sunt batailliées,
Forz à defendre apareillées;
Veit la grant gent qui dedenz est
Qui de combatre sunt tuit prest;
Siet par armes n'i ferunt rien;
Tut qu'aparceit e conoist bien
Perdre poent al aseger
Assez plus tost que gaainnier.
Conseil mortal e decevant,
Pesme e orrible e sudoiant,
A pris de la cité aveir.
Jà n'orrez mais amenteveir,

[1] *Roman de Rou*, I, 26, 27.

Nul n'i a mais rien son demeine.
Terre norrice par tanz
De chevaliers pruz e vaillanz,
Si bataillos, de si grant non,
Qui or n'en unt defension,
Cum or mues, or te changes!
Ne sunt mès preie à gent estranges
Cels qui en tei erent norriz,
De nobles peres niés e fiz.
Eisi cum l'aclot l'Ocean,
Trestut le terme d'icel an
Gasterent tut senz altre esperne,
Ce truis lisant, tresqu'en Auverne.
En Sainte Unge n'à Pierregés
N'a rien entier ne sain remés.
Iceo refirent-il meesme
De Limoges e d'Engolesme.

Al tens d'esté que yver s'en part,
Lor refu desier e tart,
Qu'il r'entrassent en lur navie:
Adunc unt lur veie acoillie;
Unc ne finerent ci qu'à Turs.
Nuls ne retraireit la dolurs
Ne le damage que il firent,
Las! ne le sanc qu'il espandirent:
Tut astrent e tut trebucherent
E tute la terre tissillerent.
Autresi les culverz, les chens,
Refirent-il puis à Orliens;
Or en orent qu'il ne l'arsissent
E que il ne la destruississent;
Un lunc termine le laisserent,

f° 7 r°, c. 2.

Mais puis après i repairerent;
Arstrent le tut, ceo vos di bien,
Eisi c'unc n'i laisserent rien.

[1] E que vos pot-l'om de France dire
Ne del regne ne del empire,
Ne de Paris qui de beauté
E de richesce e de plenté
Soleit sur autres resplendir [2] ?
Or ne s'i puet riens esjoïr.
A! terre à pleindre, doleruse,
Sur altres riche e preciose,
Paisible e quite e honurée,
Cum or estes à dol livrée [3] !
Quidez qu'i remassist Bealvès
N'autres citez en France adès?
Tut faiseient vertir en cendre :
N'ert li damages de rien mendre.
Sachiez que à grant enviz retrai
Ceo que jeo'n truis et que jeo'n sai,
Des abeies, des covenz
U tant aveit de saintes genz,
Qui si vilment furent traitées,
Arses, fundues e bruisées.
Que vos direit l'om de Normandie?

[1] Will. Gemmet. lib. I, cap. VIII: *Quomodo destructa sit urbs Parisius, et Belvacus, necnon Pictavis, et aliæ contiguæ urbes ab ipso Oceani litore, orientem versus, usque Arvernam.* (Du Chesne, 220, A.)

[2] Voyez dans le tome XV des Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, édit. in-4°, p. 656-691, des Recherches sur la célébrité de la ville de Paris avant les ravages des Normands, par M. Bonamy.

[3] Paris fut saccagé trois fois par les Normands. Voyez l'Histoire de la ville de Paris, par DD. Félibien et Lobineau, t. I, p. 85, n° LV; p. 87, n° LIX; p. 91, n° LXIV.

N'i out cité, n'i out partie
U tant n'eust dol e contraire
Que ne l' vos puis demi retraire.

Tant ert jà cist mals engraissez
E tant par ert multepliez
Qu'ele n'aveit joie en nul leu.
Poi i aveit terre ne fieu
Dunt rente venist à seignor;
Remis esteient li labor,
E tuz gerpiz li gaaigniers.
Là ù out vignes[1] u vergiers,
Furmenz u altres bels essarz,
Creisseit buissons de tutes parz.
Nul n'osout aler par chemin,
Ne marcheant, ne pelerin:
Pur tel erent si enermi,
Si poi erré, si relenqui,
Que sul n'ert mais aparissant
Là ù orent esté plus grant.
f° 7 v°, c. 1. Nuls de confort n'aveit fiance
Ne de salu bon esperance.
Par tut aloent li Daneis,
E des Normanz e des Franceis
Esteit li combatres remés.
Ha! tant veist-l'om à lur nés
Gentis homés pris e liez,
De lur contrées eissillez;
E tante dame eschaitivée

[1] Voyez sur les vignes en Normandie, *Histoire de la vie privée des François*, par le Grand d'Aussy, édit. de J. B. B. de Roquefort. Paris, Laurent-Beaupré, 1815, 3 vol. in-8°, t. III, p. 31-33.

E tante pucele honurée
Plurer d'angoisse e grant dol faire!
Qui vos saureit le quart retraire
Des granz aveirs desmesurez,
C'unc si granz mais ne fu justez?
Tant en unt pris par les contrées,
Tutes lur nefs en sunt rasées.

[1] Lasse d'occises e d'arsuns
E de destruire regions,
Se sunt as nefs ensemble trait
E dient tuit que gent lor vait.
Lur volentez unt acomplies,
S'est seins e entiers lur navies;
E lur maisnées e lur gent
Entre els unt pris un parlement;
Petit e grant, tuit i justerent.
Or si orrez de qu'il parlerent.

Hastenc, li reneiez, li fels,
Seneschal, maistre e prince d'els,
De desleial malice pleins,
Parla avant tut premerains:
« Seignors, fait-il, mustrer vos voil
Que del monde le maire orguil
E la meillor chevalerie
Qu'enc fu seu ne oïe
Avez si vencue e matée
Qu'arme n'est mais vers vos portée.

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, A.) — Will. Gemmet. lib. I, cap. IX: *Quod postquam Francia Paganorum oppressione afflicta est, fere* XXX. *annis; Hastingus navigans Romam, ut eam subderet Bier domino suo, tempestate compulsus appulit Lunis urbem Italiæ.* (Du Chesne, 220, B.) — *Roman de Rou*, I, 23.

France, Normendie e Bretainne
E desque vers les porz d'Espaigne
Avez conquis tut vassalment :
Riens ne vos i met mais content.
Par tut avez fait vos aveaus ;
Les granz citez, les forz chasteaus,
Avez craventez e funduz
E les poples morz e vencuz.
f° 7 v°, c. 2. Sus ciel n'est aveir delitus,
Beal ne riche nè precius,
Dunt si ne seum repleni,
Cumblé e si enmananti
Que n'en porrum le tierz porter.
Or si nus besoigne esgarder
Cum faitement nos contendrom,
Si irom avant u sejorrum
U saiserum un des païs
Qui seit riches e plenteis,
Que nos tenium mais quitement
E defendum de tute gent
Enfin au lo senz seignorage.
E qui or serra proz e sage
Si ne seit ci taisanz ne muz,
Mais die e seit bien entenduz
Tut sun esgart e sa maniere ;
Kar l'ovre est à tuz parçoniere :
Pur ceo n'i deit nuls chose taire
Qu'il quid que nos seit bon à faire. »

Assez i parla des plus sages ;
Mais mult sunt divers de corages :
Ceo que chascuns en volt e sent
Loe l'oevre diversement :

Ceo que l'un volt l'altre desdit;
Tant que li grant e li petit
E li plus riche e li plus bas
L'unt mis sur Hastenc le Judas :
Ceo qu'il dirra, iceo ferunt
Eisi que jà ne l' desdirrunt;
Bier Coste-de-fer l'agrée.
Quant la chose fu graantée,
Hastenc parla haut en oiance :
« Bien savez, fait-il, sanz dotance
Qu'à merveilles me sui penez
Cum hauz fuissum enurez :
Par ceo sunt cent mil homes mors.
Or savum quels est nostre esforz
E qu'aureit en nos al besoig (*sic*).
De demurer ci n'ai plus soing :
Viltez nos serreit e huntage
De faire ci plus lunc estage.
[1] Mustrum avant nos granz vigurs
E noz forces e noz valors.
f° 8 r°, c. 1. Rome est, c'oi dire, chef del mund
E des citez tutes qui sunt;
Là est tut le siecle apendant.
Nule si riche, ne si grant
N'en fu unc faite ne n'iert mais.
Or pri que vos metez à fais
De li conquerre à force e prendre.
Bien sai, si vos i volez entendre,
Que jà vers vos n'aura defense.
Mult avum vitaille e despense,

[1] Ce vers et les trois suivants sont rapportés dans l'Histoire littéraire de la France, t. XVII, p. 637.

Forz genz sumes de tel valur
Que ne nos a mestier seujur
Si conquerre nun e valeir
E plus poeir e plus aveir.
A Rome lo que nos avium
E si nos enseignorissum
De li e de si faite honur
Qu'al siecle n'est nule greignur.
Si sirra Bier corunez,
Nostre sire, nostre avoez,
Qui bien ert digne de l'empire.
Icest travail nos ert remire;
Od sul itant aurom-nos fait.
Quant en noz terres iert retrait,
Mult en serrom glorifié
E honuré e eshaucié.
Si nos i poum ceo achever,
Par tut le mund purrun aler
Senz dute puis e senz content.
Or n'i ait quis delaiement
Ne terme atenduz ne trespas;
Mais drescom les veiles ès mas
E si siglum là dreitement,
Kar lu ore est bon e le vent. »

De la parole se esjoïrent
E del conseil qu'il oïrent
Tuit ensemble comunalment :
Unkes d'un sul n'i out content.
Mult plest à Bier e agrée,
Mult s'esjoïst de cele alée.
La nuit firent lur aparail;
Mais ainz que levast le soleil

Furent-il ès nefs par matin,
Mais ainz firent maint orfenin.

f° 8 r°, c. 2. [1] Quant les nés sunt en mer veilées
E les veiles furent drescées,
Od le vent siglent que il unt,
France gerpissent; si s'en vont.
Ha! que ne les sorbist mer salée!
Bretaigne unt tut avironée,
Les mers s'en vont lès les costeres;
Mais ès riches terres plenieres
Saillent suvent pur les aveirs
Qu'il prennent tuz à lur voleirs.
Tant unt siglé et tant porz pris
Qu'à Luns[2] vindrent, ceo m'est avis,
Une cité de Lumbardie;
Tel n'i out faite ne bastie.
De la lune del firmament,
Qui si resclarzist e resplent,
Esteit-ele Luns apelée,
E pur la lune Luns numée.
Mult ert riche, mult ert vaillanz
E bèle e pleinteive e granz;
De veir quiderent, c'est la sume,
Que ceo fust la cité de Rome.
Suffert aveient grant torment,
Mais à Noel tut dreitement
La vigile le seir devant
I pristrent port en l'anuitant,

[1] *Roman de Rou*, I, 24, 25. Ce vers et les douze suivants sont rapportés dans l'Hist. litt. de la France, t. XVII, p. 637.

[2] *Lune*. Wace. — *Ad urbem Lituis*. Thomas de Walsingham. C'est probablement une faute du copiste ou de l'éditeur.

Suef que riens ne s'en esveille;
Mais or oiez une merveille.

[1] As matines del evesquié
Fu ajusté tut le clergié
E li poples de la cité
Cum à si grant sollempnité,
E si cum j'ai la chose oïe,
A la première profecie
Que deveit lire le clerson,
Qui pris aveit beneiçon
Del evesque demeinement,
Dist par treis feiz tant solement :
« Cent nefs ariva, ceo m'est vis,
Er seir al port de Veneris. »
Ceo lut treis feiz, od tant se tut;
Ceo qu'il meismes lut ne sut.
Mult le tindrent à grant merveille;
L'un d'els à l'autre le conseille :
f° 8 v°, c. 1. « Qu'est ceo qu'espeaut, que segnefie? »
L'evesque a la merveille oïe,
Tuz en fu enfin esbaïz;
E pur estre en certains e fiz,
Enveie al port e à la mer
Pur si faite chose esprover.
Cil virent la flote al rivage
E tante nef e tante barge,
Dunt mut furent espoentez.
Tost sunt arere returnez,
La chose unt tost faite saveir.
Adunc sorent bien qu'out dit veir

[1] *Roman de Rou*, I, 25, 26.

Li clerzuns; maintenant saillirent
E eus e lur cité garnirent.
Grand noise i surst e grant effrei;
Chascun i out poür de sei.
Li quens, li prince e li barun
De trestute la regiun,
E li evesque e li clergiez
Sunt à defendre aparilliez,
Mandent chevalers e serjanz:
En poi de tens en orent tanz,
Ne fussent pas legier à prendre;
Apareillé sunt de eus atendre.

[1] Hastenc esgarde la cité
De si très-grant nobilité,
Cum li fossé i sunt parfunt,
Li terrer roiste contremunt
E li haut mur desus asis
Od les portaus de marbre bis,
Cum les turs sunt batailliées,
Forz à defendre apareillées;
Veit la grant gent qui dedenz est
Qui de combatre sunt tuit prest;
Siet par armes n'i ferunt rien;
Tut qu'aparceit e conoist bien,
Perdre poent al aseger
Assez plus tost que gaainnier.
Conseil mortal e decevant,
Pesme e orrible e sudoiant,
A pris de la cité aveir.
Jà n'orrez mais amenteveir,

[1] *Roman de Rou*, I, 26, 27.

Ne n'ert jusqu'à la fin retrait,
Que issi très-grant deslei fust fait.

f° 8 v°, c. 2. Les messages a li chens pris
De mal enseigniez et apris,
Dreit al evesque les tramet
E al cunte, si lur pramet
Que ceo fera que il lur mande.
Ainz que la chose plus espande,
Sunt venu dreit en la cité.
Quant li seignur furent justé,
S'unt cil comencié lor message :
« Cum à haut seignur e à sage
Vos mande Hastenc le curteis,
Qui maistre e prince est des Daneis,
Saluz, subjeccions d'amors
E servises mainz e plusurs,
E tutes ses genz ensement
Od leiaus quors parfitement
Qui od li furent eissillié
E fors de la terre enveié
Par sort e par l'esgardement
Qu'en Dace tenent nostre gent.
Oï avez, bien le savum,
Cum cil de nostre region
Nus eissillerent par le sort
Dunt cent mil home unt esté mort;
Fuitifs, congéé e chacié
E par mainte mer perillié,
E mainte grant dolur sufferte
E maint travail e mainte perte,
Arivames od grant dotance
Tut dreit ès parties de France.

Li regnes nus esteit pramis :
De ceo erium certains e fiz
Que li de le consentireient
Eisi que jà ne l' desvoldreient,
Que la terre conquerriom
E qu'à nos la susmetriom.
Par issi faiz sorz i venimes
E par tel ottrez l'envaïmes;
Trové i avum granz contenz
E grant defension des genz,
E vencues e endurées
Fors batailles e granz meslées,
Orgüillos trovames Franceis;
Mais tuteveies sur lur peis
f° 9 r°, c. 1. Avum vencu à la parfin,
Le realme tut enterin
Avum suzmis nostre seignur
Par vive force e par vigur;
N'i a orgoil n'aium plaissié
E fait venir tresqu'à sun pié.
Quant tut eumes à chef trait
Eisi cum vos avum retrait,
Pleins de richesces e d'aveirs,
(Dunt eumes à noz voleirs,)
Nos en vousimes repairer,
De ceo eumes grant desirer,
Riches mult à noz naïtez
Dunt nos erium fors jetez,
Par reveer nos granz lignéez
Qui de nos remistrent irées.
Là quidames joius sigler;
Mais orrible nos fu la mer
E perilluse e de mal aire,

N'i out cité, n'i out partie
U tant n'eust dol e contraire
Que ne l' vos puis demi retraire.

Tant ert jà cist mals engraissez
E tant par ert multepliez
Qu'ele n'aveit joie en nul leu.
Poi i aveit terre ne fieu
Dunt rente venist à seignor;
Remis esteient li labor,
E tuz gerpiz li gaaigniers.
Là ù out vignes[1] u vergiers,
Furmenz u altres bels essarz,
Creisseit buissons de tutes parz.
Nul n'osout aler par chemin,
Ne marcheant, ne pelerin:
Pur tel erent si enermi,
Si poi erré, si relenqui,
Que sul n'ert mais aparissant
Là ù orent esté plus grant.
f° 7 v°, c. 1. Nuls de confort n'aveit fiance
Ne de salu bon esperance.
Par tut aloent li Daneis,
E des Normanz e des Franceis
Esteit li combatres remés.
Ha! tant veist-l'om à lur nés
Gentis homés pris e liez,
De lur contrées eissillez;
E tante dame eschaitivée

[1] Voyez sur les vignes en Normandie, *Histoire de la vie privée des François*, par le Grand d'Aussy, édit. de J. B. B. de Roquefort. Paris, Laurent-Beaupré, 1815, 3 vol. in-8°, t. III, p. 31-33.

E tante pucele honurée
Plurer d'angoisse e grant dol faire!
Qui vos saureit le quart retraire
Des granz aveirs desmesurez,
C'unc si granz mais ne fu justez?
Tant en unt pris par les contrées,
Tutes lur nefs en sunt rasées.

[1] Lasse d'occises e d'arsuns
E de destruire regions,
Se sunt as nefs ensemble trait
E dient tuit que gent lor vait.
Lur volentez unt acomplies,
S'est seins e entiers lur navies;
E lur maisnées e lur gent
Entre els unt pris un parlement;
Petit e grant, tuit i justerent.
Or si orrez de qu'il parlerent.

Hastenc, li reneiez, li fels,
Seneschal, maistre e prince d'els,
De desleial malice pleins,
Parla avant tut premerains :
« Seignors, fait-il, mustrer vos voil
Que del monde le maire orguil
E la meillor chevalerie
Qu'enc fu seu ne oïe
Avez si vencue e matée
Qu'arme n'est mais vers vos portée.

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, A.) — Will. Gemmet. lib. I, cap. IX : *Quod postquam Francia Paganorum oppressione afflicta est, fere* XXX. *annis; Hastingus navigans Romam, ut eam subderet Bier domino suo, tempestate compulsus appulit Lunis urbem Italiæ.* (Du Chesne, 220, B.) — *Roman de Rou*, I, 23.

France, Normendie e Bretainne
E desque vers les porz d'Espaigne
Avez conquis tut vassalment :
Riens ne vos i met mais content.
Par tut avez fait vos aveaus ;
Les granz citez, les forz chasteaus,
Avez craventez e funduz
E les poples morz e vencuz.
f° 7 v°, c. 2. Sus ciel n'est aveir delitus,
Beal ne riche nè precius,
Dunt si ne seum repleni,
Cumblé e si enmananti
Que n'en porrum le tierz porter.
Or si nus besoigne esgarder
Cum faitement nos contendrom,
Si irom avant u sejorrum
U saiserum un des païs
Qui seit riches e plenteis,
Que nos tenium mais quitement
E defendum de tute gent
Enfin au lo senz seignorage.
E qui or serra pros e sage
Si ne seit ci taisanz ne muz,
Mais die e seit bien entenduz
Tut sun esgart e sa maniere ;
Kar l'ovre est à tuz parçoniere :
Pur ceo n'i deit nuls chose taire
Qu'il quid que nos seit bon à faire. »

Assez i parla des plus sages ;
Mais mult sunt divers de corages :
Ceo que chascuns en volt e sent
Loe l'oevre diversement :

Ceo que l'un volt l'altre desdit;
Tant que li grant e li petit
E li plus riche e li plus bas
L'unt mis sur Hastenc le Judas:
Ceo qu'il dirra, iceo ferunt
Eisi que jà ne l' desdirrunt;
Bier Coste-de-fer l'agrée.
Quant la chose fu graantée,
Hastenc parla haut en oiance:
« Bien savez, fait-il, sanz dotance
Qu'à merveilles me sui penez
Cum hauz fuissum enurez:
Par ceo sunt cent mil homes mors.
Or savum quels est nostre esforz
E qu'aureit en nos al besoig (*sic*).
De demurer ci n'ai plus soing:
Viltez nos serreit e huntage
De faire ci plus lunc estage.
[1] Mustrum avant nos granz vigurs
E noz forces e noz valors.
f° 8 r°, c. 1. Rome est, c'oi dire, chef del mund
E des citez tutes qui sunt;
Là est tut le siecle apendant.
Nule si riche, ne si grant
N'en fu unc faite ne n'iert mais.
Or pri que vos metez à fais
De li conquerre à force e prendre.
Bien sai, si vos i volez entendre,
Que jà vera vos n'auna defense.
Mult avum vitaille e despense,

[1] Ce vers et les trois suivants sont rapportés dans l'Histoire littéraire de la France, t. XVII, p. 637.

Forz genz sumes de tel valur
Que ne nos a mestier seujur
Si conquerre nun e valeir
E plus poeir e plus aveir.
A Rome lo que nos avium
E si nos enseignorissum
De li e de si faite honur
Qu'al siecle n'est nule greignur.
Si sirra Bier corunez,
Nostre sire, nostre avoez,
Qui bien ert digne de l'empire.
Icest travail nos ert remire;
Od sul itant aurom-nos fait.
Quant en noz terres iert retrait,
Mult en serrom glorifié
E honuré e eshaucié.
Si nos i poum ceo achever,
Par tut le mund purrun aler
Senz dute puis e senz content.
Or n'i ait quis delaiement
Ne terme atenduz ne trespas;
Mais drescom les veiles ès mas
E si siglum là dreitement,
Kar lu ore est bon e le vent. »

De la parole se esjoïrent
E del conseil qu'il oïrent
Tuit ensemble comunalment :
Unkes d'un sul n'i out content.
Mult plest à Bier e agrée,
Mult s'esjoïst de cele alée.
La nuit firent lur aparail;
Mais ainz que levast le soleil

Furent-il ès nefs par matin,
Mais ainz firent maint orfenin.

f° 8 r°, c. 2. [1] Quant les nés sunt en mer veilées
E les veiles furent drescées,
Od le vent siglent que il unt,
France gerpissent; si s'en vont.
Ha! que ne les sorbist mer salée!
Bretaigne unt tut avironée,
Les mers s'en vont lès les costeres;
Mais ès riches terres plenieres
Saillent suvent pur les aveirs
Qu'il prennent tuz à lur voleirs.
Tant unt siglé et tant porz pris
Qu'à Luns[2] vindrent, ceo m'est avis,
Une cité de Lumbardie;
Tel n'i out faite ne bastie.
De la lune del firmament,
Qui si resclarzist e resplent,
Esteit-ele Luns apelée,
E pur la lune Luns numée.
Mult ert riche, mult ert vaillanz
E bèle e pleinteive e granz;
De veir quiderent, c'est la sume,
Que ceo fust la cité de Rome.
Suffert aveient grant torment,
Mais à Noel tut dreitement
La vigile le seir devant
I pristrent port en l'anuitant,

[1] *Roman de Rou*, I, 24, 25. Ce vers et les douze suivants sont rapportés dans l'Hist. litt. de la France, t. XVII, p. 637.

[2] *Lune*. Wace. — *Ad urbem Lituis*. Thomas de Walsingham. C'est probablement une faute du copiste ou de l'éditeur.

Suef que riens ne s'en esveille;
Mais or oiez une merveille.

[1] As matines del evesquié
Fu ajusté tut le clergié
E li poples de la cité
Cum à si grant sollempnité,
E si cum j'ai la chose oïe,
A la première profecie
Que deveit lire le clerzon,
Qui pris aveit beneiçon
Del evesque demeinement,
Dist par treis feiz tant solement :
« Cent nefs ariva, ceo m'est vis,
Er seir al port de Veneris. »
Ceo lut treis feiz, od tant se tut;
Ceo qu'il meismes lut ne sut.
Mult le tindrent à grant merveille;
L'un d'els à l'autre le conseille :
f° 8 v°, c. 1. « Qu'est ceo qu'espeaut, que segnefie? »
L'evesque a la merveille oïe,
Tuz en fu enfin esbaïz;
E pur estre en certains e fiz,
Enveie al port e à la mer
Pur si faite chose esprover.
Cil virent la flote al rivage
E tante nef e tante barge,
Dunt mut furent espoentez.
Tost sunt arere returnez,
La chose unt tost faite saveir.
Adunc sorent bien qu'out dit veir

[1] *Roman de Rou*, I, 25, 26.

Li clerzuns; maintenant saillirent
E eus e lur cité garnirent.
Grand noise i surst e grant effrei;
Chascun i out poür de sei.
Li quens, li prince e li barun
De trestute la regiun,
E li evesque e li clergiez
Sunt à defendre aparilliez,
Mandent chevalers e serjanz:
En poi de tens en orent tanz,
Ne fussent pas legier à prendre;
Apareillé sunt de eus atendre.

[1] Hastenc esgarde la cité
De si très-grant nobilité,
Cum li fossé i sunt parfunt,
Li terrer roiste contremunt
E li haut mur desus asis
Od les portaus de marbre bis;
Cum les turs sunt batailliées,
Forz à defendre apareillées;
Veit la grant gent qui dedenz est
Qui de combatre sunt tuit prest;
Siet par armes n'i ferunt rien;
Tut qu'aparceit e conoist bien
Perdre poent al aseger
Assez plus tost que gaainnier.
Conseil mortal e decevant,
Pesme e orrible e sudoiant,
A pris de la cité aveir.
Jà n'orrez mais amenteveir,

[1] *Roman de Rou*, I, 26, 27.

Ne n'ert jusqu'à la fin retrait,
Que issi très-grant deslei fust fait.

f° 8 v°, c. 2

Les messages a li chens pris
De mal enseigniez et apris,
Dreit al evesque les tramet
E al cunte, si lur pramet
Que ceo fera que il lur mande.
Ainz que la chose plus espande,
Sunt venu dreit en la cité.
Quant li seignur furent justé,
S'unt cil comencié lor message :
« Cum à haut seignur e à sage
Vos mande Hastenc le curteis,
Qui maistre e prince est des Daneis,
Saluz, subjeccions d'amors
E servises mainz e plusurs,
E tutes ses genz ensement
Od leiaus quors parfitement
Qui od li furent eissillié
E fors de la terre enveié
Par sort e par l'esgardement
Qu'en Dace tenent nostre gent.
Oï avez, bien le savum,
Cum cil de nostre region
Nus eissillerent par le sort
Dunt cent mil home unt esté mort;
Fuitifs, congéé e chacié
E par mainte mer perillié,
E mainte grant dolur sufferte
E maint travail e mainte perte,
Arivames od grant dotance
Tut dreit ès parties de France.

Li regnes nus esteit pramis :
De ceo erium certains e fiz
Que li de le consentireient
Eisi que jà ne l' desvoldreient,
Que la terre conquerriom
E qu'à nos la susmetriom.
Par issi faiz sorz i venimes
E par tel ottrez l'envaïmes;
Trové i avum granz contenz
E grant defension des genz,
E vencues e endurées
Fors batailles e granz meslées,
Orgüillos trovames Franceis;
Mais tuteveies sur lur peis
f° 9 r°, c. 1. Avum vencu à la parfin,
Le realme tut enterin
Avum suzmis nostre seignur
Par vive force e par vigur;
N'i a orgoil n'aium plaissié
E fait venir tresqu'à sun pié.
Quant tut eumes à chef trait
Eisi cum vos avum retrait,
Pleins de richesces e d'aveirs,
(Dunt eumes à noz voleirs,)
Nos en vousimes repairer,
De ceo eumes grant desirer,
Riches mult à noz naïtez
Dunt nos erium fors jetez,
Par reveer nos granz lignéez
Qui de nos remistrent irées.
Là quidames joius sigler;
Mais orrible nos fu la mer
E perilluse e de mal aire,

Nul n'i a mais rien son demeine.
Terre norrice par tanz
De chevaliers pruz e vaillanz,
Si bataillos, de si grant non,
Qui or n'en unt defension,
Cum or mues, or te changes!
Ne sunt mès preie à gent estranges
Cels qui en tei erent norriz,
De nobles peres niés e fiz.
Eisi cum l'aclot l'Ocean,
Trestut le terme d'icel an
Gasterent tut senz altre esperne,
Ce truis lisant, tresqu'en Auverne.
En Sainte Unge n'à Pierregés
N'a rien entier ne sain remés.
Iceo refirent-il meesme
De Limoges e d'Engolesme.

Al tens d'esté que yver s'en part,
Lor refu desier e tart
Qu'il r'entrassent en lur navie:
Adunc unt lur veie acoillie;
Unc ne finerent ci qu'à Turs.
Nuls ne retraireit la dolurs
Ne le damage que il firent,
Las! ne le sanc qu'il espandirent:
Tut astrent e tut trebucherent
E tute la terre tissillerent.
Autresi les culverz, les chens,
Refirent-il puis à Orliens;
Or en orent qu'il ne l'arsissent
E que il ne la destruississent;
Un lunc termine le laisserent,

f° 7 r°, c. 2.

Mais puis après i repairerent;
Arstrent le tut, ceo vos di bien;
Eisi c'unc n'i laisserent rien.

[1] E que vos pot l'om de France dire
Ne del regne ne del empire,
Ne de Paris qui de beauté
E de richesce e de plenté
Soleit sur autres resplendir [2] ?
Or ne s'i puet riens esjoïr.
A! terre à pleindre, doleruse,
Sur altres riche e preciose,
Paisible e quite e honurée,
Cum or estes à dol livrée [3] !
Quidez qu'i remassist Bealvès
N'autres citez en France adès?
Tut faiseient vertir en cendre :
N'ert li damages de rien mendre.
Sachiez que à grant enviz retrai
Ceo que jeo'n truia et que jeo'n sai,
Des abeies, des covenz
U tant aveit de saintes genz,
Qui si vilment furent traitées,
Arses, fundues e bruisées.
Que vos direit l'om de Normandie?

[1] Will. Gemmet. lib. I, cap. VIII: *Quomodo destructa sit urbs Parisius, et Belvacus, necnon Pictavis, et aliæ contiguæ urbes ab ipso Oceani litore, orientem versus, usque Arvernum.* (Du Chesne, 220, A.)

[2] Voyez dans le tome XV des Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, édit. in-4°, p. 656-691, des Recherches sur la célébrité de la ville de Paris avant les ravages des Normands, par M. Bonamy.

[3] Paris fut saccagé trois fois par les Normands. Voyez l'Histoire de la ville de Paris, par DD. Félibien et Lobineau, t. I, p. 85, n° LV; p. 87, n° LIX; p. 91, n° LXIV.

N'i out cité, n'i out partie
U tant n'eust dol e contraire
Que ne l' vos puis demi retraire.

Tant ert jà cist mals engraissez
E tant par ert multepliez
Qu'ele n'aveit joie en nul leu.
Poi i aveit terre ne fieu
Dunt rente venist à seignor;
Remis esteient li labor,
E tuz gerpiz li gaaigniers.
Là ù out vignes[1] u vergiers,
Furmenz u altres bels essarz,
Creisseit buissons de tutes parz.
Nul n'osout aler par chemin,
Ne marcheant, ne pelerin:
Pur tel erent si enermi,
Si poi erré, si relenqui,
Que sul n'ert mais aparissant
Là ù orent esté plus grant.
f° 7 v°, c. 1. Nuls de confort n'aveit fiance
Ne de salu bon esperance.
Par tut aloent li Daneis,
E des Normanz e des Franceis
Esteit li combatres remés.
Ha! tant veist-l'om à lur nés
Gentis homés pris e liez,
De lur contrées eissillez;
E tante dame eschaitivée

[1] Voyez sur les vignes en Normandie, *Histoire de la vie privée des François*, par le Grand d'Aussy, édit. de J. B. B. de Roquefort. Paris, Laurent-Beaupré, 1815, 3 vol. in-8°, t. III, p. 31-33.

E tante pucele honurée
Plurer d'angoisse e grant dol faire!
Qui vos saureit le quart retraire
Des granz aveirs desmesurez,
C'unc si granz mais ne fu justez?
Tant en unt pris par les contrées,
Tutes lur nefs en sunt rasées.

[1] Lasse d'occises e d'arsuns
E de destruire regions,
Se sunt as nefs ensemble trait
E dient tuit que gent lor vait.
Lur volentez unt acomplies,
S'est seins e entiers lur navies;
E lur maisnées e lur gent
Entre els unt pris un parlement;
Petit e grant, tuit i justerent.
Or si orrez de qu'il parlerent.

Hastenc, li reneiez, li fels,
Seneschal, maistre e prince d'els,
De desleial malice pleins,
Parla avant tut premerains:
« Seignors, fait-il, mustrer vos voil
Que del monde le maire orguil
E la meillor chevalerie
Qu'enc fu seu ne oïe
Avez si vencue e matée
Qu'arme n'est mais vers vos portée.

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, A.) — Will. Gemmet. lib. I, cap. IX: *Quod postquam Francia Paganorum oppressione afflicta est, fere* XXX. *annis; Hastingus navigans Romam, ut eam subderet Bier domino suo, tempestate compulsus appulit Lunis urbem Italiæ.* (Du Chesne, 220, B.) — *Roman de Rou*, I, 23.

France, Normendie e Bretainne
E desque vers les porz d'Espaigne
Avez conquis tut vassalment :
Riens ne vos i met mais content.
Par tut avez fait vos aweaus ;
Les granz citez, les forz chasteaus,
Avez craventez e funduz
E les poples morz e vencuz.
f° 7 v°, c. 2. Sus ciel n'est aveir delitus,
Beal ne riche nè precius,
Dunt si ne seum repleni,
Cumblé e si enmananti
Que n'en porrum le tierz porter.
Or si nus besoigne esgarder
Cum faitement nos contendrom,
Si irom avant u sejorrum
U saiserum un des païs
Qui seit riches e plenteis,
Que nos tenium mais quitement
E defendum de tute gent
Enfin au lo senz seignorage.
E qui or serra pros e sage
Si ne seit ci taisans ne muz,
Mais die e seit bien entenduz
Tut sun esgart e sa maniere;
Kar l'ovre est à tuz parçoniere :
Pur ceo n'i deit nuls chose taire
Qu'il quid que nos seit bon à faire. »

Assez i parla des plus sages;
Mais mult sunt divers de corages :
Ceo que chascuns en volt e sent
Loe l'oevre diversement:

Ceo que l'un volt l'altre desdit;
Tant que li grant e li petit
E li plus riche e li plus bas
L'unt mis sur Hastenc le Judas :
Ceo qu'il dirra, iceo ferunt
Eisi que jà ne l' desdirrunt;
Bier Coste-de-fer l'agrée.
Quant la chose fu graantée,
Hastenc parla haut en oiance :
« Bien savez, fait-il, sanz dotance
Qu'à merveilles me sui penez,
Cum hauz fuissum enurez :
Par ceo sunt cent mil homes mors.
Or savum quels est nostre esforz
E qu'aureit en nos al besoig (*sic*).
De demurer ci n'ai plus soing :
Viltez nos serreit e huntage
De faire ci plus lunc estage.
[1] Mustrum avant noz granz vigurs
E noz forces e noz valors.
f° 8 r°, c. 1. Rome est, c'oi dire, chef del mund
E des citez tutes qui sunt;
Là est tut le siecle apendant.
Nule si riche, ne si grant
N'en fu unc faite ne n'iert mais.
Or pri que vos metez à fais
De li conquerre à force e prendre.
Bien sai, si vos i volez entendre,
Que jà vers vos n'aura defense.
Mult avum vitaille e despense,

[1] Ce vers et les trois suivants sont rapportés dans l'Histoire littéraire de la France, t. XVII, p. 637.

Forz genz sumes de tel valur
Que ne nos a mestier seujur
Si conquerre nun e valeir
E plus poeir e plus aveir.
A Rome lo que nos avium
E si nos enseignorissum
De li e de si faite honur
Qu'al siecle n'est nule greignur.
Si sirra Bier corunez,
Nostre sire, nostre avoez,
Qui bien ert digne de l'empire.
Icest travail nos ert remire;
Od sul itant aurom-nos fait.
Quant en noz terres iert retrait,
Mult en serrom glorifié
E honuré e eshaucié.
Si nos i poum ceo achever,
Par tut le mund purrun aler
Senz dute puis e senz content.
Or n'i ait quis delaiement
Ne terme atenduz ne trespas;
Mais drescom les veiles ès mas
E si siglum là dreitement,
Kar lu ore est bon e le vent. »

De la parole se esjoïrent
E del conseil qu'il oïrent
Tuit ensemble comunalment :
Unkes d'un sul n'i out content.
Mult plest à Bier e agrée,
Mult s'esjoïst de cele alée.
La nuit firent lur aparail;
Mais ainz que levast le soleil

Furent-il ès nefs par matin,
Mais ainz firent maint orfenin.

f° 8 r°, c. 2. [1] Quant les nés sunt en mer veilées
E les veiles furent drescées,
Od le vent siglent que il unt,
France gerpissent; si s'en vont.
Ha! que ne les sorbist mer salée!
Bretaigne unt tut avironée,
Les mers s'en vont lès les costeres;
Mais ès riches terres plenieres
Saillent suvent pur les aveirs
Qu'il prennent tuz à lur voleirs.
Tant unt siglé et tant porz pris
Qu'à Luns[2] vindrent, ceo m'est avis,
Une cité de Lumbardie;
Tel n'i out faite ne bastie.
De la lune del firmament,
Qui si resclarzist e resplent,
Esteit-ele Luns apelée,
E pur la lune Luns numée.
Mult ert riche, mult ert vaillanz
E bèle e pleinteive e granz;
De veir quiderent, c'est la sume,
Que ceo fust la cité de Rome.
Suffert aveient grant torment,
Mais à Noel tut dreitement
La vigile le seir devant
I pristrent port en l'anuitant,

[1] *Roman de Rou*, I, 24, 25. Ce vers et les douze suivants sont rapportés dans l'Hist. litt. de la France, t. XVII, p. 637.

[2] *Lune*. Wace. — *Ad urbem Lituis*. Thomas de Walsingham. C'est probablement une faute du copiste ou de l'éditeur.

Suef que riens ne s'en esveille;
Mais or oiez une merveille.

[1] As matines del evesquié
Fu ajusté tut le clergié
E li poples de la cité
Cum à si grant sollempnité,
E si cum j'ai la chose oïe,
A la première profecie
Que deveit lire le clerzon,
Qui pris aveit beneiçon
Del evesque demeinement,
Dist par treis feiz tant solement :
« Cent nefs ariva, ceo m'est vis,
Er seir al port de Veneris. »
Ceo lut treis feiz, od tant se tut;
Ceo qu'il meismes lut ne sut.
Mult le tindrent à grant merveille;
L'un d'els à l'autre le conseille :
f° 8 v°, c. 1. « Qu'est ceo qu'espeaut, que segnefie? »
L'evesque a la merveille oïe,
Tuz en fu enfin esbaïz;
E pur estre en certains e fiz,
Enveie al port e à la mer
Pur si faite chose esprover.
Cil virent la flote al rivage
E tante nef e tante barge,
Dunt mut furent espoentez.
Tost sunt arere returnez,
La chose unt tost faite saveir.
Adunc sorent bien qu'out dit veir

[1] *Roman de Rou*, I, 25, 26.

Li clerzuns; maintenant saillirent
E eus e lur cité garnirent.
Grand noise i surst e grant effrei;
Chascun i out poür de sei.
Li quens, li prince e li barun
De trestute la regiun,
E li evesque e li clergiez
Sunt à defendre aparilliez,
Mandent chevalers e serjanz :
En poi de tens en orent tanz,
Ne fussent pas legier à prendre;
Apareillé sunt de eus atendre.

[1] Hastenc esgarde la cité
De si très-grant nobilité,
Cum li fossé i sunt parfunt,
Li terrer roiste contremunt
E li haut mur desus asis
Od les portaus de marbre bis;
Cum les turs sunt batailliées,
Forz à defendre apareillées;
Veit la grant gent qui dedenz est
Qui de combatre sunt tuit prest;
Siet par armes n'i ferunt rien;
Tut qu'aparceit e conoist bien
Perdre poent al aseger
Assez plus tost que gaainnier.
Conseil mortal e decevant,
Pesme e orrible e sudoiant,
A pris de la cité aveir.
Jà n'orrez mais amenteveir,

[1] *Roman de Rou*, I, 26, 27.

Ne n'ert jusqu'à la fin retrait,
Que issi très-grant deslei fust fait.

f° 8 v°, c. 2.

Les messages a li chens pris
De mal enseigniez et apris,
Dreit al evesque les tramet
E al cunte, si lur pramet
Que ceo fera que il lur mande.
Ainz que la chose plus espande,
Sunt venu dreit en la cité.
Quant li seignur furent justé,
S'unt cil comencié lor message :
« Cum à haut seignur e à sage
Vos mande Hastenc le curteis,
Qui maistre e prince est des Daneis,
Saluz, subjeccions d'amors
E servises mainz e plusurs,
E tutes ses genz ensement
Od leiaus quors parfitement
Qui od li furent eissillié
E fors de la terre enveié
Par sort e par l'esgardement
Qu'en Dace tenent nostre gent.
Oï avez, bien le savum,
Cum cil de nostre region
Nus eissillerent par le sort
Dunt cent mil home unt esté mort;
Fuitifs, congéé e chacié
E par mainte mer perillié,
E mainte grant dolur sufferte
E maint travail e mainte perte,
Arivames od grant dotance
Tut dreit ès parties de France.

Li regnes nus esteit pramis :
De ceo erium certains e fiz
Que li de le consentireient
Eisi que jà ne l' desvoldreient,
Que la terre conquerriom
E qu'à nos la susmetriom.
Par issi faiz sorz i venimes
E par tel ottrez l'envaïmes;
Trové i avum granz contenz
E grant defension des genz,
E vencues e endurées
Fors batailles e granz meslées,
Orgüillos trovames Franceis;
Mais tuteveies sur lur peis
f° 9 r°, c. 1. Avum vencu à la parfin,
Le realme tut enterin
Avum suzmis nostre seignur
Par vive force e par vigur;
N'i a orgoil n'aium plaissié
E fait venir tresqu'à sun pié.
Quant tut eumes à chef trait
Eisi cum vos avum retrait,
Pleins de richesces e d'aveirs,
(Dunt eumes à noz voleirs,)
Nos en vousimes repairer,
De ceo eumes grant desirer,
Riches mult à noz naïtez
Dunt nos erium fors jetez,
Par reveer nos granz lignéez
Qui de nos remistrent irées.
Là quidames joius sigler;
Mais orrible nos fu la mer
E perilluse e de mal aire,

Tuit nos furent li vent contraire;
Tant nos unt enpeinz e sachiez,
Par poi ne sumes perilliez :
Jamais desqu'à la fin del mund
Genz de si fort n'eschaperunt;
Ne nos est remis quirs ès mains
Del angoisse de traire as reins.
Liez od cordes, od funeians,
Od l'ajue de noz bateaus,
Non volentiers qui d'ire espris,
Avum ici lez voz porz pris;
Mais d'envaïr vostre cité
N'avum corage ne pensé,
Ne d'eforcer ne de tolir
Ne de vostre preie aquillir.
N'orrez jà cri de nos lever
Ne claim : nus en estuet garder.
Tant par nos a la mer gregiez
E si nos a afebleiez
Que à grant peine estum sur piez,
Si par sumes mesaaisiez,
Ne porrium rien comencier
Ne rien tolir ne rien forcier :
Ceo est la chose dunt n'avum soing;
Mester avum e grant besoig
De reposer e de sejor.
f° 9 r°, c. 2. Tant vos requerom par amor
Paiz nos dunez entese e saine,
Ferme e seure e si certaine
Qu'en nostre genz n'ait mesestance,
Ire, coruz ne malevoillance,
Si que mandez qu'aiom marché;
Kar dreitement ert esligé :

N'i serra fait force ne tort
A nul qui riens aus aport.

« Nostre sire est mult engrotez,
Mult malade, mult enfermez
E mult de sun cors empeirié;
Kar mult aura esté plaié
E mult aura les mers suffertes
Pesmes, orribles e cuvertes,
Jeu tuz armez à la pluie,
Dunt nature suvent s'ennuie;
Tant a suffert peine e labor
Que or a assez mal e dolor,
Envers vos s'acuse e descoevre;
Mès e esté a en mal oevre,
Pro a mal fait, mult s'en repent,
Or vos supleie ducement
Que en cel seintisme baptesme,
U est meslez l'oile e le cresme,
Le facez sen delaiement :
Prendra le regenerement
Par quei raeinz seit del mesfaiz
E des pecchiez qu'il a faiz.
Ceo vos dimes, ceo sachiez bien :
Mult desire estre crestien;
E se ci muert e ci afine,
Eisi cume chacuns devine,
Misericorde aiez de lui,
Saluz li seez e refui :
Que, quant aura pris baptisterie,
Que ci regise en cimeteire,
Si'n lessez le cors aporter :
De ceo vos volt merci crier. »

ICI RESPUNENT AL MESSAGE
LUR MORT, LUR HUNTE E LUR DAMAGE [1].

Mès or orent mult de lor boens.
Li sainz evesques e li quens
Trop par erent en grant dotance
Que ne lur venist meschaance
f° 9 v°, c. 1. Par cele gent desmesurée,
Sur autres criente e redutée;
As messages unt graanté
Ceo qu'il unt quis e demandé,
Paiz lur tendrunt ferme e seure
E si auront marché à mesure,
Ne de lur seignur bapteier
Ne les covient jà plus preier;
Kar tuit en sunt apareillié.
Od tant s'en sunt cil repairé.

LA PAIZ QUE CIL DEDENZ LUR TINDRENT [2].

Al reneié, al desleial,
Al enemi pesme e mortal,
Unt la respunse recuntée
Cum sa requeste ert graantée.
Tant unt parlé d'ambesdous parz
Que la dotance e li regarz
Qui ert entre eus vint à paiz fine,
Senz malevoillance e senz haïne.
De quanqu'à cors demeiné a mestier
Trovent marché grant e plener.

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, C.) — [2] *Ibid.*

Senz tort, senz noise e senz contenz,
A grant commune entre lur genz
Tuit li aveir qui sunt venal
Sunt à vendre trait communal.
Sovent s'envient e semunent
E plusurs aveirs s'entredonent.

SI CUM HASTENC FU BAPTISEZ [1].

Entretant unt apareillé
Cum le Judas seit baptié.
Li evesques demeinement
A fait le saintefiement.
Li granz poples de la cité
I est venu e asemblé :
Là sunt alumé li grant cire.
Quant fut tut prest le baptestire,
Aporter s'i fist li tiranz,
Li reneiez, li suduianz;
Es funz entre, mais rien n'i prent
Fors à s'alme destruiement,
N'i receit point del baptestire
Quant ne s'amende, ainceis s'empire;
Quant qu'il respunt e dit e sune,
A diables se livre e dune.
Las! li evesques fu parreins,
f° 9 v°, c. 2. E si l' tint li quons od ses mains.
Quant li mestiers fu acompliz,

[1] Voyez Dudon de Saint-Quentin, liv. I. (Du Chesne, 64, C.) — *Roman de Rou*, I, 30, 31. — *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, I, 166. — Will. Gemmet. lib. I, cap. x : *Quomodo Hastingus reputan Lunis esse Romam, quia vi non poterat, dolo cepit eam, et destruxit.* (Du Chesne, 220, D: 221.)

Pleignanz, pales, descoluriz,
S'en est faiz porter en litiere
Cum malades ès nefs ariere,
Aube out e en son chef cresmal
Pur faire plus ceilant son mal.

CI PAROLE HASTENC OD LES SUENS LA TRAISUN[1].

La nuit a mandé sun conseil
E ceus qui plus li sunt feeil,
Bier e des autres plusurs
Des plus sages e des majors;
Sa traïsun e sa merveille
Lor dit e concreit e conseille
Eisi cum il a esgardée
E purveue et purpensée :
« Anuit, fait-il, senz plus targer
M'irrez plorant dire e nuncier
Laenz l'evesque apertement
E al cunte tut ensement
Que morz fu passez e finiz.
Preez e lur criez merciz
Od dol, od plur, qu'en la cité
Seie enfui e enterré :
Là en lessent mun cors porter;
Kar ceo ne deivent pas veer :
Lur filloil sui e crestien,
Si les em pri e requer bien.
Mes armes tutes, ma veissele,
Ma despuille qui mult est bele,
E ceo qui mien est quitement,

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, D.) — *Roman de Rou*, I, 31, 32

Trestut mun or e mun argent,
Lur doins, lur livre et lur otrei.
Pur Deu aient merci de mei. »

SI CUM CIL REVUNT EL MESSAGE[1].

Cist penserent de lur message,
De deslei ferm, apris e sage;
Devant les seignurs sunt venuz,
Plaignanz, plurus e irascuz;
Ainsunques poent parler :
« Ne vos poum, funt-il, celer;
Vostre fillol, nostre seignur,
Murut anuit cuntre le jur.
Morz est, ceo est dol e damage,
Le meillor hume e le plus sage
f° 10 r°, c. 1. Qui seit en tut le mund remés.
Merci vos crient cil des nefs
E que els volent tuit supplier
Que là en mi cel grant mustier
Que mandez sun cors sevelir
E enterrer e enfuir.
Duns vos laissa granz à sa mort,
Qu'il comanda qu'om vos aport,
Qui sunt granz e merveillus
E riche e bel e precius. »

L'OTTREIZ DEL EVESQUE È DEL CONTE[2].

Dès que cil unt oï l'aveir
Si grant, si fait amenteveir,

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, D.) — [2] *Ibid.*

Deceu furent maintenant;
Del receivre sunt desirant.
Chascun le vout e le desire :
N'i out naient del escundire,
Qu'ainz unt otrié e pramis
Qu'en mi l'iglise sera mis
Od grant honor onestement,
Cum il plus purrunt hautement.

CI ENSEIGNE HASTENC SES GENZ[1].

Cil sunt tuit joius e lez,
Arere à Hastenc repairez,
Dient cum l'otriance est faite :
Penst que l'ovre seit à chef traite.
Quant li cuilverz ot les respuns,
Ne fu mie pensis n'embrunes
Qui haitez e pleins de joiance;
Semundre a fait senz demorance
Les princes et les chevetaignes
E les plus maistres des compaines.
Tuit s'asemblerent comunal,
Puis lur a dit : « Seignor vassal,
Si fait ovre voil comencier
Pur vos plus creistre e eshaucier.
Jeo l'ai si faite e si traitée
E si vers eus apareilliée
Que n'i afiert pas granz esmais.
Mult devum embracier granz fais
Pur ci faite cité conquerre,
Que si riche n'a en nule terre,
U li tresor sunt amassé,

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 64, 65.)

De loinz conquis e aporté.
Ceo est Rome que ci veez,
f° 10 r°, c. 2. La dame des autres citez;
N'ert pas legere à force à prendre,
Trop i aveit gent al defendre;
Mais j'ai tant fait parler al lur
Que or en purrez estre seignur.
Par art deit l'om ceo engigner
U force nule n'a mestier.
Mort me faindreiz; mais de noz genz
Ne seit petit li pluremenz,
Li braiz, li criz ne la merveille.
D'une chere purpre vermeille
Me cuverez en une biere.
Eisi plaignant, en tel maniere,
Me porterez en la cité,
De mes armes bien armé.
M'espée mettrez delez mei,
E ceus qui ferunt le convei
Plaignent e plurent durement,
E tuit cil des nés ensement.
Armes beles e garnemenz
E aveirs precios e genz
E vaiseaus d'or chers, avenanz,
U i ait perres resplendissanz,
Porter devant mei pur livrer,
Pur departir e pur doner.
Suz les chapes aiez muscées
Les espées e les coignées
E les cuteaus lons, granz, d'acer:
N'ait en vos rien qu'apareiller.
Ci parisse vostre vistesce,
Vostre valur, vostre proesce.

Cest oevre est granz e cest afaire;
Gardez n'ait en vos que refaire. »
« Nul aura il, » ceo li respunent.
Mult le hastent, mult le semunent;
Ceo nent demort; kar en nul sens
Ne quident jà venir à tens.

SI CUM HASTENC SE FAIT PORTER EN LA VILE CUME MORT[1].

Trestut issi cum vos oez
Fu sempres granz li criz levez,
Li braiz, li uslemenz, li plurs:
Ne fu oïe tels dolurs.
L'evesque fait les seins suner
As genz e le pople asembler,
Qui en maint se ert espaundu.
f° 10 v°, c. 1. Tuit li covent i sunt venu
E li clergié comunalment,
Revestu bel e saintement,
Al obseque chanter e faire.
Allas! cum dolerus afaire,
Cum fait pecché, cum grant dolor!
Tut li haut prince e li meillor
I sunt venu mort receveir.
Pout l'om mais gent si deceveir?
N'i remaint dame qui n'i vienge.
Las! jà n'en tornerunt mais, ce crien-ge.
Od croiz d'or e od encensiers
Des iglises e des mostiers
S'en issirent ensemble fors
Comunaument contre le cors

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 65, C.) — *Roman de Rou*, I, 32-35. — *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, I, 166, 167.

Que li paen entre els porterent,
Qui estrange dol demenerent;
N'ont dol qui semblant de dolor.
Cume felun traïtur
L'orrible chen, le reneié,
En unt porté al evesquié
U sis sarqueus e sis tombeaus
Ert aparillez, gent e beaus;
Dunc r'oïssez mener grant dol.
[1] Li arcevesque pur sun fillol
Chante la messe hautement,
E li poples vint e la gent.
Quant dite fu e celebrée,
Maneis, senz autre demurée,
Unt la biere e le cors assis
Là ù il deveit estre mis.
Jà obseque n'iert mais oïe
Ausi cruaument departie;
E li paien, qui grant dol funt,
Dient que jà ne sufferunt
Que lur seignur seit enterrez,
Ainz ert cusuz e enbasmez :
Si l'emporterunt, c'est la fins.
De la requeste as Sarazins
Sunt crestien tut esbahi;
E Hastenc est en pez sailli,
Enz en sun poin s'espée nue.
Cum male deserte a rendue
A saint evesque sun parein!
Tut le fendi de ci qu'al sein,
Mort l'a e le conte ensement,

[1] Tout le reste de ce paragraphe, à partir de ce vers, a été rapporté dans l'Histoire littéraire de la France, t. XVII, p. 638, 639.

f° 10 v°, c. 2

S'a il des meillors plus de cent.
Paen tint les portes serrees,
Les eissues e les entrées;
Li clergez est enz desarmé
E tut le plus de la cité,
Ne n'unt defense, ne n'unt od quei.
Fu mais oïz si fait deslei?
Detrenchent les, ne sai plus dire.
Allas! cum dolerus martire!
Hauz criz crient e angoissus,
De nule part ne sunt rescus.
Braient dames, plorent puceles,
A qui l'em coupe braz e mameles.
Suz les auters les escervient,
Tut detrenchent e tut occient.
Tuz est de sanc pleins li mustiers.
A tuz fu icil jur derrers;
Perdue unt vie temporal:
Or lur doinst Deus l'esperital!

SI CUM LA CITÉ FU DESTRUITE [1].

Par mi la vile s'espandirent,
U des plus forz se defendirent
Qui vif ne se laissent baillier;
Mais lor defense n'a mester:
Tuteveies lancent e traient,
E mult oscient d'els e plaient;
Mais cil des nefs, armez e presz,
Se furent tost justez od cesz.
Dunc n'i out puis retenement:

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 65, C.) — *Roman de Rou*, I, 35, 36. — *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, I, 167.

Ceus livrerent tuz à turment
Qu'il troverent, jeo n'en sai plus.
Dès or est tuz lur li desus;
Dès or unt-il tant espleité
Qu'à eus n'a mais trait ne lancié.
Ne l'ai oï ne jeo ne l' truis
En nul estorie ne en nul leus
Cume tante genz n'en itel guise
Fust mais en itant de ure occise.
Or unt la vile en lur demeine,
D'aveirs e de richesce pleine,
Tant i poent tresors truver,
Ne's en purrunt demi porter;
Des danzeles, des jovenceaus,
Qui plus lur semblent genz e beaus
Prennent, si's funt as nés conduire;
Ne's en pot nul fuir ne duire,
f° 11 r°, c. 1. Qu'od forz liens les funt estreindre:
Dès or mais unt assez que plaindre.
Or a Hastenc e tuit li suen
Mult de lur joie e de lur bien.
Dès or est-il mult glorius;
La rien dunt plus ert desirus
A trait à chef, quant Rome a prise;
Ceo quide e creit tut senz devise,
Ceo seit cele ne dute mie,
Qui del munde a la seignorie,
Qui chefs en est dame apelée.
Quant cele honor l'en est donée
Que ceo a e tient e pueit aveir,
Sur trestuz cels quide valeir
Qui al siecle unt seignorement;
Ne quide mais trover content

De sa volenté acomplir,
Del tut prendre ne al tut saisir :
Ceo creit, mais bien s'en entremette,
Que le munde a Bier suzmette :
El chef lui asserra corone
Ainz que demain past ore de none.
Ne truis ne pas ne sui lisanz
Que unques li soens cors fust aidanz
A ceste mortel traïsun
N'à ceste grant occision.

LA U IL CONURENT QUE CEO N'ERT ROME [1].

Or sunt par mi la vile à aise :
Riens n'est nule qui lur plaise,
Bele femme ne riche aveir,
Qu'il n'en aient à lur voleir.
En ceste joie, en cest honur,
Que unc ne quidout aver greignor,
Aprist Hastenc, ceo est la sume,
Que ceo n'esteit mie Rome.
Si'n fu desvez e irascuz,
Par poi qu'il n'est del sen eissuz,
Les suens a fait à sei venir
Pur sun curage descovrir.
Bier i fu, sis avoez,
E des autres plusurs assez :
« Jeo quidoe, fait-il, seignor,

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 65, C.) — Will. Gemmet. lib. I, cap. XI : *Quod Pagani comperientes illam urbem non esse Romam, divisi sunt, et Bier volens redire Danamarcam apud Frisiam obiit; Hastingus vero, pacificatus cum Karolo rege, accepit ab eo loco stipendii urbem Cartis, in qua et habitavit.* (Du Chesne, 221.) — *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, I, 167.

Que ceste vile e ceste honur
f° 11 r°, c. 2. Fust Rome : ceo n'est-ele mie;
La chose ai aprise e oïe.
Pensoe cest nostre seignor
En feissum empereur,
Corune eust el chef assise;
Mais or est tut en altre guise.
Pensai ci fust li remaneirs,
E que ceo fust mais à noz eirs.
Rome est trop loinz e en forte terre,
N'est mie legere à conquerre;
Si nos cele part alium,
En grant peril nos mettrium :
Turnom-nos en France ariere,
U la terre est riche e pleniere
E delitable e bele e saine,
Ne ù n'ad mais travail ne peine,
Ne ù ne serruns jamais desdit. »
Tut otrient, grant e petit,
Eisi que un sul d'els ne se taist,
Que c'est la riens que plus lor plaist.

EISI CUM IL S'EN RETURNENT ET QU'IL LAISSERENT TUT GAST, E CUM BIER FU MORZ[1].

« Or, fait lor il delivrement,
Qu'à ceo n'ait quis delaiement :
Seit gastié ceste cuntrée
E si destruite e si robée
Que n'i remaigne bel aver.
Faimes apareistre e saveir

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 65.)

A ceus qui uncore ne sunt né
Que nos aium ici esté.
Seit arse ceste vile tute
Ainz que s'én parte nostre rute.
Seient en cil mené chaitif
Qui i serrunt bel trové vif.
Mestier nus auront grant les femmes
Quant les auroms en altre regnes,
E li bacheler defensable
Nos reserrunt par tut aidable. »
Si cum il dist, issi le firent,
Unques enceis ne s'en partirent :
Gastée fu la region,
E teus i fu l'occision
Que riens ne saureit recunter.
f° 11 v°, c. 1. La cité fait tute esbraser.
Od glaive e od feu comunal,
Est li damages e le mal
Si grant que tut laissent destruit.
Ne remaint vin, ne blé, ne fruit,
Ne mur, ne temple, ne paleis :
De si fait damage n'orrez mais[1].

Quant lur nefs furent aprestées
E d'aveirs precios rasées

[1] Voyez sur la prise de Luna, que des historiens modernes ont révoquée en doute, une note de M. de Brequigny, dans les Notices et extraits des mrnuscrits, *etc.* t. V, p. 32, 33; et l'Histoire des expéd. marit. des Norm. I, 167-169. On lit le passage suivant dans une chronique anonyme : « Rex « Karolus cum præfato tyranno (Alstagno) « fœdus pepigit, et hostem quem cum ferro « nequibat, auro compescuit. Quo fœdere « securus, Alstagnus a Francorum terra « per oceanum pelagus Italiam tendens, « Lunæ portum attigit, et ipsam urbem « continuo cepit. Qua potitus, per nume- « rosa annorum curricula ibidem degit, « regique familiaris postmodum factus est « ex inimico amicus. » (Du Chesne, 32, B.)

E de robes e de prisuns,
Si r'unt saisiz les avirons,
E les veiles en haut drecées
Qui al vent furent despleiées;
Vers France tindrent lur curs dreit,
Cele part siglent à espleit;
Port repristrent quant bon lur fu,
Ne lur ert guaures contendu,
Tant c'une mers e uns fort venz
E uns mult orrible tormenz
Les a ateint qui's dechasça
E qui lur maz lur debruisa,
Lur veiles e lur governailz.
Unc tels dolurs ne tels travailz
Ne suffri gent cum il suffrirent:
Plusurs de lur nefs i perirent;
Nuls hom ne siet l'aveir esmer
Qu'il jeterent al funz de mer
Pur lur nés auques suzlegier.
Icel orage e cel temper
Lur dura tant que port unt pris
En Engleterre, ceo m'est vis,
Morz e tuet e esturdiz.
Iloc se resunt departiz;
Kar Bier s'en volt returner
E vers Danemarche sigler;
Kar oïes aveit noveles
De là, qui mult li erent beles.
Un mult gros vent e une bise
Le rameine tut dreit en Frise[1]:

[1] Bier torna à son navie,
Ne sai en Scire u en Hungrie.
Roman de Rou, I, 36.

Là ariva, là pristrent porz,
Là dit l'estorie qu'il fu morz.

SI CUM HASTENC RETURNE EN FRANCE[1].

Hastenc od ire e od pesance
Est repairé arere en France,
f° 11 v°, c. 2. En la chaitive, en la deserte,
U tant ad dulor e poverte,
Terre lasse, descultivée
E en tanz leus deshabitée,
Plaignanz, ploruse e deshaitée ;
Joiuse n'i est riens ne lée.
Alsi cume tuneires surviemt
Que tute creature crient,
Sunt-il de ceste revenue
De la pesme gent mescreue,
E cent itanz plus esbahiz,
Plus dutanz e plus effreiz.
Li repairemenz des Normanz,
Des paens feluns, mescreanz,
Les a tuz si respoentez,
N'i seit estre conseilz donez.
Sevent ne sunt si esforcis
Veer lur puissent le païs.
Suvent en prent li reis esgart;
Mais ne purveit de nule part
U querge force ne gent truisse
Que la terre veer lur puisse.
Del eissil, del occisiun

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 65, D; 66.) — *Hist. des expéd. marit. des Norm.* I, 174, 175 et 184.

E de la persecution
Est dolerus e en purpens
Que venue est à sun tens :
Pur ceo voldreit mult conseil prendre
E a ceo veillier e entendre
Cum cil glaives, cele merveille,
Qui de rechief se r'aparaille
Eust fin e apeisement
Si que li regnes e la gent
Eussent paiz ferme e entiere :
A ceo entent à grant maniere,
E pur ceo a mandé sa gent
Que tut viengene al parlement.
N'i remist duc ne arcevesque,
Cunte, ne baron, ne evesque,
Ne chevalier nul renumé.
Quant il furent tuit asemblé,
Tut sun pensé e sun pleisir
Lur comença à descovrir.

ICEST LE CONSEIL QUE LI REIS DE FRANCE PRENT OD SA GENT DE FAIRE PAIZ OD HASTENC[1].

f° 12 r°, c. 1. « Cher ami, fait-il, cher seignur,
Veue avez ceste dolur
C'unc ne fu nule mais plus grande,
Que nos a fait la genz normande,
Cest regne aveient eisillié,
Or derechef sunt repairrié
A destruire le remanant;
Mais or cum sage home e vaillant
Pernez conseil quel le ferum

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 66, B.)

E coment nos nus contendrum.
Près de nus resunt arivez,
E pur ceo vos ai-jeo mandez
Que par vos m'en covient oïr
Cum jeo m'en purrai contenir. »

LE LOS E LA RESPONSE DES FRANCEIS [1].

Quant la parole out pru duré,
E li plusor orent parlé,
E dit chacuns ceo que li semble,
Au rei loerent tuit ensemble
Que tute la gent qu'il aureit
Ne qu'il unques trover purreit
Fussent semuns, quis e baniz,
De batalle prez e garniz :
« Chevalers aurez mult armez,
Hardiz e pruz e adurez,
Serganz, archers e gent à pié.
Quant serrunt tuit apareillié,
(Haïnos lur sumes e feus,)
Si nos alum cumbatre od eus
Ainz que suffrum tel deshonur :
Si seit nostre la terre u lur,
Que hunte de chens aventiz
Qui si nos unt morz e honiz
Alum les tuz vifs decouper
Qu'il ne nus puissent cuntrestier :
Si seient vengez les mesfaiz
Qu'il nos unt si orribles faiz. »

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 66, C.) — *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, I, 184.

A iceo respondirent maint :
« Que huni seit en qui remaint! »

LE CONSEIL QUE LI REIS DONE SUR CEO [1].

Quant la noise fu trespassée,
E la curt fu raseurée,
Li reis respundi en après :
« Seignors, fait-il, or aiez pès,
f° 12 r°, c. 2. E si'n r'oiez le mien conseil :
Si saluable est e feeil,
Si l' faites; qui porrreit (*sic*) del pire
Le mieuz e le plus bel eslire,
Tuteveies serreit saveir;
Mais bien conuis e sai de veir
Que nos n'en poum chose faire
Qui assez ne nos seit contraire.
Del combatre ne vei nul aise;
E si tant est que issi vos plaise,
Damage i purra trop aveir;
E si avient par estuveir
Qu'il nos venquent, la terre ert lur:
N'en auront mais nostre eir retur.
Que qu'avienge, se od eus justum,
De nos homes tant i perdrom,
Jamais nul jur ne serum lié :
E nos sumes trop damagé
A plus grant perte receveir.
La bataille ne puis voleir;
Si ne l' di pas par cuardie,

[1] Dud. S. Quint. lib. I. (Du Chesne, 66, C.) — *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, I, 184, 185.

Mais ne nus besoignereit mie
Eisi trestut mettre en balance
Vers eus le reaume de France.
S'à eus eriez combatuz,
E vos les aviez vencuz,
Serreit as nefs lur repaire,
U il ne nus dotereient gaires;
Ainz que fussez en voz contrées,
Les ravereint-il arivées,
Ariere as punz si serreit puis;
Mais un conseil i vei e truis
U plus est nostre sauvement
A purchacer com faitement
Pais puisse estre de eus e de nos,
Si que cest regne fust rescus
Qui dolerus est e plaignanz.
Ainz que vienge desqu'à treis anz
Serront si morz e si febliz
E si faitement departiz,
E la nostre gent si creue
E si atraite e si venue,
Qui qui les voldra fors jeter,
Ne s'i oserunt arester.
f° 12 v°, c. 1. Jeo l'ai choisi tut sagement:
Passum cest glaive e cest turment
Desque Deus nos redunt victorie,
Force, poeir, honur e glorie. »
A ceo n'out noise ne content:
Tuit l'otrierent bonement
Que la paiz soit cerchée e quise;
Pris unt l'abé de Seint Denise
E des evesques ne sai quanz,
Religius e bien parlanz;

A Hastenc les unt enveiez,
Del ovre apris e enseigniez;
E cil unt tant od lui parlé,
E tant li unt dit e mustré,
E tant preié e tant semuns,
E tant offert de riches duns,
E Chartres quite à remaneir
Demeine à lui e à sun eir,
Que, supleianz e apaisiez,
De sun deslei assuagiez,
Lur ottrie la paiz à faire.
De ceo n'os quert lunc conte à faire:
Li evesque senz demorance
L'unt amené al rei de France,
La paiz qu'il unt od lui parlée
Unt oiant tuz dit e cuntée,
E retrait tuz les covenanz
E le servise de cinc anz
Que li sera faiz e renduz,
Nomez e apelez treuz,
L'aveir livré sempres pramis
Fu amassez, bailliez e quis.
N'i out chose ne desturbance
Qui à la paiz feist noisance,
Senz estre fraite ne quassée
L'unt si estreitement jurée
Qu'ele ne puisse estre desliée
Ne maumise ne empeirée.
Od emperiaus donneiemenz,
Od servises, od parlemenz,
Sunt si venu à concordance,
A paiz e à teu boen estance
Que cil ne fu de eus plus eschis

Mais quel un altre del païs[1].
Eisi refu France joiuse,
f° 12 v°, c. 2. Qui mult ert avant doleruse;
E tuit li regne d'envirun,
Par poi senz habitatiun,
Comencerent à restorer
E à refaire e à pupler,
Qui gasté furent par trente anz,
Si com jo ès livres sui lisanz.

Qu'aucuns qui cest livre orra lire
Ne puisse de rien contredire
Que isi ne fust cum jo retrai
E cum jo ès estories truvai,
Si li faimes tant à saveir
E conuistre e aperceveir
Que ceste grant mesaventure,
Vile e huntuse à desmesure,
Esteit eisi à avenir;
Kar Deus le voleit consentir,
Par lur granz infidelitez
E par lur granz iniquitez
Furent-il del tut afliz
E morz e vencuz e huniz,
Qu'il coneussent lur desleiz
E lur mesfaiz e lur nonfeiz

[1] Le fait de la cession du comté de Chartres à Hasting, par Charles le Chauve, est admis par Houard (*Traités sur les coutumes anglo-normandes*, à Paris, chez Saillant, 1776, 4 vol. in-4°, t. I, p. xviij), qui prétend que ce pirate n'a jamais eu ce comté à titre héréditaire; par M. Thierry (*Hist. de la conq. de l'Angl. par les Norm.* édit. de 1825, t. I, p. 157, 158) et par M. Depping (*Hist. des expéd. marit. des Norm.* t. I, p. 185). Il est rejeté par M. Auguste le Prevost (*Roman de Rou*, t. I, p. 63, note 7).

E lur orguilz e lur mautez,
Lur orribles perversitez:
Pur ceo avint ceste feiée
Que de vils genz, de reneiée,
Fussent destruit, mort e vencu.
Tuz tens est eisi avenu
Que de ceus ù n'a si mal nun,
Traïtur deleié, felun,
Parjur, orrible, fei-mentie,
Huntos, vils, pleins de felonie,
Que il seient mustrez as deiz
Cum desleiaus e faus reneiz;
E si cum il funt la deserte,
Dreiz est que sur lur cols reverte.
Par la très plus orrible gent
Qui fust desuz le firmament
Consenti Deus que li mesfait
Qui en France erent dit e fait
Fussent si grefment departi,
Si mortelment espanoï
Qu'à un vil chien, à un longis,
Par poi ne furent tuit suzmis;
f° 13 r°, c. 1. E sachent tuit, par lur pecchié
Esteit Deus si vers eus irié
C'unques de eus ne de lur regnes,
Mais qu'ausi trestuit fussent femmes,
Ne porent prendre un sul retur.
Dès or m'est vis que jo demor:
Ne voil de cestui plus traitier,
Que altre chose ai à comencier.
Bele seit e dulce à oïr
E plus digne de retenir
Sur celes qui unt esté faites

Ne qui jà unt esté retraites,
Sur celes est plus cuvenable
E plus bele e plus delitable
De riches ovres, de granz faiz,
Qui en ordre serrunt retraiz.
Grant est l'estudie e li laburs,
Granz esmaiz serreit à plusurs
De si faite ovre translater;
Mais ne m'i puis desconforter
Se mi senz est humle e petiz:
Jeo crei que li Sainz Esperiz
I uvera ensemble od mei;
Kar ne conuis ne jeo ne vei
Qu'en l'estorie ait rien si bien nun
E doctrine e cognitiun;
A ceus qui i voldrunt entendre,
Maint bon essample i porrunt prendre.
Les diz, les faiz, des anceisors
Unt mestier eu as plusors.
Nuls ne set riens parfitement
S'il n'ot u ne veit e n'aprent.
Sen ne naist pas ès quors humains,
De ceo vos faz-jeo bien certains,
Cum fait un arbre en un vergier;
Tut autre chose i a mestier:
Oïr, veeir, aprendre, faire,
Retenir, ovrer, e retraire;
Senz ceo ne puet de nul eage
Nuls estre pruz, vaillant ne sage.
Tels sunt afaiteé e curteis
E maistre des arz e des leis,
Si ne fust buens enseignemenz,
Doctrine, oïrs, retenemenz,

Qui fussent senz discretion,
f° 13 r°, c. 2. Vilain, senz sen e senz raison;
E emporte li oeor
Cil qui sunt buen reteneor,
Ne puet estre que li usages
Vaillanz ne 's en face e plus sages.
[1] Avantage ai en cest labur
Que al soverein e al meillur
Escrif, translat, truis e rimei
Qui el mund seit de nule lei,
Qui meuz conuist oevre bien dite
E bien seant e bien escrite.
Deus m'i doint faire son plaisir,
Kar c'est la riens que plus desir[2]!

Li premiers livres est feniz,
Retraiz, liz, cuntez e diz,
E li secunz après revient
Qui treis itanz dure plus e tient.

[1] Ce vers et les sept suivants ont été rapportés dans l'*Archaeologia*, t. XII, p. 315, et dans les *Essais historiques sur les bardes*, t. II, p. 191.

[2] A ce vers finit l'extrait de la Chronique de Benoît, donné par M. Depping à la fin du second volume de son *Histoire des expéditions maritimes des Normands*.

LIVRE DEUXIÈME.

CI MUSTRE QUE PUISSANCE DEUS A E QU'IL PUET FAIRE,
CUI RIENS NE FAIT NUISANCE, NE ENNUI, NE CONTRAIRE,
E CUM PAR SA DUÇUR REGUARDA SAINTE IGLISE,
QUI A SI GRANT DOLUR AVEIT ESTÉ MAUMISE [1].

f° 13 v°, c. 1.

Oiez cum l'estorie comence :
[2] Quant la supernal providence
De ceus de la haute majesté
En quei Deus maint en trinité,
Reis des angeles, faitres del mund,
Pere des choses qui i sunt,
Qui tut governe e tut ordeine,
Qui tutes riens vivanz asene,
Dunt tuz ben vient e crie e naist,
E qui tut fait quanque lui plaist,
Par qui les choses prevarient,
Movent, r'acordent e ralient,
Par qui unt mutabilitez,
Descordances, diversitez,
E par qui unt raliementz,
Paiz e concorde e tenemenz,
Dulçors e feiz, amors benigne,
Ferme e estable, entere e fine,
Vit sainte iglise eisi aflite

[1] Il y avait au-dessous de ce vers une miniature d'environ quatre pouces carrés; elle a été coupée et enlevée : suit une plus petite au haut de la colonne suivante.

[2] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, p. 69, C.)

E si abaissie e despite,
Qu'il out en sun sanc eslavée
E en sainz fonz regenerée,
Sainteſiée del forfait
Que Adam e Eve aveient fait,
De oile e de cresme e d'eve pure,
Si cum nus a dit l'Escriture,
Gastie e povre e abaissée
E tute la terre eissilliée
Eisi très-dolerusement
Qu'em ne vos puet dire coment,
Vit les lermes e les miseres
E les pesmes dolurs ameres,
Oï les supplications
f° 13 v°, c. 2. E les saintismes oreisuns
Que li just crestien li firent,
Qui od parfit quort (*sic*) le servirent,
De la très-cruele gent de Dace
Qui ame ne crient ne manace,
Par qui erent fait tant damage
E eisillié tant haut lignage;
E Deus, qui est reis glorius,
Duz e misericordius,
Ne mesoï pas lur preieres;
Ainz le reçut e out si chieres
Que Deus i a dreit dunt saint iglise
Esteit abaissie e maumise,
Destruite, eisilliée e gastée,
Fust essaucée e honurée,
E des genz dunt ele ert plaissié
Fust desqu'à ceus en haut drecé,
Si cum par eus ert apovrie
Fust de hauz dons enmanantie,

U eust oevres delituses
D'or e de pierres precioses;
Einsi le fist-il, eisi le vout,
Eisi r'avint dès que lui plout.

EISI CUM LE DANEIS PLUS DE SEIXANTE MIL QUE FURENT TUIT ESCRIT A ALER EN EIXIL[1].

En pur la custume anciene
Que là teneit la gent paene,
D'aver des femmes lur laissur
Senz nul chalenge de seignur,
Que ainz lur erent si comunées
Qu'à tuz erent abandonées,
Veneit li poples e naisseit,
Multepliout e si cresseit
Que nuls numbres n'en fust tenuz
E que li regne esteit perduz.
Tant par erent multeplié
Qu'al tierz n'al quart n'à la meitié
N'i aveit vivre ne vestir,
Si que al prendre e al tolir
Surdeient tençons e meslées
E batailles desmesurées:
N'i aveit s'ire non e dol.
Nuls n'esparniot à sun aiol,
N'à sun uncle, n'à sun parrein,
N'à pere, n'à frere germain;
f° 14 r°, c. 1. E si l' faiseient en apert
Tant que'l ne poet estre suffert.
Li major de eus e li plus sage

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 69, C.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 38, 39.

E cil de plus noble lignage,
Pur cel ovre, pur cel torment,
S'asemblerent comunalment;
Assez en unt entr'els parlé
E maint conseil pris e doné
Tant qu'il en sunt venu al rei.
Cele merveillie e cel deslei
Li unt mustré tuit comunal:
« Sire, funt-il, veiés cest mal
Qui en cest regne multeplie.
Riens nule el siecle n'i aleie,
Chose demeine ne comune
N'i est à nul suene une;
Nuls n'i a mais rien, senz mentir,
Qui son seit quite senz tolir.
Chascuns par force e par destreit
Prent là la chose ù il n'a dreit.
Cist regnes est si dolerus,
Si povres e si sufraitus
De la granz genz qui est nascue,
Dunt nuls ne s'en vait ne remue,
Que li pere e li fil entre eus
Sunt si haïnos e si feus
Que l'uns ne porte al altre fei;
Se n'en pernez altre conrei,
Cil qui sunt de greignur poeir
Toudrunt la vitaille e l'aveir
As autres, s'eus sunt contendues;
Od les trenchanz espées nues
Lur couperunt chefs, cors e braz.
Si angoissus est li baras,
Se esgart e conseil n'en est pris,
Morz e destruiz est li païz.

L'establissement communals
Qui per ert e dreiz e egaus,
De la lointaine antiquité,
Que nostre ancesor unt gardé
Çà en arriere desqu'à nos,
Avum degerpie à estros,
Ne la tenum pur ci pareist.
Si grant damage nos encreist
Que la danesche gent chaitive
f° 14 r°, c. 2. N'a dunt i seit ne de quei vive.
Tuz li poples i est turbez
E morz e à neient turnez :
E pur ceo, haut reis, te conseille
E oste ceste grant merveille,
Ajue à ton regne e sucur
Si cum r'unt fait ti anceisor
Par l'anciene establisance,
Si que en paiz e en quitance
I puissum vivre e tu regner
E le pople dreit governer.
Seit Danemarche delivrée
De ceste gent maleurée,
Malement né e concrié,
Enemi pesme e desleié :
Seit ensi la terre espurgée
Qu' icele gent qui i ert laissée,
Qui or i unt assez que plaindre,
I puissent en paiz vivre e maindre. »

LA RESPUNSE QUE FAIT LI REIS E L'OTRIANCE:
LA TERRE VOIDERUNT, CEO DIT, SENZ DEMURANCE[1].

A la mostrée e cest afaire
Que vos m'oez dire e retraire
Trovent le rei entalanté
De emplir en lur volenté,
Qui s'en plaigne ne qui s'en doille;
N'i a un sul qui tant le voille.
Al conseil d'els en volt ovrer
D'or en avant senz demurer;
Senz plus targier, senz cuntredire,
Tramet par trestut sun enpire
E comande qu'en parchemin
Seient li frere e li cusin
E li nevo mis en escrit
Isnelement, senz contredit;
Que ceus sur qui charra la sortz,
Ques qu'il seient, de nul esforz,
S'en istront fors senz revertir
Querre altre regne pur garir.
Ne li aura mestier parage,
Force, hautesce de lignage,
Qu'en eissil n'aut fors del païs,
Si en la sort est entrepris.
A cels fu l'oevre comandée
Qui bailli sunt par la contrée,
f° 14 v°, c. 1. Que, quant serrunt escrit li non,
De par tute la region
Al jur que li reis lur denume

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 69, D.) — *Roman de Rou*, I. 39.

L'en seit aportée la sume :
Adunc voldra la chose ateindre
Desquels aler, lesquels remaindre.

L'ESMAI E LE GRANT DESCONFORT QUE CHASCONS A DE LA SORT[1].

La fame d'icest mandement
E del reial comandement
Esmaie mont (*sic*), espoente
Ceus qui encore sunt en juvente.
Mult en sunt lur cors poürus,
Destreinz e pensis e dutos;
As plus vaillanz e as plus sages
Tremblent e muent lur corages;
Kar cert ne sunt del aventure,
Qui tant est gref e pesme e dure.
L'uns d'eus al autre le conseille :
« Qu'est ceo que li reis apareille,
Ne qu'a-il de nos enpensé,
Ne pur qu'a-il ceo comandé
Qu'issi seum tuit mis en bref? »
Eissi ert à tuz pesme e gref,
Qu'il ne saveient la sentence,
Ne pur quei cele ovre comence,
Ne quels esteit le quor le rei;
Mais mult erent en grant esfrei.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 69, D.) — *Rom. de Rou*, I, 39.

DEL PERE ROU FAIT CI SAVER
QUELS HOM GEO FU, DE QUEL POHER[1].

En icels jorz, en cel termine,
Si cum l'estoire me devine,
Esteit uns quons alques d'age,
Nobles, riches e pruz e sage,
Qui en icels regnes maneit
E granz parties en teneit,
Si très-riches e si garniz,
Si de tuz aveirs repleniz,
Si plenteis de tutes riens

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. 1: *De nobilitate et virtute patris Rollonis, et quomodo juvenes Daciæ, qui descripti erant jussu regis ut expellerentur, venerunt ad Rollonem et Gurim fratrem suum, ut ferrent illis auxilium contra regem.* (Ibid. 221, C.) — *Roman de Rou*, I, 41.

Voici l'histoire de Rollon comme elle est racontée dans la *Haralds Saga ens Harfagra*, chap. XXIV, lequel est intitulé: *Gaungu-Rolfr útlægrr giörr (Hrolfus Pedes in exilium actus)* :

« Rögnvalldr Mæra jarl var hinn mesti « ástvin Haralds konungs, oc konungr « virdi hann mikils. Rögnvalldr jarl átti « Hilldi, dóttur Rólfs Nefiu; synir þeirra « varo þeir Rolfr oc Þórir. Rögnvalldr jarl « átti oc frillo syni þria; het einn Halladr, « annar Einarr, hinn Þridi Hrollaugr; þeir « voru rosknir, þá er hinir skirborno brædur « þeirra voro börn. Rolfr var víkingr mikill: « hann var sva mikill madr vexti, at engi « hestr mátti bera hann, oc geck hann hvargi « sem hann fór : hann var kalladr Gaungo « Rolfr. Hann heriadi miöc í Austrvegu. Á « eino sumri, er hann kom or víking austan « í víkina, þá hió hann þar strandhögg. « Haralldr konungr var þá í víkinni; hann « vard miöc reidr, þá er hann spurdi þetta, « þvíat hann hafdi mikit bann álagt, at ræna « innanlandz. Konungr lýsti því á þingi, at « hann gerdi Rolf útlaga of allan Noreg. « Enn er þat spurdi Hilldr módir Rolfs, þá « fór hún á fund konungs, oc bad fridar « Rólfi; konungr var sva reidr, at henni tý « di ecki at bidia. Þá kvad Hilldr þetta :

« Hafnit Nefio nafna
« Nú rekit gand or landi
« Horscan hollda barma.
« Hví bellit því stillir?
« Illt er vid úlf at ýlfaz
« Yggs val-brikar slíkan
« Muna vid hilmis hiardir
« Hógr ef hann rennr til scógar.

« Gaungu-Rolfr fór sídan vestr um haf í

E si assazez de tuz biens
E si puissanz de chevaliers,
Garniz d'armes e de destriers
E d'autres mult riches maisnées,
Bones e bien apareillées,
C'um tels hom mais ne fu oïz.
f° 14 v°, c. 2. Ceo dit l'estoire e li escriz
Qu'il ne se deigna unc baissier
Ne vers nul rei sun col plaissier,
N'à riens cliner n'à sei suzmettre
Ne ses deus mains entre autres mettre
Pur nul servise otrier faire.
Cist ert si sur tuz hauz e maire
Que tutes les affinitez
Des granz terres que vos oez

« Sudreyar, oc þadan fór hann vestr í Val-
« land, oc heriaði þar, oc eignadiz þar jarls
« ríki mikit, oc bygdi þar miðc Nordmön-
« num, oc er þar síðan kallat Nordmandi.
« Sonr Gaungu-Rolfs var Viljamr, fadir Rí-
« kardar, fðdur annars Ríkardar, fðdur Rod-
« berts Laungu-Spada, fðdur Viliailms Bas-
« tardar Engla konungs; frá hönom ero
« síðan komnir Engla konungar allir. Af
« Rolfs ætt ero oc komnir jarlar í Nord-
« mandi. Ragnhilldr drotning hin Ríka
« lifði III vetur síðan er hun kom í Noreg.
« Enn eptir dauda hennar, fór Eiríkr sonr
« þeirra Haralds konungs til fósturs í
« Fiðrdo til Þóris hersis Hroalldssonar, oc
« fæddiz hann þar upp. »

Hrolfus Pedes in exilium actus.

« Erat Rognvaldus Möriarum jarlus Haralldo regi omnium amicorum maxime carus, cui rex impensum habuit honorem. Conjugem habuit Rognvalldus Hilldam, filiam Hrolfi, dicti *Nefja* (bene nasuti). Filii illorum erant Hrolfus et Thorerus. Etiam ex concubinis filios tres susceperat Rognvalldus jarlus, quorum uni nomen erat Hallado, secundo Einaro, tertio Hrollaugo; hi adultam attigerant ætatem, cum infantes erant ex legitimo thoro procreati eorum fratres. Erat Hrolfus pirata insignis et statura corporis adeo pregrandi, ut ei portando nullus par esset equus, quare cum pedes incedere cogeretur, ubicunque proficiscebatur, vocatus est *Hrolfus Pedes*. Piraticam in mari Orientali (Balthico) frequens exercuit. Quadam æstate cum a piratica expeditione redux, in Vikiam appellebat, rapta quæ ad lictus offendebat, pecora sibi suisque in alimentum mactabat. In Vikia tum commorabatur Haralldus rex, qui hujus rei nuntio vehementer commotus, utpote qui severo

E de Danemarche e d'Alaine,
Munz, puis e vaus e terre plaine,
Aveit par force e par poeir
Tute suzmise à sun voleir,
E plusurs des poples veisins
Eisi tuz faiz à sei aclins.
Nul leu des granz ne des petiz
N'ert sis comandemenz desdiz.

ICI SERRA LI DUCX FENIZ,
E CI VOS NUMERA SES FIZ [1].

D'icest duc savum certement
Qu'en tut le regne d'Orient
N'aveit nul home si vaillant,

sanxerat edicto, ne quis intra patriæ limites prædas ageret, publicis in comitiis Hrolfum tota Norvegia exulare jussit. Hoc audito mater Hrolfi Hillda, regem adiens, supplex Hrolfo pacem petiit. Cum tanta erat regis ira, ut irritæ ejus essent preces, (abiens) hæc cecinit Hillda :

« Exulare jubes Nefiæ cognominem,
Jam abigis, ut lupum, (eum) e terra,
Insignem insigni loco natum virum.
Quare illa violentia sævis, rex?
Non expedit, in lupum sævire,
Viro heroi, istius modi.
In regis greges futurus est sævus,
In sylvam si se proripuerit.

« Posthac occidentem versus Oceanum transgressus, in Hæbudas, indeque in Vallandiam Rolfus, late ibi prædas egit, potitusque ibi jarli imperio, istam a Nordmannis late habitari fecit provinciam, quæ postea *Nordmannia* est dicta. Rolfi Peditis filius erat Wilhelmus, hic vero pater Richardi, qui genuit Richardum Secundum, patrem Rolfi Langespade, cujus filius erat Wilhelmus Nothus, a quo ortum trahunt Angliæ reges universi. A quo in Norvegiam venit, tres annos vixit regina Ragnhillda. Ea mortua, illius et Haralldi regis filius Eirikus, in Fiordas, ad Thorerum Hersum Hroalldi filium, profectus ibique educatus est. »

Heimskringla edr Noregs Konunga Sögur af Snorra Sturlæyni. Édit. de Gerhard Shöning. t. I, Havniæ, typis Aug. Frid. Steinii, 1777, grand in-folio, p. 100, 101. — *Antiquitates Celto-Scandicæ; sive series rerum gestarum inter nationes Britannicarum insularum et gentes Septentrionales...* compilavit Jac. Johnstone. Havniæ, typis Aug. Frid. Steinii. 1786, in-4°, p. 5-7. — *Hist. des expéd. marit. des Norm.* II, 316-319.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, A.)

Si fort, si riche, si puissant;
Sur tuz ert crienz e renumez
E sur tuz li plus honurez.
En sa viellesce, de jorz pleins,
Quatre-vinz anz passez al meins,
Feni; mais ceo di bien de veir
Qu'il ne morut mie senz eir;
Dous fiz out genz de sa muillier,
Qui mult furent bon chevalier.
Cist le firent ensevelir
Mult hautement e par leisir;
Richement fu mult enterrez
Quant assez fu plaint e plorez.
Cist furent d'armes mult vaillanz
E de bataille mult sachanz,
De cors mut granz e mult pleniers:
Sous ciel n'out meillurs chevaliers;
E si n'esteient mie laiz,
Qui genz e beaus mult e ben faiz,
De grantz corages, od grant oevre,
Eisi cum avant se descoevre.
D'icez out non li ainznez Rous [1],
Qui unc ne fu malveis ne fous,
Qui sage e proz e genz meschins;
E li altres out non Guirins [2],
Mult empernanz, mult corajos.
Mult par s'amerent ambedous
E mult par furent d'un acord.
Cels qui nomer out fait la sort

f° 15 r°, c. 1.

[1] « Raoul ou Rollo, homme cruel et enne-
« mi du nom Chrestien, fils d'vn tres riche et
« puissant Cheualier qu'on appelloit Guyon,
« ou comme d'autres disent, Tancred. »
(*Hist. univ.* de J. de Charron, p. 345, B.)

[2] *Gurim.* Dud. S. Quint. et Will. Gemmet. — *Garin.* Wace. — *Guion.* Chron. de Normandie.

A aler en eisillement
Par le reial comandement,
Si cum j'ai dit e retrait,
Orent aperçu lu plait,
Irié, pensif e deshaitié
Eisi cume d'estre eissillié,
S'en asemblerent des plusurs,
Si'n vindrent dreit à cez seignors
Qu'il saveient de grant poeir,
Pur force e pur aïe aveir.

CUMENT CIL DES DANEIS QUI ESTEIENT ESCRIZ REQUERENT CI AS DOUS FRERES SUCURS E MERCIZ [1].

Prou vindrent li eissillié
Mult poürus, mult esmaé,
Tuit lor mains jointes, à genoilz,
Preianz od merciables voiz
Lor unt lur parole mustrée
Qui bonement fu escutée :
« Seignors, funt-il, riches seignurs,
A vos venum querre sucors
E force é conseil e aïe,
E si avium vostre garantie
Ferme e vostre defension,
A vos eisi nos süzmetron
Que tuit serom vostre hume lige :
Cors e aveir tut e servise
Vos serra mais abandoné.
Escrit sumes tuit e numé

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, A.) — *Roman de Rou*, I, 39. — *Hist des expéd. mar. des Norm.* I, 210.

A faire extermination
Si qu'en exil nos en anium.
Li reis le volt e le comande
Que nostre genz od sort s'espande
Si que gerpum terres e feus
E que loinz queriom altres leus;
Eisi nos volt faire esloignier
Que mais seit rien del repairier,
Ne n'i claimom part n'eritage
Ne ne veiom nostre lignage :
Pur ceo sumes à vos fui,
f° 15 r°, c. 2. Pur ceo vos requerum merci,
De defendement suffraitus
E de refuje besoignus.
Fors vos n'i a mais ù fuir
Ne qui nos puisse garantir.
A l'eissir fors sumes venu
Si de vos ne sumes maintenu. »

SI CUM ROUS E GUIRINS SUNT A CES PRAMETANZ QUE PAR TUT LUR SERONT SUCCURABLE E AIDANZ [1].

Rous e Guerins mult bonement
Dunent à cez confortement :
« Ne vos esmaiez, funt-il, de rien;
Kar une chose sachiez bien :
Jà par home n'istrez de Dace;
E se li reis vos en manace,
Ne vos chaillé riens, nos en seit :
Jà par esforz qui en lui seit
Ne vos toudra plein pé d'onur

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, B.) — *Roman de Rou*, I, 39, 40.

Nè ne s'en istra li menur :
Vos alez tendrez quitement.
R'alez-vos-en segurement ;
Kar en tuz leus vos aideron,
En tuz leus vos maintendron. »
Quant ceo oent, mult se funt lé,
Plorent de joie e de pitié,
Les pez baisent à ambedous ;
Baut e haitié e tuit joius,
De sucors cerz, seurs e fizs
Sunt repairié en lur païs.

LI PERE ROUS FU MORZ, MÈS QUANT LE SOUT LI REIS, AL PARLEMENT MANDA MAINTENANT LES DANEIS[1].

Eisi cum s'espant renumée,
Fu tost seu par la contrée
Que li dux ert morz e feniz.
Quant cerz en fu li reis e fiz,
Joie out, unques si grant n'out mais,
Que unc à lui n'out son regne paiz ;
Mult li esteit crueus e feus,
Meinz mals li a faiz e mainz dous
E maint ennui e cel sovent,
E pur ceo en na remembrement,
Pur ceo le guerre donereit
As suens volentiers, s'il poeit.
Tuz ses princes, tuz ses barons,
f° 15 v°, c. 1. Manda li reis à sei par nons.
Quant de partut les out justez :
« Seignors, fait-il, vos ne savez

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, B.) — *Rom. de Rou*, I, 42.

Del pere Rou, del orgoillus,
Qui unc ne fu jur bien de nos
Ne unc ne nos fist si mal non,
Qu'il est morz, bien le savon.
Or n'i a plus del endurer:
Jeo voil dedenz la terre entrer
E saisir citez e chastels
E les maneirs qui sunt mult beaus
E les tresors fiers e nomez
Qu'il i aveit si granz jostez.
Les faiz del pere voil venger,
Qu'onc ne m'ama ne ne m'out cher:
Les fiz destruirai cruelment,
Tut les amerrai à neient;
Pur lui les voldrai si afflire
Que del regne serrunt li pire,
Li meins vaillant, li meins preisé
E li très plus apovreié.
Eisi serrai resaziez,
E si ert mis cors apaiez
Des laiz, des hontes, des torfaiz
Que li peres nos a tant faiz.
Sur la preiere e sur la fei
Que jo vos puis faire ne ne dei,
Vos pri e requer dulcement
Que senz altre purloignement
Vos aparilliet del venir
E de cest afaire acomplir
Son vos poeirs e son voz sens;
E jo vos devis terme e tens
Que tut seiez aparilliez. »
Eisi le li unt ottreié,
Od congié s'en sunt revertiz.

Fiz e freres, nevos e fiz,
Li plus jofne, li corajus,
Cil de bataille desirus,
Funt faire escuz, lances, espées,
Haches danesches acerées
Forbir e faire e haumes d'acier
E glaives trenchanz à lancer,
Clavains, broines forsz e massices,
f° 15 v°, c. 2. Beles, reluisanz e treslices.
Mult en sunt en grant aparail.
De cors en istra sanc vermeil
Plus de cent muis en petit d'ore,
A ceo n'a mais pas grant demore.

CI SET ROUS E GUIRINS TUT LE PENSER LE REI,
PUR TEL MANDENT LUR GENT, SI'N SUNT EN GRANT ESFREI[1].

Ceste fame, ceste merveille
Qui si estrange s'apareille
Dès que chascun se fait devin,
Vint desqu'à Rou e à Guirin;
Merveillanz furent del oïr
E en grant creme de soffrir
E d'endurer si fiere ovraigne
Cume vers eus surt e s'engraine;
Partot tramettent lur messages;
Tuz les meillors e les plus sages
De lur homes unt fait venir
Pur cele afaire descovrir,
E les jofnes de buen aage,
Cels ù aveit plus vasselage,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, C.) — *Rom. de Rou*, I, 42, 43.

E les adurez de bataille
Qui de lur cors ne feront faille,
Les velz preisez tut ensement
A duner bon enseignement;
E les nomez e les sortiz
Qui à essil erent baniz
R'ont fait venir e juster tuz;
E Rous li beaus, li genz, li pruz,
Dès le grainnor de ci qu'al mendre
Les a tuz fait à sei entendre,
Benigne, humle, suppleant,
De sun buen faire desirant,
(C'ert la riens ù plus entendeient,)
Si se leva, que tuit le veient;
Od diz e od duz parlement
E od benigne araisnement
Lor comence à tuz à retraire
Son grant besoin e sun afaire:
« Seignors, ci estes noz feeilz,
Pur ceo vos dunés-noz conseilz.
Nus ne dutum vers vos neient,
Que bien savum certainement
f° 16 r°, c. 1. Qu'od verrai quor, de fin amor,
Desire chascuns nostre honor:
Vers vos n'i a nul ceilement.
Li reis a semuns sa gent
Pur nos envaïr é requerre,
Pur tote saisir ceste terre;
Toudra-nos-en la seignorie;
Ne s'en ceile, ne s'en taist mie,
Ne nus en laissereit pas fuir;
Ainz nos i manace tuz honir,
E dit jà n'i abiterum,

Ne nos, n'eir mais que nos aiom.
Si cume tute genz devine,
Mult a vers nous cruel haïne:
Pur ceo vos mostrum, beal segnor;
Proz estes e de grant valur,
Hardi, vassal, e aduré,
En tut vostre meillur aé;
Suz ciel n'a meillors chevalers,
Plus sachanz d'armes ne plus fiers:
Fiz de buens peres, des vaillanz,
Si seiez à eus resemblanz!
Ceo que vos estes fort home e saive
Vos muet tut d'aive e de tresaive.
Seient vostre corage entier.
Ne vos laissez yeintre (*sic*) ne plaisser,
Ne ne seit en vos desconforz;
Ne seit li reis quels ert sa sort.
A desdeig vos seit e à gros
Que unques fussent sa gent si os
Que ceo li oserent loer;
Il ne sunt mie à comperer
N'à estre en treis cuntre un de nos;
E si jeo en ai conseil de vos,
Ainz qu'en noz terres seit entré
Li serron si encontre alé
Qu'en la sue nus truvera:
Jà mar plus loinz nos i querra.
Desquant çà nos cuide envaïr,
Alum la sue si saisir
Qu'al delivrer sache de veir
Quels est sa force e sun poeir,
Si qu'ele ne li seit ottrié
Qu'en la nostre mette le pié.

Ne siet gaires que il purchace
Ne que il quiert ne que il chace;
Aukes li ert sauvage e grief
f° 16 r°, c. 2. A traire ceo qu'il quide à chief.
Or n'i a plus, aturnez-vos,
Seez del ovre corius;
Prenge quanque li ert mestier
Chascun à sei apareiller.
Tuit nostre aveir i 'rent commun;
Dès or en avant serrom tuit un. »

CI COMENCE LA GUERRE PESME, GRANT E PLENIERE QU'ENTRE ROU E GUIRIN COMENCERENT PREMIERE [1].

Grant joie unt mult cil demenée
Qui la parole fu mustrée;
N'estut preier n'amonester.
Cels qui armes porent porter,
Joiosement, non à enviz,
Unt tost d'armes lur cors garniz;
E li dui frere les ordenent
E establissent e asenent;
Puis chevauchent cum gens hardie
En la terre que ert plus garnie
E que le rei ert plus demeine;
Ainz le terme d'une quinzeine
En orent il tant d'aveir trait
E fait si dolerus forfait
Qu'od feu arstrent e eissillierent
Si tut c'onques rien n'i laisserent.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, D.) — *Rom. de Rou*, I, 43. — *Hist. des Expéd. marit. des Norm.* I, 210.

ICI EST LA BATAILLE QUE LI REIS A JUSTÉE VERS ROU E VERS SA GENT, FIERE E DESMESURÉE[1].

Quant li reis vit l'oevre e l'utrage,
Sachiez que mult li fu salvage
Que cil pur nule estutie
Eussent sa terre envaïe;
Plein d'angoisse, de dolur e d'ire
R'a ajusté tut sun empire
Par non de bataille baniz,
Lur cors d'armes prez e garniz.
Rou e ses genz, le pruz Guirins,
Vunt querre od les branz acerins.
Cil rechevalchent encontre eus,
Qui mult lur sunt cruels e fels.
Al asemblée des dous genz
I sorst grant noise e granz contenz.
Ne furent mie li pejor
Cil qui assemblerent l'estur,
Qui de trestuz les plus hardiz;
Od les trenchanz espiez furbiz
Se depercerent les escuz;
f° 16 v°, c. 1. Versez se sunt e abatuz.
Contre les lances esmulues
Sunt les forz broines derumpues,
Si que li costez lur seignent
E que morsz des chevals s'enpeignent.
La bataille fu comencée
Si angoisuse e si irée
Que nul home n'oït unc parler

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, D.) — *Rom. de Rou*, I, 43, 44.

De issi cruel ne de sa per,
Primes josterent lur conrei:
Tuit desevre chascun par sei,
Mais après vindrent tuit à un,
Puis fu le chaple si commun
Que riens n'en seust pas eslire
Qui'n fust le meldre e qui le pire.
Li champ erent covert d'escuz,
De sanc, de morz e de abatuz.
Assez quist Rou le rei le jur
Par la bataille e par l'estur,
De rien n'aveit tel desier
Cum d'ofrir li suen bran d'acer
E de faire li conuissant
Saveir cum il esteit trenchanz.
Merveilles fait de sei Gerin,
Od le suen cler brant acerin:
N'en ateint home qu'il ne fende,
Que mort à terre ne l'estende.
Bien sunt ses armes coneues;
Le jur a les presses rompues
En tresze leus par estoveir.
E Rou fait le rei asaveir
Qu' aveit eu trop fol penser
Eisi d'els dous deseriter,
Or li mustre que poi le prise,
Si a le jur sa gent requise
Que des meillors que il aveit
Remandront mil el champ tut freit.
D'ambes parz est l'oevre dotuse
E d'ambes parz perilluse;
Kar d'ambes parz a tel damage
Que li meillur e li plus sage

En sunt en crieme e en esfrei;
Mais tant perdie la gent le rei
E tant par i furent gregié
Qu'à force sunt del champ chacié,
f° 16 v°, c. 2. Mais ne fu pas leger à faire;
E qui le veirs en set retraire,
Desconfit furent e vencu
E enchaucié e parsegu;
E sachiez bien, tuit li meillur
I perneient d'els poi retur.
Tant par out Rou grant esforz
Qu'en la chace out mil homes morz;
La nuit les en fist turner.
Ne vos saureit nul hom cunter
L'eschec de la desconfiture,
Kar trop fu grant à desmesure.
Rous e Guirins, eus e lur gent,
Pristrent el champ herbergement
Tut par orgoil e par fierté,
Si jurent la nuit desarmé;
Mais plus de treis cenz chevalier
S'i alerent eschelguaitier.
Al melz qu'il sorent e al plus bel
Les i servirent mil dancel;
Eisi unt la nuit trespassée
Tresque fu granz la matinée
Qu'il unt les lur enseveliz
E enterrez e enfuiz;
Mais cil qui sunt devers le rei
N'en unt ne dreiture ne lei;
Unc ne fu un sul remuez
N'enseveliz ne enterrez.
A ses citez se fu retrez;

Grant fu sis dols e si dehez.
Li Rou ont le champ cerchié,
N'i unt cheval n'aveir laissié,
N'arme, ne robe, ne despoille;
Mais jeo n'en sai qui tant en coille.
Vont s'en od joie e od victorie,
Tut plein de richesce e de glorie.

CI ERT ERT (*sic*) LA FAUSSE PAIZ DE LA GRANT TRAÏSUN QUE LI REIS FIST OD ROU PAR GRANT SEDUCTION[1].

Eisi dura ceste ataïne
Une grant espacê e un termine
Entre les freres e le rei;
Mainte bataille e maint turnei
Tindrent ensemble plusors feiz.
Suvent erent à mort destreiz
f° 17 r°, c. 1. Cil od armes li plus preisié.
Li regne erent tuit eissillié
E tuit robé e tuit maumis.
N'iert pas li reis si esforcis
Qu'as freres peust granment nuire:
Tuz jurz en esteit suen le pire.
Vit e conut que trop perdreit
S'eissi l'afaire mainteneit:
Trop l'ont toleit cil de là
Puis que la guerre cumença;
Sun regne e sa terre a perdue,
S'il autrement ne s'en ajue:

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, D.)—Willel. Gemmet. lib. II, cap. II: *Quomodo Rollone rebellante contra regem per quinquennium, rex ab eo pacem expetit dolose.* (Ibid. pag. 222, B.) — *Roman de Rou*, I, 44.

Tant a vers els le quor felun
N'i revirera traïson;
Sus cel ne chaut qu'il en face
Ne qu'en parout ne qui s'en tace,
Mais cil fussent mort e destruit.
Or oiez cum il les suduit
E cointement il se supleie :
Messages prent, si's lur enveie,
Qui ces paroles retrairont
Qu'il lur mande qu'il li dirront.

ICES SUNT LES PAROLES E CEO EST LE MESSAGE QUE LI REIS MANDE A ROUS E ENDIT E ENCHARGE[1].

« Rous, cest ovre, cest grant deslei,
Purquei est entre mei e tei
Que nus entravum nos aquerre?
Ne purqu'a l'un vers l'autre guerre?
Que deit que entre nos a haïne
Si amor non entierre e fine,
Veisinitez, fine aliance?
Que deit qu'en nos a descordance?
Veisin sumes e parenz près.
Voilles que ceo remaigne mès :
Ne nos seum plus damagant,
Ne haïnos ne malvoillant;
Voilles que ait paiz e quitée
D'or en avant en cest regné,
E jo revoldrai ensement
Que li toens ait tel quitement
Que home des miens rien n'i forface.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, D.)

Eisi chascons de nos s'estace,
Que ceo que m'est dreiz e honur
E que tindrent mi anceisur
E dunt mis pere fu tenant
f° 17 r°, c. 2. Sul cel aie, plus ne demand.
Ceo me lise en paiz guverner,
Tut le plus gerp e lais ester.
Ceo retienges tut senz partie
Que tis peres en sa vie,
Ne troveras d'or en avant
Jà plus t'en seit de rien nuisant.
Vif e regne paisiblement,
Ceo ottrei e voil, tei e ta gent.
Paiz e concorde ait entre nos
Si que amez mei, jo amerai vos. »

CI REQUERT ROUS CONSEIL DE SUN DESTRUIEMENT E OTTRIE LA PAIS PAR LE GRÉ DE SA GENT[1].

Cil qui cest message porterent
Le distrent Rou e reconterent
Mult bel e mut avenaument.
E il, quant ot le mandement,
Si'n a pris conseil od Girin
E od tute sa gent enfin
E od les escriz en eissil,
Dunt i aveit meint de trei mil;
La paiz lur mustre e lur despont
Dunt li reis le prie e semunt,
E lur fait conoissant l'afaire
Que n'i puet estre s'onur maire.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 70, D.)

Tuit le volent e tuit le loent.
Allas! cum laidement s'encloent
Dedenz si pesme traïsun!
Le jur d'icele asembleisun,
D'icele paiz qu'il unt requise
Unt le terme pris senz devise,
Nomé ù il assemblerunt
E à quel jur il i serrunt.

ICI EST LA PAIZ FAITE, QUE POI OUT DE DURÉE;
E CUM LI REIS DECHEF R'A SA GRANT GENT MANDÉE[1].

Al certain jor determiné
Sunt d'ambesdous parz asemblé,
Li haut home de cele lei
Furent au plait devers le rei,
E devers Rou li suen meillur.
N'i out requeste fait le jur
Volonters ne fust graantée.
D'ambesdous parz unt afiée
La paiz dès ore mais à tenir
f° 17 v°, c. 1. Senz forfaire, senz resortir;
Si l'unt jurée e deresnée,
N'iert mais enfraite ne bruisée.
Chers avers se sunt presentez,
E riches duns entredonez.
Od amor est l'ovre fenie
E od grant joie departie.
Rou à Fasge[2] senz (*sic*) genz enmeine,
Riche cité, sue demeine;

[1] Dud. S. Quint. lib. II, (Du Chesne, 70, D; 71.)—*Rom. de Rou*, I, 44.

[2] Ce nom n'est donné que par Benoît et par l'auteur de la Chronique de Normandie.

Là dune aveirs à ses maisnées
Qu'om a pur la paiz enveiées
En lur contrées plusurs parz.
Sur cel n'en est mais li regarz
Ne le damage que il crienge,
Qu'il plus devers le rei li vienge;
[1] Mais ore oiez que il li brace,
Qu'il engigne, qu'il li purchace
Sa mort e sa destruccion.
Vers lui a si le quor felon,
Plein de venim, plein d'amertor
Cum orrible vil traïtur,
Semunt son ost, mande sa genz,
Puis lur descovre sut (*sic*) talent.
Senz genz à pié e senz commune
Chevalchent la nuit à la lune.
Dès qu'il furent de Fasge près
Qu'il en virent turs e paleis,
(Apris out bien que Rous i fust,)
Un poi ainceis que jorz parust,
Ordeine li reis e devise
Coment la cité serra prise.

CI SERRA JA LI REIS ENVERS ROU TRAÏTUR,
QU'IL LI TOLDRA SUN FRERE E SA TERRE E S'ONUR[2].

Cinc cenz chevaliers nomez
A li reis partiz e sevrez,

[1] Will. Gemmet. lib. II, cap. III : *Quomodo rex aggressus est noctu civitates Rollonis, et de morte Gurim fratris ejus, et de adventu Rollonis in Scanzam insulam cum sex navibus.* (Du Chesne, 222, D.)

[2] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 71, A.) — *Roman de Rou*, I, 44-46.

Puis lor mustre l'enbuschement
U il se mettrunt quoiement,
Ne à quel ore il s'en istront
Ne coment il se contendront :
« Jà endreit, fait-il, mais jor veie,
Ferai tute acoillir la preie;
E, pur plus grant le cri lever,
Tuz les vilages alumer.
Rous e Guirins od lur esforz
f° 17 v°, c. 2 Se meslerunt sempres as noz
A qui ainz ainz tut senz devise :
De la cité n'iert garde prise;
Fors s'en istrunt, vos entrez enz,
Si ne seez coartz ne lenz,
Qui hardiz e proz e vassaus.
Si bien garnissez les portaus,
Neient lur seit d'entrer ariere.
Quant jeo i conuistrai ma baniere,
Maintenant ert sur eus li huz;
Si quid que jà des abatuz
N'en serra uns par eus levez.
Ainz qu'il nos seient eschapez,
Nos i aurunt leissé tel guage
Qu'à fol se tendra li plus sage.
Riens ne desir, riens plus ne voil
Mais que destruire lur orguil. »

Cil chevalchent estreitement
Qui s'en vont en l'embuschement;
Enz uns auneiz s'en sunt entré,
Près des portes de la cité.
Li reis, si tost cum l'aube abrande,
Comande à sa gent qu'ele s'espande

Par mi la terre pur rober
E pur les viles alumer.
Ceo fu tost fait; mainte maison
Livrent à feu e à charbun.
La gent e le païs s'esfreie;
Quant virent acoillir lur preie,
Huchent, braient, crient tels criz,
De la cité sunt cler oïz.
Cil qui munterent el dongun
Virent les feus, virent l'arsun,
Veient les armes resplendir
E veient la preie acoillir;
A Rou le vont nuncier e dire.
S'il out anguisse e dol e ire
Ceo ne n'estot jà demander.
Tost comande ses genz armer;
E il meismes, senz delai,
Saut tut armez el cheval bai.
Un graisle sonent pur apel,
De la porte ovrent le flael,
Ist s'en hasté et à desrei,
f° 18 r°, c. 1. N'i establist gent ne conrei,
Si est espris de grant irur
Que tart li est qu'il seit as lur,
Quide que jà ne s'en parte ainz
Desqu'en seit petit lur guainz.
Ist s'en Guirin, l'eiaume lacié;
Cil à cheval e cil à pié
Le suivent tuit, lur armes prises.
Que vos en fereie autres devises?
Lance levée, l'escu pris,
Vait Rous ferir ses enemis:
Qui il ateinst voida la sele,

Mort chaï sor l'erbe novele.
Unc chevalier nul n'encontra
Tant cum la lance li dura
Qu'al cors n'entrast sis gunfanons
Ne qu'il remasist ès arçuns.
L'ire li fu el chief munté
Des feus qu'l (*sic*) vit par sa contrée,
Pur tel a trait le brant d'acier;
Fait-il: « Jeo vos voil chalengier
Que vos ne mengez avant la preie,
Kar jeo la tient encor pur meie;
Ainz serrez del semundre las
Qu'ele past ui pur vos le pas.
Vil claim traïtor vostre rei:
Cume Judas me ment sa fei;
Mais od vergoinne e od pesance
L'en enjoindrai la penaance. »
Dunc muet, si lur est coru sure;
Uit en abat en petit d'ure,
Qui jamais n'en releverunt
Ne en cheval ne munterunt.
L'espée el poin s'enbat entre els,
Iriez e aflammez e feus.
Puis qu'estur fu primes justez
Ne fu chevaliers plus dotez.
¶ Que vos redirai de Guirin?
Qui od le cler brant acerin
Lur trenche chefs e cors e braz,
Suvent les abat morz tuz plaz.
Là ù lur genz fu avenue
N'i out unc pois redne tenue,
Ferent de lances e des espées
E des granz haches acerées,

f° 18 r°, c. 2.

Espessement lancent e traient,
Mult en occient e mult en plaient.
La preie n'ala gaires loïnz;
Voler la lur firent des poinz.

La gent qui s'en fu enbuschée,
Quant sorent la cité voidée,
Estreit, serré, senz plus atendre,
L'alerent tost saisir e prendre.
Ne sai que plus vos i devis :
Parmi les portes se sunt mis,
Saisie l'unt. Bien quid que Rous
Se tendra jusqu'à poi pur fous.
Desus le plus maistre dunjon
Drescent le reial gonfanun.
Li reis pur ceus plus esloignier
De gré se laissout enchaucier;
Mais quant il conut sa baniere
E vit l'arsun e la fumiere
De la cité qui fu esprise,
N'i out unc puis altre devise.
Virent mattre comunalment
Contre Rou e contre sa gent,
Saillent agait de plusors leus.
Dès or ert perillus li jeus :
Rou de totes parz avironent;
Li plus coart i esperunent,
E il ne s'esbahist de rien,
Vassalment se contient e bien;
Od le brant d'acer se defend
Dunt il les damage sovent.
Ha! cum le fait li genz meschins,
Sis beau freres, li pruz Guirins!

Tel chevalier qui vit unc mais
Ne qui d'armes soffrist tel fais?
Cum le fait bien tute lur gent!
Del esmai n'i eust neient,
S'il ne veissent la cité
(Dunt traï sunt e maumené)
Prise, saisiė e esbrasée.
N'i out puis autre demorée;
Veit Rous plainement est traïz,
E s'est li reis de lui saisiz;
Faire li fera male fin.
f° 18 v°, c. 1. Ses genz e sun frere Gurin
Part del estur al mielz qu'il poet;
Tel fais à suffrir li estuet,
Ne truis lisant c'unc chevaler
Peust passer tel encombrer
Suz cel senz estre mort u pris:
Si très-asprement l'unt requis
Que de sa gent mult li occient.
Sur lui s'enpressent e ralient,
Ne se puet mie de els partir;
Pur tel i estuet mult morir
De sa gent, c'est bien la vertez.
Guirin s'est trop abandonez:
A un trestor que il lur fist
Plus de tresze lur en occist;
E cil qui li furent au dos
L'unt si entre els pris e enclos
Qu'il ne pout puis aveir aïe
De Rou ne de sa compaignie.
Cent plaies li unt fait mortals:
Sempres fu morz li bons vassals.

LA FIN DE LA BATAILLE CUM ROUS S'EN EST PARTIZ, CUM LI REIS A SA TERRE E SES CHASTEAUS SAISIZ[1].

A la rescosse de Guirin
I out de chevaliers traïn,
Qu'à cent e plus, ço vus puis jurer,
En i fist Rous les chiés voler;
Il renafrent, si lui enplaient,
Dunt la sue gent mult s'esmaient:
Li sancs del cors e de la chiere
Li chet à fais sur la puldrere.
Veit Rous qu'il ne l' purra suffrir
Ne qu'il ne puet mais revertir
A sa cité; perdue l'a,
Ne plus ne la recoverra;
Veit sun frere qu'il a perdu,
Dunt si li est mesavenu;
Veit ses genz morir devant sei
E ceus creistre devers le rei,
E sent le sanc qu'il rent e pert,
A ses homes s'est descovert:
« Ici n'a, fait-il, autre rien;
Jeo vei e sai e conois bien
f° 18 v°, c. 2. Que ne l' porrunt plus endurer.
Dès or nos en covient aler;
Partez-vos de ci saivement,
Si queron aillors gariment;
Kar la cité nos est toleite.
Eisi l'enprent qui mal espleite:
Trop la guerpimes folement;

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 71, A.) — *Rom. de Rou*, I, 46.

Mais poi me vaut s'or m'en repent. »
Treis feiz a un graisle soné;
Od tant s'en est del champ torné;
Sa gent en conduit d'avant sei.
Ne sunt si hardi les le rei
Que il se augent mettre d'avant;
Mais mult les vunt près ensiwant,
Sovent lor funt les fers séntir.
Tant vos puis dire senz mentir
Que Rou i reçut fier damage;
Mais, cume proz e come sage,
S'en eschapa à la parfin;
Se sul n'eust perdu Guirin
Poi li chausist de trestut l'al.
Par mi la chere contreval
Li file l'eve des dous oilz.
A unes haies d'uns granz bruiz
Se sunt li reial retenu,
Qu'il n'unt avant parsegu;
E Rous s'en vait, qui grant dol meine :
Dès or mais comence sa peine.

SI CUM ROUS GERT SA TERRE E EN CANZE S'EN VAIT, E LE DOL QUE LA GENT DE DANEMARCHE EN FAIT[1].

Li reis de la bataille torne,
La terre Rou prent tute à orne;
N'i remaint chastel ne cité,
Burc, ne vile, ne fermeté,
Qu'à sei n'ait ainz trestot susmis
Que il s'en isse del païs;

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 71, A et B.) — *Rom. de Rou*, I, 46.

Ses gardiens laisse par les turs
E ès chasteaus qu'il set meillurs,
Si a fait les citez garnir;
Riens ne les li puet mais tolir.
Rous veit d'Alaine n'a confort,
De Danemarche, ne de Nort;
Trop a perdu à tenir sei
f° 19 r°, c. 1. En la terre contre le rei;
De traïsun se crient e dute,
Pur tel li lait la terre tute.
Od sul sis nefs de ses maisnées,
Granz e riches e bien chargées,
Sigla en l'isle de Canzie,
Ceo retrait l'estorie e la vie :
Iloques prist arestement;
Mais ceo ne fu pas longement[1].
Eisi fu Rous desitez (*sic*);
Sachiez, mult fu plainz e plorez.
Trestote Dace en fist regret;
E bien devine e bien pramat (*sic*)
Q'unc mais ne reçut tel damage.
Le meillor hume e le plus sage
E le plus eslit chevalier
Qui unc i ceinsist brant d'acer,
Haut dux e honurez e proz,
Cil qui les altres valeit tuz,
A si perdu : c'est grant dolor;
Tuz li regnes en ert pejor.
Plorent e meinent en granz dols,
Plusurs en runpent lor cheveus

[1] En Escoce passa o sis nés solement;
C'est une isle de mer; ilau fu lungement.
Rom. de Rou, I, 16.

Qu'en sunt marriz e coruciez
Dunt eisi esteit eissilliez.

SI CUM ROU EST EN CANZ PLEIN D'IRE E DE DESHET, U VEIT L'AVISIUN QUI SES FEZ LI RETRAIT[1].

En Canze est Rous, si cum jo dis,
Mult deshaitez e mult pensis,
Mult doleros, mult à mal eise,
Ne puet muer ne li desplaise
Ceo que si l'unt deserité
E de sa terre forz jeté;
Mult i pense, mult i entent,
En quel sen ne com faitement
En porreit jà prendre retur
Del reneié, del traïtur
Qui eissi s'est vers lui menez;
Sovent en est en mainz pensez.
Trop a grant quor; kar pur morir
Ne l' purra pas eisi soffrir.
Cil de la terre, li escrit
Dunt çà arriere vos ai dit,
Qui del rei n'unt terme, n'espace,
Si del aler non fors de Dace,
f° 19 r°, c. 2. Chacié en eissil, senz delai,
S'en sunt à Rou dreit venu cai,
Qui merveilles les a joïz
E joiosement recoilliz.
Mult en i vint de proz, de bieaus,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 71, C.) — Willel. Gemmet. lib. II, cap. IV: *De admonitione facta in somnis Rolloni, ut Angliam peteret, et de victoria ejus de Anglis.* (Ibid. p. 223, B.) — *Rom. de Rou*, I, 46, 47.

Bachelers, jofnes juvenceals;
De tutes parz genz li veneit
Vaillanz qui bien armée esteit.
Od la grant dolor de ses plaies,
Dunt l'om li fist assez de laies,
E od la lasse, od la grant ire
Qu'out de sun frere tut à tire
Dunt ne se puet reconforter,
Kar riens ne pout plus autre amer,
Se fu une nuit endormiz;
E, si cum retrait li escriz,
Dit li a une voiz devine:
« Rou, lieve sus; garde, ne fine
Desque tu seies en la mer.
Tut dreit as Angleis fai sigler,
Là prendras port en Anglesie,
E si ne t'esmaier tu mie,
Qu'iloc orras certainement
En quel païs, ù ne coment,
Tu iras liez joios à maindre.
Ne l' te porra tolir ne fraindre
Nule genz vive qui seit née.
Tels i sera ta destinée
Qu'od fine paiz i regneras
Trestuz les jorz que tu vivras,
Hauz e riches e honurez
E pleins de grantz beneurtez. »

SI CUM ROUS AL EREMITE RETRAIT SA VISION,
E CUM CIL L'EN DIT BEL L'ENTREPRETATIUN [1].

Rous s'esveilla, mult s'esmerveille
Que la vision li conseille;
Tuz les moz recorde e les diz
Qu'il a en son dormant oïz,
Merveille sei que segnefie;
A un moine de sainte vie,
Crestien ermite salvage,
Religios, saint home e sage,
L'ala retraire en sa chapele
E prie li qu'il li despele.

Li ermites baissa son vis,
f° 19 v°, c. 1. Une grant piece fu pensis;
Joie a de ceo que il i sent:
« Amis, fait-il, or i entent:
Tute l'entrepretation
En poez oïr senz suspeçon.

« Sachez, ceo dit la voiz devine,
Qu'el curs del tens e del termine
Qui est, qui vient e qui sera
E qui guaires ne demurra,
Seras crestiens purs, verrais,
E grant regne tendras en pais.
Enoinz seras d'oile e de cresme
E si receveras saint baptesme,
Crestien seras apelez,

Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 71, C.) — *Rom. de Rou*, I, 47.

E (*sic*) sainz funz regenerez;
De la non fei e del errance
U tu auras més dès t'enfance,
Des pecchez orribles e mals
Qu'el siecle fis criminaus
Serras mundés e tut asous;
E si saches certement, Rous,
Qu'as Angleis curras dreitement
Od dreit oré e od bon vent.
C'est mult bien dreit que te desponge;
Oiez que volt dire le sunge :
Par les Engleis ù port deiz prendre,
Que mult te quiderunt defendre,
Si dit la voiz e signefie
Qu'en l'angelial[1] compaignie
Seras en la fin aquilliz
Là ù est joie e deliz;
Glorie, perhennitez durable,
Sainte, duce, fine e estable,
Si auras od eus durablement
E senz fin perpetualment. »

[1] Du travail de cest siecle as Engleis parvendras :
C'est as Angles des ciex, ù o Dex regneras.
Rom. de Rou, I, 47.

A ce vers M. Auguste le Prevost ajoute la note suivante : « Ce jeu de mots se « trouve... non-seulement dans Guillaume « de Jumiéges, mais encore dans Dudon de « Saint-Quentin, qui l'a le premier employé « à l'interprétation du songe de Rollon; « toutefois son origine est beaucoup plus « ancienne, et remonte jusqu'au pape saint « Grégoire le Grand, si l'on en croit le vé- « nérable Bède : *Rursus ergo interrogavit « (beatus Gregorius papa) quod esset vocabu- « lam gentis illius. Responsum est quod Angli « vocarentur. Bene, inquit; nam et angelicam « habent faciem et tales angelorum in cœlis de- « cet esse cohæredes.* » (*Hist. eccl. gentis Angl.* lib. II, cap. 1.)

CI SE MIST ROUS EN MER E PRIST AS ANGLEIS PORT,
QUI PAR FIERES BATAILLES LI REQUISTRENT A MORT[1].

Rous se merveille estrangement
De ço qu'il ot e qu'il aprent,
Ne set que quider ne que creire;
Mais dès ore volt haster sun eire.
Congé a pris auques joios
Del saint home religios,
Ses nefs fait tost apareillier;
f° 19 v°, c. 2. Vivre, vitaille i fait charger
E armes bones, esmolues,
Cleres e trenchanz e agues;
Od gent hardie e corajuse,
Fiere e estrange e bataillose,
I est entrez vers l'anuitant.
Oré orent à lur talant:
Li venz venta devers la terre
Qui les nefs tost del port deserre;
Les veiles drecent contremunt,
Dunc laissent curre, si s'en vunt;
Vers Anglesie siglent dreit,
Pleines veiles, à grant espleit;
A sauveté i unt port pris,
N'orent corage qu'el païs
Feissent ennui ne damage.
Iloec quide Rous prendre estage
E vivre en paiz senz rien forcier
Ne senz la contrée eissilier:

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 71, D.) — *Roman de Rou*, I, 47, 48.

Ester i quidout longement;
Mais li Angleis comunalment
Sunt asemblé de la contrée :
Tost furent granz genz asemblée;
N'i out vilain ne païsánt
Ne home nul arme portant
Qui n'en auge Rou asaillir;
Ne li volent pas consentir
Qu'en la terre dous jorz remaigne :
Mult heent lui e sa compaigne.

Quant lur genz orent fait armer
E par batailles deviser,
Si lur laissent curre à eslès,
D'eus destruire fils (*sic*) e engrès.
Quant Rous veit cels qui esperonent,
Qui de combatre les semunent,
Senz demore, tost e isnel,
A fait soner un meienel
Dunt les dous chés furent d'or fin.
Cil qui n'entendent le latin
Sevent que signe est d'armes prendre
E d'envaïr e de defendre.
Einsi cum il ert aüsez
E de bataille acustumez,
Segurs, senz dute e senz esfrei,
Lur a comencié le turnei;
f° 20 r°, c. 1. Mais qui le veir vos en deslice,
N'i out unc joste à plaideice
Ne chevalier pris par le frain;
Kar li corteis e li vilain
I sunt al chaple comunal.
Là chaïrent mil cors vassal

Freit e nafré e palé e pers
E qui mult sunt de la mort près.

Rous vait armez par la bataille,
Qui poi prise la vilenaille;
Altresi les detrenche e tue
Cum fait la fauz l'erbe menue,
Ne's redute ne ne's revire,
Od le cler brant en fait martire;
E li soen novel essillé
S'i sunt estrangement aidié :
Ne dutent lance ne espée,
Quarrel, ne saette empenée,
Qu'il ne s'enbatent ès Angleis
Là ù les troevent plus espès;
Od les granz haches esmolues
Lur unt mil testes abatue,
E il se redefendent fort,
De la gent Rou unt assez mort.
De tutes parz am pluet lur genz :
Pur ceo dura mult lur contenz.
Ceo qu'en lur terre se defendent
E que pur lur païs contendent,
Ce's fait estuz e si hardiz
Que ne's esmaie braiz ne criz
Ne mort, des lur occision,
Desconfiture ne prison :
Por ceo suffri Rou tel estur
Qu'assez fu meinte feiz le jur
Qu'il volsist estre ès nefs veilez
E loinz de la terre esloigniez;
Mais n'esteit pas leger l'entrer,
Trop i peussent meschater.

Quant la folie est esmeue,
S'or n'est devers eus maintenue,
Il i perdrunt, ne poet remaindre,
Tant dunt tuz jorz se purrent pleindre;
Mais Rous quant veit les turbes granz
Surdre e venir des païsanz,
Un core sone, ses genz restraint:
f° 20 r°, c. 2. « Seignors, fait-il, qui ci se faint
Ne desire si la mort non.
Vez, cist nos sunt pesme e felon,
Estrangement nos unt requis;
Mais mult i a jà d'eus occis:
Ne tenent conrei ne bataille;
Pur ceo vos di pur veir, senz faille,
Qu'il ne nus poent contrester.
Se or vos volez esvertuer,
Alom lur sure ireement,
E si ne's espargniez neient.
Ci est nostre premiers essais:
Pur ceo n'i surde nul esmais.
Ne les laissom plus esforcier,
Alum lur sure as branz d'acier. »
Dunc lur relaissent chevals curre.
En poi de tens e en poi d'ure
I fu des morz l'erbe coverte.
Sur les Angleis turna la perte:
Rumpuz les unt e departiz,
Chaciez del cham e desconfiz.
En la fuie out grant chapleison,
E si mortel occision
Que, si ne fust pur l'avesprant
E pur l'oscur del anuitant,
Ne quid jà n'eschapast uns piez

Qui ateinz i fust ne bailliez.
Remise est la desconfiture,
Kar jà esteit la nuit oscure;
Ariere sunt en champ torné,
U se plaigneient mil nafré.
Od granz failles e od brandons
I vunt cerchant lur compaignons:
As nefs enporterent les vifs,
Mais el champ laissent les occis.
Mult par sunt travilliez e las,
Purquant ne se desarment pas:
Le païs dotent e la gent
Dunt mult i a espessement;
Par tut unt les feus alumez,
E de ceo issi granz la clartez.
Lur mangers funt des nefs venir;
Tut belement e par leisir
Manga qui aise en pout aveir;
N'en orent pas graument cel seir.
f° 20 v°, c. 1. N'i out chemises despoillées,
Fors les ventailles deslacées,
De ci qu'en l'aube del cler jor
Que li plus fort e li meillur
Del païs furent rajusté.
Estrange poeple unt asemblé;
Par tut fu mandez lur esforz
U iert si dutose la sorz
Que jà ne vos ert mais recontée
Nule plus mortal asemblée.

LA SECUNDE BATAILLE QUI MULT FU PESME E MALE, DUNT QUATRE MILE ANGLEIS REMISTRENT EL CHAMPPALE[1].

Li prince d'eus e li meillur,
Qui plus orent sen e valur,
Ordenent lur genz e garnissent
E en conreiz les departissent.
Plus de vint batailles sevrerent,
Ceo distrent puis cil qui's esmerent.
Senz nul autre oevre de destin
Vont Rou requerre bien matin.
S'or ne se defent u esduit,
Il i purra perdre, ceo quit;
Mais del fuir n'a-il corage,
Ainz, come pruz e come sage,
A bel sa gent aparillées,
Doctrinées e enseignées.
Quant atorné sunt à lur guise,
Bien semblent gent del ovre aprise:
Sur les chevaus, les escuz pris,
Vont encontrer lur enemis.
Al premerain encontreiz
I out si fait desbruiseiz
De lances trenchanz e fraisnines,
Par mi escuz e par peitrines,
Qu'en poi d'ure de morz toz freitz

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 71, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. v. (*Ibid.* 223, C.) — Wace ne fait pas mention de cette seconde bataille. Il est peut-être curieux de mentionner ici que dans le comté d'Oxford, au-dessous d'Einsham, il y a une enceinte de pierres druidiques appelées *Rolle-rich stones* que la tradition assure avoir été autrefois des hommes. Voyez *Camden's Britannia*, édit. d'Edmund Gibson, Lond. 1695, in-folio, col. 254-268 et 269.

Refu si coverz li erbei
Que sus les morz erent li vif
Al fier content e al estrif,
Qu'od gaveloz e od dardeiaus
S'entrepercent les bueaus;
Puis r'est venuz li maintenanz
Sus les heaumes od les clers branz
Dunt il se funt les chefs voler.
Là oïst l'om braire e crier;
Tute la terre est esmue:
f° 20 v°, c. 2. Chascun i corne e crie e hue.
Rou e li suen sunt mult gregié
E laidement estuteié
E angoissusement requis;
Mais trop sunt del mestier apris,
Si n'est mie chose legiere
De eus faire entrer ès nefs ariere.

E Rous, li pruz e li osez,
Qui el destrier sist tut armez
Cume de buen osberc tresliz,
Serré e deulgé e massiz,
E de haume riche de grant pris,
Eisi cum j'en l'estorie truis,
D'or e de pierres principaus,
L'egle al desus e li nasaus
E li cercles de ovre mirable,
Preciose e resplendissable,
L'espée ceinte de Saissoine,
Eisi en vint à la besoigne;
L'escu lur a mis en chantel.
N'i a broine si fort clavel
Qui vers sa lance ait garantise

Mais que le pan d'une chemise.
Les cors lur perce e les corailles,
Sovent remue les batailles;
Si très-durement s'esvertue
Od la trenchante espée nue,
Que ne's trove si entassez
Tos ne se seit entre eus colez;
Puis lur trenche chefs, mains e braz,
Que rais e gutes e esclaz
Lur espant si des cors e raie
Sur la fresche erbe qui balaie
Que n'i a cil si orguillus
Qui mult n'en seit vers lui dotus;
Veie lui funt, voillent u nun,
Kar il resemble le leun
Qui est entre bestes menues.
Les batailles a si vencues
Que, si cum j'en l'estorie lis,
Milliers d'umes i out occis.

LA FIN DE LA BATAILLE QUE ROUS VEINT PAR ESFORZ, L'ESCHEC E LE GAAIN E L'ENTERRER DES MORZ[1].

Qe l' purreit soffrir n'endurer?
A tuz a fait les dos virer
Od le grant esforz de sa gent,
f° 21 r°, c. 1. Qui mult le funt hardiement.
Sachez, mis les unt à la veie;
E Rous li preux les en conveie
Eisi très-dolerusement

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 71, D; 72, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. IV. (*Ibid.* 223, C.)

Que riens n'os puet dire coment.
Les plus haus princes del païs
A en la chace od sa main pris;
Le jur ad trait de sanc un mui.
Par dreite lasse e par ennui,
Haitié e venqueors e bauz,
S'en retornerent del enchauz
Tut dreit al champ de la bataille.
N'i out heaume ne ventaille
Maintenant ne fust deslacée,
Kar bien sevent cele feiée
N'i serront d'eus plus asailliz;
Mult volenters, non à enviz,
Emportent del champ lur nafrez;
Faissiez, liez e regardez
Furent sempres senz demorance:
Ceus ne mistrent en obliance;
Mult par funt volentiers securs
A cels qui soefrent les dolurs,
Qui des fieres plaies se plaignent.
En forz liens les pris estreignent,
Si's enmeinent ès nefs tut dreit,
Là les funt garder à destreit;
E li sain d'eus passent la nuit,
Qu'assez orent char e pain quit
E beivre assez, som lur usage.
Senz vent, senz pluie e senz orage
Passent la nuit tresqu'al demain,
Que li plus fort e li plus sain
Donerent as morz sepulture,
Si cum el ert leis e dreiture.

Quant i r'orent tut amassé

Le grant guaain desmesuré,
Si fu à toz pers e communs:
Sa dreit (*sic*) part i out chascuns.
Après la bataille fenie,
Eisi cum vos l'avez oïe,
N'i furent unc par mal requise (*sic*)
Puis par la gent de cel païs,
Tant i out d'eus occis e morz
Qu'il n'en orent unc puis esforz.
Pur lur nafrez plus aaisier,
f° 21 r°, c. 2. Dunt mult lur esteit grant mestier,
Pur la lasse, pur la grant peine,
Qu'il orent soffert la semaine,
Desiroent mult li plusur
Le grant repos e le sejur.

CI NE SET ROUS QUE FACE, SI S'EN RETURT U NON;
CI OT E CI REVEIT UNE GRANT VISION[1].

Si aucuns a riens que li plaise,
Rous est à ire e à mesaise,
Plein de pensé e plein de cure,
Pesme vie trait e endure;
En treis manieres est dotis,
Destreiz, angoissus e pensis:
Saveir s'en Dace turt u nun
Sur le rei traïtur felun
Qui si l'aveit desherité
E de la terre fors jeté,

[1] Dud. S. Quint. lib. II (Du Chesne, 72, B.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. v: *De somnio ejus et de expositione ipsius somnii a quodam christiano facta.* (Ibid. 223, D.) — *Rom. de Rou*, I, 48, 49.

U saveir mun s'il aut en France
Senz plus targer, senz demorance,
U saveir mun si cele Anglée
Que de morz a ensanglantée
Gastera plus ne destruira,
U si à son oés la retendra.
En ceste grant turbation,
(Ne set lequel il face u nun,)
Fu nuit e jur trestut à tire
Tant que les genz d'icel empire
Se livrerent tut à bandon
Lui e en sa subjection
Fei à porter e à tenir,
Par tut à suire e obeir.
Si tut lur ert salvage e greus,
De lui receveient lur feus,
Tant que une nuit, en cel pensé
Que jeo vos ai dit e conté,
Se fu culchez e endormiz
Mult deshaitiez e mult afliz,
Avis li ert visablement
Mervillos segnefiement;
Kar mult esteit, ceo li ert vis,
Hauz e riches, d'estrange pris,
Si très-nobles, si très-puissanz
Que sei en estait merveillanz.
De glorius contenement
Esteit veuz à tute gent;
En un des plus hauz puis de France,
f° 21 v°, c. 1. Dunt nuls n'i esteit de s'igance,
Esteit en si très-grant hautur
Qu'à cel erent bas tut entur
Li autre e tuz li avirons

E trestote la regions.
D'amunt, d'en sum, de laguece,
Qu'il teneit mut à grant richece,
Surdeit une fontaine grant,
Cler, soeve e buen olant,
Eisi très-duce, eisi très-bele,
Dunt preciose ert la gravele.
De liepre deveneit tuz pleins,
E chere e braz e cors e meins;
Od teches laides e hisduses
E à veeir espoentuses,
Toz leidiz e toz merguilliez
E toz les membres empeiriez.
Eisi desfaiz, nuz, à grant paine
S'en entrout dedenz la fontaine;
Si tost cum il s'i ert plungez,
Lavez e frotez e baigniez,
Si tost ert sains e si mondez,
Si gariz e ci respassez
Qu'en son cors plus tot à dreiture
Ne pareit tache ne laidure;
Freis, nos e biaus senz renlaidir
S'en iseit fors pur se vestir.

AUTRE MERVEILLE E AUTRE VISION QUE ROUS SUNJOT AINZ QU'IL SE REVEILLAST[1].

Autre merveille regardout
Tandis cum en cel pui s'estout;
Kar en la basse d'environ,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 72, B.) — Will. Gemmet. (*Ibid.* 223, D; 224, A.) — *Rom. de Rou*, I, 49.

Ceo li esteit en avision,
Veeit mil manieres d'oiseaus,
Granz e petiz e laiz e beaus,
De mil manieres colorez
E de cent mile desguisez.
Mult par est paisibles lur estres,
Trestutes les eles senestres
Avaient ruges, c'ert merveilles (*sic*)
Que si faite chose a pareille.
De eus i esteit tels la plentez
Que li païs e li regnez
En ert eisi en loinz coverz
Que oilz abaissiez ne overz
N'en poeit surveeir le quart.
f° 21 v°, c. 2. Dunt veneient de mainte part
Li un à pié, l'autre volant,
Benigne e entre-consentant
Par mi la fontaine nooent,
Puroigneient s'i e baignoent,
Li un avant, li autre après.
Nus n'i esteit fel ne engrès :
Liu donoent li premerain
A ceus qui veneient derain.
Ausi cum oisel sunt joios
Encontre le dulz tens pluios,
Esteient cist joios e lié
Quant à longes s'erent baigné.
S'en eus aveit plusors formances,
Varietez e dessemblances,
Dulçors i ert e pais si fine
Que nuls n'i demustrout haïne :
Nuls n'ert vers l'autre felon,
N'entre els n'ert noise ne tençon.

Mult ert pris amiablement
Lur mangiers e lur paissement.
Comunaument, grantz e petiz,
A faire e pareiller lur niz
Enportoent les ramelez
Par mi le pui en lor bechez;
A ceo erent mult ententifs,
Desiranz e volentrifs :
Ceo li ert vis qu'al soen plaisir
Vousissent del tut obeir
E si suzmettre e si aveir
Que de els feist tut sun voleir,
Senz desdire, senz refuser,
Senz nule chose contrester.
Maneis, quant Rous fu resperiz,
Par set feiées u par dis
Recorde cele vision;
Mais la signification
Ne conoist pas, ne n' aparceit.
Or li est mult tart que jor seit.

SI CUM ROUS RETRAIT SES VISIONS E CUM IL PRIE QUE QUI RIEN I SAVERA. QU'IL LI ESPEAUGE[1].

Rous est très par matin levez,
Puis a tuz ses barons mandez,
Tuz ses princes, tuz les majors
E de ses genz tuz les meillors,
E ses prisuns qu'il aveit pris,
f° 22 r°, c. 1. Puis les a tuz à raison mis :

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 72, C.) — Will. Gemmet. (*Ibid.* 224, A.) — *Rom. de Rou*, I, 49.

« Seignors, anuit en mum (*sic*) dormant
Si que vers l'aube aparissant
Sonjai e vi tot visablement
Un mult grant signefiement:
Chose dunt j'ai mult grant merveille;
Kar n'oïstes mais sa pareille.
Ne sai veeir que eu destine,
N'en qu'eu comence ne afine,
Ne puis saveir que eu pramet;
E pur ceo sur vos tuz le met.
Qui rien i purra aparceivre,
Senz mei fauser et senz deceivre,
Si que veraiement me dient (*sic*)
Que espeaut e que eu signefie,
Mult li durrai, s'il veolt, del mien,
E tuz jorz ert mais de mei bien, »
Le songe en ordre lur retrait
Eisi que un tot sul mot n'i lait,
E prie les qu'or i entendent
Tant que certain e ferm le rendent.

SI CUM LI SAINZ ERMITES RETRAIT E ESPEAUT A ROU QU'AVENIR LI EST[1].

Ici se firent tuit taisant,
Riche e povre, petit e grant;
Nuls ne s'en fait sachant ne mestre,
Ne nuls ne seit que ce deit estre,
Tant c'un prison pris de novel,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 72, C.) — Will. Gemmet. (*Ibid.* 224, A.) — *Rom. de Rou*, I, 49, 50.

Qui n'ert emfès ne jovencel,
Qui bien de age vielz, chanuz
Od uns chevols longs e creuz,
Od une barbe flocelée
Plus blanche que neifs sur gelée,
Od un blanc vis, freis, colorez,
De crestiens estrait e nez;
En lui aveit clerc merveillus,
Leiaus hoem e religius;
Od fei de veraie creance
Aveit suffert tel penance
Que tut le munde aveit despit;
Si estait (*sic*) sages e parfit
E espirez e pleins de fei
En saintisme devin segrei
Que plusors choses purveeit
Sovent tut ceo qu'en aveneit.
Cist vit les autres si taisanz
f° 22 r°, c. 2. Que nuls n'i esteit responanz,
De sun seant se lieve en piez,
Vers Rou s'est auques aprosmez.
Home verai resambla bien,
Escientels sur tute rien
E qui senz dute à creire face.
Oianz trestuz ceus de la place
Li dist : « D'une rien te garnis,
E si en seies seurs e fis,
Que mult par fus nez en buen ore.
Dès or poez oïr senz demore
Del sunge la signefiance
E trestute la demostrance.
Eisi cum jeo la te dirai
Tut en ordre, jà n'i faudrai,

Eisi t'est tot à avenir,
A ceo ne puez unques faillir.

« Le munt de France ù tu esteies
E ù si riche te veeies
Te di, si ne l' mescreire mie,
Que sainte iglise segnefie.
La fontaine que pareiseit
Qui si très-ducement oleit,
Ceo est, ço te resai bien dire,
Icel saintisme baptisteire
Qui i est faiz e celebrez,
Par qu'est le mund regenerez.
Par le liepre, par la laidur,
Dunt ta char ert en tenebrur,
Obscure e perse e mal olanz,
C'est que seras reconuissanz
De la non fei ù tu estais (*sic*);
E des deslaiz que tu i fais,
Des laiz pecchez, des criminaus
Dunt mult ies cupables e faus,
Auras verai repentement,
E si buen reconuissement
Qu'en la fontaine el saint baptesme
Saintefié de oile e de cresme
Serras baignez e eslavez,
Si nesz e si regenerez
Qu'en tei n'aura tasche laissée
Dunt mais t'alme seit empeirée;
Mundé seras e mundes faiz
De tes pecchez e de tes faiz.

f° 22 v°, c. 1. « Par les oiseals que tu veis

Qui si covreient le païs,
Dunt de la tierce part menor
N'erent ti oil choisisseor,
Qui si esteient desguisez,
Peinz e purtraiz e colorez,
Signefie, ceo te espeluns,
Genz de diverses regions.
Par les heles ruges senestres,
De ceo resui devins e mestres,
Enseigne e dit qu'escuz auront
Qu'ès braz senestres porterunt.
Cist te serront ami enter
E cist r'auront mant grant mester,
Icist seront si toens demeines
Qu'il ne crendrunt travailz ne peines,
Mort, ne prisun, ne encombrier
Pur tun non creistre e esaucer.
La multitudine e la plentez,
Qu'il ne peussent estre esmez,
Signefie la fiere gent
Qu'auras en ton comandement,
Dunt nuls ne saura esme faire.
Certeinement te puis retraire
Par les oiseals qui avoloent,
Qu'en la fontaine se baignoent
E qui en paiz se consenteient,
Que orguil ne mal ne se faiseient,
Qui pasturoent à bandon,
E manjoent senz contençon,
Signefie poples e genz
En quels n'a fei n'entendemenz
Ne en laidure ne en peché,
Lait e entent e merguillié

Suz la sentence miserine
Dunt diables tient la saisine
Qu'il a par le forfait Evain
Dunt il deceit le pople humain.
Icist auront particion
De la regeneration
Que en sainte iglise covient
E à saint baptesme apartient;
E que li oisel pasturoent
E ceo que dulcement manjoent
Mustre que del saint sacrement
Par quei l'om vent à salvement,
f° 22 v°, c. 2. C'est le veir cors de Jesu-Crist
Qu'en la Virgine forma e prist,
Veirs Deus, veirs hoem, fiz del Autisme,
Ceo est e serra icist meisme
Qu'il receverunt comunalment
Od cors de boen entendement;
De cel serrunt resaziez,
Asous e acomuniez;
Par cele aura entre els dulçor,
Charitez, paiz e fin amor.

« Ceo que li oisel s'anioent
E les rameaus que il portoent,
Entent e veies senz dotance
Que là ès parties de France
Se r'anigeront veirement;
E si oies con faitement
Les citez gastes e fundues
E les iglises abatues
Restorerunt tot de novel
E fermerunt maint boen chastel;

Les murs e les palais antifs
Redrescerunt par les païs;
Eisi cum li oisel faiseient,
Qui bonement se suzmeteient
A ton comandement tut faire
Senz desvoleir e senz retraire;
Ausi vendrunt de divers regnes
E de mainz leus homes e femmes
Qui à ton haut seignorement
E à tot ton comandement
Se suzmettront de bons corages,
Dunt tu auras liges homages,
Seurtances e feeutez
E qui'n tendront lor eritez.
Itant veis, e tant t'espel.
Mult sui joius e mult m'est bel
Que Deus sera par tei servis,
Dunt sui seurs, certains e fiz,
E sa sainte lei essaucée.
N'i orras plus ceste fiée;
Mais gard qu'aies en remenbrance
Qu'eisi t'avendra sen dotance [1]. »

[1] « On les retrouve même (ces songes) « dans Guillaume de Jumiéges de l'édition « de du Chesne ; mais on ne peut douter « que cette édition ne soit interpolée en cet « endroit; car ce même historien, dans son « épître dédicatoire au roi d'Angleterre, « telle qu'elle est imprimée d'après un « manuscrit de Saint-Victor, dans le on- « zième volume du Recueil des Historiens de « France (p. 621, 622), assure positivement « qu'à la vérité il a tiré de Dudon de Saint- « Quentin les principaux faits qu'il raconte; « mais qu'il a rejeté les prétendus songes « attribués à Rollon avant qu'il fût chré- « tien, comme étant évidemment fabuleux.

« Ainsi il rejetait également un autre « songe de Rollon rapporté par Dudon et « adopté par notre poëte. On le trouve en- « core dans l'édition de Guillaume de Ju- « miéges, donnée par du Chesne. Cet autre « songe de Rou fut postérieur à son arrivée « en Angleterre, où il avait passé sur-le- « champ. » (M. de Brequigny, *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale et des autres bibliothèques*, tom. V, p. 34-35.

LA JOIE QUE ROUS A DE ISSI CUM IL LI EST A AVENIR[1].

Rous entent de s'avision
Tote l'entrepretation,
f° 23 r°, c. 1. Le mostrement, l'apareissance
E tute la signefiance;
Merveilles par s'en fait haitez,
Dès or est mult joius e liez.
Le sainte home a mult enoré
E riches dons li ad doné.
Tuz les prisuns que il aveit
E qu'il en sa prison teneit
A tuz assous, quitez les a,
E, sachiez bien, mult lor dona
Tant dunt chascuns se fist tuz lez:
Eisi's en a tuz enveiez.

SI CUM ALESTANS LI REIS D'ENGLETERRE REÇUT ROU E SA COMPAIGNIE, E LUR ALIANCE[2].

En icel tens dunt ci vos cunt,
Si cum l'estorie me despont,
Aveit en Engleterre un rei
Qui mult par ert vaillant de sei,
Crestiens, sainz e honurez,
Qui Alestans[3] ert apelez,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 72, D.) — Will. Gemmet. (*Ibid.* 224, B.) — *Rom. de Rou*, I, 51.

[2] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 72, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VI: *De Alstemo rege Anglorum christianissimo, cum quo iniit Rollo fœdus indissolubilis amicitiæ.* (Ibid. 224, C.) — *Rom. de Rou*, I, 51. — *Hist. des expédit. marit. des Norm.* I, 214-216.

[3] « Ce nom est encore une erreur: ce « n'est point Athelstan, mais Alfred le Grand,

Verais, entiers, benigne e pius,
Dulz, charitables e gentils,
Juz, avocaz de sainte eglise,
Defendere, garde e justise;
E del empire e des Engleis
Tint les regnes cume bons reis,
E affrena solunc dreiture
Cum enseign (*sic*) sainte Escriture;
Bien tin (*sic*) son pople e guverna,
Mult par crienst Deu e mult l'ama.
A celui a Rou enveiez
Buens messages e enseigniez,
Apris de sa volenté dire;
E cil errerent tant à tire
Que unc ne finerent tresqu'à lui.
Ne sai quanz furent, trei u dui,
Mais od voiz duze e od parole
Benigne, supleant e mole,
E od bas vulz e od enclins
Traistrent lur brefs e lor latins,
Puis unt comencé lur message
Cum afaitié e cume sage :

f° 23 r°, c. 2. « Sire, funt-il, li très-poissanz
E de trestuz li plus vaillanz,
Rous nostre cher prince avoé,
Le meillor home qui seit né,
Te salue par nos mil feiz,
E servises granz e feeilz

« qui régnait à cette époque en Angleterre. « Athelstan ne monta sur le trône qu'en « 925. Au reste, dans cette méprise, Wace « n'a fait que suivre ses deux guides ordinaires, Dudon et Guillaume de Jumiéges. « Dans tout ce récit, les faits ne méritent « guère plus de confiance que les noms. » (Aug. le Prevost.)

Od amor dulce, entere e fine
U n'ait destane ne haïne,
Qui paiz e tels supleiemenz
Que par tut seit faiz tes talenz!
Sire, il nos a tramis à tei;
E, s'il te plaist, oies à quei :
Uns decevanz, uns faus, uns reis,
Cil qui est sire des Daneis,
Nos a mult malement bailliz,
Si engigniez e si traïz
Od aventure dolerose,
Qui trop nos par fu encombruse,
Que del regne nos a sevrez
E mortelment deseritez,
E fors chaciez en traïson
Pur (*sic*) sa laide seduction.
Por mort fuir e eschiver
Nos estium mis en la mer
Od dol, od ire e od contraire,
Kar mult savium poi que faire.
Dunc nos surst Eurus li venz
Od neifs, od pluies, od tormenz,
Si noisables, si angoissus,
Si orribles, si perillus
Que la mer devint si enflée,
Si obscure e si reversée,
Si undeianz, si tenebrose,
Si braianz e si haïnose,
Mustrout tuz nos voleit sorbir,
E tuit i quidiom morir;
E, desespeir de prendre port
E fis e certain de la mort,
Nos debuta çà près de vos,

Afliz e mal aventuros.
Eissi eschapez de dolur,
Qu'om ne vos puet conter greinor,
Nos quidiom r'apareillier
E en Danemarche repairier,
Iriez, felons, mautalantis
De destruire noz enemis
f° 23 v°, c. 1. E de venger la grant tristor
U mis nos ant e nuit e jor.
Là erent noz ententions :
Dunc vint l'iver od ses glaçons,
Od ses neifs e od ses gelées,
Qui les terres out si crostées,
Arbres, plaissiez, erbes sechées,
E les eves issi glacées
Ne nos vout plus consentir l'onde,
Li flume ne la mer parfunde,
Que en eus eussum rentrement,
Repaire e trespassement.
Ne nos faiseit autre manace
Si de tempers non e de glace.
Autre fumes enserré,
Pris, retenu e estupé
Cum qui nos eust clos de mur;
Mais malement fumes seur :
De mort eriom eschapé
Pur r'estre mielz à mort livré;
Pur ceo nos fu morz espairnable
Qu'estre nos peust plus noisable.
Si en la mer fumes tormentez,
Plus fumes à la terre assez;
Kar de la gent de la contrée
U la nostre fu arivée

Fumes si felonessement
E si très-orguillosement
Requis à mort e envaïz
E de tutes parz asaillis
Qu'à peine en quidames estoertre;
Mais le plus bel en fu le nostre;
Kar nostre prince se i aida
Si que bien savent ceus de là
Qu'el siecle n'a tel chevalier;
Kar el mortal estor plener
Prist od ses mains les princes d'eus
Vers nos iriez, cruels e feus.
Mult i fumes d'armes gregié,
Si n'i unt-il rien gaaignié;
Mal lor en prist, sor deis estat,
Si nostre sire nos laisast,
Que essilié fust lur contrée,
E arse e destruite e robée;
Mais Rous ne volt li bels, li proz;
Ainz quita puis ses prisuns tuz
f° 23 v°, c. 2. E lur dona del suen adès.
Tels chevaliers ne naistra mais.

« Ducement te requert e mande,
Dès que le fort iver s'espande,
Qu'en ceste terre nos aquilles;
Se tant te place e se tant voilles,
Que marché aium dreitement;
Kar bien sachez certainement,
Jà en ton regne ne forferom :
Quor ne corage n'en avom.
Sire, ceo ne quider tu mie
Que jà forfait ne roberie

I ait par nos ne par les noz ;
Ainceis achateron de voz
En fine paiz, à dreit marché,
De ci que esté seit repairié ; »
Qu'od l'aure dulce, el tens novel,
Quant reverdiront li ramel
E la mer ert paisible e quoie,
Tendron vers France nostre voie.
Sire, issi le crei, eisi l'entent
Cum jeo l' t'ai dit veraiement
Senz deceveir e senz fausser
E senz paroles trestorner. »

LA REQUESTE DE ROU SI CUM LI REIS L'OTREIE, CUM IL EST DESIROS QU'IL LE JOÏSSE E VEIE[1].

Reis Alestan entent le plait
E la requeste qu'om li fait,
Le vis dreça joius e liez,
Ne respondi pas cum iriez :
« Seignors, fait-il, c'est bien seu
E esprové e coneu
Que del munde, qui si est lez,
Sunt eu Daneis les plus osez.
De Danemarche ist gent vaillante,
Hardie trop e conquerante,
D'armes sachanz quanqu'en poet estre,
E de batailles sur tuz mestre ;
Bien sai qu'il sunt bon chevalier,
A loer funt e à preisier.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 73, B.) — Will. Gemmet. (*Ibid.* 224, D; 225, A.) — *Rom. de Rou*, I, 51.

Mult est vostre sire bien nez
E mult est granz sis parentez,
Mult est gentilz, de noble estrace.
Bien est seu del rei de Dace
Sa traïson, sa felonie,
Cum il li a sa fei mentie
f° 24 r°, c. 1. Ne cum il l'a deserité.
Trestote vostre aversité,
Voz damages, vostre labor,
Nos unt jà recunté plusur.
Leiaus e pruz e dreiturers,
E od armes teus chevaliers
Est, ceo set l'om, vostre seignor
Qu'en tut le munde n'a meillor;
Mais icest ovre e cest mestier
D'armes porte (*sic*) e d'eus baillier
Laissiez ester à ceste feiz:
N'est li besoinz ne li destreiz
Pur qu'en seiez or plus en peine.
Là ù ma terre est plus demeine
Seez em paiz e od amor;
Ne vos ert faite deshonor.
Par tot le regne qui m'apent
Purrez vendre seurement
E à leiau pris achater;
Mult i aurez bon sojurner.
Si paiz tenez senz ennui faire,
Jà rien ne vos i fera contraire.

« Vostre seignor me preierez
E de meie part li dirrez
Que sur fei e sur seurtance,
Senz crieme nule e senz dotance,

Deint çà venir de ci qu'à nos;
Kar certes mult sui desiros
De lui joïr, de lui veeir;
Que une chose puet bien saveir :
Mult par le voldrai enorer,
Servir de quor e conforter
De ses laides aversitez.
Eisi le me resaluez.
Que joie ait-il à son plaisir
Itant cum jà mei en desir! »

CUM CIL JOIUS E LIÉ, DE PAIZ ASEGURÉ,
UNT A ROU LOR MESSAGE RETRAIT E RECONTÉ[1].

Li message prennent congié,
A lur seignor sunt repairié;
Contez li unt, retraiz e diz
Tuz les respuns qu'il unt oïz,
La chere que lur fist li reis
E cum il est duls e corteis;
Dient li cum il l'asegure
Tant cum sun regne tient e dure:
f° 24 r°, c. 2. « A lui venget senz demorance
Seurement sor sa fiance;
Cist chevalier vos i merrunt,
Par eus vos em prie e semunt.
Jà jur ne vos vendra contraire
Qu'ostier le puisse ne desfaire.
De vos veer est desiros :
Pur ceo vos prie mut par nos

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 73, C.) — Will. Gemmet. lib. II. (*Ibid* 225, A.)

Que vos place vers lui aler
Senz atendre, senz demorer.
Haitement pernez e confort,
Que ci prendra bien vostre sort. »

SI CUM ROUS VAIT AL REI, LA JOIE QU'IL LI FAIT, E LES BIENS QU'IL LI DIT E ENSEIGNE E RETRAIT[1].

Joius fu Rous del mandement;
De ses compaignons a pris cent,
Gent aturnez sun lor usage.
Od le conduit de lur message
Chevalcherent dreit vers le rei,
Qui contre eus vint od gent conrei.
Ne fu point Rous vers lui dotus;
Ainz toz segurs e fianços
Ala vers lui, bien le pot faire;
Kar nuls ne vos saureit retraire
La grant joie que fait li a :
Mult le joï, mult le beisa,
Mult sunt andui entrebracé,
Mult se fait reis Alestans lié
De Rou, de son avenement.
A une part loinz de lur gent,
U nuls ne's ot ne mus ne's veit,
Se sunt-il dui sul à sul trait.

Fait sei li reis : « Rous, bels amis,
Eisi estes en cest païs
Chaciez, fuitis e essilliez :
Ceo est granz dols e grant pechez;

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 73, C.) — Will. Gemmet. (*Ibid.* 225, A.)

Kar, si cum l'om dit e retrait,
N'est mie pur vostre mesfait.
Hauz est vostre lignages toz,
E s'estes mult vassaus e proz,
Gentis de quor, francs e leiaus,
Larges par tut e comunaus,
De bones murs, de bel jovent
E de noble contenement.
Granz honors, amis, vos atent,
Grant chose e grant seignorement;
f° 24 v°, c. 1. E pur ceo ne vos chaut esmaier
Ne teus overaignes comencier
Vils, malvaises, ne traitresses,
Decevables ne felonesses,
Par quei vostre non abaissast
Ne riens en vos ne se fiast.
Qui n'est creez ne veir ne dit,
Tuit l'en dotent grant e petit,
Ne nuls très-faus ne mençongier
Ne poet graument soure avancier.
Or n'i a plus; mais ceo vos quer
Qu'en tut le mund n'ait chevaler
En qui plus vos fiez de mei;
Kar tut leialment vos ottrei
Que nuls plus n'iert à vos joïr
N'à vos aider ne maintenir
N'à vos socurre près ne loing
Quant mestier vos ert e besoing.
Jà, ceo sachez, n'aurez mestier
De rien dunt jeo vos puisse aider.
En cest regne sejurnereiz
Ne plus mais tant cum vos voldrez;
Ne troverez jà vos i face,

Qui vos i griet ne vos desplace,
N'à rien de vostre compaignie
Laid ne honte ne vilanie.
Amis me seiez e aidables,
E jo vos ert par tut socurables.
Seum mais un en amor fine,
Leiaus, durable e enterrine,
Senz departir, senz deseverer;
Si de ma gent volez mener
Od vos nul leu, ço gré e voil.
En si grant amor vos acoil
Que jà tels n'iert vostre comanz
Par tut ne seie obeissanz;
E si vos voliez bapteizer,
La lei Deu creistre e esaucier,
Jeo vos fereie tele partie
Del regne e de la seignorie
Qui mult vos devreit bien soffire.
Mult a grant chose en baptestire;
Kar par ço erent al jugement
Sauf cil qui l' gardent lealment,
Od Deu durablement, senz fin,
En la compaigne seraphin. »

f° 24 v°, c. 2. **LES MERCIZ E LES GREZ E LE PRAMETTEMENT QUE ROUS A ALESTAN BENIGNES SOUT E RENT**[1].

Rous od beals diz e sagement
Li respondi assez briement:
« Sire, multes merciz e grez

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 73, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VII. (*Ibid.* 225, C.)

Vos rend de ço que vos m'ofrez,
E Deus le me dunt deservir!
Par bien, eisi cum jeo desir,
Garderai vos cume seignor
E amerai de fin amor,
Par tut vos serrai mais aidanz
E de vos servir desiranz.
Buene e honeste est vostre lei,
N'i blasme rien ne jeo ne dei;
Mais n'ai en quor pas remasance
A oster mei de ma creance.
Ne sai que m'est à avenir
Ne cum serra del revertir;
Kar, si m'en ai à repairer,
Ne voldreie ma lei changer.
Ci ne ferai pas grant demore,
Kar mult desir le terme e l'ore
Que vers France puisse sigler;
Kar là sunt or tuit mi penser
E là sunt tuit mi desirer;
Mais vostre lige chevalier
Serrai ù que jo anques seie,
Eisi que riens ne desvoldreie
Que vos pleust à comander. »
Quant lur genz unt fait asembler,
Veiant eus se sunt alé (*sic*)
Aseuré e afiancé.
Des aveirs beals e chers e genz,
Des riches duns ne des presenz
Dunt tante feiz se presenterent
Cume les genz qui mult s'amerent
Ne vos sai retraire la meitié.
Od dulce amor e od congié

S'en r'ala chascuns od sa gent;
Mais assez se virent sovent.

Assez out Rous bel sojorner;
Kar mainte bisse e maint sengler
Prist quant lui plout aler chacier,
Il e si autre chevalier.
Mult trovent beles riveres,
D'oiseaus garnies e plenieres
f° 25 r°, c. 1. E segures e atendanz;
E l'iver fu glacis e granz.
As nefs aturner e refaire
Fu tut le plus de lur afaire;
Là ert mult lur ententions
E d'atraire la garnisons :
Ceo firent curiosement
E bien e bel e sagement;
E cels qui erent genz e beaus,
Bachelers, forz, jofnes, danceaus,
Chevalers, serjanz e archers,
Garniz d'armes e de destriers,
Cels traist à sei, cels honora
E ses chers aveirs lur dona,
De sa maisnée les retint,
Si's out, vers els si se contint
Que par tut les porra mener
Od sei e par terre e par mer.
A el ne sunt-il ententif,
Desiros ne volenterif[1].

[1] Sir John Spelman présente un récit tout différent : « Hic annus fuit 876, in- « super memorabilis ob primum celeber- « rimi illius Rollonis in Gallias appulsum ; « quod eo magis mihi notandum, quia non « tantum popularis, verum etiam pars et ex

D'ENGLETERRE PART ROUS, VERS FRANCE VOLT SIGLER;
MAIS DIABLE LE VOUT NEIER E TORMENTER[1].

Quant li ivers fu trespassez
Vint li dulz tens e li estez,
Venta l'aure sueve e quoie,
Chanta li merles e la treie,
Bois reverdirent e prael
E gent florirent li ramel,
Parut la rose buen olanz
E altres flors de maint semblanz[2].
Adunc fu Rous en remenbrance
Del aperte signefiance,
Del songe e del avision
E del enterpretation:
D'aler vers France le somunt,
Senz autre terme que l'en dont.
Tost furent ses nefs aturnées,
Tost i furent ses genz entrées;
Del rei Auteialme (*sic*) a congé pris,
Ne sai que plus vos i devis;
Mais voilié se sunt del rivage,
Par mi la mer s'en vunt à nage,

« numero, eorum, qui terram hanc ingressi « pessum dederint. Ubi cum ipse, sociique « ejus paulo asperius et severius in ludo « armorum ab Ælfredo exciperentur; hoc « ipso anno hinc in Normanniam trajece- « rint; ubi ducatus illius fundamenta po- « suit, etc. » (*Ælfredi magni Anglorum regis invictissimi vita*... Oxonii, e theatro Sheldoniano, 1678, in-fol. p. 13, 24.)

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 73, D.)— Will. Gemmet. lib. II, cap. VII: *De tempestate quam passus est Rollo, cum in regnum Francorum de Anglia navigaret, et quomodo litoribus Walgrorum appulit.* (Ibid. 225, C.)

[2] Ce vers et les sept précédents ont été imprimés dans l'*Archæologia*, vol. XII, p. 315, et dans les *Specimens of early English metrical romances* de George Ellis, édition de 1811, t. I, p. 27.

Baut e haitié e tuit joiant,
Od vent suef e bien portant.
Jà aveient terre perdue,
f° 25 r°, c. 2. Fors sul le ciel e fors la nue
E sul la mer rien plus ne veient;
Mult se gardent qu'il ne desveient.

Oiez del maligne esperit:
Conut, sout, aperçut e vit
Que cist le deveient guerpir
E reneier e relinquir,
E là vont dreit, si or n'enpire,
U recevront saint baptestire
El num del filz, de Jesu-Crist,
Qui sa grace lur eslargist
E qui sa glorie lur ottreie!
S'or ne's perist, s'or ne's desveie,
Ceo li est vis, dunc n'a rien fait.
Moü lur a estrange plait:
Mil diables apele od sei
Qui si grant comencent l'esfrei
Que jà n'iert mais nuls tels oïz.
De nuiz comença li perilz.

Li quatre venz eissent d'abisme,
Comencerent entre els tel cisme,
Tel meslée, tel contençon,
Que foildres volent e arson:
Ceo semble qu'ardeir volt le munde.
Dè là ù mers est plus parfunde
S'en sort, e emfle e lieve sus
Si cum uns ars trait haut e plus;
Fent sei par mi pur tut sorbir,

Al ajoster se fait oïr
De dis liues loinz e de mais.
N'i sunt de rien les nés en pais;
Vers les esteiles vunt tot dreit,
Ceo lur est vis, à grant espleit,
Puis redevalent plus isnel
Que ne vole faucs n'arondel,
Vers abisme, ceo lur est vis.
Sovent se claiment las, chaitis.
Foudres cheent e feus ardanz,
Après vient l'oscurté si granz
E les tenebres, la nerçors,
L'olurs de mer e la puors :
Par poi que li quor ne lor fendent;
Par mi les nefs pasmez s'estendent.
Bruisent lur masz, lur governail;
Nul d'eus n'endure le travail :
f° 25 v°, c. 1. N'i a ne veile ne hobenc,
Utage, n'escote, ne drenc.
Demi-mort, plat, senz els aidier,
Senz eus moveir ne senz drecier,
Unt mais tut mis au convenir,
Qu'il n'atendent mais le morir;
Nefs, cors, aveirs e garnemenz,
Unt tot livré as quatre venz.
Cum par hauz puis e par valées
Parfundes e desmesurées
Vunt tumbant senz governor,
A dol, à honte e à dolur;
Pur ceu glaive de dolur pleins
Dunt nul d'els n'est en piez ne seins,
Voldreient mul (*sic*) aver les fins.
Cele atendent les chés enclins.

LA PREMIERE OREISUN QUE ROUS FAIT VERS L'AUTISME QU'IL LE JETTE DEL TORMENT E DEL PARFUNT ABISME[1].

Rous fu en tel desesperance
Qu'en sa vie n'out atendance,
Qu'il pert le quor e pert le cors;
De dolor, d'angoisse entors,
Sus le plancher se jut adenz;
Mult se claime chaitif, dolenz,
Od la mer braire ot finemunt.
Jointes ses mains, de quor parfunt,
Comença en ceste maniere
E s'oreisun e sa preiere :

« Omnipotens, veirs Deus autisme
Qui des halt ciels tresqu'en abisme
Meines ta puissance e estenz
Que si cum vait li firmamenz,
Qui par desuz les mers torneie,
Qui nule feiz ne se desveie,
Qui del munde fus ordeneres,
Faitre e autor e compasseres,
Qui n'a repos ne esteement,
Qu'ainz est tuz jorz en movement;
Sire, qui les haus ciels enclines,
Qui des clartez les enlumines;
Sire, qui la terre sostiens,
Qu'en est cil giometriens
Qui sache de veir cum ceo vait

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 74, A.) — Will. Gemmet. lib. II. (*Ibid.* 225, D.)

f° 25 v°, c. 2.

U eu fine ne cum s'estait;
Sire, qui les mers tiens e serres
Qu'eus ne covrent totes les terres
E que od ses très-crueles undes
Neie e perist tut li mundes;
Sire, qu'en ton conjoignement
E en ton saint ordenement
Ne pout nus creistre ne mariner,
Faire ajue ne desturbier;
Tot fais, tut comandes, tot tiens,
E de tei naist e vient tuz biens;
En tes ovres a desestances,
Si cum te plaist, e desigances
Que les unes sunt eternaus
E les autres sont temporaus;
Sire, tels est tun saint segrei,
Penser ne sai ne jeo ne dei
Cum grant chose c'est à comprendre;
Mais une chose sai entendre:
Vif sui e nez mauveisement
E de tel pople et de teu gent
Qui unc vers tei n'out entendance
N'amor ne fei ne conoissance,
De els sui estraiz cum chen senz lei,
Plein de peché e de deslei;
Ta forme sui, ta creature
Si senz servise e senz dreiture
Cum autre beste senz raison;
Mais, beal Sire, l'avision
Dunt l'om m'a faite la pramise,
Qui de duzor mon quor atise,
Que crestien serrai nomez,
De baptesme regenerez,

Vers tei enclins e vers ta lei,
(Ceo ne desvoil ne ne denei;)
Qui les granz faiz tiens e ordenes
Par anz, par meis e par semâines,
Ordene, Sire, e establis
Le mien petit povre d'espris,
E s'en mei vols rien e atenz,
Pri que apaises cez elemenz
Hisdus, pesmes e esragiez
Qui à la mort nus unt plaissiez:
Conuisse quels est ta duzor,
f° 26 r°, c. 1. Ta poesté e ta grandurs.
Tes oreilles, veirs Deus, benignes,
Pri que çà tornes e enclines;
Fai cez undes e ceste mer
Queie e paisible demener,
E remaigne ceste tormente
Qui sodée mort nôs represente. »

EN WAUCRE ARIVE ROU A PEINE E A TRAVAILLE
U LI COVINT SOFFRIR MAINTE DURE BATAILLE [1].

Quant Rou out s'oreisun fenie
Voée e faite e acomplie
E de lermes se fu lavez,
Moilliez, fonduz e arusez,
Tarzierent sei li vent del air,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 74, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VII in fine, et cap. VIII : *Quomodo Rollo devicit Walgrenses rebellantes, et Raineriam Hainauensem ducem, et Radeboldum principem Frisiæ; et de* XII. *navibus onustis victa, et totidem armato milite plenis, quas Alstemus rex Anglorum sibi misit, dum inibi moraretur.* (Ibid. 225, D, et 226, B.) — *Rom. de Rou*, I, 52. — *Hist. des expédit. marit. des Norm.* I, 216.

Foudres, toneires e esclair;
Baisserent sei li braiement
E li orrible undeiement;
Cessa l'orage e le temper,
Si comença à esclairier,
Paisible e queie fu la mers,
Dunc s'aparut li jorz tuz clers.
Cum de mort à vie resors,
S'en lievent par les mers plusors
Si maz e si afebleiez
Qu'à grant peine estunt sur lur piez;
Bele virent la matinée :
Adunc senz altre demorée
Refunt lur nefs, tuit i entendent;
Tant les r'atornent e amendent
Qu'en Waucre ont port pris à grant peine[1]
Al secund jor de la semaine;
De ceo resunt tuit reconforté,
Que de la mort sunt eschapé.

Quant arivé fu la navire

[1] Ce n'était pas la première descente des Normands dans l'île de Walcheren. « Anno « 837... Nordmanni tributum exactantes, « in Walchram insulam venerunt, ibique « Eggihardum ejusdem loci comitem, et « [illegible]mmingum, Halbdani filium, cum aliis « multis xv. kal. Jul occiderunt, et Dores- « tadum vastaverunt; acceptoque a Frisio- « nibus tributo reversi sunt. » (*Enhardi Fuldensis Annales*, apud Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, Script. t. I, p. 361.) « Ea « tempestate Nordmanni irruptione solita « Frisiam inruentes, in insula quæ Wa- « lacria dicitur nostros imparatos aggressi, « multos trucidaverunt, plures deprædati « sunt; et aliquamdiu inibi commorantes, « censu prout libuit exacto, ad Dorestadum « eadem furia, pervenerunt, et tributa si- « militer exegerunt. » (*Prudent Trec. Ann.* an. 837, ibid. p. 430.) En 841, Lothaire donna l'île de Walcheren au chef danois Heriold : « Herioldo, qui cum cæteris Dano- « rum maritimis incommoda tanta sui causa « ad patris injuriam invexerat, Gualacras « aliaque vicina loca hujus meriti gratia in « beneficium contulit. » (*Id. ibid.* p. 438.)

Ce sont probablement ces invasions successives qui ont donné à un romancier an-

E li Waucreis l'oïrent dire,
Entremandé se sunt à cri,
Irié furent e esfrei
D'une gent estrange e traitresse,
Cruels, senz lei e felonesse,
Seit eisi sur eus enbatue;
Bien unt la chose apercëue,
Cum out esté forz li orez
Qui si's aveit desbaretez,
f° 26 r°, c. 2. Lur nefs quassées e brusées
Que uncor n'unt pas r'appareillées.
Li plusors d'els malade e vain
Quident jà cil qui en sunt sain
Contre eus n'aient ore durée.
Quant lur gent se fu asemblée,
D'armes aprestez e garniz,
Si fu si grant levez li criz
Que bois, montaignes e valées
Furent pleines de gent armées.
Rou asaillirent tut premier;
Mais, si cum il ert costumier,
Ses genz n'out fait conreier
E par batailles deviser.
Contre els alà al dur estor,
Assez desirust plus sojur

térieur au XIII° siècle, l'idée de mettre Walcheren parmi les possessions des Sarrasins :

« Diva! fet-il (Desramez), ne me celez-vous mie,
Qui a ma gent einsi morte et honie?»
Dist Clarions: «Qui ne vos ama mie,
C'est Renoars qui tost le mont chastie,
Cil au tinel, à la chiere hardie,
Qui ne vos prise .I. pome porrie.
N'a home el mont qui tant ait baronnie.
Ta terre aura, qui qu'en plort ne qui rie,
Et tote Espaigne sera por lui sesie.
Le deu en jure que il aeure et prie,
Ne vos lera trusqu'aa port de Valcrie
En tor de marbre, tant seit fort ne antie,
Si vos aura l'ame del cors partie,
Et Tiebaut mort le roi d'Esclavonie.»

Roman de Guillaume d'Orange, manuscrit de la Bibliothèque du roi, n° 6985, fol. 221 r°, col. 3, v. 32.

Que sei combatre à cele feiz;
Mais li besoinz e li destreiz
Le li fait faire, voille u non.
Le jor i out tel contençon,
Teu bataille, tel chapleiz
Dunt mil i out des espasmiz.
Grant sunt e fort e fier Waucreis,
Si redotent poi les Daneis:
Pur tel se colent en mi els,
Irié e coveitos e fels,
E si les funt tuz morz estendre,
Ne se sevent de els si defendre;
E cil sunt al estor commun,
Qui bien veient tot est aun;
De tutes parz sunt envaï,
N'i a esparn ne merci,
Dute e pours les revertue,
E ceo que l'om ne les remue
Sor les Waucreis sunt recovrez;
Od les trenchanz branz acerez
Lor vont trencher les chés des bucs,
Set cenz lor en unt mort e plus;
Mais, si cum j'en l'estorie vei,
A peine i tenissent conrei
Si ne fust Rou il trestut suls
Qui od le suen brant perillos
Arose de lur sancs la plaigne :
Tant en i ocit e mahaingne
f° 26 v°, c. 1. Qu'eu n'en fu unc contes diz;
E, si cum retrait li escriz,
Par le grant esforz de sa brase
Gerpirent le champ e la place.
Les meillors d'els toz vis e sains

I a le jor pris od ses mains;
Li autre furent à la veie.
Savez cum Rous les en conveie?
Od l'espée d'acer sanglante
Dunt à la terre les cravente
Espessement e à monceaus;
De sanc i corent grant roisseaus.
Tant l'unt sa gent bien secoru
Qu'einz midi fu le champ vencu.
Qui del eschec i fu compainz,
Sachiez, grantz i fu sis gaainz.
Tut belement e senz danger
Porent lur nés apareillier.
N'i refurent à teu sojor
Que il n'errassent chascun jor
Par mi la terre pur rober
E pur tot prendre e por gaster.
N'iert pas la terre mult garnie,
Qui povre dunc mult e mendie;
Mais genz i aveit mult osée
E felonesse e adurée,
Qui sovent les envaïsseient
E qui sovent s'i combateient.

SI CUM REIS ALESTAN, QUI A ROU NE FIST FAILLE,
TRAMIST SES NÉS CHARGÉES D'OMES E DE VITAILLE[1].

D'une chose erent mal bailliz
E trop gregiez e trop marriz:

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 74, B.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VIII. (*Ibid.* 226, B.)

La garnissun ert enpeiriée,
Cele qui fu ès nefs chargée,
Tote la lur malmist l'orage
E si lur esteit fier damage;
Mais Alestan, li nobles reis,
Fist mult que proz e que corteis:
Quant il oï s'aversité
Del grant torment e del oré
Qui pur poi ne's aveit neiez,
Remembra li des amistiez
Que lui e Rous s'erent pramis
f° 26 v°, c. 2. L'uns al autre mais à tuz dis;
Ne volt pas estre losenger
Ne vers lui faus ne mençonger,
Ainz a fait dusze nefs garnir
E si's a fait mul (*sic*) bien emplir
Del lart, de vin[1] e de forment,
Autres dusce tot ensement
De chevaliers, buens e esliz,
De totes armes bien garniz[2];
Puis les tramist al duc vaillant:
Bien li mustra e fist semblant,
Là ù li fist si granz securs,
Qu'il ne voleit sa deshonurs.

[1] Il y avait anciennement des vignes en Angleterre. Voy. dans l'*Archæologia*, t. III, p. 53-66, un Mémoire du Rév. Pegge, intitulé: *The question considered, whether England formerly produced any wine from grapes*; et la réponse de Daines Barrington, même tome, p. 67, laquelle a pour titre: *Mr. Pegge's Observations on the growth of the vine in England considered and answered.*

[2] Adesten l'oï dire, à Rou fist bel present:
Dis nés totes chargiées de char et de forment
E dis nés li pramist plaines de bone gent,
De boens cumbateors, plains de grant hardement.
Rom. de Rou, I, 52.

M. Depping ne mentionne que « douze « bateaux avec des hommes armés et des « vivres. » — *Hist. des expéd. marit. des Norm.* I, 216, 217.

En Waucres, si cum vos oez,
Li fu le securs presentez;
Mult par s'en fist liez e joios,
Kar auques en ert besoignos;
Tute sa gent en fu plus lée
E plus joiante e plus haitée,
Merveille en furent resbaudiz.
De grant richesce repleniz
Retramist au rei ses messages
Cum afaitiez e cume sages,
Lui merciant del grant present
De sei en chief e de sa gent;
Force e servise à sun plaisir
Senz deceveir e senz faillir
Si re li ert mais à sa vie;
Ceo qu'il set e puet le mercie.

SI CUM WAUCREIS PURCHACENT CONTRE ROU GARANTISE PAR LE DUC DE HAUBAIN E PAR CELUI DE FRISE[1].

Quant cil de Waucres unt seu,
Apris de veir e coneu
Que Rous eisi r'esteit garniz
E de vitaille repleniz
E de chevaliers resforciez,
Mult par en furent esmaiez;
Quident que el païs se remaigne
Del tut e lui e sa compaigne:
Semblanz en est, ceo lor est vis.
Hastivement un conseil pris,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 74, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VIII. (*Ibid.* 226, C.) — *Rom. de Rou*, I, 53. — *Hist. des expéd. marit. des Norm.* I, 217.

Tant unt preié Reiner Lunc-Cou
Dux de Haubein e de Haynou,
f° 27 r°, c. 1. E Radebouz le duc de Frise,
Qu'icist dui unt la chose emprise
De eus defendre, d'els maintenir
E de Rou mais si envaïr
Que poi ert jorz un sul veuz
Qu'il ne li mostrent mil escuz
E seisante mil homes armez;
A malvais port sunt arivez,
Se or ne se poent d'els defendre.
Al asembler e al contendre
Furent, ainz quint jor passé sunt.
Tute la terre si semunt,
Si faite gent ne fu oïe.
E Rous fait garder sa navie
A de ses meillors compagnons;
Puis revestent les aucotons
E les haubers blans e tresliz.
Quant d'armes sunt lur cors garniz
Si redepartent lur conreiz;
E Rou lur mostre plusors feiz
Tut dulcement e par amor
Cum il se contendrunt le jor:
De bien faire les entalente,
Grant cure i met e grant entente:
Puis chevalchent les armes prises.
Ici n'out fait autres devises;
Mais maintenant se laissent cure
Si faitement, qu'en petit d'ore
I out mil lances en asteles;
Ui i surdront freides noveles.
Unc plus dolerose asemblée

Ne quid que vos fust recontée :
Ci out tante grant lance fraite
E tante espée oschée e traite
E tante broine desmailée,
En sanc arosée e moilliée,
De tanz heaumes rompuz les laz
E tanz homes envers e plaz,
Morz e sanglenz par sus les bos,
Cis jornaus fu trop doleros.
Al chaple e à la contençon
Se contindrent bien li Frison;
Plus hardie gent ne vos sai.
Venu sunt ui al essai;
f° 27 r°, c. 2. Mais trop i a jà des plaignanz
Qui le jeus est aparissanz;
N'unt mie trové vilanaille
N'acune genz qui rien ne vaille;
Kar si cum l'esperver ramages
Se fiert as oiselez salvages,
Se fierent Daneis par mi eus
Qui mult lur sunt cruels e feus :
Od lur glaives longs, acerez,
Lur effondrent si les costez
Que li sancs des cors lor devale
Tant que tuit sunt e freid e pale.

Sachez, de tuz lur chevaliers
En a le pris li dux Reiniers:
De devers eus n'a en la place
Un sul des lur qu'eissi le face;
Mult le trovent hardiz e freis
E puissant d'armes li Daneis.
Cil de Haubain e Hanouier

I funt sovent seles voidier;
Par tresze places se combatent,
Entr'ocient sei e abatent.

Rous veit la fiere gent justée
De lui destruire entalentée;
Veit que se or ne s'esvertue,
Si que morte seit e vencue
E deseverée e departie,
N'en portera un d'els la vie;
Ses batailles fait chevalcher,
Ui mais se voldra si aider
Que là ù ert plus granz l'orguilz
E des lances maires li bruiz,
Là lur ira maltalantis,
Si lur detrenchera les vis.
Un corn d'olifan haut e cler
A fait lez sei treis feiz soner,
Puis met devant sei sun dragun;
Fier e hardi plus que liun,
Lur vait les heaumes descercher,
E les testes desuz couper;
Hurte de sei e de cheval,
Ès majors presses livre estal;
Fort l'assaillent de tutes parz.
Volent saettes, volent darz.
27 v°, c. 1. Merveilles i fait Rous de sei;
Le jor le mustrent mil al dei,
Sovent s'esduient de sa veie,
Kar la place muillie e rogeie
U il avient, en petit d'ore.
Il n'a home qu'il ne secure,
Qui ne se mette en abandun

Pur eshaucer le jor sun nun
E pur les testes chalenger.
Eisi dura l'estur plenier
De ci qu'à haute relevée,
Que Rous lur r'a s'ire mostrée
Eisi très-angoissusement,
Que nuls en place ne l' atent
Qui morz ne seit u retenuz.
Milliers d'omes i unt perduz
Cil de delà, ceo truis lisant;
La lur perte par fu si grant
Que nuls ne sout le nombre esmer.
Quant ne purent plus endurer,
Le champ gerpent; si lor avint
Que unc puis bataille ne s'i tint;
Les dos virerent as Daneis,
Qui od les granz branz coloneis
Lur detrenchent cors, piez e braz:
Ceo lur furent confus e maz.
Ne s'en fuient mie as premiers
Dux Sendebouz e dux Reiniers;
Ço sachez bien, grant os i unt
A cels qui laidement s'en vunt;
S'il ne fussent trop mal estast,
Ne quid jà piez en eschapast.
Tant i furent d'armes gregiez
Qu'en maint leu sunt lor cors plaié.
Perte i unt faite, ço vos retrai
Si cum jeo l' lis e cum jo l' sai,
Mulz milliers d'omes, senz mentir
Ne voldrent unques l'enchauz gerpir.
De ci la nuit fu avenue.
Od sa tranchant espée nue

A le champ vencu vassalment,
Tornez s'en est lui e sa gent.
Remés lor est quite senz faille
La nuit le champ de la bataille.
Par sus les morz est lur repaire,
f° 27 v°, c. 2. Si'n n'i oent tels set cenz braire
Dunt la meitiez ne verra mie
L'aube del matin esclarzie.

CUM ROUS VAIT SOR FRISONS PUR LA TERRE BISSILLIER, E PUR LE GRANT DAMMAGE QU'IL LI UNT FAIT VENGIER [1].

Al repairier del grant enchauz
Fu el vespre chaeiz li chauz.
Lur nafrez quistrent entre lur,
Si's enportent par grant dulçur
E si's aaisent volentiers;
Kar ceo est besoigz granz e mestiers.
La nuit passent, poi unt repos:
La char lur dout e plus les os
De cels qu'il unt pris e donez.
Quant li beals jorz fu ajornez,
Lor morz enterrerent senz atente.
Après mist Rous tote s'entente
En Vavoreis (*sic*) destruire e ardeir;
N'i laisse chastel ne maneir,
Ne burc, ne vile, ne repaire;
Après ne vout lonc sejor faire,
Vers ceus de Frise fu iriez:
Jamais sis quors ne serra lez

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 74, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VIII. (*Ibid.* 226, C.) — *Rom. de Rou*, I, 53, 54.

De ci que remeri lur ait
Le damage qu'il li unt fait.
Tant est alez qu'en lur terre entre;
Unc d'avant ne puis ne suentre
Ne fu si livrée à dolur.
N'i a cité, chastel, ne tur
Qu'il n'aut u assaeir u prendre;
E cil qui se voldrunt defendre
Se's unt semuns e asemblé.
Si fait pople ne fu josté :
De tuz les leus entur veisins
Qui à lur regne erent aclins
Se banissent; nuls n'i remaint
Qui rien qu'il ait ne sun cors aimt.
Sor le flume d'Armere[1], ès plaignes
S'entr'asemblerent les compaignes;
Tante grant bataille i sevrerent
E tante eschele i deviserent
Que tute la terre en covri.
A une voiz e à un cri
En sunt alé Rou envaïr.
f° 28 r°, c. 1. Se vos puis bien dire senz mentir
Qu'unc mais ne fu en maire esfrei:
Trop fiere gent veit entor sei.

LA BATAILLE QUE ROUS FAIT CONTRE LES FRISUNS, CUM IL SUZMET A SEI EUS E LUR REGIONS[2].

Por la grant gent desmesurée
Que Rous veit contre lui jostée

[1] *Almera*. Dud. S. Quint. et Will. Gemmet. — *Almere*. Wace.

[2] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 74, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VIII. (*Ibid.* 226, C.) — *Rom. de Rou*, I, 54.

A ses barons toz fait venir,
Puis si lur mostre sun plaisir :
« Vez ceste genz qui s'est mandée
E ci atraite e amassée :
Jà nos quident toz aveir pris;
Mais or oiez que jeo vos devis :
Descendum à pié comunal,
Seient gerpi li cheval,
Puis seion tuit à genoillons,
E gardez jà ne nos movons
De ci que nos aient feruz.
Tuz morz, tuz pris e tuz vencuz
Nos quiderunt aveir maneis;
Retor, bataille ne deffeis
N'espererunt qu'ait plus en nos.
Quant enbatuz s'ierent en vos
Tut folement e à desrei,
Dunc gait bien chascon endreit sei
Qu'il le face cum pur sa vie;
Que ci n'a mestier coardie.
En lur terre nos unt trovez,
Si'n sunt mult plus demesurèz.
Or i parra qui ci ert pruz;
Kar jeo me vant bien, oianz tuz,
Qui j'ierc à dreit prince e chadel;
Que n'a suz ciel si grant tonel
Ne peust l'om de sanc emplir
Qu'i ferai de lur cors eissir.
Ui me verreiz merveilles faire. »
N'ont pas devisé cest afaire
Si tost cum li Frison avienent;
Mais dedavant eus se retienent,
Ne lur veient faire semblant

Que de combatre aient talant;
Serré les veient e baissié,
Mult s'en sunt li Frison merveillié,
Ne s'en deignent del champ fuir,
f° 28 r°, c 2. Qu'iloec atendent de morir;
Sevent merci ne trovereient
Vers eus, por neient la querreient.

Eissi enbrons, les chés enclins,
Vestuz les aubers deblekins,
Laciez les heaumes clers, burniz,
E ceinz les branz as ponz massiz,
Atendent tant que lur leu virent
Que li Frison les asaillirent
Si qu'onc n'i out tenu conrei;
Kar chascun volt estre endreit sei
E al guaain e al occise.
Jà comperunt lor coveitise;
Kar li Daneis lor sunt sailliz
A une voiz e à un criz,
Les branz nuz traiz; si's unt trovez
Entr'eus espès e entassez:
Craventent les e desenselent
E detrenchent e esboelent.
Qui vos dirreit la grant merveille
Cum sempres fu l'erbe vermeille,
Cum fu sempres li chans junchez
De braz, de testes e de piez;
Cum furent les presses rumpues
Od les trenchanz espées nues,
E cume Rous la place herbuse
De lur cler sanc moille e arose,
Qui tant par a le cors vassal

Qu'il ne redute colp mortal;
Cum il cerche les rengs sovent?
Ne vos en ferai purloignement;
Kar, si cume la lettre sonne,
Ainceis que passast ore none
Furent si mort e si vencù
C'unc puis vers eus n'out pris escu
Ne espée de forre traite.
Ne vos ai pas l'ovre retraite
Si dolerusement d'assez
Cume li chans fu afinez.
Poi en estorst, jeo l' vos plevis,
Qui n'i fussent u morz u pris.
Lor prince e tuit li plus preisé
En furent as nefs enveié
Enbuiez e enchaenez,
E des autres si granz plentez
f° 28 v°, c. 1. Que del tierz u de la meitié
Fussent-il assez enpaistrié
Del estoier e del garder.
Dès or poent seur aler
Très par mi la terre à bandon :
N'a mais vers eus defension.

Mais li Frison qui remés furent
Sorent de veir e aperçurent
Qu'il n'i aveient mais defense,
Conseil, ajue, ne despense
Par qu'il se puissent defendre;
A Rou se vont livrer e rendre
Tributaire d'or en avant,
Puis devisent cumbien e quant
A cele feiz fu amassez

E quis e renduz e livrez.
Cum engignos e cume sages
Prent de els seurtez e ostages
De ceo garder, de lui tenir
E d'estre mais à sun plaisir
Senz lui tricher à lur aez;
Tuz lur prisuns lur a quitez.
D'or et d'argent, de sabelines,
De dras, d'escarlates sanguines,
Emportent tant cum bon lur est;
Quant tuit furent garni e prest,
As nefs entrent joiusement,
Puis drescent les veiles al vent;
Vont s'en, n'i funt plus demorance;
Dès or s'aprosmerunt de France.

CI S'EN VAIT ROUS VENGER DEL DUC REINER LUNG-COU E DESTRUIRE HAUBEIN, S'IL PUET, TUT E HAINOU[1].

Iriez fu Rous en son curage
Del grant ennui et del damage
Qui li out fait li dux Reinier;
Mais mult se quident ben venger.
D'une chose seit bien certain,
Ne li remaindra pas Haubain:
Mar i vint aidier as Waucreis.
Ne lui nuire n'à ses Daneis;
Mult l'en fera cher repentir
Ainceis qu'il vienge al departir.
Par mi la mer curent à nage;

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 74, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VIII. (*Ibid.* 226, D.) — *Rom. de Rou*, I, 54, 55.

Tant unt alé lung le rivage,
f° 28 v°, c. 2 Que el flume entrent des Escaut[1]
Lie e joios, haitié e baut.
Dunc vunt les terres si gastant
Qu'il n'i lessent fest en estant
Qui fust del fieu le duc Reinier,
Tant qu'il vindrent al mustier:
Condat[2] out nun, riche abeie,
Noble e bien faite e gent servie.
Ne truis lisant c'unc chevalier
I forfeist un sul denier;
Ne l'vout, ceo crei, Rous consentir;
Mais tant vos di bien senz mentir,
Fieres batailles, fiers esturs
Fist dux Reiniers od lui plusurs;
Merveilles ert pruz e vaillanz
E de granz ovres enpernanz.
Nuls plus de lui ne poeit paine,
Poi aveit jor en la semaine
Qu'il ne s'alast od eus mesler;
Sovent les faiseit escrier,
Sovent les encloeit as pas;
Ne nuit ne jur n'iert sis cors las.
Chevaliers aveit merveillos
E hardiz e chevaleros;
Mais unques n'i fist assemblée,
Estor, bataille, ne meslée
Que sur lui n'en tornast le pis;
Eissi cum j'en l'estoire truis,
Partot esteit Rous venqueor.

[1] *Scaldus.* Dud. S. Quint. et Will. Gemmet. — *Eschard, Escharde.* Wace.

[2] *Condadum.* Dud. S. Quint. et Will. Gemmet.

A dol, à glaive e à dolor
Ert tote la terre livrée,
E si destruite e si gastée
Qu'il n'i aveit mais que manger,
Car nuls n'i osout gaaignier;
Pur c'ert la gent si miserine,
Morz de mesaise e de famine,
Des batailles prieuz e affliz,
Si doleros, si maubailliz
Qu'en eus n'a mais confortemenz
Qui deus e desesperemenz.

Un jor s'esteit garniz Reiniers,
Mult aveit gent e chevaliers;
En un agait s'est enbuschié,
Kar dit li esteit e nuncié
Que li Daneis là passereient.
f° 29 r°, c. 1. Cil d'eus qui en fuerre en irreient
Aveir les quide senz retur
Ne senz rescusse d'un des lur:
Si eust-il, bien peust estre;
Mais fait lor fu saveir sun estre
U mis s'esteit ne od quels genz.
Cil ne furent coarz ne lenz;
Fait unt lur chevaliers armer
Puis l'alerent avironier;
E quant il vit qu'il ert seuz,
As suens fait prendre lur escuz;
Puis muntent ès chevals braidis.
S'il redutent lur enemis,
Pur ceo ne remaindra-il mie
Que jà n'i ait lance croissie.
As plains s'en issent, c'est la fin.

Là out de chevaliers train,
Josté, feru e lances fraites
E espées de fuerre traites;
Ci out heaumes par mi fenduz
E chevaliers morz abatuz.
Unc n'oïstes mais à nul jor
Asembler plus felun estor,
Plus aïrié, plus senz merci.
D'ambesdous parz sunt mult hardi,
Mult fort e mult chevaleros;
E li dux, sachez, à estros
Se defent si al brant d'acier
Que n'a el siecle chevalier
Qui los e pris ne fust senz faille.
S'il escapast de la bataille,
Bien l'en estast; mais pris i fu:
Estrangement s'ert defendu.
Il n'out devers sei compaignon,
S'il ne gari par esperun,
Qui en l'estor ne fust occis
U qu'il ne fust menez u pris.
Estreitement unt fait uer
E, sachiez bien, le duc Reinier,
Puis l'unt à lur duc presenté,
Qui n'out mie al estor esté.
Grant joie out mult quant il le tint;
Mais or oiez cum li avint
A de ses meillors compaignons
E à ses plus riches barons:
f° 29 r°, c. 2. Fu contre là ù il esteient;
Cum li autre se combateient,
Cele part poistrent à desrei,
Unc ne tindrent autre conrei,

Par autre veie se sunt mis.
Des desconfiz e des fuitis
S'en furent plusor asemblé,
E dedenz un bruillet entré
Pur atendre tut cointement
Si chevaliers jà folement
S'entrebateient sur lur agait.
Ici n'en out nul autre plait;
Mais de devant en mi lur vis
Lur sunt saillì lur enemis.
Ici n'out defense mestier:
Ci fu veu qui out destrier
Fort e isnel pur tost fuir,
Pur ateindre, pur retenir.
Cist enchaucent, li autre fuient
Qui n'unt leisir que de els s'esduient;
Duze en unt pris de plus vaillanz,
E de trestoz les plus poanz:
Ceo ert l'eslite e c'ert la flor
E li plus riche e li meillor
Que Rous eust en sa compaigne.
De els li dout mult le quor e saigne:
Trop li erent cist besoignable
E proz e vaillant e aidable,
Pur teu li torne à grant deshet.
Or sachiez bien que mal l'en vet,
Ne fu de perte si pensis
Puis qu'il torna de son païs.

SI CUME LA DUCHESSE PRIE ROU PAR DUZOR
QUE PUR SES DUSCE CONTES LI RENDE SON SEIGNOR[1].

La duchesse, la proz, la sage,
Gentil dame de haut parage,
Sout cel ovre, cele dolor,
Que pris aveient sun seignor;
Crienst que penduz fust u desfaiz
Qui tanz ennuiz lur aveit faiz
E tanz de lor homes toleiz.
Se li suens quors en fu destreiz
Ceo n'estuet mie demander;
Jà de braire ne de plorer
f° 29 v°, c. 1. Ne de rompre ses beaus cheveus,
Ne sera mais oïz tels dous;
Bien quid qu'eissist del sen maneis.
Quant cil li mustrent les Daneis
Qu'il aveient pris maintenant,
Ceo l'ala mult reconfortant:
Pense par eus aveir retor
E sous e quite sun seignor;
Od ses princes a conseil pris,
Après les a à Rous tramis;
Prie que sun seignor li rende:
Cele l'en fera tele amende
Que ses dusce contes nomez
Li rendra sains et delivrez
Senz empeirement de lur cors;
Bien set que n'est argenz ne ors

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, (*Ibid.* 227, A.) — *Rom. de Rou*, I, 55. 75, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. VIII.

Qu'il amast plus de els à aveir.
Eissi trespasserent le seir;
Mais lendemain bien par matin
Se sunt là dreit mis al cheinin.
N'i querent autre guionage;
Kar nuls qui Rous portast mesage
N'aveit regart, c'ert bien seu.
Cil sunt de ci qu'à lui venu,
La parole lur dame unt dite
Mult melz que s'ele lor fust escrite
E l'acointance qu'ele vout faire
Pur son seignor de prison traire.

Quant Rous entent le mandement,
A ço respunt assez brefment :
« A la duchesse, fait-il, dites
Que jà li dux n'en ert mais quites
Qui morz u penduz erraument,
Si tost mes contes ne me rent;
E plus, s'ele vout que il ne moire,
L'or e l'argent de cest empire
En utre m'enveit e amast,
Que jà li termes ne trespast,
Eissi que jà rien n'i remaigne,
Que jeo departe à ma compaigne.
C'ert fait sur icel serrement
Que tienent la cristiene gent. »

Cil veient que el n'i troveront;
De lui partent, si s'en revunt;
Lor dame content e ratraient
f° 29 v°, c. 2. Tute l'ovre, que rien n'i laient :
Quant qu'il demande e sa manace

E qu'il requert que l'om li face
Ceo senz delai e senz demore.
Si grant dol a pur poi n'acore;
Desesperée e dolerose,
Sur autres dames angoissuse,
Prent les contes, si's fait venir.
Qui donc l'oïst al departir,
De sun seignor merci crier
Qu'il ajuent à delivrer,
Ses mains lur enjoinst maintes feiz
E voleit baiser lur orteiz.
N'i a nul d'els pitié n'en ait
Del angoissus dol qu'ele fait.

L'AVEIR QUE LA DUCHESSE TRAMET ROU DEL ENOR, CUM IL LI SOUT E QUITE E RENT PUIS SUN SEIGNOR [1].

L'or e l'argent fu amassez
Tut quanqu'en pout estre trovez
Dedens le ducheaume por nul plait;
E, si cum l'estoire retrait,
Ne croiz ne chasse de mustier
N'i laisserent à depecier,
Table ne urcel ne filateire.
Desur la fei de baptisteire
Que crestien deivent tenir
Jure ne puet plus aramir;
Tot li enveie entierement

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 75. A.) —Will. Gemmet. lib. II, cap. VIII. (*Ibid.* 227. A.) — *Roman de Rou*, I, 55. Ce dernier ouvrage donne à entendre que la délivrance des douze prisonniers normands, et l'envoi de l'or, de l'argent et des dépouilles des églises furent spontanés de la part de la comtesse. Cela est dit aussi dans la Chronique de Normandie.

E si li otrie ensement
Treu nomé par an rendable
Sur leial serement tenable,
Mais sul son seignor li renveit;
A ceo prie que s'asopleit;
E, se en lui a nule franchise,
Amors, dulçors ne genterise,
Merci crie ne l'en mesoie;
Kar leesce ne bien ne joie
N'a nuit ne jor se dolor non :
Pur Deu le jette de prison.

Eissi li out rendu ses homes
E des riches tresors les sumes :
Si granz ne furent mais jostez.
E cil qui Rous les unt menez,
Pur la dame crient merci;
f° 30 r°, c. 1. Tut ceo qu'ele li a offri
Del treu mais rendre e aveir
Tut al pleisir de sun voleir;
Sa grant dolor li unt retrait
E la preiere qu'ele li fait;
E li dusce conte ensement
L'en r'unt requis mult dulcement.
Al supleiement des messages
S'est adulciez li proz, li sages;
De la dame li prist pitié,
Si a pur le duc enveié;
Dedevant sei le fait venir
Seurs e certains de morir;
N'i parla mie durement,
Qui en paiz e benignement :

« Reinier, fait-il, duc poestis,
Preisé d'armes e esforcis,
Aspres chevaliers e engrès,
Damagiez m'aviez adès.
Estraiz d'orguil, nez orgoillos,
Mult m'aureiz esté damajos,
D'orguillos sanc de reis criez,
De dux e de contes preisiez,
Nobles eissuz de haut lignage,
Si très-felon ne si salvage,
Si utragos n'o teu deslei
Pur que venistes contre mei?
Kar me seit or dit e retrait
Quel tort jeo vos aveie fait
Ne quel grant honte d'en ariere,
Qui sen forfait en tel maniere
Venistes aidier as Waucreis
Pur noire mei e mes Daneis;
Par vos furent quis e semons
A mei destruire les Frisuns.
Or sachiez, sire duc Reinier,
Ne vos en savez tant purchacier
Jà truissiez arme ne cheval
Dunt purchacier puissiez mun mal.
Jà ne vos ert mais laissor donée
Que contre mei sachiez espée.
Si d'armes fustes plenteis,
Or en estes povre e mendis;
Unc ne fustes nul jor si pleins
Que vos or cent tanz n'en aiez meins.
f° 30 r°, c. 2. Ne chevaliers n'autres aidis
N'avez-vos gaires, ceo m'est vis;
E si eschaper nos quidez,

Ce sereit eu grant foletez.
Vos ne nos poez pas fuir;
Kar nos vos faimes or sentir
Que buies peisent, ne s'est liez
Cil qui les traine od ses piez.
Reinier, pur vosz granz mesprisons,
Ausi cum j'ai fait as Frisons,
Vos en rend sul la merite :
N'estes de rien asous ne quite
Pur ceo qu'à tort, senz nul forfait,
Me feistes ennui e lait.
Parler ai-jeo fait à vos.
Reinier, si sachiez à estros
Que trestot l'or e tut l'argent
De vostre terre entierrement
Ai trait à mei, j'en sui vestuz;
Pur vos m'a tut (*sic*) renduz.
Mult en i a, n'en sai le numbre;
Mais de vos destruire m'encombre.
Vostre muillier la proz, la sage,
Unc çà ne me tramist message
Par qui il ne m'ait merci criée,
De vos irée e forsenée;
E pur les biens qu'ele m'en retrait,
Pur la preere qu'ele me fait,
Vos rendrai à li quitement.
Sa proesce, sun escient
E sa valors, autre riens non,
Vos delivre de ma prison;
E del aveir qu'ele m'a tramis,
Qu'eisi m'a porchacié e quis,
C'unc devers li n'i out feintie,
Vos rendrai tute la meitie.

Gar qu'aies pais, si t'asoage,
Si ne seies mais si sauvage;
Repose-tei e si te fine;
Si n'aies mais vers nos haïne,
Serf-nos e aime, si t'acorde;
Si ne seit plus en nos discorde,
Ainz seit tele paiz de mei à tei
Qu'amors i ait e leial fei,
Durable e fine senz quasser,
f° 30 v°, c. 1. Senz mesfaire, senz trespasser. »

Li dux devant lui s'agenoille,
D'andous les oilz sa face moille,
Merciz li rent, tut li ottreie
E dit : « Beau sire, ù que jeo seie
Serai mais vostre chevaliers,
Mult vos servirai volentiers.
Jà Deus ne voille que mais face
Chose qu'à nul jor vos desplace!
No ferai-jeo : n'en ai corage.
A plus vaillant ne à plus sage
Sai tut de veir ne puis servir. »
Eisi cum vos poez oïr
Fu sempres des buies ostez,
Sous e quites e delivrez.
Rous prent de lui ses seurances,
Ses seremenz e ses fiances,
Après l'enrichist de ses dons
E tuz ses autres compaignons;
Tant l'en done de precios
Dunt cil dut bien estre joios.
L'aveir fu tut en dous partiz,
E si'n refu li dux saisiz.

Riches de dons, non de pramesse,
L'en reveia (*sic*) à la duchesse,
Qui'n out joie, qui puis après
L'en mercia mil feiz e mès;
N'unc puis ne fu que son grant bien
Ne desirast sur tote rien.

LE CONSEIL QUE ROUS PRENT DE TRAIRE SEI VERS FRANCE, E QUANZ ANZ IL AVEIT QUE DEUS OT PRIS NAISSANCE [1].

Quant ceste paiz out esté faite,
Si cum jeo le vos ai retraite,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 75, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. IX: *Quomodo anno incarnati Verbi* 876. *Gemetias venit, deinde Rothomagum: et de pace, quam Franco archiepiscopus petivit ab eo, et accepit.* (Ibid. 227, C.) — *Roman de Rou*, I, 56*. — Asser. (Gale, I, 165.) — *Saxon Chronicle*, édit. d'Ingram, 103**. — Flor. Wigorn. édit. de Francfort, 1601, in-fol. p. 590. — Roger de Hoveden, *Rerum Anglicarum Script. post Bedam præcip.* édit. de Francfort, 1601, in-fol. p. 417, ligne 41. — Simeon Dunelmensis. (*Hist. Anglic. Script. X*, col. 145, l. 55.) — *Chronique de Normandie*, chap. XVIII, fol. IX r°, col. 2, éd. de Jehan Sainct Denys; et autres chroniques dont les passages se trouvent dans le *Recueil des hist. des Gaules*, VII, 222, B; 276, E. La chronique de Hermann Corner, insérée dans le t. II du *Corpus historicum medii ævi* de George Eccard, fixe l'arrivée de Rollon à l'année 880, voy. col. 498; et la chronique d'Albéric des Trois-Fontaines à l'an 882. Voyez l'édition de Leibnitz, part. I, p. 213.

« Tous les auteurs modernes ont répété, « d'après les historiens normands, que Rol-« lon était à la tête de cette expédition. Pour « nous, qui nous sommes fait une loi de « n'écrire que d'après les récits et documents « contemporains, comme nous n'y trouvons « rien de semblable, si ce n'est dans la Vie « d'Alfred par Asser, où ce fait a été ajouté « par une grossière et visible interpolation*, « nous attendrons une démonstration plus « rigoureuse pour l'admettre. » *Notes pour servir à l'histoire de la Normandie*, par Auguste le Prevost. Caen, de l'imprimerie de A. le Roy, 1834, 1re partie, p. 40. Voyez aussi les *Additions et corrections*.

* Uict cens e seisante sis anz out trespassez,
Poiz ke Dex de la Virge en Betleem fu nez,
Quant Rou fu à Regnier el Lon-Col acordez.
Lor a guerpi l'Eschard, de Flandres s'est tornez;
Rou torna de l'Eschard, la terre avirona,
En Normendie vint, amont Saine sigla.

** An. Dom. 876. Her Rodla þurhferde Normandi mid his here. and he rixade fifti wintra.

* « *Anno dominicæ Incarnationis* 876, *Rollo*

Si fu Rous mult suspecenos,
Mult ententis, mult curios,
Mult remenbranz de s'avision
E de s'entrepretation,
Saveir qu'en est acomplir (*sic*)
Ne que l'en est à avenir;
E prent conseil od sa gent,
Od ceus de major escient,
Qu'il li loent e qu'il fera,
Qu'à lur conseil se contendra.
Cist parlemenz fu mult pleniers,
f° 30 v°, c. 2. Qu'il dura ainz treis jorz entierz
Qu'à un s'en fussent acordé.
A la parfin li unt loé
Que senz demore e senz tarjance
Se traie mais e aut vers France.
Là tent toz ses devinemenz,
Ses sorz e sis pramettemenz;
Là afinera sa travaille
Senz mescreantise e senz faille.
Iteus fu li conseilz donez
E de trestoz agraantiez.

Ceo sui en l'estorie lisanz
Que là donc aveit oit cenz anz
E sul dis e set e seixante,
Trestot à numbre e tot à quante,
Que pur nostre salvation
Out Deus pris incarnation

« *cum suis Normanniam penetravit.* Peut-on « supposer qu'un historien mort en 909, c'est-« à-dire trois ans avant la cession de notre pro-« vince aux hommes du Nord, lui ait donné « le nom de Normandie, qu'elle ne prit que « long-temps après? Voilà pourtant avec quel « esprit de critique notre histoire a été traitée « jusqu'ici! »

Quant Rous od le conseil des suens,
Dunt il aveit assez des buens,
Fist le veiles ès masz drecier
Pur le fluie d'Escaut laissier;
En mer s'en entra la navie
De grant richesce replenie.
Tant corurent e tant siglerent
Qu'el hafne de Seigne entrerent.

CUM ROUS VINT A GIMEGES, U LI PLOUT QU'IL LAISSAST LE CORS SAINTE AMERTRUZ EL MUSTIER SAINT-VAAST [1].

Le fluie esgarderent parfunt,
Ses cors, les terres contremunt;
Cum l'eve est bloie e arzillose
E pleinteive e abundose,
Cum ele est suvent flechisantz
Que la terre en seit plus vaillantz,
Cum les rives d'erbe e de flors
E de divers arbres plusors
Olent suef e dulcement;
Cum li fluies remfle sovent
E creist pur la mer desqu'en som
Par les curs de la luneison.
Virent si très-bel le païs,
Si covenable, si assis,
Tuz li autre eires est remés.
Là adrecent les chés des nefs,
Nul soig n'orent d'aler avant;
f° 31 r°, t. 1. Kar n'i out nul, petit ne grant,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 75, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. IX. (*Ibid.* 227, C.)

A qui n'esjoïst le corage.
Cuntremunt Seigne vont à nage;
Gimeges virent l'abeie,
Cum ele fu faite e establie.
Assez i parut des muraiz,
N'ert uncore pas li leus refaiz
Del orible destruction
Qu'en fist Hastenc le très-felon;
Nepuroc, si cum nos lisuns,
I aveit mult beles maisons
E de Saint-Pere li mustiers
Mult bels, mult precios, mult chers.
Tuz moniaus habitemenz
I pareisseien (*sic*) beaus e genz;
Saintisme chose de saint non,
De sainte conversation;
Semblout à estrf (*sic*), si ert-el.
Ci ne fu Rous cruel ne fel.

Quant vit le leu si glorius
As juz e as religius,
Si assis e si covenables;
N'i vout de rien este (*sic*) nuisables;
Si vout turner; ne herberger,
Pur crieme del leu empeirer.
Del autre part soz la montaigne,
Qui bien i est fiere e grifaigne,
Unt tute lur navie treite.
Une chapele i aveit faite
De saint Vaas, n'iert gaires grant:
Uncor est bien aparissant.
Le cors d'une virge nomée
Aveit iloc Rous aportée:

Sainte Amertruz [1], ce dit la lettre.
Iloc sus l'autel l'ala mettre.
En Engleterre l'aveit prise :
Tuz eisi truis qu'iloc l'a mise [2].
Après fu pur sainte Amertruz
Li leus en grant cherté tenuz.
Ceo ne sai puis qu'ele devint ;
Mais ceo sachiez qu'eisi avint :
Sainte Amertruz li leus out non,
Ceo truis, puis, par ceste achaison.

LA PAIZ QUE L'ARCEVESQUE DE ROEM PURPARLA U ROU QUI BIEN LA TINT, NON NE LA TRESPASSA [3].

f° 31 r°, c. 2.

Por iceste grant genz paene
Fu en esfrei la crestiene :
Li marcheant gaaigneor
E li vilain laboreor
E li povre home del païs,
Dunt mult i aveit de mendis
Pur les eissilz e pur les gerres,
Pur les destructions des terres ;
Cil qui à Roem abitoent
Ne qui el païs conversoent
Virent les multitudines granz
Des feus Daneis, paens Normanz,

[1] « Le cors Sainct Euentru qu'il auoit prins « en une eglise au pays de Regnier au Lonc- « Col. » *Chron. de Normand.* édit. de J. Sainct Denys.

[2] Rou vint vers Jumeges, devers Caux ariva,
Sor l'altel saint Vaast humblement presenta
Li cors saint Ernolf tuit, k'en sa nef aporta.
Roman de Rou, I, 57.
Mais Wace sentait l'absurde de ce conte ; aussi pour l'atténuer ajoute-t-il ces vers :
Rou vint en Normandie, à Jumeges tot dreit,
N'iert mie crestien, ne bauptizé n'esteit ;
Neporquant en son cuer ameit Deu e cremeit ;
Des songes qu'ot sonjié sovent li soveneit,
Esperance aveit bone qu'à bien li tornereit.

[3] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 75, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. IX. (*Ibid.* 227, C.) — *Roman de Rou*, I, 57, 58.

Qui à Gumeges unt pris port;
Plein d'angoisse, de desconfort,
Vienent al arcevesque errant,
Al enoré clerc, al vaillant
Qui Franques esteit apelez [1]:
« Sire, funt-il, sainz ordenez,
E kar conseille tei e nos.
Veiz ci les paiens haïnos
Dunt tant i a milliers e cenz
Que jà pur force de noz genz
Ne laisserunt tut à saisir:
Di cum nos purrons contenir
Ne coment serrum rescus;
Di que feron, conseille-nos. »

Franque entent l'ovre e veit l'afaire
Qui mult li est al quor contraire,
Veit la cité apovriée,
Fraite e fondue e depescée,
Dunt li murail erent versé
E tuit rempli li grant fossé;
N'i a portal, tur ne danjon
U vers eus ait defension.

[1] « Guillaume (de Jumiéges), liv. II, « chap. IX, suppose que Francon étoit déjà « Archevêque de Rouen, en 876, lorsque « Rollon vint dans les Gaules. Or Francon « est monté bien plus tard sur le siége de « Rouen, et il n'en est fait aucune mention « avant l'an 912, qu'il bâtisa Rollon. En « effet, Jean, Archev. de Rouen, qui assista « en 876 au Concile de Pontion, parvint jus- « qu'au temps de Marin, souverain pontife, « c'est-à-dire jusqu'en 882, comme le prouve « l'Histoire de Frodoard. Witon occupoit ce « siége en 892, comme il paroît par le par- « lement tenu à Cône cette année : il en est « parlé dans le Diplôme acordé en 906 au « monastère de Corbeni par Charle le Sim- « ple : il souscrivit en 909 au Concile de « Troli. » *Recueil des hist. des Gaules*, VIII, préf. XXIV, XXV. — Voyez aussi le *Gallia Christiana*, XI, 24, 25; et l'*Histoire des archevesques de Rouen*, par D. Fr. Pommeraye, Rouen, Laurens Maurry, 1667, in-fol. p. 219-236.

En por ceste grant fiance,
Quant de secors n'a esperance,
Li est avis que paiz aquerre
Al pru de poeple e de la terre
Est tut le mielz qu'il puissent faire.
Si tot li fu gref e contraire,
A Rou mande que paiz li tienge
Si qu'à la terre mal ne vienge
Ne al païs par ses Normanz;
Lui retendrunt tels covenanz
Qu'il des lur ne sa gent tote
f° 31 v°, c. 1. N'aurunt crieme, regart ne dote.
Rous conut bien qu'en la cité
Anciene de antiquité,
Ne el païs, n'en la contrée,
N'aveit fors vilz genz desarmée,
Poi defensable e poi vaillante.
La paiz aseure e graante.
Quant ferme l'orent establie,
De Gumeges mut lor navie;
A Roem vindrent, près des murs
Traistrent lur nefs auques seurs,
Ancres getent un bien matin
Près del iglise Saint-Martin[1];
Iloc les unt gent establies
E de bons chevaliers garnies.

Rous s'en issi senz demurer.
Quant fors furent trait li destrier,

[1] Donc vint Rou à Roem, amont Saine naja;
Dejoste Saint-Morin sa navie atacha.
Roman de Rou, I, 58.

Voy. à ce passage la note 4, qui est de M. A. le Prevost. Il y prouve l'identité de S. Morin avec S. Martin du Pont, et cherche à déterminer le lieu où Hrolf fit stationner sa flotte.

Munte od bien treis cenz compaignons[1];
Roem trestot fors des cloisons
Avironent, veient le assise,
Veient la force e la purprise
Que si fermé esteit novele :
Sus ciel n'aureit nule plus bele;
Veient qu'i poet venir navie
A porz e grant marchaandie;
Veient les laiz destruiemenz
E les pesmes trebuchemenz;
Veient les granz temples fonduz
E les hauz portaus abatuz,
E les mostiers, les bels, les genz;

[1] Ni dans Dudon ni dans Guillaume de Jumiéges, il n'est ici parlé de chevaux. C'était chose si extraordinaire pour nos aïeux de voir les pirates du Nord à cheval, qu'ils manquent rarement de faire remarquer cette circonstance; nous avons vu plus haut, p. 41, v. 1043 :

Sovent à cheval, sovent à pié,
Sovent raisunt ès nefs volé.

« Circa autumni vero tempora Parisius « (Dani) regressi : contra quos Odo rex ve- « nit : et nuntiis intercurrentibus, mune- « rati ab eo regressi à Parisius, relictaque « Sequana pedestre et equestre agentes, in « territorio Constantiæ civitatis circa cas- « trum S. Laudi sedem sibi faciunt. » *Annales Vedastini*, anno 889. (D. Bouquet, t. VIII, p. 88, B.) Ce passage a été copié par l'auteur anonyme du *Chron. de gestis Norman.* (Voyez D. Bouquet, *ibid.* p. 97, A.)

Ānd þȳ ȳlcan ȝeare cpom micel hæþen here on Ānȝel-cȳnneſ lond. ⁊ pinter ſetl namon on Eaſt-Englum. ⁊ þær ȝehorſude purdon. and hi him pid ſrid namon.

« Et la même année (866) vint une nom- « breuse armée de païens en Angleterre, et « ils fixèrent leurs quartiers d'hiver en Est- « Anglie, où ils furent promptement mu- « nis de chevaux; et les habitants firent la « paix avec eux. » *Saxon Chron.* édit. d'Ingram, p. 97.

Ce passage ainsi que les petites dimensions des bateaux des pirates du Nord, nous donneraient à croire que ceux-ci ne transportaient pas de chevaux dans leurs courses : quoi qu'il en soit, ils étudiaient l'équitation quand ils en trouvaient l'occasion :

« Nortmanni vero apud eundem locum, « qui dicitur Oscellus, in quadam Sequanæ « insula residentes, Parisius sæpe, dum « prorsus placebat, navali excursu venie- « bant. Redimebantur ergo omnia in cir- « cuitu vicina monasteria, ne illorum sævi- « tia impositis ignibus cremarentur. Stu- « debantque præterea vicissim, equis, qua- « tenus aliquos nobilium gratiâ pecuniæ « capere possent. » *Ex libro II Mirac. S. Germani ab Aimonio conscript.* (Du Chesne, *Hist. Franc. Script.* t. II, p. 658, B.)

Versez de ci qu'ès fundemenz;
N'i veient tur n'autre defènse.
De s'avision se purpense,
Creit e pense tut senz devise
Qu'iloc recevra sa pramise.
Ceo li dient, e c'est verté,
Que c'est le chef de la duché;
N'i veient gent si fieble non
U n'a nule defension.

LE CONSEIL QUE ROUS PRENT E DEMANDE A SA GENT A ROEM DE REMAINDRE ILOC U D'ALER AVANT[1].

Quant assez l'orent esgardée
E tute entor avironée,
Tut dreit as nefs sunt repairié.
f° 31 v°, c. 2. Ainz que le soleil fust culchié
A Rous ses princes tuz mandez
E ses chers compaignons privez,
Puis les a traiz à une part;
Tut lur conseil e lur esgart
Vout aveir senz delaiement
U, ne quel part, quant, ne coment
Ira, u s'il prendra sojor.
A ceo respondirent plusor
Ausi cum il fussent sachant,
Maistre e apris e conoissant
Des choses estre à avenir
Qui ne poent unques faillir.
Ausi cum par devin segrei

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, p. 76, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. IX. (*Ibid.* 227, D.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 59, 60.

Li a dit chascuns endreit sei :

« Rous sire, esgarde cest païs
Cum il est richement asis,
Quels est la terre à chaer blé
Si ert guaignée e cultivée;
Veiz quels forez e quels vergiers,
Quels riveres e quels vivers,
Quels fluies pleins de bons peissons
E quels i sunt les veneisons,
E tute l'aise dunt est mestiers;
Mais void est mult de chevaliers.
Ceste nos plaist, ceste voluns,
Que à ton oés la saisissons;
Ceste volum que seit suzmise
A nos e à nostre justise;
A nostre sort volum que turt,
Que plus ne tart ne ne demort.
Cité ne chastel ne maneir
N'i puisse un tot sul remaneir
Qu'od batailles e od assauz
E od peines e od travauz
Ne cunquerion, que quitement
I puisse vivre nostre gent
E reposer e en paiz estre
E ceus qui de nos sunt à nestre.
Sire, ta grant signefiance,
T'avision, t'aparissance
Purreit très-bien, ceo nos est vis,
Ci avenir en cest païs.
Or i entent e or i veies,
Or gar que curios i seies. »
f° 32 r°, c. 1. De la response e del conseil

Que li unt doné si feeil
Fu Rous joios e si haitiez
C'unc mais ne fu nul jor si liez.

CUM LI DANEIS FIRENT LES FOSSEZ E CUM HASTENC FU ENVEIÉ PARLER A EUS, E LUR PAROLES[1].

Rous e sa gent e sa navie
S'est de Roem eisi partie,
Que mal n'i firent ne damage;
Amunt Seigne s'en vont à nage
Al Punt del Arche e Asdans,
Là ariverent lur chalans;
E Renomée, qui tot veit
E tot conuist e aparceit,
Qu'ainz a les ovres loinz portées
Qu'eles seient sul purpensées,
Par France dit jà e enseigne
Cum Daneis sunt entrez en Seigne,
Si faite genz e si armée
C'unc mais si granz ne fu justée.
Franceis de lor avenement,
Qu'il unt oï si sudeiment,
Sunt esbahi e merveillant,
Plus poürus e plus dotant
Que n'est de toneire e d'esclair
Ne de foudre qui vient de l'air.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 76, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. x: *Quomodo Rollo cum suis per alveum Sequanæ veniens Archas, quæ Hasdans dicitur, ibi composuit quoddam castrum, ubi pugnavit contra Francos : et plurimis occisis, Rainaldum ducem illorum in fugam vertit; et de subversione Mellenti Castri.* (Ibid. 228, C.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 60-63.

Hastenc mandent, ceo truis lisant,
Le chen, le fel, le sodoiant,
Qui France r'out mise à dolor.
Quant assemblé furent li lor
E tutes lur osz asemblées
De chevaliers, de genz armées,
Merveilles i out d'els senz faille.
Garni e prest tuit de bataille,
Desur le cors d'Eure vindrent,
Unques anceis resne ne tindrent.
Là saunene (*sic*) e là s'atendent,
De plusors esgarz i contendent.

Dunc vint Rainolz, uns bons vassals,
Prince de France e senescaus[1];
Si dit Hastenc al reneié,
Al très-orrible escomengié :
« Tu ies de cestes genz estraiz,
E si conois eus e lur faiz;
f° 32 r°, c. 2 Di nos, par tei volon oïr
Cum nos loes à contenir,
E cum le ferom-nos vers eus. »
E Hastenc, li cruels, li feus,
Dist al conte Rainolz maneis :
« Si sul dous jorz avant u treis
M'en eussiez conseil requis,
Jeo vos en deisse mun avis.
Si en sorsaut, senz purpenser,
Ne vos en sai pas conseil doner (*sic*),

[1] « Et Rainaldum Aurelianensium du-
« cem cum exercitu Francorum bello vic-
« tum fugavit. » Orderic. Vital. lib. III, ap. du Chesne, 459, A.

Reinault, un quens de France, ki Lucene teneit, Paris e Parisie e kank'il apendeit, etc.
Roman de Rou, t. I, p. 61.

Voy. sur *Lucene*, la note de M. le Prevost.

Fors tant trametez-lor messages
Buens parlers, corteis e sages,
Qui enquergent lor volentez,
E de qu'il sunt entalentez,
Qu'il quident faire, qu'il demandent,
Ainz que par la terre s'espandent:
Adunc saurez que devrez faire.
C'en est le mielz, ço m'est viaire.»
Dunt dist Rainolz: «Nos te preiom
E dulcement te requerom
Que tu auges ceo escercher,
E puis si l' nos saches noncier;
De lur voleirs, de lur corages,
Nos fai certains garniz e sages.»

Respont Hastenc: «N'irai pas sols.»
Dunc li baillent chevalers dous
De la Danesche lange apris.
Tuit trei sunt à la veie mis;
De els s'aproismerent, tant errerent,
Sur la rive del flun s'esterent;
Dunc comencerent lor raison
Senz noise faire e senz tençon:

«Ci sunt, funt-il, les genz le rei
Qui de quor l'aiment e de fei,
Conte e baron de mult grant pris,
Qui çà nos unt à vos tramis
Pur saver mun quels genz vos estes,
Quels leis vos tenez ne quels gestes,
Dunt estes estrait e eissuz
E quel part estes esmeuz,
E saveir quels sunt vostre espeir:

Iceo nos faites asaveir. »

De eus respondirent li plus sage :
« Par fei, funt-il, seignor message,
Daneis sumes de Dace né
f° 32 v°, c. 1. E trestuit nostre parenté;
De là nos plot çà à venir
Por France prendre e pur saisir;
Cele escombatron veirement,
Se nos poom, de tute gent.
As branz d'acer, qui 'm plort u rie,
Sera dès or mais departie. »
Dunc respondi Hastenc as lor:
« Cum est nomez vostre seignor? »
Dunc respunt Rous: « Il n'a nul non.
Sor nos n'a prince ne baron;
Tuit summes d'un seignorement,
Tuit vivum per e igaument;
Chascuns i est sire de sei,
E chascuns porte al autre fei;
Mais tant me di, ne l' me celer,
Qui es, qui si bien sez parler
Nostre lange; fai m'en certain. »
E Hastenc respont premerain,
Desiranz que de lui direient
E de oïr s'il le conoistreient :
« Par qui fait, par qui renumée,
Venistes en ceste contrée?
Oïstes parler d'un Daneis
Que eisilla Lotrocus li reis?
Hastenc out non, qui od navie
E od fiere chevalerie
Vint en France, qu'il out e prist

E les regnes à sei susmist,
Gasta e arst si desertée
C'uncor est à peine habitée. »

Dunc respont Rous : « Bien est seu
Qui mult fu pruz e coneu.
Bien comença od bon eür,
Mais en la fin fu pesme e dur,
Vils e malvais e recreanz,
Failliz del tot e non vaillanz.
Se sis comencemenz ou los (*sic*)
En la fin li torna le dos;
A la parclose fu huntos
Ne queisse jà fust de nos;
Ne fait de lui à demander,
Ne jà n'en quer oïr parler. »
Dunc dist Hastenc : « Volez pramettre
Charle à servir e à suzmettre?
f° 32 v°, c. 2. Voudreiz tant faire al rei de France
Que vos n'en aiez de lui dotance
Ne de la gent de sun empire? »
E Rous respont : « Dès ore enpire;
Ceste parole n'a mestier.
Or vos en poez repairier :
Dites as vosz segurement
Que jà n'aura seignorement
Sor nos ne rei ne rien vivant;
N'à ce ne seit nule atendant
Que jà servise de nos traie;
C'une chose sachés veraie :
Riens el siecle tant ne volum
Ne nule plus ne desirom
Qu'estre od armes e nuit e jur :

Mult nos delite icel labor.
Ne nos acoilliez jà en paiz,
Kar ses batailles a travailz.
Ce ne nos chaut, car ceo aurum cher
Qu'al fer trenchant e al acer
Porron conquerre e retenir. »
« Quant tels en est vostre plaisir,
Funt cil, ù avez en talent
Qu'augez de ci premerement? »
Adonc respondirent Daneis :
« N'avum plus cure de voz leis;
Alez-vos-en tost senz demore,
Kar ù ne quant ne à quel ure
Nos nos voldrum de ci partir,
Ne qu'enprendre ne qu'envaïr,
Ne saureiz jà, ne quidez pas,
A gius n'à certes n'à agas :
Bricon e fol en semblereient
Cil qui lor estres vos direient. »

Hastenc se parti des Daneis,
Ariere torne en l'ost Franceis;
Oiant tuz, a dit e retrait
Tut mot à mot, que rien n'i lait,
Les paroles e la manace
Qu'il a oï de ceus de Dace :
« Tant vos di, fait-il à estros,
Si sunt felon e orgoillos
Que paiz, conduit ne seurtance
Ne querent vers le rei de France;
Ainceis quident tot envaïr,
Trestot prendre e tut saisir. »

f° 33 r°, c. 1.

ICI SE COMBATIRENT FRANCEIS PREMEREMENT
OD ROU, QUI'S DESCOMFIST E VENQUIST MALEMENT[1].

Li quens Reinouz Hastenc raisone,
Tote l'ovre li mustre e sone :
« Tu veiz, fait-il, cum faitement
Nos a requise ceste gent :
Ceste terre quident forcier,
Prendre, saisir e eissillier;
E nos la lur voldrum defendre;
Mais nos volum par tei aprendre,
Qui de eus es nez, qui sez lur estre,
Qui es apris e sage e mestre,
Cum en bataille se contenent,
Cum se ordenent e cum se tenent,
Cum poet estre lur genz laidie,
E eus amener à folie.
Tu qui le sez, le nos apren
U si ert folie u si ert sen
Que nos aniom od els mesler
Senz targer e senz demorer. »

Plein de venim, plein d'amertor,
Cum orrible, fel traïtor,
Od haïnos engignemenz,
E dit : « Seignors, icestes genz
Sunt fort e jofne e combatant
E sur autres d'armes sachant,
Toz jorz sunt norri en bataille;
Ne jà lur cors ne ferunt faille
Tant cum il puissent estre en piez,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 77, A.)

N'il ne poent estre engingniez.
La bataille nos ert dotose,
Pesme, mortaus e perillose :
Pur ceo n'os loer l'envaïr,
Le combatre e l'asaillir. »

Dunc respondi li conestables,
Chevalers proz e covenables,
Qui l'oriflambe des Franceis
Portout, saive ert mult e curteis ;
Par non ert apelez Rollanz,
Mult ert hardiz e beaus e granz :
« Certes, fait-il, mult me merveil
Que vos od cestui pernez conseil,
Unques od lou, ce m'est avis,
f° 33 r°, c. 2. Ne fu unquore autre lou pris,
Ne od gopille pris gupil.
J'espeir que ci en a tels mil
Qui por esmai ne pur manace,
Ne pur chose que dire en sace
Ne laisserunt qu'as branz d'acer
Ne lur augent si chalenger
La terre tute e le païs
Que poi remaindra des vifs,
Si est qui lur cors n'en esduient
U ès nefs par mer ne s'enfuient. »

De cez paroles fu Hastencs
Toz esragez e fors del sens,
Fait-il : « Bataille ne meslée
N'i serra par mei desloée ;
D'ore en avant cum poet si aut! »
Qu'entre ses denz dist : « Ne me chaut. »

CI FIST ROUS LES FOSSEZ QUI TUZ JORZ PAREISTRUNT;
SI EST QUI'S I REQUIERE, ILOC SE DEFENDERONT [1].

Entre tant dis ne sejornerent
Rous ne li suen qui od lui erent,
Defenses firent e fossez
Granz e parfunz e hauz e lez,
Clos environ cume chastel;
Forz fu li leus e large e bel.
La porte e l'entrée unt gerpie
Qu'il i aveient establie,
Ariere estreit se sunt tuit trait:
Assez orreiz pur qu'il l'unt fait.
Franceis en l'aube très par main
Oent la messe à Seint-Germain,
Confès s'i funt de lur pecchez,
Après se sunt acomuniez;
Mundes, assous e beneeiz,
Prennent lor armes, lor conreiz;
Ne s'arestent ne puis ne finent,
Contreval Seigne s'acheminent
Tant qu'il choisirent la navie
E la Danesche compaignie;
Les fossez virent, la cloison
Qu'il aveient fait d'environ
Si haut, si parfunt e si grant
C'uncore est ui apareissant,
Qu'il s'esterent, que poi les virent
f° 33 v°, c. 1. Ne pas encontre eus fors n'eissirent.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, *Ibid.* 128, B.) — *Roman de Rou*, t. I, 77, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. x. p. 64, 65.

Rollanz, ne quid maïs (*sic*) oi s'en feigne,
Icist portout la maistre enseigne,
Od tut le melz de l'ost Franceis
Ala envaïr les Daneis.
Par mi l'entrée se sunt mis
Sor les chevaus, les escuz pris;
Là out de chevalers orguil
E de lances si espès bruil
Que se un dener d'amunt chaïst
Sus fers de lances remassist.
Li heaume gettent resplendor
E li escu peint à colur,
E li cheval meinent effrei.
Là sunt li gunfanon desplei.
Fels e irez e abrivez,
Unt lor enemis escriez;
Vont les ferir si durement
E si très-angoissusement
Que les fortes lances acerées
Lur unt par les cors passées;
Sanglanz, envers, pales e freiz,
En i out mult à mort destreitz.

Al asembler del hurteiz
I out noises e braiz e criz,
Trois par escuz e par mameles.
Jà i sordrunt freides noveles,
Qu'ainz qua (*sic*) as branz se fussent pris
Lor saillirent en mi le vis
Set cenz Daneis qui s'ecutoent
E qui pas ne se demostroent.
Cil od les glaives reluisanz
E as aches d'acer trenchanz,

Iriez de lor chers compaignons,
Si les trenchent desqu'as arçons
E lur trespercent les costez.
Ci fu li chaples si meslez,
Si doleros e si engrès,
E si s'entretrovent de près
Que n'i a rien del resortir,
Del eschaper ne del fuir.
Toleite lor unt si l'eissue,
Jà des autres n'aurunt ajue;
N'i poent mettre ce contenz
Qu'aider puissent à ceus dedenz.
f° 33 v°, c. 2. Là decort sanc de tante plaie;
E si Rollant dès or s'esmaie,
Ce ne fait pas à merveillier.
Tant se defent al brant d'acer
Cum la vie li dure el cors;
Sachez, si vifs en fust estors,
A tuz jorz mais en fust preisiez;
Mais iloc fu tut detrenchez
E tuit li autre senz devise
Qui entrerent dedenz la porprise.
Si cum jeo el livre sui lisant,
N'en eschapa petit ne grant;
Si out si faite meschaance,
Dunt granz esmais sorst parmi France.

Li quens Reinouz veit la dolor,
E la fiere perte des lur,
Set ne i a rien de la demore:
En poi de tens e en poi d'ore
I unt receu tel damage
Que li plus riche e li plus sage

Qui i sunt d'els en unt effrei.
Par (*sic*) s'en Hastenc od son conrei;
Chascun prince, chascun chadaine
En recunduit ses genz enmaine
E laidement senz grant defense.
Cil qui sun cors i garde e tense
I a, ce lui est vis, mult fet.
En autre sen alast le plet
Si quens Reinouz ne fust senz faille.
Ci out dolerose bataille:
Fuitif, vencu e damagiez,
Ocis e mort e enchaucié
Furent Franceis, ceo vos pois bien dire;
Dès or comence lur martire,
Lur dol e lur aversité.
Rou e li soen s'en sunt torné
Joios, haitié, plein d'alegrance
Dunt vencue unt la gent de France;
Escuz, haubers, eaumes, destrers
Buens e riches e beaus e clers
Unt gaaignié mil mars vaillant:
Unc mais ne furent-il manant.
Al desarmer furent haitez;
Kar n'i out guaires dès plaiez.
Li plus fort de eus e li plus freis
f° 31 r°, c. 1. Enterrerent lur morz maneis;
Dunc fu apresté lur mangiers,
Si s'i asistrent volentiers;
N'i orent tables n'autres deis
Fors la vert herbe e le junc freis.

ICI PRENT ROU CONSEIL DE MOELLENT ALER PRENDRE;
VEER VOUT QUI L' VENDRA ENCONTRE LUI DEFENDRE[1].

Ainz que soleilz fust rescunsez,
A Rous tuz ses princes mandez;
A eus parole en meinz endreiz
De ovres, de enginz e de conseilz :
« Seignor, fait-il, riche baron,
Cher ami e cher compaignon,
A la peine qu'aureiz sufferte
Devreit estre grant la deserte :
Si ert-ele, jeo n'en dut mie.
Avez veu quele estutie
Unt li Franceis fait envers nos?
Si horrible, si haïnos
Nos unt esté, sunt e sereient,
S'il unques faire le poeient,
Senz ceo que fait lur eusson
Tort ne hunte ne mesprison.
Jeo ne sai penser ne dire
Pur quei nos unt volu occire.
Pur ceo que la culpe en est lor,
I unt damage e deshonur;
Vers nos l'unt primes comencié,
Pur tel en sunt or tuit irié :
Perdu i unt e perdrunt plus,
S'estre en puet nostre li desus.
Ne lur poum mais cel mal faire
Ne cel ennui ne cel contraire

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 77, B.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. 2. (*Ibid.* 228, C.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 66.

D'or en avant nos n'aion dreit :
Vers nos sunt primes enchaeit ;
Or lor mostrum que ele nos peise.
Qui grant ovre embrace e enteise
Si la face si vivement,
Si bien e si proüsement
Que pru i ait honor e pris.
N'en seit jor plus ne termes pris :
Alum aseeir lor chasteaus
E prendre e fundre des plus beaus
E les preies, veianz lur oilz ;
f° 34 r°, c. 2. Ne seit de là si granz l'orguilz.
A dreit se sout cil e aquite
Qui solum le fait rent la merite.
[I] ci [1] est près de nos Moellent,
Riche chastel e bel e gent :
Si i alum très par matin;
Kar certainement vos destin
N'aura defension vers nos. »
Haitié e baut, lié e joius
Unt la parole graantée.
Quant cele nuit fu trespassée,
Enz en l'aube r'unt lor maisnées
E lur nés gent apareillées;
Les granz fossez qu'encor i sunt
Gerpent e laissent, si s'en vunt;
Dreit à Meullent tirent à nage.
Li bort des nefs e li estage
Sunt gent garni e li chastel.
Maint enseigne, maint penuncel
E maint escu d'or e vermeil

[1] Cette initiale a été laissée en blanc par le scribe.

I resplent contre le conseil (*sic*).
Nule rien de ses oilz ne's veit
Qui tut li cors ne l'en esfreit.
Li criz est surs par la contrée,
E là noise fiere levée.
A Meullent vienent, ce lisuns;
Dunc vestirent les aucotuns
E les haubers desus, tresliz;
Lacent les heaumes clers, burniz;
Ceignent les treschanz branz d'acer:
Hardi e coragus e fier,
En sunt venu al grant assaut.
E li mur furent dur e haut
E li terrer e li portal,
E s'out dedenz maint bon vassal
Qui à defendre s'apareillent;
Mais maleitement se conseillent:
Les portes laissent desfermées;
Od darz, od lances, od espées
Les recoillent, fort s'i defendent,
Là se percent e là se fendent
E là se trenchent pez e braz
E là s'enversent morz tuz plaz
Là a noises e braiz e criz,
Là est si granz li ferreiz
f° 34 v°, c. 1. Que'm ne vit mais si faiz tooilz;
Là sunt en sanc desqu'as genoilz.

Daneis od les granz haches lées
Delivrent eisi les entrées
Qu'il n'i troevent retenement.
Mult dura l'assaut longement;
Mais puis qu'il furent asemblé,

N'orent cil dedenz poesté
Des portes fermer encontre eus.
Ci surst dolor, damage e deus
Si faiz que morz e detrenchez
Furent, n'en eschapa unc piez
Qui pris n'i fust u retenuz.
Li forz chasteaus fu abatuz,
Ars e versez e tuz desfeiz,
E les granz aveirs pris e traiz.
Eissilliez fu tut le païs,
E li home tuit mort u pris,
Mené as nefs qui'n sunt garnies,
Combles, rasées e emplies.
Eisi comença la meslée
Qui mult out puis lunge durée.

SI CUM LI QUENS TIEBAUZ CHARTRES ACHATE E PRENT DE HASTENC, QUI S'EN FUIT OD L'AVEIR QU'IL EN PRENT[1].

Tens a li quens Tiebauz trové
Ce qu'il aveit tant desiré,
De Hastenc le fel envaïr
E de Chartres faire sortir;
S'il puet ne li remaindrunt mie:
Mult het lui e sa compaignie.
Oez coment il le deceit
Si qu'il ne set ne n'aperceit:
« Hastenc, fait-il, mult me merveil

[1] Will. Gemmet. lib. II, cap. XI : *Qua fallacia Tetboldus comes Carnotenam urbem ab Hastingo emit, et quomodo ipse Hastingus omnibus distractis peregre profectus disparuit.* Du Chesne, 228, D.) — *Roman de Rou*, t. I, 64, 65. Dans ce dernier ouvrage, ainsi que dans la Chronique de Normandie, la vente de Chartres est placée avant la bataille où Rollant fut tué, et avant le sac de Meulan.

Dunt tu ne prenz altre conseil.
Veiz, mult te het li reis de France;
Kar tuz jorz a en remenbrance
Le damage desmesuré,
L'occise, la mortalité,
Qui par tei i avint si grant.
Tels mil i vunt ta mort querant,
Nevoz e freres e marriz
Qui lor maisnées e lur filz
Feis detrencher e occire,
Toz jorz en ert cist regnes pire.
f° 34 v°, c. 2 C'est merveille cum tu viz ore,
Que tuz li poeples ne t'acure.
Li reis ne l' poet plus endurer
Qu'il ne te face demembrer,
Ardeir en feu u escorchier
Pur sa très-grant ire apaier.
Or creit e dit que ceste genz
Qui si nos unt jà faiz dolenz
Par tei seient sur nos entrez,
Que tu les i aies mandez ;
N'i venissent si par tei non :
Chascun t'en a en suspeçon.
Tuit estes un, d'un regne estrait,
Vers tei crie la gent e brait,
Entr'eus avez fait aliance;
Ne nos vendra mais mescaance
Nos en quidom que par tei seit. »
Eisi l'esmaie e le deceit;
Fait-il : « Si tu ne veus morir,
Pren tost conrei de tei garir;
Sachanz te faz, pas neu te tais :
Morz es, si tu ci plus estais. »

Si Hastenc fu en grant esfrei
Ne se il out poür de sei,
Ço ne fait pas à merveillier;
E cil le set si engignier,
Tant l'esfreit, tant le manace,
Od grant aveir qu'il l'en porchace,
Chartres li gret e laisse e vent;
Puis prent sun or e son argent
E ceo qu'il a, si s'achemine;
Mais nule riens ne me devine
U il ala, queles veies tint,
Ne saveir puis queu li avint;
Mais eisi cum jeo vos ai conté
Out li quens Chartres la cité.

LA SECUNDE BATAILLE U QUENS REINOUZ FU MORZ, DUNT FU A TOTE FRANCE ESMAI E DESCONFORZ [1].

Trestot si cum jeo vos retrai
Out en France si grant esmai
Que riens n'i est joianz ne liez:
Tuit li poeples est deshaitiez,
Perdue unt tele chevalerie
Dunt la terre est trop apovrie,
f° 35 r°, c. 1. E de plus sunt en grant dotance,
Grant poür unt de meschaance;
Mais quens Reinouz ne s'aseure,

[1] Dud. S. Quint, lib. II. (Du Chesne, 77, B.) Will. Gemmet. lib. II, cap. XII: *Bellum iterum Ragenoldi principis cum Rollone, et de morte ipsius, et de annua obsidione urbis Parisius, et de destructiõne urbis Bajocas, in qua cepit quendam virginem nomine Popam, ex qua genuit Willelmum et Gerloc sororem ejus; et quomodo exercitus ejus trucidavit cives Ebroicæ civitatis, ipso tamen cum quibusdam Parisius obsidente.* (Ibid. 229, A.) — *Roman de Rou*, t. I, pag. 66.

De la laide desconfiture.
Qui si grant li avint l'autre ier
Voudreit mult sun quor esclairier.
Les genz de France a ajustées
E les granz osz desmesurées,
Mult en out plus qu'al autre feiz
Garniz d'armes e de conreiz.
Dunt chevalchent par establies
E par conreiz e par parties;
Aprismé unt l'ost de Daneis.
Les forz osbers blancs cume neifs
Furent vestu senz demorer;
Puis veissiez heaumes lacier,
Ceindre espées, chevaus estreindre :
Dès or ne puet mais oi remaindre
Desque la terre seit sanglente
E que li uns d'eus s'en repente.

Quant Daneis veient l'ost de France,
Manais, senz autre demorance,
Se sunt armé e eus garniz;
Mais ne se sunt pas departiz,
Ainz se sunt tuit estreit serré
Pur ceo qu'à poi fuissent esmé;
Priement e quassent sei en bas
Li plusor de aus tuit en un tas;
Ne se voelent pas granz genz faire
Pur meuz lor enemis atraire.
E Reinouz od le suen conrei
Comença le premier desrei :
Teus set cenz chevaliers i poignent
Qui l'aventure ne resoignent
Qui lur en est à avenir,

Les fers des lances funt sentir
A ceus qui serrez les atendent;
Mais ne's partissent ne ne's fendent.
Li avenirs des Reinoudeis
Fu si estranges sur Daneis
Que sur escuz e sur quirées
E sur broines menu maelées
Bruisent mil lances de sapin
Si que li champ e li chemin
En sunt tuit junchée e covert.
f° 35 r°, c. 2. Dunc se mostrerent en apert
Cil devers Rou senz plus atendre;
Jà lur vuldrunt merir e rendre
L'assaillie qu'il lur unt faite.
Ne vos sera mai (*sic*) oi retraite
Nule plus estrange asemblée:
Ci surst teu noise e teu criée
Qu'ès fers des glaives esmouluz
Unt cist si Franceis receus
Que sur la fresche herbe novele
Chaï de cors tante buele
Que sempres furent li renc cler.
Ci vos puet l'om dire e conter
Que Rous i fist de sei merveilles;
Les braz e les mains a vermeilles
E le brant d'acier que il tient.
Des torz li remembre e sovient
Que vers lui unt eu Franceis:
Pur ceo lur passe demaneis,
Armez les trenche e escervele,
E si'n fent maint tresqu'en la sele.
Place li funt li orgoillus
E tut li plus chevaleros.

Conte Reinout quert par l'estor;
Sunt (*sic*) trenchant brant, vert de color,
Li voldreit mult faire sentir.
Ceo vos puis bien dire senz mentir,
Vencuz furent li Reinoudein;
N'en ist del champ entier ne sein
Pas la meitié. Reinout que fait?
A nule riens plus mal n'estait;
Mult s'i contient proüsement,
Sa perte e sun damage vent
Estrangement al brant d'acer;
Mult a en lui bon chevalier
E preisé d'armes e hardiz.
Mais volentiers u à enviz
Gerpent l'estor, derompu sunt;
Sachez, trop leidement s'en vont.
Ne poet Reinouz Franceis tenir,
Pur ceo l'en avient à fuir,
Si fait-il à col estendu;
Mais trop li est mal avenu,
C'un pescherre de Seigne avint
Encontre lui, qui un glaive tint
f° 35 v°, c. 1. Trenchant d'acer plus que rasor;
Devers Rou fu tornez as lur.
Forz e estuz fu li vilains,
Le glaive tint od les dous mains.
Li quens s'en vint à esperon,
Ne sai s'il conut u non,
Del estur e del ferreiz
S'ert tut esloigniez e partiz
E de ses enemis estors,
Quant cil le fiert par mi le cors
D'aïr si del glaive en lançant

C'unc puis ne pout aler avant.
Voide le sanc par mi la plaie.
Ci ne li porta morz manaie,
Qu'ainz est en poi d'ure feniz.
Asez i sorstrent braiz e criz;
Preisiez ert mult e de grant non.
N'i out puis prince ne baron
Qui arestast à la bataille.
Ceo me dit l'estorie senz faille
Que mult perdirent icel jur;
Kar senz conrei e senz retur
S'en alerent à qui ainz ainz,
E pris e morz i out de aus mainz.
La mort del proz conte Reinout,
A qui chascun de aus s'apuiout,
Les out trestoz eisi vencuz
C'unc n'en fu puis saisiz escuz.
L'enchauz, l'occise e li baraz,
U tant en chet envers e plaz,
Dura treis liues d'un tenant;
Mais chevaler riche e preisant
En retindrent, je l' vos plevis,
Qu'il en unt as nefs tramis.
Li eschecs fu si très-pleniers,
Tant i out armes e destrers
Que ne fu si merveille non:
N'i out si povre compaignon
Qui armes n'ait de chevalier.
E Rou tint nu le brant d'acer
Enteint de sanc glacié de cors;
Sur un cheval sist qui fu sors.
Li heaumes li fu detrenchez
E li haubers mult desmaelez

E la ventaille derompue.
f° 35 v°, c. 2. Mainte colée aveit rendue
Le jor e prises autretant;
Ceo li ert bien aparissant.

Au repairier del grant enchauz
Sunt entur lui joius e bauz
Li plus riches de ses maisnées.
Fait-il : « Auques avez vengées
Les pertes de vos compaignons.
Or nus trovent Franceis feluns,
Dès or conoissent qui nos sumes.
Toleit lor avum de lor homes
Tant dunt deivent aveir grant dol;
Mais au mien gré e al mien voil
Les iron requerre à Paris.
Senz autre terme qui'n seit pris
Cunduiun là nostre navie.
Cum vaillanz genz e cum hardie
Alum requerre les fuitifs,
Qui nos sunt mortels enemis,
Qui de nos s'en sunt eschapé;
Si seit asise la cité;
Ne past un jor qu'asaut n'i ait,
Josté, feru, lancié e trait.
Si lor toille l'um les chemins,
Qu'entrer n'i puisse pain ne vins,
Ne securs ne lor seit tramis;
Kar eisi conquert l'om païs. »
Iceo otrierent tuit à tire
Ausi li meudres cum li pire.

SI CUM ROUS GERPIST MEULLENT, E CUM SENZ NUL SEJOR VAIT PARIS ASEEIR PAR FORCE E PAR VIGUR[1].

Quant la bataille fu vencue
U Franceis unt tele perte eue
Dunt mult sunt plein de grant dolor,
De lermes, d'angoisse e de plor,
Kar entre les dous asemblées
A plus de mil testes colpées,
Tot eisi a Rou conseil pris
Qu'il ira aseeir Paris
Senz terme nul e senz delai.
Ceo ne vos di pas ne vos retrai

[1] Dud. S. Quint. (Du Chesne, 77, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XII. (*Ibid.* 229, A.) — *Chronicon Turonense*, an. 879. (*Ibid.* 26, B.) — *Chron. anon.* (Ibid. 32, B.) — *Roman de Rou*, tom. I, p. 66. Voyez sur les détails du siége de Paris, en 885, le poëme d'Abbon, moine de Saint-Germain des Prés et témoin oculaire, ouvrage qui a été publié en partie dans les recueils de Pithou (*Annal. et hist. Franc. ab anno Christ.* DCCVIII. *ad ann.* DCCCCXC. *script. coæt.* XII. Parisiis, ap. Claud. Chappelet, 1588, in-8°, p. 440-487), de du Chesne (*Hist. Franc. script.* t. II, p. 499; *Hist. Norman. script.* p. 35); à la suite de l'édition d'Aimoin, donnée par le P. Jacques du Breul, Paris, Ambr. et Jer. Drouart, 1602, in-folio, p. 404-426; dans les preuves de la seconde partie de *La veritable origine de la seconde et troisiesme lignée de la maison royale de France*, par le sieur du Bouchet, Paris, V° Mathurin du Puis, 1646, in-folio, p. 266-306; dans les recueils de D. Bouquet (*Rec. des hist. de la France*, t. VIII, p. 4-26), de Langebek (*Script. rer. Danic. med. ævi*, t. II, p. 76-106), et plus correctement dans les Nouvelles Annales de Paris, par D. Toussaints du Plessis, Paris, V° Lottin et J. H. Butard, 1753, in-4°, p. 225-351, où il est accompagné d'un savant commentaire; et dans les *Monumenta Germaniae historica* de G. H. Pertz, Script. t. II, p. 779-805. Traduit en français par M. Guizot, il a été inséré dans le sixième volume de sa Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, Paris, Brière, 1824, in-8°. Enfin une seconde traduction par M. N. R. Taranne, en regard du texte, a paru à l'Imprimerie royale, à Paris, en 1834, en un volume in-8°, avec une introduction et des notes. Rollon n'est pas même nommé dans ce poëme. Voyez aussi l'Histoire de la ville de Paris, par DD. Felibien et Lobineau, liv. III, p. 1102.

Qu'en fu del cors al conte fait;
Kar l'estoire ne m'out retrait
Ne me dit pas ù fu portez
f° 36 r°, c. 1. N'en quel leu il fu enterrez,
Ne jeo del men rien n'i mettrai.
Cele nuit jurent sus le glai
En paiz dedenz lor paveillons.
Se li jorz lur out esté longs,
Assez lur fu curte la nuit:
Mult la pristrent par grant delit;
Mult lur doleient piz e dos,
Si desiroent le repos.
S'il orent morz, si's enterrerent,
Après se redesaancrerent;
Les rives de Meullent laisserent,
Très par mi Seigne s'adrecerent;
Dreit à Paris tenent lur curs.
Set cenz enseignes de oolors
Parut ès nefs sus ès chasteaus.
Li orez e li tens fu beaus;
Tant unt nagé e tant siglé
Qu'il unt choisie la cité.
Ceo lur est vis, ce dient bien,
Que unques mais ne virent rien
Qui poie chose ne semblast,
Fondue e depecie e gast
Avers la vile que il veient;
Bien pramettent e bien otreient
Que jamais jor repos n'aurunt
De ci à l'ore qu'il l'auront;
Mais por peine ne pur ahan
N'en ert ceo pas devant un an.
Mult la veient gent atornée

E richement close e fermée
De granz fossez, de hauz terrers
E de boens murs forz e entiers
Od si faites turs bataillées,
Jà n'ierent prises ne baillées.
Treis mil escuz i estencelent
E mile enseignes i freselent;
E mil vassauz i a esliz,
Laciez les heaumes verz, burniz,
Près de receivre en tel maniere
Dunt set cenz remandrunt en biere.
D'une chose vos sui devins
Qu'al ariver, c'en est la fins,
I out tant trait e tant lancié
Que ainz qu'il fussent la nuit logié
f° 36 r°, c. 2. I out tant fait chevaleries,
Tant batailles, tant assaillies
E tant granz chaples demaneis,
(Trop par sunt esragié Franceis
Dunt si les veint la gent Normande,)
Ainceis que l'oscurté s'espande
Ne que la nuitz seit avenue
I a des homes grant perte eue,
Qu' al ariver des nefs out fort.
Là fu si dotuse la sort
Que od saettes esmulues
E od engaignes trenchanz, aguës,
N'i ose rien descovrir l'oil.
D'ambesdous parz a grant orguil;
Teu noise i a e teus resons
E des espées teus chapleisons,
Ceo est avis que terre funde.
Les dous rives de Seigne e l'onde

Sunt de cler sanc ensanglantées.
De si perilluses meslées
N'orra nus hom jamais parlier.
Unc ne se porent desevrer,
Si fu la nuiz neire e obscure.
Od dol, od ire e od rancure
En unt Franceis lor genz sevrées
E lur portes dedenz fermées.
Assez i out la nuit desheit;
Dient que malement lor vet,
Trop perdent e trop unt perdu,
Trop lur est jà mesavenu.
Mult est quens Reinouz regretez;
Dient trop en fu maumenez:
Cil saveit les conseilz doner,
Les osz conduire e asembler;
Trop sunt de lui afebleié.
N'i out la nuit nul despoillié,
Ainz se garnirent e uvrerent
E ceo qu'il porent se aturnerent,
Mangoneaus drecent e pereres
E mult firent arbalasteres,
Barres, lices, retenemenz:
A ceo ovra tute lur genz.

E li Daneis se sunt logié,
Si lur out esté chalengié;
Tuteveies od les espées
f° 36 v°, c. 1. Unt les granz places delivrées
U il tendent lur pavillons.
De lur plus esliz compaignons
I funt la nuit cinc cenz veillier,
A qu'il se funt eschelgaitier.

Ainz que passast la matinée,
Orent lur gent tute ordenée
Cum s'esterunt, ù e coment;
S'asient bien e sagement.
Dès or est Paris assegiez;
E d'une rien ne vos mervilliez
Si deu rei n'i faz mention
Qui en cel tens Charle aveit non :
L'estorie ici mot ne me sone
N'autre parole ne m'en done.

Devers Meullent e del païs
Qu'il orent asailli e pris
En fu la grant preie amenée,
Dunt l'ost fu pleine e asazée,
Si'n requistrent par le païs,
N'i troverent teus enemis
Qu'od les clers branz trenchanz d'acer
N'en feissent l'ost tot plenier.

Ne vos puis retraire les assalz
Ne les peines ne les travauz,
Les lanceis, les traiemenz
Ne les divers essaiemenz
Que cil defors funt vers les lor ;
Jà n'en trespassera un jor.
Suvent vienent desqu'as murs;
Mais il n'i sunt de rien seurs,
Kar li arbalestier i traient
Qui mult en ocient e plaient,
Des portaus lancent pex aguz
E grandimes caillous cornuz
Dunt il les funt aval descendre:

Eisi les veist l'om contendre
E main e seir senz nul repos.
Cil qui à Paris sunt enclos
S'esmaient mult de la vitaille
Que si ne rompe e si ne faille
Qu'il n'aient que manger dedenz;
De ceo s'esmaie mult lur genz.

EISI CUM LI DANEIS ENVEIENT A BAIUES,
E CUM BOTUN FU PRIS POR QU'IL ORENT LES TRIUES [1].

f° 36 v°, c. 2.
En cel termine, entre tanz dis
Que Rous demurout à Paris,
Li manda l'om e fist saveir
Que Baiues porra aveir
Legierement, si est qu'i entende;
Kar il n'i a qui la defende:
Tramis i a de ses barons
E de ses meillors compaignons
E grant plenté de ses Daneis.
La preie aquillirent maneis
De par trestote la contrée;
Cele n'i fu pas ubliée,
Besoinz lur en ert e mestier.
Laciez les heaumes clers d'acer,
Par vigur e par poesté
Asaillirent la forte cité;
Mais mult i out bons citeains
E pruz e forz e segurains
Qui bien defendirent lur vile.
Trové en i unt tels treis dis mile

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 77, C.) — *Roman de Rou*, t. I, 66-68.

Qui mult lor sunt forz enemis
E qui lor sunt en mi les vis
Od les lances d'acer burnies;
Fait lur i unt tels treis saillies
Où Daneis unt assez perdu.
Li quens Boton fu retenu,
Un maistre prince des Normanz,
Chevaliers riches e vaillanz,
Hardiz e forz e curajos
E de proesce merveillos.
Icist en fust mené dedenz;
Mais mult sorst ainz granz contenz
Qu'il en fussent poestis :
Trop par i out homes occis.
Nule riens ne vos saureit pas dire
Le doel ne l'angoisse ne l'ire
Que Daneis unt de lur chadel,
C'est del conte Boton le bel;
Pur lui r'aveir unt pris messages
Afaitiez, corteis e sages;
Tramis les unt as Baiueis,
Que s'il lur rendent lor Daneis
Boton par non, il aurunt pès
Si que jà mal se crendrunt mès
De aus un an trestot enter.
f° 37 r°, c. 1 Eisi le distrent li messagier,
La paiz d'un an lur unt offrie :
A itant lor sera plevie.

E cil unt lur conseil josté :
Quant veu unt e esgardé
Que la paiz lor est saluable,
En tuz sens plus profitable

A aveir d'els un an entier
Qu'à retenir lur chevalier.
S'il bien est quens e des meillors,
Ne volent-il que lur honors
Ne lur cité en seit gastée;
Eisi unt la paiz graantée
Qu'od seurté e od fiance
Unt del conte fait l'aquitance,
Del aspre chevalier e del pruz
E d'un des plus vaillanz de tuz.
Eissi revindrent à Paris
Si riches e si plenteis
C'unc puis ne furent besoignos
E de vitaille suffraitos.

CUM ROUS PRIST PUIS BAIUES E POPE LA PUCELE BELENGER FILLE AL PRINCE, SUS CIEL N'AVEIT PLUS BELE [1].

Quant icil anz fu trespassez
Qui de la paiz esteit donez
As Baiueis, d'entur Paris,
U Rou aveit longement sis,
S'est esmeuz si sodeement,
Si tost e si isnelement
Qu'en Baiues s'est enbatuz
Ainz que unques fust aperceuz;
Maleuré, chaitif, à tart
S'en esteient donié regart,
Supris furent e deceu.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 77, D.) —Will. Gemmet. lib. II, cap. XII. (*Ibid.* 229, B.) — *Chron. Turon.* anno 879. (*Ibid.* 26, B.) — *Chron. anon.* (Ibid. 32, B.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 68. — Hermant, *Histoire du diocèse de Bayeux*, 1re partie, à Caen, chez Pierre F. Doublet, 1705, in-4°, p. 120.

Las! tant lur est mal avenu
Qu'ocis i sunt e à dol mis
E li plusors menez chaitis.
N'i remist rien à trebucher,
Ne tur, ne sale, ne mostier,
Maisun, ne bel herbergement,
Mur, ne portal, ne pavement;
Tut verserent, tut trebucherent
E tute la terre eissillerent.

f° 37 r°, c. 2. Pope, une pucele honorée,
N'aveit si bele en la contrée,
Fille d'un prince Belengier,
Haut home e noble chevalier,
De grant pris e de grant parage
E nez de soverain lignage;
Cele vit Rou si agraable,
Si bele e si très-remirable,
Si très-beau chef, si très-beau vis
Plus freis de rose e flors de lis,
Si bele boche e si beauz oilz,
U n'aparest mal quor n'orguilz,
Si bien fait cors e si beaus braz.
Autre parole ne vos en faz;
Mais unques Rous puis qu'il fu né
N'out rien veu de sa beaté:
S'il l'aime, s'il i entent,
De ceo ne vos merveillez neient.
Li cors, li oil, qui bien la veient
Ne puet estre ne se resceient
En desier e en dulçor
E en esveil de fin amor.
Rous, quant il la veit, si s'en esveille

En fin amor, n'est pas merveille;
Kar de si très-grant bealté fine
Mire son vis e sa peitrine
Que de voleir, ce li est vis,
En a tot le corage espris.
Mult est li sons cors esjoïz
Quant il se veit de li saisiz,
Mult l'onure, mult la cherie,
Sovent li plaist mult que la veie;
Sur trestote rien li agrée,
Tute li a s'amur donée;
Solum la costume e son les leis
Qu'en Danemarche unt li Daneis,
L'ad prise à femme à grant hautesce,
A grant joie, à grant leesce;
Mult la tint honoreement.
De li, si l'estoire ne ment,
Fu Willame nez, e Gerlos[1]
Une pucele de grant los.
De cest Willame dunt jo vos di
Que li dux engendra issi,
Serra mult larges li traitiez;
f° 37 v°, c. 1. Kar mult fu hauz e eshauciez.

SI CUM ROUS S'EN RETORNE EN SON OST A PARIS, CUM IL R'A A EVREUS LI DESTRUIRE TRAMIS[2].

Liez e joios, senz demorance
Revint Rous à Paris en France:

[1] *Gerloc.* Will. Gemmet.

[2] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 77, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XII. (*Ibid.* 229, B.) — *Chronicon S. Stephani Cadomensis*, anno 892. (*Ibid.* 1016.) — *Roman de Rou*, I, 68, 69. — *Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux* (par le Brasseur). A Paris, chez François

Là sist, là lur fist granz assauz
Jusqu'as terrers e as murauz;
Mult l'encriement d'estrange gise.
Grant partie a de sa gent prise,
A Evereus les enveie,
Non pas pur acoillir la preie,
Qui pur la cité esbraser
E pur l'evesque demenbrer;
Ne sai qu'il li aveit forfait,
Kar li livres ne l' me retrait;
Mais li osz ad la ville prise
E arse tute e à dol mise;
Unc n'i troverent grant content;
Mult en traïstrent or e argent
E richesces de meint semblanz.
Sebar[1] li evesques vaillantz
S'en est fuiz e remuez,
Ne fu pas ateinz ne trovez;
Eschapa s'en, Deus en seit liez;
Kar mult ert sainz hom e preisiez!

Barois, 1722, in-4°, p. 70 La Chronique de Tours et la Chronique anonyme, que nous avons déjà citées, ne parlent pas de la prise et du sac d'Évreux, mais de celui de Meaux: « Rollo et infinita gens Dano- « rum... Parisius fere per annum obsi- « dentes, spe decepti, in Normanniam re- « vertuntur, Baiocas evertunt, et postea « Meldensem urbem expugnantes, in An- « gliam transeunt. » Du Chesne, 20, B. « Deinde fere per unum annum (Rollo) « Parisiorum obsedit civitatem, sed tamen « illam capere non potuit. Interim tamen « Bajocas evertit, et urbem Meldensem ex- « pugnavit. Verum post unum annum, quo « vaginam suæ habitationis egressus fuerat, « et omnem oram maritimam incendiis et « rapinis contaminaverat, et ab Anglorum « rege invitatus insulam expetiit; et per « triennium ibi demoratus eandem gen- « [tem] sibi firmo fœdere colligavit. » *Ibid.* 32, B.

[1] *Sibor.* Will. Gemmet. *Isembart.* Wace. Son véritable nom était *Sebar,* comme le donnent Dudon de Saint-Quentin, l'auteur de la Chronique de Saint-Étienne de Caen, et Benoît, ou *Sebardus,* ou *Sibardus,* d'après sa propre souscription. Voyez le *Gallia Christiana,* vol. XI, col. 570, et le Brasseur, pag. 68.

La preie tute entierrement
E les chers avers e la gent
De la contrée e del païs
Ameinent en l'ost à Paris.
Eisi en ceste demorance
Vindrent à lui plusors de France
D'estre destruiz espoentez,
Qui li donoent seurtez
E treuz par an establiz;
Autres vers lui enorgoilliz
Qui li feseient granz ennuiz,
Eisi cum j'en l'estorie truis.

SI CUM REIS ALESTAN EST D'ANGLEIS GUERREIEZ, CUM A ROU PUR AIE A SES BREFS ENVEIEZ[1].

Quant li Angleis qui Rou haïrent,
Cil qui od lui se combatirent,
Virent qu'il fu remés en France,
f° 37 v°, c. 2. Qu'il n'orent mais de lui dotance,
Le rei Alestan le vaillant,
Pur ceo qu'il l'out honoré tant,
Gerreierent de lor poeirs,
Pristrent sa terre e ses aveirs,
E asaillirent ses chasteaus,
E tindrent torneiz e cembeaus.
Li plus fort home e li baron

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 78, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XIII: *De Elstanno rege Anglorum, qui per legatos petiit auxiliam ejus contra rebelles, et accepit. Et quod Rollo inde rediens, subjugatis Anglis ad votum regis, maximis ditatus donis et auxiliis, dividens comites exercitus sui, alios alveo Sequanæ, alios Ligeris, alios Gerundæ, interjacentes provintias prædaturos, celeri navigatione direxit.* (Ibid. 229, C.) — *Roman de Rou*, I, 69.

De trestote la region
Li boisoient e le gerpeient,
E cel damage li teneient
Dunt plus se poeient pener
Si cum pur lui deseriter;
Bien saveient Rou à Paris
En sun grant afaire entrepris :
N'i a un sul d'els qui ceo crienge,
Que por novele qui li vienge
Guerpe son siege en nule guise
Ne à faire sa grant conquise;
Pur ceo sevent, n'en dotent mie,
Que force, conseil, ne aïe
N'aura par lui reis Alestans :
Pur ceo li tolent à granz pans
De sa terre : poi l'en remaint;
S'il l'en peise, ne s'il s'en plaint
Ce ne lur chaut. En ceste guise
Ert si Engleterre à dol mise
Que les granz osz, les genz le rei
A dol, à honte e à beslei
Perneient les aveirs par tot,
E cil de là eisi de but,
Que tute la terre ert perdue
E à tel dolor revertue
Que riens n'i poeit mais garir.
Tant en i coveneit morir
Ès batailles e ès esturs
E as assemblées plusors,
Que ceo n'esteit si glaives non.
Alestan li saintismes hom,
Li dulz Crestiens, li bons reis,
N'aveit force que les Engleis

Peust veintre (*sic*) ne abaissier,
Ses torz ne ses huntes venger;
N'aveit dunt les peust destruire
f° 38 r°, c. 1. Ne dunt guaires lur peust nuire.
Forciez, quant mais ne pout avant,
Prist un son conte mult vaillant,
Si l' tramist à Rou à Paris,
De suen besoin sage e apris.

Li quens fu mult bel recoilliz,
Mult honorez e mult joïz;
De par Altelme son ami,
Sun cher juré e sun plevi,
Rent Rou d'amors iceus saluz
Qui ne sunt faussez ne rompuz :
5 « Sire, tis reis, tis bien voillanz
E cil de t'onur desiranz
M'a enveié à tei si loing
Par estoveir e par besoing.
Sire, li dulz reis, li verais,
Cil qui tant aime bien e pais,
Te mande c'une covenance
D'amor, de fei e d'aliance
Festes vos dous à tenir
D'entre-aider vos senz faillir,
Eisi que cil de vos dous premiers
Qui serreit besoinz e mestiers
Securust l'autre à sun poeir
De force e d'aïe e d'aveir;
Cui fortune serreit averse,
Laide e oscure e pale e perse,
Conforz li fust e recovrers,
Amis verais, fins e entiers :

Pur ceo te mande e fait saveir
Quë or a besoig e estoveir
Si grant qu'il ne poet aver maire,
Ne plus ennui, ne plus contraire;
Kar li Engleis, li tricheor,
Li coilvert, reneit traïtor,
L'unt si aprent e si chargié
E si mortelment guerreié
Qu'il ne li laissent fortelesce.
Tut le païs vers lui s'esdresce,
Tuit le gerpent, tuit le gerreient;
Li plus fort vers lui se desleient.
Quant tu si oies coment li vait,
Dulce preiere e grant te fait
Que l' secorges senz demorance;
Kar n'i aureit os atarjance.
f° 38 r°, c. 2. Ta grant proesce e ta science
E ta puissance e t'excellence
Prie e requiert, humles vers tei,
Que li tienges amor e fei.
Ne quident pas si traïtor,
Si enemi, si boiseur,
Que jà de tei seit securuz;
Sevent que ci es detenuz,
E teus ovres e tel afaire
N'en est nule plus grant ne maire. »

ICI PRENT ROUS CONSEIL, CI R'ASAILLENT PARIS,
PUIS VAIT EN ENGLETERRE SOCURANZ E AIDIZ [1].

Rous, cum benignes e duz e sage,
Fist mut bel senblant al message;
De quanque il li est mestier
Le fait servir, mult le tient cher
E mult par le fait honurer;
Sul treis jorz le fait sejorner:
Ses princes a trestoz mandez
E ses barons e ses privez.

« Seignors, fait-il, li reis Engleis,
Li dulz, li saives, li curteis,
Qui tant par nos a honorez
E securuz e aidiez,
Me mande securs e ajue,
Qui tute sa terre a perdue:
Si home lige, li cuilvert,
L'unt ore trové à descovert.
Mult me mande par grant merci
Que ore li seium verai ami.
Nos n'en avum nul si vaillant,
Ne si riche, ne si aidant,
Ne qui fors lui nos ait aidié
Puis que nos fumes essillié.
Ceste cité r'avum asise,
Qui mult est fort, d'estrange guise;
Senz grant peine, sen grant sejor

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 78, B.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XIII. (*Ibid.* 229, C.) — *Roman de Rou*, I, 69, 70.

N'en porrun pas estre seignor.
Si la gerpun qu'ele ne seit prise,
Tute nostre ovre en ert malmise;
Laide chose ert mult del laisser
E gref chose del r'aseger;
Ne jà ne sai comment faillir,
Queque m'en seit à avenir,
f° 38 v°, c. 1. Celui qui tant m'a securu
E tant aidié e tant valu.
Donez conseil sur cest ovraigne,
Tel, se vos savez, que ne m'en plaigne,
Quele chose en ert plus honurable
E à nos tuz plus saluable. »

—« Sire, funt-il, or faites bien.
Nos vodrium mult une rien,
Que vos trestot premerement
Nos deissez vostre talent
E vostre avis e vostre gré;
E, si deit rien estre amendé,
Nos i etendrum (*sic*) volentiers;
Mais or direz trestut premiers. »
—« Par fei ! fait Rous, e jo 'e recuil :
Oez dunc que jo gré e voil,
Que la cité rendent en paiz
Senz ceo que mal lor i seit faiz,
E livrent ostages seures
De rendre m'en mais mes dreitures,
U si que non demain m'atendent;
Se il poent, si se defendent.
S'achever poet ci nostre afaire,
Dunc senz demore e senz contraire
Porrum en Engleterre aler

Le rei securre e ajuer.
Si estre ne puet si cum jo di,
Ne laissum nostre cher ami
Deseriter à tel utrage :
Hunte i aurion e damage.
Si besoinz nos ert e mestiers,
Là est tut nostre recovrers. »
Dunc distrent tuit : « Ci a conseil
De cher ami e de feeil.
Cil qui vos sert ne vos enore
Pert ci que pas ne se demore. »
Tuit li plusors merciz li rendent
Del bien qu'il oent e entendent.

A iceo n'ount plus demuré;
Alé en sunt en la cité
Li message pur cest afaire
Que ci m'avez oï retrai[illegible],
Que rent la vile e les ostages,
U si ce nun feus e sauvages
Les atendent au bien matin.
f° 38 v°, c. 2. E cil n'unt cure de la fin
Ne de livrer à gent paene
La sainte cité Cristiene;
Defendront sei, c'en est li tuz.
Coneu ert qui ore ert pruz.

Ce reset Rou, tut ceo li dient,
Cum cil de Paris le desfient
E cum chascun s'ofre à fendre (*sic*)
Dès le major deciqu'al mendre.
Quant l'aloe prist à chanter
Se comencerent à armer

Par mi l'ost maistre comunal;
E cil qui furent plus vassal
Comencerent le jor l'assaut.
Tant corn d'olifan cler e haut
I sonerent al venir,
En ceus dedenz n'out que freir;
Chacuns la nuit i veille e pense,
Chascons atorne sa defense;
Bien sevent qu'or demusterunt
Tote la force qu'il auront.
Par cent lius funt l'eve boillant
E peiz reisine e oile ardant.
Estors sunt li arbalestier,
E as forz lices li archier;
Ès bretesches a peuls aguz,
E par tut pendent les granz fuz.
Ainz que li jorz fust gaires granz,
Pur dotance ès assaillanz,
Se furent-il tuit fait confès.
Oi lur covient soffrir tel fès
Que puis l'ore qu'il furent nez
Ne furent-il mais si grevez;
Kar Daneis sunt si d'ire espris
De ceo que tant unt iloc sis
C'ui, s'il poent, lo mosterunt;
Trei mile d'els trestot d'un front,
Les coignées, les pics ès mains,
Vienent as murs tuz premerains;
Là troverent si fait contenz
Dunt maint des lor furent sanglenz.
As lices out grant contençon,
Grant bataille, grant chapleison.
Ainz qu'en fussent Franceis partiz

I dura mult le ferreiz,
f° 39 r°, c. 1. Mais tote en fu lur gent rompue :
Eisi i unt grant perte eue.
Ferant cil qui lur sunt crueaus,
Les mistrent par mi les portaus.
Se ne fussent d'amunt colées
Les granz portes de fer barrées,
Mesle-pesle od eus i entrassent,
Si que jamais ne's en getassent.
As murs e as roistes terriers
Fu puis li assauz si pleniers
Que nuls ne vos porreit recunter
Ce que covint à endurier
As assaillanz, dunt poi lor chaut
Que l'om lor fait des murs d'en haut.
Quant cist veient ceus descovrir,
Mult les refunt sovent morir.
N'i a nul de eus si seit armez,
S'auques s'i est abandonez,
Que le sanc del cors ne li rait :
Ne fu nul plus doleros plait.
En cent manieres s'i essaient :
Lancent, fierent, pieent e traient;
E cil dedenz mult s'abandonent,
Mult se confortent e semunent.
Ce dura tut le jor à tire,
Si senz repos e senz remire
C'unc de viande ne gustererent (*sic*).
Par set feiz le jor i entrerent;
Mais tost en r'esteient fors mis.
Ne vos retrais ne ne vos dis
C'onc mais dès le comencement
Fust si nul ovre à escient.

D'ambesdous parz out tel martire
C'unc ne lur tint la nuit de rire.
Tuit sunt li mur ensanglenté
E li terrier e li fossé :
C'est dreiz que l'on s'en rie e plaigne.
Tels i a oi esté l'orguilz
Qu'à peine les parti la nuiz;
Senz ceo que de rien se recreient,
Vont s'en por ce que mais n'i veient.
Cornée unt plusor la retraite;
N'i out unc puis saette traite.
As herberges se desarmerent
Tut maintenant, n'i demorerent;
f° 39 r°, c. 2. Asistrent par l'ost à manger
Comun servant, chevalier.
Idunc n'i out noise ne esfrei :
Paisible se tindrent e quei.
E cil dedenz joius e las
Unt fait par tut soner les glas
De joie qu'il sunt defenduz
E qu'il n'erent pris ne vencuz.
Celes i gettent les granz criz
Qui le jor unt perduz lor filz,
Lur boens seignors e lur amis:
Tel dol n'en out mais à Paris.

Quant auques fu assegreié
E li Daneis orent mangié,
Destendent trés e pavillons,
Puis se pernent as avirons.
Les nefs furent tost aturnées
E les veiles en haut levées:
Isnelement, sens demorance,

Gerpent Paris e tote France;
S'unt Normendie trespassée,
Puis entrerent en mer salée,
En Engleterre pristrent port;
Mais ne lis pas ne ne recort
U n'en quel liu. Sempres maneis
Vout Rous que le seust li reis;
Par le son message le mande,
Ainz qu'autre novele s'espande,
Qu'arivez est joius e liez,
De lui securre apareilliez.
Isnelement, sulon son poeir,
L'a cil au rei fait asaveir.
Adunc se tint-il à gariz,
Si fu joius sis esperiz
Que riens ne li saureit reconter;
Osz e maisnées fait joster,
Contre le duc en est moüz,
E là ù il se sunt veuz
Se corurerent (*sic*) entre-bracier
E ducement entre-baisier.
Ne vos porreit estre retraite
La grant joie qu'il se sunt faite.

Fait Rous al rei : « Merciz vos rent
Del grant secors e del present
Que vos en Waucres me tramistes.
f° 39 v°, c. 1. Unc bien ne honor ne féistes
Puis cele oure que fustes nez
Que meuz vos seit geredonez. »

Fait ceo li reis : « Ci dei entendre
Que jeo dei en les merciz rendre

Eisi très-granz cum je porrai,
Qui le regne dunt je bien sai
Que Deus t'a pieçà ottreié
As pur mei guerpi e laissié.
Quant çà m'i es venu aidier,
Mostres que plus que tei m'as cher.
T'ovre grant laisses por la meie :
Dès or est dreiz qu'amis te seie,
Si serai-je : bien ert retrait
Qu'assez en aurai vers tei fait;
E jeo ai dreit, bien sai e vei
Que mult as plus servi vers mei
Que jeo ne te puis mercier,
Ne merir, ne geredonier.

SI CUM REIS ALESTAN DONE PAR AMISTIÉ
A ROU DE SUN REAUME TUTE L'UNE MEITIÉ [1].

« Rous, hauz dux, nobles, chers amis,
Veiz cest reaume e cest païs
Que tenir dei e governier
Si destruire, si degaster,
Que tuit li mien seignorement,
Mi dreit e mi comandement
I sunt à neient reverti,
Qu'Engleis, mi mortel enemi,
Parjur e fei-menti e faus
M'i funt tuz les torz e les maus
Qu'il sus ciel poent engigner :
Del tut me volent fors chacer.
Pri e requer e cri merci

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 78, C.) — *Roman de Rou*, I, 70.

Qu'une lor seit, or plus sofri;
Ainceis qu'il nos puissent fuire,
Les m'aïdez si à destruire
Que lor orguilz e lur deslaiz
Vienge à itant, cum il est dreiz,
Mort e vencu, plassié e prient :
Si que cil qui or ne me crient
Se vienge à mes dous pez estendre
Pourus d'ardeir u de pendre,
Que si cum il unt deservi
f° 39 v°, c. 2. Lur seit rendu, sous e meri.

« Beaus amis Rous, por la pitié,
Pur la duzur, pur l'amistié
Que vos avez eu de mei,
Si vos dirai que je vos ottrei
Tute la meitié d'Engleterre
Que la mer avirone e serre.
Le reaume par mi vos fent
E si en paiz, si franchement,
Que teus i seit vostre partie
E tote vostre seignorie
Cum la meie, pers e igaus.
Celeres ne vos serai ne faus
De mes aveirs ù que jo's aie,
Que tuz ne's vos mostre e traie :
La meitié en r'aureiz de tuz.
Cum sages dux, leiaus e proz
Serrez e regnerez od mei :
Ceo voil e desir e ottrei. »

— « Sire, fait Rous, à si grant don
Qui porreit rendre gueredon,

Les biens, les grez e les merciz? 4580
Plus riche don ne fu offriz
A nul home veraiement:
Cent mile merciz vos en rent.
Grant chose a ci, mès nepurquant
Or seit par tuit vostre talant; 4585
Comandez-mei vostre plaisir,
Vez mei tut prest del obeir.
Esquachiez, destruiz e honiz
E desenurez e afliz
Serrunt tuit ceus que vos voudreiz 4590
E que vos me comanderez;
Ne lur i remandra cité,
Tur, ne chastel, ne fermeté
Que tuit ne seit ars e fendu,
E il escorchié e pendu, 4595
A vos renduz par mi les gules.
De eus remaindrunt lor femmes sules
E tuit lur eir deserité,
Chascié del regne e fors jeté. »

CUM ROUS VEINT E ESSILLE E FAIT VENIR AU PIÉ TRESTOZ CEUS QUI LE REI AVEIENT GUERREIÉ[1].

Senz demorer e senz targier 4600
Fist Rous ses genz apareillier,
f° 40 r°, c. 1. E li reis fist ses osz banir;
Puis vunt les terres envaïr
Que teneient li traïtur.
Unques n'i sorent si forte tur 4605

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 78. D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XIII. (*Ibid.* 229, C.) — *Roman de Rou*, I, 71.

Qu'il ne l' alassent assaeir;
E cil orent mult grant poeir
E mult grant force e mult grant gent,
Si se combatirent sovent;
E Rous les ala cerchier
U plus furent lur chevalier.
Feluns esturs, feluns torneiz
Li tindrent par plusors feiz,
E de si très-dures meslées
U cent testes aveit coupées.

Ne vos puis retraire les occises,
Les meschaaites, ne les prises
Qui lur avint par plusors feiz:
Suvent furent à mort destreiz;
Aseeir virent lur citez,
Unc par eus n'en fu osz sevrez,
Fundre e ardeir veiant lur oilz,
Si qu'à itant vint lur orguilz
Qu'il ne se porent mais aidier:
Fraindre les covint e sopleier
E crier merci doleros.
Vencu, destruit e angoissus,
Communalment ensemble tuit
Demandent desqu'à Rou conduit;
Lor mains jointes, humiliez,
S'agenoillierent à ses piez;
Dunc li dient: « Hauz dux vaillanz,
Sur tuz princes Daneis puissanz,
Cum que cest ovre seit alée,
Ne coment qu'ele seit demenée,
Ceo te prie chascun par sei:
Concorde nos à nostre rei,

Fai-nos-i pais e aliance
Si qu'entre nos ait bien estance.
Pesme conseil e cruelment,
Senz faille, e trop desleaument
Cum fei-mentie e parjurez
Nos sumes vers lui demenez;
Mais or ne seit vers nos sauvages,
E nos li liverom ostages
f° 40 r°, c. 2. De fei porter e de obeir
E de ensiure tut sun plaisir;
Seit or vers nos misericors,
E nos li liverum noz cors
En sa merci, sauves noz vies;
E si tu à ceo nos aïe (*sic*)
Ton lige serom mais demeine:
Sire, or i met travail e peine. »

CUM ROUS AU REI ENGLEIS SES ENEMIS APÀIE,
E CUM CHACUNS SE MET DEU TUT EN SA MANAIE [1].

Li dux senz nul porloignement
Cest offre e cest pramettement
Retrait al rei, mult ne l'en taist;
Sachiez bien que mult li plaist.
Tant par li est humiliez
Li corages e aduciez
Vers ceus qui li soleient estre
Tut autresi cum sa main destre,
Qu'il li graa qu'isi le freit
E que les ostages prendreit:

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 78, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XIII. (*Ibid.* 229, D.) — *Roman de Rou*, I, 71.

« Amis, qu'icist flaielement
Qui tant unt duré longement,
Fait-il, que dès ore mais remaignent,
Dunt trestote la genz se plaignent.
La pais ferai, si tu le veus;
E s'il bien sunt cruels e feus,
Faus, decevant, parjur, eschis,
Si 'n soient fers ostages pris
Que dès or mais nos portent fei :
Se vos le volez, eisi l'ottrei. »

— « Sire, fait Rous, c'est vostre afaire,
Si cum vos estes reis e maires,
Vos apartient la seignorance
E sur toz eus aveir puissance.
Estranges sui, d'aillurs venuz,
Qui ne 's ai mie coneuz,
Ne lur manieres ne lur murs
Qui se diversent ès plusurs,
De remaindre, de seignorer.
Par là ù jeo devrai ester,
Ceus voudrai bien que m'aseurent,
Qu'il m'ostagent e qu'il me jurent
Fei à tenir e à porter
f° 40 v°, c. 1. E à fers ostages livrer.
Les voz aiez, j'aurai les miens;
Kar issi est raisuns e biens. »

Eisi cum vos m'oez retraire,
Conte, baron e aversaire,
Des mesfaiz, del offension
E de la laide mesprision
Chargié, portant la peneance,

Tut maintenant senz demorance
Jurent la paiz, livrent ostages
E retornent en lor homages;
Chascuns en bailla dous par sei,
Li uns à Rou e l'autre au rei.

CUM ROUS RENT SA TERRE AU REI PURREIZ OÏR,
C'UNQUES N'EN VOUT PLEIN PIÉ PRENDRE NE RETENIR[1].

Eisi faitement mauballi,
Mort e destruit e apovri
Furent li maufaitur Engleis;
Puis, par le vaillant duc corteis
Orent lor paiz ferme e estable,
C'unc puis ne furent descordable.
Li reis Antelme pense e creit
Que li dux remés se seit
En Engleterre à tuz jorz mais;
En fine amor, en bone pais,
Li denome del lonc, del lé,
Tute la meitié del regné;
Si cum les citez sunt asises,
E les chasteaus e les porprises,
Viles, sales, palais, riveres
E forez larges e plenieres.
Aporter fait e traire fors
L'une meitié de ses tresors:
Adunc li prie ducement
Qu'en fonz prenge baptizement
E laist sun cors purifier,
En teu sen saintefier

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 79, A.) — *Roman de Rou*, I, 71, 72.

Que raeinz seit e eslavez
De ses pesmes iniquitez,
Deu reconuisse e fei li port,
Cui il en fait orguil e tort;
Sa lei dès or mais gart e tienge.
Rous ne respunt qui desavienge;
f° 10 v°, c. 2. Mais tuz tens est en suspeçon,
En remenbranz de s'avision;
N'otreie pas, ne riens n'en ert
De ceo que li reis li requiert.
Les ostages de ses parties,
Qu'il out prises e requillies,
A fait de devant lui venir,
Puis li comence à descovrir
Sa volenté e sun corage
Oiant la curt e le barnage:

« Mais or sachez, e si le crei,
Que riens ne t'aime plus de mei.
Pur le securs e pur le dun,
Vos ai rendu cest gueredun,
Que vos me feistes sur Waucreis.
Demi cest regne, od les Engleis
E od la gent dunt est poplez,
Que si franchement me donez,
Vos rend od cest mien branz d'acer;
Dusze livres de fin or mier
A entre le heut e le punt;
E ceo que Deus voudra nos dunt!
Vez les ostages que j'ai prises,
Qui en ma main esteient mises:
Je's vos ai ci fait amener,
Or si les comandez garder,

Que li pere ne li parent
Ne r'eirent felonessement
Vers vos jamais ne vers vostre eir,
Ne qu'il nos puissent deceveir;
E jeo, senz autre demorance,
M'en retornerai ariere en France
A fluire e veintre quant porrai
Mes enemis là ù je's sai.
Sachiez, ne l' ceil ne ne m'en tais,
Jamais jor od mei n'auront pais;
Je's quid si faire entr'esloignier,
N'i porra li uns al autre aider.
Itant vos pri que vostre gent
Qui à ce sunt de beau jovent,
Fort e hardi e vertuus,
Ceus en laissiez venir od nos:
Ceo m'a mestier e ceo suplei
E de sul ceo vos quer ottrei. »

f° 41 r°, c. 1. Toz merveillanz, toz esbahiz,
Li a li reis rendu merciz
E dit: « Dux nobles, ta proesce
E ta valors e ta hautesce
M'a rendu terre e cel honur
Que ci tindren (*sic*) mi anceisur.
Part de m'arme, part de mun cuor,
Ceo ne pot estre à nul fuer
Qu'ensemble od tei ne m'en auge
E que je tant ne te revauge
Que rei, contes, dux e barons
Mettrai en tes subjeccions. »
E Rous respunt: « Ceo n'ert jà fet;
Ne soffereie à nul plait

Que vos ceste regne gerpissez :
Grant mestier est que vos i seez
A lui tenir e governier (*sic*).
Vos remaindrez, jeo m'en irai
Cum vostre bon ami verai,
Fins e entiers, n'os sai plus dire. »
Od grant pitié li reis suspire
Si que les faces out moillées;
E Rou a josté ses maisgnées
Si granz e si desmesurées
Qu'en l'estorie ne's truis nomées.

CI PART ROU D'ENGLETERRE, ARIERE S'EN RETURNE,
CI TRAMET PAR LES TERRES QU'IL PRENT TOTES E AORNE [1].

Od sa grant riche compaignie
Est venuz Rous à sa navie,
Sun congié pris del rei à peine
Qui merveillos dol en demeine.
Ès nefs entrent, qui sunt garnies
E de richesce replenies;
Dreit el regne de France curent :
Sachiez que guaires n'i demorent.
Là pernent port à sauvement.
Adunc departi Rous sa gent,
Ses contes baille à chevetaines
A conduire les granz compaignes :
As uns d'eus comande e enseigne
Que il s'en augent amunt Seigne,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 79, B.)— Will. Gemmet. lib. II, cap. XIII. (*Ibid.* 229, D.)

Lors s'en retourna Rou siglant vers Normendie ;
Amont Saine a sa veie à Roem acoillie.
Roman de Rou, I, 72.

As autres qu'en Leirre enterunt;
Dit lor cum il se contendrunt.
f° 41 r°, c. 2. Ses autres genz par mer parfonde
Tramet en l'eve de Gironde
Od grant navie e merveilluse,
Isnele e hastive e coituse;
Od gent hardie e combatante
Dunt jeo ne sai dire le quante,
Tramet les terres qui avienent
E qui dedenz ces fluns contenent
Prendre, rober e essillier
Senz esperne, senz rien laissier.

Il od ses privées maisnées
D'armes mult bien apareillées
Vint à Paris entre tanz dis,
Qu'il r'a hardiement assis.
Dunt il furent as jorz entiers
Les assauz faiz granz e pleniers.
Mainte oevre i avint renomée
Qui ci ne vos ert pas contée.
Fait i unt puis de granz cloisons,
Fossez, paliz e heriçons,
Bretesches e ponz torneiz;
Mult par s'esteient bien garniz.
Là ù Rous sout ses enemis
Les a par tot cerchez e quis,
Les terres lor a gastiées
E roboées e apovries;
Vengié sest de aus e vengera:
Jà ainz l'ovre ne remandra.

DE ROU PRENT CI OD FRANKE LI REIS CHARLES CONSEIL E OD TUZ CEUS DE FRANCE QUIL LI ERENT FEEIL.

D'eus que li dux out enveiez
Par les terres, par les regnez,
Firent merveilles, tut roberent
E tut pristrent quant qu'il troverent.
De tutes parz surst li esmais,
Qu'en nul liu n'out joie ne pais.
Rous de rechef senz espairnance
Fait merveilles par tote France;
Dès or lur est crueus e feus.
Recomenciez i est li dous
E li baraz e la merveille
Que unques n'i out mais sa pareille.
f° 41 v°, c. 1. [1] Charles qui'n ert reis coronez
Vit les pesmes aversitez
E vit la dolor qui creiseit
E le regne qui periseit
Tut en travers, senz recovrier;
Out oï bien dire e nuncier
Cum Rous od batailles cruels
E od estors granz e champeus
Aveit si les Engleis plaissiez,
Vencuz e morz e eisilliez
Que al pé le rei erent venu
Apovreié e confundu,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 79, B.) Will. Gemmet. lib. II, cap. XIV: *Quod Karolus audiens reditum Rollonis, pacem ab eo trium mensium petens, accepit: quo termino finito, Rollo suos usque Burgundiam prædaturos circumquaque misit.* (Ibid. 229, D.) — *Roman de Rou*, I, 72-74.

Humilié, livré tenances
Sor ostages e sor fiances.
Del regne li ert bien retraite
La partie qui l'en ert faite;
Veit sun esforz, veit sun poeir,
Conuist l'esforz de son saveir;
Veit ceo ne porra pas durer,
Son grant concile a fait juster.
Sur ce fu granz li parlemenz,
L'esguarz e li esgaremenz;
Maint estreit conseil i out pris;
Mais sul itant vos en devis :
Par le loement des plus sages
Tramist à Roem ses messages,
Que Franque l'arcevesque vienge
Sen nul essoigne qui lui tienge;
Auques ert là de Rou-privez
En paiz e tuz asseurez.
Tost fu le arcevesque meuz,
E tost fu au rei parvenuz,
Recoilliz fu joiusement.
Dunc rejosta le parlement.
Parla Charles en audience,
Sa parole dit e comence;
Al arcevesque a tot mustré
Sa ire e sa grant aversité;
Tut li descovre e li desclaire
Sa grant dolor e son contraire
De sun regne e de sa corone;
Nuls n'i noise ne mot n'i sone :
« Veez, fait-il, cum sui bailliz,
Cum sui baissiez e afebliz.
f° 41 v°, c. 2. Cist reaumes dunt reis esteie

E que jeo governer deveie,
Defist, perist, à neient torne,
Eissi que je l' part tot aorne.
La terre est morte e eissillie,
N'est arée ne gaaignée (*sic*).
Trop i a forte gent contre nos,
E trop nos unt faiz damajos,
De riches chevaliers preisiez
Nos unt tant morz e detrenchez;
Dunt tant cum France ait mais durée
N'en ert la perte restorée.
Par fei, ne puis l'esforz trover
Cum je's en puisse fors jeter;
Kar chascun jor de la semaine
Me gerpissent li mien demeine.
Eisi destreiz, qui mais n'en puis
E qui autre conseil n'en truis,
Sire arcevesque, se vos requer
Sur Deu e sur le saint mestier,
Sur la seinte paternité
Dunt sur nos avez poesté,
Que envers Rou paiz nos quergez;
E pri que tant vos en peignez
Que segure la dunt treis meis,
Si qu'entre nos e ses Daneis
N'ait engin, ne decevement,
N'agait, ne nul trespassement.
S'en cest terme pris denomez
Voleit estre crestienez,
Si grant chose li ferion
Cum nos soffrir le porrion:
Duns precios e grant aveir
Li derion à sun voleir;

Tant ferion, de ce fust fis,
Qu'à tort nos serreit enemis. »

LA TRIVE DES TREIS MEIS QUE ROUS DONE E OTREIE PAR FRANQUE L'ARCEVESQUE, QUI DUCEMENT L'EN PRIE[1].

Plein de voleir e de desir
Cum cest ovre puisse avenir,
A l'arcevesque pris congié;
A Roem dreit est repairé.
Od simple vult saintismement,
f° 42 r°, c. 1. Mult bel e mult raisnablement,
A Rou le jor mis à raison:
« Li reis de France e li baron,
Fait-il, trestut communaument
Te deprient mult docement
Que sol treis mais lur tienges pais,
Eisi qu'entr'eus ne seit esmais
De tei ne de gent que tu aies;
E si vers Dampne-Deu t'apaies
Que sa lei tienges Crestiens,
De lur aveirs e de lur biens
Te dorrunt tant que ce iert adès,
Ne qu'entre vos n'aura ire mais
Ne malevoillance ne haïne.
Ici n'a gaires lonc termine:
Dune la trive qu'en tanz dis
Aurunt vers tei tel conseil pris
Qu'en paiz remaindrez ferme e fine,
Tenanz, segure e enterine. »

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 79, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XIV. (*Ibid.* 230, C.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 74.

De cest prist Rous estreiz conseilz
Od ses amis, od ses feilz (*sic*);
Par lur ottrez e par lor grez
Fu li termes pris e donez,
Eisi que mal ne se feront
Tant dis cum les treis meis durrunt [1].
Eissi cessa icil desleiz
Pesme, mortal, à cele feiz.

COME LI DUX DE BORGOIGNE E LI QUENS DE PEITIERS MANDENT FRANCE A SECURRE OD TUZ LI CHEVALIERS [2].

Quant Borgoignon e Peitevin
Oïrent parler de la fin
Que volent faire li Franceis
Ensemblement od les Daneis,
Vencu e malvais plus que femmes,
Qu'entr'eus est si destruis lor regnes
Que trop par i unt grant urgoigne (*sic*),
Richard li duc cil de Burgoigne [3],

[1] « Rollo autem, his auditis, consilio suo-« rum dedit regi pactum trium mensium. » Dud. S. Quint.

Frankes la trieve prist, e Rou li otria;
Mez à sis compaignonz anceis se cunseilla.

« Il paraît, dit M. Pluquet dans une « note correspondante à ces vers, que Rol-« lon, lors de l'arrivée des Normands en « France, n'était que chef temporaire et « conditionnel. Ce ne fut qu'à Rouen qu'ils « lui déférèrent l'autorité suprême. »

Ce dernier fait est au reste confirmé par le passage suivant: « Deinde cum alia mul-« titudine Nortmannorum Rodomum urbs, « et vicinæ sibi civitates inventæ vacuæ, « vindicatæ sunt ad habitandum a ducibus « eorum, qui elevaverunt super se ex eo-« rum gente regem, nomine Rolum, qui « sedem sibi in Rodomo constituit. » *Chron. Ademari*, apud *Rer. Gallic. et Franc. Script.* tom. VIII, p. 232.

[2] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 79, C.) — *Roman de Rou*, I, 74, 75.

[3] Richard dit *le Justicier*, duc de Bourgogne en 888, mort en 921. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, 3e édit. tom. II, p. 492, 493; et l'*Histoire de la maison royale de France*, par les PP. Anselme et Simplicien, 3e édit. tom. I, p. 62.

E Ebalus quens de Peitiers[1],
(Cist en sunt mult preisanz e fiers)
Remés d'armés e senz honur,
f° 42 r°, c. 2. Qui quors n'en unt mais ne valor,
Les apelent; mult les despisent
E poi valent e poi les prisent
Qui od Rou volent faire paiz,
Tant lur a faiz hontes e laiz;
E qui Franceis, tuit le desvoillent,
Aura si de rien li acoillent.
Iceo dient eus e lor genz,
Qui merveilles s'en funt dolenz;
E pur ceo pristrent lor message :
Al rei de France e al barnage
Mandent por qu'il laissent gastir
La terre qu'il deivent tenir
A vis paens, as Sarrazins
Qui tant lors unt fait orfenins
E tant buens chevaliers occis,
« Dunt haïnos e enemis
Lor devez estre à tuz jorz mais,
Que od euz n'aiez trive ne pais; »
Mandent por qu'il ne sunt aidant
A ceus qu'il vunt deseritant.
« Cum porent-il prendre les porz
Que occis ne's avez tuz e morz?
Mult par nos poüm merveiller
Que dei que ne nos poz aidier,

[1] *Ebulus*. Will. Gemmet. *Jebles*. Wace. *Ebault*. Chron. de Norm. Ce prince commença à gouverner en 902. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, 3e édit. tom. II, p. 352; et l'*Histoire des comtes de Poictou, et ducs de Guyenne*... par feu M. Iean Besly. A Paris, chez Gervais Alliot, 1647; in-fol. p. 30, 31.

Que ne nos avez-vos mandez,
Qui vos i eussum menez
Plus de trei mile chevaliers
Garniz d'armes e de destriers.
Uncor, si vos plaist, irum-nos
De vos aidier desiros;
E si bataille en ert emprise
Que estre poust par nule guise,
A cele voudriom nos bien
Estre e venir sur tute rien.
Autre paiz n'en seit jà parlée
Ne offerte ne escutée. »

Fier e rebelle e orgoillus
Furent Franceis e dedeignos
Vers Rou dès qu'il sorent ù prendre
Ne ù fuir ne ù atendre.
f° 42 v°, c. 1. Pur ceo que cist orent mandé
N'i out unc pois de paiz parlé;
Ainz, s'il poent, li mosterunt
La grant ire que vers li unt.

E BORGOIGNE E CLARMUNT E LA TERRE DE SANZ
FAIT ICI ROUS DESTRUIRE TRESTOTE A SES NORMANZ [1].

Quant cele paiz fu trespassée
Qui des treis meis esteit donée,
Sempres comença li contenz
Devers Franceis e de lor genz :
As Normanz funt granz assaillies

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 79, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XIV. *Ibid.* 230, A.) — *Roman de Rou*, I, 75.

E de bien laides envaïes,
Mostrent que tant cum il porrunt
Fei ne amor ne lor tindrunt.
Rous veit la gerre e veit l'ovraigne
Qui si devers Frances (*sic*) engraigne,
Pense k'il tiengent à vilté
E qu'en lui quident febleté,
Dunt il seurté ne fiance
Tint un sul jor à ceus de France;
Sa grant ire desmesurée
Li est cent feiz vers eus doblée :
Fels e crueals e senz merci
A le regne si r'envaï
Que riens n'a avant lui esperne.
De ci qu'à Clarmunt en Auverne
Lor fera noveles oïr;
Ses nefs senz genz fait departir,
Dunc les enveie par Yone
Tut dreit en l'ewe de Seone
Od navie grant e plenier.
Ceo vos puis bien dire e aficher
C'or i a terres e païs
A dolor e à honte mis.
Borgoigne est mal apareillie :
Cele par fu si eissillie
Que n'i veit chose porpensée
C'unc jamais jor seit restorée.
Quant eus chet e art e funt
Quant qu'il troevent jusqu'à Clarmunt,
Si cum je truis e sui lisantz,
Dunc se returnerent par Sanz,
Arse unt la province e esprise
E si robée e si aquise

f° 42 v°, c. 2.

Que riens vivant n'i unt laissie (*sic*);
Bien unt mustré ceste feiée
Quels genz il unt e quel esforz,
Kar dis mil homes lor unt morz.
Contre Rou vers Saint-Beneit,
Qui cele part les atendeit,
Repairerent; là s'asemblerent,
E là, sachez, s'entre-troverent.
Là mostrent Rou si faiz guaainz,
Tresors, aveirs plusors e mainz
Que unques sul del pris la some
Ne pout, ce quit, saveir nul home.

CE CUM ROUS RIEN NE PRIST NE RIEN N'EN A TOLEIT EN MOSTIER N'EN LA TERRE D'ENTUR SEINT-BENEEIT [1].

Rous demettres qu'iloc esteit
Vit le mostier Saint-Beneeit
U mult gent out de sainte vite,
E sout le saint de grant merite :
Pur ce n'i laissa rien forfaire
Ne mal ne honte ne contraire,
Ne volt li leus fust eulaidiz.
Od ses granz genz s'en est partiz :
Vers Estampes tienent la rote,
La terre d'entor gastent tute
E mult i eschaitivent genz;.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 79, D.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XIV. (*Ibid.* 230, A.) — *Roman de Rou*, I, 76-79. — « Rien n'est moins authentique que « ces soins pris par Rollon pour préserver « du pillage le monastère de Fleury, et dont « on n'a d'autres garanties que les témoi- « gnages fort suspects des historiens nor- « mands. Voyez à ce sujet un fragment in- « séré dans le Recueil des historiens de « France, tom. VIII, p. 300. » Auguste le Prevost.

Dès or comence li tormenz.
A Gimez[1] vunt senz plus targer,
Qu'à Paris volent repairer.
Li vilain de tot l'aviron
E de tote la region
E de par Beaussie e deu païs
Se furent amassé e quis;
Virent la grant chevalerie,
La très-vaillante e la hardie
Qui en France ert n'a pas cinc anz:
Or sunt vencuz e recreanz;
E sorent des nobles barons
E des chevaliers Borgoignuns
Eisi deu tut aneientez
Que crienz ne sunt mais ne dotez,
Ne poet estre qu'il ne's essaient;
Là s'asemblent e là se traient:
f° 43 r°, c. 1. N'i remaint vilain ne buver
Ne nul autre home de mester.
Unc mais si faite vilenaille
Nul jor ne s'esmut à bataille;
Tote la terre en est coverte.
Di vos, lor quid qu'en ert la perte:
Oi i aura, si cum jeo truis,
De sanc de cors voidié cent muis.

Ne vos i sai el aconter;
Mais l'om ne seust pas esmer
Les nombres d'els ne les milliers.
N'i unt ne armes ne destriers,

[1] *Villemez.* Dud. S. Quint. *Vilemelt.* Will. Gemmet. *Vilumez.* Wace. Peut-être Villemeux près Dreux.

Ne mais furches, fauz e coigniées,
Senz haubergons e senz quirées;
Quident le grant aveir conquis
Des granz terres e des païs
Que Daneis unt senz repentir
Seit lor le jor à departir.

Li dux s'est regardez ariere
E vit desqu'al ciel la pudrere,
E l'air cum de niule espeissier
De cels qui vienent aprochier;
A une part en un chaumei
Fait ses princes venir à sei :
« Par fei, fait-il, veiz unes genz
Dunt mult i a milliers e cenz
A pié le plus e à cheval.
Icist vont querant nostre mal,
Après nos vienent les granz curs,
Si'n vei desarmez les plusors :
Ce sunt vilain e païsant.
Or je's voil e si comant
Que cil des noz qui chevaus n'ont
S'en augent avant tut d'un front,
Noz chevaliers od nos remaignent
Qui par escheles s'acompaignent,
E si verrum de quel poeir
Sunt cist qui tut quident aveir
De guaain noz aveirs e nos,
De nos destruire desirus. »
Issi l'unt fait cum il devise.
Cil orent la terre purprise,
De totes parz sunt avenuz,
Lievent le cri, lievent le hu,

Comencent li granz traïz
E li estranges chapleiz;
f° 43 r°, c. 2. E Rous conut la vilanaille,
Que ceo n'est genz qui gaires vaille,
Si lor leissent chevaus aler.
Là en veissiez tant decouper,
Tanz chés fenduz en deus meitiez,
Tanz braz, tantes quisses e tant piez,
Tant corre sanc par mi la plaigne
Que tote la place s'i baigne.
Ici out occise e dolor;
Kar poi i pristrent de eus retor,
N'il ne sorent conrei tenir,
N'il ne s'en sorent beaupartir:
Morurent i li dederain
Autresi cum li primerain.
En Beaussie ne en Estampeis
Ne de ci qu'ès portes de Bleis
Ne remist home, ceo vos devis,
Qui ci ne fust le jor occis.
Al returner deu sanc vencu
I fu de sanc tels la palu
Que i entroent desqu'as genoilz.
Là out tant angoissuses voiz
Qui à la mort plaignent e braient
E qui les cors moillent e raient.
Si pesme oevre e si haïe
Ne fu mais en tant d'ore oïe.

ICI EST SI CUM ROUS VAIT CHARTRES ASAER
U LI SURST FIERE ESSOIGNE E MULT GRANT ESTOVEIR[1].

Achevez fu icil jornauz
E afinez li chans mortaus
Si doleros que ne vos dire
Sol les milliers d'icel martire.
Après, cruels e forsenez,
S'est Rous del tut abandonez.
Ne poet muer Franceis ne hace,
Dès or ne li chaut mais qu'il face.
Torné sunt cil à discipline
Qui contre lui unt pris haïne;
E, si tot ennuie à Franceis,
Gaste Chartain e tut Doneis,
Puis asist Chartres od ses osz
Noz quanqu'il pout aveir d'esforz;
Totes les rues de foraines
Unt tornées en lor demaines:

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 80, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XV: *Quomodo dum obsideret urbem Carnis, Richardus dux Burgundionum cum suo et Francorum exercitu in eum irruit : quo fortiter resistente, Antelmus episcopus ex urbe cum armatis inopinate prosiliens, sanctæ Dei genitricis tunicam ferens, eum a tergo invasit. Cessit itaque Rollo non Burgundionibus, sed divinæ virtuti.* (Ibid. 230, B.) — *Chron. monasterii Besvensis*, ann. 891. (*Ibid.* 23, D.) — *Chronicon Turonense*, ann. 893. (*Ibid.* 26, C.) — *Chron. anon.* (Ibid. 34, B.) — *Chron. S. Steph. Cadom.* ann. 898. (*Ibid.* 1016, C.) — *Chron. Andegav.* (D. Bouquet, VIII, 252, A.) — *Fragm. Hist. Franc.* (Ibid. 302, B.) — Hugo Floriacensis. (*Ibid.* 318, A.) — *Aimoni de Gest. Franc.* lib. V, cap. XLII, p. 349, C, de l'édition du P. Jacques du Breul. — Simeon Dunelmensis. (Twysden, col. 151, ligne 40, ann. 898.) — *Roman de Rou*, I, 79, 81. — *Parthenie, ou Histoire de la tres auguste et tres devote eglise de Chartres*... par Me Sebastian Roulliard de Melun. A Paris, chez Rolin Thierry, etc. 1609, in-8°, fol. 190 r°. — *Annal. Ord. S. Benedicti*, t. III, p. 336, n° LXIV, anno 911.

Armez lor vunt les assauz faire.
f° 43 v°, c. 1. Nus hom ne vos saureit retraire
Les doleroses assemblées
Ne les estors ne les meslées
Que il lor tienent eisi adès
Qu'ore n'en unt treve ne pès :
Tant redotent lor branz d'acer,
N'i a dedenz que esmaier.
Pur la grant perte de lor filz
E pur le dol de lur mariz
Vont les dames eschevelées
Par mi la vile, forsenées;
En langes suz les pavemenz
Les veissiez culcher asdenz,
E lievent les de lermes cleres,
De doleroses e d'ameres.

Uns sains evesques de grant sens
Out en la vile à icel tens,
Qui Gonteaumes [1] aveit à non :
Mult par esteit saintismes hom,
Glorios e just e verais.
Sur icestui fu tut le fais;
A lui e par lui se teneient,
Nul autre conséil n'en aveient
Li citaein ne cil dedenz.
Cist fu angoissus e dolenz,
Plore, tant est à oreisuns
Nuz cutes e à genoilluns;

[1] *Guualtelmus.* Dud. S. Quint. *Antelmus.* Will. Gemmet. *Wantelmus.* Chron. Turon. et Anon. *Waltelmus.* Hugo Flor. *Fragm. Hist. Franc.* (D. Bouquet, VIII, 302, B.) et Chron. S. Steph. Cadom. *Gocelmes.* Wace. *Gancelin* ou *Gouseaume.* Roulliard. Voyez sur cet évêque le *Gallia Christiana,* tom. VIII, col. 1108.

Sus ciel ne set que devenir;
E quant il ne l' pout plus soffrir,
Enveie pur le duc Richard
Que ne vienge securre à tart
E ameint li ses Borgoignons,
Kar poi vaut lor defensions
Contre les cuilverz Sarrazins;
Autresi mande as Peitevins,
Le conte en sopleie Ebalun,
Qui maint orgoillus compaignon
Garni d'armes e de conrei
I amena ensemble od sei.
As Franceis tramet ensement,
Merci lor crie dulcement
Que la cité ne laissent prendre,
Que plus ne se poet mais defendre.
Icis vos di que ne s'en faingnent,
Od le duc Richard s'acompaignent.
Trestot le païs est semons;
f° 43 v°, c. 2. Jostent Franceis e Borgoignons,
Puis chevauchent vers l'ost Daneis.
Tant riche gonfanon d'orfreis
E tant penun e tantes enseignes
Puet l'om trover par les conpaignes,
N'i fu mais dite ne oïe
Nule si grant chevalerie.
Od grant esforz senz plus soffrir
En sunt venu Rou envaïr.

Que par poi n'i surst granz esmais.
Unc mais ne sofrirent tel fais
Ne si grant perte en si poi d'ure;
Mais senz delai e senz demore
Estreit serré, traiz les branz nuz,
De lur grant damage irascuz,
Lor sunt Daneis si suralez
E tant lor en unt decoupez
Que remuez les unt senz faille,
Si que le champ de la bataille
Remest de morz ensanglantez.
Tost furent Franceis recovrez,
Si lor reguenchissent ès vis
D'ire e de mautalant espris.
Ci out contenz, ci out ovraigne
Dunt les costez lur raie e seigne;
Ci out si fier marteleïz
Des branz sur les heaumes burniz,
N'i remaint cercle ne nasal.
Ci se partent tant bon vassal
De cest siecle senz revertir
A qui les cors estoet partir.
Ne sui lisanz c'unc mais nul jor
Jostast si angoissos estur,
f° 44 r°, c. 2. Si airié, de tel maniere
Que ci ne s'en trait nus ariere.
N'i sunt estraier ne baïf;
Par sus les morz passent li vif.

Eissi esteit l'oevre dotuse
E d'ambesdous parz perillose
Que nul n'i saveit que quider
N'esgardement ne los doner.

Iloc n'aveit conseil requis
N'autre jornal de cel empris;
E qui ses resnes sunt coupées
Ne li sunt pas tost renovées.
Ne's eschacent ne ne's emoevent,
Mais od les branz nuz s'entre-trovent.
Enz en cest doleros content,
Qui mult out durée (*sic*) longement,
Se fu l'evesque revestuz,
Que ne se fist taisant ne muz
Cel jor de preer Jhesu-Crist:
La messe celebra e dist,
Conreer fist tote (*sic*) les genz
Que il aveit od sei dedenz,
Mult lur out trait riche sermun
E fait à toz beneïçon.
Seur, hardi e corajus
Sunt de combatre desiros.
Unc en un jor n'en tant de terme
Ne fu plorée tante lerme.

Une croiz del fust precios
U Jhesu-Crist prist mort por nos
Porta l'evesque senz devise
E la gloriose chemise
Que la mere Deu out vestue
Veraiement à sa char nue;
Haut la portout entre ses mains:
De victorie fis e certains,
Vers la bataille vait le pas.
Tote la vile sune à glas;
Li citeein e li clergiez
Furent d'armes apareilliez;

Les portes oevrent à bandon,
Si s'en issent lor gonfanon
Cinc cenz e plus trestut d'un front :
Ci s'apareille finemunt.
Daneis troverent encombrez
Qui od Franceis s'erent meslez ;
f° 44 v°, c. 1. Si lur livroent grant entente,
Que suz eus ert l'erbe sanglente.
E Chartain coragos e os
Les asaillent de très as dos ;
Traient saettes empenées,
Fierent de lances e des espées
E de gisarmes esmolues.
Ci out cerveles espandues ;
Ci veissiez lancer e traire
Pur seurté de saintuaire ;
E quant Franceis e Borgoignon
Virent la grant procession
E les genz de Chartres eissir,
Dunc se pristrent à resjoïr :
Nuls d'els dès or ne s'i desheite.
Quant sevent la chemise est traite,
Tuit sunt segur deu champ finer
E de la terre delivrer
D'icele granz gent desleiée
Qui si l'a morte e eissilliée :
A ceo tendent tut lor poeir ;
Mais qui vos en dirra le veir ?
Rous fu le jor de eus charpenter
Qu'od le cler bruni trenchant d'acer
Les desrompie (*sic*) vencuz e morz
Là ù ert maires lur esforz,
Par tantes feiz ne l' vos sai dire ;

Nul n'en fist mais si fier martire :
Chevalers trenche tuz armez,
Mult par est crienz e redutez.
Al quor a dolor e pesance;
Kar bien conuist sa meschaance,
Qu'il esgarde e veit od ses oilz
Oi ert abatuz sis orguilz
Se il de sa gent e de sei
Ne set prendre hastif conrei.
[1] Choisist e veit les revestuz
E set qu'il portent granz vertuz,
E veit ses genz trop envaïr
E de totes parz asaillir,
Fendre, partir e desevrer
Senz recovrer, senz ajoster;
Ne poent à lui repairer,
N'il ne lur poet aler aider :
Treis mile heaumes les forscloent
Qu'il ne s'entre-veient ne oent.
f° 44 v°, c. 2. Pur la chemise qui fu traite,
Quic que a Rous teu perte faite
Que n'ert mais del meis ne s'en plaigne.
Od ceus qu'il out en sa compaigne
Depart la presse deu tornei;

[1] De la sainte kemise ke la dame vesti...
Out Rou si grant poor e tant s'en esbahi,
N'i osa arester, verz sis nés tost s'enfui;
E, come pluseors distrent, la veue perdi;
Mez tost la recovra e asez tost garist.

Rom. de Rou, I, 83.

Ce dernier fait n'est rapporté ni par Dudon de S. Quentin ni par Guillaume de Jumiéges. On le retrouve dans la *Philippide* de Guillaume le Breton, liv. VIII, v. 193.

« . . . Prit vne telle fraieur et espouuente « à Raoul et les siens, qu'ils tournerent vi- « sage en forme d'aueugles, stupides et fi- « sensez, se ietterent precipitamment les « vns sur les autres, en desroute et des- « ordre, et fuirent si belle erre, que les « prez de la porte Droüaise, esquels ils « auoient posé leur camp, en ont tou- « siours du depuis retenu le nom de PREZ « DES RECVLEZ. » Roulliard, vol. I, [illegible] 191 r°.

Mais merveilles i fait de sei.
De la bataille est fors eissuz
Od tant cum pout aver d'escuz,
Fuit à la mort, n'i a plus bel;
Mais maint costé e maint forcel
I out enfundré e percé
Ainz qu'il aient del tut laissié.
Après lui est grant le traïn;
Plein de dolur, le chef enclin,
S'en vait sa maingnée plaignant
Qu'il a laissie sen garant;
Maudit tute sa destinée
E l'ure qu'om li ceinst espée
E l'ure qu'il fu chevalier:
« Trop me dei, fait-il, esmaier
Qui jà n'aurai si dolor non
Ne jor ne ferai si mal non:
Fors essilliez de mun païs
E en tuz leus à mort requis,
La mers m'en a mostré haïne;
Ne sai qui nul bien me destine :
Quant qu'ad el mund me contralie.
Alas! cum male compaignie
Port oi à ceus que j'ai gerpiz!
Tut plainement les ai traïz;
Kar n'erent si od mei non.
Alas! cum laide mesprison!
Jeo les deusse maintenir
E vers tutes genz garantir
Selum mun poeir e ma valor,
E les ai laissiez en l'estor,
E si m'en vois par estoveir!
Mieulz m'i venist mort receveir,

Que assez sui morz, e s'arai mais.
Quant los e valor pert e lais
Ne me puet mais riens avenir
Qui mun quor face resjoïr.
Ahi! douz amis compaignons,
Cum huntoses dessevreisons!
N'os verrai jà mais ne vos mei.
Mult vos port hui malveise fei;
f° 45 r°, c. 1. Mais ne l' poet mis cors endurer:
Jeo voil arere retorner;
La fin ferai que vos fereiz,
Si que jà ne me blasmereiz.
Sor si laide desconfiture
E sur si grant mesaventure
Ne deusse mort reduter. »
Nuls hom ne vos set reconter
La grant dolor qu'il a menée.
El champ tornast la teste armée
Se il li vousist estre ottreié
E s'il en fust des suens aidié.
A grant peine l'en funt aler,
Ne li durent jà atorner.
Sovent li muille la furcele
Por veir e l'arçon de la sele.

SI CUM CIL QUI DES ROU REMESTRENT AU CONTENT ESCAPERENT DE MORT, EN QUEL LEU NE COMENT[1].

Cele compaigne e celes genz
Dunt Rous se faiseit si dolenz,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 81, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XVI: *De parte exercitus, quæ in quendam montem subiit; et de Ebulo Pictavensi comite, qualiter in domo fullonis latuit propter Normannos.* (Ibid. 230, C.) — *Roman de Rou*, I, 83.

Qui remestrent en la travaille
E el fer champ de la bataille,
Enclos e morz e entrepris
E si gregiez e si aquis
Que n'i out rien del plus ester,
Les autres en virent aler
E lor enseigne e lor chadel;
Uncor sonerent pur apel;
Entreignent sei e entr'apelent,
Conrei funt d'eus, si s'atropelent,
Puis funt as branz d'acer la veie,
Vunt s'en; mais l'en les en conveie
Od mil espées reluisanz
Dunt l'on les fait sovent sanglanz.
Il ne sevent pas la contrée,
Oïr poez genz esgarée;
Il ne sevent ù il garront
Ne en quel leu se defendront;
Mais un pui veient auques grant :
C'est à Leges[1], ce truis lisant,
Là sunt venu à tels dolors
Que les cors seignent as plusors.
Al puier sus e al munter
Veissez granz assauz doner;
Huent, crient de tutes parz.
f° 45 r°, c. 2. Volent saettes, volent darz;
Mais cil cum vaillant chevalier
Unt les plus febles fait apuier
E mis avant pur eus sauver
Desqu'il porent d'en haut jeter;
Si fur lur gent sempres aidié (*sic*).

[1] *Leugas.* Dud. S. Quint. et Will. Gemmet.

Ainz que la lur se fust loignée
En i out merveilles oscis,
Plaiez e nafrez e maumis.
Cil se traient en Leaguece
U plus aveit grant fortelesce.
Ne puet estre mult ne lur place,
Que de la mort unt nul espace;
Quident que brefs seit mult lor vie,
Kar ne sevent sucors n'aïe.
Ne fu n'en ert plus esmaiée
Genz el siecle ne plus irée;
N'osent lur testes desarmer
Ne lur granz plaies regarder.
Maint en i a qu'en sanc se moille,
Ne un sul n'i a qui ne s'en duille.
N'unt que beivre ne que mangier.
Qui à terre se puet cucher
Ce li est vis c'unques teu lit
N'out mais nul jor ne tel delit.

ICI VIENT EBALUS OD SA GENT PEITEVINE,
QUI CRUELMENT LUR ERT DE CI QU'A POI VEISINE [1].

Ceste bataille vos ai dite
Eisi cum jeo la truis escrite;
Mais or vos ai à reconter
Coment ce jor ainz l'avesprer
Vint Ebalus od Peitevins,
Qui riche quens ert palaïns;
Cist amena riches compaignes,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 81, A.)—Will. Gemmet. lib. II, cap. XVI. (*Ibid.* 230, C.) — *Roman de Rou*, I, 83, 84.

Fieres, hardies e griffaines,
Chevaliers e serganz ambore.
Cist veneient Chartres rescorre;
Mais quant il vint, ert la bataille
Partie e finée senz faille,
N'i aveit plus trait ne lancié.
Si Ebalus se fist irié
Ceo n'estoet mie demander.
Franceis comença à blasmer
E Borgoignons sur tote rien :
« Fait n'avez mie, fait-il, bien
f° 45 v°, c. 1. Dunc si vos estes combatuz
Que je n'ai esté atenduz;
Kar de mei eriez certain
Que ci vos esteie prochain,
Hastis à coite d'esperon.
Or sachiez, seignors Borgoignons,
Trop feistes grant estoiue (*sic*).
Jà Rous ne de sa compaignie
N'en fust eschapez le derrer :
Uncor r'est l'ovre à comencier.
Eschapez est par voille faille
Dunt je ne fui à la bataille.
Si a cent bruines effrondrées
E tels treis cenz testes coupées
C'uncor fust chascun en son bu
Si j'eusse esté atendu.
Trop fui mandez mauveisement
Dès que senz mei e senz ma gent
Aviez ceste oevre envaïe
Que gaires bien n'avez fenie.
Trestote la genz qui est née
Qui ceste oevre sera contée

Voudrent que jeo fusse mort,
E si'n serai blasmez à tort;
Kar unc n'oï mai (*sic*) aventure
Dunt tel dolor ne tel rancure
Seust aveir mis esperiz.
Mieuz desirasse estre feniz
Que la bataille e l'asemblée
Eust esté senz mei jostée. »

Franceis ensemble e Borgoignon
Respondirent à Ebalum,
Qui mult esteit iriez e feus
E qui mult par se plaignent de eus :
« Sire quens, funt-il, n'os plaigniez
Ne ne seiez vers nos iriez :
Ne sumes pas si enchaeit,
Ne n' avom mie tant mesfait
Cum vos dites de la meitié;
Kar tant vos avum estoié
Deu jeu cum qui seiez à tart
Dunt bien aureiz la vostre part
E dunt l'onor n'en ert pas nostre,
Ainceis sera quitement vostre.
Vez en cel pui qui pas n'est grantz
Set cenz heaumes clers reluisantz
f° 45 v°, c. 2. De genz orgoilluse e hardie,
E ne poroec s'est mult laidie.
De eus i a senz dotance maint
Qui de plaies se dout e plaint;
Las e lassez e ennoiez
En deit estre li plus preisiez
De coups ferir, prendre e doner
E d'estre vains de jeuner;

Sunt li plus haitié à malaise.
Or si tant est que il te plaise,
Refraigne sei tis mautalanz
E assaut-les tei e tes genz;
Dreit ert que t'ire se refraigne.
Si tu's abaz de la montaigne,
Si ta valor n'as esprovée
Ne de la gent qu'as amenée,
Iceu porras veeir apert;
Kar cil d'amont sunt mult cuilvert
E mult apris d'estre en esmai
E de soffrir un grant abai;
Veiz-les là sus ensenble traiz.
Si tant espleites e tant faiz
Que de là avaler les faces,
Si oreies de veir e si saces
Que l'onor ert tue e le los.
Des noz n'i aura jà si os
Qui piere i lanst ne qui i traie.
Venge tant morz e tante plaie
E tant sanc de cors eissu
Cum il nos unt oi espandu.
Conoissent ton avenement,
Cum tu as od tei vassal gent;
E il qui ci se sunt vanté
Que tuit nos sunt mais eschapé
Seient si vassalment requis
C'uns n'eschapt n'estorce vis. »

CI S'ARMENT PEITEVIN POR ASSAILLIR DANEIS
SENZ AIDE QUE FACE BORGOIGNON NE FRANCEIS[1].

Ne sai que vos aloignasse plus.
Ses genz fait armer Ebalus :
Isnelement, c'en est la fin,
Vienent al assaut Peitevin
Isnel, leger e coragos;
E cil qui'n furent angoissus
E maubailli e deshaitié
f° 46 r°, c. 1. Dunt si s'esteient esloignié
E departi de lur chadel,
De Rou le buen, le proz, le bel,
E de lur riches compaignons,
Quant choisirent les gonfanons
E virent ceus vers eus venir
Prest de combatre e d'assaillir,
Ne se voudront pas laisser prendre
Tant cum il se puissent defendre;
Isnelement s'apareillierent,
E Peitevin fort les requerent,
Le pui muntent les escuz pris,
De eus abatre volenteris;
E cil les laissierent puier
Senz traire à eus e senz lancer;
Dès qu'il les tindrent à destresce
En tote la major roistesce,
Dunc lur lancent espiez aguz
E darz e glaives esmoluz,
Dunt il lur percent les eschines

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 81, A.) — *Roman de Rou*, I, 84-86.

E les funt trebucher sovines.
Ebalus forment les assaut
E tuit li soen, mais ce que chaut?
Kar il lor vunt tels cous doner
Que jus les funt devaler.
Unc mais si faiz roeliz
Ne si estrange abateiz
N'oïstes retraire en tant d'ore.
Quens Ebalus lur recurt sure,
Fait traire à eus e fundeier
E trenchanz gaveloz lancier;
E Daneis unt les haches lées,
Fieres, longes e acerées
Dunt il les vient (*sic*) detrencher
E craventer e trebucher.
Une chose crei bien e sai :
Se cil n'eussent autre esmai,
Poi preisassent les Peitevins.
Auques ert li soleilz enclins;
Mult s'angoissent del assaillir,
E cil d'amunt de eus recoillir
E del empeindre contreval.
Là s'enverse maint bon vassal.
Unc à tel hunte genz n'ala,
N'onques si ne s'abandona
A perdre n'à estre laidie.
f° 46 r°, c. 2. De eus est alé grant compaignie
Por aporter fetes e clices
E laz e mairiens e palices
Que li Daneis aveient fait,
De loinz aporté e atrait;
Ceo funt tenir sus les armez,
Kar d'amunt erent trop grevez.

Covertement e senz noisir
Lur quident jà le pui tolir.
D'un front lor unt hardiement
Idunc i sorst mult grant content:
Mais cil qui mult lor erent feus
Unt tut sachié e trait à eus;
Bien s'enclostrent en roondesce,
Dès unt bone fortelesce (*sic*).
Mult se sunt Franceis escharniz
De cel grant desbarateiz
E del assaut des Peitevins,
Qu'ainz sera demain clers matins
Que mais seient lur enemis
Par eus assailliz ne requis;
Laidi e huntos e irié
S'en sunt del assaut repairié.
Mult par s'en fait morne e confus
Sor les autres quens Ebalus.
Veiant tels genz, qui mult agrée,
Est la sue vilment menée.
Al duc Richard vient as herberges;
Par poi n'ierт jà li cels tenegres.
Devisé sunt e departi,
Tut entur unt le munt garni
E tenduz très e pavillons:
Si fu porpris li avirons.
Jà n'en descendra mais Daneis,
Si passera la fin del meis
(De ceo n'unt ore nules dotances)
Si par les fers non de lur lances.

Oianz tuz, dist Richard li dux:
« Kar me dites, sire Ebalus,

Est nos vostre ire pardonée?
La vostre part de la meslée
R'avez or eu tut senz nos
Si cum nos aviom senz vos.
Or sumes egal del afaire
E del ennui e del contraire.
Auques avez aperceu
f° 46 v°, c. 1. Od cui aviom contendu;
Mais n'est pas certe aparissance
Qu'od eus aiez grant malvoillance:
Porter lor avez fait cloison;
Dès or unt-il defension,
E si nos en sevent nul gré.
S'il vos eussent encontré
Jui matin au comencier
Tant cum freis fuissent lor destrier
E lor cors sains, entier e freis,
Pur set fiées d'or mun peis
Ne vousissiez estre meuz
Que vos i fuissez plus tost venuz;
Ne nos en portez jà rancure,
Kar bele en est vostre aventure. »

Assez i out ranpodneiz
E responduz de felons diz;
Mais por la nuit sunt desevré,
As herberges sunt desarmé;
Mangerent, que assez orent quei;
Ne sunt en creme n'en effrei
Que tuz ne's aient lendemain;
Grant joie en meinent li Chartain.

LE CONSEIL QUE CIL PERNENT DE LOR VIES SAUVER, NE COMENT IL S'EN PORENT DESCENDRE NE ESCHAPER [1].

Oiez une estrange aventure :
Cele nuit fu neire e obscure,
Par les herberges sunt à aise,
E cil del tertre à grant mesaise;
Kar n'unt en lur vies espeir
Pas del matin de ci qu'al seir.
Unc mais ne fu genz plus gregie
Sus ciel ne plus mesaaisie.
Cume cil qui'n sunt besoignos
Pernent conseil mult angoissus;
Mais ne sevent entr'eus doner
Ne n'i sevent que esgarder.
A ceo que un dit, l'autre est contraire;
Kar perillus est mult l'afaire.
Al mielz s'en voudreient tenir;
Mais n'i sevent joie avenir,
Tant cum Frison de Frise nez,
Qui od eus s'esteit ajostez,
Parla après cum sage e pruz
Quant il les out escutez tuz :
f° 16 v°, col. a. « En ceo, fait-il, n'a nul retor.
Si nos atendum ci le jor
Fins est de nos senz recovrer.
Autre conseil nus a mestier;
E tel durrai, si' n sui creiz,
Salvables e bons e dreiz.

« Sempres quant l'ost sera segreie

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 81, B.) — *Roman de Rou*, I, 86-88.

Qui de nos ne se crient n'esfreie,
Seient des noz apareillez,
Hardiz e proz e enseigniez,
Qui l'ost trespassent à celée;
Dunc n'i facent plus demorée,
Boisines cornent e granz corz,
E s'i mettent tot lor esforz;
Od eus enportent des plus granz
E de tuz les melz resonanz.
E cil del ost qui les orrunt
Senz nule faille quiderunt
Que ce seit Rous nostre seignor:
Li plus hardis aura poür.
Dès qu'il orrunt corner les corz,
Sempres quideront estre morz:
Granz ert entr'els l'esmaiemenz,
Crendrunt que Rous seit od ses genz,
Nuiz sera neire, si fuiront
Si que jà ne s'entr' atendront;
E nos descendum comunal
Cume hardi e bon vassal
Dreit par les tentes as barons
E as princes que nos savuns.
N'i ait esparn au detrencher
Ne al ferir del brant d'acer:
Passeron ultre senz demore
Ainz qu'il nos seient coru sure
Ne qu'il seient aperceuz:
Eisi les averon deceuz,
Puis nos trarrom cele partie
U sucors aurom e aïe
Vers Rous le pruz e le vaillant,
Las! qui nos par desire tant

E qui nos quide aver perduz.
Eisi vos di; si'n sui creuz,
Eschiverom mort subitaine
Qu'ici ne nos est pas lointaigne. »

Respondu unt grant e petit
Que merveilles par a bien dit;
f° 47 r°, c. 1. Mieuz lur en vient jus devaler
E tuit morir u eschaper
Qu'iloc atendre à lendemain
U de mort sunt fis e certain,
Ne que d'estre vifs tormentez,
Ars e penduz e desmembrez.
A eslire liquel irreient
Vos di qu'à grant peine saveient;
Ne volent la chose envaïr,
Ne l'un des autres departir.
Nomé i sunt plusors par nons
E mult preié e mult semons;
Mais un tut sul ne s'en remue.
Dunc veissez gent esperdue
E grant dol faire senz mentir;
Kar bien i cuident tuz morir.

Remés esteit li comenciers
Quant cil, li Fris, li chevaliers,
Sailli avant, e dist à tuz :
« Cume vassaus e cume proz,
Si jeo vos ai ovre mustrée
Ne chose dite ne loée
Que jeo n'os envaïr ne faire,
Vergoigne i aurai e contraire.
Pur le peril qui si est granz,

Vos en vei tuz muz e taisanz.
Jeo l'ai loé e conseillié,
Pur tel en sui apareillié
Del parfaire senz demurer,
Si Deus m'i garde d'encombrer.
Veez liquels vendront od mei.
A ceo besoignent plus de trei. »

A grant peine unt ceus esleuz
Qui del tertre sunt descenduz;
Les haubers unt suz les goneles,
Les branz as trenchanz alemeles
Porte chascun dunt cher se vende
Ainceis que vif ne sain se rende;
Mais belement e à repost
S'en trespasserent par mi l'ost:
Loinz as plains chans sunt esloignié,
Adunc cornerent senz feinté
Si durement que l'ost s'esfreie.
Là ne tint nul chemin ne veie,
Là ne se fait nuls apeler,
Ne n'i atent autre sun per.
f° 47 r°, c. 2. Rous crient que seit senz doter
Qui seu genz vienge delivrer;
N'en quide un sol porter la vie:
Ne fu mais genz si esfreie.
E Daneis tuz les cors pleniers
Devalent d'amunt des terrers
Od grant temulte, od noisemenz
E od granz esfreissemenz;
Les escuz funt entrehurter
E les espées resunier.
Al tref Richard le Borgoignon

Fu grant la desbarateison;
Culchez furent e endormiz,
Mult en i out des maubailliz.
En tant cum il i demorerent
Maint chevaler i decouperent.
Très par mi l'ost funt lor charrere;
E si creiez que la pudrere
En fu sanglente la quinzaine.
A grant dolor e à grant peine
S'en sunt estors cum bon vassal;
Eu (*sic*) retindrent contreval
De ci au leu e as fossez
Que il orent en haut levez
E qu'il firent premierement.
Là troverent Rou e sa gent
Si doleros, si abosmiez
Pur eus dunt s'erent desevrez,
Qu'il cremeient aveir perduz;
Mais dès qu'il les orent veuz
Si faite joie n'iert retraite
Cum le jor se sunt entre-faite:
Li plus dur oil i sunt moillié
De duce amor e de pitié.

EISSI CUM EBALUS POR L'ESPOENTEISUN S'ENFUI E MUÇA LA NUIT CHÉS UN FULUN[1].

La grant ost dunt vos ai conté
Par unt (*sic*) cist s'en furent passé
Fu la nuit si espoentée

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 81, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XVI: *De parte exercitus, quæ in quendam montem subiit; et de Ebulo Pictavensi comite, qualiter in domo fullonis latuit propter Normannos.* (Ibid. 230, C.) — *Roman de Rou*, I, 89.

E si del tut desbaretée
Qui creinstrent que Rous fust venuz
Sur eus od plus de mil escuz,
Qu'onc n'en quida estortre uns pez.
Repunz e cucez e muciez
Se fu la nuit quens Ebalum,
f° 47 v°, c. 1. Ceo truis lisant, chés un fulun;
Tant i estut espoentez
Que li quens fu quis e trovez.
Mult par en fu puis tut le meis
Estrange eschar entre Franceis,
Vers en firent e estraboz
U out assez de vilains moz[1].

SI CUM DANEIS SE CLOSTRENT DES BESTES QU'IL TUERENT, E DES QUIRS QU'IL TENDIRENT E QU'IL ENSANGLANTERENT[2].

Enz en l'aube deu cler matin
Virent Franceis e Peitevin
Que cil s'en erent devalé
E par grant proesce eschap (*sic*),
Virent le pui d'amunt voisdié;
Mult s'en sunt entr'eus merveillié.
Conseil pristrent quei là fereient
E saveir s'il les ensiuereient,
Comunaument le graanterent
E tuit le voudrent e loerent
Qu' après eus augent senz feindre,
E là ù les porrunt ateindre

[1] Cette curieuse circonstance des vers satiriques sur le compte d'Èble, ne se trouve que dans Benoît, au temps duquel ces chansons existaient peut-être encore.

[2] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 81, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XVI. (*Ibid.* 230, C.) — *Roman de Rou*, I, 89, 90.

Les augent tuz vis detrencher,
E si la terre chalengier
Que plus un sol ne s'i arest.
A ce furent garni e prest;
N'i remaint vieil ne bachelier
Nul qui arme puisse porter
Qui là n'en aut : tuit s'acheminent.
Adunc ne cessent ne ne finent
De ci qu'il les orent trovez
Dedenz la cloison des fossez
E Rou e li soen qu'orent fait
Ceo qui unc mais ne fu retrait;
Si faite ovre n'iert contrové (*sic*),
Faite jamais ne porpensée :
Bestes orent mot amassées
Qu'orent de par tot amenées;
De celes unt les quirs levez
E si's unt bien ensanglantez;
Totes les bestes escorchées
Unt fendues e meitées,
Dunc s'en cloent tut environ
Cum se ce fust un heriçon;
Si fait i est l'amasseiz
Qu'ausi est haut cum un paliz.
f° 47 v°, c. 2. Après r'ont tuz les quirs tenduz
Enz granz perches e en granz fusz.
Ruge e sanglent fu tut entur;
Ceo n'oïstes mais à nul jor.
Del sanc r'est la terre vermeille;
Unc si très-orrible merveille,
Ne si laide ne si hisdusè
Ne si del tut espoentose,
Ne fu retraite ne contée,

Ne ne pout mais estre esgardée.

Oiez-en lur entention
Porquei firent itel cloison :
Que cil li chevalier dotus
Ne li cheval espoentos
Ne s'i osassent aproismier,
E qu'à tuz fust à merveillier.
Chartain, Borgoignon e Franceis
Virent qu'orent fait li Daneis,
Cum lur lices sunt esforcées
De cors des bestes escorchées,
L'une sus l'autre en haut levée :
Tote s'en est le osz esfrée,
A assaillir het e resoigne.
Chascon reset clos de charoigne,
L'uns al autre le mostre à dei,
N'i a un sol n'en prenge esfrei :
« Veez, funt-il, quel deablie
A fait iceste genz haïe.
Qui est qui sol l'esgarde e veit
Que tuz li cors ne l'en esfreit?
Unques si faiz defendementz
Ne porpensa mais nules genz.
Qui est qui s'i ira enlaidir
Ne par si fait leu asaillir,
N'ensanglenter, n'entrer en fiens?
Ceo ne fereit nuls Crestiens.
Qui's i a talant de requerre
Si aime poi sei e sa terre;
Aut, si lor face une assallie
Cil qui n'a cure de sa vie.
Si a Franceis ne Peitevin

Qui seit desiranz de sa fin,
Seit donc si hardi e si hos
Qu'à chastel fait ferme e clos
De cuirs, de chars laide e sanglante,
Pleins de boele e d'ossemente,
f° 48 r°, c. 1. Asaille e prenge sor Normanz;
Mais mult i aura poi aidanz. »
Ci ne furent encoragié
Ne li cuart ne li preisié
De faire plus à cele feiz.
Lur genz seivrent e lur conreiz,
Si s'en sunt parti e retrait;
A cele feiz n'i out plus fait,
N'autre demore plus n'i funt,
En lor contrées s'en revunt.

CUM FRANCEIS REDESTRIVENT DERECHEF LI DANEIS E SI CUM A PAIZ FAIRE R'ENTENDENT LI FRANCEIS[1].

Se cil furent lié e joius
Qui od tel engin se sunt rescus,
Ceo n'estot jà à vos demander.
Quant il les en virent torner
Sorent jà n'aureit mais puissance
Vers eus le reaume de France :

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 81, D.) — Will. Gemmet. lib. II, fin du chap. XVI et commencement du chap. XVII, qui est ainsi intitulé : *Quod Rollone furiis succenso, et acriori oppressione Franciam demoliente, Karolus rex filiam suam dedit ei, et maritimam terram ab Eptæ flumine usque ad Britannicos limites, et ipsam Britanniam unde viveret, quia prædata terra erat et deserta : ea tamen conditione, ut Christianus fieret, et quod rex et Rodbertus dux Franciæ, et ceteri proceres et episcopi juraverunt eandem terram Rolloni et hæredibus ejus in perpetuum possidendam ; et quod Rollo nolens osculari pedem regis, jussit cuidam militi suo ut eum oscularetur.* (Ibid. 230, D.) — *Roman de Rou*, I, 90-92.

Baut e joius e rehaitié
S'en sunt à lor niefs repairié.
Veit Rous ses chevaliers gariz
Qui de lui furent departiz,
Joie out, ne pout riens tel aveir :
« Kar me faites, fait-il, saveir,
Seignor, cher ami compaignon,
Cum fu de vostre garison,
U trovastes defendement
Ne ù eustes arestement,
Cum poüstes eschaper.
Atant en faites à loer,
Enorez e vassaus sur tuz,
Tant par estes vaillanz e proz,
E tant vos deit-l'om mais joïr.
Nuls biens ne me peust venir
A nul jor mais que jeo vesquisse
Se issi malement vos perdisse. »
Retrait e conté li unt tot
Cum il lor avint, mot à mot,
Lor destresce, lor esmaiance
E trestote lor delivrance;
Mut par en furent puis preisié
E honoré e eshaucié.

De ceo qu'à Rou ert avenu,
Qui par poi n'out esté vencu,
E del damage de sa gent
f° 48 r°, c. 2. Fu plein d'ire e de marrement,
E vers France fiers e cruaus
E si pesmes e se mortaus
Que tut destruira, se il puet.
Od ses granz genz en vait e muet :

Tut acenglent, tot avironent,
A ceo se hastent e semunent
Que manaie n'i ait portée
A riens que seit vivant ne née.
Dunc n'i gari rien avant eus;
Unc si estranges ne si feus
Ne lur furent mais à nul jor:
A feu, à flambe e à dolor
Livrerent tuit, ne sai plus dire;
Mais il fait tel dol e tel martire,
N'i out unc mais ne tel esmai,
Ceo truis lisant e bien le sai:
Nule saluz n'i est trovée,
Quise, cerchée, ne donée,
Ne fiance, ne seurté
Ne en chastel ne en cité.
Les granz choses qui erent unes,
Les parties e les comunes
Sunt totes à neient venues,
Totes alées e perdues;
Les eglises sunt degastées,
Degerpies e desertées.
Franceis n'ont force ne poeir,
Ne ne poent la gent aveir
Dunt il lur puissent contrester
Ne ren tolir ne rien veer;
Veient France deu tot perir
E à force prendre e saisir,
Comunalment s'entr'ajosterent
E de par tut s'entr'asemblerent.
De cest glaive, de cest esfrei,
Parla chascuns mult endreit sei
Tant qu'au rei vindrent li baron

E si l'en unt mis à reisun :
« Sire, funt-il, que poet ceo estre?
Nous voudrion saveir ton estre.
Veiz tun regne saisir e prendre
E tot gaster e mettre en cendre,
Que tu deveies garantir,
Garder, defendre e maintenir,
Que tu deveies governer
f° 48 v°, c. 1. E si paisiblement regner
Qu'à tun sceptre e à ta corone,
Si cumme leis requiert e done,
Fust li regnes obeissanz
E par tut fust fait tis comanz.
Or veiz cum l'om te deserite!
Si fait semblant que claimes quite
Quant en autre sen ne t'en muez,
E si tu diz que tu ne puez,
Ne bataille n'i ait mestier,
N'issi ne t'en puisses vengier,
Se vaus od paiz dunc que n'asaies
Que ceste grant dolor apaies?
Ceo qu'arme ne puet delivrer,
Chascier, ne veintre (*sic*), ne oster,
Face paiz certaine e segure,
Si que ceste malaventure
Remaigne que plus n'ait durée.
Si par est France desertée,
Si par est mais t'onor frailes,
Ta poestez e tis regailes
Tote est susmise e abaissée,
E cele as paens eshaucée;
Par tot vait mais lor seignorance,
Lor poesté e lur puissance.

La terre est mais desabitée,
E la genz morte e afamée;
Li un i sunt à glaive occis
E li autre mené e pris.
Defent, sire, ton regne e tense;
Si pren conseil, si te porpense
Coment tu en poras ovrer :
Ne te laissier deseriter. »

LE LOS QUE FRANCEIS FUNT DE ROU AL REI DE FRANCE E LA PAIZ QUI LUI LOENT FAIRE SENZ DEMORANCE[1].

A ce que distrent li Franceis
Respunt irez Charles li reis,
Si très-marriz e si desvez,
Par poi ne s'est toz forsenez :
« E dunc, fait-il, entendez i,
Qui feeil m'estes e ami,
E si ne m'en blasmez de rien;
Kar destreinz sui sur tote rien
De ce que si vait cest ovraigne :
Sovent m'en dout le quor e seigne.
f° 48 v°, c. 2. Par cent feiz m'i sui essaiez
E si par en sui damagiez,
Sus cel n'en sai mais que faire.
Senz grant ennui e senz contraire

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 82, A.) — *Roman de Rou*, I, 92, 93. Dans ce dernier ouvrage Charles le Simple, tout en demandant conseil à ses barons, leur expose l'intention où il est de donner à Rollon la Neustrie et sa fille en mariage, si ce Normand veut faire la paix et embrasser le christianisme. — « Seniorum « usus consilio. » *Gaufredi Malaterræ Historia Sicula*, lib. I, cap. II. (*Rer. Ital. Script.* de Muratori, tom. V, p. 649, B.) — « Cum magnatibus librato consilio. » *Willelmi Malmesburiensis Hist. reg. Angl.* lib. II. (*Rer. Anglicar. Script. post Bedam præcipui*, pag. 47, l. 32; *Rec. des hist. de France*, tom. X, p. 243, A.)

Ne puet pas la chose baissier;
Mais or cum saive chevalier,
Dès que isi est, i entendez;
Conseilliez-mei, si esgardez
Qu'en serreit al regne honorable,
Nos sauvemenz e profitable. »

Funt-il : « Si tu 'n creiz noz conseilz
Salvables e buens e dreiz,
Le t'en diron, jà n'i faudras
Ne jà mar nos en doteras.
Oies, sire, quei t'estoet faire,
Si ne t'iert honte ne contraire :
Por ceo que li poples affliz,
Morz e destruiz e maubailliz,
Ait paiz seguraine e repos,
Si ottreieras par noz los
La terre dès le flum d'Andele,
Qui mult est grant e riche e bele,
Desqu'à la mer Rou e paens;
E, s'il vout estre Cristiens,
Dès Ette de ci qu'en Bretaigne;
(Or gart devers lui ne remaigne)
Ta fille, la bele, la sage
Aura od tot en mariage :
Ce li dorras; à ceo entent,
E si'n fai cest congoignement;
Kar, sire, si od Rou t'alies,
Par lui mais e par ses aïes
Porras les genz veintre e mater
Qui vers tei voudront contrester.
Sire, en Rou n'a avilement,
Qu'il n'est pas nez de basse gent,

Qui de reis e de dus estraiz,
Si n'est vilains ne fous ne laiz;
Kar plus beau cors n'a chevalier,
Plus sachanz d'armes ne plus fier;
Nus n'est plus saives en conseilz,
Ne plus privez à ses feeilz :
Qui il pramet fei à porter,
Si la li garde senz fauser;
Qui il desfie n'est aversaire,
Tost li fait ennui e contraire;
f° 49 r°, c. 1. De leau quor est e vassaus,
Estable, large e comunaus,
Sachanz e sor toz enraisniez,
Sur toz joios e enveisiez,
Eisi cum li tens le requiert
E cum lui partient e afiert.
Nul hom ne set meuz enseignier
Une grant ovre à adrecier;
De tuz ceus a la bone voillance
Od qu'il volt estre en bien estance;
Grace a, nus hom n'out unc major;
Nul plus n'aime pris ne honor;
Riche est de faiz, poissanz e ber,
Honestement vout mult parler;
Vice est ès choses deforaines
E durs à suffrir les granz paines;
Pris a sur ceus qui plus en unt,
Qui plus se travaillent e funt.
Humle est sa conversations;
Nus ne done plus larges dons.
En jugemenz est vifz e dreiz,
Certains, creables en granz segreiz;
Mananz est trop d'or e d'argent,

Si n'a sus ciel nul meillor gent :
Vaillant sunt mult si chevalier,
Ne nul ne's set si espleitier ;
De sa besoigne est curios
E saive e vezié e enartos.
A quei vos serreit-il plus loez?
Mais en lui a tutes bontez.
Sauve i sereit, tant a honor,
La fille d'un empereor.
Or n'i a plus, faites itant
Que fei vos port d'or en avant. »

SI CUME L'ARCEVESQUE PREECHE ROU E SERMUNE QUE PAIZ FACE OD LE REI, QUI SA FILLE LI DONE[1].

Li reis sout s' aise e sa puissance
E vit sa fiere meschaance,
Sout sun esforz e qu'il pout faire ;
Si tut li fu gref e contraire,
De la paiz faire a fait l'ottrei ;
L'arcevesque manda à sei
Franque le saint home, le sage ;
Tute cel ovre li encharge,
Al mieuz qu'il set e al plus gent ;
f° 49 r°, c. 2. E cil, joios e boenement,
Od tendres lermes de pitié,
A sun message comencié.
Sage e apris de la besoigne,
Come celui qui mult s'en poigne,
A Rou en vient, ce ore e prie

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, p. 82, B.) — Will. Gemmet. lib. II. (*Ibid.* 231, A.) — *Roman de Rou*, I, 93-95.

Que Deus le mete en bone veie
E que sa grace li espande
Si qu'od lui truist ceo qu'il demande.

Suefs e duz e debonaire
Li prent à dire e à retraire:
« Rous, nobles dux, proz e vassaus,
Sor trestuz autres dux mortaus,
Del siecle li plus honorez
E sur tuz autres plus alosez,
Despendras mais tuz jorz ta vie
En issi faite deablie?
Quide mais tuz jorz estriver
Si pur Franceis desheriter?
Vous-tu mais combatre od eus,
Eissi tuz jorz cruels e feus
Que jà n'aies paiz ne remaire?
E si cest afaire t'empire,
Iceo me di queu part iras?
Dun ne sez-tu que tu murras?
E si tu es en iceo pris,
Sez de quei tu poz estre fis?
D'aler en enfer e descendre.
Mil pechez as; de tut le mendre,
Si tu n'en viens à veir pardun,
Seras en la dampnation,
En l'oscurté d'enfer l'orrible,
Le doleros e le penible.
Dun ne sez-tu de queu fiment
Tu es venuz à naissement?
Par fei, de terre; si morras
E en terre revertiras:
A ceo n'a long tens ne demure,

Si n'en set nuls terme ne ure.
Alme as, cele ne murra mie;
Mais jà n'ert ainz del cors partie,
S'en bien n'est prise, qu'en torment
Ne seit mais perpetuaument.
Quides ne penses que Deu seies,
N'en nule chose que tu veies
Aies poeir ne poesté
f° 49 v°, c. 1. Sur le haut rei de majesté,
N'aval riens n'a vers lui puissance :
De ceo n'en aies jà dotance;
Ne regneras fort sulement
Tant cum li vendra à talent.
Saches que tu es hom mortaus,
E il est veirs Deus eternaus,
Il crieres; tu, creature,
Fauz à torner en porreture,
Viande à vers, n'est pas eschar;
Sera tis sancs toz e ta char
E tuit ti os cendre e poudrer.
Gar, pur qui es si crual e fier,
Orrible e faus e miserin,
Tenz si chascon jor à ta fin.
Si remembroes cum tu fais,
Dunt tu venis e ù tu vais,
Cum tu eus comencement
E ù tu auras definement,
Tu aureies autre purpens;
Li leus sereit mais e le tens
Que venisses à repentance
E à veraie conoissance
De celui servir e amer
Qui li biens seit guerredoner

E qui dreites merites rent
A tuz solum lor faiz dreitement:
As uns peine laide enfernal,
As autres glorie esperital.
Pren autre quor, si te recrei
D'user ta vie en tel deslei.
Mult par t' aport autre novele:
Oies cum damne Deus t'apele
E cum il te vout traire à sei:
Charles li reis m'envei à tei;
Si Crestiens veus devenir
E tu li voilles pais tenir
Si que li porz amor e fei,
Oies qu'il te mande par mei:
Riches, mananz e honorez
E pleinteifs e assazez
Porras remaindre en cest païs.
Od ses barons a conseil pris
Que ceste terre degastée
Que tant aureiz à dol menée
Vos e Hastenc par tantes anz,
f° 49 v°, c. 2. Qui si est noble e bele e grant,
Vos dorra quite en fine paiz
E si que torz ne t'en seit faiz.
De la terre sez à devise
Que n'en est nule mieuz asise,
Ne, s'ele aveit pais, pleniere
De mer, de bois e de rivere,
De terres larges, de chasteaus
Riches e pleinteifs e beaus;
E si cuncorde e pais li tiens
E que te faces Crestiens,
Qu'amor ferme seit establie

Entre vos dous senz tricherie,
Qu'à tuz tens mais i seit e maigne,
Qui ne peceit ne quast ne fraigne,
Il te dorra od tut sa fille,
Une riche pucele Gille :
Eisi a nun; en tote France
N'a danzéle de tel contenance,
N'i a si vaillanz ne si sage.
Iceste auras en mariage,
Dunt tu auras haute lignée
Qui encor ert mult essaucie (*sic*)
E qui après tei regneront.
Or oz de quei il te semunt :
Respon, pren conseil, fai en tant
Que Deu seies reconoissant,
Que tante grant dolor n'en faces
E qu'en paiz maignes e estaces. »

LE CONSEIL QUE ROU PRENT, QUE SI HOME LI DONENT, QUI LA PAIZ LI CONSEILLENT E LOENT E SEMONENT[1].

Rous, senz demore tot maneis,
Manda les meillors des Daneis,
Les plus vaillanz, les plus raisnables
E ceus qu'il sout plus entendables;
L'ovre, la paiz, la covenance
Que li mande li reis de France
Lor a retrait : mult s'en merveillent;
Dit lur que sur ceo le conseillent;
E li Daneis tut maintenant

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 82, B.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XVII. (*Ibid.* 231, A.) — *Roman de Rou*, I, 95.

Furent deu sunge remenbrant
E del grant signefiement,
Si li unt dit tut erraument :
« Rous, dux nobles, poestifs,
Veiz ceste terre e cest païs
f° 50 r°, c. 1. De chevaliers sole e deserte,
Pleine d'eissil e de poverte ;
Kar povrement est coiltivée,
N'est gaaignée ne arée,
Pleine est d'arbres de mainz semblanz
E de fluies riches e granz ;
Pleine est d'oiseaus e de peissons
E de diverse veneisons.
Boene est la terre à guaaignier,
S'est le regne grant e plenier ;
La mers d'une part l'avirone,
Qui la grant richesce li done ;
De fluie ù entre la navie
Par quei la terre ert replenie ;
E s'ele esteit d'omes poplée
E gaaigniée e abitée
Que vaudreit-ele meins de France ?
Or saches de veir, senz dotance,
Que riche e boene la verras.
Pren-la, jà mar la changeras ;
Kar ele est tele e si vaillanz
Qu'estre te deit bien soffisantz
A maindre en paiz e à regner.
Si ne fait pas à refuser
Sa fille, que li reis t' otreie,
Se il la siet bien e enplie,
Ceo est raisons, qu'eu n'a si bele
En France dame ne pucele ;

De reis née, estraite e criée,
S'est sage e proz e enseignée,
De boenes murs, de duz afaire,
Honeste e simple e debonaire;
Unques ne fu si hauz hom nez
Ne fust en li bien marriez.
Si tu la prens e si tu l'as,
Jamais Franceis ne doteras
Que vers tei facent mesprison
N'enging n'agait ne traïson.
Nos n'i veum meillor conseil,
Plus profitanz ne plus feeil;
Kar entre nos e Franceis toz
Nos ert liem d'amor e noz
Senz rompre mais, seinz desnoer.
Nus ne te saureit mieuz loer.
Quant li auras quite od paiz fine
E de ceste terre saisine,
f° 50 r°, c. 2 Mut t'en porras glorifier,
Creistre, lever e essaucier.
Remembre-tei que tu sunjoes
Quant el haut pui de France estoes,
Si recorde l'avision
E bien l'entrepretation:
Sauras qu'en ceo vert senz faillance
Que te done li reis de France;
Veiz, c'est la sorz e c'est l'onur,
En ceo n'a mais dote n'error;
Tuit quidon bien, tuit unt creance
Que seit ci nostre remasance.
Batailles avum maitenues
E tantes vers Franceis vencues
Que tens est mais de reposer.

Pensum de la terre poppler,
Si'n vivum des fruiz dès or mès
Dunt ele nos rendra adès.
L'arcevesque renveie au rei,
E si li die de par tei,
Si cest mandement acomplist
E ceo te done qu'il t'offrist,
A sun service e à sum gré
Seras e à sa volenté.
Remande li treis meis d'espace
Que nus gerre ne s'entre-face,
Que dedenz seit termes donez,
Pris entre vos e esgardez,
U nos devron entr'assembler
Pur cest ovre si afermer
Qu'en pramesse n'en covenance
N'ait devers nos nule dotance. »

Rous l'arcevesque en tel maniere
Renveie al rei de France arere;
Par lui li r'a trestot mandé
Ceo que sa gent li unt loé
A faire, à prendre e retenir
Finablement senz resortir;
E Franques, hastis e joios
E del afaire desiros,
Revient al rei: dunc a jostez
Les evesques e les abez,
Contes, barons riches e proz,
Puis dit sun message oiant tuz:

« Reis, Rous d'amor e d'aliance
E de boene perseverance

f° 50 v°, c. 1. U n'avienge relaschemenz,
Ire ne noise ne contenz
Qui servise fin e verai,
Ce te mande, jo l' te retrai :
Si c'est que ta fille li donges
E que la terre li espunges
Eisi cum tu l'as devisé
E par mei offert e mandé
Lui à tenir e as lignées
Qui de lui concriées (*sic*);
Finablement l'en faces don
E demaine possession,
Tei e à ton seignorement
Se suzmettra si faitement;
Si l'en retiens e si le nues
Que ses dous mains metra ès tues
Pur fei porter, por tei servir
E pur t'onor mais garantir
Contre tote la gent del mund;
E seies de qu'il te semund :
Contre trestoz tes mauvoillanz
Qui ne ferunt mais tes talanz
Le porras conduire e mener
Pur lur orgoil fraindre e mater,
Que n'est home, s'il te mesfait,
A ton voleir n'en aies plet
E qu'à tom pié ne te l'amaint;
E si devers tei ne remaint,
Tuz jorz se voudra mais pener
De tei servir e enorer. »

Quant Franceis entendent le plait
Que l'arcevesque lor retrait,

Mut unt grant esleecement,
Au rei dient comunaument:
« Fai, sire, al duc cest mariage;
Kar si ta fille est bele e sage,
Cist r'est vaillanz, proz e hardiz.
El sacrement qui est escriz
E celebrez, que nos tenon,
Od ferme conjuration
L'ait e la prenge : eisi le fai.
Saches mult a ici gent plai
E bien seant e covenable
E à tot cest regne honorable. »
Tant unt le rei dit e mostré
f° 50 v°, c. 2 Que isi lur a graanté.

Tot eisi ceste ovre acordée
E d'ambes parz a terminée
U n'en quel leu n'en quel termine
Sera faite ceste saisine
E cest don e cest otreiance.
Senz nul regart e senz dotance
Vendrunt al plait, c'est bien assis,
Li jorz nomez e tuz devis;
Puis vait chascuns en sa contrée
De ci au jor de l'asemblée;
E l'arcevesque à Roem torne,
Qui ne se fet triste ne morne.
Del overaigne est sis esperiz
Eisi de joie repleniz,
Que de duçor e de pitié
L'en sunt cent feiz li oil moillié.
A Rou en vient, si li retrait
Tut eisi cum il l'aveit fait,

Mot avant autre, oiant sa gent,
N'à quel jor ert le parlement
E l'otriance e la devise
N'en quel leu est la chose emprise.
Dès or vos di bien à estros
Que mult s'en funt Daneis joios,
E sevent tuit senz suspeçon
Qu'or aveire l'avision.

Mais quant li dux Robert entent
E seit de veir certainement
Que Charle à Rou sa fille done
Dunt el regne ert pais fine e bone
E par les regnes eissilliez,
Mult par s'en fist joius e lez;
Son message li a tramis
Afaitié e sage e apris
Qui de part lui li rent d'amors
Saluz e servises plusors :
« Sire, fait cil, la concordance
Ot de tei e del rei de France,
Si'n est molt liez e mult joios.
Sire, si te mande à estros
Que ben est tens de reposer
E de la grant terre pupleer
Que l'em te done en eritage.
Mult resunt boen li gaaignage;
f° 51 r°, c. 1. Restore les destruiemenz
E les chasteaus, les beaus, les genz,
E les citez e les morailz;
Si use mais ta vie en pais.
Ès batailles e ès estors
As mult soffert peine e dolors,

Od armes as pru demostré
Ta grant valor e ta bonté,
Bien as à toz fait asaveir
Quels est ta force e tun poeir,
En mainz dotos perillemenz
R'auras esté tei e tes genz,
Mult as honor e mult as pris,
Nul plus de tei n'en a conquis;
Tant par est tis nons eshauciez
Que mult par te poz faire lez:
Oz dunt li dux merci te crie,
Qu'il te requert e qu'il te prie,
Que del saint regenerement
U tu prendras bapteiement
Ès fonz dignes, saintefiez,
U sauf serras de tes pecchez
Par la grace de Jhesu-Crist
Qui tut le bien qu'as te eslargist,
Comanz e voilles qu'od ses mains
Te let e seit si tis parreins
Que d'amor certe, non sevrable,
Qui leaus, entiere e tenable,
Seez mais ami fiancé
E si del un l'autre esforcié
Que nul ne vos puisse contrester
N'ennui faire n'à tor mener;
A ton servise ert adetiz,
E si seies seurs e fiz
Que le rei t'aura bien voillant
Tuz jorz mais dès or en avant. »
Par le conseil que Rou en prent
Od l'arcevesque e od sa gent
Mande que bien consentireit

Al rei (que jà ne l' desvoudreit)
E à Franceis qu'au plait nomé
Là ù deivent estre assemblé
Vienge: Ce me plaist e agrée;
Des fonz e del ewe sacrée
U je serai faiz Crestiens
f° 51 r°, c. 2. Me liet e si seit mis parreins;
Amor paternal ait vers mei,
(Eissi le recoil e otrei)
E jeo lui r'erc ami certain.
Non cum fillol vers sun parrein,
Que si cum fil vers pere deit
Si voil que l'uns vers l'autre seit.
Secore-mei d'or en avant
Cum pere fait à sun enfant,
E jeo à lui cum fil à pere.
Si pri que nostre amor apere.
Joie ait de ma prosperité
E ire de m'aversité.
Ceo que ert en ma seignorie
Seit, kar je voil, en sa baillie.
Ne dut vers mei sis esperiz
Mais qu'el si j'esteie sis fiz.
Plusors saluz par tei li mant. »
E cil s'en est tornez atant;
Al duc Robert dit en oiance
Les paroles e l'ottreiance
Que Rous li fait de la requise.
Desi cum l'ovre esteit emprise
Vint li termes; là s'asemblerent
U primerement deviserent.

ICI EST LA PAIZ FAITE, E DONÉE BRETAIGNE;
KAR NE VOLENT FRANCEIS QÜE ELE POR CEO REMAIGNE[1].

A ceste paiz dite e parlée
Out merveilles grant gent jostée,
Qu'en tute France n'out evesque
Conte, barun n'arcevesque
Qui od Charles li reis n'i vienge,
Qui à boene la paiz ne tienge.
A Saint-Cler furent li Franceis,
E Rou refu od ses Daneis
De çà Ette, ce sui lisanz;
Dunc se manderent lor talanz.

Rous a primiers l'ovre envaïe,
L'arcevesque de sainte vie
Enveie al rei, e si li mande,
Ainz que la chose plus s'espande,
Que la terre que il li done
N'i a bestes, blé ne annone,
Gast est e povre e ennermie,
f° 51 v°, c. 1. E si tornée e si desertie,
Si sule e nue e si sauvage
Qu'il n'i a fait gaaignage;
N'i a vivres ne garison
Fors sulement la veneison
Qui est par la grant desertine.
Tote riens lor dit e divine
Qu'ainz sereient mort de mesaise

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 83, B.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XVII. (*Ibid.* 231, A.) — *Roman de Rou*, I, 95.

Que la terre lur feist eise :
« Pur ceo te mande c'un païs
Li dones qui seit pleinteifs,
Dunt il ait vivre e vestement
Auques entre lui e sa gent
De ci que reseit enrichie
Iceste terre e replenie,
E que tels fruiz rende e si granz
Qu'estre lur puissent suffisanz
Dunt garir puissent e lor eir.
Se isi ne l' faiz, nul remaneir
N'unt n'aveir ne l' i porreient
Dès que vitaille n'i aureient.
Si saches bien certainement
Que nul reconciliement
N'aura od tei en itel guise
Se li prelat de seint iglise,
Li duc, li conte e li baron
De trestote ta region
El sacrement seint, precios
Que tient Crestientez e nos,
Ne li jurent lui e sun eir
La terre tenir e aveir
Dès le fluive d'Ette en la mer,
Si cum li as fait deviser,
En feu ceo perpetuaument
E en alo tot quitement.
Ço est sa requisition :
Veies si si l' feras u nun. »

Li duc Robert ne s'i rebunt,
A ce premierement respont
Si que l'oï tuz li barnages :

« Reis, fait li il, or seies sages.
Ne conquerras pas si fait home
Ne si haut duc, c'en est la some,
De tel honor, de tel poeir
S'auques ne li faiz son voleir.
f° 51 v°, c. 2. Eisi por serviges rendanz
Dunt de lui seies attendanz
Ne li voleies ço graer
Qu'il te fait querre e demander;
Si l' deiz tu faire pur la quise
Que tu en faz à saint eglise,
De si fait poeple convertir,
La lei Deu creistre e maintenir.
Sire, mult te deiz esforcier
Cum tu les faces esloignier
Doue al deable qu'ont seue
E tuz jorz faite e maintenue,
E cum tis regnes e t'onor
N'abaist, n'auge mais à dolor;
Voilles que sainte iglise ait paiz,
Que le mestier Deu i seit faiz,
Qui en es e pere e avocaz,
Deffendere, sire e prelaz;
Ottreie e done boenement,
Si qu'à ceo n'ait delaiement,
Ce que li dux requiert vers tei;
Kar jo l' te lo par dreite fei. »
A ceo furent tuit depreant
E clerc e lai, petit e grant.

Tant preient le rei e semonent
E tant bon conseil li donent
Que Flandres li grée e otreie,

Ne volt de la paiz se recreie;
Mais pur les paluz enpaistroses,
Granz, parfundes e encombroses,
Ce dit l'estorie tut pur veir,
Ne la vout Rous prendre n'aveir;
Bretaigne a quise e demandée,
Cele li a li reis donée
E espondue quitement,
En paiz, senz nul requement[1].
D'icest ama Rous la saisine;

[1] Les rois de France avaient-ils des droits sur la Bretagne? Cette question, si souvent débattue et jamais résolue, a donné naissance à une foule d'écrits parmi lesquels nous citerons les suivants : *Traicte de l'ancien estat de la Petite Bretagne et du droict de la Couronne de France sur icelle, contre les faussetez et calomnies de deux Histoires de Bretagne, composées par feu le S^r. Bertrand d'Argentré.* Par feu Me Nicolas Vignier. A Paris, chez Adrian Perier, 1619, in-4°. — *Traité historique de la Mouvance de la Bretagne, contre le P. D. Lobineau*, par l'abbé de Vertot. A Paris, Pierre Cot, 1710, in-12. (Voyez le *Journal des Savants* de 1710, p. 401, et le *Journal de Trévoux* de 1711, p. 152.) — *Dissertation sur la Mouvance de la Bretagne par rapport au droit que les ducs de Normandie y prétendoient, etc.* A Paris, chez François Fournier, 1711, in-8°. — *Reponse au traité de la Mouvance de la Bretagne* (par D. Lobineau). *On fait voir dans cette Reponse, que la Bretagne n'a point été soûmise aux Roys de France dez le commencement de la Monarchie, et que la Mouvance de cette Province n'a point été cedée par Charles le Simple aux Ducs de Normandie*, etc. A Nantes, chez Jacques Mareschal, 1712, in-8°. — *Lettre* (de D. Lobineau) *à Monsieur de Brilhac, premier president du parlement de Bretagne, pour servir de réponse aux Dissertations de la Mouvance de la Bretagne, imprimées en 1711*. A Nantes, chez Jacques Mareschal, 1712, in-8°. — *Deffense des Dissertations sur l'origine de la maison de France et sur la Mouvance de la Bretagne, par rapport au droict que les Ducs de Normandie y pretendoient* (par l'abbé des Thuilleries). A Paris, chez Michel Guignard et Claude Robustel, 1713, in-8°. — *Lettre* (du même) *à Monsieur l'Abbé de Vertot, Directeur de l'Academie Roïale des Inscriptions, touchant les reponses d'un ami du R. P. Lobineau aux Dissertations sur la Mouvance de la Bretagne, et au Traité sur le même sujet.* Sans frontispice, de 68 pages, portant la date du 6 février 1713. — Note XLII du tome I, col. 969-973 de l'*Histoire de Bretagne* de D. Morice. Cette note est intitulée *Sur les diverses donations de la Bretagne faites aux Normands par les Rois de France.*

Au reste, cette cession de la Bretagne paraît n'avoir jamais eu lieu. Flodoard, qui

Kar tenanz est à la marine
Del autre continuelment.
Eisi fu fait le graiement.

Franque e li dux Robert od lui
Cist vindrent à Rou ambedui,
Retrait li unt l'otreiement
Que li reis li fait bonement
De desus l'enterinetez
f° 52 r°, c. 1. De fei que tient crestientez;
Baillent ostages as Daneis

était contemporain de l'événement, n'en parle pas. Il se borne à ces mots : « Fidem « Christi suscipere receperunt, concessis « sibi maritimis pagis, cum Rotomagensi « quam pene deleverant urbe, et aliis ei- « dem subjectis. » *Flodoardi presbyteri Remensis Historia*, lib. IV (ap. D. Bouquet, t. VIII, p. 163, A). L'Anonyme de Fleury est encore plus formel : « Rex Carolus Rol- « lonem per prædictum pontificem (Fran- « conem) ad colloquium invitavit, despon- « savitque illi filiam suam nomine Guil- « lam, concedens ei pariter terram quæ « nunc Normannia vocitatur, a fluvio An- « dellæ usque ad Oceanum mare, eoque « illum secedere compulit, et metas ei « Arvam fluvium posuit. » (Du Chesne, p. 34, C; et D. Bouquet, VIII, 502, D.)

Le chapelain de Philippe-Auguste, qui était Breton, ne dit pas un mot de la cession de la Bretagne dans le résumé suivant de la vie de Hrolf :

Tempore quo Simplex in sceptris Karlus agebat,
Normannos patriam Norvegia misit in istam,
Gradibus evectos duce sub Rollonione,
Qui paganus erat, vir prudens, strenuus armis,
Christicolæ populi sitiens haurire cruorem.
Hic cum multorum saturasset cædibus enses,
Vicos invicta vi depopulatus, et urbes,
Pestiferum extendens in plurima regna furorem;
Demum Carnoti cum mœnia frangere vellet,
Virgo Dei genitrix, quæ se dignata vocare est
Carnoti dominam *, tulit illi luminis usum,
Vincibilemque dedit populo qui deligit ipsam;
Ut sic, exterius aliquanto tempore cæcus,
Lace meretetur Christum interiore videre.
Qui fugiens victus, majori parte suorum
Amissa, factus humilis, tum denique Christo
Credidit, et meruit vitali fonte renasci.
Proinde suæ gaudens illum rex Karlus honorat
Conjugio natæ, cum qua Normannia pacis
Fœdere sub firmo datur illi nomine dotis.
Jam tamen ipse suis ipsam acquisiverat armis;
Invida cui partus optatos Juno negavit,
Exsortem prolis faciens excedere vita.
Rollo tamen jungens aliam sub lege jugali,
Viribus invictis patriam totaliter illam,
Et sua post illum tenuit successio tota.

Gulielmi Britonis Philippidos, lib. VIII, v. 181.

Voyez au reste l'*Histoire de Normandie* de M. Licquet, vol. I, pag. 69-74.

* Voyez les *Sermons* de Fulbert de Chartres, et la *Philippide*, liv. II, v. 389 et suivants; et liv. XII, v. 867.

Ceus qu'il requerent des Franceis,
Puis en unt Rou au rei mené,
Qui mult fu le jor esgardé:
« Vez celui, funt-il, senz dotance
Qui envaï trestote France
E qui à sei la vout suzmetre,
Mult l'en fist grant quor entremetre;
Or poez veer fier vassal
Par tut, à pié e à cheval,
De grant vertu, de grant poeir,
De grant engin, de grant saveir.
Ici a chevalier penible
E endurant e mautraïble;
Cist a les travailz endurez
Dunt oi cest jor ert honorez.
Ha! tanz damages nos a faiz
E tantes huntes e tanz laiz,
Cum est cil fous qui vout jurer
Ce que uncore a à passer!
Nuls ne quidout ceo qu'or quidom
Ne qu'avenist ço que veom. »
Les paroles sunt recordées
E retraites e recontées,
Oiant trestuz, en audience,
Si c'unc n'i sorst desacordance.
Dunt unt Franceis Rou forcié
E tant semons e tant preié,
Costreinz, kar ne se vout retraire,
Si tut li fu gref e contraire,
Ès mains le rei mist ses dous mains;
E si vos faimes bien certains
Qu'onques sis peres ne sis aives,
Sis ancestres ne sis besaives,

A home sus ciel ce ne firent
Ne homage ne li offrirent.
Par ceo li est si desauvage
Qu'à grant peine s'i assoage.

Si cum l'ovre vos est contée,
A li reis sa fille donée,
Gille la proz Rou à oissor[1],
E tute la terre e l'onor
Qui entr'eus ert determinée
Dès Ette jusqu'en mer salée,
f° 52 r°, c. 2. E Bretaigne, riens n'en retienge[2],
Dunt vivre e vitaille lor vienge,
En fieu e en alo devis,
Trestot eisi cum jeo vos di.
En cest dun fait n'en cest otreiz,
Si cum il est raisons e dreiz,
Ne vout le pié le rei baisier
Rous, qu'il n'en ert pas costumier :
Iceo n'iert jà fait, qui qu'en peist,
Que la sue buche i adeist.

Funt li evesque : « Beaus amis,
De ço seez sage e apris.
Qui l'om tel don done u menur
Cum de fieu, de terre e d'onor,

[1] « Ce mariage est peut-être la plus « grossière de toutes les erreurs où Dudon « soit tombé, et tant d'écrivains après lui, » dit M. Licquet dans son *Histoire de Normandie*. Voyez t. I, p. 80-91, où ce point historique est très-bien traité.

[2] Voyez sur l'étendue du territoire cédé à Rollon, l'*Histoire des expéditions maritimes des Normands*, t. II, p. 117-122; la dissertation de M. Achille Deville dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, vol. de 1831; et l'*Histoire de Normandie* de Licquet, t. I, p. 75-80.

Si est raisuns qu'en la saisine
L'en baist le pié, la teste encline. »
E Rous respont : « Ce n'iert jà fait
A nul sen ne à nul plait,
Que l'om me veie agenoillier,
Flechir, sozmetre n'abaissier
Devant genoilz d'ome mortal,
Ne piez baisier : n'i prendrez al,
Tant vos porriez travaillier.
Jeo ne sui mie à piez baisier;
N'ai pas le quor que jà atoche
A piez ma chere ne ma boche. »

Dunc li r'ont tant mostré Franceis
Que honte i aureit trop li reis
S'il autre chose n'en faiseit;
Quant Rou entent qu'il unt dreit,
Comande à un soen chevalier
Pur lui le pié le rei baisier.
Cil l'ad saisi demaintenant,
A sa boche tut en estant
Le porte dreit; si l'a baisié
Senz ce que point s'i seit baissié;
Le rei enversa tut ariere :
De ce fu ris à grant maniere,
Noise i sorst grant; tel em pesa
Qui autre semblant n'en mostra.

Charles li reis, Robert li dux,
E contes desqu'à dis u plus,
Barons, evesques e abez
E ceus qui furent apelez
Jurerent sus (*sic*) le sacrement

f° 52 v°, c. 1.

E sur le Novel Testament
Rou fei tenir e aporter,
Sa menbre e sa vie à garder
E l'onor de son regne en fei
Par le comandement le rei,
Eisi la terre par non,
Com faite est la devision,
Que il la tienge ait e porsée
Si qu'ele ne li seit mais forcée
N'à eir qu'il ait, durablement
De ci al jor del finement;
Si cum si eir sunt à venir,
Si la puissent en paiz tenir
Finablement en fine paiz
Que mais ne lur en seit torz faiz;
Si la coiltivent, eisi l'aient.
Eisi vos di qu'eisi s'apaient;
Eisi se sunt entr'amaisnié;
Mil en i plore de pitié.
Unques mais si faite esjoiance
Ne quid nul jor qu'entrast en France.

Si cum la chose vos est dite
E cum jeo l'ai trové escrite
Fu cest ovre bel acomplie,
Bel acordée e bel fenie;
Cum bien voillant e bon ami
Se sunt sevré e departi.
Li reis torna en sun païs,
Rou à Roem, ce m'est avis,
Li duc Robert e Franque od lui:
Cist le cherissent mult andui.

CI EST ROUS BAPTIZEZ OD SA COGNATION
SUL NOF CENZ E DUSZE ANZ PUS L'ENCARNATION [1].

Si très-grant joie out à Roem
C'unques maire ne vit nus hom
De lur cher duc seignor novel;
Mult plaist à tuz, mult lor est bel.
Franques, l'arcevesque sacrez,
Fiers crestiens e ben lettrez,
Fist les covenz toz revestir,
Tuz assembler e tuz venir.
Le baptestire fu sacrez,
Saintefiez e aprestez.
Il meismes fist le mestier;
Joios, de fier corage entier,
f° 52 v°, c. 2. Rous a en fons regeneré
El non de sainte Trinité;
Baptizé l'a, ce vos sai bien dire,
E fait receivre baptestire.
Atout li dux Robert ses mains
Des fonz le lieve cum parrains.
Sis nons Robert li fu posez
E Robert fut puis apelez,
Del duc Robert Robert out nun,
Qu'en fonz li enposa sun non.
Precios dons estre son voil
Dona li dux à sun fillol.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 84, C.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XVIII : *Quod anno incarnati Verbi* 920 *baptizatus est Rollo, et exercitus ejus, et quod venerabilioribus ecclesiis suæ provinciæ dedit partem terræ, antequam suis divideret satrapis; et de Brenneval, quam dedit sancto Dionysio Areopagitæ.* (Ibid. 231, C.) — *Roman de Rou*, I, 96.

Le jor de cest bapteiement
Trovom qu'aveit certainement
Nof cenz e dosze anz à devise
Que Deus veire naissance out prise
De la Sainte Virge onorable,
Qui vers sun filz nos seit aidable!

Robert, li duc de Normendie,
Qui s'alme e sun cors e sa vie
Done e ottrie à Deu servir
E à sa seinte lei tenir,
Fiers crestiens de ferme fei,
Senz suspeçon e senz errei,
A ses contes e ses barons
E ses princes trestoz par nons
Fait batizer e s'autre gent,
Granz e petiz comunaument;
De ce que à fei apartint,
Qui besoigna ne qui covint,
Les fist estruire e enseignier,
Endoctriner e preecher,
Qu'il deveient faire e tenir,
Que eschiver e que gerpir,
Que aorer e coment creire,
Coment regehir à proveire
Ses laiz mesfaiz e ses pechez :
Eisi furent tant enseigniez
Qu'od benignes ententions
Rendirent lor oblations.
Bon crestien e aumosnier,
En la lei Deu dreiturier,
Li dux Robert a congié quis,
Si s'en torna en son païs.

Li sire Normanz terriens,
f° 53 r°, c. 1. Qui faiz est novels crestiens,
Fait l'arcevesque à sei venir:
« Jeo voil, fait-il, par vos oïr
Queles eglises de cest païs
Solent estre de maire pris,
Queles plus hautes, plus celebrées,
Queles erent plus honorées,
Quels sainz i a plus glorius,
Plus aidables, plus pretios;
Quels i deit-l'om aver plus chers. »
Fait l'arcevesque : « Volentiers
Vos en dirai la verité :
En ceste demeine cité,
A Baieus e à Evereus,
Qu'or tiens por tues e aveaus,
En cestes treis a treis eglises
Qui or sunt povres e desprises;
Mais mult furent en grant honor;
De la mere Nostre Seignor,
La virge pucele honorée,
Fu chascune faite e fundée
E en son seint non dediées,
Cestes furent mult eshaucées.

« Loinz en la mer a un rocher,
Riens plus ne fait à merveillier;
Là est le iglise saint Michel
Qui archangele est d'amunt del ciel
E dreit provost de paradis :
Iceste r'est de mult grant pris.
Ici defors ceste cité
R'a un mostier fait e fundé

De saint Pere le bon baron :
Cist r'a esté mult de grant non.
Uns arcevesques[1] i giseit
Qui d'estrange merite esteit;
Kar n'est dolors, mals ne perilz
Dunt par meintes feiz n'ait gariz
Ceus qui od fei le reclamoent.
Le cors de lui mult honoroent
Tuz li poples, tutes les genz;
Mais li sodus avenementz
De vos e de vostre compaignie
L'en fist foïr de Normendie.

« Gimeges la sainte abeie,
U primes vint vostre navie;
Là est le temple e le mustier
De saint Pere le bon claviger,
Le bon apostre glorius:
Icil leus r'est mult precius
E mult de grant auctorité.
Saches que en ta poesté
A eglises autres plusors;
Mais cestes sunt les meillors
E de plus haute seignorie. »
Quant li dux a la chose oïe,
Des sainz requert et vout oïr
Quels l'om i deit plus chers tenir.
Fait l'arcevesque : « Saint Denis
Est al siecle mult de grant pris;
Greu fu, en Grece engenoïz,
E puis par saint Pere convertiz.

f° 53 r°, c. 2.

[1] « Venerabilis archiepiscopus, nomine Audoenus. » Dud. S. Quint.

Après l'enveia saint Clement
Çà ès parties d'occident
Pur preecher fei e creance
Par tut le realme de France.
Cil qui od Deu n'orent amor
Li firent mainte deshonor
E maint ennui, maint mal, maint ire
Tant que pur Deu reçut martire.
Qui de lui out sa vie escrite
Set que mult est de grant merite. »

SI CUM ROUS AS EGLISES FAIT AINCEIS SES GRANZ DONS QUE IL AIT DEPARTIE LA TERRE A SES BARONS[1].

« Sire arcevesques, fait li dux,
Ne sai qu'i atendisse plus.
Ainz que departe ne devis
A mes homes n'à mes amis
Ceste terre e à ma gent,
Voil e coveit premierement
Deu e ma dame sainte Marie
Qu'en aient si la lor partie
E tuit li autre saint nomé
Que jeo n'en dei estre blasmé;
Eisi que Deus en seit serviz
E que c'en seient les merciz
Dunt ce li plaist que la terre aie
E qu'à lui servir m'atraie.
Li saint e la Virge Marie
Vers lui me seient en aïe

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 85, A.)—Will. Gemmet. lib. II, cap. XVIII. (*Ibid.* 231, D.) — Cette partie a été omise par Wace.

f° 53 v°, c. 1. Eisi que sa sainte lei tienge,
Mei gart e de mei li sovienge! »
Franque respont certainement :
« Est de Deum aspirement
Ceo que jeo t'oi dire e voleir,
Qu'en Deu as posé ton espeir.
Dès quant l'ovre est acceptable
S'est boen e bel e covenable
Que ces set jorz entierement
Qui sunt de ton bapteiement,
Qu'en aubes ies, cresmal portant,
Duinses as set iglises tant
Cum te vendra en volonté,
Eisi que Deus t'en sache gré. »

Le premier jor de baptestire
Que jeo vos ai comencé à dire,
Dona terres selum sun buen
Sainte Marie de Roem,
Larges e granz e bien asise
Qu'il meisme nome e devise,
Sole e quite establement
A tenir perpetuaument.

Al secund jor qui vint après,
Duna terres e rente adès
A Baius e grant honor
A la mere Nostre Seignor.

A Evereus tut ensement
Al evesquié fist tel present,
Tel dun, tele saisine e si grant
Qui mult fu puis riche e rendant;

Ausi al quart jor en roont,
Mun seignor saint Michel del Munt
Si riche dun e tele partie
Qui mult sist bien al abbeie.

E al quint jor, asses par main,
Deu e saint Pere e saint Oain
Redona tant tut à devise
Dunt uncor est mielz al eglise.

Au siste jor, avant disner,
N'i vout Gimeges ublier;
Saint Pere e à saint Aicade,
Cume s'il fust el lit malade,
Duna sun don od cors joios,
Grant, riche e large e precios.

A saint Denis tot par igal
f° 53 v°, c. 2. Dune al setme jur Brenneval
Od quanque del fieu i apent.
En l'uitme, si cum nos lisum,
Le jor de s'expiation,
Mist son cresmal dreitement jus,
Fors fu, d'aubes n'i esta plus.
Dunc comença à deviser,
A departir e à doner
La terre à ses plus haux amis :
Si cum il sunt de major pris,
Si fait ses dons diversement
Mult bien e mult raisnablement.

SI CUM LI DUS ESPUSE GILLE LA FILLE AL REI,
E DREITURES RAISNABLES DUNE AS SES GENZ E LEI[1].

Quant li dus senz delaiement
Out fait sun aparellement
E sun convive festival,
(N'out bon ami ne bon vassal
Qui là ne fust apareilliez)
Joiosement e bauz e liez
Ad Gille sa femme espusée.
Là out grant feste demenée,
Grant despense, grant baronie.
De joie est France replenie,
Qu'ore sevent que paiz unt durable,
Ferme e segure e bien estable.
Pru dura li noceiemenz:
Plus beaus, plus riches ne plus jenz
Ne vos en fu nul contez ne diz;
Mult i out aveirs departiz,
E larges duns e granz donez.
Quant l'afaires fu trespassez,
S'a li dux doné seurtance
E à tuz ceus païs e quitance
Qui en la terre remaindrunt
E qui remasance i prendront;
Si sagement l'a departie
Que nuls n'i porte al autre envie:
Tuit en orent à soffisant
Conte, barun, petit e grant;

[1] Dud. S. Quint. l. II. (Du Chesne, 85, A.) — Will. Gemm. l. II, c. XIX: *Quomodo divisit terram suis hominibus, et ecclesias destructas, et muros civitatum reædificavit; et de Britonibus, quos sibi rebellantes subjugavit.* (Ib. 232, A.) — *Roman de Rou*, I, 96.

E quant chascuns out sa devise,
Sunt lur ententes totes mise
A la terre de lung gastie,
Povre, deserte e enermie,
f° 54 r°, c. 1. Cum coiltivée fust à dreit :
A ceo tendirent à espleit.
A ceus qui plorent les estors,
R'agrée or plus les labors;
Unc tant ne voudrent batailler
Qu'or plus ne viengent gaaigner.
Si terre lur plout à destruire,
Ore lur replaist plus à estruire
E à noblement r'atorner.
Tant par i aiment à ovrer,
Ne s'en lassent ne ne se dolent;
Autres quers unt qu'il ne solent,
Cunc tant n'amerent à tolir
Ne as granz desleiz maintenir,
Qu'or n'aiment plus dreiture e pès;
Bien ne repos n'auront jamais
Desqu'ele seit riche e pleinteive
Si que chascun de sun dreit vive;
E li dux à ses chevaliers,
Qu'il mult ama e mult out chers,
E à ceus qui à lui s'en vindrent
Qui de la terre orent e tindrent,
Dona aveirs e riches dons :
Dunt il refirent les cloisons,
Les chasteaus e les fermetez.
Tost fu li regnes atornez.

Puis ne demora pas graument
Qu'il tint concile e parlement.

Tuit josterent si baron
E cil des soens de major non,
E li evesque e li abbé
I refurent trestuit mandé.
Par lor conseil reisnablement
E par le lur esgardement
Done e asiet leis covenables,
E dreitures à estre estables,
Cum li poples fait e estace,
Que li uns tort ne mal ne face
Al autre que par jugement
N'en ait sa peine e sun torment;
Paisible conversation
De fei e de dilection
Veut qu'il aient, qu'ensemble mainnent
En tel sen que la lei n'enfraignent.

f° 54 r°, c. 2.

As eglises fist peine mettre,
De ceo se vout mult entremettre;
Drescier les fist e recovrir
E mainte riche ovre bastir.
Li beau temple, li cher tenu,
Que li paien orent fondu,
Ceus fist restorer e refaire;
De ses cures fu ceo la maire :
Unques n'out bie (*sic*), joie ne paiz
Si i fu li mestiers Deu faiz.
Genz sainte de religion,
De bon afaire e de bon non,
Visita e vit volentiers,
E clers ama e mult tint chers;
Sa dignité e sa justise
Vout qu'eust par tot saint eglise.

As citez furent li vilain
E li ovrer e li diain
As murs refaire e afermer
E as granz doves recovrer
As riches portaus e as turs,
Dunt par le regne fist plusurs.
Si refirent-il li baron
Tante riche defension
Que sempres furent les contrées
Forz e riches e bien fermées.

En Bretaigne r'aveit Bretons,
Riches homes mult e felons ;
Ceus ala mater e pleissier,
Que senz orguil e senz dangier
Le servirent puis à lur vies.
Des riches rentes establies
E del vivre de cel païs
Elargi tant à ses amis
Que vivre en porent noblement;
Eisi en sustint tant sa gent
Que lur terres furent charganz
E pleinteives e rendanz,
E que refu li gaaignages
Faiz par les terres granz e larges.

CI EST SI CUM LI DUX REFIST CRIER SON BAN AS GENZ DE SA TERRE TRESTUT LE PREMIER AN[1].

Quant li dux out tot à chef trait,
Eisi cum jeo vos ai retrait,

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 85, B.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. xx : *De lege quam statuit, ut nullus assensum præberet furi : et de rustico et uxore ejus, quos affigi patibulo propter cultrum et vomerem furatum præcepit.* (Ibid. 232, B.) — *Roman de Rou*, I, 98, 99.

f° 54 v°, c. 1.

Refist par tut sun ban crier
E entredire e deveer
Que lerres ne fust consentuz,
Ne, s'il estere aperceuz,
Que celez ne fust à justise;
Après r'a fait autre devise
Que nuls nul leu de sun labor
U il aura esté le jor
Soc ne cultre n'en ost ne move;
Se emblez en sunt, s'il ne's retrove,
Il li restorrera senz faille.
Qui chevaus, asnes u almaille
Aura el champ, si's laist le jor
Senz garde nul de pastor;
N'ait del perdre poür ne dute[1]:

[1] C'est sans doute le souvenir de ces ordonnances qui a inspiré à un trouvère du XIIIe siècle le fabliau *dou Povre Mercier :*

Uns sires qui tenoit grant terre,
Qui tant haoit mortel guerre,
Tote genz de malveisses vie,
Que il lour feseit vilenie,
Que tot maintenant les pandoit,
Nulle raenson n'an prenoit,
Fist crier . j . marchié novel.
. J . povres mercier, sanz revel,
I vint à tot son chevallet;
N'avoit beaasse ne vallat (*sic*).
Petite estoit sa mercerie.
« Que ferai-je, sainte Marie?
Dist li merciers de son cheval;
Il ai molt grant herbe en ce val :
Volumtiers pestre le manroe
Se perdre je ne le cuidoe;
Car trop me coste ses ostages,
S'avoinne et ses forrages. »
. J . merchant qui l'ot escouté
Li dit : « Jà mar seras douté
Que vos perdroiz la vostre chose
En ceste prée qui est rose;
Seur totes les terres dou monde
Tant com il dure à la rehonde
Ne trueve l'on si fort justisse.
Si vos dira par quel devisse
Vos lerroiz aler vostre beste :
Commandez les piez et la teste
Au bon seignour de ceste ville,
Où il n'ai ne barat ne guille;
S'il est perduz sour sa fiance,
Je vos di sanz nulle creance
Vostres chevaus vos iert randuz;
Et li lerres sera panduz
S'il est trovez en sa contrée.
Faites-an ce que vos agrée :
Li miens i est dois ier à nonne. »
— « Par foi! dit-il, à l'eure bone,
Dit li merciers, je l'amanrei, etc. »

Fabliaux et contes des poètes françois des XI, XII, XIII, XIV et XVe siècles, tirés des meilleurs auteurs, publiés par Barbazan, édition de Méon. Paris, B. Warée oncle, 1808, quatre volumes in-8°, tom. III, pag. 17-19.

Ce passage a été collationné sur le ma-

Eisi assiet sa terre tute.
Tuz li poples s'i asseure,
Qu'à tuz fait raisun e dreiture.

DEL SOC QU'EMBLA LA FEMME VOS ERT L'OVRE RETRAITE, LA JUSTICE QUI 'N FU, VEIANT LE POPLE, FAITE[1].

Pur le devé, pur l'entredit
Que jeo vos ai conté e dit,
Out en sa arée degerpiz
Uns gaaignerres[2] ses ustilz;
A sa maison s'ala disner;
Mais n'en osa od sei porter,

nuscrit de la Bibliothèque du Roi n° 7615, fol. 150 *v.* col. 2, v. 11.

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 85, B.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. xx. (*Ibid.* 232, B.) — *Roman de Rou*, I, 99-102.

Un fait à peu près semblable eut lieu sous Richard II, duc de Normandie, si nous en croyons Guillaume de Jumiéges : « Tanta « pax fuit in Normannia ejus tempore, ut « neque etiam carrucarii de campis suis « auderent ferramenta carrucæ ad suas do- « mos reportare. Et si alicui furata fuis- « sent, præceperat comes ut ad eum veni- « ret, et quicquid furto perdidisset, ipse ex « integro totum redderet. Accidit ergo « quoddam simile in illius tempore facto « cuidam atavi sui Rollonis. Cum enim « audisset cujusdam carrucarii uxor in- « terdictum ducis, quadam die furata est « cultrum et vomerem aratri, probare vo- « lens quid ex hoc comes ageret. Rusticus « vero in crastino veniens ad carrucam « suam, et ustensilia sua non inveniens, « venit ad comitem, eique retulit quod sibi « accidisset. Cui dux jussit dari denarios « unde posset damnum reparare. Ille ita- « que rediens domum, retulit uxori suæ « quod ei comes fecisset. Cui illa : Mode « bonum est, quia et ipse denarios et quod « perdiderat ipsa haberet. Quo audito, ne « infideliter ageret, reportavit comiti de- « narios et quos ei dederat, eique retulit « quid sua uxor fecisset. Comes vero retinens « illum aliquanto tempore, misit et præ- « cepit ut uxori ejus eruerentur oculi pro- « pter furtum quod fecerat. Cum itaque ru- « sticus domum rediret, inveniens uxorem « suam merita pœna mulctatam, cum in- « dignatione dixit ei : Noli amplius furari, « et amodo disce observare præcepta co- « mitis. » *Additamenta ad Historiam Normannorum.* (Du Chesne, 316, D.)

[2] « Quidam agricola manens in Longape- « tentis villa. » Dud. S. Quint. — « Contigit « autem non multo post in Longapetentis vil- « la, quendam agricolam, etc. » Will. Gemm.

A Lungevile aveit un vilain païsant.
Roman de Rou.

Voyez sur le lieu que désigne ce nom, la note de M. le Prevost.

Pur le devie que l'om ne veie,
Ne soc ne cultre ne correie.
Quant la femme vit son seignor
Si repairer de son labor
Senz ses uistilz, mult fu marrie;
A merveilles l'en contralie,
Tence, noise, grant plait demaine;
Le bon home tient en grant peine.
Irie e pleine de torment,
Quant si l'out laidi longement,
A mangier li done à mal aise;
Kar ne pot estre qu'ele se taise.
Entre tanz dis, de deslei pleine,
Mettra, s'ele poet, travil e peine
Cum cil li prosdoem sis marriz
Ne seit jamais seurs ne fiz
De laissier i rien après sei:
Mettre l'en volt en grant effrei.
f°54 v°, c. 2. Tut à repost e à celée
Ala dreitement en l'arée;
N'i laisse oistil ne ferrement
Ne les correies ensement:
Osté en a tut e porté.
Quant li vilains se fud disné,
As chans revait son labor faire;
Mais donc out mult dol e contraire
Quant ne trova ses apareilz.
Tristes e marriz e destreiz
S'en est ariere repairiez;
Adonc fu-il si laidengiez
Que riens ne l' vos saureit retraire:
« Vilain, fait-ele, de mal aire,
Lorsz e en putres e en poz,

Ne sunt or pas li oistil noz.
Por le mauvais de voz costez
Les a or autre enportez.
La peresce qui est en vos
Nos en fera or soffraitos :
Ceo vos est bel; kar fors de peine
En serrez mais ceste semaine.
A vos très-bien en mauveisir
Ne covendreit pas granz leisir;
Se vos ne fuissez si mal estruz,
Ne fussent or mie perduz;
Kar home sages ne veziez
Ne's i eust mie laissiez.
Or vos en porrez gesir as denz.
Male gote vos seit ès denz,
Que à el n'aurié-vos mestier! »
— « E diva, fait-il, aversier!
Lairras-mei or jamais ester?
Dun n'oïs-tu le ban crier
E le deivé e la manace?
E que vous-tu donc que jeo face?
Veus-tu que jeo me face prendre,
Trencher le pié, desfaire u pendre?
S'as comandemenz establiz,
Qui par tot sunt criez e diz,
Enchaeie si faitement,
Qui m'en serreit deffendement?
Ceo ne serreit riens qui fust née.
Tuz jorz serras femme desvée. »

— « Rou, fait-ele, vilain dolent,
f° 55 r°, c. 1. Pur les paroles de la gent
Sos (*sic*) laisseriez endamagier

Que le vaillant d'un sol dener
N'os en fereient de retur.
Certes vos movreiz oi cest jor :
Au duc vos en covient aler
Cest ovraigne dire e cunter
Cest damage, e si verrom
Cum fait retur nos en aurom
Ne quel amende : ceste en voil.
Ainz que mais od vos me despoil
Le vos ferai cher espanir :
Tart en serrez al repentir. »

Por la femme qui se desleie
S'est li vilain mis à la veie;
Al duc en vient, al proz, al sage;
Si li reconte son damage,
Sa perte e tut le larrecin;
Mais ne l'en sait nomer veisin
Que ait l'ovre faite e meue.
Tut l'apareil de sa charue
Li est emblé, ceo li retrait;
E li dux n'en tient autre plait;
Mais un provost fist apeler,
Si li a fait cinc souz doner
Dunt restorer pusse sa perte.
Mult s'en fist lée la cuilverte
Quant sout que teus ert sis baraz
E sis enginz e sis purchaz
Que des cinc souz erent saisiz;
Mais d'une chose seient fiz
Que si lor ne remaindront mie,
Si li dux siet la tricherie.
Escharni sunt, je l' sai de veir,

N'ainz ne puet eu pas remaneir:
C'est ceo de qu'il pas ne s'oblie;
Kar al prevost de la baillie
A sur ses membres comandé
Qu' à ceus de la veisinté
Fust la chose cerchée e quise
E tuit fuissent mis à juise;
Eisi e par tel jugement
En fust tant fait l'enquerement
Que li furs fust aconseuz
E trovez e aperceuz.

f° 55 r°, c. 2. Ceus deu convers de l'aviron
Dunt l'om pout aveit (*sic*) suspeçon
A fait venir e assembler:
La chose lor fait demander,
Après jurent n'en sunt fator
Ne consentant ne celeor.
Par feu portant les en assaie;
Unc uns n'en out autre manaie
N'autre merci qui en fust quise;
Mais n'en a nul pris le juise:
Ceo fust pecchez, dolors e maus:
Kar quites en erent e saus.
Ce a li prevost tut en apert
Dit e retrait al duc Robert,
Qui deu corre ne s'amoleie;
Pur l'arcevesque Franque enveie:
« Par fei! fait-il, resazier
Ne me puis pas de merveillier
Deu Deu de crestientez sire,
Pur qui jeo reçui baptestire,
S'il est de cest furt conoissant,

Qui l'a, qui l' fist, qui 'n est sachant,
Que deit qu'od feu saintefié
En sun seint non glorifié
Ne demustre qui ceo a fait.
Sachez de veir, mult m'en desheit. »
Franques respunt : « Chers dux amis,
De ceo ne seez jà dotis :
Li feus n'iert jà à cels nuisables
Qui forfait n'en sunt ne cupables.
Sachez un al feu n'adesserent
Uncore cil qui la chose emblerent.
Jà si poi n'i adesserunt
Que maintenant aparistrunt
Faus, quid, copables e parjoré. »
Dunc a li dux comandé
Que trestot li abiteor
De l'aviron, d'iloc entur,
Des paroisses e des maisniz
E de par tuz les plasseiz
Seint mandé, nul n'i remaigne;
E dist al prevost ne s'en faigne :
« El non de Jhesu-Crist, veez
Que li feu seit saintefiez
U ceo seient qus (*sic*) e cerchié
f° 55 v°, c. 1. Cil qui ce unt fait e pechié.
Mult voil Deus face demostrance
De cels qui ceo unt fait, senz tarjance. »
De quanqu'il aveit comandé
Fu tost faite sa volenté,
E renuncié, ço m'est avis,
Que n'en unt nul trové repris.
Li dux senz nul autre sejur
Tramet pur le gaaigneor;

Dunc li enquert ne li ceilt mie,
Tute la verité li en die,
A qui il laissa en l'arée
La chose qu'il li est emblée;
Die en veir qui il les laissa
Ne saveir qui puis i ala;
E li bons hom respont : « M'oissor;
De ceo ne sui pas menteor. »
Adunc l'a li dux apelée :
« Seit mei, fait-il, l'ovre contée.
Que as-tu fait de cel ator
Que tu emblas à ton seignor ?
Où est li socs e li cureies?
Garde que tost le me recreies. »
Cele neia senz rien gehir,
Unques ne li vout descovrir.
Adunc fu longement batue
Tant que la chose a conue
E descovert tot e retrait,
Saveir pur qu'ele l'aveit fait.
Dunc dist li dux à son mari :
« Or ne m'en seit, fait-il, menti.
Saveies-tu que tricheresse
Fust ta femme ne laronesse?
Saveies-la-tu custumiere
D'embler nule rien d'en ariere? »
— « Oïl, sire, bien, par ma fei;
Mais unc ne l' voult laisser pur mei. »
— « Sez, fait li dux, cum t'ies dampnez
Par dous manieres de decrez?
L'un que chef es de ta muillier;
Si l'eusses à chastier
De tel ovre, de tel deslei,

Bien le deust laissier pur tei.
E l'autre, quant le furt saveies,
Que tu de rien l'en consenteies;
f° 55 v°, c. 2 E pur ceo t'en estot morir,
Que tu ne vousis descovrir.
Autresi fait-il faute e force
Qui tient le pié cum qui escorce.
Parçoniers es de sun deslei,
Si'n voil qu'om pende li e tei. »
Eissi lor fist les oilz bender
E à forches en haut lever;
De cruel mort les fist morir
Pur paiz e justise tenir.
C'espoenta les tricheors,
Les faus e les deceveors;
N'i oserent rien plus embler.
Par la terre peust aler
Uns hom chargiez de besanz quiz,
De jorz s'il vousist u de nuiz,
Seurement; jà ne trovast
Qui par mau respit l'adesast :
La terre esteit chambre e paleis
Por tenir cuiteé e pais.

SI CUM LI DUX ROBERT LAISSA SES BOUS PENDANZ, PUR ESSAI DE LA PAIZ, EN LA FOREST TREIS ANZ[1].

Ovres qui mult devreint (*sic*) plaire,
Beles e dignes de retraire,
Fist li dux seus ne sunt escrites
Tant qui ne vos serreient dites;
Mais en fist por esprover
Qui mult fait bien à reconter:
Saveit queu paiz, queu quiteé,
Unt les choses de son regné;
Cum faite seurté i unt
Cil qui par mi la terre estunt;
Si a gaires des embleors,
Des larrons ne des cinsneors,
Oiez cument il l'esprova:
Tant cum li siecles mais dura
Ne sera nuls hom ceu face.
Un jor estei (*sic*) alé en chace
Près de Roem, en bois sus Seigne,
Eisi cum l'estorie m'enseigne;

[1] Will. Gemmet. lib. II, cap. xx. (Du Chesne, 232, C.) — On raconte précisément la même chose de Frothon III*, roi de Danemark, de Théodoric**, roi des Ostrogoths, et d'Alfred le Grand*, roi d'Angleterre. On rapporte une anecdote presque semblable de Bryen Boiroimhe**, roi d'Irlande.

* *Saxonis Grammatici Historiæ Danicæ, lib. XVI*, ed. Stephanio. Soræ, typis et sumptibus Joachimi Moltkenii, 1644, in-folio, p. 92, lig. 24; et p. 95, lig. 36.

** *Excerpta de Theodorico*, à la suite de l'Histoire d'Ammien Marcellin, édition d'Adrien Valois. Paris, Antoine Dezallier, 1681, in-folio, p. 658, lig. 17.

* *Flores Historiarum per Matthæum Westmonasteriensem collecti*, ann. 892, édit de Londres, 1570, in-fol. p. 345, l. 25. — Spelman, *Ælfredi Magni Vita*, p. 81, 82, n° 27.

** *A general History of Ireland by Jeoffry Keating and translated by Dermo'd o Connor* (sic), the III^d edition. London: printed for B. Creake, 1738, in-fol. p. 499, 500.

Sur une mare[1] en un beau leu
Orent sun manger prent (*sic*) li queu;
Là vint à sun disner li dux
E sa gent od lui tut le plus;
f° 56 r°, c. 1. Mult en i out, ceo sui lisanz,
De mainz plusors divers semblanz.
Là s'asistrent, là unt mangé
Joios e assaz e lié.
Oiez cum fait espeiriment
A fait li dux, veant sa gent :
Ses armilles, qu'om bous apele,
Od odure preciose e bele,
D'or e de pierres grant e gent
Qui valeient maint marc d'argent,
Laissa en un chaisne penduz
Eisi que tuit les unt veuz.
Treis anz i furent senz tucher,
Senz adeser e senz baillier;
Unc n'i osa tendre les mains
Lierres, tricherres ne vilains;
Par tot le regne le seveient
U n'en quel leu li bou pendeient,
Mais tant dotoent sun poeir
E sa justice e sun saveir
C'unques n'i furent adesé
N'emblé ne pris ne regardé.

[1] « Super lacum quem usu quotidiano lo-« quendi maram vocamus. » Will. Gemmet.

Autrefois on désignait en Normandie plusieurs endroits où les prétendus bracelets avaient été suspendus : d'abord dans la forêt de Roumare, puis à Caen sur le chemin qui conduit à l'Abbaye-aux-Dames, enfin dans la Mare aux Poix ou aux Anneaux, sur le chemin de Caen à Rouen. Voyez les *Recherches et Antiquitez de la province de Neustrie, etc.* par Charles de Bourgueville, sieur du lieu de Bras, et de Brucourt. A Caen, de l'imprimerie de Vincent le Feure et Jean de Feure (*sic*), 1588, in-4°, p. 11.

Pur ceo que sus la mare esteient
E que sus la mare pendeient,
E tant i furent longement,
Ert mais de ci qu'au finement
La forest Romare apellée.
Eisi en ai l'oevre trovée,
Eisi le dit l'estoire veraie;
Mais ce vunt fablant çà genz laie
Que la mare Rousmare out non
Pur solement tant d'achaison
Qu'enz jeta plein boceau de vin,
Si cum s'i disnout un matin.
Estre pout bien, senz contredit;
Mais en nul leu ne l' truis escrit[1].

Si refrenout li dux ses genz
Par merveillos esperimenz
E par signes espoentables.
De justice n'esteit muables :
En mainte maniere ert dotez
E crienz e serviz e amez,
E il toz jorz noveaus e freis
D'aprendre les devines leis,
E pur l'amor qu'il i aveit,
f° 56 r°, c. 2. E pur la grant paiz qu'il teneit,
E pur le paisible estement
Qu'aprientz n'esteit de nule gent.
S'onor e sa grant ducheé
Teneit eisi en quiteé
Que Deus, puis qu'il li out donée,

[1] Effectivement cela ne se trouve pas dans la chronique de Guillaume de Jumiéges qui nous fournit cette anecdote.

Li a la terre si garde (*sic*)
Qu'en joiuse prosperité
I a sun pople governé,
Riches de grans beneurtez
E pleinteifs e asazez,
Senz dote d'estre guerreiez,
Ars ne robez ne essilliez.

C'EST DES DOUS CHEVALIERS QUE CHARLES OUT TRAMIS PUR PARLER A SA FILLE, QUI EN FURENT OCCIS [1].

Dreiz est e biens que je vos die
Ço que ci me retrait la vie.
Charles li Simples, dunt jo vos dis,
Reis de France, fiz Lowis,
Qui unc ne fist rien en sun tens,
Ne sai cum li vint en purpens
Qu'à sa fille enveia li reis
Dous chevaliers beaus e corteis
Parler à li; mais ce ne vei
Pur quel afaire ne purquei,
N'en truis escrite l'achaison;
Mais Gille od la gente façun,
Quant les chevaliers out veuz,
Parlé à eus e coneuz,
Pur sun pere les a joïz,
Mult honorez e mult cheriz;
En un riche ostel gentement
Les fist ester tut quoiement;
N'a corage qu'eu le recreie

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 86, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XXI : *De duobus militibus Karoli regis, quos fecit puniri.* (Ibid. 232, D.)

A son seignor ne qu'il les veie.
Mult les fist servir richement.
Issi esterent longement,
Tant les i out eisi tenuz
Que bien furent aperceuz.
Li chevalier le duc Robert
En unt parlé tut en apert,
Saveir pur quel entention
Li chevaler al rei Charlon
Erent eisi en la cité
f° 56 v°, c. 1. Repost, enclos e enfermé,
Que devant le duc ne veneient
Ne qu'à lui ne s'apareisseient,
Qui dotoent que poeit estre.
Tut lur covine e tot lur estre
Distrent au duc senz rien celer :
« Nos te volum, funt-il, mustrer
Que ne nos as-tu reconté
Iceo que Charles t'a mandé
Pieçà par dous sons chevaliers.
Apris somes e costumiers
Tostens de saveir tes segreiz,
Mais sul que ore à ceste feiz. »
Li dux respont : « Cum faitement?
A mis soegres certainement
E a ses messages enveiez :
Sunt se il dunc pur mei musciez? »
Responent li si chevalier :
« Trop te laisses tost abaissier.
Femenins es e effeminez,
Qui n'en es mais crienz ne dotez.
Cist sunt ici de longement;
Ne savum porquei ne coment,

Qui devant tei venir ne volent
Si cum autre message solent.
Od ta femme sunt à leisir
Sovent quant li vient à plaisir,
Qui dit, ne s'en vout mie taire,
Qu'onques n'en eus à li afaire. »

Espris de felonie e d'ire
Plus que je ne vos saureie dire
Fu de cest afaire li dux.
Prendre les fist, jeo n'en sai plus,
E mener fors en marcheil
Si que le virent plus de mil;
E là, qui qu'en deus (*sic*) peser,
Lor a fait les testes couper.
Ceste novele fu seue
E par tote tote (*sic*) France espandue :
Si'n nout li reis ire e dolor,
De ceo prist-il poi de retor.

CI VOUT LI DUX DE FRANCE DESERITER CHARLON,
E CI TRAMET A ROU QU'OTTREIZ L'EN FACE E DON[1].

Quant li dux Robert sis parreins
f° 56 v°, c. 2. De ces noveles fu certains,
Quida li dux fust resortiz
E desevrez e departiz
De la fei e del aliance
Que il aveit au rei de France;
Semblanz l'en fu ben e avis

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 86, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XXI. (*Ibid.* 232, D.)

Pur les dous chevaliers ocis :
Sempres maneis senz demurer
Comença Charles à gerreier
E à faire li granz damages
E granz hontes e granz utrages,
E tut le regne à envaïr
E à forcier e à tolir;
Ne li remaindra pas sun voil.
A Roem dreit à sun fillol
Tramet sun message e enveie
Qui trestot li cont e recreie
Que, se il vout, tant a poeir,
Si l' set, qu'il seit à suen voleir;
Le regne prendra sur Charlon :
Sol consente l'en face e dun;
De France l'en fera eissir
Senz returner, senz revertir.
De ceo le requert e semunt
Que sul otreiance l'en dunt;
Mais li dux Robert li Normanz
Fu as paroles desdeignanz,
Trop les a à pesmes tenues
E amerement receues;
Al message respunt itant :
« Tun seignor di que jeo li mant
Qu'or vout-il errer contre lei,
Contre Deu e contre sa fei. »
Ne li a plus ne meins mandé
Que l'estorie m'ait reconté.

SI CUM LI DUX ROBERT SE FIST A REI LEVER,
QUI L'ESTUT A SESSONS CHEREMENT COMPARER[1].

Ne sai cum la chose ala puis;
Mais, si cum j'en l'estorie truis,
Tant dura l'oevre e l'ataïne
Que, ainz que passast pas (*sic*) lonc termine,
Se fu cist si enorguilliz
E en la terre enseignoriz,
E si li out France torbée,
Si gerreie e si meslée
f° 57 r°, c. 1. Senz repentir e senz amende,
Ceo truis, qu'en la terce kalende
De juignet fu enoinz à rei
A grant tort e à grant beslei;
Mais, ainz que li anz fu passez,
Se fu tant Charle esvertuez
E tant out gent quis e semons,
Qu'en la cité dreit de Sessons
Se combati od cel seignor
Qui si li out toleit s'onor.
Dure bataille i out e male;
Maint home en devint mort e pale;
Toteveies fu Deus au dreit,
Qui tot conoit e set e veit :
Charles venqui e cil fu mort
A sun deslei e à sun tort.
N'oïstes tele desconfiture.
Mais or oiez quel aventure :
Si cum Charles s'en repairout,

[1] Will. Gemmet. lib. II, cap. xxi. (Du Chesne, 233, A.)

Qui riens el siecle ne dutout,
Od joie, od leesce e od glorie,
Od grant honor e od victorie,
Contre li vint li quens Herberz
Qui seror out li dux Robert,
Cil qui est morz en bataille.
Cist en out mult grant dol senz faille;
Mult par fu fel, orrible e chien;
Sus ciel n'out si mal crestien.
Od faite paiz, senz nule fei,
Vint apoignant contre le rei;
Humlement vers lui s'araisone,
Dit qu'en son chastel à Perrone
Vienge, ce prie, herbergier;
Mult par le set bel engignier,
Preier e conjurer e dire;
Ne s'en set li reis escundire:
Là vait senz dote, senz regart;
E li cuilvert de male part
Le prist, si l' mist en sa prison;
Unc puis, eisi cum nos lisum,
N'en eissi tresqu'il fu finez
E de cest siecle trespassez.
Or troũm que li dux Robert
De la soror al cunte Herbert
Aveit un fiz, gent dameisel,
f° 57 r°, c. 2. Merveilles sage e proz e bel;
Pur aveir pris traist mainte paine:
Apelez fu Hue le Maine.

Cist dunt jo vos di, Charles li pis,
Qui eisi fu malement pris,
Out un fillol de dulce part,

Borgoignun fiz del duc Richart.
Cest ama mult de grant amor;
Kar ceo set bien, de grant valor
Sera, s'il vit, n'i puet faillir;
Mult devra bien terre tenir,
Kar mult est genz e beaus e proz.
A ses barons manda à tuz
Que rei en feissent en France;
Kar del regne li fait quitance.
Tant dist, tant fist, tant porchaça,
Le reiaume li otreia,
Rei en fist faire, c'est li toz:
Bel fu e sage e riche e proz.

Oiez de la reine Ogive:
Dolerosse, lasse e chaitive,
Riens nul bon conseil ne li done;
Pris est son seignor à Perone,
N'aura, ce veit bien, delivrance;
E si unt jà fait rei en France.
Set n'a ne force ne amis,
Si veit par tot ses enemis;
A sun pere, qui esteit reis
Alestan, ce truis, des Engleis,
S'en fui mult tost del païs
Od sun petit fiz Lowis,
De dolor pleine e d'amertor.
Herbert le conte traïtor
Crienst mult e ce Huon le Maine;
Od mult escharie compaigne
Passa la mer en Engleterre.
Unquor n'iert pas paiz de la gerre,
Si est alez li mundes tuz

Un tens desus, autre desuz,
Une feiz haut, e autre bas :
Jà autrement ne sera, las!

DEL CHEVALIER QU'OM VIT ALER PAR DESUS SEIGNE, CEO QU'IL DIST E RETRAIST QUE L'ESTORIE M'ENSEIGNE [1].

Chose digne de recontier
f° 57 v°, c. 1. Ne voil laissier ne ublier,
Qui ne vos seit retraite e dite
Sum ceo que je la truis escrite.
A Roem esteit sojornanz
Li bons dux Robert li Normanz
Joios, senz ire e senz esmai.
Fevrer esteit, kar bien le sai;
Beau tens faiseit seri e cler,
Cum senz pluveir e senz venter.
A Roem ert feste le jor,
Si s'en esteient li plusor
Plus gent vestu e atorné;
Jà esteit auques avespré.
Lonc la rue de Seigne aval
Furent danceles e vassal
E citeein e marcheant
E autres genz de maint semblant;
A plusors geus se deportoent,
E si cum il iloc s'estoent
Virent un chevalier sus Seigne,
Tot sul, n'out home en sa compaigne;
L'ambleure d'un palefrei
Vint senz poür e senz effrei;

[1] Willel. Gemmet. *Additamenta ad Historiam Normannorum.* (Du Chesne, p. 315, D.)

Par là ù l'eve ert plus parfonde
N'unques plus perillose l'onde
Ambla cum par un bel erbei
Si que les piez del palefrei
N'i moilloent, ceo lur ert vis.
D'un mantel d'escarlate gris
Ert afublez e jenz vestuz.
Eisi s'en est de Seigne eissuz
Qu'à lui ne parut moilleure.
Dreit vers la gent vent à dreiture;
Bel home i out à grant maniere,
De cors, de façon e de chere :
A lui veer e esgarder
Veissiez grant jent asembler.
N'est mie entr'eus poi merveillante
Eisi faite ovre aparissante.
Demandé li unt qu'il quereit,
Quel part alout e dunt veneit,
E dunt est nez e dunt avent
Que si faite eve le sostient :
Assez li funt enqueremenz;
Mais à toz lur demandemenz
Respunt itant : « Ce veez bien
Que uns hom sui qui par ci vien;
Mais dunt sui nez ne mun afaire,
Ce ne vos quer or pas retraire :
Ceo demanderiez en vain;
Mais de Rednes tornai oi main,
A Avrenches fu ma disnée,
Jà esteit bien tierce passée;
Mais puis a si amblé soz mei
Bel e suef mun palefrei
Qu'à haut ore sui ci venuz.

f° 57 v°, c. 2.

Que je n'en seie mescreuz
Qu'eisi ne seit cum jeo retrai,
A Avrenches, ù me disnai,
Ubliai oi un mien cutel,
Qui mult par est bien fait e bel;
Vez la gaine. Eisi foleie
Sen qui treschange e qui erreie.
Laissié li ai par ubliance,
Si ne m'avint mais dès m'enfance.
De la gaine ert li coispel
E li membre tuit à neel
D'or esmeré, ce vos sai bien dire. »
Un mult riche borzeis, un sire,
L'en a mené pur herbergier,
E li autre alerent noncier
Au duc cum cil esteit veuz
Qui par sus Seigne esteit venuz
Senz sei moillier, senz lesion;
Tote li content sa façon
Dunt ert meuz e sa jornée,
Si cum il la lor out contée,
E del cutel e del enseigne,
Cum il errot très par mi Seigne.

De ceo fu li dux merveillanz
E à ses hauz clers enqueranz
Dunt ç'aveneit, que poeit estre;
E pur enquerre bien sun estre
Li a ceo requis e mandé
Qu'ainz qu'il s'en aut de la cité
Parout à lui, n'i ait faillance;
E cil li fait teu covenance
Que desqu'à prime l'endemain,

S'en est puissanz e vifs e sain,
L'atendra-il, ce li ottreie;
f° 58 r°, c. 1. Mais si tost se mist à la veie
Cum l'aube del jor aparut;
Si ne sout l'om pas que ce dut.
N'aparla pas od lui li dux:
Sachiez pur tel li pesa plus;
E quant il li fu conté
Qu'il s'en esteit eisi alé,
Dist que menti aveit par tot,
Que de veir n'aveit dit un mot;
Fantosme esteit et d'engin pleins,
E faus e decevere e vains.
Adonc respondirent auquant
Qui orent veu sun semblant
Que ceo ne lor ert pas avis
Qu'il eust rien vers lui mespris;
Kar la prime de lui atendre
Pramist, e vout eisi entendre
Que s'ore fust prime nomée :
Pur ceo s'a parole sauvée.
« Vostre ore prime e tierce e none
Que l'om termine e dit e sone
Ne sunt pas as soes nomées
Pot celestre n'aterminées;
La sue prime fu premere
Que la vostre; par teu maniere,
E pur ceo que issi l'entendi,
N'en quide pas aveir menti. »

Adonc est l'oste al duc venu
U il aveit la nuit geu;
Adunques li a mult enquis

Saveir que l'en esteit avis;
E cil respunt qu'il quide bien
Que sage seit sor tote rien.
« Er seir au fu, enprés manger,
Ainz que fust oure de culcher,
Li fis mainte grant question
E de vos grant inquisition,
Se li eir qui de vos istreient
Gaires longement regnereient
E s'il tendront la ducheé
En paiz long tens, en quiteé
Si qu'il ne seient fors chacié,
Deserité ne eissillié,
Que li lignages ne defaille
Ne ne seient morz en bataille.
f° 58 r°, c. 2. Cil me dist que noblement,
Od grant esforz e hautement,
Sereit vostre genz esshaucée
De ci qu'en la nofme lignée,
Del dizain sereit en dotance;
Ne me fist autre demostrance.
Dunc li requis à grant maniere,
E mult l'en fis dulce preiere,
Qu'il me deist veir, senz mentir,
Qu'en ert après à avenir,
Se li lignages plus dureit,
Si sereit plus u s'il faudreit;
Unques n'i vout doner respons,
Mais tuz pensis e tuz enbrons
Tint un baston, si 'n na reiées
Les cendres qu'out aplaniées;
Seillonez comença à faire,
E jeo ne me voil mie taire,

Ainz li fis l'inquisition
De ceo dunt ere en suspeçon,
Des lignées qui sunt à estre.
Qu'aques mei 'n feist sage e mestre
Ennoia li, ce fist semblant;
Kar tot desfist demaintenant
Quanqu'ès cendres avoit reié.
Ne m'a puis dit ne enseigné
Chose qui face à reconter.
Sa gaïne n'en vout porter,
Ainz la me dona: vez la ci;
Tuit li menbre en sunt d'or burni.
D'Avrenches, quid, senz demorer,
Se vos i plaist à enveier,
Vos sera li cuteaus tramis.
Bien li demandai e enquis
U e chès qui il l'oblia;
Jà li messages n'i faudra:
Trovez sera bien o euz.
Veium si jà sera creuz
De rien qu'il nos ait fet quider. »
Ceo vout mult li duc esprover;
Enveié a pur le cutel
Un message tost e isnel:
Tramis li fu demaintenant.
De blanc yvoire d'olifant
Fu li manches od virol d'or:
f° 58 v°, c. 1. Long tens l'out puis en sun tresor;
¶ Mais les paroles des lignées
Furent mult puis segnifiées.
Mestre devin e clere (*sic*) sachant
I mistrent puis estudie grant,
E li saive astrenomien

Rafermerent e distrent bien
Qu'après le nofme duc regnant
Qui de la lignée ert eissant
Sereit d'eus fin et desestance,
Dissension e merveillance;
Soffereit tant li disme après,
Teus n'i out soffert nus d'eus mès;
Mais par les tribulations
E par les persecutions
Dunt il istreit al chef deu tur,
Parvendreit à si grant honor
Que del munde que si est lez
Sereit sur trestoz honorez.
Tut itele fu la profecie
Qui bien a esté acomplie;
N'i a eu nul leu faillance,
Mais mult certaine demostrance;
Kar nof dux nobles e vaillanz
I a euz forz e puissanz:
Rous, sur qui cest ovre est contée;
Après Guillaume Longe-Espée,
Li treis Richarz, li dux Robert,
Si cum l'estorie mostre apert;
Après refu li reis Guillaume
Qui d'Engleterre out le reaume;
Li dux Robert l'oime sis fiz,
Si cum reconte li escriz;
Après lui fu li reis Henris
De grant poeir e de grant pris:
Ce sunt li nof qui unt esté,
Qui en lor tens i unt regné.
Cist est dizains; mais qui i veit
L'ovre e la chose bien à dreit

E recorde la destinée,
Certainement est averée
En lui tote la profecie;
Kar jà n'iert mais al siecle oïe
Si pesmes persecutions,
estranges sedutions,
f° 58 v°, c. 2. Si forz enginz, si maus agaiz
Com l'on li a maintes feiz faiz;
Qui les traïsons, les desleiz
Qu'om li a faiz par tantes feiz,
Les troubles e les desfiances,
Les aventures, les chaances
Dunt il aura tantes eues
E tantes l'en sunt avenues,
Ne direit pas que cil mentissent
Ne que de nule rien faillissent,
Voudreit retraire e aconter
E as paroles assigner.
Qui tele interpretation,
Tele glose e tele entention
I donerent des reis humains
Est sor trestoz li soverains,
Sor toz saives, sor tuz preisiez
E sor toz li plus esauciez,
Sor toz poiez e celebrables
E sor autres li plus loables;
Tant est essaucié son haut non
En sa grant persecution
E ès pesmes aversitez
Qui li sorstrent par ses regnez,
U Deus l'a par tot maintenu
E dunt hautement est issu
Od los e od pris e od gloire

E od essaucée victorie,
Si loables dès occident
Par tot de ci qu'en orient,
Poi chose est de ceus à lire
Qui avant unt tenu empire;
Avers quiert de lui solement.
Sa vie e le suen testament
Sera cum gemme pretiose,
Sor autres ovres delitose,
Pleine de faiz e de merveilles
Que cors ne boches ne oreilles
N'oïrent ceo ne ne diront
D'autre desqu'à la fin del mund.
Ci ne vuil or plus demorer,
Kar ainz que vienge al definer
En diron plus plenierement;
Là est mis cors e là s'atent,
Kar riens ne me porreit tant plaire
f° 59 r°, c. 1. Cume les suens faiz à retraire.
Deus, qui justz est, pius e igaus
E reis de toz les reis mortaus,
Par qui regnent e regneront
Cil qui furent e qui seront,
L'aimt e le gart e le maintienge,
E qu'eissi seit e si avienge
Qu'au soen grant pople governer,
Qu'a à defendre e à garder,
Deserve la haute corone
Que Deus à ses chers amis done
Durablement od lui senz fin
En la compaignie serafin! Amen.

CI EST LA FENNE ROU GILLE LA PROZ FENIE,
CI REPRENT E ESPOSE POPE QU'AVEIT GERPIE[1].

Ci truis escrit en ceste page
Que Gille la proz e la sage,
La femme Rou, morut senz eir;
Mais ce ne puis mie saveir
Quanz anz fu longe od lui sa vie;
Mais après ce qu'ele fu fenie
Reprist Pope, si l'esposa:
Ce fu la riens qu'il plus ama;
Gerpie l'out senz malevoillance
Por la fille le rei de France;
Porquant ne mist pas en obli
La grant amor qu'il out od lui,
S'espose en fist, si fist mult bien;
Car vaillanz ert sor tote rien
E sage e proz e afaitié (*sic*)
E de totes bontez preisée.
Del duc out euz dous enfanz
Qui jà esteient auques granz:
Vaslez fu l'uns, l'autre danzele,
Ne sai c'unques nasquist plus bele.
E del dauncel que vos retraireie?
Si la quarte part vos diseie
De ceo que de lui truis escrit,
Ne serreit oi conté ne dit.

[1] Will. Gemmet. lib. II, cap. XXII: *Quod mortua uxore ejus absque liberis, iteram Popam, quam ante baptismum habuerat; sibi copulavit; et de fidelitate, quam fecit Normanos et Britones jurare Willelmo filio suo, et de morte ejus.* (Du Chesne, 233, B.)— *Roman de Rou*, I, 102. — Voyez dans l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie* (par C. Trigan), Caen, 1756-1761, t. II, p. 71, des observations sur les mariages de Hrolf.

Cis fus Guillaume Long-Espée
Dunt tante grant ovre est contée.
Cist out le regne e cist le tint,
f° 59 r°, c. 2. Cist en fu eirs, cestui avint,
Cist i regna si hautement
Que desqu'au jor deu finement
Sera fait de lui remembrance.
Ce dit l'estoire senz faillance
Qu'à un haut conte des Daneis,
Boton le saive, le corteis,
Qui od Rou s'ert fait crestiens,
Fu au gent dameisel parreins.
Cist Boton l'out de fonz levé[1],
E à cestui fu comandé;
Cist l'out en garde norriçon.
N'out li dus prince ne baron
En qui unc jor plus se fiast
Ne que plus ducement amast.
Cist sout toz bons afaitemenz
E toz les bons enseignemenz
Dunt haute riens est enseignée
Ne aprise e afaitée.

ICI RECEIT EN GARDE QUENS BOTONS LE DANEIS GUILLAUME LUNG-ESPÉE, LE DAMISEL CORTEIS[2].

Cist Botun quens de Beisin
Out, tint e garda le meschin;

[1] « Tunc Roso defuncto comite Rodomense, filius ejus Willelmus loco ejus præfuit. Hic fuit a pueritia baptizatus, omnisque eorum Nortmanorum, qui juxta Franciam inhabitaverunt, multitudo fidem Christi suscepit, et gentilem linguam omittens, Latino sermone assuefacta est. » *Chron. Ademari* (ap. Labbe, t. II, p. 166).

[2] Duel. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 90, A.)

Entente mist à son filloil;
Kar à sun gré e à sun voil
Sera de toz princes la flor
E le plus sage e le meillor,
Si fu-il senz faille en sun tens :
Rien ne fu née de son sens;
Desquu (*sic*) esteit jofnes enfès petiz
Ert ententis sis esperiz
A retenir bone doctrine;
Dulcement fu en discipline
Od onestes homes sachanz,
Non mie od fous ne od enfanz
Aveit sa conversation.
Sis desirs, s'etention (*sic*)
Er (*sic*) de conquerre les vertuz
Dunt saives curs est maintenuz
E dunt haute ovre est governée.
Tute sa pensé aveit donée
A Jhesu-Crist finablement :
Ceo est la riens ù plus entent,
Qu'à toz devins comandemenz
f° 59 v°, c. 1. E as sainz amonestemenz
Fu si suzmis, si entendanz,
Si benignes e si pleianz,
Que de sei i fist livrement
Senz nul autre retenement :
Par ceo avint qu'en poi d'espace
Que de sainte divine grace
Ne des set dons qui ès cors borjone,
Que li Sainz-Esperites done,
Fu li sons cors si aspirez
Que de trestotes les bontez
Qui en humain cors sunt eues

Ne esprovées ne veues
Fu-il comblez e enrichiz
E sur autres enmanantiz.

Monial establissemenz
E toz l'ordres que tient covenz
Sout e aprist que son corage
Del tut s'i done e asuage,
Ecclesial religion
E sainte conversation
Li plout sor autres desiers:
Là fu sis quors fins e entiers.
Ceo dit la vie, mult est beaus
E flurs de toz autres danceaus
E flors de tote creature;
E, si cum retrait l'escriture,
Hauz ert e lons e dreiz e genz
E agraable à totes genz[1];
Noble pensé aveit e net,
Si que sis quors ne s'entrement (*sic*)
De nule chose desleié,
Vilaine ne desafaité (*sic*);
De bones murs, de duz afaire
Ert tant cum l'om porreit retraire,
Saive e raisnable en sa jofnesce;
Plus que sage hom en sa viellesce;
Forz à estre de grant poeir
E nez de tot mauvais espeir.
L'orgoil, le pris e la bobance
E la très-sorfaite arrogance
Del siecle tote haï tant

[1] *Roman de Rou*, I, 104.

Qu'en dit n'en fait ne en semblant
N'en pout nus rien en lui veeir,
Ainz l'a haï de son poeir.
f° 59 v°, c. 2. Rieins n'eschiva plus glorire (*sic*) humaine
N'ausi loenge fause e vaine.
Fresche out la face e lié le vis,
Frans, duz e larges e gentis;
Nul ne vit riens meins irascibles,
Plus benignes ne plus paisibles;
En toz ses faiz ert sage e proz,
Mult saveit bel parler à tuz;
De bois, des chiens e de riviere
E d'oiseaus sout à grant maniere;
Mais li siecle vain e muable,
Faus e à toz escolurjable
Preisa mult poi, que grant desir
Aveit eisi de lui gerpir,
Qu'à Gimeges seuz sei retrare (*sic*)
Se voleit rendre e moine faire :
A c'ert sa volenté tendante
E volentive e desirante:
Jhesu-Crist preiout main e seir
Qu'en ceo demostrast sun voleir
E quei l'en plaist, quei l'en agrée.
A tante lerme en out ploré (*sic*)
Muscié, repost occultement,
Quant ile (*sic*) chose plus n'entent,
A ceo tornent tuit si porpens;
N'il n'i atent fors leu e tens.
De viandes fait astinance,
Od joiose perseverance
Veille de nuiz, lit e saumeie
Que Deus le mette à bone veie,

E done as povres à manger,
Dulz, charitables e aumosner.
Eisi vout e prameteit,
Se damne Deus li consenteit,
Que le munde voudreit gerpir
E à religion venir :
C'ert sa requeste e sa preiere;
A ce tendeit à grant maniere.

Jà esteit teus li damiseaus
Que granz esteit e forz e beaus
E vaillanz à terre tenir;
Dunc ne l' porent pas plus sofrir
Ne li Normant ne li Breton :
Trestuit conte, prince e baron,
Se sunt josté comunaument
f° 60 r°, c. 1. E tuit vindrent al parlement.
Avant parla trestoz premiers,
Ço m'est vis, li quens Berengiers :
« Seignors, fait-il, biens est e dreiz
Que tuit comunaument sacheiz
Por quei ci somes assemblé.
Mult est li dux de grant aé
E de son cors mais afebleiz;
Kar dès qu'il fu danceaus petiz
Ne li finerent li labor :
Tante bataille, tant estor,
Tante meslée pesme e dure
E tante greiose aventure
A sofferte puis qu'il fu nez,
Dunt toz li cors li est quassez.
Mainte feiz a esté plaié,
Mainte feiz a le sanc voisdié;

Maint grant peril, maint grant torment,
Maint hisdus espoentement
A en mer sofferz maintes feiz;
Si angoissus e si destreiz
N'i aveit mais deu cor partir.
Sovent li funt dolors sentir
Les granz plaies qu'il a eues
E les peines qu'il a sentues;
N'est mais sis cors à travaillier
N'à remuer n'à chevaucher,
N'à terre tenir ne defendre.
Autre conseil nos estoet prendre;
Kar se de lui mesaveneit,
Chascuns de vos conoist e veit
Cest regne serreit en balance
Vers le seignorage de France;
Ne trairion à un acort,
Si' n serrion destruit e mort,
N'auriom prince ne chadel:
Pur ce s'est gent e buen e bel
Que nos à lui sachum de veir
Qui il nos baillera à eir,
Qu'il voudra que la terre tienge,
Coment mais que de lui avienge,
E tel qui nos seit covenable,
A qui seiom ferm e estable.
[I]l a un fiz nez de noz genz,
Sages e proz e beaus e genz
f 60 r°, c. 2. Qui devers sa mere est naïs,
De nos, del regne e del païs:
Mult par l'en devum plus amer;
De lui ne covient jà doter
Qu'il ne seit des princes la flor

E le plus bel e le meillor.
S'il est hauz hom de part le pere,
Mult r'est gentis de par la mere;
Mult a beau cors e grant vigor,
Mult i ert bien sauve l'onor,
Mult est apris e enseigniez,
Large de quor e afaitiez:
Cestui querom tut en apert
A sun pere le duc Robert;
Cist nos seit eir e pere e sire. »
Iceo ne vout nus contredire;
Ainz, si cum Deus l'apareillout,
Senz demore, si cum li plout,
Od un voleir, od un corage,
Vindrent à Roem li plus sage
U li dux esteit sojornanz
Pleins de ses jorz e de ses anz,
Pleins de viellesce e plein (*sic*) d'aé
Dunt le cors a fraint e quassé;
Dulcement l'unt mis à raison
Tuit si haut home e si baron.

CI RECEIT SES HOMAGES WILLAUME LONG-ESPÉE, E CI LI EST LA TERRE OTRIÉE E DONÉE [1].

« Dux noble, hauz, riches, puissanz,
Tant par est mais tis aez granz,
Sires, e feibles tis cors atant,
Que tu ne porras mais avant
Ne tei ne nos graument valeir:

[1] Dud. S. Quint. lib II. (Du Chesne, 86, B) et lib. III. (*Ibid.* 91, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. XXII. (*Ibid.* 233, B.) — *Roman de Rou*, I, 102. 103.

Or si te faimes à saveir :
Genz estranges d'environ nos
Nos sunt cruel e haïnos,
Mult nos funt or espessement
Hontes e damages sovent,
Le nostre prennent à bandon
Senz nul autre defension.
Entre a jà tant levées
Ires e tençons e meslées
Que n'i a pais ne concordance
Si desleiz non e malevoillance ;
A honte ira mais le païs
f° 60 v°, c. 1. Si autre conseil n'en est pris.
Eslis, beau sire, prince e eir
Tel cum nos le devum aveir,
Qui bons nos seit e profitables
E à la terre covenables,
A qui nos seiom tuz suzmis,
Dunt defenduz seit le païs,
Qui nos seit duc, pere e seignor,
A qui nos portum fei e amor,
Od qui façuns les chevauchées
Dunt noz pertes seient vengées,
Qui seit à tuz pere e refui,
E nos reseium tuit od lui.
De ceo te prie ici chascuns,
Ausi tuz li poples comuns. »

Tendres, constreinz, pleins de pitié
Sunt al duc tuit li oil moillié.
Mult respondi benignement
As diz de lor requerement :
« Seignors, fait-il, haut home e sage,

Quant venu sui en tel aage
Que ne puis mais terre tenir
Ne ne porreit mis cors soffrir
Travail ne peine ne labor,
Kar dès or s'abregent mi jor,
Mult me vois mais afebleiant;
Mais seez sage home e vaillant
E d'un acord e d'un voleir:
Tut vostre los en voil aveir
Qui esleuz seit e nomez
E qui le regnes seit donez;
Par voz conseilz le voudrai faire;
Mais une chose n'os voil taire.
J'ai un men fiz nez de ma femme,
Des plus hauz homes de cest regne
Estraite e norrie e eissue;
Bien est la chose coneue,
Mult est gentiz hom de par li.
De cestui vos requer e pri
Que vos en facez duc e seignor,
Qu'à lui ottrei tote l'onor.
Saive serra, ce quit, senz dote;
Cist voil que ait la terre tote.
Proz ert e de gente façon;
Tant l'a norri li quens Boton
f° 60 v°, c. 2. Qu'en tot le mund n'a dameisel
Plus sage de lui ne plus bel;
Mult pot mais bien armes porter
Por defendre e pur garder
Vos ne la terre ne l'empire:
N'i sai-je pas meillor eslire
Par vos socurre ès granz besoinz
E ès batailles près e loinz.

Pais ferme vos tienge e amor;
Mais, si cum m'unt jà retrait plusor,
Moine voudreit mult devenir
E le siecle del tot guerpir:
Ce laist, si ait au pople e entende
Que si l'esgart e si defende,
Que paiz aient dedenz les anz
Que il lor sera mais vivanz.
Ceo voille Deus que isi avienge,
E que si l'ait e si la tienge! »

Unques plus très-joiosement
Ne fu mais fait otreiement
Cum li baron li unt tuit fait.
Quant li dux veit que si bien vait,
Boton al prince a comandé
Que le danzel seit amené;
E si fist-il senz demorance.
Dunc out li duc grant esmaiance,
Ducement l'acole e embrace,
Les oilz li baisa e la face:
Mult par li a grant joie faite;
E si cume l'estorie retraite,
A ses baros (*sic*) parla li dux:
« Seignors, fait-il, ici n'a plus:
Veiz l'eir que m'avez demandé,
Qui à seignor vos ert livré.
A cestui, od vostre otreiance,
Faz del regne dun e quitance;
Cist des batailles, des ahanz
E des pesmes qui i sunt granz
Ait la cure, jeo li otrei;
Icist regnera mais pur mei.

Icist ait or mais de la gent
La cure, le seignorement;
Seient mais en sa dition
Tuit cil de ceste region.
Noz leis, noz constitutions,
f° 61 r°, c. 1. D'iteles cum nos les tenuns,
Ne serrunt jà par li baissées
Ne maumises ne depecées;
Ne quit jà se vuille entremetre
D'eles changier por autres metre;
Jà ne serunt par lui mermées
Les terres que jo vos ai donées
D'eisi cum je's parti od sorz,
Ne vos en sera fait par lui torz;
Ne vos ert toleres ne felons,
Qu'ainz vos eslargira voz dons
E acreistra vos eritages,
Kar mult ert proz e frans e sages.
Ici ne vos sai plus que mostrer,
Que dire ne qu'amonester;
Mais en l'ure que Deus fu nez,
Si cum ci estes assemblez,
Li seient faites ses fiances,
Ses homages et ses ligances :
Je l' vos comant e gré e voil;
Joie ai que ceo veient mi oil.
Jeo li otrei e dun l'onor :
Servez li mais cum à seignor. »

Ceste ovre comença primers
Toz joios li quens Berengers
E autresi li quons Alains;
Cist dui conte toz premerains

Li unt lor mains ès sues mises.
Ne vos sai faire autres devises,
Mais li Breton e li Normant,
Riche e povre, petit e grant,
Sunt tuit si home devenu
Ainz que d'iloc seient meu;
Si unt aporté li saintuaire:
Cum l'om sout mielz dire e retraire,
Li unt sa feauté jurée;
Pramise li fu e voée
Sa vie, s'onor à garder;
Senz lui boisier e senz fauser
Fei e amor li porterunt
Contre tute la gent del mund:
Si l'unt receu à seignor.
Grant joie i out mené le jor
E haute feste celebrée.
Le duc Guillaume Long-Espée
f° 61 r°, c. 2. Fu apelez dès idunc puis.
Sa vie, si cum jeo la truis,
Pleine de faiz, de grant memorie,
Tot quanque m'en retrait l'estorie,
Me porreiz oïr reconter;
Dès or i fait buen esculter.

ICI TRESPASSE ROUS LI PROZ E LI VAILLANZ
OD FIN DUCE E SAINTISME, E PLEINS DE JORZ E D'ANZ [1].

Si cum la chose ai coneue,
Puis que la terre out receue

[1] Dud. S. Quint. lib. II. (Du Chesne, 86, B.)—Will. Gemmet. lib. II, cap. XXII. (*Ibid.* 233, C.)—*Roman de Rou*, I, 102, 103.—Orderic Vital (du Chesne, 459, B)

Li dus Guillaume à son demaine,
Vesquie son pere à mult grant peine
Cinc anz, ce truis, ne plus ne mains.
D'eé e d'anz e de jorz pleins,
Jusz e assous reconeuz,
S'en est à Deu del munde eissuz[1],
Dignes d'entrer ès mansions
U le fiz Deu done les dons
Que quor d'ome ne set penser,
N'oreille oïr, n'oil esgarder.
Là est od Deu li esperiz;
Mais à Roem fu seveliz
Le cors bien aromatizé
En le iglise del maistre sé:
Li lieus i est apparissanz[2].
Ce truis, sol quarante e dous anz
Out vescu puis entierement
De sun primier arrivement.
Jeo d'iceu qu'il fist sur Waucreis,
N'i puis trover ne jorz ne meis
Fors quarante-dous anz compliz
De ci au jor qu'il fu feniz.

place la mort de Hrolf cinq ans après son baptême, c'est-à-dire en 917; mais ce prince figure encore dix ans plus tard dans les récits de Flodoard, chroniqueur contemporain.

[1] L'on trouve dans la chronique d'Adémar un récit auquel nous sommes tentés de croire lorsque nous réfléchissons à la barbarie des temps et surtout à celle de Hrolf. L'on comprend l'intérêt qu'avaient les historiens normands à cacher la vérité dans cette circonstance. Voici ce passage: « Postea vero (Rosus) factus christianus a « sacerdotibus Francorum, imminente obi- « tu, in amentiam versus, christianos ca- « ptivos centum ante se decollari fecit in « honore, quæ coluerat, idolorum, et de- « mum centum auri libras per ecclesias « distribuit christianorum in honore veri « Dei, in cujus nomine baptismum susce- « perat. » *Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus secundus*, p. 163.

[2] Voyez sur le tombeau de Hrolf les *Tombeaux de la cathédrale de Rouen*, par A. Deville. Rouen, imprimé chez Nicétas Périaux, 1833, in-8°, p. 3-15.

Ceo m'esjoïst e mult me haite
Dunt s'ovre est acomplie e faite
E dunt j'en sui venuz à fin :
Dès ore sui entrez el chemin
A dire après de ses lignées
Qui mult furent puis eshaucées[1].

SI CUM LI DUS GUILLAUME REPRENT SES SERREMENZ APRÈS LA MORT SUN PERE DE TRESTOTE SES GENZ[2].

f° 61 v°, c. 1. Quant li buens dux fu trepassez
Qui tant fu au siecle honurez,
Si furent tuit mandé par nun
Ensemble Normant e Breton ;
Si r'ont Guillaume Long-Espée
De rechef feeuté jurée[3] ;
E si creez bien senz mentir
Que mult sout bien terre tenir ;

[1] M. l'abbé de la Rue, à la page 158 du tome I de ses *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères*, indique comme se trouvant dans le manuscrit du Musée britannique, Bibliothèque du Roi, 20, B. XIV, 1° « le conte de Rol- « lon, duc de Normandie ; » 2° un « conte de « Robert, duc de Normandie. » Notre correspondant, M. Thomas Wright, que nous avions prié de vérifier cette assertion, nous écrit que le manuscrit précité ne contient pas les miracles de la sainte Vierge, comme l'assure M. de la Rue à la page précédente, mais le *Manuel des Pecchez*, ouvrage d'environ vingt mille vers, et un long poëme de Robert de Lincoln, intitulé *Romanze de Romanze*.

Il existe sur Hrolf un ouvrage singulier intitulé : *Rollo Northmanno-Britannicus. Auctore V. N. Roberto Denyaldo ecclesiæ urbisque Gisortianæ in diœcesi Rothomagensi rectore presbytero.* Rothomagi, apud Ioannem le Boullenger, M. DC. LX, un volume in-folio.

[2] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 90, A.) — Will. Gemmet. lib. II, cap. 1 : *De honestate morum Willelmi ducis, et quod Franci invidebant ei, quod in circuitu dilataret terminos ducatus sui; et quomodo Berengerium et Alannum Britonum comites sibi debellantes devicit.* (Ibid. p. 233, D.)— *Roman de Rou*, I, 104.

[3] Dud. S. Quint. (Du Chesne, 91, D.)

D'onor e de grant dignité
Fu essaucié e alevé;
Maint riche conte e maint baron
Out en sa lige dicion;
Voa se à Deu, ert à plaisir
Que il le deignast maintenir
A regne garder e defendre :
Ne li voudra de rien offendre.
Som sa valur, som sa poissance,
Deslei ne tort ne desigance
N'i fera jà son escient,
Ne grant ovre senz jugement.
Henorez ert, plein de poeir,
Plein de science e de saveir;
Sa fei gardout od fin amor
Son pere e son cher creator.
Si cum jo vos ai ariere dit,
Le siecle preisout mult petit;
Les genz des terres, des parties,
Som les leis son pere establies,
Governout bien e dreitement;
Ne nuls plus ententivement
Ne fist justise des damnez.
Sor autres beaus ert sa beautez :
Dreiz, lons e forz e proz e granz
E les dous oilz resplendissanz;
Orribles à ses ennemis,
Espoentables et eschis
Plus que lion e que leupart,
As suens ert mult de duce part;
Cume jaianz forz en bataille,
Que n'i a cors le suen i vaille;
Riche quor out pur envaïr

f° 61 v°, c. 2. E pur grant ovre maintenir;
Estable ert e asseurez
En ses plus granz aversitez;
De bon conseil e de leial
Prodome amot e bon vassal;
En sa maison esteit plentez,
Glorie, largere (*sic*) e veritez,
Justice en ses faiz e dreiture.
Ne me retrait pas l'escriture
Que nuls qui plus n'eust vescu
Fust par le siecle coneu
Ne plus sur tuz princes preisiez
Ne sor toz autres essauciez.
Pris aveit une acostomance
Dunt il out puis grant malevoillance;
Kar entor les devisions
Qui parteient les regions,
Par les termes, par les devises,
Là ù les bodnes furent mises,
Avironout maintes fiées
Od chevaliers e od maisniées.
Es marches ert mot sen repaire:
Pur tel ovre, por tel afaire
L'envioent mult cil de France;
Entr'eus en ert grant reparlance:
Aveient l'en en sospeçon,
Mult l'en haeient li baron,
Mult lur desplaiseit cel ovraigne.
Or r'oiez de ceus de Bretaigne
Cum il se sunt vers lui mené:
Ne homages ne feeuté
Ne li unt gardé ne tenue;
Devers eus est la fei rompue.

ICI TRAMET LI DUX SUN MESSAGE AS BRETONS
QUI ENVERS LUI SUNT FAUS E PARJURS E FELUNS [1].

Parjuré sunt Breton e faus :
Ce set li dux, li buens vassaus;
Ses messages lor a tramis,
D'ire e de mautalent espris.
Quens Berenger, le conte Alain,
Araisnerent cil premerain,
Après les plus hauz des Bretons;
Bien sunt de par le duc semuns
Qu'à Roem viengent senz retraire
f° 62 r°, c. 1. Tuit prest de sun servise faire;
Gardent envers lui lor tenances,
Lur homages e lur fiances.

Cil plein d'orguil, plein de renei,
Qui ne gardent ne tenent fei
Ne serremenz ne homages,
En r'ont enveié ses messages;
Au duc mandent par grant orguil
Qu'en autre sen torne or le fuil;
Kar bien sache certainement
Ne li serunt obedient
Plus à nul jor mais en avant,
Ne son plaisir ne son comant
Ne fereient en negun leu.
De lui ne tient terre ne fieu
Nul de eus, ce sach-il, senz dotance

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 92, B.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. 1. (*Ibid.* 223, D.) — *Roman de Rou*, I, 104.

Qui de la corone de France :
De là unt tuit lur anceisor
Tenu e terres e honor,
De là la tendront ensement.
S'il de rien plus à eus s'atent,
C'iert folie : n'i prendra plus.
« Ce savum bien que Rous li dux,
Funt-il, tis pere od genz averse,
Forz e bataillose e desperse
Contendi tant od les Franceis
Que sur lor gré e sur lor peis
Lui donerent la ducheé,
E la terre dunt tu es né
En fieu à lui e à son eir :
Cele puez tenir e aveir,
Ne troves qui nul tort t'en face;
Mais n'i a nul qui bien ne sache
Que Bretaigne dite e nomée
Autrement ne li fu donnée
Ne mais à vivre e à aidier
Dunt il eussent à mangier,
Tant que cele fust herbergée
E pleinteive e gaaigniée;
Tant li aura ceste servie
Qu'or est la vostre replenie :
Buen gré nos en devez saveir
E plus aidier e plus valeir.
Nul autre chose, senz mentir,
N'a entre nos à departir
f° 62 r°, c. 2. Fors pais, concorde, c'est la fin.
Se vos volez estre buen veisin
Ce nos ert bel, mais autrement
N'en consentirion neent.

Ne quider pas tort te façum;
Kar unc Bretaigne ne Breton
Ne furent aclin ne suzmis
Ne par autre terre conquis,
Ne mais par France e par Franceis.
Nostre dreiz sire est li reis;
Lui avoom, sue est l'onur,
E lui en tenom à seignor,
N'il ne nos quite ne espont,
Ne talant n'a qu'autrui nos dunt,
Ne ce ne fait à creire mie
C'unc nos getast de sa baillie. »

CI EST LE CONSEIL PRIS DE BRETONS ESISILLIER; TUZ LES VOUDRA LI DUX DE LA TERRE CHACER[1].

Ces paroles, cest mandement,
Ot li dux Guillaume e entent,
Cum li Breton vers lui se meinent,
Qui d'eu ne s'esforcent ne peinent
Ne mais de lui, faus parjuré,
Se seient sostrait e osté;
Ne li voudrunt pas plus servir.
Tuz ses princes a fait venir
E ses barons de Normendie,
Tote l'ovre qu'il a oïe
Que li Breton li unt mandé
Lur a retrait e reconté.

Bernart, un preisiez chevaliers,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 92, C.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. 1. (*Ibid.* 233, D, et 234, A.) — *Roman de Rou*, I, 104, 105.

Qui del tut ert sis conseilliers,
Hauz hom e enorez e proz,
E prince Boton avant toz,
Cist merveillant mult e felons
Vers la response des Bretons
Distrent as autres en oiance :
« Seignors, oez queu desdeignance
E quel orguil osent mander,
Qu'il ne deussent sol penser
Icist Breton, cist fei-mentie.
Teu chose ne fu mais oïe;
Si l'ovre fait à merveillier,
Uncor fait-il plus à vengier.
f° 62 v°, c. 1. Avoi! funt-il, dux enorez
Qui de haut pere es engendrez,
De celui qui venqui Engleis
E ceus de Wauere e Hanoeis,
Ceus de Haubein e ceus de Frise,
La genz sos ciel qui plus se prise,
Fiz de celui qui Normendie
Prist e saisi en sa baillie,
Qui en tant doleros estor
Venqui Franceis par grant vigor,
Qui prist lur terres e lur païs
E qui par force assist Paris,
Qui tante fierté abaissa
E tanz orguilz humilia,
E qui venqui tantes forz jenz
Chascez, vencuz, morz e sanglenz,
Od cui fist pais e aliance
Por peis aveir li reis de France,
Qui il dona en mariage
En fin alo, en eritage,

Cest ducheaume qu'il a tenu
En pais tant dis qu'il a vescu.
Si feist-il Bretaigne ensement;
Unc d'ome n'i trova content,
N'unc ne li fist danger Breton
De vivre en sa subjection.
En quiteé finablement
Li fu donée tot quitement,
E il en unt en gré servi,
Ç'avum veu de ci que ci;
Al vivant tun pere, al vaillant,
Virent e sorent li Normant
Que il te firent homages
E après seremenz e ostages,
Fei te pramistrent à porter
E à servir e à garder
Envers trestoz homes mortaus:
Or devienent parjurs e faus
E se quident de nos partir,
Nos aviler, nos ahonir,
Qui tantes jenz avum vencue
En tante terre escombatue.
Or si quident qu'aion perdue
La grant valor qu'avum eue,
Quident effeminez seiom,
f° 62 v°, c. 2. Senz pris e senz defension;
Pur le repos, por l'estement
Que ci avum de longement
Quident seiom aperecié,
Ne ne seit mais par nos vengié
Hontes ne torz qui nos seit faitz.
Ici ne deit sordre autre esmaiz;
Mais or sachen (*sic*), e c'en brief jor,

C'uncor avum pris e valor
E que granz est nostre poeir;
E si lur faimes à saveir
Qual (*sic*) orguil fu à envaïr,
A faire tei contr'eus marrir;
Kar il sunt tuen lige demeine.
Ne lor faille dolor ne peine
De ci que povre e eissillié
Reseient venu à tun pié;
Qu'en eus ne remaigne arrogance,
Orguil ne forfait ne bobance;
Destruit, vencu, à neent mis
Seient, ci 'n seit le conseil pris. »

Li dus ot l'amonestement
Qui le corage li esprent;
De la venjance desiros
E del afaire curios,
Somunt ses osz, mande ses genz,
Ne sai les milliers ne les cenz;
Mais mult par l'ad fiere justée,
Puis chevauche vers lur contrée.
Tant unt erré que sus Coisnon
Furent tendu lur pavillon.
Dunc furent Bretun esmaié
E merveilles desconseillié,
Sevent de veir bien senz mentir
N'ont pas esforz à eus sofrir
N'à chalenjer lur le païs,
Ne de ceo n'est nul conseil pris,
Que servir voillent por nul plait:
Pur ceo s'en fuit chascuns e vait
U à chastel u à cité

La ù a maire fermeté;
La terre guerpent à banum,
E Normant unt passé Coisnon,
Puis unt Bretaigne avironée,
Si cum el ert e longe e lée;
f° 63 r°, c. 1. Ardent les viles e les bors
E des chasteaus fondent plusors;
La preie en traient e ameinent:
Ceo est la rien dunt plus se peinent
Que de la terre à mal livrer
E d'apovrir e de gaster;
Si unt-il fait si faitement
E si très-dolerosement
Que hom ne vos siet conter ne dire.
Dès or vos di queu lor empire
Eisi en paiz assauvement
C'unc n'i trova autre content.
S'en est li bons dux repairiez
Quant li païs fu eissilliez;
E quant il out s'ost departie,
Vint à Roem en Normendie;
E li Breton sunt alié,
Si unt après lui chevalchié,
Enseui l'unt od granz maisnées.
De tels viles unt essilliées
Qui mult esteient granz e beles;
Dès or espeissent les noveles.
Tant errerent, c'en est la fin,
Que le païs de Beissin
Envaïrent e essillierent
E ce qu'il porent l'empeirerent.

De rechef r'a sa gent mandée

Li dux Guillaume Long-Espée:
En petit d'ore en out assez
Prest de bataille e conreez;
Puis chevauche vers les Bretons,
Iriez e marriz e felons.
Tant espleitent qu'il se sunt mis
Senz faille entr'eus e lor païs.
Qui qu'en seit or grejos l'afaire,
Par eus sera mais lor repaire.
N'i out nul d'eaus si très-hardiz
Qui là ne fust tuz esbahiz;
Mais nepuroc lor genz conreient,
Tant n'i crement ne ne s'effreient
Qu'il ne facent lor establies
E lor conreiz e lor parties,
Metent avant lor fereors.
Treis cenz enseignes de colors
Peust l'om veeir venteler;
f° 63 r°, c. 2. Chascuns vousist à Rome aler
Nuz pez en langes; jo vos plevis,
Pur ceo qu'il fust en sun païs:
Estrange pas unt à passer.
Cil qui furent al assembler
Virent tant bel escu percier
E tant bon hauberc desmailier,
Tante grosse lance croissir
E tante alme de cors eissir,
Tant chevalier desenseler
E tant cler heaume decouper,
Tant pié, tant poing, tante cervele
Abatre sur l'erbe novele,
Tanz cors sanglanz, goles baées,
Dunt les almes s'en sunt alées,

Tant bon cheval, tant bon destrer
Par mi la bataille estraier,
N'est qui 'n naut nul saisir ne prendre,
Qu'assez unt à el à entendre :
C'est à chapler e à ferir
E à lur cors de mort garir.
Là lor a bien s'ire mostrée
Li dux Guillaume Longe-Espée;
Là ù la presse est plus vestue
Lur cort sure, l'espée nue :
N'i vaut heaume n'osberc doblier
Encontre son cler brant d'acier;
Tot trenche e fent desqu'as arçons.
Ci furent desconfiz Bretons,
Ci comparerent lur orguil;
Kar ce truis escrif (*sic*) en cest fuil,
N'en vint un sol à garison,
S'il n'eschapa par esperon.
Des princes dous del plus haut lin
I reçurent le jor lur fin;
Ici out mult fiere bataille
E mult Bretons occis senz faille;
Mais tot le pris, tote l'onor
En out li dux de cest estor :
Dient bien cil qui le remirent
C'unc mais tel chevalier ne virent,
Si fort, ne si proz, ne si aidant,
Ne si hardi, ne si soffrant :
Le jor out mult honor et glorie
E de ses enemis victorie.
f° 63 v°, c. 1 D'iloc est entrez en lor terre;
S'il avient talant de guerre,
Dès or en unt toz pleins les braz;

Kar essilliez, vencuz e maz
En seront tuit à la parfin.
Mostré ne lor est pas veisin
Qui sires forz e hauz e proz
E cil qui les destruira tuz
S'il ne se cuchent à ses piez
De lui servir humiliez;
Tels lur conreie lor contrés (*sic*)
Que povres sunt e afamées :
Tuit li plus riche chevaliers
N'ont que beivre ne que manger;
Par mi la terre les ensiut:
Morz sunt ù qu'il les aconsiut.
Par plusurs leus sunt les occises
E les granz arsons e les prises;
N'i a vers lui defendement.
Unc si très-dolerusement
Ne fu mès terre el siecle mise
Ne genz eissi del tut aquise.
Dès ore ne sunt mie si fiers
Quens Alains ne quens Berengers
Cum il erent n'a pas grant tens;
Tot autre quor, autre purpens
Unt or, mais bien lor peist e place;
Remise est tute lor manace;
Veient n'i a defension.
Cist dui e li autre Breton
Comunaument unt conseil pris,
Que destruit veient lor païs
E lor genz morir et occire
A grant dolor e à martire,
N'aureient vers le duc poeir :
En ceo n'a mais nul d'eus espeir.

Destreit, kar ne puent avant,
De paiz requerre desirant
Unt au duc tramis lor message,
Un saint home benigne e sage,
Apris de ceo qu'il li deit dire,
N'i peussent meillor eslire.

ICI REQUIERENT PAIZ VERS LE DUC LI BRETON,
E QUENS ALAINS S'EN FUIT, QUI N'I TROVE PARDON [1].

f° 63 v°, c. 2.

Al duc Guillaume est cil venuz,
Dunc ne se fist de parler muz :
« Sire, fait-il, quens Berengers,
Alains e toz lor chevaliers
M'unt ci endreit tramis à vos;
Se oez de qu'il sunt desiros
De torner en ta bienvoillance.
Bien reconoissent senz dotance
Qu'à ton pere furent susmis,
Eus e lur terre e lor païs,
Servirent li obedient
E s'unt il fait tei ensement.
Or ne sunt de rien desirant
Ne mais de faire tun talant
E de aemplir ta volenté.
Tuit t'unt par mei merci crié,
Que tu lor cors e lur servises
Dès or en avant ne despises,
Mais receif-les cume tes serfs
Vers tei offenduz e purvers;

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 93, B.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. 1. (*Ibid.* 234, A.) — *Roman de Rou*, I, 105.

Vers eus misericors t'enclines,
Sires paciens e benignes.
Par cel conseil pesme e oscur
Aurunt esté vers tei parjur
E tes comandemenz despiz;
Or en sunt eschaudez e quiz.
Apaie t'ire e asuage,
Si ne lur faire plus damage,
Kar il sunt toen, la terre tue;
Ne's metre or plus à male voe,
Otreie-lur paiz e remire.
Desqu'à set anz sera mais pire
La terre e eus de cest ovraigne;
A dolor est mise Bretaigne.
A lor preiere e à mes diz
Seit adulcez tis esperiz.
Mult unt mesfait, ci n'a menti;
Or se livrent en ta merci
Cors e aveir, terre e honor;
Dès or t'en funt del tut seignor.
S'il t'unt menti ne offendu,
Cherement s'en sunt repentu;
D'or en avant te serviront
Si que jamais ne desvoudrunt
Riens ù ta volenté seit seue
Ne ta parole coneue. »

f° 64 r°, c. 1.

Li dus ot la legation
E la grant supplication
Que li unt li Bretun mandée;
E quant il out sa curt justée
E venu furent li feeil,
Si en a pris od eus conseil.

Loé, preié e dit li unt
Qu'al conte Berenger pardunt :
Prince ert e maistre des Bretons,
De trestoz eus li meins felons.
Od serremenz e od tenance
Retorna cist en bienvoillance,
Vers le duc out pais e pardon;
Mais d'Alain l'encresmé felon
Ne vout unc parole escuter,
Qu'il aveit fait le mal mesler
E tute l'ovre purchacée;
Par lui fu-ele comencée :
Pur tel n'a cure qu'il remaigne
Li dux en trestote Bretaigne,
Chacié l'en a fors del païs
E tuz les soens od lui fuitifs.
Tant crenst le duc e sun poeir,
N'osa en France remaneir;
En Engleterre au rei engleis
Alestan, au proz, au corteis,
Là se remist, là s'en foï
Deserité e mauballi[1].
Teu merite a au chef deu tor
Qui felon est e traïtor,
E pire assez, qu'en le sepent
A hautes forches mult sovent.

[1] Hug. Floriac. anno 931, ap. D. Bouquet, t. VIII, p. 319, E.

CI PRENT LI DUC ESPROTE, UNE GENTE PUCELE,
MERE AU BIEN DUC RICHARD, FRANCHE E CORTEISE E BELE[1].

Eisi remest ceste malice:
Od force, od dreit e od justice
Seignora puis as orgeillus
E à toz les plus desdeignos;
Eisi out puis en sa baillie
Bretaigne quite e Normendie.
La fame de sa grant valor,
De sa hautesce e de s'onor
S'espandi par trestot le munt
f° 61 r°, c. 2. E par les regnes qui i sunt.
Si ert chastes e abstinens
Qu'il n'en aveit quor ne porpens
Que riens fust par lui atochée
Dunt il eust après lignée,
N'i ert sis corage ententis,
N'en esteit volenteris,
Tant que constreinz par maintes feiz
De ses contes, de ses feeilz,
Qu'en lui ne fust si delaisée
Ne si perie sa lignée,
Preist femme dunt eust eir
Al honor tenir e aveir
Qu'endreit lui ne feist faillance;
Eisi senz autre desirance
E senz autre constreignement
Que humaine nature sent

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, p. 93, C.) Voyez des observations sur le mariage de Guillaume, dans l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, par Ch. Trigan. Caen, 1756-1761, t. II, p. 71-76.

Qui pur aveir fiz regneor
Qui après lui tienge l'onor,
Por c'en prist une franche bele,
Sprote, qui ert gentil pucele.
Icele ama mult e tint chere;
Mais à la Danesche manere
La vout aveir, non autrement,
Ce dit l'estorie qui ne ment.
Ceste fu si très-bele riens
Que tote valor e tuz biens
Out en sei, c'unc ne fu plus sage
Ne plus haute riens ne plus large,
Plus cointe sus ciel ne meins fole,
Ne plus eust duce parole,
E si cum à dame apartint
Nule plus bele ne se contint.

OD LE CONTE HERBERT E OD LE DUC HUGUN PRIST LI DUX ALIANCE EISSI CUM CI LISON[1].

Des faiz qui sunt contez e diz
E d'autres qui ne sunt oïz
Resplendi cil qui des mortaus
E des princes li principaus
Fu en son tens au siecle nez
E li très plus beneurez;
Chevaliers Jhesu-Crist benignes,
Dreiz justiciers, jusz e saintismes,
Sur les riches enrichiseit,
f° 64 v°, c. 1. Cum plus donout e plus aveit;
Lascher, faindre ne resortir

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 94, B.)

Ne se voleit de Deu servir,
E ç'aveit-il en lui al meins
Que de divine grace ert pleins;
Sur les hauz princes qui esteient,
Qui regnoent e qui viveient,
Esteit-il sur toz plus amez,
Plus preisiez e plus enoreez.
S'amor requis Huun li dux,
Kar rien ne demandout-il plus
Qu'aveir en lui fine aliance:
A ce vindrent senz demorance,
D'amor firent ajostement;
Mais cil ne s'i tint longement:
Iceo fu amor poi estable
E poi vaillanz e poi durable.
Tot autresi fait quons Herbert;
Mais dux Guillaume tant i pert
Cum il i met, n'à eus entent,
Kar ne dura pas longement:
Tost fu l'amor de ceus muable,
Fausse e vaine e esculorjable.

ICI EST DE RIOL QUI TERRE VOUT TOLIR AL BON DUC SON SEIGNOR; MAIS DEUS NE L' VOUT SOFFRIR[1].

Oiez un ovre, un encombrer
Que si mut al duc un averser,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 94, B.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. II: *Quomodo quidam Normannorum, duce Riulfo quodam perfido, volentes eum funditus a regno extrudere, dum obsiderent suburbana Rothomagensis urbis, ab eo cum parva manu militum sunt devicti in loco, qui hactenus dicitur Pratum Belli: et quod dum a bello victor rediret, cognovit sibi ex Sprota nobilissima puella filium natum apud Fiscannum, quem Richardum jussit in baptismate vocari.* (Ib. 234, A.) — *Roman de Rou*, I, 106.

Uns desleiez : Rious ot nun,
Parjur e plein de traïson
E pleins de tote felonie.
Oiez quel ovre il a bastie :
Vit le duc creistre e enforcier
E od plusors genz alier,
Aquerre amis e bienvoillanz;
Veit qu'il devient riche e mananz,
Veit le sor tuz princes poiier,
Sor tuz valeir e eshaucier;
Plusors des princes des Normanz,
De ceus qui erent plus puissanz,
Ajoste ensemble à parlement;
S'ovre e son grant deceivement
Lur a retrait, dit et conté :
« Seignors, ci estes assemblé;
Une chose vos fait à dire :
f° 64 v°, c. 2. Li dux Guillaume nostre sire,
Nez de Franceis, de lor lignée,
De riche gent e d'essaucée,
Nobles Franceis quert à amis,
Mult par s'en sera entremis;
A el n'entent, n'à el ne veille,
Od nos de rien ne se conseille;
Mais ce i conois-je bien e vei
Que estranges nos tient mult de sei,
N'atent ne mais sul tens e leu
De tolir à chascun sun feu;
Sovent en est aguillonez,
E de plusors amonestez;
De rien n'en a tel desirer
Cum nos del regne fors chacer.
Tant quide porchacier e faire

Que n'i aiom jamais repaire,
Pur les autres qui remaindreient
Qui jamais jor ne desdireient
Riens qui li venist à corage;
Tuz les tendreit puis en servage,
Aprient, destruit e miserin:
A el n'entent, c'en est la fin.
Noz terres e noz eritages
Que nos avum de noz lignages
Quide livrer à ses parenz
E faire duns e chasemenz;
Des noz aveirs senz nul mentir
Les quide escreistre e enrichir:
Pur ceo nos covient esgarder
E purveer e porpenser
Que ne seiom del tot sopris;
E pur ceo si vos en garnis
Que conseil prenion salvable;
Si faimes aliance estable
E covenant ferm e entier
De nos securre e entr'aidier:
A ce seit nostre ancre fichée
Qui pas ne puisse estre esracée,
Que si l'uns a de nos mester
Qu'il premiers voille endamagier
E destroire e à tort mener,
Eisi del tut deseriter,
Secors li facent erraument
Tuit li autre comunaument;
f° 65 r°, c. 1. E s'il nos vout tuz envaïr,
Si n'i ait rien del consentir;
Mais od ire, hardi e proz
L'en faimes aler el desoz;

Si le faimes reconoissant
De ceo qu'il nos vait porchaçant,
E ceo que felonessement
Nos quert od fel decevement
Li fames saveir senz demore.
Ainceis qu'il nos ait coru sore
Enveion li nostre message,
Qui seit justes e cointe e sage;
Si li mandum que s'il nos vout
Plus ententis que il ne sout
Aveir à sur (*sic*) servise faire,
Dunc nos face nostre honor maire;
Desqu'à Risle tot bois e plein
Nos dunt e ost si de sa main
Qu'il n'i retienge un sol denier;
E s'il n'os vout ottrier,
Tote aurom la chevalerie
Preisée od tant de Normendie;
Fort serom puis e enrichiz,
E il povres e afebliz;
Ne saura puis od quei aidier.
Tut sun orguil e sun dangier
Ne tort qu'il nos puisse faire
Ne preiseriom-nos gaire.
Jà par mal, ce seion certain,
N'estendra puis vers nos sa main.
S'il est nomez dux, ce ne chaille;
Plus forz de lui seron, senz faille. »
Cest message li unt tramis,
E cil qui out les moz apris
Les a al duc retrait e diz
Cume s'il les eust escriz.

LA RESPONSE DEL DUC SOR SI MORTEL AFAIRE,
LE CONSEIL QU'IL EN PRENT E QU'IL LOR OFFRE A FAIRE[1].

Li dux Guillaume ot la demande
E la requeste qu'om li mande;
Unc ne fu mais si esperiz,
De rien sos ciel si esbahiz.
Sor si faite ovre merveillante
Sunt apelé baron e quante :
f° 65 r°, c. 2. Les mandemenz e les utrages
Que li aporta li messages,
Iriez si que toz entre steremble (*sic*),
Lor a retrait à toz ensemble,
Pleins de desdeig, pleins de merveille;
Qui mielz i set mielz i conseille.

Un chevalier e un clerc sol
Tramist senz demore à Riol,
Qui mult esteit feus e orribles;
Paroles dulces e paisibles
Li a mandées en teu guise :
« La terre que vos m'avez requise,
Cele ne vos puis-jo pas doner,
Ainz faites mal del demander;
Mais j'ai tresors granz e pleniers,
E riches armes e destriers,
Pailes e aveirs precios,
Beaus mult e bons e delitos :
Ceus poez aveir senz dangier,
E à ceus poez enveier;

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 94, C.)

M'amor, ma grace toz jor mais
Poez aveir en mes paleis,
Princes de ma chevalerie,
S'or vos en otrei la maistrie.
S'à mei servir estes joius
E ententis e desiros,
Si vos tendrai amis feeiz
Que tot ferai à voz conseilz.
Qui vos voudreit que seit creuz,
Deseritez ou confunduz,
Trait en avant e essauciez,
Chaciez del regne u essilliez,
Si en seient voz voluntez
E toz voz buens u toz voz grez :
Tut aiez poesté de faire;
Plus grant chose n'os puis ne maire
Offrir, pramettre ne doner. »
Quant Rios ot ce reconter
Eissi très-granz humiliance,
Eissi fait don, tel otreiance
Cume li duc lor offre à faire,
Fel, orguillos e deputaire
Fu as paroles receveir,
As autres l'a fait asaveir
Qui od lui s'esteient empris.
f° 65 v°, c. 1. Od fausse chere e od feint ris
Comença la teste à crouler :
« Or poez, fait-il, esculter
Del cher seignor, cum s'umilie.
Or nus quide peler la fie
E od beau parler endormir;
Mais tant vos voil-je bien garnir :
Ne l' fait ne mais que tant nos tienge

Qu'od sa lignée sor nos vienge
E od tote sa gent Francesche.
Quant mis nos aura en la cresche
Près nos quide puis rere e tundre;
Il n'a laissié prince à semondre
Qu'il puisse de nul leu aveir,
Por pramesse ne pur aveir.
Or seiom à ceo ententis,
Que ne seiom del tot sopris
Ne deceu par nostre enfance
Ne esquachez par ceus de France.
Se il est cointe e engignos
E veziez e mal artos,
E nos resachum pro del fait; } (*sic*)
Je lo très-bien de meie part }
Que nos aiom si fait esforz
Que, quant seront jostez les nosz,
Si li auge mostrer s'enseigne
Chascon sor la rive de Seigne.
De Roem le faimes sortir;
Kar c'est la rien que plus desir,
Que si l'en façom esloignier
Que il ne tuit si conseiller
N'aient de torner puissance,
Kar ceo est sa major fiance.
Se li poüns faire voisdier,
Qu'enz fussent nostre chevalier,
Feist puis que faire voudreit:
Dehé ait que puis le crendreit!
Od sol itant auriom paiz
E seurté de ses agaiz. »

CI EST SI CUM RIOUS VAIT ROEM ASAER,
E CUM IL PASSE SEIGNE PAR FORCE E PAR POEIR[1].

E ne vos sai plus que demorer :
Tutes lor genz unt fait joster;
Mult en orent à desmesure.
f° 65 v°, c. 2. Felun, traïtor e parjure,
Chevaucherent vers Roem dreit
Ceo que il porent à espleit.
Senz content unt Seigne passée;
Suz la cité, en une prée,
Tendirent treſs e pavillons
E ficherent lor gunfanuns
Verz e vermeilz, indes, porprins;
Là resplendi cler li ors fins
E li trenchant glaive d'acier.
As très-tendre n'à eus logier
N'out unc trait saette empenée,
Ne n'i leva cri ne meslée.
Mais en tant d'ost, si com jeo crei,
N'out mais plus orguil ne deslei.

SI CUM LI DUS GUILLAUME IRRIEZ E RANCUROS
ENVEIE SES MESSAGES EN L'OST AS TRAÏTORS[2].

Li dus Guillaumes veit l'ovraigne
E la merveille qui engraigne
Pesme e estrange e dolerose,
E veit la grant gent haïnose
Qui contre lui est assemblée;

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 95, C.) — [2] *Id. ibid.*

N'a pas tote s'ire mostrée.
Mais s'il a dote, queu merveille?
Od ceus qu'a od sei se conseille;
Un message lor a tramis
En l'ost par los de ses amis
Od amiables mandemenz :
Riol e ses riches parenz
Ad tuz severez à une part:
« Seignors, fait-il, dès or m'est tart
Que je vos aie dit mun message.
Li dux, qui est de poi d'aage,
Jofnes emfès, senz grant malice,
Mais volentiers tendreit justice;
Pais amiable e bienvoillance,
Senz ire e senz descordance
Vos vout tenir od bon corage;
Uncore vos fait autre avantage:
De tote l'onor que il a
Ne que il tient ne qu'il aura
Vos fait-il od sei parçonier.
Seez-li maistre e conseillier,
Sor toz les autres excellenz,
E comandere de ses genz.
f° 66 r°, c. 1. La terre que vos li aviez quise,
Non pas solun la vostre devise,
Qui de ci là ù Seigne undeie,
Icele vos quite e ottreie.
Senz vos ne senz la vostre aïe
Ne tendreit pas bien Normendie;
Forz besoigne qu'il seit de vos,
Fier e seur e fianços :
Contre trestoz ses mavoillanz
Pree que li seiez aidanz.

Si de vos aveit ire ne gerre,
Poi preisereit puis s'autre terre.
Ne vout, ne ore ne autres feiz,
Que de lui vos desfianceiz;
Od dons riches e precios
Seiez od lui delitios :
Jà n'iert la rien que vos coveitez
Ne que vos voilliez, que vos n'aiez.
Venez à lui joios e lié,
Ne l' troverez vers vos irié
Ne fel n'eschif ne orgoillus,
Ainz sera mais del tut od vos,
E vos od lui, ce vos mande bien;
Kar ceo li plaist sor tute rien. »

Dunc respond premiers Rious,
Qui mult fu fel e orgeillos
E de cest mal porchaceor
E faitre e amonesteor,
Pur tuz respunt al messagier :
« Tun seignor poz, fait-il, nuntier
Que ne nos puet mais rien offrir
Par qu'il nos puisse enfolatir.
Bien conoissum la fauve asnele
E ceo de qu'il nos acembele;
Mais ne somes mie folet.
Di, por neent s'entremet;
Ne nos volum or mais fier
En rien qu'il nos sache mander.
Di-li qu'il s'en isse des murs,
Car n'i est pas de nos segurs;
La cité guerpe senz delai,
Qu'od nos n'aura-il autre plai;

Aut s'en en France à ses parenz,
Kar ne à nos ne à nos genz
Ne sera-il or mais plus eir :
f° 66 r°, c. 2. De cel n'en ait-il nul espeir.
Que de la terre ait seignorie
Por rien qui seit mais à sa vie.
Dites-lui bien, c'en est la summe,
Que jà ne serom mais si home,
C'est mais tot escos e balé,
N'il à nos sire n'avoé;
N'estre n'en deit, qu'il nos neust
Mult volentiers, se il peust.
La terre qu'il nos prameteit
E qu'il mandout qu'il nos dorreit,
Di-li que jeo sai bien e qui
Ne la prendrion pas de lui;
Kar en fine paiz la tendrom
Senz lui; jà gré ne l'en saurom.
S'eisir ne veut de la cité,
Dès quant l'en auron desfié
Od noz granz genz, senz demorer,
Li mosterom mil branz d'acier;
Prendrom la vile e lui od tot;
Si sache bien que pas ne l' dot,
N'i trovera vers nos dulçor,
Paiz ne merci ne autre amor
Si de la teste non trancher
E il e tuit si chevalier.
Ne porreit estre trestorné,
Qu'à iceo sunt tuit cist juré. »

Ceste parole reneiée
Fu al bon duc tost renuntiée;

Cent feiz se seigne en mervillant.
Eneslepas tot maintenant
Mande ses genz, si lor retrait
La parole.cum ele vait,
La defiance e le devié;
E cil li unt chalengé
Qu'en la cité puis n'arestace.
Quant li soen oent la manace
Qu'autre fin n'i porra trover,
Ne li oserent pas loer
Que il s'i laissast asaillir
Quant il n'aveit autre leisir
De sei garnir ne esforcier.
Eneslepas senz demorer
Vestent les blancs osbers tresliz
E lacent les heaumes forbiz,
f° 66 v°, c. 1. Ceignent les espées trenchanz,
Puis sunt munté ès auferanz.
Le petit pas estreit serré
S'en issirent de la cité
Estre lor gré et sor lur voil;
N'i fu oï mès si grant dol
Ne si granz braiz ne si faiz criz
Cum par la vile sunt oïz;
Plorent dames, plorent puceles.
Encui orrunt autres noveles
Ainz que li soleiz se reconst.
Sus la cité en un haut mont
S'en puia li dux e ses genz,
Iriez e marriz e dolenz;
D'iloc vout veer e esmer
Ceus qu'il ne deit de riens amer,
Sorveer vout ses enemis

Saveir se il e ses aidis
Les porreient aler ferir;
Mais trop est fort de eus envaïr.
L'ewe li file aval le vis,
D'ire, de mautalant espris,
Quant n'en pot sun cors venger.
Iloc neu siet nul conseillier:
Tut li plus sage est effreiez
E esbahiz e esgarez.

LE CONSEIL QU'AU DUC DONE CI BERNART LE DANEIS, UNS CHEVALIERS MULT SAGES, MULT PROZ E MULT CORTEIS[1].

Quant li duc veit que n'en pot estre,
Conte Bernart, à un son mestre,
Daneis, procein de son lignage,
Chevalers proz, hardiz e sage,
A dit li dux plein de dolor:
« Ci n'a, fait-il, autre retor;
La terre me covient gerpir,
Kar jo n'en ai od quei tenir
N'od quei defendre à ceste feiz.
Si coneusse lur desleiz,
Il alast or tut autrement,
Trop m'unt traï sudéement.
N'i a conseil de remaneir:
Par force e par vif estoveir
M'estot à mun uncle aler,
Nul autre escard n'i sai trover,
f° 66 v°, c. 2. Bernart le conte de Saint-Liz:
Cil me fera cum à son fiz.

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 95, D.) — *Rom. de Rou*, I, 110, 111.

Cil veit m'onor tant e mon pru
Cum uncle deit à son nevou;
Od lui serai tresqu'à cel ore
Qui j'aie quis gent qui me secure.
Par sun conseil e par s'aïe
Quid si rentrer en Normendie
Que toz ceus metrai à dolor
Qui vers mei i sunt traïtor.
L'ost de France ferai venir
Por eus morteument departir
E l'un del autre desevrer,
Prendre, escorchier e desmenbrer.
De eus e de tote lor lignée
Sera la terre esneiée,
Arse au fu si senz dotance,
Jà n'iert mais d'eus fait remenbrance
Ne n'i remaindra le menor.
Desleié, cuilvert, traïtor,
(Qui vit mais ceo?) senz nul mesfait
Que lor eusse dit ne fait,
Me sunt eisi reveit sanglent
E haïnos e mauvoillent;
Mult en sunt loinz de paiz aveir,
Si Deus m'en done le poeir. »

Bernart respondi : « Sire dux,
Jà mar si nos en direz plus;
Ne volez pas celer ne faindre
A quei l'om pot à vos ateindre.
Or sevent tuit pètit e grant
Quel quor avez e quel talant;
Dès or conoissent vostre esforz.
Qui rien ne vaut assez est morz.

Si en France t'en vous aler,
Cel ne te poüm pas veer,
E sez cum bien nos te siuverom;
De ci qu'al fluie de Ette irom;
Ne durra plus nostre convei,
Ne plein pas n'irom plus od tei;
Kar tute sevent petit e grant
Qu'od Rou ton pere le vaillant
Nos combatimes od Franceis,
Jeo ne sai ne quanz anz ne quanz meis;
Mais grant damages lor feimes
f° 67 r°, c. 1. E maint home lor oceimes
Dunt uncor vivent les lignées
E les parenz e les maisnées,
Uncle, nevo, fiz e cosin:
Cist nos serreient mau veisin;
Si en lur terre nos teneient,
Senz faille u il nos occireient
U chaitif nos tendreient pris.
Dès qui es si recreanz e vis
Qu'estrange, loinz, en reprovier
Veuz mielz vivre d'autrui quartier,
Huniz, eschar, d'autres curaille
Qu'od esforz d'armes n'od bataille
Tün riche regne delivrer
E defendre e governer,
Failliz de quor, ce m'est avis;
E si's vos laissa l'on conquis,
Or les vos tolent traïtur
Qui ne sunt rei n'empereor,
Si n'i metez autre content
Ne vostre brant n'en ert sanglent
Ne vostre escuz saisiz par vos.

Mult deivent cil estre joios
Qui en vos aveient espeir,
Kar mult i unt nori bon eir.
Or n'i a plus, qu'el ne poum;
Ne jeo ne tuit mi compaignon
Ne querom pas od tei aler,
Qu'ainceis nos metron en la mer,
Si retornerom en noz contrées
Qui pas ne nos serrunt vées:
C'iert par sofraite d'avoé.
Nez senz valor, effeminé,
Qui ne nos poez garantir
E qui avez dote de morir,
Contre si faite deshonor,
Ne sunt cist vostre traïtor.
Quidez, se vos l'osissiez emprendre,
Qu'il vos osassent sol atendre?
Nenal; mais près est de vergoine
Qui en mauveis eir met sa besoigne. »

LA RESPUNSE DEL DUC QUANT SI SE OT BLASTENGER, CUM EN L'ESTOR VOUT ESTRE PRIMIERS GONFANONIER[1].

Li dux Guillaumes ot ces blastenges,
f° 67 r°, c. 2. Ces reproches e ces laidenges;
S'il ert iriez au munt poiier
Or n'i parout que corucier.
Oiant vilains, oiant corteis,
Respondi Bernart al Daneis
Si que li prince e li meillor
En orent pitié e dolor:

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 96, A.) — *Roman de Rou*, I. 111.

« Bernart, fait-il, tort en avez
Dunt si laidement me blasmez.
La faille de chascun par sei
Avez tut atorné sor mei;
Purquant n'i a rien fait n'enpris
Dunt à toz n'aie conseil quis.
Si n'i a cel que jà s'en vant
Ne un sol jà s'en traie avant
Qui die : Je vos en semons;
Ainz toz pensis e toz enbrons
En unt esté tuit li meillor,
Kar contre un de eus unt set des lor :
S'il me eust esté conseillé
E se il m'en eussent aidié,
Jà fust la cité chalongée
E mainte alme de cors sachée;
Kar en mei ne remist-il mie,
Mais n'i aura jà cel qui die :
Jeo en fui prez d'aler aidier,
Ne sol ne l' puis-jeo cumencier.
Bernart, à braz, tot en oiance
M'avez dit honte e aafinance,
Qui senz valor, effeminé,
M'avez, oiant tuz, apelé,
Mauveis d'armes e neientage;
Ne m'i avez gardé parage;
Mais sachiet, tant en avez dit,
A ce n'a mais nul contredit,
Ainz les irai sul envaïr :
Ce ne me pot riens destolir
Qu'en sanc vermeil n'i baing e teigne
Le fer de ma lance e m'enseigne.
Ne direz jà que failliz seie

Ne que de valeir me recreie.
Des parjurez seront sanglanz
Mis glaives d'acer e mis branz.
Ausi cum dessevra Sanson
Par force la gule al liun,
f° 67 v°, c. 1. Desseverrai lor amassée;
Jà lor serra l'ire mostrée
Desqu'à petit que j'ai vers eus.
Sanglanz e parjures e feus
S'or m'atendent, jà m'i auront
Les oilz e la chere e le front
A plus d'un charbon esbrasez.
Seignors, fait-il, si vos or m'amez (*sic*),
Si l' me faites aparissant. »
Quant ceo veit Bernart le Normant
Qu'à itant est l'ovre poiiée,
Qui ne poet mie estre abaissée,
Conoist del duc le fer talent
E la grant ire qui l'esprent,
Crient vers lui seit mult irascuz,
Mult enchaeiz e offenduz;
Ceo qu'il puet vers lui l'asoage :
« Dux, fait-il, ce vos pri e suplei (*sic*)
Que vos ne vos iriez vers mei;
Kai (*sic*) il n'est riens vive oi cest jor
Qui plus de mei aimt vostre honor :
Por c'en voudrai tel fais enprendre
Por garder-la-vos e defendre
Que jà n'ert dit al desseverer
Que de rien en face à blasmer; (*sic*)
Mais comander devez e dire
Riens qui vos en vienge à plaisir,

Ainz devum par tot obeir.
Or n'i a plus, seit esgardé
E pris e eslit e nomé
Liquel iront ensemble od vos,
Ceinz les braz (*sic*) d'acier perillos. »
Quant à ceo orent mis lor poeir,
Si ne porent unques aveir
Sus ciel que treis cenz chevaliers
Qui armes aient e destrers;
Cist unt le duc aseuré,
Pramis e plevi e juré
Que ceo qu'il fera ferunt,
Desqu'à la mort ne li faudront,
Ne un de eus toz n'i fera faille.
Dunc chevauchent vers la bataille
Selon la maniere Daciene,
E selon la costome anciene
Sairont lor genz e lor conreiz.
f° 67 v°, c. 2. Dunc chevachent vers l'ost estreiz,
Lur enseignes al vent despleient
Si que lor enemis les veient.
Li plosur de eus en unt grant joie,
Kar mult est lur compaigne poiee.
Si quident que tut seient lur.
Ceus où aveit poi de valor
S'en rentrerent dedenz les murs,
Où n'aveit gaires des seurs.

ICE EST LA BATAILLE OU RIOU FU VENCUZ,
U LI BONS DUX GUILLAUMES N'OUT QUE TREIS CENZ ESCUZ[1].

Li dux de ses treis cenz armez
A treis conreiz faiz e sevrez;
As fereors vout primiers estre,
Ci fu de sei toz sire e maistre,
Ci vout estre gonfanoniers:
Oi parra qui ert chevaliers.
L'osberc vestu, la teste armée,
L'escu al col, ceinte l'espée,
La lance el poin au gonfanon,
Sur le cheval bauzan Gascon
Fort e isnel e aaisié,
Lor a le tornei comencé;
Devant les autres un archée,
Toz abrivez, lance baissée,
Lor vait un chevalier ocire
Dunt si ami orent grant ire:
Cil s'esteit primes eslaissiez,
D'armes coragos e preisiez.
Icist se sunt ateint premier
Tant com rendirent li destrier:
L'escu out bien le duc percié
E le fort osberc desmailié
Si que li sanc l'en ist del cors;
E cil ne li est mie estors,
Kar li dux le r'a si ateint
Que tot son glaive li empeint

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 96, D.) — Will. Gemmet. lib. III. cap. II. (*Ibid.* 234, B.) — *Roman de Rou*, I, 111 114.

Par mi l'escu e par le osberc,
Si qu'ès costez perent li merc
Si doleros qu'en mi la veie
L'en devale de cors le feie.
Dunc dist li dux par grant iror :
« Teu fin deit faire traïtor,
Teu la ferunt li autre enprès ;
Jà ainz ne m'eschaperont mès.
f° 68 r°, c. 1. Encui baisserai lor orgoil,
Kar riens tant desir ne voil. »

Ainz que li dux feist son tor
Out trait le vert branc de color,
Enz el tas d'els se vait messier :
Là veissiez teus cous doner
Que les heaumes lor esquartiere.
Encui fera de eus tante biere
Que jà n'ert mais jor ne s'en plaignent.
E dès que les cenz i ateignent
Poez saveir grant bruiséiz
Out sur l'escuz à verniz,
De lances trenchanz e d'agües.
Les enseignes à or batues
S'en issent des cors degutantes,
Descolorées e sanglantes.
Od le branz d'acer lor remaillent
Si tost cum lor lances faillent,
La char lor tranchent e les os ;
Si sunt estreit, serré e clos,
Que riens ne les poet departir.
Mult l'unt bien fait à l'avenir :
L'ost unt en deus meitiez fendue.
Dunc r'est bataille avenue

U resteient li cent armé.
Jà ne sera mais reconté
Que plus très-aïréement
S'alast combatre nule gent
Ne prendre issi mortels venjances,
Qu'enz el plus granz bruil de lor lances
Lor vunt les osbers desmailier
E les gros des cors despeccier
E reverser jambes levées
E detrencher-les à ses espées,
Si durement qu'en poi d'espace
En fu si junchée la place
Qu'en sanc i sunt desqu'as argoz.
Mult s'i contienent bien les noz.

Oïr poez cum faitement
Li dux Guillaumes e li soen cent
Unt engigniez lor enemis:
Del autre part les unt requis;
Là les escrient e asaillent
E les forz osbers lor desmaillent,
Mult les mettent en grant effrei.
f° 68 r°, c. 2. Adonc avint le tierz conrei
Eisi desiranz del ovraigne
Que n'i a pas diz qui n'en taigne
Ci son penon en sanc vermeil;
Mais oï n'i out si fort trepeil:
Dès or les unt-il fait branler
E de la place remuer;
Dès or lor i sort granz esmais,
Kar fels e desvez e irais
Lor vunt les noz plus très-hardiz
Que n'est li faucs vers la perdriz,

N'as feibles bestes li lions,
Qui vers lui n'unt defensions :
Autresi les vunt detrencher.
E se cil sunt buen chevalier,
Ne lor i vaut esforcemenz
Ne multitudine de lor genz;
Là ù plus quident recovrer,
Là lor vait l'on les chés couper,
Les cors e les mains e les braz,
Que rais e gotes e esclaz .
Lor ist de sanc si e devale
Qu'en la prée s'enversent pale;
Criement que jà pez n'en estorce,
Perdent les cors, perdent la force;
Ne fu d'ewe plus arosée
Qu'or est de sanc tote la prée.
Icil chaples a tant duré
Que des tentes furent jeté :
Ne lor en lut nul destendre,
N'autre aveir nul saisir ne prendre.
N'oïstes gent qui en tant d'ure
Eisi tot à fais, senz demore,
Fust mais vencue ne matée
N'eissi deu tot desbaratée,
Que ce fu ne pas autrement;
Mais Deus le fist veraiement
Qui ceus maintient qui se defendent
E qui pur lor grant dreit contendent.
Ci a li dus bien contendu;
E Deus li a maintenu,
Que toz ses morteus enemis
Avoi (*sic*) vencuz e morz e pris.
Mult que (*sic*) Riol par la bataille,

Sor trestote rien se travaille
f° 68 v°, c. 1. De lui trover, de faire entendre
Que bien deust la terre prendre
Qu'il li offreit graantement;
Mais li vilains dit plainement
Que cil par jugement desert
Qui tut coveite tot pert[1].
Rious tot conveitout aveir,
Bien en a mostré son poeir,
Por ç'a perdu le tut senz faille
Ke il est vencu en bataille,
Honiz e destruiz e confus.
Mult l'enchauce de près li dux
E teus seixante chevalier
Qui unc n'orent teu desirer
Nul sus ciel cum d'ateindre à lui.
Une chose sai bien e qui :
Si de ceste poet eschaper,
C'iert mais son derier penser
Que d'emprendre ne d'envaïr,
Qu'au duc vienge terre tolir;
Or set cum il a espleitié.
S'il pot estre pris ne baillié
De lui est fait, ceo set de fi.
Poürus e descoluri,
S'est en un grant bois enbatuz;
Ne pot estre ateinz ne veuz :
Quis e deschaciez fu assez,

[1] Quant mal fount à estrous,
Si ne gardent prouz
Li bachelers leger
Qui tauntes choses enbracent,
Dount puis ne se deslacent
De tel encumbrer.
Qui tout coveite, tout pert. Ceo dist le vilain.
Les Proverbes del vilain, ms. Digby 86, bibl. Bodl. f. 146 v. c. 2.
Qi tut coveyt, tut perde.
Proverbes de France, ms. du Corpus Christi College, Cambridge, n° 450, p. 259, l. 15.

Mais unc ne pout estre trovez;
Mult par en out li dus grant ire [1].
Oïr porriez fiere martire.
Ver Seigne vunt la gent vencue
Qui de la bataille ert eissue,
Fuit à la mort, à la mort vient,
Nule dotance ne' s retient
Qu'enz n'en entrent pur mort receivre:
Tant lor en i covint à beivre
Que sol n'en eschapa lointains.
Cil qui erent trovez as plains
Erent en poi d'ure feni;
E si aucun d'eus s'i gari,
Ce fist la selve espesse e brune.
Ainceis raia tot cler la lune
C'unques remasist la merveille:
En mainz lieus ert l'erbe vermeille.

Parmi les cors destrenchez
Out enveié li dux preisiez
f° 68 v°, c. 2. Pur les soens querre e pur cerchier;
Mais unc serjant ne chevalier
N'i out des suens trovez occis,
Neiez, afolez e maumis.
Dunc out joie, dunc se fist lez,
Dunc fu Jhesu-Crist merciez
Que eisi securt e si avance

[1] Des chants populaires du XIIe siècle, que malheureusement nous n'avons plus, rapportaient le fait différemment. Écoutons Wace:

A jugleors oï en m'effance chanter
Ke Willame jadis fist Osmont essorber,
Et al conte Riouf li dous oilz crever,
Et Anquetil le pros fist par engin tuer,
Et Baute d'Espaigne o un escuier garder.
Ne sai noient de ço, n'en poiz noient trover;
Quant jo n'en ai garant n'en voil noient conter.

Rom. de Rou, I, 106, 107.

Ceus qui en li unt esperance.
Ne vos serreit pas sempres retrait
Le grant guaain qui ci fu fait;
Mais trop i fu desmesurez :
Tels aveirs mais n'i fu jostez,
Tant trefs ne tant bel pavillon,
Tant mantel vair, tant peliçon,
Tant coffre ne tante vaissele,
Tante despoille riche e bele,
Tant bel osberc, tant brant d'acer,
Tant palefrei e tant destrier,
Autres aveirs riches et mainz:
Ne fu mais fait si faiz gaainz.
Li leus e la place e la prée
Où la bataille fu jostée,
Où si grant de els parut la perte,
Qui des morz ert tote coverte
E de sanc vermeil arosée,
Fu puis e ert mais apelée
Toz jor le Pré de la Bataille [1].
Une chose vos di senz faille,
Que trives ad dès or mais pris
Li dux de toz ses enemis:
Autre ovre voudrunt envaïr
Qu'essaier li terre à tolir.
Fuiz s'en est de Normendie
Riols li parjur fei-mentie,
Unc ne s'i osa remaneir;
Ne truis que li puis ne sun eir

[1] « Le Pré de la Bataille a conservé son « nom bien au delà de l'époque de Wace. « Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on a continué de désigner ainsi les prairies voisines « du boulevard occidental de Rouen. » Auguste le Prevost.

I eussent plein pé de terre.
Qui à tort prent estrif ne gerre,
Tut eisi l'en deit avenir :
Vers son seignor n'i deit faillir.

Haitiez, joios e lez e bauz
S'en repairout del grant enchauz;
Mais ne semblot pas chevaler
Qui fust eissuz de dousneier,
Kar le heaume out tot decoupé
f° 69 r°, c. 1. E le hauberc ensanglenté,
Fraint e oschié sun brant d'acer;
E si ne pert mie au destrier
Qu'il n'ait esté ès granz meslées,
Kar sur lui a granz cous d'espées.
Fait-il : « Si Bernart le Daneis
Faiseit que proz e que corteis,
S'ire me serreit pardonée;
Kar od le trenchant de m'espée
Li ai dreit fait, s'on li mesfis.
Vers mes plus mortels enemis
Moillie s'en est oi en cent:
Tuit li plus sains n'ot ne n'entent.
Al son dit seit, à suen voleir,
Li queus en deit le pris aveir.
Mult l'ai oi esgardé de près :
Nul plus felon ne plus engrès
N'en out contr'eus set devers nos.
Molt lur a esté damagos,
Proz est e hardiz e aidables,
En toz estoveirs metables.
Oi ai veu genz bien aidier :
Unques mais treis cent chevalier

Ne reçurent si grant honor
Cume li nostre unt oi cest jor :
Secoru m'unt, Deus le lor mire!
E je deu munt seie le pire
Si jeo jamais à nul jor lor fail :
Si lor merirai cest travail
E ceste fei qu'il m'unt portée
Que, tant cum jeo mais ceigne espée,
Ne lor sera fait tort n'ennui;
Tant dorrai al plus povre encui
Dunt de mielz ert mais à lor genz;
Por eus amerai lor parenz
E escreistrai mais à ma vie.
Cenz mile feiz les en mercie. »
En mante sen i out parlé;
Mais nul d'eus n'ont acomparé
A ceo que li dux aveit fait,
Kar chascon dit bien e retrait
Que par l'esforz de ses dous braz
Unt esté morz, vencuz e maz :
Le pris l'en donent, c'est bien dreiz;
Si aureit-il à totes feiz
f° 69 r°. c. 2. Qu'il vendreient à chevaliers.
Plus forz, plus hardiz e plus fiers,
Ne plus corajos ne mains fol
Ne pendie (*sic*) nul escu al col.

Oiez, ainz qu'il fust descendu,
Saveir cum li est avenu :
De Fescham vint un chevaler
A esperon sur un destrer,
Qui noveles bones e lies (*sic*)
Li a contées e nunciées;

Kar de la gentil dameisele
Sprote, le (*sic*) très-proz e la bele,
Qu'il out prise, si cum je vos dis,
Solum l'usage del païs
Dunt sis pere ert nez e nurriz,
Li aveit Deus doné un fiz;
E quant cil l'out al duc nuncié,
S'avant esteit joios e lié
Or fu-il plus dis milié tanz:
Merveilles out des talanz.
Eisi avient: de grant tristesce
Revient l'om tost en grant leesce.
Liez ert li duc del champ vencu,
Liez est del eir qui est nascu:
Ces dous joies sun quor amplissent
E si vers Deu le raducissent
Qu'en fait n'en ovre que il sace
Ne fera rien qui li desplace.

A Baius ert l'evesque Henris,
Saintismes hom e Deu amis[1];
A cestui seit porté l'enfant,
Ceo comande demaintenant,
E par Botun le bon Daneis,
Le proz, le sage, le corteis;
Là le tienge en funz e bateit:
Mult desire jà que fait seit.
Richart ait non, si seit nomez,
Eisi vout qu'il seit apelez.
Mult fu tost fait joiosement

[1] Henri I. On ignore la durée de son épiscopat et l'époque de sa mort. Voyez le *Gallia Christiana*, t. XI, col. 352. Dudon de Saint-Quentin l'appelle *Heiricus*.

Son bon e son comandement[1];
Puis fu à Fescham raportez,
Iloc fu nuriz e gardez
E sur tute rien cher tenuz:
Plus bels enfès ne fu veuz.

SI CUM LI DUS ALA, IL E SI COMPAIGNON,
CHACER EN LA FOREST SAINT-DENIS DE LIONS[2].

f° 69 v°, c. 1.

De sa très-joiose aventure
E de la grant desconfiture
E del occise e del estor,
U furent mort li traïtor,
Chacié, fuitif de la contrée,
Fu liez Guillaumes Longe-Espée.
Essauciez fu e renomez
E par tot le siecle honorez;
Od pais seure e establie
Tint puis Bretaigne e Normendie
Joiosement, en quiteé,
Senz guerre e senz aversité:
N'i out unc puis si orgoillos,
Si riches ne si desdeignos
Qu'il li osast dire ne faire
Chose qui li fust à contraire.

[1] Richard Ier fut baptisé en 938, suivant la chronique de Saint-Étienne de Caen (du Chesne, 1017, A), et suivant celle de Rouen. (Labbe, *Nov. Bibl. man. lib.* t. I, p. 366.)

[2] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 97, A.)—Will. Gemmet. lib. III, cap. III: *Quod multi comites et duces exterarum regionum exciti fama bonitatis et virtutis ejus, frequentabant curiam ejus, et maxime Hugo Magnus dux Francorum, et Willelmus comes Pictavorum et Herbertus Viromandorum; quorum Willelmus sororem ejus Gelloc sibi conjugem petiit et accepit, Herbertus vero filiam suam, hortatu Hugonis Magni, ipsi per conjugium sociavit.* (Ibid. 234, C.)—*Roman de Rou*, t. I, p. 114.

Li prince e li baron de France
Desiroent sa bienvoillance
E d'estre à son comandement;
E cil de Borgoigne ensement,
Cil de Flandres e li Daneis
E cil de Berne e li Engleis
Esteint (*sic*) tuit à sun pleisir
E à lui amer e servir.
Cil des estranges nascions
E de lointaignes regions
Dès mienuit vers Orient
Veneient à sa cort sovent,
Qui sor autres ert renomée;
E li nobles dux Longe-Espée
Sa (*sic*) hautement les honorout
E tanz riches dons lor donout
Que merveille ert ù ceo perneit
E dunt si feit aveir veneit.
Qui reveis (*sic*) les granz presenz,
Les fiers, les precios, les genz
Qui sovent li reerent donez
E enveiez e presentez,
Merveille en peust grant aveir.
Nuls de son pris, de sun saveir,
N'ert au siecle contez ne diz.
Si cum reconte li escriz,
En la grant forest de Lions
Od ses princes, od ses barons,
Vout aler chacer au ruit.
Si cum je pens e cum je quid,
Home sos ciel ne riens qui vive
Ne vit forest plus pleinteive
Qu'ele ert de cerfs e de senglers.

f° 69 v°, c. 2.

Od sei mena barons e piers,
Ceus qui lui plout qu'il i manda;
Ce vout e dist e comanda
Qu'om li fist mult grant foilliées
E loges bien aparillées,
De junc jonchées e de glaie.
Ne sai cum plus vos retraie;
Mais riche i fu trop li conreiz
E riches faiz li apareiz.

SENZ ARMES E SENZ GRANZ COMPAIGNES
VINT EN LIUNS HUES LI MAIGNES,
E HERBERZ, LI QUONS DE PEITIERS,
OD AUTRES RICHES CHEVALIERS [1].

Hues li dux, cil de Paris,
Forz hom e riche e de grant pris,
E Herbert li quons de Seint-Liz [2],
Jenz chevaliers, proz e hardiz,
E Guillaumes li Peitevins,
Qui riches quons ert palaïns [3];
Icist tuit trei mult noblement
E od riche contenement,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 97, B.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. III. (*Ibid.* 234, D.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 115, 116.

[2] Herbert ou Heribert, deuxième du nom, était comte de Vermandois et non de Senlis. C'est lui qui confina le roi Charles le Simple dans le château de Péronne, où il mourut après une captivité de six ans. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, édit. de 1784, t. II, p. 701-703.

[3] Ce Guillaume, surnommé *Tête-d'étoupe*, succéda à son père, Èbles deuxième du nom, vers 935, et mourut en 963, dans l'abbaye de Saint-Maixent. Voyez J. Besly, *Histoire des comtes de Poictou et ducs de Guyenne*, p. 42-45; et l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 353. Les savants auteurs de cet ouvrage font remarquer que « Guillaume Tête-d'étoupe prend quelquefois « dans ses diplômes le titre de comte palatin. »

Non od armes ne od conreiz,
Qui sur lor riches palefreiz,
Od mult cointe apareillement,
Pur amor del duc solement
Vindrent à la chace en Lions
Od de mult preisiez compaignons.
Unc, ce quid, gent ne fu veue
A plus grant joie receue :
Mult lor a grant amor mustrée
Li dux Guillaumes Long-Espée.
Qui vout, si pot aler chacer,
Curre, berser u herdeier.
Bien les tint li dux longement;
E si sachez certainement
Qu'on el siecle ne fu oïe
Genz nule qui meuz fust servie.

CUM LI QUENS DE PEITIERS CI REQUIERT LONGE-ESPÉE QU'A MOILLIER SA SEROR GERLOZ LI SEIT DONÉE [1].

f° 70 r°, c. 1.

Un jor esteit beaus li matins;
Quens Gwillaume li Peitevins
Vint au duc parler à sa tente.
Oiez en quei il aveit s'entente :
Li dux aveit une sorur
Puisnée de lui e menor,
Gerlos [2] la bele, l'enseignée,
La proz, la sage, l'afaitée;

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 97, B.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. III. (*Ibid.* 235, A.) — *Roman de Rou*, t. I, p. 116, 117.

[2] *Gelloc*, *Gerloc*. Will. Gemmet. *Elbone*. Wace. *Gerbot*. Chronique ascendante des ducs de Normandie. Le véritable nom de cette princesse paraît être *Adèle*. Voyez une charte publiée par J. Besly, p. 152.

Ceste desirout mult li quons.
Od sul treis chevaliers des suens
En a le duc à raison mis;
Fait-il : « Sire, oez que j'ai quis.
Tant est haute chose de vos,
E tant estes preisiez sor nos
E sor tuz les princes del munt
Qui oi vivent ne qui oi sunt,
Que n'os voil mander ne ne dei
Par message autre que par mei
Ceste ovre que querre vos voil
Que vos ne l' tenissiez à orguil.
Vostre seror, qui mult est sage,
Voil e demant en mariage
Por aveir od vos aliance,
Amor, tenemenz e fiance
Dunt nos seion mais à tuz dis
Entre nos deus charneus amis;
N'en voil nul tant que je sace.
Or si tant est que en vos place,
Faire en poez riche contesse,
Ne vos en sai faire autre pramesse. »

Li dux li respunt à dreiture,
Par gas e par enveisure :
« Veire! fait-il; mais Peitevin
De pere en fil, dit l'om enfin
Qu'il sunt od armes poi vaillant,
Poi hardi e poi conquerant,
Avers, sur autres genz legiere,
Poi estable, poi verteiere :
Si sereit pechié e dolor
Que pucele de sa valor,

De sa beauté, de sa franchise
Fust mariée en nule guise
Si mult ben non e hautement. »
Li quens les paroles entent
Contraires mult à sa besoigne;
f° 70 r°, c. 2. Merveilles en out grant vergoigne,
N'i respont rien ne mot n'i sone,
E li dus après l'areisone:
« Or, sire quens, fait-il, laissiez,
E je m'en serai conseilliez
Od mes feeilz, od mes barons,
Après vos en ferai respons,
Desqu'à demain; ne tenez mie
Ce que je di en vilanie.
Od vos m'enveis e jeu e ri
Si cum sovent funt buen ami. »

A ceus qui li furent feeil
Prist lendemain li dux conseil;
Al duc Huun, al conte Herbert
Mostra l'ovre tut en apert.
Trestuit li unt l'ovre loée;
D'ambes dous parz fu graantée.
Ci ne sai plus que je demuer:
Au Peitevin dona sa suer;
As noçailles ait grant leece
E demenée grant richece.
Au departir fu li conreiz,
E si granz faiz li apareilz
De dras, de robe e de vaissele
E de despuille chere e bele,
D'or e d'argent e de somiers
E d'aveirs precios e chers

C'unques n'ala dame à seignor
Plus richement n'à maire honor.
Chevaliers sages de grant tens,
Danzeaus, vaslez e chamberlens,
Dames e puceiles preisées,
Gentiz femmes e enseignées
Enmena pru à son servise.
Ici ne vos faz autre devise;
Mais à Peitiers l'en a menée
Li quons qui l'aveit espusée.
En la sale fu receue
De riches pailes purtendue,
Od joie, od feste e od honor;
Maint present l'en fu fait le jor.
Haute dame out en li e sage :
Mult en essauça son lignage.

SI CUM LI QUENS HERBERT SA FILLE QUI MARIE GUILLAUME LONG-ESPÉE AL DUC DE NORMENDIE[1].

f° 70 v°, c. 1.

Li quens Herbert veit la noblece,
Veit la valor, veit la proece,
Veit le sen, ot la renomée
Del duc Willaume Longe-Espée,
Cum il est riches de poeir
E riches d'amis e d'aveir,
Leiaus e vers de ententis,
Oiez dunt ert volenteris :
D'une sue fille plus bele
Que dame nule ne pucele

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 97, C.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. III. (*Ibid.* 235, A.)

Que l'om seust en tote France
Doner al duc senz demorance,
Faire en vout mult l'asembleison;
Par le conseil al duc Huun
Li a donée e ottreiée,
E li bons dux l'a noceiée.
Od aveirs qui non sunt nombrez,
Trop granz e trop desmesurez,
Que teus ne furent mais oïz,
Pris ne donez ne departis,
S'en vint la dame à son seignor.
Od si grant joie, od tel honor,
Od plus riche apareillement
Ne ù plus eust de haute gent
Ne fu pucele mariée
Ne receue ne donée.
A Roem, el paleis hautor,
Out grant joie mené le jor
Que ele i vint premierement.
Vaissele e dras, or e argent
I out doné vaillant mil mars
E autre mil al plus eschars.
Eissi fu li dux mariez;
Eissi poierent ses bontez.
Desaitée resplendisseit,
D'onor, de justice et de dreit;
Crueus esteit e haynos
A toz desleiez orgoillus,
Aidables ert e secoranz
A humles e à bien voillanz;
A totes non creables genz
Ert de buens amonestemenz,
E d'atorner-les à creance

Aveit ses quors grant esjoiance;
Maint amena, maint en conquist
f° 70 v°, c. 2. Al loenge de Jesu-Crist;
Sa duchée, sun tenement,
Ne guvernout pas solement,
Qui totes les affinitez
Qui à son regne erent justez,
Que ami l'en erent e feeil
Li home par sunt (*sic*) haut conseil.
Nus princes n'iert à lui segunt
Que l'om seust en tut le munt.

SI CUM REIS ALESTAN FAIT CI AL DUC PREIERE DEI. FIZ LE REI CHARLON QU'EN FRANCE TORT ARIERE[1].

Quant Alestan, li nobles reis,
Cil qui ert sire des Engleis,
Sout e oï la renomée

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 97, D.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. IV: *Quomodo rogatu Elpstani regis Anglorum restituit paterno regno Ludovicum, eique favente Hugone Magno cum episcopis et cæteris Francorum primoribus, sancto inunctum oleo diademate regio insignivit; et quod Franci post quinquennium iteram in ipsum conspirantes, moliti sunt eum a regno expellere.* (Ibid. 235, A.) — *Roman de Rou*, I, 114, 115. Il paraît y avoir ici une confusion de noms. Il y eut bien un Guillaume mêlé dans la négociation qui avait pour objet de remettre sur le trône Louis IV, surnommé depuis *d'Outremer*, après Raoul, mort sans enfants; mais ce Guillaume était l'archevêque de Sens, qui fut envoyé en 936 auprès d'Athelstan, oncle maternel de Louis, par Hugues le Grand. Voyez la chronique de Flodoard, p. 190, D du Recueil des Historiens des Gaules et de la France, et la chronique de Saint-Pierre le Vif, par Clarius, p. 722, t. II du *Spicilegium* de dom Luc d'Achery, édition in-4°. Guillaume Longue-Épée paraît n'avoir eu aucune part à ce rappel. Voyez D. Bouquet, t. VIII, p. 260, note *a*. Mais il alla avec les autres seigneurs français à la rencontre du roi, qui débarqua à Boulogne et qu'ils conduisirent jusqu'à Laon, où celui-ci fut oint et couronné par l'archevêque Artald. Voyez le *Libellus* d'Hugues de Fleury dans le recueil de D. Bouquet, t. VIII, p. 320, A.

Del duc Guillaume Longe-Espée,
Que od Franceis s'iert aliez
E qu'entr'eus ert teus amistiez
Qu'il aveit prise de lor regne
La fille au conte Herbert à femme,
Mult les aveit à sun voleir,
De sun nevo qui ert lur eir,
Loeisei le fil Charlon
Cil qui morut en la prison,
Se purpensa del duc requerre
Que vers eus li porchaçast sa terre;
Kar par lui e par sa preiere
Quide le rapeaugent arerre;
Ses messages prist enorez,
Sages e apris e discrez,
Od riches dons e od presenz
Granz, beaus e precios e jenz,
Si's enveia al duc vaillant;
E cil li furent depreiant,
De par lur naturel seignor
Qui li requiert de grant ducor,
Que de son nevo ait pitié
Qui si est de France essillié;
Kar ce set bien certainement
Que tot le regne li apent:
Pur Deu e por s'onor li place
Que vers Franceis porchast e face
Que il l'apeaugent à seignor,
Kar lor dreit eir est e lor sire:
Iceo ne pot nuls hom desdire;
f° 71 r°, c. 1. Set, se par lui n'est engignié,
Jà par autre n'ert purchacié;
Face le rei, qu'à son vivant

L'en sera il mais redevant.

D'Alain, qu'il aveit eisillié,
De Bretaigne fors chacié,
Reprie molt qu'il li pardont,
Que sa terre li rende e dunt;
Itant li place e s'il tant voille
Qu'en son servise le recuille.
Après cest grant requerement,
Cest dun e cest supleiement,
A pris od Franceis parlement;
Mult i josta de haute gent:
Tuit i josterent li evesque,
Li baron e li arcevesque.
Au conte Herbert, al duc Huun,
Qu'il plus aveit en suspeçon,
Parla li dux privéement:
Sa volenté e son talent
Li graanterent tot à faire;
N'i voudrent plus estre contraire.
Par son purchaz, bien le vos sai,
Evesque e arcevesque e lai
E tuit li baron des Franceis
Voudrent que Lowis fust reis;
Mandé l'unt senz porloignement
E receu mult hautement,
Puis fu enoinz e reis sacrez
E od hautesce coronez.
Par Deu e par le rei (*sic*) Guillaume
Out-il la terre e le reaume.
Pardun refist au conte Alain
Por amor del rei Alestain,
E por lui od qu'il ert venuz

Li fu entiers feus renduz:
Sa terre r'out tote e s'onor,
Unques puis qu'il vesqui nul jor
Ne fist al duc si servir non
Od quor de bone entention.

SI CUM LI REIS DE FRANCE PARLA AL REI HENRI, CUM PAR LE DUC GUILLAUME FU L'UN AL AUTRE AMI[1].

N'out que cinc anz, ce m'est avis,
Tenu terre reis Loewis
f° 71 r°, c. 2. Que vers lui furent cil de France
En ire e en grant mauvoillance;
Mult haïrent estrangement
E lui e son seignorement;
Maintes laides oppressions
E maintes granz envasions
Li firent sovent e menu,
Si que à tant esteit venu
Que volentiers li tolissent
Le reaume s'il peussent (*sic*).
Cil ne l' poeit plus consentir,
Car n'i aveit mais del tolir
E de la terre enfin voidier,
Quant il tramist son messagier
Outre le Rim al rei Henri[2]

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 98, A.) — Will. Gemmet. lib. III, fin du chap. IV, et chap. V, qui est ainsi intitulé: *Quomodo Ludovicus necessitate compulsus, volens inire fœdus amicitiæ cum Henrico Transrhenano rege, noluit eidem rex adquiescere, nisi mediante Willelmo Normannorum marchione. Unde Ludovicus ducem supplicitèr expetens, per ipsum quod quærebat fœdus et auxilium apud Henricum regem obtinuit.* (Ibid. 235, B et C.)—*Roman de Rou*, 118-123.

[2] Henri l'Oiseleur, que veulent désigner ici les anciens historiens normands, était

Mander, preier, crier merci,
Que il li fust pere e aidis
Envers ses morteus enemis;
D'amor facent aliement
E vienge à lui al parlement,
Kar riens n'est nule qui li place
Que tuit ne li ottreit e face.

De ceste n'out soig li reis Henris;
Ainz dit que jà n'erent amis,
Ne parole n'ert de eus jostée
Fors par Guillaume Longe-Espée;
Mais se il se voleit pener
Bien les porrreit (*sic*) faire assembler
E lier d'amór enterrine,
Leias mais e tenable e fine:
Par nul autre n'i parlereit,
Ni par nul autre n'i vendreit.
Quant ceo sout li reis Lowis,
Gregiez, destreiz e entrepris
De laidures, de desestances
E de grevoses meschaances,
Mande al duc, prie e semunt
Qu'encontre lui vienge à Beaumunt.
Là li a preié e requis
Mult cherement reis Lowis
Qu'il li ajut vers ceus de France
Qui torné l'unt en aviltance
E en despit de lui parti,
E prie vers le rei Henri

mort en 936. Ce fut son successeur Othon qui, en 939, eut une entrevue avec Guillaume Longue-Épée. Voyez la chronique de Flodoard. (D. Bouquet, VIII, 193, A.)

D'outre le Rim le face bien :
f° 71 v°, c. 1. Ceo desire sor tute rien,
Dit li, qu'il le fist coroner,
Si ne l' laist pas desheriter.

Tendres fu li dux e pitos
Del rei, qu'il vit si doleros
E si aprienz de sa gent tote;
Pur ceo qu'il ert vers eus en dote,
Oue sei à Roem l'enmeine[1];
En la sue sale demaine
Le fist servir e honorer
E si hautement celebrer,
Lui e les soens, c'unc mais nul jor
Ne li fu faite tele honor.
Joïz eisi faiterement
L'i fist sejorner longement;
Mais li reis ne s'ubliout mie
De querre-li force e aïe,
Tant que li dux a pris Tigier,
Un suen mult vaillant chevaler,
De gent semblant e de bel estre,
Prince de sa msison e maistre;
De aé esteit, n'iert pas meschin;
Al rei Henri utre le Rim
L'a enveié, si l'a requis
Que ceo que li reis Lowis
Li ad mandé que ce li face,
Kar certement e de fi sace
Que ce prendra il tot en maïn.

[1] Louis d'Outremer vint à Rouen en 942. Voyez la chronique de Flodoard, dans le Recueil des historiens des Gaules et de la France, tom. VIII, pag. 196, A.

D'une chose ert li dux certain
D'estre en amor lié vers lui
C'aveient fait pieçà il dui,
De fei porter e d'aliance
Par serremenz e par fiance
S'erent pieçà entr'amiié
E li uns vers l'autre ottreié.

Tigier, qui porta le message,
Franc chevaler e proz e sage,
Fu mult del rei jenz recoilliz
E mult honorez e cheriz :
Bien fist l'afaire son seignor;
Mais ainz que venist al retor,
N'al departir n'al congié prendre,
Ne furent si don de rien mendre
Qu'il ne vausissent cent besanz.
Al duc s'en repaira mananz.

f° 71 v°, c. 2. Cume (*sic*), son privé chevalier,
Son duc, son maistre conseiller,
En enveia au duc od lui;
A Roem vindrent cist amdui.
Joïz fu Cone e bien venuz
E joiosement receuz;
Mult par li a fait bel semblant
Li dux Guillaumes le Normant,
Demande e enquert l'achaison
Dunt si haut hom e de tel non
Veneit à lui e de si loinz
E queus en esteit li besoinz.
E Cone respunt franchement :
« Tu enveias novelement,

Fait-il au duc, à mon seignor;
Si li as requis par amor
Qu'od le rei de France s'alit,
Si que l'uns en l'autre se fit
E que l'uns al autre secure
Quant leus sera e tens e ore;
D'un voleir seient, d'un acort;
Si l'un faiseit à nul d'eus tort,
Que li autres senz demorance
En alast prendre la venjance.
Mis sire en a puis conseil pris,
Si creit e quide e li est vis
Que ce li seit honors e biens,
Dès que tu cest ovre maintiens
Et que par ta main sera faite
E dite e parlée e retraite;
Si s'i agrée e si l'ottreie,
E pur ce çà à tei m'enveie
Que tu meinges seurement
Le rei à lui à parlement;
Que vos ne la gent que merrez
Ne criengiez rien ne ne doteiz
Ne qu'os n'i vienge meschaances,
Me remaindrai ci en tenances :
Tenir me faites e garder
Là ù vos voudreiz deviser
De ci que vos seez repairiez
Sains e saufs, joios e liez :
Si l' vout mis sire e si l' comande,
E trestot eisi le vos mande. »

Le message, l'entendement
f° 72 r°, c. 1. E trestot l'asegurement

Que li reis si fait par Conun,
Sun riche duc e son baron,
Mande Guillaume à Lowis.
Le jor de lor muete unt empris;
Chascon manda sa gent à sé
Od grant herneis e od conrei.
De proz chevaliers out li dux
Od armes bien cinc cenz e plus,
Od bons destrers isneaus, de pris,
D'ermine e de vair e de gris
Jent conreiz e beau vestuz.
Jà en cel leu n'ierent veuz
Que l'em ne die : « Cest maisnée
Sor autres gent apareillée. »

A Cone, al buen duc de Seisoigne,
Qui venuz ert en la besoigne,
Parla Guillaume Longe-Espée :
« Amis, fait-il, dès or m'agrée
Que à Baius vos envei
De ci qu'entre mei e le rei
De vostre seignor repairom
Senz mal, senz ire e senz tençon,
Qu'eisi le m'offreiz vos à faire :
Jà ne vos ert ire ne contraire. »
Eissi le voleit essaier
Qu'oscure chose n'encombrier
Ne seust sis cors ne pensast
Qu'il detenist ne qu'il celast;
E Cone respont bonement :
« Si veus, à ta Danesche gent
M'enveie là où tei plarra :
Saches jà ne me pesera. »

Fait li dux : « Ami, tant vos crei
Qu'au plait vendreiz ensenble od mei,
Ne me defi de rien de vos. »
E Cone respont à estros :
« S'à Baieus me vèus laissier,
Jà t'amerai e aurai chier;
E si od tei me vous mener,
De ceo me voudrai mult pener
Cum je te serve féeaument.
Si te di bien certainement,
De rien ne dote ne t'esfreie
Là où je puisse ne je seie :
f° 72 r°, c. 2 Garde serrai par tot de tei,
Ceo t'aseur bien e otrei. »

Ci n'out autre porloignement,
Meu en sunt al parlement;
Ce m'est avis qu'en Loüneis
Justerent li dux e li reis.
Là asembla la compaignie
De la fiere chevalerie
Le conte Herbert, Huun le maigne :
Ne volent qu'après eus remaigne;
Del alere esteient semuns,
Mult menerent cist compaignons;
Yeient la gent desmesurée
Au duc Guillaume Longe-Espée.
Tant a Normanz, tant a Bretons
Sorfaiz, orguillos e felons,
Que ce dient, si'n unt cremur,
Trop sunt poi gent avers la lor.
« S'ire, tençon sort e meslée,
Ne porra estre chose ostée

Que sempres toz ne nos devorent
Si cume lous qu'aigneaus acorent. »
Dès icel jor sunt dessevrées,
Q'unc puis ne furent ajostées,
Les osz : chascune ala par sei,
Les genz le duc e cele au rei.
Ne volent pas qu'il s'entr'asenblent,
Que d'aucone ovre ne contendent.

Sor Muese esteit li reis Henris
Od de la gent de son païs,
Tant dun un regne u une terre
Deust très-bien od eus conquerre,
Asemblez sunt al parlement;
E si sai bien certainement,
Li leus où plus furent veisin
Out non Veusegus[1] en latin.
Reis Lowis, que l'estre veie,
Le duc Guillaume avant enveie;
Od treis cenz chevaliers nomez
Est dreit al rei Henri alez.
Conès li dux est guieor :
Cil vint premiers à son seignor,
Saluz li rend e amors granz
De par le bon duc des Normanz,
E dist : « Sire, ci vient à tei;
f° 72 v°, c. 1. Ne me vout laissier après sei.
Tant est vaillanz e proz e sage
Q'unc ne tenance ne ostage
Ne vout de vos prendre n'aveir;
Ne fu mais hom de sun saveir. »

[1] *Veusedus*. Will. Gemmet.

— « Di-mei, fait sei li reis Henris,
Quels est sa terre e sun païs,
Sa digneté e sa valors,
E si est bien grande s'onors,
E si l'amors e l'aliance
Dunt nus dous sumes par fiance
Sereit tenable devers lui. »
E cil respunt : « Si cum je qui,
En tut le munt n'a chevaler
Qui plus de lui face à preisier,
Qu'il est sachanz e proz e vice
De paiz tenir e de justice,
Leiaus, larges e dreituriers,
Charitables e almosniers.
Fors vos, que je mettre n'i dei,
Si haut quor n'a prince ne rei;
De maisnées, de compaignons
Sunt tuz jorz pleines ses maisons,
E toz jorz fait servir sa gent
En vaissele d'or e d'argent :
Nule cort n'est si bel servie
Ne nule n'est si esjoïe,
Nuls d'amer pris plus ne se paine
A toz les jorz de la semaine.
Quant bien vos sereient retraiz,
Nuls n'est si justes en ses faiz,
Nuls n'a parole plus tenable
Ne plus sainte ne plus estable,
Nuls n'est od armes plus puissanz,
Plus hardiz ne plus empernanz.
Gaaigneor e marcheant
Par mi sa terre trespassant
Sunt asseur, ne dotent rien,

Celes dreitures gardent bien
Que sis peres li a laissiées :
Ne sunt par lui de rien baissies (*sic*).
Que vos direie? c'est veir la flor
De tuz princes e le meillor. »

A ces paroles vint li dux
Od cinc cenz chevaliers e plus.
f° 72 v°, c. 2. Cone le reçut, e prist s'espée;
De lui a grant joie menée.
Li reis Henris mult l'a baisié,
E acolé e embracié.
Li dux out mult bel appareil,
D'un cher samit freis e vermeil
Fu jenz vestuz e atornez :
Plus bels chevaler ne fu nez.
E quant il se furent assis :
« Sire, fait-il, reis Lowis
Vos mande amistez e saluz.
Il est ici à vos venuz
Sei alier e sei emprendre;
Mais vos li feistes entendre
Que se jà ice ne veneie
En autre sens e n'i esteie,
Ne porreit la chose estre faite;
Or me dites que vos enhaite.
Venuz i sui, e il del faire
Est apareillies senz retraire. »

— « Sire dux, fait li reis Henris,
Mult voil que nus seiom amis,
Mult par vos voudreie cherir
E faire tot vostre plaisir,

Mult par vos voudreie honorer :
Si cum vos voudreiz comander
Sui prest demain que l'ovre face,
Si sol tant sai qu'ele vos place.
Çà l'amenez, vienge : je l' voil ;
Jà devers mei n'i ait orguil. »
Ainz que li dux se fust meuz
A de vilains moz entenduz
Que Saisne e Aleman diseient
Qui oue Conon contendeient.
Tut par eschar e en gabant
Diseient : « Vez deu duc Normant,
Cum or mostre sa poesté
E sa riché e sa fierté,
Qui cinc cenz chevaliers ameine :
De poi de chose est en grant paine.
Vez, por sa gloire demostrer,
Ne out-il tant or sur lui porter
Cum si n'en fussent trei ne dui
Riches de beaus aveirs fors lui. »
Tut ce diseient à Conun
f° 73 r°, c. 1. Si en grant la contençon,
Li dux mult bien les entendeit
Par les Daneis que il saveit;
Coneu a lor felonie
E lor mauté e lur envie,
Auques en fu torbez vers eus
E toz irascuz e tut feus;
Mais il n'i fist plus demorance,
Repairez est al rei de France,
L'ovre li dit e la response;
E quant le soleil se rescunse,
Par lor tentes sunt departiz

U assez orent lor deliz.

En lendemain, n'i out tarjance,
Venuz en est li reis de France
Oue le duc au parlement,
Od tel multitudine de gent
Que ne fu se merveille non;
Mais li Normant e li Breton
Saisirent primes les entrées,
En treze leus unt effondrées
(Unc n'en porent estre destreinz)
Les clostures et les pareiz
U li reis ert qui s'en effreie.
N'i a nul des soens qui ço veie
Qui cele ovraigne tienge à giu.
Fut s'en li reis en autre leu;
A Cone dit au duc saisoig :
« De ceste ovre n'eusse soig.
Jeo quid e crei tot à estros
Que cist plaiz sera trop hontos
E trop vilains : ainz qu'il remaigne
Mult crem qu'al departir m'en plaingne.
Genz desleiée e descreue
S'est ci sor mei trop enbatue.
Va, di Guillaume, au duc preisié,
Que laidement l'unt comencié
Li suen qui sunt de devers lui.
Par si cum nos sumes nos dui
Le pri, le conjur e li mant
Qu'il ne seit plus por rien suffrant
Que l'om me face teus laidures,
Bruisier mes us e mes clostures;
Kar ne suffereit pas mes genz,

E si en sordreit teus contenz,
f° 73 r°, c. 2. Od ce qu'il s'entresunt sauvages
E de plusors divers languages,
Jà ne serreient departiz,
Si'n n'i aureit nul de els feniz.
Od poi d'achaison sort grant ire
E grant dolor e grant martire. »

Eisi est cil au duc venuz,
Dit cum sis sire ert irascuz
E la honte que l'om li fait,
Qui trop par est vil chose et laid;
Ço qu'il l'en prie e qu'il l'en mande;
E li dux à Conun comande
Qu'il aut à eus e si lor die
De par le duc de Normendie
Que un sol dedenz ne s'arestace
Ne que nul de eus ennui ne face.
Cil vint à eus, dist-le-lor bien;
Mais ce ne lur valut nule rien,
Ne s'en isi un sul de eus fors,
Ainz i entrerent cil dehors;
Tot trebuchoent e fundeient
Si que desvent sei e desleient.

Quant Cone vit que n'en sereit,
Au duc Guillaume revient dreit :
« Par fei, fait-il, poi m'aparcei
Que ceste gent seient à tei;
Kar uns trestot sol d'eaus n'entent
A rien de tun comandement,
Ne m'oent, ne à mei n'entendent,
Ainçeis peceient tut e fendent

Quanqu'il ateignent avant eus,
Orgoillus e cruels e feus.
Mostre que ne pot mais tarzer
N'en seient traiz mil brant d'acer
E espandues mil cerveles. »
Al duc ne furent mie beles
Ces paroles ne cele ovraigne;
Sa grant espée d'Alemaigne,
U out sis livres de fin or
Entre le heut e l'entrecor,
Od pierres fines precioses
E od ovres trop merveilluses
Eisi faites, si entaillies
E si sutivement deboissées (*sic*),
C'unc plus bele arme ne meillor
f° 73 v°, c. 1. N'out quons ne reis n'empereor,
Del fuerre l'a li dux sachée,
Tute nue li a baillée :
« Alez, fait-il, si la mostrez
A ceus qui jà i sunt entrez
E as autres qui entrer volent;
E si facent, si cum il solent,
Mun comandement senz desdire,
Qu'il n'en cheent vers mei en ire.
Dites que un sol de ma compaigne
Ne s'i estace ne remaigne. »

Cil prent l'espée qui resplent,
Qui plus vaut de cent mars d'argent;
Ariere turne al bruiseiz
E au très-fier comploteiz :
L'espée au duc lur a mustrée;
E quant chascun l'a esgardée,

Od le devie que cil lor fait,
Si n'i out unc puis autre plait
Mais del eissir senz demorance,
Od grant poür e od dotance,
Que li dux od eus ne s'iresse.
Mult par out al eissir grant presse;
Nuls n'en issi si orgoillus,
Vers l'espée ne fust hontos,
Ne qui par devant li passast
Parfundement ne li clinast.
Paisible e quoi e senz murmure
Revienent au duc à dreiture[1].
N'i aura mais oi fait desrei,
Gardera s'en chascun por sei.

Juste li dus senz demorance
Le rei Henri e ceus de France;
Mult par a l'un l'autre enoré,
Baisié se sunt e acolé,
Mult s'entremostrent bel senblant:
En une sale riche e grant
S'en entrerent; là sunt assis,
Là sunt lor covenanz devis
De fine amor senz relascher
Ne senz muer ne senz changier,
Od ferme conjuration
De fei e de dilection,
Que entraidable se serunt
Vers trestote la gent del mund.

[1] Ce vers et vingt-deux des précédents ont été rapportés par M. Raynouard dans le *Journal des Savants*, cahier de septembre 1834, pag. 543, 544. Ce savant ajoute: « Quelle est l'épopée ancienne ou moderne « qu'un tel épisode n'eût point embellie ? »

f° 73 v°, c. 2. Od iteu laz sunt enlacié,
Aseuré e afiancié
Si cum la chose est devisée.
Li dux Guillaume Longe-Espée
A si en main ceste ovre prise
Que la chose ne seit maumise
N'en aucun sen mais relaschée
Ne quassie ne empeirée.
Eisi fu faite l'aliance,
Veiant Huun le duc de France;
Mais quens Herbert n'i out ses pez :
Cist dui en erent mult iriez,
Mult lor pesout de cele ovraigne,
Mult lor en doelt les quors e saigne;
Trop i baissent lor felonies
E lor orguilz e lor envies.
Des dons, de presenz, des honors,
Dunt il se sunt faites plusors,
Ne quer retraire ne parler,
Qu'ennui sereit del escuter.

Mais dux Herman, de Saisnes nez,
Jenz chevaliers e alosez,
Vit e esgarda Longe-Espée
Le duc qui sur toz li agrée,
Kar mult le veit de jent semblant
E sage e proz e avenant,
Mult veit en lui sen e mesure :
A la Danesche parleure
Le comença à aresnier;
De ce se prist à merveillier
Li dux, e si li a enquis
Où il aveit ensi apris

À parler lange poi seue,
En poi des Saisnes entendue.
Respunt Herman : « Tis granz lignages,
D'armes sor toz puissanz e sages,
Nobles, preisiez e conqueranz,
Sor tuz autres poples vaillanz;
Cil m'apristrent od grant esmai
E sus mun peis quantque j'en sai. »
— « Desus tun peis! com faitement? »
— « Jeo vos dirrai, fait-il, coment :
Par tantes feiz, ne l' sai retraire,
M'auront fait damage e contraire
E assailliz mes bons chasteaus
f° 74 r°, c. 1. E pris e funduz des plus beaus
E les riches preies menées,
Si r'unt trové de granz meslées,
Mei pristrent e menerent pris,
Longement fui entr'eus chaitis.
Adonc sor mun peis, maugré mien,
Apris à parler Dacien.
Ne l' di pur ceo, de quor joios
Ne seie prez e desiros
De vos mult servir e amer :
Nuls ne s'en voudreit plus pener.
Je n'ai aveir ne vos seit offriz. »
Mult l'en rent li dux granz merciz.

Entre tanz dis, od les Saissons
Teneit dux Cones granz sermons
E granz paroles par envie.
Remenbrout li de la folie
Que il aveient dit entr'eus
Vers le duc enuiose e feus :

« E jor, fait-il, que vos en est vis?
Abaisserez encor sun pris?
Semble ceo home qui poi vaille
En cort n'en conseil n'en bataille?
N'est mie si petiz sis nons
Que des Normanz e des Bretons
Ne seit hauz dux poestifs,
Nobles sor toz e esforcis.
Fors nostre rei, ne bas ne haut,
Nul que l'om sache, tant ne vaut;
Nus tant ne met ne tant ne done.
Sis nons par tot le munt resone,
Kar de toz princes est la flor
E le plus bel e le meillor. »

Dunc respondirent Saxoneis :
« Proz est e sages e corteis.
Par negligence e par envie
En aviom ier dit folie;
Ne savion qui il esteit
Ne que il ert ne qu'il valeit;
Mais or conoissom senz detance
Que nuls princes n'est de s'igance
Ne de son pris ne de son fait. »
Adunc en a dit e retrait
Chascuns le mieuz qu'il en sout dire;
Mult out esté grant le concire.
f° 71 f°, c. 2. Mult i out aveirs departiz,
Donez, presentez e offriz.
Treis jorz sejornerent ensemble;
Al quart, ce truis, e ce me semble,
Pristrent congié, departi sunt,
En lor contrées s'en revunt.

Reis Lowis, li dux Guillaume,
Od les princes de son reaume
Est à Loün dreit repairié.
Iloc li fu dit e nontié
Que Girberge[1], sa gente oissor,
Reine pror (*sic*) de grant valor,
Qu'il mult amout e cherisseit,
Dame sus ciel plus ne valeit,
Puis qu'il erent au plait meu
Aveit un fiz del rei eu :
Ce li fu joie e alegrance,
Mult par s'en fist liez senz dotance.

CI REQUIERT LOWIS E PRIE PAR AMOR
LE DUC QU'IL LIET SUN FIZ, SI LI ERT GRANT HONUR[2].

Sor tote rien s'est esjoïz
Li reis dunt or a eir e fiz,
N'oï nuveles à nul fuor
Plus li seissent miez au quor;
Oiant ses hauz princes nomez
Dunt il aveit od lui assez,
A dit au duc par bon corage :
« Beaus chers amis, vaillanz e sage,
Tant par m'eussent esté faiz
Hontes e damages e laiz,
Si ne fust vostre grant valor,
Vostre proesce e vostre honor.

[1] Gerberge de Saxe, fille de Henri Ier, dit *l'Oiseleur*, mariée à Louis d'Outremer en 940.

[2] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 100, B.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. VI : *Quomodo dux Willelmus, dum a colloquio regum rediret, rogatu Ludovici filium ejus ex sacro fonte apud Laudunum suscepit, cui nomen impositum est Lotharius.* (Ibid. 236, A.) — *Roman de Rou*, I, 122, 123.

Là ù j'ai esté plus gregiez
Ne plus aprienz ne plus iriez,
Là me fustes sucoreor
E conforz e defendeor;
Là m'eslargistes voz richesces.
L'escience de voz proesces
M'a defendu d'estre essilliez :
Les guerreduns, les amistiez
Que je vos dei ne sai retraire;
Mais ententis e de bon aire
Soi à vos amer e servir
E à voz voleirs acomplir.

« Uncor m'estoet que je vos requierre
f° 74 v°, c. 1. E que jeo vos face une preiere
Cum à cher ami doucement :
Que mun fiz e novelement
Levez de funz seiez compiere.
Si pri que nostre amor apere
Fine leiaus d'or en avant.
Lohiers[1] seit apelez l'enfant :
Tot eissi voil que il ait non.
Sor tut autre dilection
Seiom conjoint e enterin
Trestoz noz vivanz mais senz fin.
Ceo que ert mien e en ma puissance,
Ceo seit en vostre seignorance;
Ceo qui vostre ert mien ensement,
E teus seit nostre aliement
Qu'entre nos dous nuls ne se mette
Por rien qu'il dont ne qu'il pramete;

[1] *Lotharius.* Dud. S. Quint. et Will. Gemmet.

D'un quor seiom e d'un voleir
Senz fauser e senz deceveir;
Issi seion, ce ait entre nos,
Kar de ce est mis quors desiros.
Joiosement senz rien doter
Poum issi vivre e regner. »
— « E jo por vos e vos por mei,
Respont li dux, issi l'otrei.
Toz les jorz mais que je vivrai
De si fin quor vos amerai
Que jà ne voudrez comander,
Faire, dire ne porpenser
Cele chose que jeo ne face
E sor tote rien ne me place.
Le grant regne de France à tire
E tote la terre e l'empire
Que tint vostre pere e vostre aive
E quantque tint vostre besaive,
Dunt il furent governeor,
Seigno (*sic*) puissant e teneor,
Iceo vos otrei, mei vivant,
Mei aidere e defendant.
N'a duc ne prince ne baron
En tote vostre region,
S'orguil vos mostre n'arogance
Ne vers vos est en defiance,
Le col ne li fasse plaissier.
Nus ne pot mais mostrer danger,
f° 74 v°, c. 2. Destruiz ne seit e maubailliz.
D'or en avant seiez serviz,
E teus seit mais vostre puissance
Cum deit estre au rei de France.
Cil que vous i vodreiz amer

E escreistre e alever,
Cil i aura joie e honor,
A celui porterai amor;
Ceus que vos i voudrez empeirier
E descreistre e abaissier,
Sachiez cil erent descreu,
Chascié e mort e confundu.
Ne puis estre si encombré,
Si jeo oë vostre volenté,
Tot ne lais por le acomplir
E por faire vostre plaisir. »

Eissi d'amor entralié
E li uns vers l'autre otreié,
Cum je vos cont, cum je retrai;
Mais unc n'oïstes un sol plai
Que cil de France plus haïssent
Ne où plus volentiers noisissent;
N'i a prince ne baron
N'ait vers le duc le cor felon,
E qui amerement ne l' hée
Dunt cest amor est ajostée;
Mult le tenent à grant merveille.
L'un de eus al autre le conseille
Que nuls ne fu mais si mortaus
Ne si pesmes ne si cruaus,
Si nuisables, si envios,
Si de eus abaissier desiros.
Bien le pramet, bien le manace,
N'i a un sol qui mult ne l' hace,
Ne l' deparout e mal n'en die
E mult de li port grant envie.
Dès icel jor sorst l'ataïne,

La malevoillance e la haïne,
Ce vos sai bien ci ameinteivre,
Dunt li covint mort à receivre.

Od s'ost e od ses genz avant
Vint à Loün li dux Normant,
Là out evesques e abez
Qui de par tot furent mandez;
Cil orent fait apareillier
f° 75 r°, c. 1. La chose al enfant bapteer :
Mult fu hautement atornée,
E mult i out grant assemblée,
Mult par i fu grant le clergée (*sic*).
En l'eiglise del evesquié
Fu li filz le rei aportez
E al duc Guillaume livrez.
Sempres maneis al primseignier
Li emposa cest non Loher.
Après le aporta el baptesme
Saintefié d'oile e de cresme;
Levé i fu e bapteiez.
Le jor i fu mult li poples lez;
Bapteiez fu li vasletons.
Aveirs trop beaus e riches dons
Li a sis parreins presentez :
De lui fu primes estrenez.

Veer ala en sa gesine
Li dus Gerberge la reine,
Qui grant joie a de lui mené
E qui mult par l'a mercié
Dunc si lor a fait grant honor
E dunc il maintient son seignor;

Mainte beneiçon li ure;
E li dux gaires n'i demure,
Congié a pris. Al desevrer,
Li a aveis (*sic*) fait presenter
La reine qui trop sunt chers;
Mais n'en prist vaillant treis deners.
Eissi senz autre demorance
Est repairiez al rei de France,
Tot en ordre li a retrait
Saveir cum il l'aveient fait.
Li reis por issi fait servise,
Por tel travail, por tel mise,
Li fist aveirs mult aporter
E mult par l'en fist presenter :
Soudre l'en voleit mult e rendre;
Mais unc n'en vout li dus rien prendre,
Ainz les li renveia ariere.
Trestot eissi en tel maniere
Cum vos m'avez oï retraire
Unt ordené tot lor afaire;
Al partir se sunt mult baisié
E acolé e embracé.
f° 75 r°, c. 2. A grant merveille se joïssent,
Od merciz rendanz se partissent.
A Loün est li reis tornez,
E li dux s'est acheminez
Dreit à Roem en Normendie.
Quant la novele fu oïe
Qu'il repairout, n'os set rien dire
La joie qu'unt par tot l'enpire :
A chascon de eus le quor esclaire
De ceo que lur cher duc repaire.
La cité de Roem s'esjot

Por les noveles qu'ele ot :
N'i a rue n'i seit parée.
Après li est encontre alée
Tote la gent comuneument
Repleni d'esjoïssement.
Nuls ne fu mais en vile entrez
Sos ciel plus i fust desiriez :
Por lui veer e esgarder
Veissiez gent par tot monter.
Ne furent oïz tanz saluz
Cum l'om li a le jor renduz :
Jointes mains e a genoillons
Li font cent mil beneiçons.
Contre lui sunt le jor plus beles,
Dames, borgeises e puceles.
Unc n'out mester en la cité
Qui le jor i fust desfermé.
A l'eiglise vint od amor
De la mere Nostre Seignor;
Là le reçut joios e liez
Comunaument tut li clergiez,
Là fist ses cheres oreisons
E si offri ses riches dons,
Puis ala descendre al paleis.
Od joie, od duçor e od peis
Mangerent od lui li baron
E li Normant e li Breton.
Cele nuit furent à grant aise,
Kar n'oent rien que lur desplaise,
E lendemain orent congié :
Alé se sunt e repairié;
E li dux r'a mise s'entente
En ceo qui mult li atalente.

Les dreiz, les leis r'a donc oïes
f° 75 v°, c. 1. Que sis pere aveit establies;
Auques esteient empeirées
E maumises e relaschées
Dementres qu'il n'i out esté:
E ceo qui esteit afolé,
Malement fait e enpeirié,
Ç'a ramendé e radrecié;
Les quereles e les clamors
Dunt l'om li a faites plusors,
Rafenies e afaitées,
Concordées e apaisées.

EISI CUM A GIMEGES VINT D'ASPE BAUDEWIN POR LE LEU RESTORER, E II. E GONDOIN[1].

Eisi cum ceste estorie traite
E cume l'ovre i est retraite
De Gimeges, del abeie,
Cum ele fu faite e establie,
Qui la funda, od quel noblesce,
E cum il i out grant richesce,
E cum la destruist puis Astencs,
Li reneiez lorres paiens;
Lonc tens après fu enermie,
Si gaste chose e deguerpie
Qui n'i aveit conversion,
Repaire ne habitation,
Home vivant ne creature;

[1] Will. Gemmet. lib. III, cap. VIII : *Qua occasione dux Willelmus restauravit cœnobium Gemmeticense, a paganis antea destructum.* (Du Chesne, 236, B.) Voyez dans l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie* (par C. Trigan), t. II, p. 67-70, des Observations sur la réédification de Jumiéges.

E si cum retrait l'escriture,
N'i aveit riens de tot le munt
De ci au tens dunt je vos cont.
A Aspe[1] loinz, en Cambresins,
Si cum me retrait li Latins,
S'en furent li moine fui
Dès quant li leus fu degerpi.
Là orent esté longement,
N'i out nul de eus repairement,
Si fu la terre en pais tornée.
El tens Willaume Longe-Espée
Dunc s'en repairerent dui moine,
De cest l'estoire testemoine,
Li uns en out non Gondouins,
Li autres, ce truis, Baudoins.
Cist dui vindrent tuit premier
Por le saint leu repaillier.
Cist entrerent en la gastine,
f° 75 v°, c. 2. E virent la grant desertine
E la forest grant, parcreue,
Vile, dreite, haute e mossue
Là ù l'iglise fu fundée,
Sor autres riche atornée;
Là ù furent les granz faiçons
N'out fors espines e buissons.
Dunc sachez que li dui seignor
Ne se porent tenir de plor,
Sur le leu saint e glorius
Furent eisi très-doleros
Que c'est merveille en tant de terme
Où porent trover tante lerme

[1] *Hespera.* Will. Gemmet.

Cume lor avient à plorer.
Ne vos saureit rien reconter
La merveille de lor labor
Qu'il i endurent chascon jor
A trencher e à essarter
E as granz places delivrer;
A traveillier les cors contendent,
Mult i veillent, mult i entendent.
Al vent, al champ e à la pluie
Sunt, ne lor chaut, poi lor ennuie,
E qu'il funt funt de quor joios,
Del leu r'atorner desiros.

SI CUM LI DUX WILLAUME ALOUT UN JOUR CHACER
E IL TROVA LES MOINES QUANT IL NE VOUT MANGER[1].

Un jour alout li dux chacier
Cum sovent esteit costumer,
Ceo dit e retrait l'escriture;
Si cum le menout aventure
Vint à Gimeges dreit errant,
Les moines trova maintenant
Qui iloc erent en l'ovraigne;
Quant il les vit, forment se seigne,
Demandé lor e a enquis
Dunt sunt venu, de quel païs,
E quels cez edifices furent
E combien a qu'eles ne furent,

[1] Will. Gemmet. lib. III, cap. VIII. (Du Chesne, 236, B.) — Dudon place le refus de manger et de boire du duc Guillaume après sa conversation avec l'abbé Martin, et Benoît suit plus loin son récit. (Voyez fol. 78 verso, col. 1.) Il est évident qu'il faut s'en rapporter à Guillaume de Jumiéges, qui devait avoir sur les affaires de son monastère de meilleures notions que le doyen de Saint-Quentin.

Qui les destruist, cum orent non,
E qui out abitation;
E li serf Deu li unt retrait
Saveir coment la chose vait:
Queus fu li leus, e qui l' basti,
f° 76 r°, c. 1. De s'aveir cum l'enmananti,
De quels sainz e de quel merite,
Tote l'ovre li unt descrite,
E qui'n fist le destruiement,
Où il fuirent e coment,
Cum il dui erent repairé
Plein de dolor e de pitié,
Al leu r'atorner doleros,
Volenterif e coragos;
Après li offrent charité,
Pain d'orge li unt aporté
E eve, n'i unt plus que traire;
Simple, benigne e de bon aire
Le prient mult que ce receive,
De pain mangut, de l'eve beive;
Mais li dus l'a tenu à poi,
Ce set qu'à lor os n'en unt joi,
Refusé a lor povreté
Si qu'il n'en a de rien gusté;
Abaissement li fust e laiz,
Ne se part mie de eus en paiz;
Kar mult en sunt tristre tirié (*sic*)
Dunt il n'aveit od eus mangié.

Oiez por sul cele scurdance
Quels en fu prise la venjance:
Un sengler a chascié le jor,
Grant e aboge e quartenor;

Estal dona, ne vos sai plus,
Od une espée l'ala li dus
Requerre en cel meismes lore;
E li senglers li corut sore,
Fiert s'en l'espée, feus e iriez,
Qui'n est quassez e peceiez;
Desqu'al duc vient, si l'a hurté
Que loinz tut plat l'a enversé:
Sor lui s'areste d'ire espris,
Empeirié l'a si e maumis
Que poi en faut qu'il ne l'a mort;
E se il sus vifs en estort,
Mult aura bien Deu à ami;
E quant il se fu averti,
E la dolor li fu passée
Qu'il out sofferte e endurée,
Sout que ce li fu avenu
Pur ceo qu'il aveit contendu
f° 76 r°, c. 2. La charité as dous ermites;
Plein de dolor, marriz e tristes,
S'est fait desqu'à eus aporter;
Merci lor comence à crier,
Conoist sa culpe e son mesfait
E conte lor coment lui vait;
La charité a dunc de eus prise
Par teu covent, par tel devise
Que le leu lor restorrera
E granz e riches le fera.

Oiez cum Deus avance e tient
S'ovre dès qu'à plaisir li vient.
Mult sunt beles ses achaisons,
E chers e precios ses dons.

Nule chose n'est si aflite
Ne si basse ne si despite,
Dès qu'i est sa benignitez
E sa dulçor, sa pietez,
Tost en sereit chere tenue,
Tost eshaucie e tost creue.
Ici n'out autre demorier :
Enveié furent li ovrier,
Charpentier, orfievre e maçon.
Grantz bastimenz e grant façon
Od grant estudie e par grant sens
I orent fait en poi de tens.
La chose qu'i firent premiere
Fu en l'eiglise de saint Pere
Qui auques esteit empeiriée;
Cele fu mult jent r'afaitée.
Mult i mist chers aornemenz
Li dux e precios e jenz;
Cloistre i fist faire e dormor,
Celier, quisine e refreitor.
Si li leu furent acorcié
E descreu e abregié,
Mult i out bels herbergemenz
E de riches restoremenz :
Mult i fu li dux ententis
E mult par s'en est entremis
Tant qu'or i sera Deus serviz
E li leus encor enrichiz.

D'ICEST RESTOREMENT FU ABÉS TUT PREMIERS
MARTINS, QUI, SEI TREZAINS, VINT AU DUC DE PEITIERS[1].

f° 76 v°, c. 1.

Quant la chose fu achevée,
Maneis, senz autre demorée,
A eveiez (*sic*) ses messagiers
A la contesse de Peitiers,
Sa suer, la franche, l'enorée,
Que quens Willaumes ot esposée,
Que senz delai e senz essoines
Li enveiast sol tresze moines.
La sor, sur trestut autre afaire
Desirose de son bon faire,
Aveirs, despenses e conreiz
E merveilles beaus apareiz
Fist à doze moines sacrez;
Li treszime fu lor abez,
Martins out non, ce sai-je bien;
Si furent de Saint-Ciprien,
De là les traist, là les a pris;
De là les a al duc tramis,
Qui d'eus fu liez e qui's reçut
A Roem si cum il dut,
A grant honor et hautement.
Après, od merveillose gent,
Les a menez al abeie

[1] Will. Gemmet. lib. III, cap. VIII : *De duodecim monachis cum suo abbate Martino a cœnobio Sancti Cypriani sumptis, quos comitissa Pictavensis soror ipsius ducis ei misit secundum petitionem suam, ut eos supradicto loco subrogaret; et quomodo ibidem dux monachus fieri volens, prohibitus est ab ipso abbate; et de fidelitate quam fecit jurare Normannos et Britones Richardo filio suo.* (Du Chesne, 236, D.)—*Annales Ordinis S. Benedicti*, anno 940, t. III, p. 447, 448. — *Neustria pia*, p. 303, IX.

Que de novel r'aveit bastie
Si bel, si preciosement
Qu'en tot le mont n'out leu plus jent
Ne plus bel ne plus delitable,
Nuls n'en esteit si agraable.
Là sunt li moine Peitevin
Od lor maistre l'abé Martin,
Qui de letres ert scientos
E sainz hom e religios.
Li riche chevalier de aage
E li haut clerc vaillant e sage
S'i rendeient, e ceo sovent.
Grant assemblée e grant covent
I out sempres à Deu servir
E al leu creistre e enrichir.
Eisi avint, Deus en ait grace!
Ce truis, en assez poi d'espace.
De grant non fu l'abés Martins,
Clers merveillos e buens devins;
En grant cherté l'aveit li dux,
Moine soz ciel n'en amout plus;
Kar mult saveit honestement
f° 76 v°, c. 2. Par tot vers Deu e vers la gent.
En tot le mont n'aveit maison
De plus sainte religion;
Ses moines gardout e teneit
Bien solun l'ordre saint Beneit.

SI CUM LI DUX FAIT CI SES INQUISITIONS,
E CUM L'ABÉS LISOUT OD BELS MOZ DE SERMONS[1].

Un jor, eissi cum nos lisons,
Ala li dux à oreisons
A Gimeges, dulz e pitus,
Al saintisme leu glorios;
D'un grant pensé de son corage
Voleit mult estre apris e sage.
Quant ses oreisons out fenies
E ses preieres acomplies,
L'abé Martin manda à sei,
Puis li descovre sun segrei :
« Dites, fait-il, cher pere, amis,
Tot vostre sen e vostre avis
Que vos en sentez, dites-le-mei.
[2] Treis ordres sunt chascon par sei :
Chevaliers, clers e vilains;
S'est chascuns dreiz e bons e sains,
Si l'un del autre se devise,
Si's receit toz saint iglise;
De chascun ordre est honorée,
Faite, essaucée e coiltivée.
Li uns ordres l'autre sustient,
E l'uns ordres l'autre maintient;
L'uns ordres prée nuit e jor,
En l'autre sunt laboreur,
Li autres garde e tient justise,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 101, C.)—Will. Gemmet. lib. III, cap. VIII. (*Ibid.* 237, A.) — *Roman de Rou*, I, 124, 125.

[2] Ce vers et quelques-uns des suivants ont été rapportés par M. Raynouard dans le *Journal des Savants*, cahier de septembre 1834, p. 544.

E de toz est chefs sainte iglise.
Li uns ordres est adetiz
A ce que Deus en seit serviz :
Cil sunt estrange e aliene
D'eus tote joie terriene;
Cele covient qu'en seit despite,
En que la char plus se delite;
Totes veies unt à mangier
E à vestir e à chaucier
Auques plus plenteivement,
Plus en pais, plus segurement
Que cil qui sunt laboreor
Qui tant traient peine e dolor,
f° 77 r°, c. 1. Dunt cil vivent e sunt peu
E par qui il sunt sustenu.
Cil endurent les grefs tormenz,
Les nefs, les pluyes e les venz;
Cist ovrent la terre od lur mains,
Od granz mesaises e od fains;
Icist r'ont assez aspre vie,
Povre, soffraitose e mendie.
Senz cest ordre, senz ceste gent,
Ne sai mie com faitement
Li autre peussent durer :
Ne s'en poent pas contrester
Li tierz ù sunt li chevalier.
Cil r'ont as dous si grant mestier,
Tot ireit à perdition
Si n'en ert lor defension.
Icil voudreit le tot aveir
Qui plus aureit force e poeir,
Sen ne raison dreit ne mesure,
N'aureit en terre ne dreiture;

Par eus est sainte iglise en pais.
Cist ordres resostient grant fais;
Icist en fait tant, senz mentir,
Que le bien as autres deit partir;
Cist ordres defent le païs
Des mains as mortels enemis;
E por les autres garantir
I vunt cist lor testes offrir
E si's i perdent mult sovent :
Por ce vos faz enquerement
Qu'en ce où a teu desigance,
Teu devise, teu semblance,
Qui si vivent diversement,
Auront-il per igaument
Un merite e un luier?
Cel me dites, ceo vos requier. »

L'abés respont discretement
Od quor de bon entendement :
« Vei qu'as fait l'inquisition.
Or creies bien sen suspeçon
Que chascuns solun sa deserte
E est (*sic*) al gaaing e à la perte.
N'est biens ne faiz ne adurez
Nuls qui ne seit gerredonez,
Ne maus ne seit espanoïz;
f° 77 r°, c. 2. De ceo seies certains e fis.
A la grant consummation
Rendra chascun de sei raison;
Solum ce qu'il auront servi
Lor sera rendu e meri;
Chascuns prendra solum sun fait.
Or veies cum la chose vait,

Si t'iert apertement mostré
Ceo qu'as enquis e demandé.

« Treis ordres sunt, si cum tu diz,
E de toz treis est Deus serviz,
En treis persones aorez,
Nomez, preiez e reclamez,
Li veirs Peres e li chers Fiz
E li saintismes Esperiz,
Treis en personnes trinaument,
Uns Deus maignanz uniaument,
Où n'a ne n'out division,
Dessevrance ne parcion;
Kar del cher Pere vient li Fiz,
E de eus descent Sainz-Esperiz :
C'est une sole dertiez
E une sole poestez
E uns tut sols aoremenz :
Teus i seit tis entendementz (*sic*).
E i sunt li treis ordres fermé
E establi e comandé;
De là vindrent, là torneront,
Eisi maignent e si estunt.
Chascuns ordres sa dreit semaine
Aura eisi sauve sa paine,
Qu'ès ciels en séront coronez
Ès joioses perhennitez.
Là tendent li ordre tuit trei,
Là unt li boen amor e fei.
Cist trei ordre, qui bien l'espunt,
Sai que par duble veie vunt :
L'une *practicia* est nomée,
Eisi est dite e apelée;

Li ordres lais par ceste vait;
Cil qui là hors al siecle estait,
Chanoine e clerc qui ceus aleient,
Qui mult soventes feiz desveient;
Soz ices vit li ordres lais,
E cist en sostienent le fais.
f° 77 v°, c. 1. Auntif sunt qui si faitement
Vivent au siecle auntivement,
E vie auntive est apelée;
Ceste qui eisi est nomée,
Ample est e large e spatiose
E au siecle mult delitose.

« L'autre veie est d'autre maniere,
Mult est plus estreite et plus fiere,
Plus aspre assez e plus gregose
E à tenir plus angoissuse:
Teorica, fait li abés Martins,
L'apele e nome li Latins;
Ceste ne vait par planece,
Kar trop i est grant la roistesce;
Ceste vait fors estrameure,
Sovent i a faim e freidure,
Travailz, soffraites e labors,
Ahanz e mesaises plosors;
D'autres sevrée e esloignée,
Toz jorz paisible e toz jorz lée,
Toz jorz s'esforce senz cesser
As disciplines endurer
E à tenir religion
Od teu perseveration
Qu'al siecle ariere n'ait retorn,
Voleir, corage ne amor.

Icist dementres qu'il sunt vif
Sunt apelé contemplatif;
E ceste vie contemplative
Qui contre tuz deliz estrive,
(Jeo di à la char obeir
Non pas delit de Deu servir,)
Ceste est l'apostolial vie
De Deu mult procheine e amie;
Ceste tenom som la puissance
Que Sainz-Espirz nos en avance;
A cest est nostre esforcemenz,
Noz cors e noz entendemenz.
Ici sofrom temptations
E maintes persecutions;
Mais qui aura perseverance,
Certainement e senz dotance
Si aura *regnum celorum*
In secula seculorum. Amen. »

f° 77 v°, c. 2. Dulz e benigne e senz orguil,
Sunt al duc lermé li dui oil :
« Chers abés, fait-il, Deu amis,
Mult estes sages e apris,
Plus haute ovre ne fu escrite
Que ci m'avez mostrée e dite.
Or vos dirai m'entention
E tote ma confession :
Dès que jeo fui petiz toseaus,
Assez jofnes e dameisaus,
Haï mult la veie ample e lée
Tel cum ci l'avez acontée,
Pleine de pecchié e de vice
E de deslei e de malice,

Où n'a nule distriction
Ne nule refrenation.
Por la veie estreite tenir
E e por le munde degerpir
A rien sos ciel, ce sachiez-vos,
Ne fu mis quors plus desiros;
Mult ere à ceo volenterif
Cum vesqueisse contemplatif;
Mais duc me firent e seignor
De la duchée e del honor
Mis pere e tuit li plus vaillant
Senz faille sor mei defendant.
Desqu'à cest jor l'aurai tenue,
E si'n ai mainte paine eue,
Fait i aurai maint lait pechié
Dunt crem Deus seit vers mei irié;
En maintes choses i errei:
Or voil prendre garde de mei.
Mult ai poi Deu servi uncore,
Servir-le me covient dès ore,
N'i a rien plus del porloignier;
Dès or ne sui en nul dangier,
Dès or ferai mun buen de mei,
Kar nul meillor conseil n'i vei.
Mult est gariz cil qui espleite
En larre veie e en l'eistreite.
Là me voudrai achiminer,
Soffrir, atendre e endurer
Que Deus m'i securt e aveit
E li ordres saint Beneeit,
E que Deus sa main m'i estende
Desque l'alme de cist cors li rende.
L'abit monial voil e quier;

f° 78 r°, c. 1.

Là tornent tut mi desirer
E mi voleir e mi delit,
N'i quier ne terme ne respit. »

Quant li abés ot e entent
Del duc le quor e le talent
E ceo qu'il aveit purposé,
S'entention, sa volunté,
De grefs suspirs fu repleniz,
Si merveillanz, si esbahiz,
Sus ciel ne set que dire deie :
« A duc ! feit-il, por quei desveie
Qui sauver pot e bien faire ?
Ci a trop doleros afaire.
Tu, defensere e gardeor
E del regne guverneor,
Por quei eus unc de ceo pensé ?
Dun ne t'a Deus mis e posé
Prince gardain de sainte iglise
E pur tenir leial justise ?
Dun n'est le pople aclin à tei,
Qui deiz porter amor e fei ?
Se issi l'aveies deguerpi,
Par qui sereit-il garanti
Ne defendu de gent averse,
Paiene e sauvage e desperse ?
Les leis, les dreiz, les jugemenz,
Que tis peres asist sor les genz,
Dunt l'om les deit estreit tenir
E governer e maintenir,
Sereient sempres dechaeit;
Riens ne fereit al autre dreit.
Ausi est cum soriz en meie

Poples que justice n'aleie.
La duchée de Normandie
E la très-haute seignorie
Qu'as de Bretaigne, bon duc cher,
A qui la porreis-tu laissier?
A qui vous-tu tel don doner?
Mult mist tis pere al conquester,
En maint leu out la char fendue,
Sanglente, perse e derompue
Ainz qu'en paiz l'eust quitement.
Trop vous deguerpir malement
f° 78 r°, c. 2. Le pople Deu e le païs
Qui sempres serreit à dol mis,
Destruiz, essilliez e deserz.
E sez, amis, que tu deserz
En destorner si grant malice?
Ceo que deservi saint Morice[1],

[1] Ce passage et quelques autres manquent dans Dudon et dans Guillaume de Jumiéges, les guides ordinaires de Benoît. Celui-ci paraît avoir cité de préférence l'exemple de saint Maurice, parce que ce saint ayant été le héros d'une chanson de geste, devait être plus connu que tout autre :

Après vespres alerent . i . petitet souper;
Mais luès sont revenu al moster Saint-Wimer,
Là vaurent toute nuit et vellier et ester.
En estant ierent là dès ci qu'à l'ajorner;
Et quant la nuis se prist . i . poi à esconser,
Cascuns fait devant lui . i . grant cierge alumer.
La vie saint Morise lor conta uns jogler,
Qui uns emperere ot commandé à guier
Une ost de chevaliers ses anemis grever.
Le nonbre vos sai bien et dire et deviser :
C'ert une legions en coi on doit nombrer
.Vj. milliers et . vi°. . lxvi. tous ber.
Tant en ot li preudom desos lui à garder.
Icil qui mál velt faire plus ne velt demorer,
Traist à l'empereor, se l' prist à encuser
Qu'il ierent crestijen tant i savoit blasmer.
L'emperere les a trestos fais decoler,
Et les cors fait trestos ens el Rosne ruer.
Tant i jetent de cors qu'il l'estuet soronder,
Par prés et par campaignes et par viles floter.
Cil furent tot martir por dame-Deu amer,
Et Dex lor puet molt bien el ciel gueredoner!
Ceste cansons dura de si qu'à l'ajorner,
Et il furent molt prest d'oïr et escouter;
Au jor s'en sont alé . i . petit reposer.

Roman du Chevalier au Cygne, ms. de la Bibliothèque royale, Supplément français, n° 540/3, fol. 18 verso, col. 2, v. 1.

« Præcipuis baronibus et modestibus « militibus, puerisque nobilibus salutares « monitus (Abrincatensis clericus nomine « Geroldus) promebat, et de veteri Testa- « mento, novisque Christianorum gestis

Corone ès ciels celestial
Od les angeles esperital.
Si tote as volenté divine,
Repose-t'en e si t'en fine,
Laisse tot cest proposement,
Si veille e garde e si entent
A ceo que Deus t'a comandé;
Kar sus ciel n'a moine ne abé
Qui plus deserve haut loer
Que tu, s'estre veus dreiturier;
E si tun quor n'en vous refraindre
Que ci voilles del tot remaindre,
Moine profès, reule tenanz,
Deus à m'alme ne seit garanz
Si jà ici plus m'acompaig
N'en ceste terre me remaig. »
Dunc plore si li Deu amis
Que tot en a moillié le vis.

Contre cest amonestement
E contre cest defendement
R'a li dus trové achaison
E mult bele excusation :
« Sire, vos estes en error,
Fait-il, qui ge lais ceste honor.
Dunt n'est Richart mun fiz, mun eir,
U mult a l'om jà bon espeir

« imitanda sanctorum militum tirocinia « ubertim coacervabat. Luculenter enim « enarrabat conflictus Demetrii et Georgii, « Theodori et Sebastiani, Mauricii ducis « Thebææ legionis, et Eustachii præcelsi « magistri militum cum sociis suis, qui « per martyrium coronari meruerunt in « cœlis. Addebat etiam de sancto athleta « Guillelmo, qui post longam militiam « abrenunciavit seculo, et sub monachili « regula gloriose militavit Domino. » *Orderici Vitalis Ecclesiast. Histor.* lib. VI. (Du Chesne, 598, B.)

Cum enfant de son aage,
Kar mult est beaus e proz e sage?
De lui ferai seignor novel :
A duc, à prince, à chadel,
Le liverai à mes baruns,
A ceus qui sunt de major nuns;
Por mei regnera : Deus le voille
Que les suens faiz en gré recoille
E qu'al regne seit covenable
E à son saint pople acceptable!
E ceo que j'ai à Deu pramis
E que chascon jor li offris,
Ce li rendrai hastivement
f° 78 v°, c. 1. Cum plus porrai procheinement. »
Tant a li dux vers l'abé fait,
Si cum l'estorie me retrait,
Que la cuoule e l'estamine
Od sainte volenté devine
Ad de lui pris e receuz;
Mais ne's ad pas iloc vestuz,
Garder les vout e estoier:
Il meismes en fu clavier.
Or a saisine, otrez e dun
De venir à religion;
Mais mult en est l'abé marriz,
Unc ne fist rien à tel enviz.

CUM LI DUX FU MALADES E CUM TOZ LI BARNAGES FIST A RICHART SUN FIZ SEURTÉ E HOMAGES[1].

Li dux e li abés Martins,
Mornes e pensis e enclins,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 102, A.) — *Roman de Rou*, I, 125, 126.

Sunt del chapitre fors eissu.
Dunc sunt li moine tuit venu,
La charité li unt offrie;
Mais c'est la fins, ne's en ot mie:
Por tel lor peise cherement.
Senz nul autre porloignement
Vint à Roem; mais cele nuit
N'out-il ne joie ne delit,
Malade fu e doleros,
Gregiez, destreiz e angoissos,
Si qu'à grant peine le quor sent;
Demente sei e plaint sovent,
Ne fu mès si espoentez.
Alas! donques s'est recordez
Que ce li r'esteit avenu
Por ce qu'il aveit contendu
La charité del abeie
Quil li aveit esté offrie;
Les princes mande de Bretaigne
A sei c'unc toz sols n'i remaigne,
Autresi ceus de Normendie.
Cest ovre fu tost acomplie:
Tuit i vindrent senz delaiance
E senz nul autre demorance.
Sis fiz Richart fu amenez,
De toz enfanz flors e beatez
E remirables sor peintures
f° 78 v°, c. 2. E sor les beles creatures.
A ses hauz princes de son regne,
Que plus n'i out homme ne femme,
Haut en oiance ne en apert
A son corage descovert
Ausi tut mot à mot enfin

Cum il out dit l'abé Martin.
[I]ci out doleros afaire,
Kar rien ne vos saureit retraire
La grant destresce e la dolor
Que ici orent li plusor.
Qui dunc oïst les mostremenz
E les morteus esmaiemenz,
Les orribles destructions
E les granz persecutions,
Qui si granz sunt à avenir
Que riens ne's porra destolir
Se issi le vout faire cum il dit.
Ici n'en out grant ne petit
Que cent feiz ne li crit merci.
Tuit sunt esdit e esbahi,
Por Deu li prient que ne l' face
Ne que le regne si ne l' hace
Qui si le laist desconseillié
A estre mort e eissillié.

Or fait li dux: « Laissiez ester,
Deus saura bien del tot penser
E ce qu'om li pramet e voe
Receivre dès quant l'ovre est soe
E acheveir e acomplir;
Il set très-bien que j'en desir
E que je l'en acomplirai
Al plus trestost que jeo porrai;
E ce que Deus en apareille,
Qui tote sainte ovre conseille,
Ne devez desamonester
Ne desvoleir ne destorber;
Mais jeo vos faz un requerement,

E si vos en pri docement,
Cum que s'augent les aventures,
Qui sovent sunt pesmes e dures
E qui changent e qui avienent
E qui en un sen poi se tenent,
Qu'à duc, à prince e à seignor
Prengiez mun fil de cest honor.
f° 79 r°, c. 1. Cel eslisez e cel pernez,
E fei e amor li portez:
Certainement, savez de veir
Qu'il est mis fiz, si est vostre eir.
A lui voil que facez ligances
E celes fermes otreiances
Cum home deivent à seignor faire.»
Ici n'en out nul aultre afaire;
Breton, Normant communement
Respondirent joiosement
Que de ceo sunt-il desiros:
Ne s'en fist nul d'eus réfusos,
Ainz ducement e de bon gré
Li unt tuit faite féeauté
E de lor mains ligances fet;
E quant achevé fu cest plet,
Od congié buen e od amor
S'en sunt repairé li plusor.
Adunques, si cum nos lisom,
Torna li dux à garison;
Asuagiez est e gariz:
Mult en furent à Deu merczi
Rendues, ce vos di-jeo bien.
Eissi de trestot sun poeir
Faiseit bien e teneit justice
Senz mal, senz teche e senz malice.

(*sic*)

SI CUM L'ENFÈS RICHART FU BAILLIÉ A BOTUN QUE DE LUI FUST MAIS MAISTRE E GARDE E NORRIÇON[1].

A Quevillie[2] vint sejornier
Li dux por la noise eschiver;
De quiete esteit besoignos,
Kar de son mal ert dangeros
E uncor auques deshaitiez;
Iloc ert-il mult aaisiez:
Mult i est li leus agraable,
Espacios e delitable.
Là fu sis fiz, Richart l'enfant,
Que riens sos ciel n'en ama tant,
E treis suens contes, ses féeiz,
Cil qui tuz sorent ses segreiz,
Anslec[3] e Bernart le Daneis[4],
Boton le sage, le corteis.
En une chambre peinte à flors
Manda li dus ces treis seignors.
f° 79 r°, c 2. Là jut li enfès trestot nuz,
Nul si très-bel ne fu veuz;

[1] Dud. S. Quint. lib III. (Du Chesne, 111, D.)—Will. Gemmet. lib. III, cap. VIII: *Quem (puerum Richardum) confestim pater Bajocas mittens, Bothoni militiæ suæ principi nutriendum tradidit ut ibi lingua eruditus Danica, suis exterisque hominibus sciret aperte dare responsa.* (Du Chesne, 237, B.) Tout en traduisant le récit de Dudon, Benoît suit l'ordre de la narration de Guillaume de Jumiéges.

[2] *Ad villam quæ dicitur Chevillei.* Dud. S. Quint.

[3] Du fils d'Anslec, nommé Turstin de Bastenbourg, descendirent les Bertrand, seigneurs de Briquebec, et les comtes de Montfort-sur-Rille. Voyez *Mémoire sur les anciens châteaux de l'arrondissement de Valognes*, par M. de Gerville, dans le t. I des *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, p. 247 et suiv.

[4] C'est de lui que sont issus les comtes d'Harcourt. Voyez *Hist. geneal. de la maison de Harcourt*, par G. A. de la Roque, Paris, Seb. Cramoisy, 1662, in-fol. t. I, p. 4 et 23-36.

Jà plaist au duc mult qu'il le veie,
Trestoz les menbres li maneie.
Nul, solum ce qu'est sis aez,
Ne fu si faiz ne si formez.
Ducement l'acole e enbrace,
Les dous oilz li baise e la face;
E, si cum sis cors le devine,
Tot bien i espeire e destine:
« Seignors, fait-il, si laum (*sic*) fait,
La merci Deu! mult bien estet.
Cum que l'ovre deie avenir,
Cest enfant avum fet seisir
Del ducheame : si'n sui mult lez;
Mais vez quel rage e quel pechez!
Cum deable esmuet tote gent
A dol, à mal e à torment!
Oez cum se sunt haïnos
Trestot li regne d'entor nos!
Mult en verrez granz maus eissir.
De cest enfant faire norir
E d'enseigner al faire aprendre
Nos covendreit auques entendre.
Hauz hom serra, si covendreit
Que il seust le tort del dreit
Trier e conoistre e sevrer.
Si à Roem le faz garder
E norir, gaires longement
Il ne saura parlier neient
Dameis, kar nul ne l' i parole.
Si veil qu'il seit à tele escole

[1] Ce vers et les neuf suivants ont été supprimés par M. Depping dans son *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, t. II, p. 165, il en a omis un

Où l'en le sache endoctriner
Que as Daneis sache parler.
Ci ne sevent riens fors romanz;
Mais à Baiues en a tanz
Qui ne sevent si Daneis non [1]:
E pur ceo, sire quens Boton,
Voil que vos l'aiez ensemble od vos.
De lui enseigner corius
Garde e maistre seiez de lui:
Ausi i seit cum jeo i fui.
Tant seit apris qu'il lise un bref,
Kar ceo ne li ert pas trop gref.
D'eschas, de rivere e de chace
f° 79 v°, c. 1. Voil que del tot aprenge e sace. »

[1] « Quoniam quidem Rothomagensis « civitas Romana potius quam Dacisca uti- « tur eloquentia, et Bajocacensis fruitur fre- « quentius Dacisca lingua quam Romana: « volo igitur ut ad Bajocacentia deferatur « quantocius mœnia, et ibi volo ut sit, Bo- « tho, sub tua custodia, et enutriatur et « edocetur cum magna diligentia, fervens « loquacitate Dacisca, tamque discens tenaci « memoria, ut queat sermocinari profusius « olim contra Dacigenas. » Dud. S. Quint. (Du Chesne, 112, D.)

Longtemps avant d'être normand, le Bessin avait été habité par des hommes du Nord. Dans la Notice des dignités de l'empire, rédigée vers la fin du IVe siècle, ce littoral est appelé *Saxon*[*]; Grégoire de Tours nomme les *Saxones Bajocassinos* et ajoute qu'ils étaient tondus et parés à la manière des Bretons[*]. Plus tard, en 843, Charles le Chauve concède plusieurs propriétés situées au comté de Bayeux, dans le petit district appelé *Otlingua Saxonia*, c'est-à-dire *petite Saxe* [**].

[*] *Notitia dignitatum imperii Romani*, ex nova recensione Philippi Labbe. Parisiis, e Typographia Regia, 1651, in-12, p. 58, 64, 98, 113, 115.

[*] *Hist. ecclesiast. Francor.* lib. V, cap. XXVII; lib. X, cap. IX. — *Fredeg. Scholast. Hist. Franc. epitomat.* cap. LXXX. (D. Bouquet, t. II, p. 409, B.)

[**] *Capitularia regum Francorum*, édit. de Baluze et de P. de Chiniac, t. II, col. 1440. Voyez aussi un autre capitulaire de Charles le Chauve, *ibid.* col. 69, art. VII. On y retrouve le nom d'*Otlingua Saxonia*. Il y a donc une erreur dans ce passage du Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. II, p. 250, note *g*: « Eorum regionem Carolus Calvus in legibus « apud Silvacum appellat *linguam Saxonicam*. » C'est sans doute ce passage qui a trompé M. Augustin Thierry. Voyez son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, 4e édition. Paris, Just Tessier, 1836, t. I, p. 201, note 1.

Eisi reçut Boton l'enfant
De buen amor, de quor joiant.
A Baiues en fu portez,
Là fu si cherement gardez
Cum l'om melz pot en nule gise.
Si cum l'estoire me devise,
Por enorance del dancel,
Del duc Richart, le proz, le bel,
A là li dux sa cort justée,
Si a la Pasche celebrée :
Normant i furent e Breton
Tuit ensemble, prince e baron;
Granz i fu justez li barnages.
Cil qui n'aveient fait homages
Les firent aïnz qu'il partissunt;
Après la feste s'en revunt,
Mais li dux i fist tant d'estée
Que Pentecoste fu passée,
Puis est à Roem repairiez
Sains e joios e bauz e lez.

SI CUM DE DANEMARCHE FU AIGROUZ ESSILLIEZ DEL REI SOEN SON FIZ QUI FIST QUE DESLEIEZ[1].

Mult fu par tot grant renomée
Del duc Willaume Long-Espée;

[1] Will. Gemmet. lib. III, cap. IX : *Quomodo Heroldus (sive Aigroldus) rex Danorum a filio suo Saeno de regno pulsus, cum* XL *navibus Normanniam petens, a duce Willelmo cum honore congruo susceptus est, Constantiensi comitatu ad præsidium ei ab ipso duce concesso.* (Du Chesne, 237, B.) — *Roman de Rou*, I, 128, 129.

« Les auteurs normands, mal informés « de l'histoire du Nord, assurent que Ha- « rald, qu'ils appellent Haygrold, était venu « quelques années auparavant se réfugier « à la cour de Guillaume, duc de Nor- « mandie, après avoir été détrôné par son « fils Suénon, et que Guillaume le récon- « cilia avec ce fils, et le réintégra dans sa

Kar mult par ert granz sis saveirs
E sa valors e sis poheirs.
Ceo retrait l'estorie Latine,
Qu'en itel tens, en cel termine,
Aveit el regne des Daneis
Dubles seignors e dubles reis;
E si cum retrait li escriz,
L'uns en ert pere e l'autre fiz.
Aigrouz out son fiz coroné;
Mais mult l'a puis cher comparé.
Soen[1] vout le regne saisir,
Ne vout od son pere partir
N'od lui aveir paiz ne amor;
Ce fist que r'ont jà fait plusor
Qui ceus dunt plus erent amez
Unt maintes feiz deshonorez.
Deus! dunt avient qu'en pot haïr
Ceo que l'on devreit plus joïr?
Qui l'om ne fait rien si bien non
f° 79 v°, c. 2. Por que l'em rent mal gerredon?
Cum pot haïr quor morteument
Ceo qu'amer deit natureument?
Trop a ici doleros plait
A rendre de bienfait cou frait.
Qui de si fait vice infernal
Peust trover medecinal
A sei garir e à l'oster,

« dignité. Mais à cette époque Suénon n'é-
« tait pas encore né. Ce ne fut qu'environ
« quarante ans après qu'eut lieu la révolte
« de Suénon contre son père : ainsi Harald
« n'a pu se réfugier en Normandie que long-
« temps après avoir secouru Richard, si
« toutefois il y est venu chercher un re-
« fuge. » M. Depping, *Hist. des expéd. maritimes des Norm.* t. II, p. 162, et Pièces justificatives, même volume, p. 323-334.

[1] *Sueno.* Will. Gemmet. *Suein.* Wace. *Sueur.* Chronique de Normandie.

Cher le deussent achater.
Cil qui en sunt mostré à dei,
En qui quors creist e naist deslei,
Maleit seit oi cil aucidenz
Qu'eisi comperent tantes genz!
Iceo pot or od tant remaindre,
E si laissom reis Aigrouz plaindre :
Ne li a rien sis fiz laissié,
De Danemarche l'a chacié.
Od sul seixante nefs chargées
De chevaliers e de maisnées
Sigla tot dreit en Normendie,
Kar c'est la terre ù plus se fie;
Là pristrent port à sauvement.
Ci ne vos ferai porloignement :
Mult li a grant amor mostrée
Li dux Willaume Long-Epée,
Joiosement l'a receu
E merveilles l'a cher tenu;
A lui e ses genz sorjornier
Li fait tost Costentin livrer
E les rentes e les aportz
De ci qu'il puisse aveir esforz
E genz e navie asembler
A son reaume recovrer.

CI EST DE HERLUIN, DE S'IRE E DE SUN DOL,
SI CUM LI QUENS DE FLANDRES LI TOLI MOSTEROL[1].

Por l'amor e por l'aliance
Que li dux out al rei de France,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 102, C.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. x :

Qu'à lor voleir fust-il murdriz,
Mult le haeient veirement; (*sic*)
Mais ceo esteit occultement.
Quant ne li peussent forfaire
Ne voleient grant semblant faire;
Mais l'amonestere infernal,
Par qui sunt engendré li mal,
Par qui sunt faiz les granz desleiz,
f° 80 r°, c. 1. Les traïsons e les reneiz,
Les murdres, les dissensions
E les granz persecutions,
C'est deable qu'ore ne fine,
Qui ès humains quers met hayne,
Fiel, descordance e amertors
Tant qu'il en a faiz traïtors,
Paiur (*sic*) vers Deu e fei-menties:
Itels sunt cil de ses baillies.
Ha! cum servent à fier seignor
Qui si's honist au chief del tor!
D'icez aveit, ce sui lisanz,
Dunc par les regnes en i ot tanz
Que trop en sordeit diablies
E traïsons e felonies.
Dunc ert diable en grant poeir,
Adunc faiseit mult sun voleir.
Dunc fu un terme longement
Qu'il ne gardoent serrement
N'amor ne fei ne signorage

Quomodo dux Willelmus compassus calamitati Herluini comitis, castrum Monasterioli ab Arnulfo Flandrensi sibi ablatum obsidione cingens cepit, illudque Herluino reddidit. (Du Chesne, 237, C.) — *Roman de Rou*, I, 129-131. — *Chronicon Hariulfi monachi S. Richarii Centulensis*, lib. III, cap. XXXII. (*Spicilegium D^ni Lucæ d'Achery*, in-fol. t. II, p. 324, col. 2; et D. Bouquet, t. VIII, p. 274, B.)

Ne Deu ne lei ne parentage,
En granz escominations
Erent por les invasions
Qu'il faiseient vers sainte iglise.
E, si cum j'ai la chose aprise,
Ernouz[1], qui quons ert des Flamens,
Un mult reneiez crestiens,
Plein de diable e de venim,
Judas plus que nul Sarrazin,
Faus, fei-mentie e parjuré,
Out Herluin[2] deserité :
C'ert li sire de Musterol.
Assez out honte e ire e dol
Qui sa terre out tote perdue :
Tote li out Ernous tolue ;
Unques ne s'en sout tant pener,
Sor lui la peust recovrer.
Toz doleros e toz pensifs
En a un suen seignor requis
De qui fieu Musterol moveit
E de qui en chef le teneit
E dunt il ert si huem domaines :
Ço ert li dus Huun li Maines ;
Cestui requiert, merci li crie

[1] Arnoul I, dit *le vieux* et *le Grand*, succéda à son père Baudoin II, dit *le Chauve*, l'an 918, et mourut le 27 mars 965, dans la quarante-neuvième année de son gouvernement et la quatre-vingt-douzième de son âge. Il fut enterré dans l'abbaye de Blandigny, qu'il avait rétablie. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, édit. de 1787, t. III, p. 2, 3.

[2] Herluin II, comte de Montreuil ou de Ponthieu ; il succéda à Helgaud II, son père, en 926, et fut assassiné en 945. Dudon, Guillaume de Jumiéges et leurs traducteurs ont ignoré ou négligé une circonstance importante : c'est qu'il était beau-frère de Guillaume Longue-Épée par son mariage avec Alix de Vermandois, sœur aînée de la duchesse Leutgarde. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 571.

Qu'estrange ne li seit s'aïe;
f° 80 r°, c. 2. Del chastel est deseritez
De que il est sis hom chasez,
Ne n'a seignor soz ciel que lui
Ne il n'en a autre refui :
Garant son fieu ligement quite
Dunt l'om à tort le deserite
E dunc (*sic*) de quor e bonement
L'a tuz jorz servi leiaument.

Nul bel semblant, nul acoilleit,
Ne li a fait cum il soleit
Hue le Maine à cele feiz,
Ne enors ne garde ne conreiz;
N'en fu ne pas tenuz plus chers
Que l'un de fautres (*sic*) chevaliers;
Vilment jà ne fust regardez,
Quis n'araisniez ne apelez :
Esteit eisi senz esperance
Ne senz autre buen atendance;
Soventes feiz le requiereit,
Mais riens sos ciel ne li valeit.
Jà ne passast un tot sol jor
Qu'il ne li feist sa clamor :
Pur ceo l'alout Hue eschivant
E mult li mostra mal semblant.
Plein de dolor e de pesance
R'ala d'iloc au rei de France
Saveir si pur nule baillie
I trovast jà secors n'aïe;
Mait (*sic*) tot itant se travilla
Qu'onc bien ne conseil n'i trova.
Asez l'en est chaait as piez,

Mais unques ne l'en prist pitiez.
Desconseilliez e esgarez
S'est vers Roem acheminez;
Au duc Willaume Longe-Espée
R'a s'ire e sa perte contée,
As piez li chiet, mult prie e ore
Que pur amor Deu le secore.
Mult li fist li dux grant honor
E mult li mustra grant amor,
Richement le fist herbergier:
Unc cil n'i despendi dener;
D'oiseaus, de fruiz e de pimenz
Le fist assez faire presenz.

f° 80 v°, c. 1. E lendemain assez matin
Vint au duc parler Herluin,
L'eve li chet par mi le vis,
A genoilz s'est devant lui mis:
« Sire, fait-il, molt vos soplei
Pur Deu qu'aiez merci de mei.
Se vos me faillez, je sui utrez
E toz jorz mais desheritez.
Sire, prenge vos en pitié;
Kar trop par sui desconseillié. »

Od mult bels diz en confortant
Li respondi li dux itant:
« Amis, que deit dunc, que tis sire
Si malement vers tei s'empire
Que issi te lait deseriter?
Kar il t'eust el à garder.
E le chastel e le donjon
Muet, ce set l'om, del duc Huun;

E dès quant de lui le teneies,
E bien e fealment l'en serveies,
Il le t'eust bien à defendre
E à delivrer e à rendre.
Retorne à lui, e si l' requier;
Kar se il te voleit aidier,
Ne je ne autre nul qui seit
Par fei n'i aureit major dreit.
Pren l'ajue, s'il la te fait;
Si pur aucune ovre le lait,
Qu'il ne s'en voille en plus metre
Ne de nule riens entremettre,
Quer le congié de tei aidier,
De secors querre e porchacier
E de faire tot ton poeir
Cum tun chastel puisses r'aveir.
Eisi le fai, puis torne à mei;
Si ne seies pas en esfrei
Que aucun bon conseil ne te donge,
Se il tant fait qu'eissi t'esponge. »
Tot eisi le fait Herluins :
Soples toz, jointes mains, enclins,
Requier e requiert son seignor
Par simples diz e par amor,
Si que grant pitié en aveient
Trestuit icil qui le veient.

Dunc respont Hue le Maine :
f° 80 v°, c. 2 « Pur neient me tiens en teu paine.
Jeo e Ernous, quens d'Artesin,
Somes tant ami e veisin,
Si féeument acompaignié
E si d'amor entr' alié,

Ne m'i voil pas pur tel mesler.
Autre en porreit deseriter
Ainz que rompisse l'aliance
Qu'entre nos est ne la fiance.
Tant est entre nos granz amors,
N'en auras jà par mei secors.
Je ne voil mie que por tei
M'esloing de lui ne il de mei.
Itant saches e creies bien,
Ne t'en fereie nule rien
Qui eu munt seit, c'en nest la fins. »
Dunc li respondi Herluins :
« Sire, quant tels est vostre quor
Que vos ne m'aidereiz à nul for
Eisi cum vos deussiez faire,
Dunt ne vos seit de rien contraire
Quant lieu sera e tens e ore,
Si puis trover qui me secure. »

Quidout Hue que senz aïe
Fust mais toz les jorz de sa vie,
Ne véeit dunt il li venist,
Adunc li respundi e dist :
« Porchace e engigne e purquier.
Quicunques t'en voudra aidier
Si l' face, kar cel gré e voil,
Ne jà ne l' tendrai à orguil
Ne ne l' en serai mauvoillant ;
Mais laisse-m'en ester atant. »

Ad teu respuns, od teu congié
Est arierre cil repairé ;
Al duc si cum il l'aveit fait

A tot reconté e retrait;
Après r'est chaaiz à ses piez,
Depreianz e humiliez
Que por Dé ait de lui merci,
Ker (*sic*) tot le mont li est failli.

PUR ALER MUSTEROL A FORCE DELIVRER
A FAIT LI DUS BRETONS E NORMANZ TOZ MANDER[1].

Ses granz genz a li dus mandées,
E ses fieres oz assemblées;
f° 81 r°, c. 1. Norman e Breton communal
Vindrent à pié e à cheval,
Garniz d'armes e de conreiz:
Mult fu riches lor aparcilz.
Quant jostées sunt lor compaignes,
Plus i pareist de mil enseignes
E de treis mile eaumes d'acer.
Eisi en vait li dux aidier
E rendre à celui Musteroel,
Qu'ainz fust revisiez son aivel
Qu'il n'ust mais nul jor saisine!
Allas! cum estrange destine
E cum fier damage en sordra!
Jà ainz l'ovre ne remaindra.
Joioses e bien aturnées
A tant li dux ses osz menées
Que Mosteroel virent tot cler.
Dunc fait Costentineis mander;
E quant il les vit davant sei,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 103, B.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. x. (*Ibid.* 237, D.) — *Roman de Rou*, I, 131-133.

« Un enor, fait-il, vos otrei :
Ceo est que vos assailliez premiers.
Se volez que jeo vos aie chiers,
Ne m'amor quergeiz ne ma grace,
Ne vostre servise me place,
Si mais volez estre enoré
N'en ma cort haut ne alosé
Ne chers tenuz sor autre gent,
S'alez tost e delivrement,
Si vos armez por assaillir.
Ne's i puisse riens garantir :
Versez les murs e les paliz
E trenchez les ponz torneiz ;
Seit li feus mis e (*sic*) eschaafauz ;
Gardez que teus seit li assauz
Que li chasteaus nos seit livrez ;
Cil de la tor jus devalez
Puis par les goles maintenant,
Ceo voil e requier e demant. »

Mult furent lié Costentineis ;
Les haubers vestent demaneis
E lacent eaumes e quirées :
Tost sunt lor gentz apareillées ;
E cum il i aient enor,
Del comandement lor seignor
Est desiros chascuns del faire :
f° 81 r°, c. 2. Ne s'en voudra nul d'els retraire.
Les escuz sur les chés levez,
En sunt venuz dreit as fossez,
Les haches ès mains e les pis.
Là n'out eschar ne geu ne ris,
Mès corns e busines sonées

E trait saettes empenées
Tant, n'i pot rien descovrir l'oil.
Ce truis lisant en icest foil
Que li assaut fu comenciez
Si pesmes e si aïriez
Que par très mi les hauz terrers
Poient armez lor chevaliers.
Les barbequennes unt saisies
E par force lor genz parties;
Versent paliz e heriçons.
Trop i est grant la contençons
E li chaples d'ambes parties,
Mult i a cors d'almes parties;
Sovent en i a d'enversez
Jus ès granz doves des fossez.
Si fait palet, teu traieiz,
Si estrange perreiz,
N'oï riens au comencement
N'où tant eust damagié gent.
Dedenz fus (*sic*) si la lur laidie
E si vasaument assaillie
Que n'i unt avant eus defeis.
Dès qu'as murs sunt Costentineis,
Pient e versent à vigor
Que tot prennent desqu'à la tor;
E ceus qui dedenz sunt enclos
Ne furent unques puis si os
Que d'els i preissent defense :
Chascun garde sa vie e tense;
Par estoveir, si cum jo vos dis,
Unt lur cors rendu en merci;
Amenez les unt toz enfin
Au duc la gent de Costentin

Qui grant honor i a eue,
Qui mult s'i est bien contenue :
Le chastel unt pris vassaument
Si que li dux merciz lor rent
E grez dunt si très-bien l'on (*sic*) fait.
Ci ne vos en quier faire autre plait.
f° 81 v°, c. 1. Ès sales, joios e haitiez,
S'est la nuit li dux herbergiez,
E s'autre gent par mi les bors
E par mi les gardins plusors,
Que li sérvant e despensier
Conréerent riche mainger
E pleinteif à lor seignor :
Servi fu mult à grant honor.
Là fu sa cort mult comunaus.
Icele nuit fu senescaus
Herluins des mès asséeir,
Del bien servir fait son poeir;
De léesce est sis espiriz
E de grant joie repleniz.
Oiez cum granz benignité !
Li dus l'a à sei apelé :
« Herluin, fait-il, cest aïe
Avom si faite e acomplie
Que li chasteaus nos est renduz,
Qui laidement vos ert toluz.
Defors en ert li quons Ernous,
E nos l'avom or devers nos :
Ci le vos rent entierrement
E tote l'enor qui apent. »
Parfundement vers terre enclins,
L'en mercie mult Herluins :
« Sire, fait-il, si je l' receif,

Sai-je meismes m'i deceif,
Que jeo ne l' aurai dunt tenir
Ne dunt fermer ne dunt garnir;
N'i ai defense vers le conte,
Qui volentiers m'en fereit honte;
E ce que je ne puis garder
Me covient laissier e oster.
Ainz que bien fuisseiz revertuz
Resereit-il sur mei venuz;
Mais se vos le plaist à retenir,
Ceu gré e voil e ce desir:
Faites-le garnir à vostre oés,
Kar certes, sire, ne m'aoés
Que si faitement i remaigne,
Ne voil que autre feiz m'en plaine. »

Pitié out dunc li dus en sei:
« Sez, fait-il, que jeo t'otrei
M'aïe e ma garde e m'amor.
f° 81 v°, c. 2. Jeo t'en serai defendeor,
Si te referai le chastel
Plus fort qu'il n'iert e plus bel;
A grant plenté e à largesce
T'en garnirai la fortelesce;
Tel le ferai, tant n'iert assis
Jamais jor par force seit pris;
Metre i ferai vin e forment
E char salée à tant de gent
Cum al garder aura mestier.
Ci remaindrunt mi chevalier
A tot ton bon enseure e faire.
Se li quens t'essaiout à faire
Mal ne damage ne assaut,

La meie aïe ne te faut;
Jà ne te toudra dous bordaus
Jeo ne li toille treis chasteaus.
Si pais e trive requereit,
Ceo que conseil nos en dureit
En ferion e neient al.
A parlement pris comunal
Vendrai por tei qu'en fine pès
Tienges ta terre dès or mais :
D'une chose seit toz certains,
Volée est à Ernout des mains.
S'il t'essaie rien à forcier,
Ne remaindra à essillier
Boene vile qu'ait en sa terre;
Comencée li est la guerre
Dunt cil qui plus i pert s'en plaint
Si devers lui ne remaint. »

Quant ce ot Herluins e entent,
S'est à ses pez à jenoilz mis, (*sic*)
Od les meillors de ses amis;
Cinq cenz milie merciz i entent
E tuit si ami ensement.
Eisi cum li dux li pramist,
Trestot eisi li acomplist :
Le chastel clot e ferme bien
Eisi qu'il ne crent nule rien,
De vitaille le replenist
E de ses homes i gerpist,
Chevaliers, serjanz e archiers
E de mult bons arbalestiers
f° 82 r°, c. 1. Assez tant com i besoigna.
Dunc à primes s'en retorna;

A Roem vint od ses maisnées
Qu'il en r'a od joie enveiées
E departies buenement,
Ne mais sol sa privée gent
N'en retint plus à cele feiz.
Itels esteient ses conseilz,
Ses aïes e ses secors;
Eisi aidout à plusors;
Si resplendisseit sa bontez,
Sa puissance, sa saintéez.
Les choses, quels qu'eles esteient,
Qu'à sainte iglise aparteneient,
Gardout od amor e od cure
Sor trestote autre creature.

SI CUM ERNOUT DE FLANDRES, LE TRAÏTOR SANGLENT, MANDE POR LUI MORDRIR LE DUC A PARLEMENT[1].

Si cum plus granz beneurtez,
Senz ire e senz aversitez,
Pout nus aveir dunt seit retrait
Ne estoire ne escrit fait,
Tant en out li dus dunt je cont
Eissi que par trestot le munt
Resona sis nons glorios.
Nus n'out esté plus curios
De tenir terre dreitement;
Mais or oieiz cum faintement (*sic*)
Avint de lui la destinée,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 104, A.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. XI : *Quomodo Arnulphus, de ablato municipio tristis, mandavit verbis pacificis in dolo Willelmo duci ut Pinchiniacum veniret, cum ipso de fœdere amicitiæ tractaturus.* (Ibid. 238, A.)— *Roman de Rou*, I, 134, 135.

Qui ne pout estre trestornée,
Haïe e pesme e tenebrose
E sur autres plus dolerose.
Ernous, li chiens, li poacrus,
Li fu morteument haynos;
Jà n'i prendra garde de sei
A traïson ne à deslei;
Ne li chaudra s'en nest honiz,
Mais sol que ses cors seit mordriz.
Dedenz le quor li gist le duel
De la toute de Musteroel,
Abrasez fu e plein de mal
De la laide fure infernal;
Od toz ses envenimemenz
Out autres amonestemenz
f° 82 r°, c. 2. De princes de France plusors,
Cruaus e pesmes traïtors,
Qui mult desiroent sa mort
A grant pechié e à grant tort;
De cez fu tant amonestez
Que cil, li chiens desvergondez,
Porquist, porvit e engigna
Saveir cum l'ovre traitera.
Perillos ert le comencier,
Mainte feiz le quida laissier
Sul de pour, non d'autre afaire,
Que pas ne l' peust à chef traire,
Tant que diable li a mis.
Eisi a ses messages pris
Sachanz de la laide merveille,
Tot lor aprent e lor conseille
E decevaument lor encharge
Cum il fornirunt lor message.

Quant meu sunt li messagier
Ne finerent de chevaucher
De ci qu'al duc sunt venuz.
Servise, amistiez e saluz
Li rendent de par lor seignor.
Oiez cum cist sunt traïtor!
Genz ne parla si dulcement
Ne si bel ne si simplement :
« Sire, funt-il, li quons Ernous
Nos a çà enveiez à vos,
Ne vout vers tei haïne aveir
Ne noise n'i vout esmoveir
Dunt i sorde dissension,
Estrif ne gerre ne tençon.
Ainz que plus granz maus s'i espande
Te requiert paiz e prée e mande,
Paiz fine e entiere e tenable,
Certaine, seure e estable,
Humles à faire ton talent,
Vendra à tei à parlement;
Là se dunra fins sanz retraire
A toz jorz mès de ton bon faire;
Rien ne voudras que il ne voille.
Saches que vers tei ne s'orguille
De rien que te seit à plaisir.
De fine amor senz departir
Se vout si vers tei aliier
f° 82 v°, c. 1. Qu'ami seez ferm e entier.

« Sire, bien est la chose seue,
Qui ne pot mais estre teue,
Poacre, damagos e laiz,
Dunt tuz a jà les pez desfaiz,

E autres maus a tant sur sei,
N'a sorcille ne ungle el dei;
Afliz est mult e si gregiez
Qu'à peine puet ester sur piez,
N'a mais mestier de gerrier
Ne del autrui dreit chalengier :
Vivre voudreit paisiblement,
C'est or la riens ù plus entent;
Il n'en a home ne veisin
Od qu'il ne face paiz e fin,
Raison e leauté e dreit;
Tant cum il mais terre tendreit,
Voudreit faire : là est s'entente.
Oiez qu'il t'offre e qu'il te presente :
Sa dicions e sa contez
De que il est sire apelez
E la toe grant seignorie
De si cum depart Normendie
Sunt e devisent en mainz leus,
E entre-joignanz sunt les feus,
E les genz prechaine e veisine :
Si n'i convendreit pas veisine.
Entre Franceis e voz Normanz
Prie que seit paiz parmaignanz,
E s'entre vos a aliance
N'aura entr'eus puis mesestance;
Les provinces en serrunt lées,
Plenteives e gaaigniées;
E cil des marches assazé,
Joios e d'une volenté
De els entre-garder de mesfaire.
Sire, bien te savum retraire
Que si longes durout l'estris,

Morz sereient e à dol mis.
Dux, si suefs e si saintismes
E si leaus e si benignes
Cum tu es, sire, ne deiz mie
Contredire ce qu'om te prie,
Ne maintenir por chose irée
Dunt gent fust morte e essilliée
f° 82 v°, c. 2. Ne destruite terre à dolor.
Si tu vers Deu as nul amor,
Par dreit besoig feras ottrei
De ceo que quiert li quens vers tei.
Sor vos est jà si grant l'afaire
E le damage e le contraire
Teu qui torra à grant damage
Se tis hauz senz ne l'asoage;
E ainz que l'ovre tort à plus,
Se bien i est toens li desus,
Fai remaindre la grant malice
Qui ès cors des felons s'atice.
Là i unt mult lur cors levez,
Prest de maufaire entalentez :
Juge veaus en ton corage
Cume hauz hom e cume sage,
Lequel tu as mielz à traitier
E dunt il est maire mestier :
U de bien faire maintenir
U de mal creistre e consentir.
En paiz sunt li bien comunal
E ès guerres trestuit li mal :
Or seit en ta discretion,
Al haut loenge de ton non.
Deus dunt, si seit e si le voilles,
Que nostre conte en amor quoilles!

Sor si faite ovre desleiée,
Maudite e escomungie (*sic*),
E sur iteu legation
U li dus n'entent si bien non,
Fu-il deceuz; queu merveille!
Ne s'aparceit ne ne s'esveille
Qu'il i ait fausté ne boisdie
Ne traïson ne tricherie.
A Herluin dist en segrei :
« Ne sai qui plus creie de tei,
Mult t'aim e mult ies mis amis :
Di mei que t'est de ceo avis
Que li quens Ernous m'a mandé,
Tot m'en descovre ton pensé. »

Ce li respondi Herluins :
« Sire, ne sui mie devins;
Mais tant sent bien que mis corages
Est mult eschis e mult sauvages
Vers la requeste qu'il vos fait.
f° 83 r°, c. 1. Jeo conuis auques le son plait :
Grant poür ai de decevance;
Kar unc ne tint fei ne fiance.
Se cist dient beau lor message,
Autre est lor quor e lor corage;
Si crem qu'à lor pensé chemine
Seez si duz e si benigne
E tant en otreiez à faire
Dunt damage vienge e contraire.
Meinte feiz nos a deceuz,
Ne n'est hui huem si coneuz
De fauseté ne de deslei :
N'i parlereiz neient par mei. »

Ne remest pas ceste ovre od tant,
(Ce fu peché e dolor grant)
Kar ses princes e ses privez
R'a puis li dus à sei mandez.
De son conseil i fu la flor
E li plus riche e li meillor :
« Seignors, fait-il, tot mon pensé,
Mon corage, ma volenté,
Vos ai pieçà jà descovert,
E fait saveir tot en apert
Con ceste lasse vie active
Si me tout la contemplative
Qu'ausi i sui (ce peise mei)
Cume l'oisel pris en la rei :
Enlaciez sui en teus afaires
Qui à mun quor ne plaisent gaires
E qui poi m'auront de mestier
Là ù Deus nos vendra jugier.
Quant qu'au siecle serf e folei
Faiz-je mult poi, ne mais à mei
Por mun non plus multeplier,
Por m'onor creistre e esaucier;
E por aquerre gloire vaine
Ai-je esté en ceste paine.
Chose ne fait au siecle nus
Qu'à sei n'en atort le plus;
Ni à Dex tant, queque il crienge,
Qu'à sei le plus n'en retienge.
Trop sunt li nostre fait humain
Tant cum çà hors sumes à plain;
Trop nos i sunt amples les veies :
Por tel i acuilt cil les preies
f° 83 r°, c. 2. Qui en enfer les en devale.

Por ceste vie pesme e male,
U tant ne puis à Deu servir
Cum je coveit ne cum desir,
Voil enfin devenir cloistrer,
Nul autre richesce ne quer;
Jà n'entendrai à autre honor
Fors à servir mun Creator;
Là n'aura en m'entention
Autre partie se il non.
De ço me covient mult hastier,
E là tornent tuit mi penser;
Pieçà je l'ai à Deu pramis:
Por ceo vos pri cum mes amis
Qu'ès terres d'ici environ,
Si cum tient nostre region,
M'aidiez fine paiz à mettre.
Mult nos en devom entremetre;
Kar ce sachez bien senz devise,
Aceptable est cest sacrefise
Vers Deu, de paiz faire e tenir:
Riens ne li vient plus à plaisir;
E dès que j'à partir m'en ai
E gaires terre ne tenderai,
Si desir mult qu'en fine pais,
Eisi cum je desir, la lais;
E pur ceo nos covient aler
Al conte de Flandres parler,
Qu'od nos vout faire pais e fin;
E s'amaiseron Herluin. »

A ce se corent tuit à tire,
Ne li voudrent pas contredire;
Mais Herluin fait bien semblant

Que de rien ne li peise tant,
E li dux li dit qu'il ne crienge
Que mais ne damage l'en vienge :
« Ne remaindras, fait li il, mie
De rien fors de m'avoerie.
Garde pur quei dutes ne criens :
L'aïe de mei e des miens
Auras, de ce mar doteras,
Toz les jorz mais que tu vivras. »
Par le conseil de ses amis
A li dux le parlement pris.
Eisi cum cil unt demandé,
f° 83 v°, c. 1. Trestot eisi fu graanté :
Treis meis lor a treves données
Senz forfait faire e senz meslées,
Senz toute e senz preie aquillie,
Senz terre arse ne envaïe.
Od le certain jor que il unt
S'en tornent li message e vunt;
Mult firent joius lor Judas
Dunt il out jà passé cest pas.

CI VAIT AL PARLEMENT LI DUX : C'EST DOL E IRE; KAR LA RECEVERA MORT E GLORIUS MARTIRE [1].

Al jor devis del parlement
Out fait li duc venir sa gent,

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 104, C.) — Will. Gemmet. lib. III, cap. XII : *Quomodo quatuor traditores, scilicet Henricus, Balzo, Robertus et Riulfus, in quadam insula Sommæ fluvii ipsum ducem jusse Arnulphi interemerunt; et de clave argentea inventa in strophio ejus, sub qua servabat in scrinio cucullam et stamineam monachilem; et quomodo corpus ejus relatum est Rothomagum.* (Ibid. 238, B.) — *Flodoardi Chronicon*, anno 943. (*Hist. Franc. Script.* ed. du Chesne, t. II, p. 607, B.) — *Orderici Vitalis Hist. ecclesiast.* lib. VI. (Du Chesne, 619, A.) — *Roman de Rou,*

Breton e Normant communal.
Mainte bele arme e maint cheval
Out là ù il furent josté
E maint vaillant cors alosé.
Dreit chevaucherent vers Amiens;
Mais Ernous, li feus, li chiens,
Vint desor l'eve de Corbie
Od merveillose compaignie;
Al duc enveie un chevalier :
« Dites, fait-il, que je requier
E cherement li mant e pri
Que çà vienge vers Pinkeni [1],
Que mult est beaus li païs,
Buens e riches e plenteis.

I, 135. — *Chron. Rothom.* (Labbe, I, 366.) — *Chronicon sancti Bertini Johannis Iperii*, cap. XXIII, part. 1. (*Thesaurus novus anecdotorum*, ed. DD. Ed. Martene et Urs. Durand, t. III, col. 548.) Les légères différences que présente le récit doivent être attribuées à ce que, du temps de l'écrivain, l'abbé de Saint-Bertin était Arnould lui-même. Voyez en outre *Breve chronicon Elnonense sancti Amandi*, anno 943 (*ibid.* col. 1395, C); *Chronicon Tornacense sancti Martini*, eod. an. (*ib.* col. 1455, B; et *Rec. des hist. des Gaules et de la France*, VIII, 285, D); *Chronicon Ademari Cabannensis* (Rec. de D. Bouquet, VIII, 235, D); *Chronicon Virdunense*, anno 943 (*ibid.* 292, E); *Libellus Hugonis Floriacensis monachi*, anno 943 (*ibid.* fol. 320, C); *Breve chronicon sancti Martini Turonensis*, anno 944 (*ibid.* 317, B) : « Hujus (Ludovici « Ultramarini) anno VIII, Guillelmus filius « Rollonis ducis Normanniæ à Balzone « Curto, in medio Sequanæ (*sic*), occisus « est propter mortem Riulfi et filii sui An« chetilli, etc. » — Jac. Meyer. *Comment. sive Annal. rer. Flandric. lib. septemdecim*, Antuerpiæ, 1561, in-fol. lib. II, fol. 17 v° : « Ad Pinciniacum... colloquium in« dicitur, quo colloquio postquam nihil « convenisset dirempto, Flandri Guilel« mum ducem antequam ad suos revertere « posset circumventum occiderunt. Balduí« nus Curtus, Rodulphi comitis Camera« censis filius, sua manu id transegit fa« cinus, ut patrem suum Rodulphum in « Veromanduis à Normannis, ut supra do« cuimus, occisum ulcisceretur. Aderant « ei ad hoc patrandum tres præcipui equi« tes amici quondam Rodulphi, Riricus, « Robertus, Chiulphus, etc. »

[1] « Usque ad Pinchiniacum. » Dud. S. Quint. « Apud Pinchiniacum. » Will. Gemmet. *Pichengnie*. Wace.

Noz gentz seront e tuit nostre home
Desus la rivere de Somme :
Li mien de çà, li suen de là,
Que l'uns à l'autre n'avendra. »
Or veiz qu'alout engignant
Le traïtre, le sodoiant,
Qu'en tel leu fu l'ovre envaïe
U jà ses (*sic*) suens n'eust aïe.

Ceste requeste reneiée
A li dus Guillaume otreiée;
Là comande ses genz aler,
Benigne e duz, senz mal penser;
E quant li traïtres le sout,
Unques si grant joie n'en out.
Sor Summe sunt les oz venues
E les fieres genz descendues.
Enz en mi l'eve out un islel,
Un merveilles bel prael,
f° 83 v°, c. 2. Auques fu la place roünde,
De totes parz li batie l'onde :
Parfunz i fu mult le trespas.
Là s'en est entrez li Judas,
Od lui Rious[1], s'i fu Roberz,
Henris[2] e Bauces[3] li cuilverz.
Cist quatre felon reneié
Sunt od Ernol le desleié,

[1] *Ridalfus*, *Rialfus*. Dud. S. Quint. et Will. Gemmet. *Riouf*. Wace.

[2] *Eiricus*. Dud. S. Quint.

[3] *Balzo*. Dud. S. Quint. et Will. Gemmet. *Fauces*. Wace.

Fauces fu aiès Riouf, li fu vieil et antis,
Ke Willame veinqui quant Roem out antis.
Roman de Rou, I, 136.

Wace est le seul historien normand qui assure que ce Riouf est le même que le comte de Cotentin défait par Guillaume Longue-Épée.

En un batel furent passé;
Al duc Guillaume r'unt mandé
Qu'od dusze de ses compaignons
Past jusque-là od avirons;
Kar malade est, si ne vout mie
Entrer en l'ost de Normendie.
Là parlerunt lor ovre sole
Senz noise e senz presse e senz fule.

Od duze compaignons nomez
Est li dux el batel entrez,
Outre naga là ù cil erent
Qui mult beau semblant li mostrerent.
Contre lui vint Ernout clochant,
A dous des coilverz apoiant;
E, pur le duc plus deceveir,
Fait semblant de grant mal aveir.
Od parole molt sopleiante
A comencié vers lui sun conte : (*sic*)

« Benigne dux, hauz e puissanz,
De toz princes li plus vaillanz
E trestoz li plus enorez,
Si malade cum me veez
Sui ci venu humles vers tei;
Que de ma gent, sire, e de mei
Fai teu reconciliement,
N'en seit mais noise ne content
Dès or en avant, ce te pri.
Pur ceo que tant sui afebli
E chaaiz en enfermeté
Sunt plusors vers mei revelé,
Qui mult parcerchent mon damage;

E tu, vaillanz e proz e sage,
Me secor, beau sire, envers eus
Si cum tu as à ces autres seus.
Par ce que Deu serfs e honores
Sai que tote France seignores,
E par l'esgart de ton conseil
f° 84 r°, c. 1. Te sunt tuit ami e feeil;
Tot s'i plée à ta volunté :
E pur c'ai-je tant demoré
Que dux e pere en bone fei
Seies sor ma terre e sor mei;
Mais, sire, del rei Lowis
E des autres sui mult dotis,
Por ceo que ne me puis defendre,
Voillent le tot saisir e prendre.
Sai, quens Herberz e dux Huun
Me sunt haïnos e felon;
Vers eus, por Deu e por amor,
Pré me seies defendeor,
E jeo me livre ci à tei
De bien servi (*sic*), de porter fei
E à trestot tun plaisir faire,
D'estre sozmis e tributaire
Tant cum j'aurai el cors la vie.
Je ne sai plus que je te die;
Mais jeo e mi home e m'onor
Te servirom cum à seignor;
E après mon trespassement,
Qui ne vivrai pas longement,
Aies mon regne, jo l' t'ottrei :
Eir nul autre n'en faz de tei.
Si quens Herluins m'ert forfaiz,
Por tei voil que remaigne en paiz;

Ire e coruz e mautalent
Li pardoin tot benignement;
Seurté ait, ceo li ottrei,
De toz mes homes e de mei;
Amor me port mais e fiance :
Par ci l'acoil en ma bienvoillance. »
Seignors, ki quidast del Satan
Qu'en sa parole eust enjan?
Tot eisi cum li dux l'oeit,
Eissi simplement l'entendeit;
Quidout que de fin quor leial,
Senz traïson e senz nul mal,
Vousist ceo qu'il aveit requis,
N'ert de rien vers lui maupensis;
Paiz fist del conte Baudoin
E del orrible Sarrazin.
A lei de Judas reneiez,
Les a li fels trestoz baisiez.
f° 84 r°, c. 2. Trestot le jor sunt puis ensenble.
De poür li cuilverz trestremble,
Fremist, mue colors sovent,
D'une parole fait bien cent
Mainte feiz, e sovent desveie
Quant de l'orror sis quers s'effreie;
N'iert mie del tot aseur,
Hisdos vis aveit e oscur.
Par parole unt le duc mené
Tant qu'auques fu jà avespré,
Paiz unt faite e acordement
Od fiances, od serrement :
Ernous l'a de sa main jurée
Eisi cum ele ert devisée,
Od lui li quatre traïtor.

(Las! quel peché e quel dolor!)
Vait s'en li dux, Ernous le baise,
Ne veit encor pas ne leu ne aise
De comencier sa cruelté.
En un chalan furent entré
Trestuit li doze ensemblement
E arivé devers lor gent,
E li dux s'en passout toz suls.
Henris e Bauces e Rious
Le comencent à r'apeler:
« Sire, çà vos covient torner:
Le melz por qu'assemblames ci
Aviom tot mis en ubli.
Trop vos crient li quens ennoier,
Kar trop le fait fort aprosmier;
Crient qu'en aiez grant mal al quor,
Mais ne voudreit à nul for
Que ce remasist qu'il vos mande;
Kar c'est la riens qu'il plus demande
E que il plus vout e desire.
Retornez çà un poi, beau sire. »
Li dux seurs des serremenz
A eus retorne senz ses genz;
Toz fiançoz, senz riens doter,
Refait sun chalan ariver.
Cil orent ceinz les branz d'acer.
Là lor covint Deu reneier
U son feeil, son innocent,
Livrent à mort e à torment.
Bauce par mi le chef en som
f° 84 v°, c. 1. Le feri si d'un aviron
Que tote la teste out fendue
E jus la cervele espandue.

Traites unt les espées nues.
Las! tant i out paumes batues
Quant il le virent detrencher!
Cil me li porent aidier.
Mort le laissent, tost e isnel
S'en passent ultre en un batel;
Fuit s'en li traïtres Judas
E tuit li suen eneslepas;
E li dous lieve en l'ost Normant,
Nuls hom n'orra jamais si grant.
Es chevaus saillent, escuz pris,
Les genz unt mult cerchez e quis;
Mais n'en poent un sol trover.
Adonc oïssiez dol mener
E tirer barbes e chevous;
N'iert jamais oïz si faiz dols.
Quens Berengiers e quens Alains
Ne sunt iloc joios ne sains :
De lor seignor veient l'occise,
N'en poet estre venjance prise;
Kar si haute par est la rive,
N'i puet entrer home qui vive.
Sovent s'i pasment de dolor.
Tels criz ne tels plainz ne tel plor
Ne sui en autre escrit lisanz
Cum i funt Bretons e Normanz.

Li dux, li haut, li pretios,
Li saintismes, li glorios,
Que eisi fu martirié,
Munde, senz vice e senz pechié,
Trové e pris en bone veie,
Sai que li angeles en conveie

S'alme en la sainte compaignie
U est Jacob e Jeremie,
Davi e saive Salemon[1].
Là reçut la beneiçon
Que Deus à cels ottreie e dune
Que devant sa face corone.

Morz est li dux, e teinz e pale
Del sanc qui del cors li devale;
S'il est passez de ceste vie,
L'alme est jà ès ciels ravie.
f° 84 v°, c. 2. Ceus de qu'il esteit plus amez
En sunt de ci à lui passez;
Od braiz, od criz, od uslemenz
L'en unt aporté à ses genz:
Donc refu li dols comenciez.
Teu ne poent estier sur pez,
Pasmé s'i sunt par maintes feiz,
Si angoissos e si destreiz
Qu'à peine le puet quors suffrir;
E quant il vint al desvestir,
Une clef d'argent unt trovée
A sun braiol estreit noée.
Tote la gent se merveillout
Que cele clef signefiout:
Dunc lur ad dit uns chamberlens,
Qui od lui out esté long tens,
Que moniage aveit pramis
Si tost cum fust en sun païs,
A Gimeges se presentast

[1] Guillaume Longue-Épée a l'honneur de figurer au martyrologe. Voyez le *Martyrologium Gallicanum* d'André du Saussay, t. II, p. 1013.

Dunt jamais ne se remuast,
Cloistrers i fust soz descipline :
Nis la cuoule e l'estamine
En aveit-il en une archete
Que desfermout ceste clavete;
De sol itant ert tresorier,
Kar nul tresor n'aveit plus cher.

Quant le cors orent desvesti
Si l'unt mult jent enseveli
E cosu en un drap de seie;
Od tut se sunt mis à la veie,
Vers Roem tut dreit acheminent,
Mais de dol faire ore ne finent.
Dès qu'il entrent en Normendie,
Tote la terre brait e crie
E toz li poples s'i esmaie :
N'est mie nez qui vos retraie
La siste part de la dolor
Qui à Roem entra le jor.
Ne poent esgarder la biere,
Si est l'angoisse pesme e fierre
Que nul en i gist despasmiz;
Jà si fait dol n'iert mais oïz.
Al iglise unt le cors porté
De la dame la mere Dé;
Là li unt fait si grant honor
f° 85 r°, c. 1. Cum l'om pout sos ciel graignor.
Là s'asemblerent li covent
E del regne tote la gent;
Là furent Normant e Breton.
Après la commendation
Unt atorné somunement (*sic*)

A senestre tot dreitement.
Rous, sis pere, geseit à destre:
Por ce le mistrent à senestre[1].
Beaus i fu faiz li apareiz.
Morz e angoissos e destreiz
L'enterrerent, c'en est la fins.
Quant fu deffermez li escrins,
Trovent la coule e la haire;
La r'oïssiez crier e braire
Qui s'eslorra uns pelerins.
Là fu Richaz (*sic*), li genz meschins,
Li beaus, li sages e li proz;
Li suens très-granz douls fu sor toz:
N'ot ne entent, tant a ploré,
E si par a le quor serré
Que c'est merveilles qu'il ne muert;
Ses cheveus tire, ses mains tuert:
Riens ne l' veit pitié n'en ait.
Quant il orent tot à chef trait,
E li obseques fu feniz,
Ainz que d'iloc seient partiz
Vint Berengiers e quens Alains
E de toz les plus suverains
Qui al jor erent des Normanz.
Plorors e pensis e plaignanz
A quens Alains l'ovre mostrée:
« Seignors, grefs est la destinée
Del duc, de nostre cher seignor:
Mort le nos unt li traïtur;
Mais Deus de si grant meschaance

[1] Voyez sur le tombeau de Guillaume Longue-Épée, les *Tombeaux de la cathédrale de Rouen*, par M. Achille Deville, p. 19-29.

Nos dunt venir à la venjance !
Terre enemie (*sic*),
Cum sereiz mais toz jorz honie!
Cum devez mais estre curaille
Sor autre terre qui rien vaille!
Quant porreiz mais estre espurgée
De si orre ovre reneiée?
Or n'i a plus, ci n'a retor,
Perdu avum nostre seignor.
f° 85 r°, c. 2. Seignor, refaimes, n'en sai plus,
Qui nos pere e sire e dux (*sic*).
Vez ci Richar li pruz, li beaus,
Flors de toz autres damiseaus,
Sis fiz, ce savum bien de veir,
Nostre avoé, nostre dreit eir,
Qui nos sumes jà suzmis,
Offerz e dominez e pramis,
Que nos avum jà receu :
Or, por Deu, n'i ait contendu ;
Mais seit sor nos prince levé
En cele ore que Deus fu né,
Que isi puisse terre tenir
Qu'à gré li seit e à plaisir.
Ne sorde entre nos desacorz :
Destruiz en seriom e morz;
Kar tant cum voudrom nos amer
E securre e entre aidier,
Tant nos ira-il auques bien. »
Ici n'en out nul autre rien,
Mais mult fu à chascons d'els tart
Qu'aient fait duc l'enfant Richart.
Ne fu faiz sires n'establiz
Plus ducement, ce dit l'escriz.

Sempres, n'i out autre devise,
Sus le maistre autel del iglise
Li unt sa feauté jurée,
E si cum mieuz fu devisée;
Sire lur ert, seignor en funt
E duc Richart le apelerunt
D'ore en avant petit e grant
E li Breton e li Normant.
Eisi out sa vie finée
Li dux Willaumes Longe-Espée,
Martir fu saint e glorios.
Sol nof cenz anz, ce trovum nos,
E quarante treis e plus non
Que Deus prist incarnation[1]
De la sainte Virge pucele
Qui sun cher fiz pur ceus apele
Qui lui aiment e lui un (*sic*) cher,
En la kalende de fevrer
Là ù la lune est seze dite,
Truis senz faille sa mort escrite;
En France regnout Loewis.
f° 85 v°, c. 1. Ci me repos e ci fenis,
Mais n'achieve pas mis travaiz.

[1] Cet assassinat eut lieu le 13 des calendes de janvier 943 (20 décembre 942), suivant Dudon; le 16 des calendes du même mois, même année (17 décembre 942), selon Guillaume de Jumiéges, le *Chronicon Rothomagense* et le nécrologe de la cathédrale de Rouen, ms. du XIIIe siècle (Deville, ouvrage cité, p. 27, en note); et le 12 décembre 942, suivant une des épitaphes du duc. Voyez l'ouvrage de M. Deville, p. 26; voyez aussi la p. 24. Orderic Vital le place aussi sous l'année 942; voyez le livre III de son Histoire ecclésiastique. (Du Chesne, 459, C.) — La Chronique de Saint-Étienne de Caen ajoute que ce crime fut commis le 16 des calendes de janvier, même année. (*Ibid.* p. 1017, A.) — Flodoard, écrivain contemporain, se borne à donner la date de 943. Quant à Wace, il se fourvoie étrangement en donnant la date de 966.

Ore vient l'estoire des granz faiz
A translater e à escrivre
U mervilles aura à dire
E à oïr e à retraire.
Quels lignée ē (*sic*) plus granz ne maire
De ceste ainz que vienge al buen rei?
Nule sos ciel, si cum je crei.
D'eisi cum ele est comencée
N'en est nule plus haut poiée
Dunt tels princes seient eissuz.
Lor faiz, lor ovres, lor vertuz
Semblent sor autres merveillos
E beaus e buens e delitos.
Auques est ma pensé esjoïe,
Kar dès or est l'ovre envaïe.
S'il ne pleust à mun seignor,
Trop i eust aspre labor
E esmaiable e demoranz;
Mais sis voleirs e sis talanz
M'est jois douçors à acomplir,
Kar rien sus ciel tant ne desir.
Deus m'i dunt tant terme e espace
Que l'ovre li achef e face,
E que si davant lui la lise
K'il ne la blasme ne despise[1]!

[1] Il a existé un *Romaunce de Willaume de Loung-Espée*, qui se rapportait ou au fils de Hrolf ou au comte de Salisbury de ce nom, dans le XIIIe siècle. Guy de Beauchamp, comte de Warwick, par son testament, daté de la trente-quatrième année d'Édouard III, en léguait un exemplaire au monastère de Bordesley dans le Worcestershire. Nous avons publié cet acte dans les notes de l'introduction à notre recueil intitulé *Tristan*, t. I, p. CXX.

L'ESTORIE DE GUILLAUME FENIST CI LONG-ESPÉE
SI CUM BENEEIT L'A ESCRITE E TRANSLATÉE.
ICEO EST LE PROLOGE, PUIS COMENCE LA VIE
DEI. PREMERAIN RICHART LE DUC DE NORMENDIE.

Si cum l'ovre vos est contée
Del duc Richart (*sic*) Long-Espée
Que li quens Ernous li Flamens,
Lierres, mauvais cristiens,
Fist cum fel traïtre ocire,
Après son glorius martire
Tint la terre Richart sis fiz;
Sum ceo qu'en retrait li escriz,
Sum ceo voudrai de lui traitier.
Ci se devra l'om delitier.
Cil devra l'om essample prendre,
Conoistre, aparceivre e entendre
Cunt (*sic*) toz jorz unt grant felonie
Franceis vers ceus de Normendie,
f° 85 v°, c. 2. Cum tuz jorz heent les seignors
S'il unt tenu les anceisors.
Ci orra l'om lur crueltez
E lur laides iniquitez.
Dès ore comencent les enjanz
E les travaiz e les ahanz
Que il firent par felonie
Al duc Richart de Normendie
E al lignage mult sovent
Qui après lui naist e descent.
Plus que la chievre ne s'apese
Des chous bruster s'el en a ese,
Plus ne se puent-il tenir

De nos amerement haïr.
Bon sunt li fait à reconter
E mult les fait bon esculter;
Kar ceus en forment à bien faire
Quil les oent sovent retraire.
Autresi sunt cum mireors
Les estoires des anceisors :
Maintes choses i ot l'om dire
U l'om mult cler se veit e mire.
Ausi cum cil, ceo m'est avis,
Qui vait coillant les bons espis
E ce laissent qui n'a valor,
Deivent faire li oeor :
Le bien retiengent des escriz,
Quant il lor ert contez e diz,
E si 'n vivront plus sagement
E mieuz e plus honestement;
Par bons essamples, par bons faiz,
Ceus qui orribles sunt e laiz
En eschive l'om mainte feiz;
Amors e leautez e feiz
Nos amonestent à tenir,
Qu' ains unques se puet joïr
Nus qui seit de faire deslei :
Toz jorz torne e revert sor sei.
Nus n'a al siecle manantie
Fors cil qui meine honeste vie;
Nus ne pot vivre honestement
Que il vers Deu e vers la gent
N'en seit plus vaillanz e plus chers
E mult n'i seit granz sis loiers.
Qui crueus est e reneiez
f° 86 r°, c. 1. E fel e faus e desleiez,

Ne qui en hel n'a sun espeir,
Tote riens deit son mau voleir.
Qui mal desire e en mal creit,
Si maus lui vient, c'est à bon dreit,
Eisi le veit l'om avenir;
E tot eisi le porreiz oïr.
S'erent Fraunceis cruels e fels,
Mult reverteit sovent sor eus,
E enz ès laz que il tendeient
Par mult soventes feiz perneient;
Des bastons qu'aveient coilliz
Erent par maintes feiz laidiz,
Eisi cum l'estorie declaire.
Ci ne voil plus demore faire,
A lasere (*sic*) revertirom,
Kar dès or est leus e raison.
Nule autre si très-bele vie
N'iert mais ne faite ne oïe.
Dès or dei core (*sic*) à pleine veile,
Kar mult me conduit clere esteile
Qui ès hauz ciels luist e resplent.
Or oez le comencement.

ICI RETRAIT DEL DUC EN CEST COMENCEMENT
SES MURS E SA SEMBLANCE E SON CONTENEMENT [1].

Quant li Breton e li Normant
Orent fait duc Richart l'enfant,
Le noble gentil damisel,
Si plout à toz e lor fu bel
Que à Roem fust sejornanz

[1] Will. Gemmet. lib. IV, cap. 1 : *Quod Richardus adhuc puer Willelmo patri suo successit.* (Du Chesne, 239, A.) — *Roman de Rou*, tome I, page 141.

Le plus de ci que il fu granz[1];
Al conte Bernart le Daneis,
Qui molt ert vaillant e corteis,
Le livrerent en sa baillie,
E cil out sa seneschaucie.
De tuz afaitemenz ert duiz :
Les dous purneles de ses uiz
Ne gardout pas plus cherement
f° 86 r°, c. 2. Qui gardout lui son escient.
N'esteit engin, sen ne maistrie,
Afaitement e corteisie
Que cist ne li seust mostrer
E aprendre e endoctriner.
Ausi cum l'ente edefiée
Qui del buen arbre fu trenchée
Creist e foillist e rent sa flor
E son cher fruit de bon odor,
Autresi fist li dameiseaus :
I (*sic*) fu del arbre li rameaus
Qui tant crut puis e tant monta ;
Toz autres princes surmonta.
Bon burjon de bone raïz
E de haut pere vaillant fiz,
De cler engin fu à oïr
E de bon sen à retenir ;
Ne fu pas neirs ne bruns ne laiz,
Ne fel ne orgoillos ne sorfaiz,
Mais duz e frans e debonaire
Tant cum l'em porreit plus retraire ;
Selom l'aé de sa jofnesce
Out tant en lui sen e proesce

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 114, A.)

Que c'ert merveille à tote gent :
Son quor, son sen, son escient
Meteit à ce, mult s'en penout,
Que sis maistres li enseignout.
Les corages d'esgaiemenz
Qui mult nuisent à foles genz,
Ne d'icele ovre delitable
Dunt l'om est tost vers Deu copable,
N'out-il nul desafaitement
Ne si fait abandonement
Dunt trop fust de la gent repris,
Blasmez, empeiriez ne maumis;
Honestes ert e continens
E beaus parliers e de bon sens;
E quant sage home oeit parler,
Mult par le voleit esculter,
E de tuz quantqu'il en oeit
Ce que retenir en voleit
Aveit si puis en remenbrance
Que jà n'en feist obliance;
Leiaus esteit e veirs disanz,
N'iert ne muables ne chanjanz.
f°86 v°, c. 1. Haute vie li fist mener
Bernart, qui mult fu proz e ber,
E large cort e comunal :
Mult out en lui bon seneschal,
Mult li fist doner riches dons.
Larrons, traïtors e felons
Furent destruit e à dol mis :
Tut aseur fu le païs.
N'i out chemin frait ne bruisié,
Ne home robé ne despoillié.
Les maisnées ad retenues,

E si les a mult cher tenues,
Qui son pere aveient servi :
Unques nul jor ne lor failli.
Ce qu'il ama, ce ama e tint,
De lui li menbra e sovint.
Unc fiz plus très-benignement
Jor ne plus ententivement
Por son pere ne fist bien fait;
E, si cum l'estorie retrait,
Plosors nobles homes de France,
Quant oïrent la meschaance
De son pere, cum il ert mort
Par traïson e à grant tort,
Cum des traïtors tot le pire
L'aveit fait laidement ocire,
Pesa lor mult, assez le plainstrent;
Mais cels qui en l'ovraigne maistrent,
Qui la chose orent consentue
E quise e parlée e seue,
Ne pesa pas, ainz lor fu bel[1] :
Dès or despleierent la pel
E ferunt saveir à cestui
Le quor qu'il aveient vers lui.
Le pere unt mort, sache li fiz
Que destruiz est e maubailliz
Se Deus ne l'en garde e deffent :
Oïr poez cum faitement.

[1] Les écrivains normands accusent effectivement des princes français de complicité dans le crime d'Arnould : « Gentisque Franciscæ quorumdam principum « subdolo consilio et malignitate atrociter « exhortatus. » Dudo Sancti Quint. (Du Chesne, 104, A.) — « Cum multis Fran« corum principibus de ducis morte corde « tenus cepit tractare. » Will. Gemmet. (*Ibid.* 238, A.) — « Quod Willelmus, Francis fa« ventibus, peremptus sit. » Draco Normannicus. (*Notices et extraits des manuscrits*,

SI CUM A ROEM VINT REIS LOEIS DE FRANCE
NE PUR QUEI SA POÜRS E SA GRANT DECEVANCE [1].

Le grant deslei del duo (*sic*) ocis
Sout e odi reis Loewis,
Cum par Ernout le reneié
L'aveit Bauces escervelié;
Semblant vout faire e demostrer
f° 86 v°, c. 2. Que mult par l'en deust peser :
Si deust-il sor tote rien,
Kar rei le fist, ce set l'om bien;
Par lui revint d'Engleterre,
Par lui r'out-il tote sa terre,
Par lui li fu li reis Henris
Jurez e afiez amis,
Par lui dux Hue e quens Herbert
Le laissierent tot en apert
A abatre li la corone.
Gardez cum corage li done
Que jà deie haïr son eir
N'aveir vers lui felon espeir !
Si out trop felonessement.
Mult quida bien certainement

VIII, 302.) Jean Brompton (*Historiæ Anglicanæ Scriptores X*, col. 856, lig. 43) et Henri de Huntingdon (*Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam præcipui*, fol. 203 verso, lig. 22) vont même jusqu'à accuser du meurtre Louis d'Outremer; mais Flodoard (*Hist. Franc. Script.* ed. du Chesne, t. II, p. 608, A) rapporte un fait qui doit repousser victorieusement cette imputation : « Idem vero Hugo Arnulfum « cum rege pacificavit, cui rex erat infen- « sus ob necem Willelmi. »

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 114, B.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. 11 : *Quod Ludovicus rex Francorum Rothomagum veniens et Richardam puerum secundum fraudulenter in Franciam ducens, ducatum Normanniæ juri proprio, quasi tutor pueri, subdidit.* (Ibid. 239, B.) — *Roman de Rou*, I, 142.

Que de la dolerose perte
Li fust grant honur aoverte;
Tuz les biens d'en ariere oblie.
Entre coveitiez e envie
L'ameinent à teu chose faire
Qui assez est laide à retraire.

Ausi cum por l'ovre vengier
E por les Normanz conseillier
Que serreit fait del traïtor
Qui si aveit mort lor seignor,
Vint à Roem senz demorance
Od plusors des barons de France.
Bernart, Anslec e quens Boton
E tuit li plus riche baron
De par trestote Normendie
Unt la gent le rei recoillie
E lui mult enoreement;
Quidoent bien certainement
Que querre vousist la venjance
De lor très-laide meschaance;
Trestut li mieuz e le plus bel,
Por lor petit seignor novel
Plus enorer, plus eshaucier,
Li faiseient senz nul danger.
Li reis esgarde le païs,
Cum il est riche e bien assis;
Veit les selves, veis (*sic*) les forez,
Veit les chasteaus, veit les recez,
Veit mult le regne covenable
E riche e bel e delitable;
Veit la terre de gent poplée : f° 87 r°, c. 1.
Al quor li siet, mult li agrée.

Jà ne li istra mais des maine,
De ce quide estre toz certains[1].

CI FAIT REIS LOEIS LE DUC RICHART VENIR
QU'OD FELON QUOR DESIRE MULT EN FRANCE A TENIR[2].

Mult fu li reis jent recoilliz,
Mult fu enorez e serviz;
Maint beau present li unt porté
Plusors de ceus de la cité;
Mult le servent, mult le sopleient,
Kar de nule rien ne l' mescreient;
E il sovent lor prameteit
Qu'els e la terre gardereit,
E lor cher damaiseaus petiz
Ausi cum s'il ert sis fiz.
Demande qu'amené li seit:
Si a l'om fait. Quant il le veit,
En tricherie, od quor felon,
Li baise front, oilz e menton;
Sa forme e son cors e sa chere
A esgardée à grant maniere;
Avis li est, e si l' dit bien,
C'unc mais ne vit si bele rien;
Dit qu'od lui seit od ses enfanz
Tant cum iloc ert sejornanz;
Por le pere qu'il tant ama
L'amera tant cum il vivra.

[1] En effet, Louis songeait à se remettre en possession de tout le territoire concédé aux Normands sur la rive droite de la Seine. Voyez le *Libellus* d'Hugues de Fleury. (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tome VIII, page 320, D.)

[2] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 114, C.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. II. (*Ibid.* 239, D.) — *Roman de Rou*, I, 142-145.

Cel jor fu l'enfant od le rei
Senz maupenser e senz effrei,
E lendemain del jor partie
Que cil qui l' garde e qui l' maistrie
E qui de lui ert noriçon
L'en vout mener à sa maison
Por lui baignier, por dras vestir;
Mais ce ne vout pas consentir
Li reis, ainz le vie e defent.
Au tierz jor fist tot ensement,
Tant que li norriçons s'avert,
Conoist e veit tot en apert
Que sis chers damiseaus est pris :
Ne rendra pas reis Loewis,
Ne s'en voudra pas desvestir
Dès qu'il ne l' laisse fors eissir.
Essaie s'i par plusors feiz
f° 87 r°, c. 2. Mult angoissos e mult destreiz;
Mais ce que chaut? ne l' pot aveir.
Dunc l'a fait mult tost asaveir
As barons e as citaains.
Si faite noise ne tels claims
Ne fu oïz ne tel murmure
Cum en unt tenu à dreiture.
Par tot est la parole alée,
Sempres s'en fu granz genz jostée.
Irié e marri e dolent,
Tuit ensemble comunalment
En sunt dreit as princes venuz.
Trop se tient (*sic*) à deceus,
Mult les blasment sor tote rien :
« N'avez mie, funt-il, fait bien,
Mais fiere chose e grant deslei

Dunt si avez livré au rei
Nostre danzel, nostre avoé
Qu'il tient od sei enprisoné.
Par vostre laide mesprison
E par vostre seduction
Qui jà creist vers lui e comence,
Par vostre laide negligence,
Nos est-il jà mult tost raviz.
Li reis mostre, qui 'n est saisiz,
Que plus ne nos voudra laissier;
Mais tant ne l' en sauront aidier
Voz fei-menties, voz desleiz,
Que pas l'enmeint à ceste feiz.
Quel ovre aviez jà bracée?
Trop unt eu cortes (*sic*) durée
Ces amors e ces aliances.
Honies seient ces fiances
Qui si tost sunt vers lui quassées
E menties e trespassées!
Ne l'enmerra pas Loewis
Fors eissilliez de cest païs;
Kar vos, parjures, desleiaus,
E lui orrible e fel e faus,
Liverrom ainz tot à torment.
Forciez à dreit e justement
Tuit i serreiz, ainz decoupé
Que trait seit hors de la cité,
E espandu sanc e cervel
Que nos n'aiom nostre dancel
f° 87 v°, c. 1. De quel laissum deseritier. »
Ci oïssiez noise lever[1]

[1] Les curieux passages suivants montrent comment les choses se pratiquaient

E genz semundre e effreir,
Lor communes totes banir.
As armes saillent demaneis
Li citaain e li borgeis,
Li chevalier sunt en effrei;
Chascun i a regart de sei,
E por eschiver lo (*sic*) manace
Prent chascun d'els son heaume e lace.
Ne fu mais vile en tel freor
Tant por delivrer lor seignor,
Tant por regart des citaains;
Dient que trestoz premerains
Sunt près d'aler l'ovre envaïr.
Quant lor genz orent fait venir,
Armé, ensemble tuit garni,
Od ire, od noises e od cri,
Corrocié, plein de marrement
E d'airié forsenement,
En vunt tuz le rei envaïr,
Prendre par force e assaillir;
Jà mosterront trop se desleie
Se en autre sen ne se plaideie;

quand l'ennemi se présentait dans une commune :

Ices moz ot li maires Ysorez :
« Seignor borjois, dit-il, quel la ferez?
« Courez as armes et si vous adoubez.
« Pris soit li lerres et bien enchaenez,
« Comme robierres occis et desmembrez. »
Et cil responnent : « Si soit com dit avez. »
Au grant berfroi fu li apiax sonez,
Il s'en isserent quant chascuns fu armez.
Encui sera Renoars mal menez
Se Dex n'en panse qui en croiz fu penez.

Grant fu la noise et grant la taborie,
Li borjois sonent, s'e[s]t la cloche bondie.
Là veissiez mainte lance enpuignie
Et mainte broigne qui luist et reflambie.
Il issent hors, s'est la noise esbaudie.

Li Moniages Renoart, ms. de la Bibliothèque du Roi, n° 6985, fol. 281 *bis* verso, col. 2, v. 33.

Li borgois ont la grant cloche sonée
Et la petite tot d'une randonée;
Et la kemuigne est tantost assanlée,
A la maison Malsené est alée,
L'assaut comence tot à une huée.

Chanson d'Ogier le Danois par Raymbert de Paris, manuscrit la Vallière, n° 78, fol. 205 verso, col. 1, v. 20.

Mais quant il ot si fait murmuire,
Tut maintenant e à dreiture
Demande e enquiert que ce esteit
Que si faite merveille oeit.
Tost li fu dit, tost out trové
Qui l'en out dit la verité :
« Sire, funt-il, tuit li Normant,
Des princes de els li plus puissant,
Lor comunes, lor genz menue,
Est ci tote atraite e venue.
Por lor dameisel que tu tiens
Enprisoné, si n'est pas biens,
Te vienent par force envaïr;
E si vers eus le vous tenir,
C'ert folie, ce n'a mestier.
De solement le comencier
E de sol tant cum tu en as fait,
Ies envers eus mult loinz de plait.
Ne sai cum genz issi iriée
Vers tei i puisse estre apaiée,
E memement genz vilaine
f° 87 v°, c. 2. E lor commune citaaine,
Pleine d'orguil e de sorfait.
Ne sai coment ne en quel plait
Tu aies de els treve n'espace;
Chascons de la mort te manace,
Lor haine as, lor amor perz,
Kar trop t'es vers eus descoverz;
Saches qu'en tel peril t'ies mis
Qu'à peine lor estortras vis. »

Plein de crieme, plein d'esmaiance
Fu, ce sacheiz, li reis de France.

N'out en lui rien que effreer,
N'en quide pas vis eschaper;
N'out home od sei, ce vos di de veir,
Qui en sa vie eust espeir.
Ne set li reis que faire die (*sic*);
Mais al prince Bernart enveie
(C'est cil que plus crient Normant)
Pur Deu vers eus li seit aidant,
Ne l' laist perir en nule maniere,
Abais (*sic*) cel ovre pesme e fiere;
E Bernart li fait assaveir
Qu'il ne li puet mestier aveir :
« Di-li, fait-il, que à s'ovraigne
Me met le pople e acompaigne,
Quident que od lui m'en acoille
E que je la consente e voille;
E por si faite mescreance
Sui eisi vers eus en balance
E gard l'ore que il m'ocient,
Mult me manacent e desfient;
Kar ne al grant ne al petit
Ne m'i aureit os escondit. »

Tot ç'unt retrait rei Loewis.
Son message li r'a tramis
Que conseil li doint senz tarjance
(Kar de la mort est en dotance)
Coment se porra delivrer
Ne de si faite ovre eschaper.
Dote a Bernart grant endreit sei,
Kar crient qu'il ocient le rei;
Mande-li qu'il n'i set conseil
Nul, ne meillor, ne plus feeil,

Mais senz terme, tost e isnel,
Prenge en ses braz le dameisel
f° 88 r°, c. 1. E si l' aport fors à sa gent,
Benigne en paiz e franchement;
E quicunques li die outrage,
Seit mesurez, paisible e sage;
« Kar od le maire n'od le mendre
Ne li lo pas à contendre :
Paiz, bienestance, docement
Requier à tuz comunaument. »

Plein de crieme, plein de regart,
Par poi que li quors ne li part
De ceo que faire li estuet;
Mais veit que el faire n'en puet :
Prent le danzel entre sa brace,
Qui resplendist, oilz, boche e face,
Dotos e si espoentez
Que por tot l'or de set citez
N'i vousist estre à cele feiz;
Toz poeros e toz destreiz
L'aporte à la grant gent armée
De lui destruire entalentée :

« Seignors, fait-il as chevaliers,
De tot ceo ne fust nul mestiers :
Armé vos estes contre mei
(E si ne sai dire pur quei)
E ceste genz e cest empire
Por mei e por la meie ocire,
Si ne l'a forfait le menor.
Veez ici vostre seignor :
Ne sai que vos volez de mei faire,

Vers vos n'ai ire ne contraire;
Mais tant pri à toz e soplei
Que je n'i muire à tel deslei.
Gardez mun cors, que ne m'ocie
Ne n'ait regart ma compaignie,
Kar de rien ne somes forfait.
Ne sai cum ceste chose vait,
Qu'à vos e à vostre seignor
Quidoie faire grant honor
De tenir-le ensemble od mei
Par fine amor od leele fei,
Si cume mun fil cherement
Non cum hom pris ne autrement,
Mais à reiauz enseignemenz
E à teus endoctrinemenz
Conoistre, aperceivre e entendre
f° 88 r°, c. 2. Cum haute riens deit faire e rendre,
Veeir cum servises est faiz
Mei e autres reis en palaiz,
Cum l'om i deit estre enraisniez,
Sages, cointes e afaitiez;
E quant por isi faiz servises
Avez vers mei vos armes prises,
Je le vos rend en fine pais;
Jà ne me harreiz por lui mais,
Si n'i a el nul endreit sei
Senz faille qui plus l'aimt de mei;
Mais dès qu'en autre sen vos agrée,
N'en seit jà pris lance n'espée. »
Eisi lor a rendu l'enfant.
Se cil furent lié e joiant,
Il out le quor plein de dolor
E plein de fiel e d'amertor;

Mostera lor c'onques en taise
Si aveir en puet lieu ne aise.
Paroles i out tant e diz
Qu'à grant peine sunt departiz.
Ariere au palaiz à sa gent
L'en laissent torner sauvement;
Ausi chascun d'eus s'en revait,
Qu'à cele faiz n'i out plus fait.

SI CUM LI REIS DE FRANCE DECEIT NORMANZ POR EUS ENGIGNIER E POR TOLIR LOR SEIGNOR E PUR DESERITER [1].

Honte e poür, ire e pesance
Out tant eu li reis de France
C'unc mais ne fu si angoissus.
Or est espris e desiros
De la chose plus engignier,
Ne l' voudra pas od tant laissier;
A ce veille, mult s'i essaie,
Mais ne set à quel chef en traie:
Ne set coment l'ovre envaïr
Ne que l'en est à avenir.
Od evesques e od barons
E od hauz homes de granz nons
S'en conseille, qu'il out od sei;
E si cum j'en l'estoire vei,
Por les nobles, por les plus granz,
Por les plus maistres des Normanz,
Enveie e tramet un message,
f° 88 v°, c. 1. Que sus amunt el maistre estage
Veingent à lui senz demorer;

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 115, B.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. 11. (*Ibid.* 239, D.) — *Roman de Rou*, I, 146.

Kar od eus a mot à parler.
Alez i est li quens Rodous[1],
Anslec e Bernart ambedous,
Treis princes sages e vaillanz,
Autres od eus des plus sachanz
Qui esteient en la cité.
A toz a donc li reis mostré :
« Por la mort de vostre seignor
Marriz, tristes, plein de dolor
(Kar n'amoe riens plus de lui,
Ne il plus de mei, si cum je qui)
Vinc çà od pleint e od sospir
Cum je plus tost i poi venir,
Por vos valeir e aidier
E por vos toz reconforter.
Granz est trop la meschaance,
Si deit bien aveir esmaiance;
Mais se ci vinc plein do (*sic*) dolor,
Mult li ai puis eu graignor;
Kar chevaliers e citaains,
Comunes, geudes e vilains
M'i unt faite tele envaïe,
Ne lor i sai gré de ma vie :
Mei e les miens par poi m'ont mort
Senz nule culpe e senz nul tort.
Si cum li reproches retrait,
De bien fait m'un (*sic*) rendu col frait.
Laide chose i unt vers mei faite.
Trop i sereit grant l'enchaeite
Qui le voudreit à ce mener;
Mais tant vos voil dire e mostrer,

[1] *Rodulfus.* Dud. S. Quint. *Raol.* Wace.

Por amor del pere le lais,
Qu'en autre sen ne m'en irais.
Bernart, par vos, ce puis ben dire,
Sui eschapez de cest martire;
N'en dei saveir gré à estros
A rien fors à Deu e à vos.
Or me direiz que j'ai à faire
Ainz que je me mette el repaire;
Kar si nuls me requiert ne prie
Que je vers l'enfant faire deie,
Ne voil que l'om me ceilt ne tace;
N'i aura rien jà m'i desplace.
Ne sevent del pas trei ne dui
Le corage que j'ai vers lui. »

Bernart respont cum afaitiez :
« Si vos avez esté iriez,
Beau sire, c'est par vostre faille :
Legiere est ceste devinaille.
Chascuns quide estre tot sachant
Por quei vos teneiz l'enfant;
Mais ce puet or eisi remaindre.
Faites-en tant, n'i ait que plaindre
Ne que nus n'i dot mais ne crienge
En vos, cum que la chose avienge;
E s'il i unt quidé boisdie
Ne fauseté ne felonie,
Faites-lor-en, s'il vos plaist, tant
Qu'il n'i dotent d'or en avant;
Conoissent n'estes coveitos
De ceo qu'il unt quidé vers vos.
Sire, chose est bien coneue
E dite e provée e seue

Que li bons dux nostre seignor
Vos ama mult de grant amor,
Mult vos servi, mult vos out cher
E si vos out maint grant mestier
E por vos out de ceus de France,
Ce set l'om, mainte mauvoillance.
Morz est, ci n'a nul recovrer :
Le guerredon e le luier
Covient qu'en rendeiz à son eir;
En lui nos faites asaveir
Ce que tant li prametiez
E de quel quor vos l'amiez.
El duc Richart, nostre avoé,
Sera veu e esprové
La duçor qui el quor vos maint.
Or faites dunt chascons vos aimt.
Ceste terre li est donée
E de trestoz asseurée :
Ceo vout sis pere e comanda
Qui à seignor le nos livra.
Jurée li avum l'onur
E lui en tendrom à seignor
D'eisi cum li est avenue
E si anceisor l'unt tenue
E si cum est dreiz e raison.
f° 89 r°, c. 1. Cherement vos en preiom
Que à home l'en reveiz (*sic*)
Ainz que de nos vos departeiz.
De lui recevez vostre homage,
Si li otreiez l'eritage
Dunt sis pere le fist saisir
E que il deit de vos tenir;
Après li jurez menbre e vie

E force e defense e aïe,
Sa terre e s'onor à garder,
Senz deceveir e senz fauser,
Vers trestote la gent del mund :
De ceo vos requiert e semunt.
Toz li comuns, tote sa genz
Si vos seront obedienz,
Tuit li plus riche e li maior,
Que de joie e de fin amor
Seront à vostre plaisir faire ;
Puis, senz desdire e senz retraire,
Tant vos voudra chescon servir
Dunt mult te devras esjoïr.
Saches que riens plus ne volum
Que estre en ta defension
E en ta garde e en ta main
E d'estre de t'amor certain.
Si riens moveit vers tei tençon
Ne ire ne dissension
Ne chose que faire ne deie,
Mult l'aurom tost mis à la veie,
Mort e destruit e abaissié
E de la terre fors chacié.
S'acun se redreçout vers nos
Fel e cruel e haïnos,
Por nostre seignor abaissier
Ne por nostre terre eissillier,
Tot le poeir de lor noisance
Od la vertu de ta puissance
Fraing e abat, oste e confunt :
De ceo te requert e semunt
Chascuns cum pere e sire e rei,
E je toz premers endreit mei.

Od quor faus, plein d'enjan e d'art,
Respondi li reis à Bernart :
« Trestut issi cum tu requers,
Non autrement, mais volentiers
f° 89 r°, c. 2. L'otrei-jeo bonement à faire,
Jà ne m'iert ire ne contraire.
Iceo meisme aseuront
Tuit cil des miens qui od mei sunt,
Voillent u non, kar si le voil
Tut bonement e senz orguil: »

Ci n'out delai ne terme pris,
Mais tot eisi cum je vus devis
Receit à home le vaslet;
Si li done, ottreie e pramet
Fei e amor mais à porter
E tote la terre à garder
Qu'out Rous e sis pere ensement,
Baisié l'en a veiant sa gent.
La sainte croiz e l'Evangire
E un autre cher filatire
Funt el palais sus aporter.
Premiers ala li reis jurer,
Al duc ottreie e aseure
E od sa main destre li jure
Garde, aïe, defendement
Vers toz homes, vers tute gent.
Contes, evesques e barons,
Dunt ci ne sunt retraiz les nons,
Rejurerent, n'os en sai al.
Orriblement engigne mal
Qui en itel sen le porchace :
Mult est bien dreiz que Deus le hace.

EISSI CUM OD ENGIN DECEVAUMENT ATEINT
LI REIS VERS LES NORMANZ, QUE LUR SEIGNOR ENMAINT[1].

Quant ceste ovre fu achevée,
Faite, otriée e concordée,
Dunt out li reis tot atorné
A requerre sa volenté :
Decevaument a engignié
E mortelment a porchacié
Qu'or n'ait l'om vers lui suspeçon.
Oiez cum faite traïson!
« Seignors, voz biens ai acompliz,
Dès or estes seurs e fiz
De ma puissance e de m'amor.
A home ai pris vostre seignor
E vers lui sui par serrement
De porter-li fei leaument;
f° 89 v°, c. 1. Ne vos puis plus faire ne ne dei
Dunt maire amor aiez vers mei :
Dès or m'en voudrai repairer;
Mais une chose vos requier,
Que Richart m'en laisseiz mener
Por estre od mei tant e ester
Qu'il ait coneu e apris
Qui est honor al siecle e pris,
Qu'il seit de parler scientos
E sage e vezié e enartos,
Qu'il sache un ovre bel traitier,
Bel definer e dreit jugier,

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 115, C.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. II. (*Ibid.* 239, D.) — *Roman de Rou*, I, 147, 148.

Chose oscure, forte e coverte,
Gent declairier e faire aperte;
De tote la riens qui est faite,
Parlée, dite ne retraite
Aura engin e conoissance
Mil tanz en mes palaiz en France
Qu'il n'en aureit en Normendie. »
Oiez cum lor peile la fie :
« Ci voil mostrer e que là pere
Saveir cum j'amoe le pere.
Ne quidez pas que chier ne l' tienge,
N'irrai nul leu qu'od mei ne vienge.
France (merci Sainte-Esperite!)
Tienc par son pere sole e quite :
Pur ceo 'n serai gerredonant
Al fiz ès jorz de mun vivant.
Bien sai e chose est coneue
Que por mei a mort receue;
E si jeo à cestui n'aidoue
E jeo le pere ne venjoe,
Cruaus serreie e vif honiz,
Recreanz e faus e periz.
Or sachez bien, tant en ert fait
Que jà en mal ne m'iert retrait. »
Eisi par tels aparlemenz
E par si faiz decevemenz
Sunt tuit deceu li Normant:
Baillé li unt Richart l'enfant;
N'i conurent pas son renei,
Sa traïson e son deslei.
A Everous senz delaiance
Ala ainz qu'il tornast en France
Por les afaires ordener;

f° 89 v°, c. 2.

Semblant voleit faire e mostrer
Qu'od leial quor, fin senz devise,
Eust l'afaire e l'ovre emprise;
As chose met entention
Qui pas n'aloent à raison:
Asigne-les si e assene
Qu'en pais les afaite e ordene,
Semblant mostre sor tote rien
Qu'il vout qu'à dreit aut e à bien;
Mais pesme entention e male
I a, vaire e oscure e pale:
Mostera-le, s'il puet, en ovre.
Oïr poeiz cum il se coevre:
Feauté fait prendre de toz
Al duc Richart, le bel, le proz;
Ses dreiz li quiert, ausi s'en paine
Cum si ceo ert sis fiz demeine;
A Roem retorna e vint.
Unc mais nus hoem ne se contint
Si al plaisir de tuz ensemble,
Si lor tout lor seignor e emble.

Barons, chevaliers e burgeis
R'a toz mandez à sei li reis;
Livrez se fu au desleier,
A eus traïr e engignier:
« Dolor e ire ai e rancure,
Fait-il, de la mesaventure
E de la mort e del occise
Qu'issi avint en itel guise
Del duc, de vostre cher seignor.
Or sachent bient (*sic*) li traïtor
Qu'à rien n'est plus m'entention

Qu'à lor pesme destruction.
Jeo m'en retorrai à Loün,
Si semondrai par bañ comun
A pié e à cheval à tire
Tote la gent de mun empire.
Jà n'i remaindra Borgoignon,
Prince, ne conte, ne baron :
Araz asserai vers la mer,
Furneus [1] e Saint-Omer
E les chasteaus e les forz tors
Desque j'aie les traïtors
E l'omicide, le mesel,
Qu'ardeir ferai en un bordel.
f° 90 r°, c. 1. Itant sachez e creez bien,
Ne remaindra en Flandres rien,
Dangon ne tur ne fortelesce.
Tant le desvierai par destresce
Que je l' ferai lever à vent;
Por treis cenz mile mars d'argent
N'en aureit-il trive ne pais;
De ci qu'à feste saint Gervais
Del grant damage e de la perte
Li ert rendue sa deserte
Iteu cum il l'a deservie,
Vis desleiez e fei-mentie.
Richart vendra od mei avant;
Mais li Breton e li Normant
Seient tuit prest, que uns n'en remaigne,
E tuit garni de cest ovraigne
Si qu'à l'envei de mun message
Cume vaillant haut home e sage

[1] Il y a ici un espace blanc dans le manuscrit.

M'aideiz ceste venjance à prendre,
Qu'à rien ne devez plus entendre. »
Od si faites sedicions
E od teus allocutions
Les a deceus, c'est la fin;
Od sei enmeine le meschin.
Las! tante lerme en ert plorée
Ainz qu'il veie maiz sa contrée!

ICI EST LA MERCI, LE DON, LA COVENANCE QU'ERNOUT REQUERT E OFFRE A FAIRE AU REI DE FRANCE[1].

De sa mortel ovre haïe
E de sa laide felonie,
Dunt par le munt fu granz esclandres,
Duta e crienst Ernout de Flandres
Que li reis à tant ne l' meist
Qu'à dol son cors ne destruisist
En feu u par menbres detraiz.
Icist esmais e cist deshaiz
Que il par out si grant de sei
Li a fait enveier au rei
De tote sa plus haute gent;
Mais mult furent haut li present
Qu'il li tramist e qu'il li done.
Oiez coment l'om l'araisone:
« Sire, funt-il, duz e verais,
Qui n'aimes fors dreiture e pais,

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 116, A.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. III: *Quod Ludovicus muneribus Arnulphi cæcatus, Richardo puero duci Normannorum adurere poplites minatus est.* (Du Chesne, 240, A.) — *Roman de Rou*, I, 148-152.

Nostre sire, tis hoem domaines,
f° 90 r°, c. 2. Qui asses trait dolor e paines,
(Kar trop par est sis cors destreiz)
Te mande servises feeiz
Se, s'il te plaist, que tu les recoilles
E que de lui prendre les voilles.
Fausse e vilaine renumée
T'en est retraite e recontée,
Eisi laiz faiz e si honiz
Que teulz pechez ne fu mais diz :
Que la mort dut aver parlée
Del duc Willaume Longe-Espée
E faite e quise e consentue.
Si est la parole espandue;
Mais cherement te volt preer
Que tu l'en laisses espurgier
Dedevant tei par teu maniere
Cum jugera ta cort pleniere:
Par eve freide u par boillant
U par fer chaut de feu ardant.
Sire, ce te fait asaveir,
E si le creies bien pur veir,
Que de ceuz est morz e tuez
Que il aveit deseritez,
Chaciez, toleiz lor eritages,
Qui mult erent de grant lignages;
Des granz hontes e des granz laiz
Qu'il lor aveit tantes feiz faiz
Se vengerent senz son seu
E senz ceo qu'il l'ait consentu,
Ne que l'en fust à lui parlé.
Beau sire, e s'il te vient à gré
Que tu le voilles e que te place

Que merci truist vers tei e grace,
Il les chacera del païs
Ausi cum mortels enemis,
Senz consente, senz remaneir,
Senz aider-lor e senz valeir;
E que tu oies ses preieres
Que issi te fait humles e chieres
E que tis quors duz s'i assente,
Si veiz que par nos te presente
Dis livres d'or pur e vermeil.
Pur Deu, pren vers lui bon conseil
Qu'oncor te vout autre rien faire
Qui mult par est plus granz e maire :
f° 90 v°, c. 1. De Flaundres auras mais treu
Qui à chascon an t'iert rendu,
Nomé, escrit d'or en avant,
Qui sera bel e riche e grant.
Par tot te obeiront li suen
A ton plaisir e à ton buen
En ost banie e en semonse.
Çà n'avient pas, ainz se resconse,
Kar de poacre est enlaidiz,
Meuz, changiez e afebliz;
Si très-grant honte en a en sei,
N'ose venir dedevant tei.
Por neient li fereit l'om mal;
Kar il li sunt tuit comunal,
Beau sire, à home qui si vait
Mult plus que l'om ne te retrait.
Aies merci par ta pitié,
Kar rien n'a forfait ne peché.
Ta digne miseration,
Sire, e ta condonation

Esteigne le grant feu de ta ire;
Qu'en fine paiz e en remire
Remaigne li toens sers vers tei
Joios, senz dute e senz effrei.
De lui, del regne e de la gent
Puez tost aamplir ton talent :
De tos es sire e poestis
E tot si est à tei suzmis.
Sache que senz grant ost conduire
Puez Flandres, s'il te plaist, destruire :
Jà n'i troveras contredit
Nul leu de grant ne de petit. »
Ceus qui meuz esteient del rei
Orent loez chascon par sei,
Toz ses plus privez conseilliers
Faiz ceus od dons e od luiers;
Cil li unt dit comunalment :
« Sire, funt-il, senz jugement
Ne devez cest ovre traitier
Dès qu'il s'en offre à purgier :
L'ovre e le fait nie e desdit
E del occise s'escondit,
E ceus qui firent le deslei
Offre à chacier tuz d'entor sei;
Ne li deiz senz tot ceo ateindre
Faire de qu'il se peust plaindre
Ne ceo perdre que as e tiens
Por ceo dunt mais ne t'istra biens.
Ne fait au conte mal afaire
Tant cum il tant en offre à faire.
Sire, si nos est bien avis
Que tuit icil qui sunt occis
N'est pas dreiture de vengier,

f° 90 v°, c. 2.

Qui de toz ceus entr'apaisier
Qui por le mort son enemi
Dunt li grant mal sunt envaï
E faiz les orribles damages.
Si seiez remembrez e sages
Des granz hontes e des granz laiz
Qui à Roem vous furent faiz,
Que Normant vos quiderent faire
Felon e chien e deputaire;
Garde e eschive, ainz les veis,
Qu'uncore ne te facent sordeis :
Sos cel n'a rien qui plus lor plaise;
S'aveir en puent lieu ne aise,
Petite sera ta partie,
Se il poent, de Normendie;
Saches que c'iert estre lor gré
Se de rien l'as en poesté.
Mult i a gent de fort escuil,
Plein de sorfait e plein d'orguil :
Près les vos covendra tenir,
Suef volez gairres marchir.
Fol sevent tondre haut e bas,
Jà d'aquerre ne serunt las :
Tels coveitise les semunt,
Poi aureient de tot le munt. »

Funt li Flamenc : « Ç'avum à dire
Tot queu te mande nostre sire
E qu'od leial fei te conseille :
Qu'à ce entent e à ce veille
Que Richarz tienges toz jorz mais
Que ne l' rendes ne que ne l' lais;
Normendie pren e saisis,

Si t'en essauce e eslargis;
Kar autresi l'orent maint jor,
Ce set l'om bien, ti anceisor.
Destreig e aprïen les Normanz
Qui el regne sunt abitanz :
f° 91 r°, c. 1. Cum plus auront mal aventure
Tant serront-il plus à mesure,
Cum plus auront peine e torment
Tant serviront plus bonement.
Si tu'n veus estre bien serviz,
Guar qu'en toz sens seient laidiz.
S'aveies bien en remenbrance
De ce que Rou fist jà en France,
Qui à glaive e à dol la mist
E cent mile homes i ocist.
Od sa paene compaignie
Dunc ne toli-il Normendie
Qui lige esteit de la corone?
Ne leis ne raison ne te done
Riens au siecle plus dreitement,
Qu'à tort, par force, creument
En fu sevrée e esloignée,
Dunt trop par est France abaissée.
Jà cil qui 'n sunt abiteor
Jor vers Franceis n'auront amor,
Qui haïne pesme e amere:
Vienge-en Richart e si apere
Qu'en la terre n'a seignorance
Par dreit nuls fors le rei de France.
Laisse ton home à eissillier,
Qu'en ta cort se offre à desrainier
E qui à ton servise faire
Est e sera senz sei retraire;

A c'ert benignes li danzeaus,
Cointe ert e sages e proz e beaus,
f° 91 v°, c. 1. De jenz respons e de beaus diz,
Preisiez de granz e de petiz,
Sachant d'un grant jeu aatir,
D'eschès, de dez e de escremir;
Larges, de bel contenement;
Mult ert de buen afaitement,
Frans, duz e gentils ert en sei;
A son mangier serveit le rei
E la reine tut adès
Qui od lui n'out trive ne pès,
Mult le haeit de grant haor;
Kar sa terre tote e s'onor
Vout mult que ait un de ses fiz:
Son gré, sereit cent feiz feniz.
A conoistre ert assez legier
Qu'eu ne l' amout ne n'aveit chier.

Devant le rei tint l'on uns plaiz
Un jor d'ovraignes e de faiz.
Duz fu le tens e cler e bel;
Monter a fait son damaisel
Osmunt por aler engibier
E por son cors esbaneier;
Vout li enseignier e mostrer
Cum l'om deit faire oisel voler,
Paistre, reclamer e tenir;
Le jor en orent beau leisir.
Le seir, quant furent revertiz,
Ne furent mie trop joïz;
Mult orent malveis acoilleit,
Kar la reine, qui's haeit,

Les out vers le rei encusez
E tant cum ele pout plus blasmez :
Dit de Richart n'est pas seurs
Quant cil le meine fors les murs;
Dol en aura, ire e rancure
Se il n'en fait prendre autre cure;
Mult l'aflamme, mult l'atisone,
E Loewis mot ne li sone,
Mais Osmunt e li dameisel
Manda à sei tost e isnel,
Osmunt laidist à grant maniere
E al enfant fist laide chere :
« Vils fous, fait-il, e senz valor
Qui menastes vostre seignor
Fors la vile senz mon congié,
f° 91 v°, c 2. Ceo ne vos sera mais ottreié.
S'autre feiz l'assaiez à faire,
Des dous oilz vos ferai desfaire,
E lui qui en tot ce le mesz
Ferai quire des dous jaresz[1].
De vie vos faz ci e manace,
E si ne me chaut mais qui l' sace,

[1] Le supplice de l'énervation, en usage sous la première et la seconde race de nos rois, consistait dans la cautérisation ou l'amputation des jarrets. Voyez, à ce sujet, la *Notice sur le tombeau des énervés de Jumièges*, par M. E. H. Langlois du Pont-de-l'Arche; Rouen, 1825, p. 26 et 27. Nous lisons ce qui suit dans un miracle inédit du XIVe siècle :

LE ROI (CLODOVEUS A L'EXECUTEUR).

A ces . ij . si pour leur meffait
Vueil que d'un fer chaut te deduises
Si que touz les jarraiz leur cuises
Afin que la force des corps
Perdent du tout, c'est mes accors...
Sanz faire plus longue loquence
Delivre-toy.

L'EXECUTEUR.

Sire, je vois querre de quoy;
Je croy que tost sui revenuz.
Il convient que soient tenuz;
Seigneurs, cestui-ci embracez
Vous . ij . fort et ne le laissez;
Sà ces jambes me fault estendre
Et les jambes derriere fendre.

Ne trespassez mais les wichesz,
Kar quiz serreit des deus jaresz
Vostre seignor, si je l' saveie
E si j'aprendre le poeie.
Remaigne or mais li esbaneiz,
Gardez ne seit mais autre feiz[1]. »
Dunc prist gardes ne sai conbien,
Si comanda sor tote rien
L'enfant à garder par maistrie
Sor lur menbres e sor lor vie,
Qu'il n'en chapt ne qu'il ne fuie
Ne que Osmunt ne l'en esduie.
Or est la felonie aperte
Qu'en traïson aveit coverte,
Dès or la mostre apertement;
E s'il fausse ne s'il mesprent,
Ce ne li chaut, ç'a mais passé,
Dès or s'i est abandoné.

Tenez bien ce que vous tenez,
Car assez tost con forcenez
Le verrez estre.

Cy comence un miracle de Nostre-Dame et de sainte Bauthouch femme du roy Clodoveus, qui pour la rebellion de ses deux enfans leur fist cuire les jambes dont depuis se convertirent et devindrent religieux, ms. de la Bibliothèque du Roi, fonds de Cangé, n° 14, fol. 187 recto, col. 2. Voyez aussi la miniature du folio 173 recto.

Si nous en croyons Orderic Vital, Louis d'Outremer avait l'intention d'exécuter sa terrible menace : « Ludovicus enim rex in« stinctu Arnulphi proditoris decrevit præ« fatum puerum occidere, vel amputatis « membris ita debilitare, ut non posset ul« terius arma gestare. » (Du Chesne, 619, B.)

[1] Selon Guillaume de Jumiéges, ce fut à Richard lui-même que Louis d'Outremer exprima sa colère : « Puerum ab au« cupio regredientem, acerbissimis confu« tatus conviciis, meretricis filium ultro vi« rum alienum rapientis eum vocavit; et « nisi resipisceret, cauteriatis genibus « omni illum honore privari minatus est. » (Du Chesne, 240, B.) Cette dernière injure était fondée sur le mariage du père du jeune duc avec Sprote, union que les historiens normands appellent un mariage à la manière danoise, c'est-à-dire un simple concubinage.

ICI ENVEIE OSMUND A CELS DE NORMENDIE,
QUE LOR SEIGNOR EST PRIS, CE LOR RETRAIE E DIE[1].

Conoist Osmund e set e veit
Ceo dunt sis quors est mult destreit
E dunt de lermes a moilliées
Les dous faces multes feiées;
Son damaisel regrete e plaint.
Là ù il quide qu'emplus l'aimt
Fait asaveir cum il est pris
E cume li reis Loewis
Les a manacies à desfaire,
A quire e les dous oilz à traire,
E la folie e le devié,
Que fors n'ose porter le pié.
Sa fei li a li reis mentie,
Jà ne vera mais Normendie
Que il puisse, ceo sachent-il :
Trop est sa vie en grant peril.
Tot ç'a mandé as Roemeis
Ausi à Bernard le Daneis.
f° 92 r°, c. 1. Donc orent tant dolor e ire,
N'en saureit riens conter ne dire.
Por conseil prendre qu'il feront
Ne coment il se contendront
S'entremandent e si s'asemblent,
Esgareement i entendent.
En Bretaigne n'en Normendie

[1] Dud. S. Quint. lib. III. (Du Chesne, 117, B.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. IV : *Qua cautela Osmundus procurator ipsius pueri eum ab arcta custodia liberavit, et a Laudano Clavato exemptum, Silvanectis usque ad Bernardum comitem ipsius perduxit.* (Ibid. 240, C.) — *Roman de Rou*, tom. I, pag. 156, 157.

N'a eglise ne abeie
U na (*sic*) facent messes chanter
Que Deus le lor deint delivrer
E rendre par sa grant dulçor.
Trestoz li poeples del honor
En jeunent, tristres, iriez,
Trestuit en langes e nuz piez.
Pur ceste ovre, por cest ovraigne,
Tuit li evesque de Bretaigne
E de Normendie ensement
Unt fait establir à la gent
A faire mais jeunes treis
Communalment en chascun meis[1]
E almosnes e oreisons,
Charitez e processions,
Que Deus lor cher seignor lor rende
E le lor gart e lor defende.

En cest espace que je vos cont
Fu en maint grant pensé Osmunt,
En lui n'a joie ne ris,
Por son damisel qui est pris,
Mais ne gaste mie le tens;
Kar mult li creist proesce e sens,
Mult devient sage e cointe e proz,
Flors est des dameisaus toz,
Mult fu sis corages eschifs
As vices dunt l'om est repris;
Nul plus volentiers n'aperneit,

[1] Guillaume de Jumiéges ne parle que d'un seul jeûne de trois jours : « Quibus « compertis, confestim per totam patriam « Normannorum indicitur triduanum je- « junium. »

A la chose qu'il entendeit
Meteit entention e cure
Tant qu'il la saveit à dreiture;
Ne li ert oscur ne gregos
Riens, tant iert assiduos;
De son creator aorier
Ne de lui preier e amer
Plus qu'en itels aez n'avient
Ne dunt jofnesce plai ne tient
N'ert pas oblios ne sauvages,
f° 92 r°, c. 2. Qu'ainz i esteit mult sis corages
Duz, benignes e entendanz.
De lui vos di que suï lisanz
Que sor ceus ert plus beaus veuz
Qui por beaus esteient tenuz.
Si ert sa façons remirable,
Si très-bele, si covenable,
Si duce sa conversion
Que chevalier, clerc e baron
De tot iceo l'endoctrinoent,
Que il saveient e quidoent
Qui unques plus li coveneit.
Chascun l'amout e cherisseit,
Diseient que s'à terre vient,
Que nus qui seit si ne la tient,
Ne princes nuls ne l' vaudra
Qui seit ne qui fust cent anz a.

CEO EST SICUM OSMUNT PAR ENGING E PAR ART
JETTE DES MAINS LE REI SON DAMISEL RICHART [1].

Eissi passa del tens partie;
Mais Bretaigne ne Normendie
N'oblierent Deu à preier;
N'i out eglise ne mostier
U il ne orassent chascun jor
Que Deus lor rendist lor seignor,
Tant qu'il oï lor oreisuns
E lor saintes afflictions :
Richart lor duc, lor avoé,
Lor a rendu e delivré
Des mains le rei qui l' teneit pris,
Vers lui trespassez e malmis,
Eisi e par itel afaire
Cum ci m'orreiz dire e retraire.

A Loün, plein de grant deshet,
Kar bien sevent que mal lor vet,
Sunt entré Osmunt e son seignur
En crieme, en dote e en error;

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 117, D.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. IV. (*Ibid.* 240, C.) — Orderic. Vital. lib. VI. (*Ibid.* 619, B.) — *Rom. de Rou*, I, 157-162.

« *Osmond de Cent-Villes.* La maison des « marquis d'Osmond... a la prétention « de descendre de ce gouverneur de Ri- « chard Ier ; et c'est en mémoire de la part « qu'il prit à la délivrance du jeune duc, « qu'elle a pris pour armes un vol d'her- « mines en champ de gueules. » Auguste le Prevost. — « En 1789, dit Goube, il « y avait encore à Rouen deux descendants « de ce d'Osmont de Cent-Villes. L'un était « chanoine de Notre-Dame; son frère était « chevalier de Saint-Louis et commandant « du Vieux Palais, mort sans postérité. » *Histoire du duché de Normandie.* Rouen, chez Mégard, 1815, trois volumes in-8°, t. I, p. 91, note 2.

Poür unt grant de lor vie,
Que l'em ne's mordrisse e occie;
E li damiseaus plusors feiz,
Mult angoissus e mult dreiz (*sic*),
Dit à son maistre: « Mal estait
E trop a ci doleros plait.
Li reis nos het e nos manace,
E si ne li chaut mais qui saco
f° 92 v°, c. 1. Dunt si se parjure vers mei;
Ne me tient serrement ne fei :
Maudehé ait sa compaignie
Ne qui en traïtor se fie!
Deserité me quide aveir
E doner ma terre à son eir.
Malement sui de mei seurs
Quant n'os eissir defors les murs,
Nule rien plus ne dut ne crienge
Ne mais qu'à morir m'i avienge.
Trop sui de ma gent esloigniez (*sic*),
N'i aurai jà par eus aïe.
Ha! duce terre, Normendie!
Cum vos sui tost toleit petiz!
Mais si li sainz veirs Esperiz
M'en voleit secorre e aidier
Tant que jeo fusse chevalier
Que jeo peusse ceindre espée,
Cest ovre serreit comparée;
Je enjoindreie tel penaance
Al parjuré faus rei de France
Dunt jamais ne li faudreit jor,
Hunte n'ennui ne deshonor;
Mais à ceo devriom entendre,
Ainz que mauchef me feist prendre,

Que de ses mains peusse eissir,
Kar riens sos ciel tant ne desir;
E vos, maistre, d'or en avant
I seiez del tot entendant,
Esveilliez e curios.
Bien sai ne puis estre rescus
Ne retornez en Normendie
Si Deu e vos ne m'en aïe. »
Fait li Osmunt : « Bels chers amis,
Veirement sai que vos estes pris,
E tant vos het li reis de France
Que de vos est mais en balance :
Pur ceo en sui en tel effrei
Que n'a joie li cors de mei;
Mais mult vos defent e chasti
Que par vos n'en seit mot tenti,
Ne de tot ceo, ne tant ne quant,
Ne facez chere ne semblant.
S'en fesiez apercevance,
Jamais de vostre delivrance
f° 92 r°, v. 2. Mauparlereit rieins qui fust nez,
Eisi serriez puis gardez.
Laissom or ester tot l'esmai,
Que jeo crei bien en Deu e sai
C'umquor serreiz dux poestis,
Eissi que de vosz enemis
Porreiz prenge (*sic*) cruel venjance;
Mais or aiez mult grant sofrance.
La rien qui plus el quor me glace
Si est del chen de pute estrace,
De Ernolf qui vostre pere a mort
A grant pechié e à grant tort,
Qu'a par ses duns li reis quitez,

Jà n'en sera plus apelez.
Par tot envers vos se desleie,
Jà Deus ne l' mète en bone veie ! »

Eisi remist à ceste feiz;
Mais li esgarz e li esveiz
Fu granz, ceo poez bien saveir;
E que Osmunt fu main e seir,
Son corage n'en fait apert,
Vers tote rien s'en tient covert
Fors vers Yvon, ce truis lisant,
Haut home e noble e mult sachant,
Pere ert Willaume de Belesme;
Conseil en prist od li meesme,
Par lui e par ce qu'il en dist
Comença cil ceo qu'il en fist :
Oez que ceo fu e coment
Il l'engignerent sagement.

Un jor prist Osmunt son danzel
E si li a mustré mult bel :
« Amis, fait-il, ne puis trover,
Veer, choisir ne porpenser
Com faitement de ci vos aie
N'en queu maniere vos en traie
Fors en un sen : oez cument.
Plaigniez-vos mult estrangement,
Malades, pales, deshaitez,
Tant que del tot vos acochez
Si senz dormir e senz mangier
Que n'i ait rien que esmaier,
Que l'om quid bien la chose à veire
E qu'à vos vienge le proveire

Ateinz de vie e de salu
f° 93 r°, c. 1. Tant que cil seit deceu
A qui vos estes comandez;
E si vos ne m'en destorbez,
Jeo vos quid, si Deus me vout aider,
De ci oster e esloignier. »

— « Maistre, fait-il, vostre plaisir
Voudrai tot faire e obeir,
Benigne e frans, senz nul danger,
N'i a rien plus que chastier. »
Eissi senz nul autre respit
Est aculchez del fut al lit,
Plaignanz, pales, descolorez
E de la mort espoentez;
Ne dort ne beit ne ne manjue,
Que tote la chere a fundue;
Le chef e le quor plaint sovent
E ce mult dolerusement;
En lui n'a mais vie certaine,
Tuit i quident la mort proceine;
E, qui qu'en seit tristres n'irez,
Joios s'en fait li reis e liez;
Dès or quide aveir senz desdire
Tote la terre e tot l'empire,
Certains en quide estre e toz fiz
De duner la un de ses fiz.
La reïne de ce qu'el ot
Toz li corages l'en esjot,
Sovent demande cum li vait
Ne se il est encor eu trait.
Les criz en aiment e les plait (*sic*);
Mais se l'en en sonout les sainz

Dunc ne porreient rien oïr
Que si les fist resjoïr.
Si ne s'en contient pas Osmunt;
Kar ne quit mais qu'en tot le munt
Sache nus hom tel dol mener
Ne riens autre si regreter :
« Amis, si vos partez de mei,
Ne voil plus vivre ne ne dei,
Ainz me deit bien li cors partir
Quant ci vos esgart à morir.
Dès or perist vostre eritage, (*sic*)
A honte ira e à dolor.
Là n'aurai-je jamais retor :
Fieres noveles lor direie
f° 93 r°, c. 2. Quant vostre mort lor noncereie.
Alas! cum grant dolor auront
Le premier jor qu'il le sauront!
Tante face en sera moilliée
E tante dame deshaitée,
E tant bon fil de vavasor
En muera le jor color.
Amis, le sen, l'afaitement,
Vostre sage contenement,
Mostrout apertement e cler
Que pas ne poiez durer.
Or est la joie trespassée
Que l'om aveit de vos menée;
Kar de ceo fuissez restoriere
Que l'om perdi en vostre pere.
Trop est de vos grant meschaance:
Jà ne venissez-vos en France. »
Ne jeo ne autre ne vos despunt
Le dol que set mener Osmunt,

Grant pitié faiseit à la gent.
Eisi dura tant longement
Que li vaslez li fu gerpiz
Ausi cum s'il fust jà feniz;
N'i a garde qu'alez s'en sunt
Quant il autre chose ne funt.
N'i a cels de els qui quid ne creie
Que il jamais jor aut pa (*sic*) veie.

Un seir tot tart manjot li reis :
Là furent tuit sage e corteis
U por servir u por manger
Si cum il erent costomier;
E des granz genz e des menues
Furent voides places e rues.
Dès or n'i voudra plus tarzer
Osmunt de s'ovre comencier :
Por la chambre plus refreschir
A fait un fais d'erbe venir,
Son damisel i met e lie;
Treis feiz a dit : « Sainte Marie,
Secorez-nos, ce vos soplei,
E jetez-nos des mains le rei! »
A son col charge le trossel,
Puis si s'en ist tost e isnel;
L'us de la chambre vout fermer,
Que n'i poüst si tost entrer.
f° 93 v°, c. 1. Auteu semblant fait li vassaus
Cum se herbe portast à chevaus,
A son ostel vait, tot s'esfreie
Que tel n'encontre en mi sa veie
Que ne li face destorbier.
Quant la sele fu el destrier,

Mult i munte delivrement;
Entre ses braz sun danzel prent,
Ist s'en; poi fu asseurez
De ci qu'il fu fors des fossez;
Mais mult s'esjoï li meschins
Quant fors furent as plains chemins :
« Maistre, mult sert cil bon luier
Qui traïtor puet engignier.
Un en avez si près tondu
Que quant il s'iert aperceu
Ne li entra teu glaive el cors.
Se issi li eriom estors,
Voluntiers li mettreie à lieu
Que tolir me voleit mon fieu.
Por Deu, pensez del espleitier
E de la cité esloignier
Que ne seion aperceu,
Ateint ne chacié ne seu,
Qu'od tant serion tui (*sic*) jugié :
Deus nos en gart par sa pitié! »

Respont Osmunt : « Mult sui iriez
Dunt si estes afebleiez
De jeunier ne de veillier;
Ne poez sustenir ne aidier,
Mult en ai al quor grant pitié.
Or me face Deus de vos lié!
Par tens vos essaie fortune,
Laide vos a esté e brune
E felonesse e haïnose;
Mais or vos r'iert lie e joiose,
Si vos resclarzira son vis :
Quant el plus haut serrez assis

E quite ravereiz Normendie,
Si sera vostre duce amie.
Ne nos sera pas idunc fortune
Ne muable, qu'estable e une. »
Tote noit vont parlant en bas,
E si s'en vont plus que le pas.
Ainceis que li gal fust chantant
f° 93 v°, c. 2. Vindrent à Corci dreit errant;
A chevaliers de grant honor
Qui gardains erent de la tor
Comande e livre son danzel,
Puis se r'esloigne del chastel;
Tote la nuit chevauche à tire
Senz clorre l'oil e senz remire,
Dreit à Saint-Liz; mult li est tart
Qu'ait parlé au cunte Bernart;
Si fist-il, si cum sui lisant,
Tot dreitement en l'ajornant.
Tant dist e parla au portier
Que senz orguil e senz dangier
L'enmena desqu'à son seignor:
Dunc parisseit l'aube del jor.

SI CUM AS NORMANZ MANDE CI BERNART DE SAINT-LIZ QUE LOR SEIGNOR EST QUITE E QU'IL EN EST SAISIZ [1].

Bernart li proz e le vaillant,
Qui uncle esteit Richart l'enfant [2],

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 118, C.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. IV. (*Ibid.* 240, D.)—*Roman de Rou*, I, 162, 163.

[2] « Aucun de nos historiens n'a élevé le « plus léger doute sur cette parenté. Ce- « pendant lors même qu'il serait démontré « que la duchesse Leutegarde aurait eu un « frère nommé *Bernard*, il n'y aurait eu « aucune parenté entre lui et le jeune Ri-

Proz chevaliers e enartos
E vezié e saive e engignos,
Quan (*sic*) vit Osmunt si travaillié,
Si errant, si abesoigné,
Dota e crienst, merveilla sei;
De son nevo fu en effrei,
Tost li demande cum li vait
E cum à son nevo estait,
Se il est sains e quels noveles :
Mult les en voudreit oïr beles;
Enquiert, demande, e si respunt :
« Tant me dites, fait sei Osmunt,
Si tant feseie e tant ovrasse
Que vostre nevo delivrasse
Des mortels mains le reis Lowis,
Qu'eissi le tient saisi e pris,
Qu'en feriez, dites-le-mei? »
Fait sei li quons : « Sor Deu, t'otrei
Sor tuz homes tei honorer,
Tei enrichir e tant doner
Cum tei plaira; e naient mains
Jà n'iert mis cors joios ne sains
De ci qu'en paiz e en quitance,
Maugré le hontos rei de France,
Li veie sa terre tenir;

« chard, fils de Sprote. Mais il est certain « que Bernard, comte de Senlis et de Va- « lois, qui a en effet vécu à cette époque, « était cousin issu de germain de la du- « chesse Leutegarde, et non son frère. « Ainsi, en supposant que ce comte soit « réellement intervenu dans les événe- « ments relatifs au rétablissement de Ri- « chard dans son duché, il faut au moins « écarter de la protection qu'il lui donna « toute idée de parenté. On a peine à con- « cevoir que Dudon, historien si rapproché « sous le double rapport des temps et des « lieux, ait donné aux écrivains qui l'ont « suivi l'exemple d'une erreur qu'il lui « était si facile d'éviter. Voyez l'*Histoire des* « *Grands-Officiers*, t. I, p. 48, 49. » M. A. le Prevost.

f° 94 r°, c. 1.

Sos ciel n'est riens que tant desir.
Mult i voudrai grant peine mettre
Si de ce t'osses entremettre. »

Dunc li conte Osmunt e retrait
Saver cument il l'aveit fait,
Par quel engin, con faitement,
Cum l'en aureit trait sagement,
Cum à Corci, fis e certains,
L'aveit lassé à ses gardains[1];
Ore en ait cure e si l' secure,
Ceo senz delai e senz demore.
Sis uncles est, si ne li faille :
Grant mestier a qu'or li vaille.

Joie out li quens Bernart assez,
N'en out mais tant puis qu'il fu nez;
Mult se vest tost e apareille,
A sei-meesme se conseille;
Osmunt loe, joïst e baise,
N'oï chose qui plus li plaise;
Priveement senz grant compaigne
Vait parler à Huun le Maigne.
Mais nun le pas ne l'ambleure,

[1] Coucy-le-Châtel appartenait à l'archevêque de Reims. « Codiciacum episcopi Remensis castrum. » Flodoardi Chronicon, anno 927; Du Chesne, Hist. Franc. Script. II, 597, C. Ainsi Wace a eu tort de dire :

La chastel de Couce ert al conte Bernard.
Roman de Rou, I, 180.

Après avoir resté entre les mains d'Herbert, comte de Vermandois, auquel Hugues son fils, devenu archevêque de Reims, en avait commis la garde, le château de Coucy, à la mort du premier, passa au pouvoir d'Hugues le Grand, comte de Paris, son beau-frère, et de Thibaut, comte de Tours et de Chartres, son gendre. Voyez *Histoire généalogique des maisons de Guines, d'Ardres, de Gand, et de Coucy*, par André du Chesne. Paris, Sebastien Cramoisy, 1631, in-folio, liv. VI, p. 186 et Preuves, p. 322, 323.

Mais merveilles grant aleure;
Ne l' quert aillors que à Paris,
Kar là le trove, ce m'est vis;
E quant li dux Hue le veit,
Ne conoist pas ne n'aperceit
Qu'il quiert, qu'il vout ne qu'il demande.
Ainz c'un sol mot li espande
Li a demandé qu'il a quis:
« Sire, fait-il, li vostre amis
Est par besoing venuz à vos
Cum cil qui trop est angoissos
E esgarez e entrepris.
Bien savez cum reis Lowis
Tient mun nevo par traïson
Deseritez en sa prison;
Sa terre quide aveir e prendre,
Qu'il n'iert qui la li ost contendre:
Por ce vos vien conseil demander
E grant merei vos voil crier,
Saveir que vos m'en loez faire;
E si jà nos l'en poeit traire,
Quel ajutorie aureit de vos,
Vers lui misericordios. »

f° 91 r°, c. 2. Dunc respondi Huun li dux:
« De rien, fait, ne merveil plus
Que del deslei orrible e grant
Que Lowis fait del enfant;
Kar tant l'ama li dux Guillaume
Que par lui out-il le reaume.
Par ce que tant li ert amis
A-il esté sans faille ocis.
Toz jorz deust son filz joïr

E aidier e maintenir,
E il l'en rent iteu merite
Qu'à veue le deserite;
Mais jà Deus ne l'en dunt joïr.
S'eisi peust l'ovre avenir
Que li enfès fust delivrez
E que çà me fust amenez,
Certes od quor de bon talent
Le rendreie sain à sa gent,
Si 'n serreie par tot aidanz
E as Bretons e as Normanz.
Ceo qu'out li pere, ce tendreit,
Jà un sol plein pié n'en perdreit;
Vers le rei li aidereie
Eissi que jà ne li faudreie,
E de Ernout, selum ma puissance,
Qu'en fust prise mortel venjance. »

Humles, preianz, agenoilliez,
Li est li quens chaet as piez :
« Dux, fait li il, ne seit marriz
Vers mei de rien tis esperiz
Ne se de ceo que tu fereies,
Que tu me diz que ci ottreies,
Voil estre aseurez e cerz.
Or t'iert l'afaires descoverz :
Osmunt le proz, avant-erseir,
Par son engin, par son saveir,
Le traist de Loün la complie;
Mais ainz que fust l'aube esclarzie
L'out à Corci mis en la tor.
Là le gardent mi vavassor :
Sire, or est issi cest afaire

Que senz vos n'en puis chose faire
Qui trop ne me fu perillose,
Envers le rei damajose.
Ne vos puis plus granz merciz crier
f° 94 v°, c. 1. Que ici me deigniez aidier
E conseillier, si ferez bien
E vostre honor sor tote rien;
Kar de si faite felonie
Esteit France tote honie. »
Lez fu li dux de cez noveles,
Joioses li furent e beles :
Deu en loe parfitement,
Mult volentiers e bonement
En ottreie la seurtance
Teu que vers lui n'aient dutance.
Les reliques fait aporter;
Si cum Bernart sout deviser,
Eisi le jure que issi le tienge
Cum que l'afaire mais avienge.
Aseuré e afiancié
A de lui pris Bernart congié;
Hastifs, senz prendre autre sejor,
A chevauchié tant nuit e jor
Od chevaliers e od grant gent
Qu'à Corci vint hastivement.
Son nevo prist entre ses braz,
Autre parole ne vos en faz;
Mais ne fu unc rien plus joïe,
Plus baisie ne plus cherie.
Od grant force de gent garniz
L'enmena od sei à Saint-Liz.
Dès or est auques, ceo m'est vis,
Fors del poeir reis Lowis.

Dès or comence la merveille
Qui en l'estoire s'apareille.

ICEO QUE LI REIS MANDE AL DUC QUE A BERNART LI FACE, VOILLE U NON, RENDRE L'ENFANT RICHART[1].

Plein de dolor, plein de torment,
Plein d'angoisse, de marrement,
Fu tant li reis, par poi ne crieve;
Trop par li peise e par li grieve
De ceo qu'ensi e par tel art
Li est emblez li dux Richart;
Sa honte i veit apertement
En treis manieres malement:
L'une, que s'ovre est coneue
E sa mauté aperceue,
E parjuré s'est plainement
f° 94 v°, c. 2. Eissi que l' sevent tote gent.
L'autre, la riens dunt plus li est,
De ce que eschapez li est:
Set n'est mie chose legiere
Que jamais jor l'ait ariere.
L'autre, que se cil puet regner,
Qu'il ne l' porra jamais amer
Ne ne se fiera mais en lui;
E s'il li poeit faire ennui,
A ce sereit mult ententis
Toz les jorz mais qu'il sereit vis.
Osmunt manace, s'il le tient;

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 119, B.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. v: *Quomodo Bernardus Danus consilium Hugonis Magni, quod Ludovico contra Normannos dederat, sapienter adnihilavit.* (Ibid. 241, A.) — *Roman de Rou*, I, 163.

Mais c'est or cil que poi le crient,
N'est or de rien en son danger.
Mal sunt bailli li chevalier
Qui la garde deveient faire,
Mult sunt manascez à desfaire.

La reïne point ne se paie,
La chaance tient trop à laie
E à lor oès trop damagose;
Unc mais ne fu si angoissose.
Teus dolors si quens (*sic*) e sent,
Par poi qu'ele n'art e qu'eu n'esprent.
Par son conseil, a Lowis
Ses messages Huun tramis;
Mult le semunt e mult li mande,
Ainz que la chose plus s'espande,
Face à Bernart rendre l'enfant
E gart por rien qu'il n'auge avant,
S'en lui se vout fier n'atendre
Ne li laist mie as Normanz rendre;
Ceste li face, ne l' laist mie
Por rien torner en Normendie.

Tot ç'a tenu Hue le Maigne
A tricherie e à engaigne:
« Dites, fait-il, rei Lowis
Que je n'ai mie Bernart pris.
Ceo qu'il mande n'est pas deduiz :
Cum li puis-jeo tolir Saint-Liz,
Torote qu'il tient ne Corci
Ne le fort chastel de Crespi?
Ainz li seront tuit cil tolu
Que le damisel seit rendu.

Ceo saveit bien, rien ne dotout,
Estrange chose me mandout.
f° 95 r°, c. 1. Iceo li dites tot de bot :
N'en aura point ne jeo od tot. »

CUM LI QUENS DE SAINT-LIZ MANDE AL CONTE BERNART, A ROEM QU'A LUI VIENGE PARLER MULT LI EST TART[1].

Ses brés fist faire e ses escriz
Entretant Bernart de Saint-Liz,
Si 's a enveiez à Roem.
Si grant joie ne vit nus hoem
Cum a li poples de lor eir;
N'i aveient mais nul espoir,
Or n'en est mais saisiz li reis.
Quant ce sout Bernart li Daneis,
Plore en de joie e de pitié.
Desqu'en Bretaigne fu nuntié :
Quant il sevent la delivrance,
Si très-grant est lor esjoïance
Que de vuz e d'oblations
Furent fait à Deu larges dons,
Merciez fu e graciez.
Unc mais poples ne fu si liez.
A parlement, ne sai queu part,
Vindrent, ce truis, li dui Bernart
Por esgarder cum del enfant
Se contendront d'or en avant;
Mult redotent de grant baillie
Le rei e sa grant felonie.
Joïz se sunt sor tute rien;

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 119, B.)

Mais une chose sai-jeo bien
Qu'esgarez sunt al esgart prendre
Cum se porrunt del rei defendre
Ne cum al mieuz ne al plus bel
Feront venir lor dameisel.
Chascons ne sout, por ceo dota
A quei li afaires tornera;
Pur ce n'osent c'unquor s'en vienge :
« Ait le li quens od sei e tienge,
Mais que li reis ne s'aperceive
E qu'en nul sen ne nos deceive.
Ne vendrai mais à vos parler :
Tot ce que j'os voudrai mander
Par entresainz e par message,
Iceo faites cum proz e sages;
De Lowis pensez soduire
Qu'isi vos quide toz destruire,
f° 95 r°, c. 2. Asotez-le par vostre sen;
Presz sui de faire vostre boen.
Ci ne ferai recreantie
Tant cume dure el cors la vie. »
Multes choses i unt parlées
E en maint sen devisées;
Autre demorée n'i funt,
Departent sei, si s'en revont.

CI EST LE PARLEMENT U ERNOUS VINT AL REI,
E TOT QUANQU'IL LI LOE LE MAL E LE DESLEI [1].

Reis Lowis ne s'aseure,
Mult out grant ire e grant rancure

[1] Dud. Sancti Quint. lib III. (Du Chesne, 119, C.) — Will. Gemmet. lib. IV, cap. v. (*Ibid.* 241, A.) — *Roman de Rou*, I, 163, 164.

Que si li est cil eschapez
Dunt trop se tient mal menez;
Ne l'out de rien assuagié
Ce que Huun li r'out nontié,
Que del enfant point ne r'aura;
Bien veit qu'en rien ne s'en metra:
Al conte Ernols senz nul respit
Mande par bref e par escrit
Qu'encontre lui seurement
Vienge, ne l' laist, al parlement;
E il si fist tot demaneis,
En la terre de Vermendeis.
Là asemblerent, ne sai plus,
El lieu qu'est diz Restibulos.
D'enjanz, de traïsons e d'arz
Fu lor conseilz e lor esgarz.

Ernols de son deslei mortal
Crient que uncor li vienge mal;
Set se Richart en a puissance,
Mult en prendra aspre venjance;
Bien set que tant li est mesfaiz
Jà n'i aura trive ne pais;
Set son esforz e son poeir,
Si bien poeit sa terre aveir;
Por ceo l'en voldreit destorber
E lui del tot deseriter;
Cum cil qui d'amertor aleine,
Od alme de diables pleine,
A dit al rei: « Je m'espoent
Eisi que desqu'al cor le sent
E ès molès e les nerfs,
Que Normanz e Bretons despers

Huun le Maigne ne sostraient
f° 95 v°, c. 1. Que contre tei devers eus l'aient
Enpris jurez à lor partie,
Del tot en force e en aïe :
Ceste sereit confusions
E nostre grant destructions
S'o un corage e d'un voleir
Voleient faire lor poeir
De nos mortelment eissillier :
N'i aureit rien del voidier
E de gerpir-lor le païs.
A ce deiz bien estre ententis :
S'aisi voust estre Hue faus,
D'ici te puet sordre li maus;
Mais por cest peril eschiver,
Dunt mult te besoigne à garder,
Te durra (*sic*) conseil merveillos.
Hue est pernanz e coveitos,
Si li pramet e li le soloie
Que ta volunté face e oie
E tant qu'à rien de cest afaire
Ne te seit nuisant ne contraire.
Ottreie-li de Normendie
A aveir une grant partie
De Seigne de ci qu'à la mer;
Roem tienges, tels seit l'esgart,
E ce qui est d'iceste part.
Eisi serront Normant devis,
Desconseillié e entrepris;
N'auront jà puis vers tei defense.
Or esgarde, si te porpense,
S'eisi t'est sauvetez e proz;
Tost poez aveir gerre de toz

(*sic*)

S'eisi ne l' fais, s'eisi n'en ovres
E se tu eisi ne t'en covres.
Les genz sunt forz e enrichies;
Jà si n'espart dous seignories,
Ne les porra riens sosjoer:
N'i sai meillor conseil doner.
U issi fai e issi creies
U tu atenz que morz en seies. »

CUM LI REIS REPAROLE OD HUUN DE PARIS, E TOT DE NORMENDIE QUANT QU'IL EN UNT ENPRIS[1].

Trestot cisi cum je vos devis
Se part d'Ernolf reis Lowis,
Del ovre laide e tricheresse,
f° 95 v°, c. 2. Pesme, mortaus e traïtresse
Que cil li loe, entalentez;
Evesques a pris e abez,
Al duc Huun seront tenances,
Ostages, conduit e fiances;
E sor la fei e sor l'amor
Qu'ome deit aveir à seignor,
Venge à lui parler senz delai
E senz dotance e senz esmai.
Li evesque unt tant porchacié,
Tant li unt dit e tant preié
Que soz la Croiz sor Getiezmer
Les unt ensemble fait joster[2].

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 120, A.) — Willel. Gemmet. lib. IV, cap. v. (*Ibid.* 241, B.) — *Roman de Rou*, I, 164, 165.

[2] « Hugo igitur Magnus, creberrimis episcoporum petitionibus suppliciter coactus, profectus est contra regem ad villam in vico juxta Compendium, quæ dicitur Crux. » Dud. Sancti Quintini. Sic fere Willel. Gemmet.

Hues li Maignes de Paris
Enquert premiers à Lowis
Por quei, ne queus est li afaires,
Qu'od hauz homes e od les maires
De France l'a issi mandé;
Saveir en vout la verité.
Fait sei li reis : « Tant vos demand
Que vos me rendez Richart l'enfant
Que Osmunt embla li feiz-mentie
Decevaument par tricherie,
Dunt Bernart a esté saisiz,
Li miens traïtres de Saint-Liz. »

Li dux respont : « Tort en avez
Quant vos de ceo me requerez;
Kar qui Bernart ne porreit prendre
Tant cum il se porreit defendre
Ne ses chasteaus vers mei tenir,
Por sei prendre ne por morir
Ne rendreit-il ne vos ne mei.
Sis niés est cil, si l'aime en fei;
S'a bien seu vostre corage,
S'est cil forz hom e proz e sage,
Si gardera lui e s'onor
Cum del fiz de sa soror. »

Fait Lowis : « Si g'ere fi
Que de eus puisse traire ami
Buen e leial e secorable
E à mes estoveirs aidable
Mult vos creistreie oi en cest jor
De fieu riche è de grant honor
A tenir mais e à aveir

Finablement vos e vostre eir;
f° 96 r°, c. 1. Kar de trestote Normendie
Vos otrei la major partie,
Quant qu'a de Seigne tot en là;
N'en retendrai fors ce de çà.
De çà seit mis seignoremenz,
E de là vostre e à voz genz.
Seium d'un quor e d'un acort
E seit mais l'un del autre fort,
Tuit à un fait à otrier
Le buen à l'autre senz dangier.
Je seie reis, vos seiez dux;
Que gent sos ciel ne s'aiment plus.
Mes osz ferai totes banir,
S'irai Roem prendre e saisir,
E vos r'alez dreit à Baiues;
N'aiez od eus ne paiz ne treues,
Ci que par forces e par destrece
Vos en rendent la fortelesce.
Eissi atterron les Normanz,
Les orgoillos, les sorquidanz;
Pernon à nos e sosjoon
Eus e tote lor dition,
E seient tuit exterminé,
Chacié del païs e osté,
En Danemarche r'augent tost.
Maudit sei (*sic*) oi le lor acost! »

Trop par fu Hue coveitos
E del gra[illegible] offre desiros;
Quant de fei ne de serrement
N'out cure ne remembrement
Qu'il unc eust faite à Bernart

Por son nevo l'enfant Richart,
Deu oblie, ni n'en a cure,
Por devenir faus e parjure.
Faiz li aveient granz presenz
E beaus donz precios e jenz
Cil de Roem li citeain;
Mais c'est perdu e tot en vain:
Ottreie al rei la covenance,
E fait seurté e fiance
Que tot eisi tienge e si le face,
Ne riens sos ciel plus ne li place.
Pris unt jor e determiné
Que lor home seient josté
E lor osz e lor genz garnie,
f° 96 r°, c. 2. Puis enteront en Normendie.
Deseritez est veirement
Richart, si Deus conrei ne prent.

CUM LI QUENZ DE SAINT-LIZ REVIENT AL DUC HUUN, E COMENT IL LE BLASME DE CELE ENPRISION[1].

L'enprision, la covenance
Qu'a fait Huun al rei de France
Sout tost Bernart; bien li fu dite,
Portée e nonciée e escrite;
Dunc ne fu pas sis quors en pais,
C'unc teu merveille n'out jor mais.
Del grant reneiement se seigne;
Mais ainceis qu'à al tort l'ovraigne
Vient à Huun cum ainceis puet,
Nul plus irié home n'estuet:

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 120, C.) — *Roman de Rou*, I, 165-167.

Torbez en sei, plein de rancure,
Li a mustré tot à dreiture :
« Dux, fait-il, hauz e honorez,
Cil qui d'enor a toz passez
E de valor e de puissance
Ceus qui avant furent en France,
N'oï l'om unc plus leel fei
En prince al siecle que en tei;
Nus n'a gardé plus sa parole,
Ovre laide ne vis ne fole
Ne fis unques desque ci.
Or ai coneu e oï
Une que tu'n deiz aveir faite,
Qui jà est seue e retraite,
Dunt tote genz parole e crie :
Que tolir volez Normendie,
Vos e le rei, à mun nevo.
Chers dux, e ù est dunc le vo,
Les serremenz c'unquor n'a gaires
Li feis sor les saintuaires,
De ta main destre, mun veiant?
Ce te requer bien e demant,
Ne l'enfraindre ne l' trespasser,
De ceo te voil merci crier.
Trop es hauz hom à chose faire
Qui issi deie à Deu desplaire
Come ceste li desplaireit;
Kar riens el siecle ne l'orreit
Qui à merveille ne l' tenist
E en son quor n'os en haïst.
f° 96 v°, c. 1. Le serrement, l'emprision
Sevent tuit Normant e Breton
Que vos feistes à lor seignor.

Or sor si faite desonor
E sor tele ovre desleiée
Qu'au rei r'avez covenancée
S'esjoent cil qui ne vos aiment :
Sachez, parjur e faus vous claiment,
U a plus laide renomée
Que de vos est jà par tot alée.
Si fait blasme e si hontos
Ne deust mais istre de vos.
Vescu avez à grant honor,
Senz vergoigne, senz deshonor :
Or vos volez del tot maumettre.
Jà ne vos deussez entremettre
De chose dunt trestote France
Vos eust en tel avilance.
E cist qui parjurer vos fait,
Quidez por meillor vos en ait?
Nanal, qu'il ne vos crera jamais,
N'o vos n'aura treve ne pais,
S'aveir en poeit leu e tens.
N'eustes mie bon purpens
Quant por l'autrui aveir e prendre
Voliez Deu issi offendre. »

Od grefs sospirs pleins de sorfaiz,
Cum cil qui tant se set mesfaiz,
Respont hontos e esbahiz
Itant al conte de Sain-Liz :
« Bernart, fait cil, ci n'a un mot
U vos n'aiez dit veir par tot.
Del serrement que j'otreiai
E qu'od ma main destre jurai
Sui trespassez si laidement

C'unques n'en oi remenbrement
De quantque j'à Richart pramis,
E de trestot quanque j'en fis
N'i out sol faite remenbrance.
Empris me sui al rei de France
Por Normendie aveir demeine
Tant cum de là en depart Seigne
Mei e mun eir senz parçonnier,
Eissi le me fait ostagier
Que j'à ce faire li aju.
f° 96 v°, c. 2. Ci oncor pas ne m'en remu,
Qu'al jor enpris movrai premiers
Od plus de set cenz chevaliers.
Se il mun dun ne me retaille
E il vers mei ne face faille,
Jeo n'en charrai mie vers lui :
Normendie prendrom nos dui.
Sa part en a li reis sevrée
De cele qu'il m'en a donée;
E si sai bien certainement
Qui trop m'i mein desleaument,
Si crem que Deus tant ne me hace
Qu'aspre justice en prenge e face;
Mais tu, qui es si merveillos,
Si sages e si engignos,
Si enartanz e si suptils
E de tanz afaires apris,
E si veez la chose de loing;
Quant il t'est mestier e besoing,
Pri qu'od aucun soffimement
Teu, celé covertement,
Od traiz d'engin e de maistrie,
De ceste laide felonie

E de l'infame en quei enché
Par traïson e par pecchié,
M'ajue à eissir à honor :
Ce te requiert par grant amor.
Or m'en garis e si m'ensaine;
Si tu i mez entente e paine,
N'i encharrai mie granment.
Por Deu! garde m'en e defent!
De ui en dous meis avom mandées
Noz osz que dunc seient jostées.
Li reis ira Roem saisir,
E jeo Baiues assaillir :
Normans e Bretons tot à tire
Voudrom si mater e afflire,
Si n'i a nul si poi s'en plaigne,
Jamais en la terre remaigne.
Qui arme i prendra contre nos,
Si seit segurs e fianços
De la teste prendre (*sic*) maneis
S'en poet estre saisiz Franceis.
Or pareisse ci tis valeirs
E tis enginz e tis saveirs
f° 97 r°, c. 1. A jeter mei de cest parjure
E del ovre dunt je n'ai cure. »

Sor ce ne set li quens que dire,
Mais trop par a sis quors grant ire :
« Sire, fait-il, je entent bien
Que ci ne puis gaaignier rien;
Menez vos estes malement
E mei metez en grant torment
E mon nevo en grant balance.
Trop eriez de grant vaillance

A faire teu chose de vos;
Mult voudreie estre curios
A oster vos de la merveille
Qui trop orrible s'apareille. »

QUANQU'A DE HUE APRIS, CUM LE FERA LI REIS, MANDE A ROEM LI QUENS A BERNART LE DANEIS [1].

De ceo que Huun r'a trové,
Qu'il li r'a dit e graantié,
Fu totes veies resjoïz
Auquetes li quens de Saint-Liz;
Par lui a seu e apris
Le corage rei Loewis;
Conoist que li dux en voudreit,
N'à quel achaison s'en prendreit
Por partir sei del grant renei
E del enprision del rei.
A Saint-Liz vint al damisel,
Mais sempres fist faire un seel;
L'ovre del rei a faite mettre
E de Huun tot en la lettre :
« Roem ne seit pas contredit
Al rei, ce fait mettre en l'escrit,
Ne li seit jà porte vée
Ne sa volenté trestornée;
Sun buen e tut sun plaisir face,
N'i oie noise ne manace;
Contre lui vienge li covent
E tuit li clerc mult haltement,
En chapes, prest à lui receivre :

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 121, A.)

Eissi pensez de lui deceivre.
Gardent tuit facent esjoiance
Del ost e de la gent de France;
Ne lor seit aveirs contenduz
Ne chalengez ne chers venduz;
Tut seit al rei fait son plaisir,
f° 97 r°, c. 2 Mult se peint l'om de li servir;
E quant tuz ert aseurez
E si se verra honorez
E chers tenuz e joie faire,
Si pensez puis de vostre afaire
Que ce li puissez faire entendre
Qu'al duc Huun feist deffendre
La terre tote e le païs :
Par ce serreient enemis.
Si la chose poez mener
Sol tant que li facez veer,
Si vos estes rescos od tant.
Pensez dès ici en avant
Cum mieuz i porreiz engignier;
Kar mult par vos est grant mester.
Sor tei, Bernart, en seit la cure[1]. »
N'i out plus fait del esescriture (*sic*),
Seelez fu li parchemins.
Ne parut si tost li matins
Cum cil qui l' porte se resceie,
Erraument s'est mis à la veie;
A Roem vint par ses jornées
Qu'il out faites desmesurées;

[1] Orderic Vital attribue cette habile manœuvre de politique à Bernard le Danois, et la développe avec beaucoup de détails. Voyez son *Histoire ecclésiastique*, liv. VI. (Du Chesne, p. 620.)

A Bernart baille le seel,
Qui mult enquert del damisel,
De son naturel cher seignor;
De grant pitié e de duçor
L'en fondent tuit li oil el chief.
L'afaire veit mortel e gref
Que la grant chartre li enseigne,
E quanque veut Hue le Maigne
Que vers le rei lor estuet faire;
Cum que lor seit l'ovre contraire,
Mettre covendra peine e luite
Qu'il quit tote seit sue quite
Normendie senz parçonier;
Qu'issi le porra espleitier,
Bien estera, ce dit l'escrit.
Unc riens plus ne 'l lut ne ne vit;
Mult par out esté esmaiié,
Mais auques est resleecié,

Les barons manda tuz par sei,
Puis lor descovre le segrei.
Por ceo qu'en lui n'esteit oïe
Decevance ne vilanie,
f° 97 v°, c. 1. Qui leiauté e buen conseil,
E tuz jorz out esté feeil,
Por ceo n'i out nul qui l' blasmast.
Riens qu'il deist ne qu'il loast
Issi l' feront cum il l'enseigne;
N'i aura cel qui jà s'i feigne.
Vienge li reis, vienge Huun,
N'i troveron (*sic*) defension
Fors sol la Deu; e si cel unt,
Jà mal de rien ne s'esmaieront.

SI CUM A ROEM FU LOWIS RECEUZ
E HUE OD SES GRANZ OSZ A BAIUES VENUZ[1].

Le jor de lor termineison
E de lor conjuration
Fu avenuz, ne vos en sai plus.
Reis Lowis, Hues li dux,
Orent totes lor genz mandées,
Esbanies e assemblées;
N'en vout l'en home nul laissier
Qui d'armes se peust aidier.
Dous osz firent granz e nomez,
En chascun out dis mil armez.
D'un regne eissillier e confundre
N'oïstes unc genz plus semundre.
Li reis joios, haitiez e bauz,
Chevaucha tant qu'il vint en Chauz[2].
La gent fu morte e senz defense,
Kar riens ne les garist ne tense;
Ne lor remaint riens qu'il aient;
Grant dol meinent, plorent e braient.
A feu lor art l'om lor maisons;
Ne fu mais teus confusions.
Dient Franceis tuz les plusors
Qu'or vengeront lor anceisors;
Cruel lor sunt e enemi,
N'en unt espairne ne merci.

Hue li Maignes ensement

[1] Dud. Sancti Quint. lib. III. (Du Chesne, 121, B.)—Will. Gemmet. lib. IV, cap. v. (*Ibid.* 241, B.) — Orderic. Vital. lib. VI. (*Ib.* 619, 620.)—*Roman de Rou*, I, 167-176.

[2] « Venit rex in pagum qui dicitur Cal- « cis. » Dud. Sancti Quint.

I rechevauche od fiere gent
Par mi Normendie aseur.
Ne lor i vaut paliz ne mur
Que les riches aveirs n'en traient,
Ne tant ne quant ne's i manaient.
A Baiues e eu païs
S'aresterent cil de Paris;
Servir s'i funt e aaisier,
f° 97 v°, c. 2. N'i trovent mie grant dangier;
De grant plenté e de richesce
Metent la terre en grant povrece.
Mult sunt Normant desconseilié,
Chacié e pris e essillié;
Sos ciel ne sevent ù foïr
Ne ù rien qu'il aient garantir,
Kar il n'unt prince ne chadel,
Ne garnie tur ne chastel;
Ne ne s'en sunt treis si enpris,
Si esforciez ne si amis
Que l'uns i puisse al autre aidier :
Trop par s'i deivent esmaier,
Kar poples coveitos e feus
Vienent enseignorir sor eus
E saisir tut quantque il unt:
A mort se tienent e mort sunt.

Bernart le Daneis veit l'ovraigne
E le damage qui s'engraigne:
Ne demant nuls se il a pesance
Dunt il n'en puet prendre venjance.
Remembrez fu del mandement,
Del brêf e del enseignement
Que li out fait Bernart li quens;

Ses mesages a pris mult buens,
Od engin e od decevance
Les a tramis au rei de France.
Cil eirrent tant que à lui vienent,
Simplement e bel se contienent :
« Sire, funt-il, nobiles reis,
Oiés que Bernart li Daneis,
Cil de Roem e li Normant,
Qui plus i sunt fort e vaillant,
Te mande par nos bonement :
Tuit ensemble comunaument
Paiz fine e servise e amor
Cum à lor cher lige seignor.
Ne faire eissillier le païs,
Que senz contraire as tot conquis;
Ne troveras jà qui t'i gronde
E qui le tot ne t'i esponde.
Là ù est tis comandemenz
Lais i en paiz vivre les genz
Qui tuit te serunt tributaire
E prest de ta volenté faire;
f°98r°, c. 1. N'i metre plus travail ne peine,
Kar tu n'as terre si domeine.
Tot pren, tot aies, tot devise,
Kar tot s'i met en ta justise.
Vien à Roem senz demorance
Od tes riches barons de France,
Od evesques e od abez ;
Kar tu i es mult desirez.
Ne quit que eusses en un jor,
En leu, plus joie ne honor
Que cil dedenz t'i quident faire.
Ne nos seies plus de mal aire,

Kar benignes e humilianz
Sumes à faire tes talanz.
Quides que seiom si enfant,
Que un fort rei riche e puissant
N'amum e plus ne nos seit bel
Qu'aveir à seignor un tosel,
Qu'ainz que eussum par lui ajue
Sereit la terre confundue,
Morte e destruite e essilliée?
Mult sofron bien ceste fiée
Que dan Bernart l'ait à Saint-Liz :
Trop est encore assez petiz;
De treis fleches e d'un moschet
Deit asset aveir teu vaslet.
Fai, beau sire, ta paiz crier,
Que li vilain puissent arer
E si la terre gaaignier
Que tu i aies recovrer,
Dunt tis servises te seit faiz
E dunt li poples vive en paiz,
Senz eissil jeter, sens famine,
Si que Deus ne t'en port haïne. »

[1] Le message, le mandement,
Reçut li reis mult bonement;
N'i est eschius ne orgoillos,
Qu'ainz se fait mult liez e joios :
Mult i essauce sa corone,
Grant force e grant poeir li done;
Defent n'i ait mais rien forcié,

[1] Willel Gemmet. lib. IV, cap. VI : *Quod Ludovicus Rothomagum veniens, susceptus est a Bernardo Dano et cæteris civibus, et quod ejus jussione Hugo Magnus cessavit a devastatione Normanniæ.* (Du Chesne, 241, C.)

Robé, maumis ne eissillié ;
Vient à Roem od ses granz genz,
E Bernart ne fu mie lenz :
Tuit li convent, tuit li clergié
f° 98 r°, c. 2. E tuit cil del arcevesquié
Furent en chapes revestuz
Od textes chers e od vertuz,
Od encensiers d'or e d'argent.
Unc ne fu mais si richement
En nule vile recoilliz,
Si honorez ne si cheriz.
Desqu'al palais ne l' gerpirent,
Maint riche present li offrirent.
Tel li fait joie e bel semblant
Qu'el munt n'a rien sos ciel vivant
Qu'il vousist plus aveir soentre
Trait od ses mains le quor del ventre.
La nuit fu li reis à grant aise,
Kar il n'o (*sic*) rien qui li despaise (*sic*) :
Plus li fait l'om qu'il ne demande
E plus assez qu'il ne comande,
E ausi sa volunté tote
A tot le pejor de sa rote.
Al coucher out li reis ses fruiz :
Granz fu la joie e li deduiz
Qu'entor lui menerent Franceis.
Sor les Normanz fu le gabeis[1],

[1] Ce passage, rapproché du suivant, nous fournit un renseignement précieux sur la vie privée de nos ancêtres :

« Sire, dist Carlemaines, er-sair nus herbergastes,
Del vin e de el asez nus en donastes.
Si est tel custume à Paris e à Cartres,
Quant Franceis sunt culchiez, que se guiunt e gabent
E si dient ambure e saver e solage. »

Charlemagne, an Anglo-Norman poem of the twelfth century. London : W. Pickering, 1836, post-8, p. 27.

Qu'eisi sunt mort, vencu, aprient
Que l'uns od l'autre ne s'i tient.
Ce dit li reis que soz ses piez
Les tient si vencus e plaissiez
Que de honte que l'om lor face
N'aura l'om mais jor de eus manace.
« Trespassiez est mais lor orguil,
E c'est la riens que jeo plus voil.
Teus joies n'avint mais en France.
Tant me firent honte e pesance
En ceste vile al autre feiz
C'unques ne fui jor si destreiz
Ne teu poür n'oi de morir;
Mais tart en sunt al repentir,
Kar jà ne vivront mais nul jor
En ceste terre senz dolor.
Sosget, esclave e tributaire
Faimes à cez les peines traire
Que il as noz, folum (*sic*) lor poeir,
Refirent senz merci aveir. »
N'oïstes gent si manacier;
Mais li vilains el reprovier
Dit : « Teus demeine grant orguil,
f° 98 v°, c. 1. Ne set que li pent al oil [1].
Teus se quide mult avancier,
Qui porchace son destorbier [2].

[1] .... il ne set qu'à l'oil li pent.

Le Roman du Renart, édition de Méon, t. II, p. 239, v. 16078.

Cascuns ne set c'à l'oel li pent.

Ibid. t. IV, *Du Renart le Nouvel*, p. 255, v. 3252.

[2] Teu se quide avauncér, qe se desturbe.

Proverbes de Prusnes, ms. du Corpus Christi College, à Cambridge, p. 259, dernière ligne.

Tels cuide avancier, qui recule.

De Brunain la vache au prestre, par Jehan de Boves, ms. de la Bibliothèque royale, n° 7218; et *Fabliaux et Contes*, édition de Méon, t. III, p. 28, dernier vers.

Tex cuide gaignier qui pert,
Et autre enborse le gaain.

Le Roman du Renart, tom. III, pag. 41, vers 20864.

Teus fait la fosse e le laz tent,
U il meismes chet e prent.
Teus, veit l'om, est en grant desus,
Qui en poi d'ure revunt jus;
E teus porchace autrui hontage,
Qui mult est près de son damage. »
Ne set mie danz Loewis
Cum li faires est empris
Ne à quel fin il en vendra;
Mais jà ne si baatera
Que l'om ne le prenge ès sons laz:
Uncor en aura pleins ses braz,
E bien est dreiz qui (*sic*) s'en plaigne
Ainceis que l'afaire remaigne;
Mais chere aura ainz sa compaignie
Vendue à ceus de Normendie.

Alas! cum sunt à dol menez
E si par sunt deseritez!
Riens ne's conforte ne conseille.
Mult unt de Bernart grant merveille,
Que tant quidoent engignos
E vize e saive e enartos,
De ceo qu'or est si esbahiz
E si ateinz e si esdiz.
Deseritez est à sa vie
L'enfès Richart de Normendie,
N'a mais ami, tot a perdu.
« Mort sumes tuit e confundu
A torz (*sic*) jorz mais de ceus de France. »
Iteus ert en toz l'esmaiance,
Sos ciel n'i saveit nus de sei
Prendre ne cure ne conrei.

A Roem fu li reis serviz
E honorez mult e joïz.
Un jor seeit al maistre deis,
Là servi Bernart le Daneis
Dedevant lui tot desfublez.
Auques esteit granz sis aez,
La barbe aveit blanche e florie;
N'aveit en tote Normendie
Un chevalier de son aage
f° 98 v°, c. 2. Qui meuz semblast prodome e sage.
D'un drap de seie fu vestu
Qui mult out esté cher vendu,
Beaus fu e freis e colorez,
D'une grant ovre sout assez;
Del rei servir ne fu pas lenz,
Mult li fait aporter presenz,
Vins borgerastres e clarez
Tant qu'il en out beu assez,
Parla e enveisa e rist,
N'out veine el chef ne se sentist.
Dunc vit Bernart qu'ert tens e leus
De despleier dès or ses geus,
Traist sei plus près del chef deu deis,
Parla cum sages e corteis :

« Sire, fait-il, tant es preisiez,
Tant es sages e enseigniez,
Bien sai, de nul plus preisié rei
N'oï unques parler de tei.
Totes tes ovres sunt mirables,
Totes hautes e covenables;
Nus ne set meuz quant bient (*sic*) estait
Ce qu'il comande e qu'il fait.

Duc avium eu grant tens
Plein de valor e de grant sens,
Par le conte Ernolt le felon
Nos fu ocis en traïson.
La pais qu'il nos aveit gardée
Avum assez puis desirée;
E dès que lui avum perdu
Mult par nos est bien avenu
Quant la terre as à ton oés prise,
Kar or savum bien senz devise
Que Deus nos a toz regardez.
Tant nos somes ameillorez
Que reial sumes, mult vait bien:
Ne querent nul autre rien
Normant, mult par s'en sunt joios.
N'a pas Osmunt ovré par nos,
Qui de voz chambres nuitaument
Embla l'enfant si faitement;
Trop par i fist que forsenez,
Que estranges e que desvez;
Kar n'aviez vers lui envie
Ne maupensé ne felonie.
f° 99 r°, c. 1. Nos ne savum qu'il en a fait.
Por ceo n'i a nul autre plait,
Fors est eissuz de noz conseilz,
Si 'n somes quites de noz feiz.
Assez est terre à dol livrée
Qui à nul enfant est donée.
Ainz qu'il seust terre tenir
Nos en covenist tuz fuir,
Chascuns nos pelast e preist
E tote genz nos raensist.
Deus nos a de lui delivrez;

Çà sera mais poi regretez,
Force ne conseil ne aïe
N'aura-il plus de Normendie;
Face en or dan Bernart son eir,
Qui tant le desirout aveir,
E qui voudra si l' li retraie;
Mais une chose nos esmaie
E torne en si grant merveillance
E en si grant desesperance
Que chose ne pout l'om noncier
Qui plus feist à merveillier,
Ne ce ne sui-je pas qui l' creie
De ci que je od mes oilz le veie;
Mais nepuroc ce que j'en oi
M'estreint le quor si qu'a bien poi
D'ire e d'angoisse ne me part.
Sire, qui se donast regart
Qu'à home vers tei haïnos,
Fel e cruel e orguillus,
Qui unc ne te pout jor amer,
Qui t'a volu deseriter
Par cent feiées, s'il peust,
E qui en tuz leus te neust,
Que nus plus ne haï t'onor,
Ta hautesce na (*sic*) ta valor;
Celui qui à tos jorz baate
Coment ta corone t'abate;
Cil qui Paris a, qui tant vaut,
E tote France, poi en faut :
Maignes deit bien estre apelez,
Kar trop est granz sa poestez;
En vostre regne ne fereit
Por vos se il ne se voleit

Que 'l por un de ses autres pers,
f° 99 r°, c. 2. Jà vos est si sis cors amers;
E uncor l'avez puis puijé,
Plus monté e plus eshaucié,
Encor l'avez plus enrichi
E plus de force enorguilli.
N'aveit-il joi s'om ne li done
Dunt jus vos mette la corone?
Mult i aura grant peine mis;
Mais s'issi est, cum j'ai apris,
Son desier e son plaisir
Em pora dès or acomplir
Quant tot li meuz de Normendie
Avez livré en sa baillie,
Non pas le meuz, mais par poi tote;
Ne dirai mais que veez gote.
Tote la terre ci dès Seigne,
Si cum ele dure vers Bretaigne,
Avez de vostre main partie;
N'avint unc mais de Normendie
Qu'en fussent faites dous meitez.
Trop estes forsconseillez.
Une chose sachez provée :
De tant cum ele est grant e lée
N'avez le setme pas d'assez,
E ce si n'est mais povretez
Avers cele qu'il deit aveir;
Kar là sunt tuit li riche aveir,
Là sunt les terres gaaignées
E les viles bien aaisées
De fluns, de bois, de praeries,
De porz ù vienent granz navies.
Là sunt li chevalier vaillant

E li riche home e li manant;
Là est esforz e de là vient
Qui tote Normendie tient;
S'od sei le poet mener en France,
De ce ne sui pas en dotance
Qu'il ne s'i face coroner
A qui qu'el en deie peser,
Ne quit cité vos i remaigne.
Si n'iert home jà vos en plaigne,
Qui tel ovre avez porchacié.
Ceste cité est eissillée,
Morte e chaete e (*sic*) povreté;
De là li veneit la penté;
f° 99 v°, c. 1. Mais quant si s'en desacompaigne
Ne troverez jà si remaigne :
Desqu'à dous anz sera gastie.
N'oï mais faire teu partie :
Le meuz dumner (*sic*), le sordeis prendre.
Bien vos sout cil la fie vendre
Qui si fait conseil vos dona.
Dis mil chevaliers a de là,
Par que li sire des Normanz
Est riche e forz e combatanz,
Dunt ceste citée ert gardée
E riche e criente e renomée,
E qui les granz batailles funt
Quant li sire les en semunt.
Por quei ne con faiterement
La toudreiz à un innocent
Por doner la à un sathan,
Qu'ainz que vienge le chef del an
N'i aurez pas, c'est bien m'entente,
Qui vaille treis deniers de rente?

Sez, bel sire, que tu li les
Dès Evereus de ci qu'à Seis,
Auge, Liezvin e tot Gismeis
E Lisewis e Cingeleis,
Baiues e tot Beissin
E Costances e Costentin,
Danfront, Avrenches par en som
Desqu'à Saint-Jame de Bevron
Od tut le val de Moretoing?
Quant de teu terre n'en as soing,
(Ne sai por quei jeo te mentisse)
Jà Deus l'autre ne te garisse,
Cum, par le fiz sainte Marie,
Ne fist mais rien teu desverie!
Par mi ceste gole me pent,
Se il pot aveir ceste gent,
S'il te laisse chastel ne tor
Ainz que vienge d'un an cest jor.
Fu unques mais el secle oï
Qu'em esforçast sun enemi
De dis mil chevaliers armez?
Meillors vassaus ne plus osez
N'a sos ciel de Costentineis,
De Baiuiens, de ceus d'Uismeis :
C'est de Normendie la flur
f° 99 v°, c. 2. E li plus sage e li meillor.
Od cez, si lor amor eusses,
Te di de veir que tu peusses
Totes les terres seignorier
Des munz en çà desqu'en la mer.
Mult a ici angoissos plait :
S'or est eisi cum tu l'as fet,
Qui defendra ceste cité

E ce petit de dolenté
Que retenu as à ton os?
Senz l'autre terre n'a cest os :
Ceste porte la seignorie
E l'excellence e la maistrie,
Trestotes les citez veisines
Esteient à cestui enclines :
Dès que sa dignité li tous,
Si serreit mult malvais e fous
Qui plus aureit en li sejor
Por aveir honte e deshonor,
Mesaise e faim e povreté.
Fai-en dès or ta volunté,
Kar n'i aurion que despendre,
Dunt li garder ne dunt defendre;
Le meins prenge Hues li dux.
Quant tu li as doné le plus
Por tei baissier e por destruire,
De nos n'i a ne mais del fuire.
Ne place Deu plus i remaigne
Riens qu'à nostre lignée ateigne!
En Danemarche siglerom
Al plus tost mas (*sic*) que nos porrom;
Mais d'une rien seiez toz fiz,
Qu'ainz que li anz seit acompliz
Repairerom od tant des noz,
Que si nos i trovum les voz,
Por mort s'i porrunt aramir :
Jà ne's i porra garantir
Danz Hues li Maignes ne vos.
Estiez-vos de ceo dotos
Que toz les jorz de vostre vie
N'eussiez en paiz Normendie

Senz acoillir e parçonier,
Que maudit rei parçonier?
U le tot perde u le tot tienge,
U jà nul bien ne li avienge! »

f° 100 r°, c. 1. Longement out Bernart parlé;
Mais mult par fu bien esculté,
Mult le tindrent cil des tables
A de grant sen e à raisnables.
En la sale ne sunt pas dui
Qui ne se tiegnent devers lui;
E li reis est toz forsenez,
Tot espris d'ire e tuz desvez
Quant il ot cum la chose vait:
« Bernart, fait-il, ci a mal plait.
Bien sai conoistre e veer cler
Qu'assez a ci à amender.
Ne porreit mie longement
Durer l'ovre si faitement:
Trop me serreit assez hontose,
Pesme, mortaus e damagose;
Mais del desfaire e del oster
En voil par ton conseil ovrer,
E si l' voudrai tot à chef traire
Cum tu le me loeras faire;
Kar bien conois e sai e vei
Que bien m'en puis fier en tei. »

Fait dunc Bernart: « La vostre honor,
Que vos en fuissez del tot seignor
Senz part d'ome nul terrien,
En voudreie sor tote rien;
E dès que vos sor mei le metez,

Trestot mon conseil en oez :
Trametez-li vostre message
Cointe e apris e vezié e sage,
Qui de par vos itant li die
Ne destruie plus Normendie
N'outre treis nuiz ne s'i remaigne
N'il ne home de sa compaigne;
Laist oïtant ester Baiues
(N'i aureit plus ne pais ne triues)
E l'autre terre à mesbaillir,
Kar ne volez plus consentir,
E se en ce meteit nul desdeing,
Tot ton message à ce estreing
Qu'à jeter l'en essaiereies,
Jà plus ne li consentireies. »
Trestout eissi le vout li reis;
Ses messages a pris maneis,
Al duc Huun les enveie;
f° 100 r°, c. 2. E cil se mistrent à la veie.
Tant unt erré que à lui vindrent,
Unques ainceis resne ne tindrent
Ne sojor ne arestement;
Bien li ont dit le mandement,
E le devié trestuit retrait
Que li reis de France li fait.

Ne fu mais esbahiz li dux
De nule rien qui oïst plus,
Une grant piece fu toz muz.
S'il fu espris ne irascuz
Ce n'estoet mie demander :
« Dès or ne s'i poet mais celer
Li reis, fait-il, à mei honir.

Por quei m'en fist-il dunc venir
Ne por quei il m'en fist le don,
Si que le virent si baron,
Senz ceo que pas l'en requeisse
Ne que jà m'en entremeisse,
Se il ne le m'eust fait faire?
Or entent-je à qu'il vout traire :
A prendre sei à achaison
Cum vers mei moeve contençon,
Ocire u prendre u desconfire.
Des recreianz seie le pire
S'unc si mal ovre vi meslée!
Tant cum je mais ceindrai espée
Cum me peust-il plus honir?
Ne me ferai pas ci laidir
Ne mes genz mesler od la sue.
Bien m'a le nu fait en la coe,
Juglé m'a e envilani,
Laidement m'a le jeu parti :
Ne set choisir, s'a le tot pris,
E je le li lais e gerpis;
Mais bien me peist e voille u non.
Cent deez ait oi le suen don
Quant il eisi tot le retout! »
Si tost cum il unques pout
Fist ses maisnées asembler,
Qu'en France s'en vout retorner[1].

[1] Les faits qui suivirent la mort de Guillaume Longue-Épée sont racontés bien différemment par Flodoard, que nous penchons à croire préférablement au doyen de Saint-Quentin : « Rex Ludowicus filio « ipsius Willelmi nato de concubina Brit- « tanna terram Nordmannorum dedit : et « quidam principes ipsius, se regi commit- « tunt, quidam vero Hugoni duci..... « Hugo dux Francorum crebras agit cum « Nordmannis, qui pagani advenerant, vel « ad paganismum revertebantur, congres-

Bien set dunt cele ovre est issue,
Qui l'a porchacée e meue;
Ne l'em pesout pas, c'espeir, tant
Cum il en mostrout le semblant.
f° 100 v°, c. 1. Lait Normendie e le païs,
Si s'en revait dreit vers Paris;
Mès un message bien apris
R'a tramis au rei Loewis,
Qui li dist : « Sur ce te mande
Li dus e enquiert e demande
Pur quei tu li as retoleit
Od toute, od force e od destreit

« siones : a quibus peditum ipsius Christia-
« norum multitudo interimitur. At ipse
« nonnullis quoque Nordmannorum inter-
« fectis, ceterisque actis in fugam, urbem
« Ebroicas, faventibus sibi qui tenebant il-
« lam Nordmannorum Christianis, obtinet.
« Ludowicus Rodomum repetens, Turmo-
« dum Nordmannum, qui ad idolatriam
« gentilemque ritum reversus, ad hæc etiam
« filium Willelmi aliosque cogebat, regique
« insidiabatur simul cum Setrico rege pa-
« gano, congressus cum eis interimit. Et
« Herluino Rodomum committens, rever-
« titur ad Compendium, ubi eum expecta-
« bat Hugo dux cum nepotibus suis Heri-
« berti filiis, de quibus recipiendis fre-
« quens agitabitur intentio.... Item Lu-
« dowicus rex Rodomo profectus, Ebroicas
« ab Hugone duce recepit, et apud Pari-
« sium depressus infirmitate pene tota de-
« cubuit ægrotus æstate..... Herluinus
« cum Arnulfo congressus, victoriaque po-
« titus, eum quoque, qui Willelmum Nord-
« mannorum principem interemerat, occi-
« dit, et amputatas manus ipsius Rodo-
« mum transmisit... Hugo dux filiam re-
« gis ex lavacro sancto suscepit, et rex ei
« ducatum Franciæ delegavit, omnemque
« Burgundiam ipsius ditioni subjecit. Idem
« vero Hugo Arnulfum cum rege pacifica-
« vit, cui rex infensus erat ob necem Wil-
« lelmi.....

« Anno 944... Hugo dux Francorum
« pactum firmat cum Nordmannis, datis
« utrimque et acceptis obsidibus... Ludo-
« wicus rex, pace facta inter Herluinum
« et Arnulfum, castrum Ambianensium
« eidem Herluino dedit... Subsecuta mox
« Brittonum pernicies, qui discordia inter
« se principum Berengarii et Alani divisi,
« a Nordmannis, cum quibus pactum
« inierant, pervasi, et magna cæde attriti.
« Civitas eorum Dolus nomine capta, et
« episcopus ejusdem confugientium in
« ecclesiam multitudinum stipatione op-
« pressus, et enecatus est. Reparatis deni-
« que Brittones viribus certamen ineunt,
« in quo superiores Nordmannis extitisse
« visi sunt. Tertia tandem congressione
« inita, magna ex utraque parte cecidit

Ce dunt senz nul requerement
L'aveies saisi bonement. »

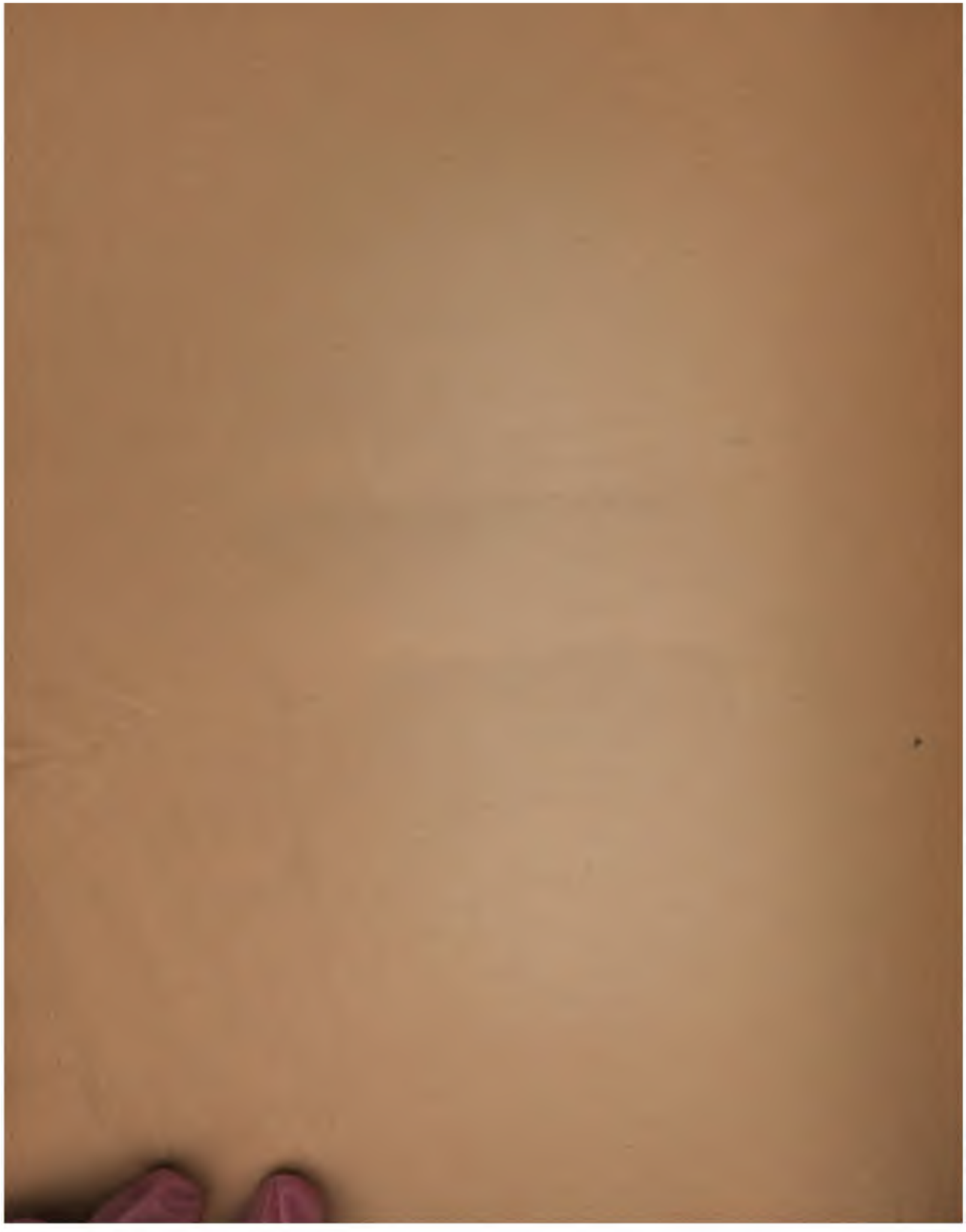
Li reis respont al messagier :
« Ton seignur poez, fait-il, noncier
Que del regne de Normendie
Ne fu unques fait jor partie;
N'estre ne deit, qu'entierement
Deit estre à un seignorement.
Morte aureit la terre e maumise
Cil que de li fereit devise.
Mult i a à dire por quei :
Ne l' en ferai ne je ne dei;
Kar eu n'afiert tote l'onor,
Ce set l'om bien, qu'à un seignor.
La genz Danesche e la Normande
Ne set ne vout ne ne demande
Qu'à un sol seignor obeir :
Ne porreient de deus sofrir.

« multitudo. Victoria vero potiti Nordmanni, Brittones usque ad internecionem cædunt, et eos a terra ipsorum dispersit. Ipsique Nordmanni, qui nuper a transmarinis venerant regionibus, eorum terram invadunt. Ludowicus rex in terram Nordmannorum proficiscitur cum Arnulfo et Herluino, et quibusdam episcopis Franciæ et Burgundiæ. Arnulfus itaque præcedens regem, quosdam Nordmannorum, qui custodias observabant apud Arcas, fudit, et regi transitum præparavit. Sicque rex Rodomum perveniens, a Nordmannis in urbe suscipitur : quibusdam mare petentibus qui eum nolebant recipere, ceteris omnibus subjugatis. Hugo dux cum suis, et quibusdam Burgundiæ proceribus, trans Sequanam faciens iter, Bajocas usque pervenit, et civitatem obsedit, quam rex ei dederat, si eum ad subjiciendam sibi hanc Nordmannorum gentem adjuvaret. Receptus autem rex a Nordmannis, mandat duci ut præfatæ civitatis obsidione discedat. Quo discedente, rex in eam ingreditur. Unde et discordiæ fomes inter regem concitatur et ducem. Sed et pro eo quod rex obsides ab Ebroicensibus, qui Hugoni subditi erant, accepit, quos eidem duci reddere noluit. » *Flodoardi Chronicon.* (Du Chesne, *Hist. Franc. Script.* t. II, p. 607-609.)

Toz jorz i aureit contençon,
Tot ireit à perdicion;
E si a tant terre li dux,
Ne sai qu'il en coveitast plus
N'à quei il tent à autre e bée,
Kar jà ne l' avera usée. »

Quant li messages plus n'i prent,
Al duc returne isnelement;
Les paroles qu'out li reis dites
Out retenues e escrites,
A sun seignor les r'a contées
Qui 's a espressement notées :
E si sache très-bien li reis,
Toz iert vilains s'or est corteis;
S'or s'esjoïst e s'or se haite,
Uncor r'aura de la chaaite
Meins d'ambesas, se li dux poet :
Jà semundre ne l'en estuet.

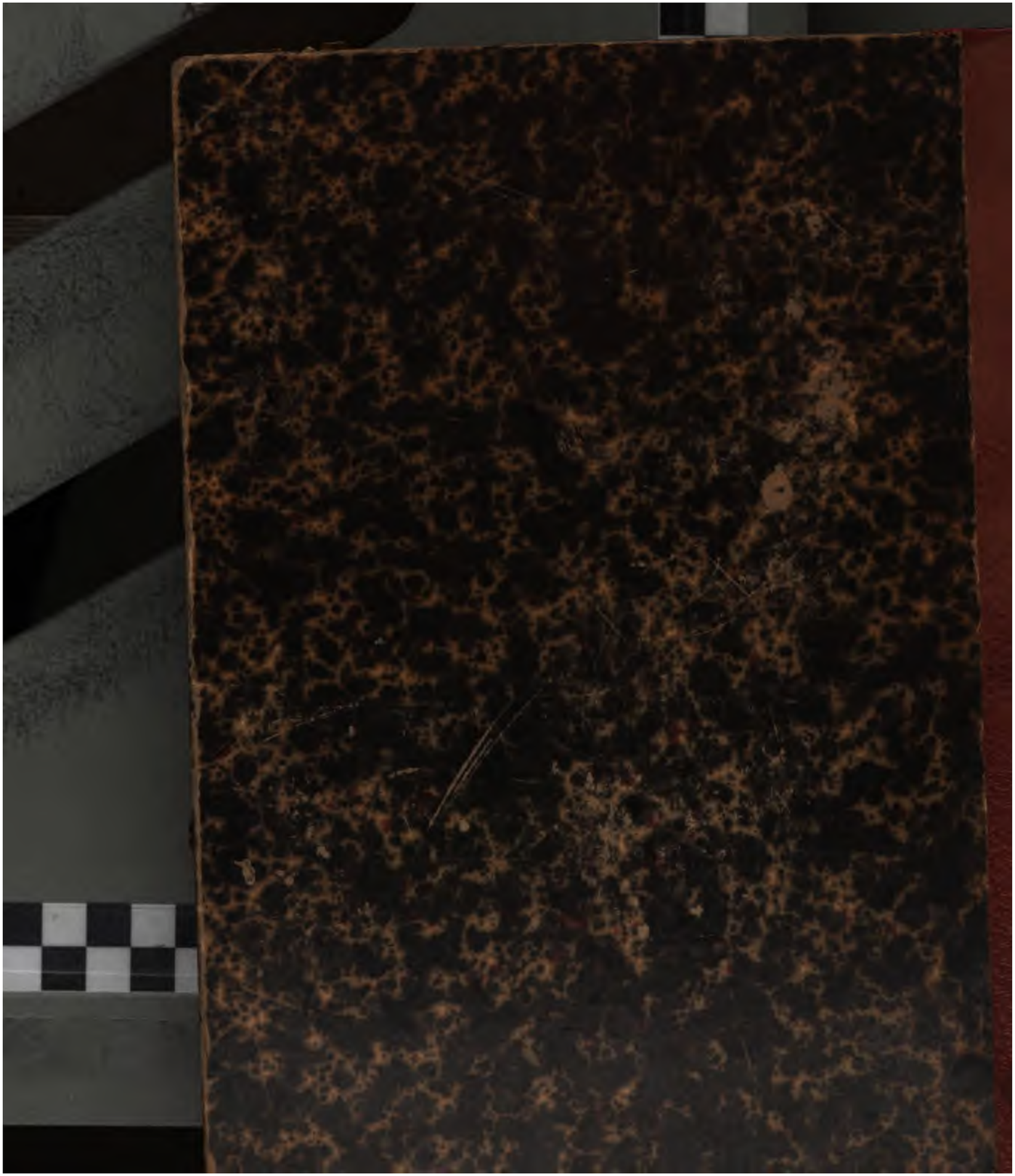
FIN DU PREMIER VOLUME.



DC 3 .C5a no.1 C.1
Chronique des ducs de Normandi
Stanford University Libraries
3 6105 033 562 492

944
F815c
no.1
v.1

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE